

Les comptes rendus et articles sur les universités d'été du GREX

Tome 1
(jusqu'en 2008)

Maryse Maurel

Table des matières

Table des matières.....	ii
Présentation du dossier :	vi
Petite chronique d'un séminaire à Saint Eble	
<i>Maryse Maurel.....</i>	1
Saint Eble, mode d'emploi pour l'aventure	
<i>Mireille Snoeckx.....</i>	5
Comment quand on y goûte, on y prend goût. « De l'expérience de décrire son attention »	
<i>Armelle Balas.....</i>	6
Retour de Saint Eble 1997 ou A, B et C vont en bateau	
<i>Maryse Maurel.....</i>	7
Comment nommer l'indicible ?	
<i>Claudine Martinez ...</i>	8
Le sentiment intellectuel.....	11
Le mot du président	
<i>Pierre Vermersch</i>	12
Présentation du thème	
<i>Pierre Vermersch</i>	13
Notes sur amarante Saint Eble 1998	
<i>Pierre Vermersch</i>	18
Synthèse d'un groupe de travail	
<i>Claude, Marie, Christine, Sylvie, Agnès, Marcelle, Claudine</i>	22
Mise en gestes	
<i>Claude Marti</i>	23
Exemple d'Agnès	
<i>Claudine Martinez</i>	26
A propos d'un sentiment intellectuel. Notes prises à St-Eble 98	
<i>Marcelle Coste Clément</i>	28
Témoignage	
<i>Odile Eynard</i>	29

L'activité d'une artiste

Claudine Martinez 30

Sur le «sentiment intellectuel». St. Eble, 26-28 août 1998

Danielle Bonneton, Elisabeth Chmpseix, Alain Dauty, Renée Marti, Henri Roux de Bezieu 33

Une session d'introspection guidée

Pierre Vermersch 34

Du sentiment intellectuel dans un polar !

Catherine Le Hir..... 38

Essai pour cerner les contours du sentiment intellectuel

Jacqueline Iguenane, Catherine Le Hir ,Nadine Faingold, Odile Eynard, Maurice Lamy..... 38

Une réponse sans question pour un exercice sans solution

Maryse Maurel..... 40

Les effets perlocutoires..... 47

Propositions d'un programme de travail pour le séminaire de Saint Eble 1999.

Description et analyse des effets des relances et questions

Pierre Vermersch 48

Séminaire expérientiel de recherche de Saint-Eble 1999

Pierre Vermersch 49

L'effet des relances, Saint Eble 1999

Pierre Vermersch, Maryse Maurel, Claudine Martinez, Claude Marti, Nadine Faingold 50

Etude de l'effet des relances en situation d'entretien

Pierre Vermersch, Maryse Maurel, Claudine Martinez, Claude Marti, Nadine Faingold 53

Commentaires exploratoires sur des exemples de relances / répliques

Pierre Vermersch 91

Exemple d'utilisation du schéma d'analyse des effets des relances (actes, attention, état interne)

Pierre Vermersch 96

Nouvel exemple d'analyse inférentielle des relances

Maryse Maurel..... 100

Ma participation à l'exercice d'analyse d'une unité de relances

Claudine Martinez 104

Des récits et des hommes : expérientiel de St Eble d'août 2000	
<i>Mireille Snoeckx</i>	107
Trombinoscope des participants au Séminaire du GREX, St EBLE 2003 -	115
Les valences	118
Être co-chercheurs à St Eble en 2003. Les valences	
<i>Mireille Snoeckx</i>	119
Séminaire de St Eble 2003 (Les valences) : Quelques mots	
<i>Claudine Martinez</i>	125
Les mots pour le dire ... mais le dire "juste". Saint Eble 2003	
<i>Claudine Martinez</i>	127
Éveil des ressouvenirs et rôle de l'intersubjectivité ...	134
Éveil des ressouvenirs et rôle de l'intersubjectivité. Éléments de compte-rendu de l'université d'été du GREX, Saint Eble 2004	
<i>Pierre Vermersch</i>	135
Un travail de co-chercheur sur le thème du ressouvenir et intersubjectivité. Point de vue en première personne	
<i>Armelle Balas Chanel</i>	148
St. Eble 2004 : mais que faisait le groupe 2 ? Introduction	
<i>Mireille Snoeckx</i>	154
Intersubjectivité et ressouvenir	
<i>Armelle Balas Chanel</i>	156
Relation entre intersubjectivité et ressouvenir	
<i>Sylvie Bonnelle</i>	158
Rythmes et questionnement des conditions intersubjectives du ressouvenir	
<i>Francis Lesourd</i>	159
De l'émergence d'une idée théorique à sa pertinence	
<i>Claudine Martinez</i>	161
L'éveil du ressouvenir et le rôle de l'intersubjectivité	
<i>Maurice Legault</i>	164
Autoportrait d'une co-chercheuse à St Eble 2004	
<i>Mireille Snoeckx</i>	167

C'est comment un moment spécifié ? Petit écho dans la suite immédiate de St. Eble 2005

Maurice Legault..... 178

Un après Saint Eble 2005

Catherine Hatier 180

Compte rendu d'une expérience au séminaire de Saint Eble août 2005

Joëlle Crozier et Maurice Lamy 182

Université d'été du GREX. « Croire » à Saint Eble 2007, un bon cru !

Maryse Maurel..... 203

Saint Eble 2007. Une difficulté, éclairée ... dépassée

Claudine Martinez 212

Saint Eble 2008. Exploration psycho-phénoménologique des actes du Focusing

Maryse Maurel..... 216

Présentation du dossier :

Comptes rendus et articles sur les universités d'été du GREX

Dans un échange avec Armelle qui me suggérait de faire un dossier avec les comptes rendus de notre université d'été, j'ai eu un premier mouvement de non intérêt pour un tel dossier. Mais la suggestion d'Armelle a fait son chemin en déclenchant une envie d'aller voir et, le soir même, j'ai ouvert le fichier des sommaires d'Expliciter. J'ai découvert qu'il y avait beaucoup de textes liés à ce thème et qu'un tel dossier pouvait montrer la recherche psychophénoménologique en train de se faire, l'apparition et la constitution de la co-recherche, l'apparition et l'évolution des nouveaux concepts et des thèmes travaillés et peut-être encore d'autres choses qui émergeront de ce recueil. Ce dossier permet aussi de regarder l'évolution des universités d'été depuis 1993 et de mesurer l'apport à la recherche de nos pratiques et de nos travaux expérimentiels d'été, même si la couverture des universités d'été est très inégale tout au long des années.

Les universités d'été du GREX¹ se tiennent chaque année à Saint Eble à la fin du mois d'août, dans le lieu-dit La Bergerie. Ces universités d'été se sont appelées "Rencontres de Saint Eble", "Séminaire expérimentiel", puis "Université d'été" à partir de 2003, et l'idée d'en faire un lieu privilégié de recherche pour le GREX n'a pas été tout de suite évidente pour tous. Au début, pour notre ego de praticien utilisant l'explicitation, c'était l'expérimentiel qui primait, le bonheur de se retrouver en position de A² et d'être contact avec son monde intérieur. Les découvertes que nous y faisions laissaient les préoccupations de recherche au second plan. Aujourd'hui, au-delà de nos préoccupations de recherche, l'université d'été demeure un lieu où nous nous exerçons.

La première université d'été en 1993, n'a duré qu'une demi-journée à côté d'un séminaire sur l'animation des stages de formation à l'explicitation ; à partir de 1998, tout le temps du séjour à Saint Eble a été consacré à l'expérimentiel et à la recherche. Dans la mesure où le travail de l'université d'été nourrit le travail de recherche toute l'année, voire sur plusieurs années, il est difficile de séparer ce qui est réellement la production d'une université d'été de ce qui en est indépendant. J'ai retenu pour ce recueil les articles qui s'annoncent comme des comptes rendus et ceux qui s'appuient sur un événement de Saint Eble. J'ai écarté les présentations de protocoles recueillis à Saint Eble, analysés et présentés dans Expliciter –qui feront l'objet d'un prochain dossier-. Ce choix est sûrement critiquable, c'est celui que j'ai fait et que j'annonce car il en fallait en faire un, au risque de compiler toute la collection Expliciter.

En ouverture du dossier, je vous propose un tableau des séminaires et universités d'été de Saint Eble depuis le début, depuis 1993. Pour votre connaissance de l'histoire du GREX et pour une mise en perspective des thèmes traités, voici les thèmes que nous avons travaillés depuis vingt-cinq ans.

Tableau récapitulatif des universités d'été de Saint Eble

J'ai marqué d'un astérisque les universités d'été qui ont donné lieu à publication dans Expliciter, avant, tout de suite après ou longtemps après cette université d'été, c'est-à-dire les universités d'été qui sont reliées à un article dans ce dossier. Ces articles sont de taille et de nature très variables.

Année	Format et dates	Contenu ou thème
Saint Eble 1993	1er séminaire sur l'animation des	3 1/2 journées formation et

¹ Ce dossier s'adresse aux personnes qui s'intéressent aux travaux du GREX. Pour les lecteurs qui ont besoin d'information sur le GREX, je renvoie au site de l'association <http://www.grex2.com/>

² Nous appelons A la personne questionnée, B la personne qui questionne, et C le (ou les) observateur(s) dans les situations d'entretien.

	stages Techniques d'aide à l'explicitation 30 et 31 août 1993	et 1/2 journée expérimentiel
Saint Eble 1994	2ème séminaire sur l'animation des stages Techniques d'aide à l'explicitation 29, 30 et 31 août 1994	4 1/2 journées de formation
Saint Eble 1995*	3ème <u>rencontres de Saint Eble</u> 28 et 29 août 95	<u>2 jours expérimentiel</u> (évocation de l'évocation) et 2 jours d'animation de stages
Saint Eble 1996	Rencontres de Saint Eble du 28 au 31 août 1996	Réunion livre, 2 jours expérimentiel (à partir des travaux de l'école de Würzburg, exercices de Watt), 2 jours animation de stages
Saint Eble 1997*	Rencontres de Saint Eble du 26 au 29 août 1997	2 jours expérimentiel (L'acte d'attention) et 2 jours d'animation de stages
Saint Eble 1998*	<u>Séminaire de Saint Eble</u> 26-27-28 août 1998	<u>Tout expérimentiel</u> Le sentiment intellectuel Communauté de co-chercheurs
Saint Eble 1999*	<u>Séminaire expérimentiel de recherche de Saint Eble</u> 1999 du 27 au 29 août 1999	Effet des relances, les effets perlocutoires
Saint Eble 2000*	Séminaire expérimentiel de Saint Eble du dimanche 27 au mardi 29 août 2000	Verbalisation d'explicitation et verbalisation de récit
Saint Eble 2001	Séminaire expérimentiel de Saint Eble du 27 au 29 août 2001	Explorer la fragmentation et ses effets
Saint Eble 2002	Séminaire expérimentiel de Saint Eble du 27 au soir au 30 août 2002	La pêche à la traîne : expérencier librement en investiguant les effets de la situation d'explicitation pour A et B
Saint Eble 2003*	<u>Université d'été 2003 à Saint Eble</u> Du 27 août à 10h au 29 août à 16h30	Les valences
Saint Eble 2004*	Université d'été 2004 du 24 août au soir au 27 à 16h	Eveil des ressouvenirs et rôle de l'intersubjectivité dans cet éveil
Saint Eble 2005*	Université d'été à Saint Eble Du mercredi 24 août à 15 h au 27 août à 16 h	Plusieurs thèmes Temporalités, flux, spécifié/non spécifié, idée-graine
Saint Eble 2006	Université d'été à Saint Eble du 25 au 28 août 2006	Les empanns temporels, taille d'un moment spécifié

Saint Eble 2007*	Université d'été à Saint Eble du 27 au 30 août 2007	Croire
Saint Eble 2008*	Université d'été à Saint Eble du 22 au 26 août 2008	Exploration psychophénoménologique des actes du focusing
Saint Eble 2009*	Université d'été à Saint Eble du 24 au 27 août 2009	Exploration psycho- phénoménologique du témoin
Saint Eble 2010*	Université d'été à Saint Eble du 23 au 26 août 2010	Plus loin dans les défis techniques pour décrire nos vécus (co- identités, témoin, dissociés)
Saint Eble 2011*	Université d'été à Saint Eble du 22 au 25 août 2011	Utilisation du témoin, des dissociés pour atteindre des fugaces ou du non loquace
Saint Eble 2012*	Université d'été à Saint Eble du 24 au 27 août 2012	Exploration des techniques de décentration et de leurs effets
Saint Eble 2013*	Université d'été à Saint Eble du 23 au 26 août 2013	Exploration des transitions avec l'aide les dissociés
Saint Eble 2014*	Université d'été à Saint Eble du 22 à 14h30 au 25 août 2014 à 13h	Le potentiel, la pensée sans contenu, les micro-transitions comme accès au niveau 3
Saint Eble 2015*	Université d'été à Saint Eble du 22 à 14h30 au 25 août 2014 à 13h	Se libérer de la consigne Utiliser tous les outils, y compris les déplacements
Saint Eble 2016*	Université d'été à Saint Eble du 21 à 9h au 25 août 2014 à 13h	Accéder à l'organisation de l'action (schèmes, moules) en partant des N3

En 2008, pendant que je travaillais sur l'histoire du GREX³, j'avais constaté que certaines universités d'été n'avaient laissé aucune trace écrite dans *Expliciter*. C'est à la suite de ce constat que j'avais pris la décision de proposer chaque année un compte rendu de nos travaux de Saint Eble. Jusqu'à ce que la relève se présente. Cette année, en 2016, j'ai écrit le dixième compte rendu consécutif depuis 2007. Pourtant, en élaborant ce dossier, je suis revenue sur ma première impression de 2008 ; en réalité, très peu d'universités d'été n'ont laissé aucune trace dans *Expliciter*, et ce sont celles du tout début et celles dont le thème était flou, mal défini ou trop large.

Nous avons parfois abordé des thèmes pour lesquels nous n'avions ni les outils ni les catégories descriptives permettant de les explorer mais, chaque fois, le travail fait à Saint Eble nous a aidés à progresser par les questions qu'il a soulevées.

Dans son éditorial de septembre 1998, notre premier Président fait ce constat : "Enfin il me semble qu'un des points importants que nous a apporté le séminaire de Saint Eble c'est la possibilité de *constituer une communauté de co-chercheurs*." Nous pouvons donc situer le début officiel de la co-recherche GREX en août 1998. Et nous pouvons en suivre les traces dans ce dossier en faisant une recherche systématique des mots-clés "co-recherche" et "co-chercheurs". Il y a des éléments de description plus particulièrement dans les articles de Pierre de *Expliciter* 26 (Le mot du président), *Expliciter* 27 (Notes sur "amarante"), *Expliciter* 49 (L'effet des relances en situation d'entretien) et dans mes comptes rendus. Je pense que nous sommes en mesure maintenant de bien décrire la pratique de co-recherche que nous mettons en œuvre dans les universités d'été. Ce travail reste à faire, si tant

³ Maurel M., (2008), Repères chronologiques pour une histoire du GREX. L'arbre (inachevé) du GREX, *Expliciter* 75, pp. 1-30.

est qu'il soit utile d'en faire la mise en mots, car l'apprentissage de la co-recherche est, comme celui de la pratique de l'explicitation, un apprentissage expérientiel. Qui veut l'apprendre doit venir à Saint Eble.

Une autre recherche intéressante et amusante à faire est celle du mot-clé "V3", il apparaît pour la première fois dans l'article de Pierre de mars 2003 sur les effets perlocutoires⁴ (à propos du célèbre bain dans l'Allier de Claudine). J'ai pu retrouver que la première présentation du triplet (V1, V2, V3) a été faite par Pierre dans *Explicititer* 22⁵, deux ans après l'université d'été sur le thème "l'évocation de l'évocation". Cet article est la version française de "Introspection as practice" à paraître dans le numéro spécial consacré aux méthodologies du point de vue en première personne du *Journal of Consciousness Studies*.

L'évocation de l'évocation était le thème de la première université d'été identifiée comme telle.

L'évocation de l'évocation

L'évocation de l'évocation, ou l'explicitation de l'explicitation, ou la description des actes de l'évocation, ce fut le thème du premier séminaire réellement expérientiel d'août 1995 (deux jours). Il n'y a pas eu d'articles reliés à ce séminaire. Pas d'articles immédiatement après. C'est vrai. Mais nous pouvons noter que ce séminaire, difficile et perturbant pour tous les participants, a été à l'origine de la conceptualisation des vécus V1, V2, V3, deux ans après, dans *Explicititer* 22 de décembre 1997, et du long article de Pierre dans *Explicititer* 25 de mai 1998, *Détacher l'explicitation de l'entretien ?* Le franchissement de cette étape, passer de l'explicitation à l'explicitation de l'explicitation, passer de la visée du contenu du vécu à la visée des actes de l'évocation de ce vécu, a été, selon moi le premier obstacle épistémologique franchi sur le long chemin de la constitution de la psychophénoménologie⁶. Cet obstacle, il nous a fallu plusieurs années pour le franchir, pour comprendre et pratiquer le concept d'emboîtements de vécus nécessaires à la description des actes de l'évocation, pour nous l'approprier, pour le maîtriser. Le franchissement de cet obstacle signe une caractéristique de notre travail et de notre expertise ; nous avons appris à utiliser les outils de l'explicitation pour décrire les actes de l'explicitation, à utiliser les outils de l'introspection pour décrire les actes de l'introspection.

Il n'y a donc pas d'article relié directement au séminaire expérientiel de 1995. Mais des écrits annonciateurs de Pierre. Je relève dans le GREX info n°6 de septembre 1994, un petit texte intitulé *Projet pour une analyse phénoménologique de la conduite d'évocation*. Pierre y propose, pour avancer,

"de rechercher activement à décrire ce qui se passe quand cette conduite est perturbée, qu'elle ne se met pas en place : les difficultés permettent de rendre apparent des aspects d'une conduite qui autrement est rendue opaque par son caractère habituel, rapide, déjà bien rodé".

Devant l'absence de réactions du groupe, Pierre réitère sa proposition sous une autre forme dans le GREX info n°8 de janvier 1995, d'abord par une simple mention dans l'article *Le GREX entre formation et recherche*, puis de façon plus argumenté dans un article intitulé *L'évocation : un objet d'étude*.

"Jusqu'à présent ces notions d'évocation, de position de parole, étaient prises comme outil, thématiques de manière non critique à partir d'une formalisation de la pratique de l'entretien d'explicitation. Maintenant je propose de les prendre comme objets d'étude. Nous suivons ainsi, d'une manière prévue par les lois de la prise de conscience de J. Piaget, les étapes qui font passer successivement de l'utilisation en acte de l'évocation à sa thématisation, et maintenant à sa remise en question comme objet d'étude. Dans cet article, je poursuis deux buts : situer différentes méthodologies de recherche et pour la dernière proposition un canevas de catégories descriptives utilisables pour décrire l'acte d'évocation."

Des catégories descriptives de l'acte d'évocation sont proposées dans ce même numéro :

⁴ Dans *Explicititer* 49, page 5, colonne 2.

⁵ Vermersch P., (1997), L'introspection comme pratique, *Explicititer* 22, p 1-19.

⁶ L'acte de naissance de la psychophénoménologie est dans le GREX info n°13 de février 1996.

- La description du déroulement temporel (ante-début, début ou accès évocatif, acte d'évocation, fin de l'acte d'évocation, post-fin),
- La description des éléments contextuels, ceux qui facilitent, ceux qui sont neutres, ceux qui inhibent,
- La description des éléments subjectifs, les positions perceptuelles, les filtres du méta-programme, les éléments d'évaluation et d'appréciation comme croyances, identités, mission.

Il est intéressant de relever dans cet article un petit encadré, à propos des trois temporalités présentes dans ce travail :

Attention, on a ici trois temporalités :

** la situation actuelle où je suis en train d'évoquer un passé,*

(je suis en train de vivre une évocation = présent)

** le moment dans le passé où j'étais en train d'évoquer une situation passée*

(j'étais en train de vivre une évocation = passé, relié à un autre passé)

** le moment passé où je vivais ce qui faisait l'objet de mon évocation*

(j'étais en train de vivre une situation directement = passé de référence).

Nous reconnaissons bien là notre triplet V1 (vécu de référence), V2 (vécu de l'évocation du vécu de référence), V3 (vécu de l'évocation de l'évocation du vécu de référence).

L'article se terminait par la phrase "*Nous n'en sommes qu'au tout début d'un travail de recherche*". En effet !

Pierre y revient encore dans le GREX info n°11 de septembre 1995 dans *Projets ? Vous avez dit projets ?* Il propose trois pistes de travail dans le volet Recherche 1/ la définition des objets de recherche, 2/ la question de l'accès en mémoire, et 3/ élaboration d'une psychophénoménologie. Dans cette troisième rubrique, il nous est proposé de développer des exemples d'analyse de la psychophénoménologie de l'acte, de clarifier l'acte qui est à la base de cette méthodologie.

"Deux projets sont en cours autour de la méthodologie de l'acte réfléchissant : l'un facile, à vocation démonstrative et l'autre plus difficile, qui nous entraîne vers l'exploration..."

...

Le projet le plus difficile comporte plusieurs facettes

- *la première est déjà entamée. Elle concerne la description de l'acte d'évocation tel que nous avons pu la mener cet été à Saint Eble...*
- *ma seconde est la rencontre de plusieurs méthodologies, probablement différentes, dans l'analyse de l'accès à une situation passée...*
- *la troisième est de reprendre les pratiques, les résultats, les outils de la PNL pour en extraire ce qui permettrait de développer une psychophénoménologie de la structure de l'expérience subjective. L'idée centrale serait de se rapporter ces différents aspects à une unité plus profonde qui relèverait d'un modèle des co-identités..."*

Remarque

La dernière présentation du triplet (V1, V2, V3) se trouve dans Expliciter 114, page 4 :

"Pour clarifier nos différentes pratiques et observations, nous avons dû définir une structure organisatrice générale des différents temps de travail, des différents vécus correspondants symbolisés par la notation V1, V2, V3 (Vermersch 2006). Ainsi V1 est le vécu d'origine visé par l'entretien d'explicitation. Alors que V2 est précisément le vécu de l'entretien d'explicitation, et a donc pour but la description détaillée du déroulement de V1. Enfin V3 est un nouvel entretien d'explicitation, qui vise les actes réalisés pendant la pratique de l'entretien d'explicitation V2⁷. La recherche sur l'explicitation se fait donc en explorant les V2 (les vécus d'entretien d'explicitation) lors de la pratique de nouveaux entretiens V3. Distinctions simples et indispensables pour organiser la méthodologie réflexive et comprendre comment développer

⁷ Rappel : dans tout vécu d'entretien d'explicitation (V2) il y a toujours deux couches de vécu, 1/ les actes accomplis en V1 qui sont remémorés, et 2/ les actes accomplis actuellement pendant l'entretien. V3, visera toujours 2/, sinon on est ramené à un nouvel entretien d'explicitation sur V1.

une explicitation de l'explicitation, comment prendre l'instrument comme objet d'étude. Ou encore étudier la subjectivité quand elle cherche à se saisir elle-même, autrement dit étudier la pratique de l'introspection !"

Pierre Vermersch

Au cours des années qui ont suivi la première tentative d'explicitation de l'explicitation, nous avons d'abord tenté de renouer avec les travaux de nos prédécesseurs du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème}, ceux d'avant que l'introspection ne soit bannie des universités de psychologie, en reprenant certains exercices de l'école de Würzburg et en travaillant sur les sentiments intellectuels étudiés par Burloud, ce qui présentait l'intérêt supplémentaire d'explorer une autre couche que l'action. Il est intéressant de relire les articles de *Expliciter* 27, presque tout entièrement consacré au thème du sentiment intellectuel, de relire la présentation du thème par Pierre et de faire la comparaison avec ce que nous faisons depuis trois ans. Pierre écrit dans la présentation du numéro 27, spécial sentiment intellectuel

Concept important il y a un siècle dans la psychologie du fonctionnement intellectuel, et qui m'a paru suffisamment actuel et important pour y consacrer une bonne partie de mon travail de recherche de cet été et la volonté de le proposer à l'étude de tous les participants du séminaire expérientiel.

Ce numéro est précieux par la photographie qu'il donne en 1998 de l'état de nos recherches, de nos réflexions et nos bases théoriques. Il permet de mesurer les avancées faites en vingt ans. Il est en effet intéressant de comparer ce que nous avons fait en 1998 avec ce que nous faisons depuis trois ans en utilisant les techniques des changements de point de vue et l'outil conceptuel des niveaux de description d'un vécu⁸, et plus particulièrement du niveau trois de description des vécus, les N3, niveau qui englobe les sentiments intellectuels, niveau que nous avons particulièrement travaillé depuis deux ans. En 1998, nous n'avions ni les techniques ni les catégories descriptives, nous n'étions pas mûrs, ni expérientiellement, ni conceptuellement pour aborder ce thème.

Dans les universités d'été du début, nous avons exploré la temporalité, le rôle du choix d'un moment spécifié, différentes couches d'un vécu, les valences. Nous avons exploré les actes de l'explicitation avec les outils de l'explicitation, c'est-à-dire l'activité noétique de la personne questionnée en évocation, sur les thèmes de l'attention, du récit, du "croire", du focusing. Sur ces thèmes, comme par exemple le thème de l'attention nous avons peu produit, nous étions encore trop peu experts dans l'art de viser l'activité noétique et de la décrire.

Un thème qui occupe une grande place dans ce dossier est celui des effets perlocutoires des relances (Qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots ?) en 1999. Pierre l'avait annoncé avant l'été, puis il y a eu un article partiel en septembre 2000, une proposition d'analyse inférentielle en novembre 2000, le thème a longuement mûri, le gros article dans *Expliciter* 49 est paru en mars 2003, et enfin des petits travaux en guise d'exercice sur l'analyse inférentielle des relances en mai 2004 en application du modèle d'analyse inférentielle proposé par Pierre. Ce modèle, quand nous l'intégrons bien peut nous servir pour savoir ce qui se passe en cours d'entretien. D'autres textes non issus directement de Saint Eble peuvent être consultés dans le dossier sur les effets perlocutoires sur le site du GREX.

Un autre thème qui a beaucoup produit est le thème ressouvenir et intersubjectivité en 2004, année où le mode de travail avait été particulier comme vous pourrez le lire.

Extrait de l'edito de Pierre automne 2004, *Expliciter* 56

Le second fil que nous suivons est plus déterminé par les universités d'été précédentes. Celles-ci se sont essayées à répondre à des questions autour de l'adressage : en quoi consiste la différence d'adressages mobilisés par l'entretien d'explicitation, par exemple dans le compte rendu, la narration auto biographique etc. Puis l'an dernier, la tentative de répondre à la question : "A quoi est-ce que je reconnais que je suis bien accompagné par l'intervieweur ?" ou la question symétrique "Comment sais-je que j'accompagne bien la personne que j'interviewe ?". A chaque fois, nous avons rencontré la nécessité de mieux appréhender les

⁸ Vermersch P., (2014), Description et niveaux de description, *Expliciter* 104, pp. 51 – 55.

différentes facettes de l'intersubjectivité, nous nous sommes confrontés à la difficulté à inventer des catégories descriptives pour saisir les nuances de la relation telles que l'interviewé les perçoit, les sent.

Pour mieux comprendre et décrire l'évolution des universités d'été, je propose de considérer trois périodes, l'anté-début, de 1995 à 2008, après 2009.

L'anté-début

Dans l'anté-début il y a, entre autres et pour ce que je sais, tout le travail préalable de Pierre pour constituer le groupe et élaborer un programme de travail, la soumission du projet au Ministère de la Recherche et de la Technologie (MRT), les deux années de travail financées par le MRT, la création par Catherine et Pierre de l'association GREX quand le financement MRT n'a pas été reconduit, l'achat de la Bergerie, l'idée de Pierre et de Catherine de nous réunir à Saint Eble fin août pour y travailler ensemble, d'abord sur l'animation des stages de formation aux Techniques d'aide à l'explicitation avec un peu d'expérientiel, puis autour d'activités de recherche par le passage au tout expérientiel en 1998.

Période 1995 – 2008 (Tome 1) : une exploration de plus en plus poussée et fine

Qu'avons-nous donc avant 2007 ? Des témoignages de différentes natures au gré des envies des uns et des autres. Qu'y découvrons-nous ? Un foisonnement d'articles, de longueur très variable. Par exemple, les petites chroniques du début (Maryse, Mireille, Expliciter 16, septembre 1996), un premier essai de compte rendu de ce qui s'est passé (Armelle, Claudine, Maryse, sur le thème de l'attention, Expliciter 21, octobre 1997) ou un compte rendu/réflexion du travail sur le récit (Mireille, Expliciter 38, janvier 2001). Et puis de gros dossiers sur des thèmes qui nous ont accrochés plus que d'autres, comme le sentiment intellectuel, les effets perlocutoires, les valences, l'intersubjectivité et le ressouvenir, en même temps que nous voyons émerger notre communauté de co-chercheurs.

Nous pouvons dire que toutes ces années, nous avons exploré des catégories descriptives des contenus de vécus et de l'acte d'évocation, et plus généralement de l'activité noétique, reprenant dans le détail l'idée de 1995 (évocation de l'évocation), que nous n'avions pas pu menée à bien pour trois raisons : 1/ l'objet du travail était bien trop gros, 2/ il nous manquait les catégories descriptives et l'outillage conceptuel (en particulier V1, V2, V3), 3/ nous n'étions pas encore suffisamment experts expérientiellement et conceptuellement.

Il me semble que nous pouvons résumer tout cela sous une seule étiquette : nous cherchions à obtenir un niveau 2 de description de vécu le plus complet et le plus fin possible de l'activité noétique et des couches de vécu. Si nous reprenons le schéma de la flèche de la structure intentionnelle, nous visions l'extrémité de la flèche (le contenu du vécu) et le corps de la flèche, l'activité noétique.

À partir de 2009 (Tome 2) : comment aller plus loin et dépasser les limites ?

Toutefois, malgré ces outils et ces concepts de plus en plus fonctionnels, malgré la progression certaine de notre expertise de A et de B, certains vécus se sont révélés particulièrement difficiles à viser et à explorer. Ce sont les vécus de transition (micro-transition, voir le compte rendu de Saint Eble 2014) et les vécus d'émergence (les "Pouf !", voir "Il y a un pont...", Saint Eble 2012). Et puis Pierre avait toujours en tête son idée d'utiliser des vécus d'exercices de PNL afin de *"repandre les pratiques, les résultats, les outils de la PNL pour en extraire ce qui permettrait de développer une psychophénoménologie de la structure de l'expérience subjective. L'idée centrale serait de se rapporter ces différents aspects à une unité plus profonde qui relèverait d'un modèle des co-identités..."*

A partir de 2009, une nouvelle phase de recherche commence. C'est celle de l'exploration du pôle égoïque de la structure intentionnelle désigné par différents vocables, témoin, partie de moi de la PNL, co-identité, dissocié, lieu de conscience, ego, agent, psychogéographie et déplacements. Nous avons commencé par le témoin, qui était déjà présent en 2007. Nous avons introduit des écarts entre nos ego (déscotchage). Si je me réfère encore à la structure intentionnelle de la conscience, nous déplaçons notre visée de l'activité noétique et du contenu vers le pôle égoïque.

Nous avons, avant chaque université d'été, un temps de deux ou trois demi-journées de mise en exercices, et c'est dans l'expérience de ces exercices que nous choisissons les V1 sur lesquels nous travaillons en entretien pour y chercher maintenant l'intelligibilité de la conduite de A.

Ces vécus contiennent des productions du potentiel⁹, où est stocké et organisé tout ce que nous avons vécu dans notre vie. Les actes élémentaires du potentiel nous sont inaccessibles par la voie directe. Il faut faire un détour pour accéder au schème qui guide notre conduite et accéder à la causalité de la conduite. Depuis 2013, nous visons l'inconscient organisationnel, ce qui nous amène à nous poser les mêmes questions que nos prédécesseurs d'il y a un siècle et à revisiter leurs travaux. Pour savoir où nous en sommes aujourd'hui, vous pouvez lire le dernier compte rendu publié, celui de 2016, ainsi que l'article de Pierre qui clôt le tome 2 de ce dossier " Au-delà des limites de l'introspection descriptive : l'inconscient organisationnel et les lois d'association".

Chaque année, nous avons des A experts de l'année précédente qui discriminent de mieux en mieux ce qu'ils ne savent pas discriminer. Nous avançons toujours ainsi à Saint Eble, d'une année sur l'autre nous construisons de nouvelles expertises sur des déceptions et des échecs de l'année précédente. Même difficulté et même progression que pour l'évocation de l'évocation et la description de la pratique de l'introspection. Nous nous formons, nous explorons, nous essayons. Il y a de la beauté dans le long terme.

De même que dans les débuts nous avons utilisé des relances comme intention éveillante pour provoquer l'éveil d'un ressouvenir et l'accès au préréfléchi (ce que nous appelons les "madeleines" provoquées en référence à la madeleine de Proust), de même nous travaillons maintenant des relances pour provoquer des associations dans notre inconscient et accéder ainsi à ce qui permet par inférence d'atteindre le niveau 4 de description des vécus, le niveau organisationnel, le niveau des schèmes. Nous passons de l'accidentel au provoqué tout en maintenant A dans une position de lâcher prise et d'accueil, ce qui n'est pas toujours simple pour B comme pour A.

En relisant ce dossier, nous voyons bien aussi comment nous avons détaché les parties du moi de la PNL de leur contexte (psychothérapie et aide au changement) pour en faire des outils au service d'une description plus poussée de notre subjectivité.

Nous pouvons suivre l'évolution du vocabulaire, par exemple au sujet des dissociés ou de l'inconscient, qui signe une évolution parallèle de la réflexion et de la théorisation.

Au fil des témoignages, nous rencontrons des paradoxes, par exemple celui d'avoir besoin de B tout en l'oubliant et en le repoussant à la marge de l'attention, ou le paradoxe de la position dissociée en entretien où l'on n'est plus dans l'évocation de la situation spécifiée, tout en étant toujours reliée à ce moment où l'on peut retourner facilement aussi souvent qu'il le faut pour aller y chercher de l'information. De même quelle est cette caractéristique de la conscience qui fait que je peux être profondément en évocation et, en même temps, entendre ce qui se dit autour de moi ? Pourrions-nous recueillir des informations sur la conscience de l'intérieur, et sur celle de l'extérieur qui est la partie de A qui reste présente au monde ?

Nous en sommes là. Nous développons de nouveaux outils, qu'il faudra, comme toujours, fonder sur de nouvelles bases théoriques. Avec toujours les mêmes fils directeurs, chercher l'intelligibilité, questionner l'évidence, repérer et questionner "l'insensé".

Comme l'écrivait déjà Pierre dans Expliciter 49, page 1 :

Depuis plusieurs années l'association GREX est devenue, sur un mode très particulier, un groupe de co-chercheurs. En particulier, les temps de travail du séminaire d'été à Saint Eble sont devenus l'occasion de transformer en questions ce qui était devenu entre nous une évidence partagée du fait de notre communauté de pratique. Précisément, la dimension de

⁹ Le mot "potentiel" est utilisé ici pour ne pas utiliser le mot "inconscient". Ce mot renvoie aujourd'hui inmanquablement à l'inconscient psychanalytique. On pourrait le remplacer par "inconscient phénoménologique" pour laisser de côté l'idée de refoulement. Pour la plupart des informations contenues dans ce potentiel, je n'en ai pas la conscience réfléchie, non parce que je les ai refoulées mais parce qu'elles ont été engrangées à mon insu et que je n'ai pas encore fait le travail de les porter à ma conscience réfléchie ou parce qu'elles sont inaccessibles. Tout notre travail actuel porte sur l'accès à l'inconscient organisationnel. Depuis le travail de 1998 sur les sentiments intellectuels, notre connaissance de cet inconscient n'a cessé de se modifier et d'évoluer.

«groupe » de co-chercheurs permet de fissurer l'évidence et de la questionner du fait de la diversité incontrôlable des vécus de chacun de ses membres.

Dans la première chronique de Saint –Eble que j'ai écrite en 1996, j'écrivais à la fin :

Je me suis enrichie à saint Eble de plein d'informations, d'échanges, d'expériences, de pensées nouvelles. Faut-il transmettre ce que nous en ramenons ? Pouvons-nous le transmettre ? Quelles traces laisser pour continuer à avancer collectivement et comment exploiter le travail fait à Saint Eble ? Qui peut y travailler ? Comment articuler le travail du séminaire à Paris et le travail de Saint Eble ? Comment utiliser pour la vie du GREX, et pas seulement égoïstement dans notre pratique professionnelle et dans notre vie personnelle, tous ces petits trésors que nous avons produits, recueillis, intériorisés ? Comment faire retour au GREX de ce qu'il nous permet de créer ?

J'ai écrit les comptes rendus de Saint Eble régulièrement depuis dix ans, est-ce que cela n'empêche pas les retours plus courts mais plus spontanés de la période précédente ? Dans la mesure où les petits groupes me fournissent un compte rendu, à ma demande, sous ma pression, et ne le reprennent pas, n'y a-t-il pas un frein à produire de petits articles ? Il faut toutefois noter qu'il y a plus de plus en plus de protocoles analysés.

Alors, comment trouver un équilibre ? Comment garder la trace de toute cette richesse qui se construit entre nous à Saint Eble chaque année ? Nous qui avons la chance de pouvoir travailler librement dans le GREX, à notre rythme, d'écrire ce que nous voulons, quand nous voulons, à la date que nous choisissons, pour la publication dans Expliciter.

De même que j'ai pris conscience quand j'ai commencé à utiliser l'explicitation dans une classe que rien ne serait plus comme avant, que mon métier de professeur s'en trouvait radicalement transformé, et tout le paysage de l'enseignement avec lui (voir Expliciter 100, page 204), de même adopter un point de vue en première personne dans une recherche modifie totalement le paysage de cette recherche, toute son épistémologie. C'est un changement radical de paradigme. Ce dossier en témoigne.

Amis lecteurs, vous pouvez lire tout le dossier, en lire les articles qui vous intéressent, chercher des mots-clés dans ce document, retourner à la collection Expliciter sur le site du GREX pour lire les articles cités en référence, ou encore nous contacter par ce même site. J'espère que ce document vous sera utile.

Bonne lecture
Maryse Maurel

Adresse du site du GREX

<http://www.grex2.com/>



Paru dans Expliciter 16, septembre 1996

Petite chronique d'un séminaire à Saint Eble

Maryse Maurel

Le mardi 27 août, j'arrive à Saint Eble. C'est la troisième fois. La première fois, la bergerie était encore une bergerie, la deuxième fois, en août 94, la bergerie était déjà un lieu de travail. Mais cette fois, c'est un vrai centre de séminaire où Pierre et Catherine nous accueillent avec toute l'hospitalité et la chaleur qu'ils savent si bien offrir, et avec tant de discrétion qu'on se sent naturellement bien, tellement bien qu'on finit quand même par se demander pourquoi on est si bien dans cet endroit.

Je viens donc à Saint Eble pour quatre jours et demi : la réunion livre, deux jours d'expérientiel (nouveau pour moi puisque je n'y étais pas l'année dernière) et deux jours sur l'animation de stages. Et le plaisir commence déjà à la vue des rondeurs vertes des volcans d'Auvergne. Même sous la pluie, c'est beau. Et dès mardi 16h, le groupe du livre est là, presque au complet, un joli rond bien accueillant dans la véranda (à propos, la véranda est vitrée et maintenant un pull suffit, il paraît même que ça pourrait être chauffée un jour !). Et le séjour commence par une bonne nouvelle, le projet livre va devenir un livre, peut-être, enfin, les chapitres commencent à mériter le nom de chapitre et si les longues soirées d'hiver nous permettent de passer d'une suite de textes juxtaposés à des textes liés entre eux par ce que Pierre a joliment appelé notre "respiration théorie/pratique", nous pourrions avoir le nouveau livre pour le prochain Saint Eble.

Et nous fêtons ça tout de suite, dans le jardin, avec un apéritif dinatoire offert par le GREX, et avec tous ceux qui nous rejoignent en cette fin d'après-midi.

Et puis mercredi matin à 10 heures, nous sommes 28 assis en rond sur les chaises blanches, au premier étage de la bergerie, pour travailler sur l'expérientiel. Pour moi qui fait partie des "accros" de l'évocation, c'est un plaisir annoncé. Pierre et Catherine nous proposent deux façons de nous lancer dans l'expérientiel, un retour dans l'histoire et une proposition d'Armelle.

Le retour dans l'histoire se fait en reprenant un exercice de l'école de Würzburg. Je vous explique tout de suite parce que vous allez en entendre parler. Et si ça ne vous suffit pas, vous trouverez une description détaillée de cette expérimentation dans le Burloud de 1927, et je crois même savoir qu'à l'heure où j'écris ce texte, Pierre travaille et écrit sur le sujet. Et même que ce serait bien qu'il nous en parle un jour. C'était la fin du 19^{ème} siècle et il s'agissait d'étudier le fonctionnement intellectuel des sujets en utilisant la méthode introspective. Les questions que se posaient les philosophes de cette époque tournaient autour de "Existe-t-il une pensée sans image ? Est-ce que toute activité intellectuelle prend appui sur une activité sensorielle ?". Donc voici un des exercices sur lequel les philosophes de l'école de Würzburg ont questionné leurs sujets (de bons sujets puisque c'étaient des collègues universitaires à eux) : *L'expérimentateur choisit deux mots, de trois syllabes maximum, l'un plutôt abstrait et l'autre plutôt concret (exemple : lumière et poire), les présente au sujet et lui pose les questions suivantes :*

Pouvez-vous me donner, par rapport à ce mot

- 1) un concept surordonné*
- 2) un concept subordonné*
- 3) quelque chose qui soit avec ce mot dans la relation de partie à tout*
- 4) quelque chose qui soit avec ce mot dans la relation de tout à partie*
- 5) un concept coordonné*
- 6) une autre partie d'un tout commun.*

Le sujet fait la tâche, puis il est questionné sur comment il a fait pour trouver les mots qu'il a donnés. Tiens, ça vous rappelle quelque chose qui nous est familier. Justement, ce que nous propose Pierre, c'est d'utiliser la mise en évocation et l'EDE pour nous exercer à la description d'un acte purement

mental. Et moi, ça me branche tout de suite très fort parce que l'activité mathématique que je cherche à décrire avec l'EDE, c'est quand même assez mental aussi. Vous allez être étonnés de ce qui s'est passé : alors qu'à Würzburg, l'entretien durait à peu près une demi-heure pour deux mots (c'est-à-dire 12 questions), à Saint Eble l'explicitation pour une question sur un mot a duré à peu près 25 minutes, et 12 fois 25, ça fait beaucoup de temps, et bien sûr personne n'a pu faire l'explicitation pour les douze mots. Je relève quelques témoignages donnés en feedback :

- l'ante-début apparaît très important, il est organisateur (B)
- à un moment, je m'arrête de questionner, je ne sais plus quel sens ça a d'aller plus loin (B)
- le mot est apparu, il s'est imposé (A)
- le mot vient de là (geste), il ne peut pas venir d'une autre direction (A)
- ce qui s'est passé pour le premier mot a fait écran pour le second, je pensais retrouver la même chose (A)
- le déroulement de la temporalité est très important (Pierre)
- quand il manque un intermédiaire dans le déroulement temporel, il n'est pas nécessaire de chercher à l'obtenir à tout prix, il peut être bon de passer par ailleurs, de questionner sur l'état interne avant, après, en se défocalisant de ce que l'on cherche et en laissant venir (métaphore : travailler sur l'emballage et non sur le contenu) (Pierre)
- je ne sais pas si mon A était vraiment en évocation ou s'il continuait à traiter (B) (et cela relance la question des temps de conjugaison)
- la façon dont j'en rends compte est trop imparfaite, d'ailleurs en le disant j'ai eu une quinte de toux comme si je n'avais pas le droit (A)
- il y a de la souffrance à mettre en mots, à ne pas pouvoir toucher cette intériorité (A)
- il y a un changement qualitatif de ma pensée, il n'y a pas de mots, le langage est inadéquat (A)

Ce que je viens de vous rapporter n'est peut-être pas tout à fait fidèle, et sûrement pas exhaustif. Ce qui est sûr, c'est que nous avons ouvert beaucoup de questions avec cet exercice et que les protocoles recueillis méritent d'être transcrits et travaillés. Il y a aussi deux autres questions, pure curiosité ou intérêt scientifique, je ne sais pas. 1) Si nous prenons un protocole Saint Eble et un protocole Würzburg, que pouvons nous tirer de la comparaison ? 2) Quand les chercheurs de Würzburg ont présenté ce travail en 1913, les esprits critiques ont retourné "D'accord, mais à quoi ça sert ?" Que répondrions-nous à la même question ?

Le deuxième jour d'expérientiel s'est fait autour du document d'Armelle (et nous avons regretté qu'elle ne soit pas avec nous) "Protocole d'entretien pour accéder à la métacognition d'autrui". Nous devons chercher pour chacun de nous la conscience de la manière dont nous apprenons, encore une façon de s'exercer à la description d'un acte complètement mental. Et nous avons (re)découvert à quel point c'est impliquant de parler d'une situation d'apprentissage pour soi, nous qui passons notre temps à questionner les autres sur ce sujet. Le travail des groupes a été riche, mais nous avons relativement peu échangé en feed-back et Armelle devra aller à la pêche aux informations.

Pour les deux jours sur l'animation de stages, nous n'étions plus que 20 mais nous avons presque autant de thèmes de travail et nous en avons approfondi beaucoup. Nous avons parlé ou reparlé

- de la danse EDE, des informations satellites de l'action et des domaines de verbalisation dont Pierre n'est pas satisfait (la réflexion sur ce sujet n'est pas finie, mais comment se fait-il que ça n'existe pas déjà quelque part, comment se fait-il que les gens qui ont travaillé sur l'action n'ont pas eu besoin de cet outillage théorique ?).
- des liens entre l'EDE et la PNL : est-il bon de mettre des exercices de PNL dans nos stages ? Pour répondre à cette question, demandons-nous, quand nous préparons un stage, quelle est notre intention pédagogique et nous trouverons la réponse adaptée au stage que nous préparons.
- des nouveautés québécoises : Pierre et Catherine ont commencé leur stage à Montréal par deux jours sur l'évocation pour permettre aux stagiaires d'avoir l'expérience de la relation qu'ils entretiennent avec ce dont ils parlent. Nous voilà renvoyés au "Quatrepages" n°14 et à l'article de Pierre "Problèmes de validation" et nous reparlons des index de validation interne. Pour en faire

l'expérience, nous nous refaisons un petit coup d'expérientiel à partir de la consigne suivante : *Évoquez deux situations, l'une proche dans le temps (journée), l'autre plus lointaine (avant les vacances), faites l'expérience de l'évocation dans ces deux situations, puis appréciez en faisant l'évocation de chacune de ces deux situations d'évocation, le degré de précision de chacun des index, index de singularité d'accès au vécu, index de présentification du vécu, index de remplissement (sensoriel - intuitif).* Si vous n'avez pas encore fait cet exercice, je vous le conseille vivement. Il y a une grande différence qualitative entre le vécu de l'évocation, et le vécu de l'évocation de l'évocation. De plus, c'est en faisant cet exercice que j'ai pu donner à du sens à l'article du n°14 et aux index cités ci-dessus.

- d'une autre nouveauté : les exercices papier-crayon dans les stages EDE. Catherine nous en a proposé deux : comprendre la différence entre cycle Gestalt et cycle TOTE, et prendre conscience de la relativité de la granularité. Ce serait bien qu'elle nous les écrive.
- des temporalités qualitatives et quantitatives : l'intelligibilité d'une action se structure par rapport à un moment particulier de la temporalité et n'est pas toujours là où on l'attend ? Vouloir trop coller au déroulement de la temporalité peut être un piège (voir plus haut, exercice Würzburg), mais la chronologie est trop souvent absente dans nos entretiens. Gardons en tête qu'il y a la chronologie dans le temps, mais qu'il y a aussi la chronologie subjective de la personne.
- de la métaposition (utilisée par Métamorphoses) et nous avons distingué cette métaposition-là (celle qui demande une réduction, qui fait partie de l'expertise du formateur et devient par là objet de sa formation) de la métaposition de la PNL. La réflexion sur ce sujet est à poursuivre, il serait bon de faire un tri dans les "métas".
- du stage de 4 jours "Explicitation et modules" que Guy anime à la MAFPEN de Lyon. En prenant une position basse, Guy accueille la parole des enseignants stagiaires plutôt que de leur proposer un modèle que ces stagiaires pourraient percevoir comme inatteignable, ce qui conforterait leur résistance au changement.
- de l'UV de maîtrise d'EPS que Claudine a assurée en 95-96 à Montpellier "L'EDE comme méthodologie de recherche", des contraintes de cet enseignement, de son contenu et des moyens choisis pour évaluer le travail fait par les étudiants.
- de l'intervention dans un EDE ou comment s'autoriser à intervenir dans un entretien en conservant la relation et comment arrêter quelqu'un en joignant la parole au geste (dans l'EDE, on intervient en étant respectueux de l'autre sans attendre qu'il y vienne tout seul comme en thérapie).
- du problème des assistants (formateurs en cours de certification), de leur rôle, du contrat à passer avec eux.
- et j'en oublie peut-être...

Bien sûr, tous ces sujets ont amené des explications théoriques, mais ça je ne l'ai pas encore digéré et je ne peux pas en parler ici. De toute façon, c'est le rôle de Pierre et il y travaille en ce moment. Si vous trouvez que 1996 nous a amené beaucoup de nouvelles théorisations, attendez de voir ce que 1997 va nous apporter ! D'ailleurs, la plupart des thèmes de travail de ces deux journées pourraient être prétexte à article dans le "Quatrepages". Qui commence pour le "Quatrepages" n°17 ? Comme il va y avoir foule, nous déciderons de la chronologie de publication de ces articles le 11 octobre.

En faisant pour moi, et pour vous, ce bilan sommaire de Saint Eble 1996, j'ai pris le temps de retrouver, dans mes dossiers GREX, l'ancêtre du "Quatrepages". il s'appelait *Informations janvier 90 - Groupe "Prise de conscience et explicitation"*, il est daté du 22 12 89. Je recopie le début : "Bonjour, comme vous le savez, l'aide à la recherche du MRT a bien été accordée, ..." et l'invitation au premier séminaire : "Je propose que l'on fasse une première réunion le lundi 29 janvier, à 10 heures, au 41 rue Gay Lussac...". Il y avait aussi, sur cette feuille blanche, simple et imprimée recto-verso, l'annonce du stage de Nice et les dates des sessions de février, avril et septembre. Nostalgie. Non, évaluation. Je mesure le chemin parcouru depuis ce temps où le groupe "Prise de conscience et explicitation" ne s'appelait pas encore le GREX et je trouve que le travail au GREX (du GREX ?) a fait cette année un saut qualitatif très important, que nous allons très loin ensemble et que c'est une chance pour moi de vous avoir rencontré tous, ceux du séminaire de Paris et ceux de Saint Eble. Pour moi, la bergerie de Saint Eble est un lieu merveilleux de parole, d'écoute et d'intersubjectivité (c'est

quoi tout ce charabia ? Si vous me mettez en évocation, je vous le décrirai pleinement et vous pourrez me faire placer mes index sur une échelle de 1 à 10).

Il me reste, trois semaines après ce séjour, et en prenant le temps d'y repenser, des questions que je vous sou mets : Je me suis enrichie à saint Eble de plein d'informations, d'échanges, d'expériences, de pensées nouvelles. Faut-il transmettre ce que nous en ramenons ? Pouvons-nous le transmettre ? Quelles traces laisser pour continuer à avancer collectivement et comment exploiter le travail fait à Saint Eble ? Qui peut y travailler ? Comment articuler le travail du séminaire à Paris et le travail de Saint Eble ? Comment utiliser pour la vie du GREX, et pas seulement égoïstement dans notre pratique professionnelle et dans notre vie personnelle, tous ces petits trésors que nous avons produits, recueillis, intériorisés ? Comment faire retour au GREX de ce qu'il nous permet de créer ?

Et comme 1997 sera peut-être l'année des temporalités et des modalités temporelles, je terminerai en parlant de ce temps lent, plein et dense que j'ai contacté à Saint Eble et qui est si différent de mon temps professionnel habituel, rapide, éclaté et haché.

Merci à Catherine, Pierre, Vincent et Sybille.

Nice le 18 septembre 1996

Maryse Maurel



Paru dans Expliciter 16, septembre 1996

Saint Eble, mode d'emploi pour l'aventure

Mireille Snoeckx

Lorsque vous viendrez à St Eble, car vous y viendrez, laissez de côté toutes vos idées sur les stages ou les séminaires et entrez dans l'aventure. Une aventure qui commence déjà avec le paysage, St Eble se blottissant dans cette Haute-Loire réputée pour ses rivières, sa pêche et... la facilité à plonger vers la froidure. Il fait frais, fin août à St Eble, et cela vous permet d'admirer la brume qui court sur l'Allier, le lever de soleil qui vous donne l'illusion de l'été et de bénéficier du privilège de marcher dans l'herbe mouillée d'une pluie fidèle. Pierre qui connaît tout cela nous offre, et chaque année un tout petit peu plus, une immense bergerie pour cette rencontre, mais cela ne vous dispense pas d'emporter force pulls et chaussettes. Pour tout vous dire, cette année, le look vestimentaire adoptait le modèle de la superposition des couches, feuilletage léger de vêtements. Oubliez aussi les plateaux-repas et la file interminable des self-services d'autres colloques, congrès ou stages et laissez-vous reconforter par la cuisine de l'Auberge de l'Île d'Amour apportée à domicile et séduire par les vins choisis scrupuleusement par Catherine et Pierre qui poussent l'abnégation jusqu'à goûter tout un assortiment de ce breuvage pour nous offrir une sélection qualité/prix. Et cela sans lire cinquante millions de consommateurs. Plus encore. Un service discret, efficace tisse un cocon tout autour des participants, et vous pouvez à volonté vitaliser vos neurones en buvant cafés, thés, tisanes et jus de fruits. Les boissons chaudes ont eu un succès fou cette année.

Mais l'aventure vous cueille au matin du premier jour par "un retour dans l'histoire". Pierre nous propose dans ces deux journées d'expérientiel, à la fois de nous engager dans le présent d'Armelle avec "la prise de conscience de comment j'apprends" et d'investiguer "le fonctionnement intellectuel" à partir des travaux de l'école de Würzburg, qui, tout en nous inscrivant dans une filiation philosophique, nous laisse dans un incroyable désert d'informations historiques. La consigne est donnée, les trios se constituent et les participants tentent la description d'un acte intellectuel mental. Nous voilà donc, les frais émoulus et les anciens chevronnés à "expérentialiser". Au-delà du plaisir à reprendre l'expérience du questionnement et surtout pour beaucoup d'être questionnés, ce que nous laisse entrevoir cette première tentative de description du fonctionnement intellectuel ouvre des perspectives sur les caractéristiques de la perception, de la mémoire, de la mise en mots d'un acte mental, des rapports entre pensée et langage ce qui peut provoquer le vertige devant l'immensité de l'inconnu dans ce domaine. J'ai éprouvé ce vertige, et, en même temps, cette tentation de tenter d'aller plus loin dans la compréhension, de construire à partir de ces premières données d'expérience, des hypothèses sur le fonctionnement de la pensée avec ce début de certitude que l'outil entretien d'explicitation allait au-delà de la récolte de données et nous permettait de commencer à comprendre et à théoriser. L'aventure de la recherche est ainsi au détour d'une consigne d'une tâche apparemment banale, comme elle l'était le lendemain sur un questionnaire apparemment complexe à manipuler. Et ces deux temps, pendant lesquels nous sommes revenus obstinément sur l'expérientiel, se révélaient, à la fin de ces deux jours de rencontre incroyablement intriqués, comme en correspondance. Une façon de plus de continuer à chercher, une façon de plus d'entrer dans l'aventure intellectuelle.

Et lorsque vous quittez St Eble, au-delà de l'ambiance chaleureuse et des liens de confiance qui se nouent, laissez traîner votre regard sur la terre et vous pourrez, peut-être, emporter avec vous, en retour de voyage, l'image d'un berger, un berger au béret et à la longue houppelande et qui n'a même pas regardé la silhouette de la voiture, les yeux dans les rêves sans doute.

Mireille Snoeckx, premier séjour à St Eble.

Paru dans Expliciter 21, octobre 1997

Trois articles du même trio de Saint Eble sur le thème de l'attention

Comment quand on y goûte, on y prend goût.

« De l'expérience de décrire son attention »

Armelle Balas



Mardi 26 août, 10 h du matin, petit café et petits gâteaux traditionnels avalés, nous sommes une bonne vingtaine, assis en rond dans la bergerie de Saint Eble, à entamer le « xième séminaire international de l'entretien d'explicitation » (La Suisse et le Québec sont bien représentés). « Je vous propose, mais vous pouvez proposer d'autres choses si vous avez des attentes particulières, je vous propose de travailler à la description de l'acte d'attention ». Voilà l'affaire lancée. Très vite les groupes se forment : « A » sera interviewé à propos d'un moment d'attention, « B » deviendra sujet potentiel d'interview, « C » observera ce que provoque les questions de « B » sur « A » et notera les contenus linguistiques de l'échange, comme nous l'a suggéré et expliqué Élisabeth. Maryse, Claudine et moi nous retrouvons sur la terrasse pour cette nouvelle expérience.

Claudine, première interviewée, se laisse guider par deux « B » (eh non, nous n'avons pas respecté la consigne et avons été tour à tour « B » et « C ») : ce n'est pas facile de questionner le geste d'attention ... finalement ! Tout à coup, les signes extérieurs d'une richesse intérieure apparaissent. Claudine revit un moment précis d'attention et commence à percevoir comment elle fait quand elle fait attention ! Mais cela semble indicible. C'est pourtant déjà l'heure du repas, il nous faut interrompre ce beau moment. Nous prendrons l'après-midi, après les premiers échanges en grand groupe, pour aller au-delà de ce premier réfléchissement et pour atteindre la thématization (pour ceux qui veulent réviser : p.80 du livre « L'Entretien d'Explicitation » de Pierre !) de ce que Claudine a découvert. Fin de la première journée. Les « A » sont bien, voire émus de ce contact avec leur propre expérience.

Le lendemain, je brûle d'impatience d'être « A » : se laisser guider, découvrir un petit bout d'un geste mental souvent mis en œuvre ... voilà de quoi motiver. C'est la cave qui accueille nos échanges, avec caméra et magnétophone. Claudine m'accompagne dans la découverte spatiale de mon geste d'attention : « Quand la cloche a sonné, hier matin, des fils comme des fils d'Ariane m'ont rattachée au monde extérieur, alors que, quand j'étais attentive, je n'étais fixée que sur un triangle isocèle (isocèle, Catherine, et pas équilatéral !) formé par la main de Claudine et nos positions personnelles dans l'espace. Quand je suis attentive à Claudine et à ce qu'elle dit il n'y a pas de place pour Maryse ou qui que ce soit d'autre ! C'est le mouvement de mon regard qui coupe les liens avec le monde, hors de mon sujet d'attention, c'est une voix placée « juste là » qui m'interpelle pour que je revienne à mon

attention. Conclusion, si je cherche à me mettre en position d'attention je suivrai mon regard et j'écouterai la voix qui me parle « juste là ».

Mais encore une fois, nous avons pris plus de temps que les autres groupes, pour aller dans les détails, encore une fois, il nous a fallu deux temps pour passer le seuil entre le réfléchissement et la thématization. Et nous souhaitons que l'expérience se renouvelle avec Maryse comme « A ». La fin de l'après-midi servira à cette tâche, mais le temps nous manque pour guider Maryse au-delà du seuil de réfléchissement. Pour elle aussi, un second temps de retour réflexif sur le premier temps de contact avec son acte d'attention aurait été nécessaire.

A la fin de cette journée, nous avons tricoté (le tricot a beaucoup d'importance, cette année à Saint Eble, pourtant il faisait plutôt doux, par rapport à d'habitude !) un ensemble d'entretiens qui révèlent le caractère singulier de chaque acte d'attention et la possibilité de repérer les méta-catégories. Nous n'avons pas participé à l'échange en grand-groupe à propos de ces méta-catégories qui s'est déroulé en même temps que notre dernier entretien. Mais l'acte d'attention commence à prendre forme, goût, texture, sonorité à notre aperception ... et du coup, il me semble qu'il prend sens aussi ! Et vous ?

Retour de Saint Eble 1997 ou A, B et C vont en bateau...

Maryse Maurel



Armelle a planté le décor du premier entretien où Claudine était A. L'impression que je garde de cette première matinée, c'est qu'Armelle et moi, jouant B à tour de rôle, avec l'accord de Claudine bien sûr, nous avons sacrément ramé, d'abord pour mettre Claudine en évocation de deux moments particuliers où elle était attentive quand elle guidait un entretien, puis pour l'accompagner dans la recherche des informations qui lui permettraient de répondre pour elle à ces deux questions : à quoi suis-je attentive dans un entretien, comment suis-je attentive et de décrire ainsi comment elle dirige son attention et comment elle autorégule cet acte d'attention dans un entretien.

Au début, c'est long, nos voisins parlent fort, j'ai l'impression que ça ne marche pas, que ça ne marchera pas, que Claudine s'échappe de l'évocation, que nous n'arrivons pas à l'y maintenir et tout à coup, il se passe quelque chose de différent : Armelle est B, elle questionne serré et je me sens comme pétrifiée, ce qui se passe est si important que c'est comme si je ne pouvais plus m'autoriser le moindre petit mouvement. L'expression de Claudine change, ses joues se creusent légèrement, son visage devient un peu sévère, elle ne parle plus, elle est très, très émue, elle dit seulement des choses comme

oh la la et... la cloche sonne. Pierre annonce le repas, Claudine revient tout doucement et nous allons déjeuner en gardant pour nous le plaisir de partager ce petit joyau dans l'après-midi.

Il nous faudra tout l'après-midi pour le dégager de l'ombre et aider Claudine dans sa mise en mots. Moment d'émotion partagée ! Ce serait certainement passionnant de le mettre en mots ce moment d'émotion, mais ce jour-là, en aurions-nous eu vraiment envie ? Je ne sais pas. Plus tard, peut-être. Et j'ai gardé l'impression que le groupe était trop grand, que nous étions trop loin les uns des autres au moment du feed-back pour en rendre compte publiquement. Et surtout, comment le dire ? Nous sommes peut-être en train d'empiler les indicibles, ce serait des indicibles gigognes.

Le lendemain, nous avons hâte de continuer cette exploration d'un nouveau type (je me sens exploratrice, nous partons sur le sentier de l'acte d'attention) et Armelle devient A. Mais nous savons ce que nous ne savions pas la veille, qu'il nous faut prendre le temps et sans doute aussi que deux temps au moins seront nécessaires, le temps de l'acte de conduite d'entretien et le temps de l'acte d'attention dans cet entretien. Armelle choisit de travailler sur l'acte d'attention qu'elle avait la veille quand elle guidait Claudine (nous faisons aussi dans les entretiens gigognes), et elle découvre ses fils d'Ariane qui semblaient bien jolis quand elle les regardait dans la cave de la bergerie. Puis c'est mon tour et je découvre un grenier bizarre et difficile à décrire. Mais ce qui est le plus intéressant c'est qu'en écrivant cela et en retrouvant ce moment, je retrouve comment j'étais quand j'écoutais Armelle et Claudine la veille. Eh oui les copines, ça je ne vous l'avais pas dit à Saint Eble parce que je n'ai pas travaillé sur ce moment (le grenier, c'est le moment d'avant), il est passé fugitif, insaisissable, et je n'avais pas les mots pour décrire cette position complètement immobile parce que c'est comme si c'était le seul moyen pour moi de faire écho à l'autre, de laisser venir ce qui est en train d'arriver et d'accueillir ses paroles sans les déformer, en faisant miroir, immobile par rapport à moi et mobile seulement par rapport à l'autre. C'est vrai, Armelle a raison, il me manque la deuxième partie du travail d'explicitation, la mise en mot de ce moment que je n'ai pas complètement saisi et certainement pas mis en mots. Alors, nous y retournons quand à la bergerie ?

Je redescends sur terre pour finir cette chronique et pour rappeler que le but des deux journées expérientielles n'était pas ce que nous avons fait, mais le travail à faire à partir de là, c'est-à-dire l'étude (linguistique ?) de la verbalisation de la description de l'acte d'attention. Nous y aurions bien passé les quatre jours, mais auraient-il suffi ?

Nous étions parties toutes les trois, la fleur à l'oreille, pour un petit exercice expérientiel de mise en jambes, nous y avons passé les deux journées complètes et nous n'avons pas fini, et mieux que cela, nous avons envie de continuer, de prendre plus de temps, de savourer nos découvertes, que nous avons dû avaler un peu trop vite à mon goût.

Comment nommer l'indicible ? ...

3^{ème} version de ce moment indicible où un réfléchissement s'est opéré.

Claudine Martinez

Chronique, St Eble 1997, trio avec Maryse et Armelle

Comment ai-je vécu ce moment à St Eble avec Maryse et Armelle ? Moment précieux où l'on peut se laisser aller dans le rôle de A sur un exercice anodin. Seulement voilà, ce que nous avons appris à faire, ce que nous apprenons à d'autres, voilà que l'on ne reconnaît plus rien, que les choses ne se font pas comme d'habitude ! Quand la cloche sonne pour rappeler les groupes éparpillés pour un premier feed-back, il vient juste de se produire l'événement de mise en évocation de A. Il a fallu tout le temps prévu pour le déroulement d'un tour de l'exercice pour en arriver là ! Non, non, nous nous n'avons pas perdu de temps à autre chose !

Que s'est-il passé pendant tout ce temps (environ 1h) ? Impossible pour moi, A, d'entrer ou de rester en évocation d'un moment d'entretien que j'avais réalisé avec un collègue EPS. Nous sortons de l'exercice pour en discuter, puis nous recommençons sur un autre entretien réalisé avec un autre collègue. En fait, comment procéder ? De quelle mise en évocation s'agit-il ? Est-il possible d'entrer en évocation du déroulement de l'entretien, de ce qui s'y est fait et comment, mais aussi d'accéder à –comment c'est pour soi quand on est en train de faire cela- ?

Lors de la première tentative, je ne parvenais pas à laisser revenir le déroulement fin de l'acte, mais il me revenait un certain nombre de choses, qui (je croyais) faisaient écran. Par exemple, me revenaient toutes les images visuelles que je fabriquais dans ma tête au fur et à mesure que le collègue Régis parlait. Il s'agissait d'un moment d'une séance de volley-ball où Régis, l'enseignant intervenait auprès de deux élèves filles (*donc moment d'un VI pour le collègue*). Je ne le voyais pas parler, ni ne l'entendais, mais j'accédais à :

- l'image de ses deux élèves sur le terrain,
- l'image de Régis avec ses deux élèves, en train de les questionner,
- toujours de façon visuelle, les deux autres élèves qu'il voit en difficulté sur un autre terrain plus loin,
- le terrain derrière lui, où il entend des bruits qui l'alertent...

Ces images sont bien sûr, imaginaires, fruit de ma propre activité lors de l'écoute de Régis puisque je n'étais pas à la séance. Donc dans l'entretien à St Eble mené par Maryse et Armelle, me reviennent ces images qui s'étaient faites lors de l'entretien évoqué que j'avais mené avec Régis (*ce sont donc des aperceptions visuelles qui m'étaient venues pendant cet entretien, VI pour moi*).

Me revenait aussi comment Régis partait facilement en évocation, ce que je me disais, mais je n'arrivais pas à arrêter un moment singulier. Donc pour moi en tant que A, ça n'allait pas !

Dans la deuxième tentative sur un autre entretien, avec un collègue EPS, Olivier, il y a un moment où j'en ai eu assez de me bagarrer avec ce qui venait et ce qui ne venait pas. J'ai lâché et laissé aller. Alors, j'ai commencé à décrire comment j'avais procédé avec Olivier de façon assez globale : *"il y a des moments où je laisse glisser, où je le laissais partir dans l'explicatif* (concession faite par rapport au but de l'entretien pour le collègue et par rapport à un problème diagnostiqué au départ), *là je ne faisais plus d'effort, c'était repos et puis quand je voyais qu'il avait relativement expliqué, je reprenais..."*. Et voilà qu'Armelle prend subitement le relais de Maryse. Elles alternaient dans le rôle de B, ce qui ne me gênait absolument pas. Je ne voyais pas du tout leurs négociations à l'aide de clin d'œil ou de postures. Armelle s'avance donc, parle d'un ton ferme et enchaîne, ne me lâchant pas sur *"comment c'est quand je laisse glisser, que c'est repos..."* ? Puis *"comment c'est quand je reprends ? Et là, ça y est, j'y suis, tout est là !* Je ne sais plus ce que dit Armelle, je sens Maryse prise par ce qui me prend et j'entends la cloche. Est-ce seulement de la congruence ? J'avais subitement retrouvé la posture, toute l'organisation tonique du haut du corps, la respiration haute et de faible amplitude, qui me faisait dire que je coupais ma respiration, que tout mon corps était figé mis à part les bras, je sentais mes coudes en point d'appui et des modifications sur mon visage. Non, tout cela n'était pas mis en mots comme je viens de l'écrire, ni en phrase, c'était du vécu brut, qui m'avait envahi, c'est tout ! (*Il faut dire que je suis dominante kinesthésique !!*).

Aussi, nous n'avons pas résisté l'après-midi à explorer ce moment là. Cela avait été tellement subit, tellement fort, qu'il nous avait impressionné toutes les trois, émotionnellement prises. C'est fou ce que l'émergence du pré-réfléchi peut être impressionnant ! Pour moi vécu de l'intérieur et pour elles de l'extérieur. Il a fallu tout l'après-midi pour que mes deux B (quelle chance !) m'aide à mettre en mots ce moment où le pré-réfléchi a surgi.

La traduction corporelle avait été si forte et si subite qu'il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour la retrouver.

Ceci n'est qu'un récit pour faire percevoir à ceux qui n'ont pu venir à St Eble cette année, qu'ils ont vraiment raté quelque chose, que l'expérientiel ce n'est pas du discours ! Pour en savoir plus, il faut entreprendre la transcription des entretiens enregistrés au magnétophone et au magnétoscope.

Le lendemain, nous avons changé de rôles. Je tenais à reprendre celui du B. Je craignais un peu de ne pas pouvoir vraiment jouer le jeu du fait des révélations de la veille concernant mon activité corporelle

et physique en tant que B. Avec le film de l'entretien, j'étais assurée de pouvoir m'observer plus tard et ainsi de vérifier les données du premier entretien (des révélations). Cela ne m'a pas empêchée de me dédoubler à certains moments pour m'observer tout en poursuivant mon rôle de B avec Armelle. Il est des moments dans un entretien où B peut être attentif à plusieurs choses, dans des moments d'observations ou quand certains savoir-faire sont devenus quasi automatiques (par exemple quand B laisse du temps à A pour que l'information arrive, quand A est absorbé et en activité intérieure...) J'ai ainsi pu vérifier que mon corps se fige, ne bouge plus, qu'il est hyper tendu. A un moment, j'avais le pied droit en appui sur la pointe, complètement tordu en rotation interne ! Je ne sentais pas d'inconfort, toute absorbée par ma relation à A et à se qui se faisait. J'ai aussi pu vérifier ce qui se passait sur mon visage, au niveau de ma respiration... mais gardons en pour la suite... En tous cas, je suis sortie épuisée de ces deux journées, épuisée, mais non vidée, car j'avais vraiment fait le plein !

Les autres moments de l'exercice avec Armelle et Maryse mériteraient tout autant d'être racontés, mais j'ai très égoïstement choisi ce moment là, du fait qu'il fut le premier à émerger et de la force qu'il a eu du fait que nous galérions depuis une heure et qu'il ne se passait rien d'intéressant.

Parler de l'attention comme un acte, ne me semblait pas du tout évident au début du premier matin de ce travail. Faites l'exercice si vous ne l'avez déjà fait et vous prendrez la dimension de ce qu'est un acte mental !

Il faut dire aussi qu'au-delà des découvertes théoriques, l'aspect humain, relationnel est là. Qu'est-ce que c'est sympa, quelle complicité ce type de travail provoque ! Dans le midi, nous disons "c'est trop !" !

Merci à Maryse et à Armelle pour ces deux jours d'exercices ensemble.



*Le sentiment
intellectuel*

Paru dans *Expliciter* 26, septembre 1998

Le mot du président

Pierre Vermersch

Bonjour à toutes et à tous,

comme vous pouvez le deviner (?) en regardant la photo ci-dessous, le séminaire de Saint Eble 1998 s'est déroulé dans une ambiance très active, et pleine de découvertes relativement au thème que nous y avons abordé pendant trois jours : les sentiments intellectuels. Thème bien entendu ressaisi à partir de l'actualité du XIX siècle ! Le prochain numéro d'*Expliciter* y sera consacré, en préparation au programme du séminaire de recherche du 4 décembre à Paris.



Quelques modifications : *la collection protocole*, pourtant très recherchée par ceux qui découvrent l'explicitation en particulier dans une perspective de recherche est difficile à dynamiser. Catherine et moi n'y arrivons pas en plus de tout ce que nous faisons pour l'association, ne serait-ce que la préparation de ce journal et la diffusion. Aussi nous avons décidé d'inclure des protocoles in extenso dans ce journal. Vous trouverez par exemple en page 4 le protocole de Maurice Lamy sur la réalisation de piqûres intraveineuses par une infirmière experte. *Dans le cursus de certification*, nous souhaitons maintenant que le recueil d'entretien démontrant la capacité de la personne à mettre en œuvre de façon efficace et pertinente les outils de l'Ede soit réalisé avant la participation à un stage comme assistant. De plus, un des deux protocoles présentés *portera obligatoirement sur la mémorisation de la grille de chiffre* que nous utilisons comme exercice en stage. Cela permettra de comparer les réalisations d'entretiens entre elles, et ouvre ainsi une des questions que j'aimerais que nous partagions cette année ensemble : *à quoi reconnaît-on un bon entretien ? Quels sont les critères* qui nous font apprécier un entretien comme complet, précis, efficace, élégant, illustrant effectivement la mise en œuvre des techniques de l'ede (mais pas nécessairement seulement l'ede, à condition de bien distinguer ce que l'on a voulu faire de ce qui a été subi et que l'on serait tenté de justifier après coup).

Le site Internet du Grex s'enrichit de nouveaux textes téléchargeables, comme la thèse complète d'Armelle Balas, y compris la totalité de ses annexes, c'est-à-dire la totalité des protocoles. Je souhaiterais que tous ceux qui ont écrit en relation avec l'Ede puissent y faire apparaître ces textes, dans la mesure où le site est de plus en plus fréquenté et devient une vitrine efficace des travaux du GREX.

A l'heure actuelle, notre manifestation publique (écrits, conférences) est déséquilibrée entre les

avancées de la recherche et le développement des applications. Des adaptations originales se font dans le domaine de l'analyse de pratique, dans le coaching des managers, dans le travail d'accueil dans divers organismes, dans la description des activités artisanales, ou dans le travail des éducateurs au sein de la PJJ et j'en oublie certainement !

Une partie d'entre nous travaille avec les entreprises, ou avec d'autres professionnels que ceux de l'éducation nationale, *que faudrait-il faire pour rendre plus apparent ce travail, pour permettre plus d'échanges à la fois entre nous et vers l'extérieur ?*

Enfin il me semble qu'un des points importants que nous a apporté le séminaire de Saint Eble c'est la possibilité de *constituer une communauté de co-chercheurs*.

Pierre Vermersch

Paru dans Expliciter 27, décembre 1998

Éléments pour un dossier dans le prolongement du séminaire expérientiel de recherche du GREX (août 1998).

Présentation du thème

Pierre Vermersch

Ce numéro, vous allez le découvrir est baroque. Je n'ai pas dit bizarre, mais baroque, au sens de foisonnant, multiple, avec toutes sortes de détails et d'ornements qui pourront rendre difficile à certains la perception du fil directeur. Tout d'abord, il contient un dossier sur le travail accompli cet été sur « le sentiment intellectuel ». Concept important il y a un siècle dans la psychologie du fonctionnement intellectuel, et qui m'a paru suffisamment actuel et important pour y consacrer une bonne partie de mon travail de recherche de cet été et la volonté de le proposer à l'étude de tous les participants du séminaire expérientiel.

Je n'ai pas cherché à produire en introduction un article synthétique qui résumerait tout ce qui a été dit sur le sujet par le passé, cela nous laisserait peu d'espace pour l'avancement de notre propre réflexion et nous empêcherait de réactiver les concepts et les expériences à nouveaux frais. Dans cette introduction, je me contenterais donc de résumer la méthode de travail suivie durant trois jours, puis de donner quelques extraits et citations de Burloud, plus pour accroître la perplexité et examiner comment il traite ses propres exemples, que pour nous donner la référence d'une pensée aboutie. Suivent une multitude d'exemples, certains notés lors du séminaire, d'autres faisant écho à l'ouverture de sens qu'introduit ce concept. Je ne sous estime pas le travail de lecture pour une appropriation minimale afin d'engager la discussion le 4 décembre, mais chacun fera ce qu'il peut... Il s'agit de l'ouverture d'un chantier, pas d'une répétition générale.

Méthode de travail du séminaire d'été.

1/ Présentation sommaire du thème, avec un minimum d'informations historique et conceptuelle pour orienter le second temps, mais pas assez pour enfermer dans la référence à un auteur. Cela nous a laissé le champ libre, tout en nous proposant une première orientation.

2/ Chacun, de manière solitaire a cherché dans son expérience personnelle des exemples et des contre exemples de la chose dont on parlait, ce sur quoi on travaille, (on peut aussi induire éventuellement de façon collective une première expérience qui peut aider à donner un contenu, à rendre intuitif l'objet de travail, ceci dans l'hypothèse où il aurait été déterminé par une ou deux personnes seules et présenté au groupe qui n'y aurait pas pensé auparavant). Il note ses observations de manière aussi

complète que possible. Puis, on fait une expérience commune en grand groupe qui sert de vécu de référence et dont on peut comprendre comment chacun l'a noté.

3/ Feed-back en grand groupe qui permet de découvrir la variété des expériences, les incompréhensions, les points de vue inclassables qui vont obliger à élaborer plus, les contributions sont notées au tableau de façon schématique de manière à rendre possible une première tentative de formalisation provisoire,

4/ Mise en forme des matériaux du feed-back, et présentation du travail à l'ensemble de manière à ce que cela donne à penser à tout le monde, et que cela que prépare l'étape suivante à un même niveau d'information générale,

5/ Division en sous-groupe, où chaque petit groupe est responsable de sa stratégie de recherche, de la définition de son objet et de ses méthodes, de son cadre interprétatif, on peut prévoir un éclatement, une source de variation importante, il est important de prévoir des temps de synthèse qui permettent au groupe de faire le point sur le résultat de sa démarche qu'il soit positif, constructif ou non.

6/ Différents temps de présentation au grand groupe, de façon à rendre perceptible les divergences, les congruences, les variétés de résultats et de méthodes de manière à ce que chacun soit décentré, bousculé, et revienne vers son travail un peu décalé, et un peu extériorisé par rapport à sa propre démarche, c'est une manière de fabriquer une prise de recul, une mise à distance de façon délibérée !

7/ Temps d'écriture construite : présentation de la démarche, de systématisation des avancées et des difficultés, formalisation des cadres d'interprétation, des typologies, ceci afin de rendre possible la circulation de textes sur la base desquels on peut démarrer un nouveau cycle de travail, par réorientation, approfondissement.

Ce que Burloud écrivait (1927 et 1937)

p18 Les psychologues de Würzburg ont eu des précurseurs. Dans ses *principes de Psychologie*, James signale deux catégories de faits de conscience qui ne sont pas des images et qui sont pourtant d'ordre cognitif ; les sentiments de relation et les sentiments de tendance. Aussi sûrement, dit-il, qu'il existe des relations entre les objets, dans la nature des choses, aussi sûrement, et plus sûrement, il existe des sentiments par lesquels ces relations sont connues. Ils s'expriment par les conjonctions, les prépositions, les expressions adverbiales, les inflexions de la voix, les éléments musicaux du langage humain. Ce sont les parties transitives du cours de la pensée, les parties substantives étant représentées par les sensations et les images. Avant James, des philosophes avaient mentionné l'existence des sentiments de relation. James cite lui-même, parmi les français Destutt de Tracy, Laromiguière, Cardaillac, parmi les anglais Brown et Spencer. Pour Destutt de Tracy, le jugement est un mode de la sensibilité : c'est le pouvoir de sentir des rapports entre nos perceptions ; les rapports sont des sensations internes du cerveau. James a analysé avec plus de précision les sentiments de tendance. On connaît ses exemples. Supposons, dit-il, que trois personnes nous disent successivement : « attendez ! » « écoutez ! » « regardez ! » Il se produit, abstraction faite des différences entre les attitudes corporelles, trois attitudes différentes de la conscience, caractérisées chacune par le sentiment d'une certaine direction d'où l'excitation doit venir. Lorsque je veux dire quelque chose, il y a dans ma conscience, avant que je l'aie dite, une intention définie, qualitativement distincte de toutes les autres, une sorte de divination de ce qui va venir, une intuition anticipatrice qui accueille certains mots, rejette les autres et qui est vraiment l'intention de dire telle et telle chose. Un mot, une image éveillent des résonances proches ou lointaines, dont la conscience perçoit l'origine et la direction ; ou encore, ils s'entourent, comme dit James, d'un halo qui est le sentiment de leur signification, vague lueur qui deviendra, si l'attention s'y prête, la clarté d'une représentation, d'un jugement ou d'un ensemble de jugements.

L'originalité de cette conception, c'est qu'elle accorde aux relations et aux directions une existence psychique distincte... Les sentiments de rapport sont des transitions psychiques « qui ne peuvent être saisies qu'au vol » et dont « la fonction est de nous faire passer d'une série d'images à une autre. » Les sentiments de tendance sont comparés à des « échos mourants », à des « halos », à des « franges ». De toute façon, il s'agit d'états vagues et transitoires, qui constituent une sorte d'accompagnement, d'ailleurs nécessaire, de la pensée, mais non point la pensée elle-même. Les vrais matériaux de celle-ci, les notes de la mélodie, ce sont les images.

27 Il faut distinguer d'abord deux grandes catégories d'éléments psychiques, les éléments sensoriels et les éléments relationnels, deux grandes catégories de phénomènes cognitifs, les représentations et les notions. Selon certains psychologues, Michotte par exemple, il existerait une classe intermédiaire, celle des pensées non-relationnelles. Une fillette pense, sans le voir, au clocher de l'église de M. D'autres sujets à la découverte de l'Amérique, à l'Iliade, etc. Remarquons l'expression dont se servent ces sujets : penser à quelque chose, au lieu de penser quelque chose ; penser à au lieu de penser que ? Un état de ce genre est la conscience d'une direction : direction dans l'espace ou dans le temps symboliquement représenté, direction plus immatérielle encore vers une sphère conceptuelle ou vers un domaine d'idées. Mais une direction est un rapport et même un double rapport : le rapport du terme initial et actuel d'un processus avec son terme final et virtuel et celui de ce terme final avec les repères qui permettent de le situer dans l'espace, dans le temps ou dans un ordre conceptuel. Toutes les pensées sont donc en un certain sens relationnelles. Cependant, au point de vue fonctionnel, la distinction des relations et des directions conscientes présente, on le verra, une grande importance.

Reconnaître la spécificité du rapport en général comme fait de conscience ou élément psychique ne revient pas nécessairement à admettre l'existence d'une pensée sans image, mais seulement que le rapport peut être donné à la conscience immédiatement et pour lui-même, l'image qui l'accompagne ou le représente n'étant qu'un élément secondaire et dérivé. C'est en somme reconnaître qu'il existe des intuitions et des sentiments intellectuels. D'où vient que cette vérité se soit si longtemps dérobée à l'investigation des psychologues et qu'elle soit maintenant encore contestée ?

Une fausse assimilation des sentiments aux états affectifs a conduit à dénier aux premiers toute capacité d'information objective et à les enfermer dans le cercle étroit de cette subjectivité qu'on considère assez communément comme le domaine exclusif des émotions et des passions. Il y a, en gros, deux sortes de sentiments, les sentiments affectifs et les sentiments intellectuels.

32 / 33 Des pensées très complexes, des systèmes d'idées peuvent se présenter sous forme de sentiments intellectuels. « J'ai eu un instant présent à l'esprit, dit un sujet de Bühler, tout le développement du scepticisme en trois périodes » Le déploiement de ces impressions fournit une réponse à une objection possible. Rien ne prouve, pourrait-on dire, que toutes les pensées qui apparaissent à la conscience lorsqu'on analyse un sentiment intellectuel fussent déjà comprises dans l'état inanalysé du début. Mais il résulte de certaines expériences de Bühler qu'au cours de cette analyse nous reconnaissons comme éléments de cet état initial des pensées qu'on ne s'attendrait pas logiquement à y trouver et, au contraire, comme en ayant été absentes des pensées qui logiquement auraient dû en faire partie. Ces particularités ne s'expliquent pas si l'on refuse d'admettre que les éléments reconnus faisaient réellement partie de l'impression primitive.

33 On peut se demander enfin quel sens il faut donner ici à l'expression « faire partie ». Les remarques précédentes excluent l'hypothèse d'un contenu simplement virtuel ou possible et imposent au contraire celle d'un contenu actuel, mais subconscient ou latent. Mais cela ne revient-il pas à dire que le sentiment intellectuel est à la fois conscient et non conscient ? Nous répondrons qu'il faut distinguer en tout fait psychique son contenu et sa structure, celle-ci étant la manière dont nous pensons le contenu. Une pensée peut être directe ou indirecte : elle est directe quand je pense quelque chose dont j'ai actuellement conscience, indirecte quand je pense à quelque chose qui n'est pas actuellement donné à ma conscience, mais qui est déterminé par la direction de ma pensée. L'attitude mentale ou l'intention est la conscience d'un contenu virtuel ou possible. Entre le virtuellement conscient et l'actuellement conscient, il y a place pour un contenu actuellement présent à l'esprit, mais non conscient. Le mot que je cherche et que j'ai, comme on dit, au bout de la langue, n'est pas actuellement conscient, il est cependant présent à mon esprit. L'introspection porte sur des états qui ne sont pas conscients, mais qui viennent de l'être et qui sont encore présents, conservés par la mémoire immédiate. Le sentiment intellectuel est la manifestation à la conscience d'un contenu latent.

40 En réalité, la pensée se forme dans le cadre d'une attitude mentale, celle-ci dans le cadre d'une attitude motrice et l'attitude motrice à son tour dans le cadre d'un ajustement cérébral.

L'attitude de conscience est la conscience d'une direction. Pour reprendre un exemple déjà cité, la reconnaissance n'est, au premier moment, qu'un sentiment inanalysé. Je rencontre, en me promenant, une personne, et je la reconnais. D'abord une impression globale qui fait corps avec la perception et ne sait où se prendre. Mais voici qu'un détail se détache avec un relief particulier, le costume par

exemple ou la couleur des yeux. Voilà le point d'attache du souvenir. Par ce détail, je me sens dirigé vers quelque chose qui appartient à mon passé. Puis vient le sentiment ou la notion très vague, parfois teintée d'émotion, d'une certaine époque ou d'un certain milieu auquel se rapporte cette expérience antérieure : c'est comme la conscience d'une sphère ou d'une atmosphère dans laquelle, à un moment donné, j'ai vécu. Des souvenirs plus précis apparaissent ensuite : un geste ou un acte de la personne reconnue, un propos qu'elle m'a tenu ou que je lui ai tenu. Encore un effort, et je saurai son nom et son identité.

41 Il y a ici non pas une, mais plusieurs attitudes mentales successives. Chacune d'elles est une direction consciente vers l'au delà d'une impression, d'une notion ou d'une représentation actuelle, vers un possible qui est dans le prolongement d'un donné et qui est déterminé chronologiquement et subjectivement par ce rapport même.

Dans les cas les plus simples, comme la restauration ou la reconnaissance d'un souvenir, la direction qui fait le fond d'une attitude mentale est déterminée, d'une manière exclusivement ou principalement subjective, par un rapport de temps et de causalité psychique.

42 Mais cette relation fondamentale peut se préciser par des rapports objectifs. Une notion étant donnée, la conscience est alors dirigée vers une notion semblable, contraire, coordonnée, subordonnée ou sur ordonnée. D'autres fois elle est orientée vers les détails d'une représentation complexe, présente à l'esprit, ou vers le tout dont nous nous représentons une partie, vers la cause dont nous percevons l'effet ou vers les moyens dont nous percevons la fin. La donnée initiale est souvent un cadre à remplir, une esquisse à compléter selon certaines règles ou selon certains procédés. Toutes les méthodes, toutes les règles, tous les rapports peuvent, en raison de leur caractère également formel, s'incorporer à une attitude mentale ou à une intention et en déterminer objectivement, bien que toujours d'une manière extrinsèque, le contenu virtuel. L'attitude mentale devient par là une attitude proprement intellectuelle ou logique : elle est le sentiment ou l'idée d'un problème à résoudre à partir de certaines données, d'une méthode à appliquer ou d'une règle à observer dans un cas particulier ou simplement, comme dans les expériences de Watt, d'un rapport logique dont un terme, présenté comme inducteur, servira à découvrir l'autre.

64 «Nous avons refait bien des fois ces expériences [celles de Watt et de Messer], au Laboratoire de Psychologie de l'Université de Rennes, avec le même dispositif, les mêmes précautions, les mêmes mesures de temps, sur des sujets de culture analogue, et sans obtenir des résultats nouveaux.

65 Il ressort de nos expériences que les réactions sont de deux sortes, les unes verbales, les autres proprement intellectuelles ou logiques. La consigne étant de trouver un terme sur ordonné, on a des réactions verbales quand le sujet connaît bien le genre de l'inducteur. Les mots tigre, sapin, lis évoquent respectivement de façon plus ou moins automatique les genres félin ou animal, conifère ou arbre, fleur... Les temps de réaction sont généralement courts, et quand par hasard, ils s'allongent, c'est parce que deux mots de réaction se sont simultanément présentés, par exemple arbre et conifère pour sapin, ou encore parce que le sujet, avant de réagir, a fait quelque remarque, par exemple sur la convenance avec l'instruction ou avec l'inducteur de tel mot spontanément apparu. Lorsque la réponse est particulièrement rapide, il n'y a pas d'image, et là où l'image surgit, elle n'est qu'un parasite, sans influence sur l'évocation.

Les associations verbales sont encore de deux sortes : certaines semblent purement mécaniques ; d'autres, qui pourraient être prises pour des réactions logiques, ne sont réellement que des réintégrations fondées sur des associations verbales antérieures. Pour nous en tenir à celles-ci la recherche s'opère en elles à l'intérieur d'une totalité réelle, dont seuls quelques éléments, l'inducteur et la consigne elle-même, sont actuellement donnés à la conscience. Souvent le sujet ébauche un jugement de la forme suivante : le tigre est un..., les points de suspension représentant l'effort pour trouver le genre prochain de tigre. Il y a ici une intention verbale tendue entre des images verbales associées entre elles dans l'expérience antérieure du sujet. Mais elle ne diffère que peu de celles que nous avons précédemment rencontrées, elle restaure un souvenir plutôt qu'elle n'engendre un jugement. Peu importe que ce souvenir ne soit ni daté, ni localisé, mais anonyme et en quelque sorte hors du temps ; nous n'avons affaire qu'à une direction mnémonique, non à une direction logique ; l'intention reste distincte de l'instruction, que le sujet n'utilise que pour préciser l'inducteur et former ainsi une sorte de constellation mentale. Il est fort possible, -on retrouvera plus loin cette question, -

que cette constellation ait déjà un caractère organique. Il arrive également que le sujet ait conscience du rapport de l'inducteur et de l'induit, de l'inclusion du premier dans le second, cette « **conscience de sphère** » dont parlent les sujets de Messer et **qui est l'ébauche d'un jugement d'appartenance**. Mais cette ébauche de jugement n'est pas le produit d'une réaction logique.

66 Les réactions logiques se produisent lorsque le sujet doit « inventer » le genre de l'inducteur au lieu de se borner à faire une sélection parmi des associations antérieures. C'est le cas avec des mots tels que rideau, crayon, calorifère, statue, demeure, vêtement, livre qui, comme les quatre premiers, ne rentrent que difficilement dans une classification de concepts ou, comme les trois derniers, lui fournissent des cadres plutôt qu'ils ne s'y laissent eux-mêmes encadrer. La recherche est ici beaucoup plus longue, et l'image y joue un rôle capital ; le processus est invariable, et ce n'est pas une association. Au mot rideau un sujet réagit par écran ; il s'est représenté, devant une fenêtre, un rideau interceptant plus ou moins la lumière du jour. A demeure un autre réagit par abri ; il a vu un toit sous lequel des gens se réfugiaient. L'un et l'autre signalent une recherche active à l'intérieur de l'image ? Un effort pour voir le genre dans l'inducteur pris comme espèce. Ils s'orientent manifestement vers une qualité générique qui est un élément de l'image. Il s'agit ensuite de nommer cette qualité, ce qui est une opération toute différente et ne réussit pas toujours. Pour calorifère, l'un trouve : « appareil de chauffage » ; un autre pour crayon : « instrument servant à écrire », et pour livre : « assemblage de feuilles de papier ». Mais ces périphrases indiquent clairement elles-mêmes la marche de la pensée, l'action ségrégative de l'intention. Cette intention qui est l'équivalent psychologique de la notion de genre ou, plus exactement, le schème du concept de genre, n'est qu'une attitude, puis un mouvement de l'imagination. Il n'y a pas d'intention logique, si l'on entend par là une pensée pure, affranchie de toute matière sensible. La conscience (sans mots et sans images) de la tâche ou celle de la sphère logique à laquelle appartient l'inducteur ne sont ici que la préparation d'un acte appliqué à une image et dirigé, non point métaphoriquement, mais réellement, vers un élément de représentation.

67 Quant à cet élément, il est quelque chose d'abstrait; non pas une abstraction logique représentée par un mot et qui ne pourrait être pensée que par une complexe opération intellectuelle, mais un abstrait réel, une qualité formelle directement perçue. Je puis voir réellement l'écran dans le rideau et ne voir que lui, ou en d'autres termes, imaginer un rideau qui ne soit qu'écran et dont la couleur, la forme, la matière, les dimensions soient plus ou moins indéterminées.

Dans la recherche du terme subordonné (espèce), on a d'abord, au contraire, une image vague, et la réaction logique est un effort pour compléter et préciser l'image. Exemple : armoire - bibliothèque. « D'abord, dit le sujet, une image abstraite. J'ai vu un meuble plus haut que large, dont ni la figure, ni la couleur ne m'apparaissaient clairement. Puis je me suis demandé (sans mots) ce que pouvait être cette armoire : j'ai vu alors un fronton, une porte vitrée, et, derrière les vitres, des rayons chargés de livres ». Autre exemple. Champ-pré. « J'ai vu une vaste étendue de terre sur laquelle, d'abord, je ne distinguais rien. Puis cette question (sans mots) : qu'y a-t-il dans un champ ? J'ai vu quelque chose qui ressemblait à de l'herbe, et j'ai dit : pré. »

Je veux me souvenir de ce que j'ai fait hier, à quatre heures de l'après-midi. En fixant mon attention sur ces mots ; hier, quatre heures, je fais surgir l'image d'une personne qui m'a rendu visite à ce moment : puis, en la portant de nouveau sur cette image, je m'efforce de retrouver ce qui s'est passé depuis l'arrivée de mon visiteur jusqu'à son départ, ses gestes, ses propos, les miens, dans l'ordre où ils se sont produits ou ont été échangés. Je pourrais, par une direction inverse de ma pensée, remonter vers les événements qui ont précédé cette visite. Autre exemple : je veux me représenter mentalement ce qui se trouve sur la cheminée de ma chambre à coucher, et, l'image d'une statuette se présentant spontanément à ma conscience, je cherche à droite, où je finis par voir une pendule, puis une photographie. Ici encore, j'aurais pu, par une autre vexion de mon effort, apercevoir, à la gauche de la statuette, au-dessus ou au-dessous d'elle, d'autres objets, ou, en elle, des détails que je ne m'étais pas représentés au premier moment. Ce qu'en de tels faits la réflexion découvre de plus primitif est à la fois action et direction : *l'action y est saisie comme dirigée et la direction comme active*.

La direction est une propriété, non point des représentations, mais de l'attitude mentale, puis de l'acte par lesquels on passe d'une représentation à un autre, quelque chose de plus intérieur que l'image, d'immédiatement subjectif, un rapport qui domine les termes qu'il unit.

Par sa direction variable, ce rapport peut être temporel ou spatial, empirique ou logique (on cherche

aussi le genre, ou l'espèce, ou la cause) ; mais, en tant que mode actif de la conscience, il est d'abord et essentiellement temporel, puisqu'il sert à lier, puisqu'il est lui-même la liaison active de deux états successifs.

54 L'expérience de l'intention est une expérience vécue. On ne prend adéquatement conscience de l'intention que dans l'attitude mentale qui la constitue et dans l'acte dont elle est la cause. plutôt que comme la conscience d'une direction. Or il y a des directions spontanées de la conscience ; et, quelle qu'en soit l'origine, l'intention, prise en elle-même, apparaît comme une direction de la conscience. Ces nuances ne s'éclairent qu'à la lumière du sens intime, et quand on s'identifie par réflexion et par introspection à l'acte de la pensée.

Notes sur amarante Saint Eble 1998

Pierre Vermersch

Déroulement

Compte rendu du travail fait tous assis autour d'une table ronde avec Pierre-André Dupuis ; Armelle Balas ; Mireille Snoeckx ; Maryse Maurel ; Pierre Vermersch. dans la séance du matin vendredi 28 juillet.

1. Après avoir travaillé la veille sur la clarification théorique de trois axes de travail :

- 1/ prendre les sentiments intellectuels comme objets de recherche, les définir, les décrire,
- 2/ prendre les sentiments intellectuel comme outils, dans leur fonction possible comme instruments,
- 3/ considérer le sentiment intellectuel comme un indicateur de ce que le sujet peut et ne peut pas connaître de son fonctionnement intellectuel,

nous avons commencé à travailler sur des exemples improvisés, en particulier nous étions trois à rechercher le nom d'un membre du GREX sans y arriver et nous avons commencé autour de la table à échanger sur ce qui se passait pour chacun d'entre nous, et où pouvait se trouver éventuellement un aspect pouvant relever des sentiments intellectuels.

2. Puis sans y prendre garde nous avons bifurqué vers un autre exemple (que celui de rechercher un nom oublié), un petit problème improvisé, qui s'est développé et a retenu toute notre attention pendant un bon moment. Je le décris ci-dessous.

J'ai demandé à Pierre-André de me donner un mot de huit lettres finissant en "ante".

Après avoir hésité, pour savoir si c'était une demande vraie ou un simulacre de demande, et m'avoir demandé confirmation de la tâche, il l'a accepté et en quelques secondes (quatre ou cinq) a donné une réponse : "amarante".

Dans la séquence suivante je lui ai demandé comment il s'y était pris pour trouver cette réponse et un échange improvisé a suivi, alternant des discussions dans l'ensemble du groupe, donc des arrêts du questionnement, puis des reprises où la recherche d'informations nouvelles étaient transparentes. Ce va et vient ne s'est pas interrompu même quand nous sommes passés à une phase à dominante de notation et formalisation de ce qui s'était passé.

Une fois ressaisi l'ensemble de la description issue de l'échange, nous avons essayé de systématiser le statut de chacun des temps décrits, et sa signification possible par rapport au sentiment intellectuel. Nous avons donc essayé de sortir de la paraphrase – qui consiste elle, à donner les résultats de sa recherche dans les termes descriptifs de ce qui a été obtenu et donc ne fait pas progresser en valeur de sens –, en interprétant par rapport au sens de ce que l'on a obtenu.

L'entretien

1/ P-A commence par donner le résultat : *"j'ai vu amarante, mais ça ne convient pas parce qu'il ne fait pas huit syllabes et c'est un nom propre"*.

- relance sur comment il est arrivé à ce résultat (il ne s'agit pas de la transcription d'un enregistrement, mais de notes prises au fur et à mesure, ce qui explique que l'on puisse transcrire ce qui a été fait : une relance, sans pouvoir donner toujours la formulation exacte de la relance).

2/ Il décrit alors avec un geste quasi horizontal, déroulé de manière continue et lente sur quatre secondes, de la gauche vers la droite, devant lui à environ trente centimètre de son corps, dessiné avec la main droite; les doigts regroupés pour former un point,

qu'il a parcouru une ligne de tirets (on saura plus tard qu'il s'agit pour lui des tirets qui apparaissent quand on forme un code informatique et qui signale de manière visible le code pourtant invisible, ce qui représente une jolie métaphore du rôle que peut jouer le sentiment intellectuel comme mode de connaissance indirect de certaines qualités du processus sub-expérientiel) ; *pendant que se déroule ce trait-tirets, il n'y a pas de mots ou d'images se rapportant à la tâche demandée, pas de commentaires*, on a donc un blanc de contenu, relatif à la tâche, au sens où il n'y a pas conscience réfléchie du travail intellectuel qui s'accomplit pourtant pendant ce temps là puisqu'il se terminera par une réponse. Par contre, il existe un support représentationnel sous la forme d'une image de trait à la fois visuelle et motrice comme la métaphore de ce qui se déroule et ce que l'on va découvrir un fond sur lequel se détache la ligne.

3/ Relance : *"et au moment où se déroule ce trait-tirets (reprise du geste de P-A) y a-t-il une autre couche... ?"*

"Le point de départ se détache sur une forme ronde (avec un arrondi de la main droite et de la gauche au niveau de l'épaule vers l'avant), concave, rose clair".

Beaucoup plus tard en recherchant le sens direct ou symbolique de ces attributs, et même en lui suggérant qu'il peut inventer une réponse s'il n'en dispose pas immédiatement, on obtiendra les informations suivantes : la concavité est comme celle d'un œil, la forme s'origine dans un geste de la main droite qui va du haut de la poitrine vers la hauteur du regard, (geste en partie contraint par le fait que le coude est posé sur la table, mais on apprendra que c'est connecté à un geste plus ample de même nature qui accompagne dans son enseignement les moments où il répond à des demandes d'explication, des moments où il sait qu'il connaît la réponse, et où il sait qu'il va faire plaisir aux gens en donnant de la clarté) ; et que c'est comme un rayon de lumière qui part du fond de l'œil et va vers le trait ; le rose comme couleur se rattache rapidement à la couleur du ciel couchant en Mayenne où il a passé les vacances, et est fortement associé à un sentiment de plaisir et de bien être.

4/ Relance : *"je te propose d'éloigner de toi (avec un geste montrant la mise à distance par rapport aux yeux) ton évocation du moment où ce tiret se déroulait tout en le conservant de manière à avoir une vue plus globale avec du recul, y a-t-il une autre couche qui t'apparaît qui peut être sous tend ou contient la précédente ?"*

"C'est quelque chose de l'ordre : on en a déjà parlé ce matin... un certain sentiment de familiarité... mais je ne suis pas sûr que je ne reconstruis pas ? ... dis quand même, cela n'a pas d'importance..." il y a aussi une ambivalence : je ne sais pas si je vais m'en tirer, mais ce n'est pas la mer à boire, je vais y arriver "

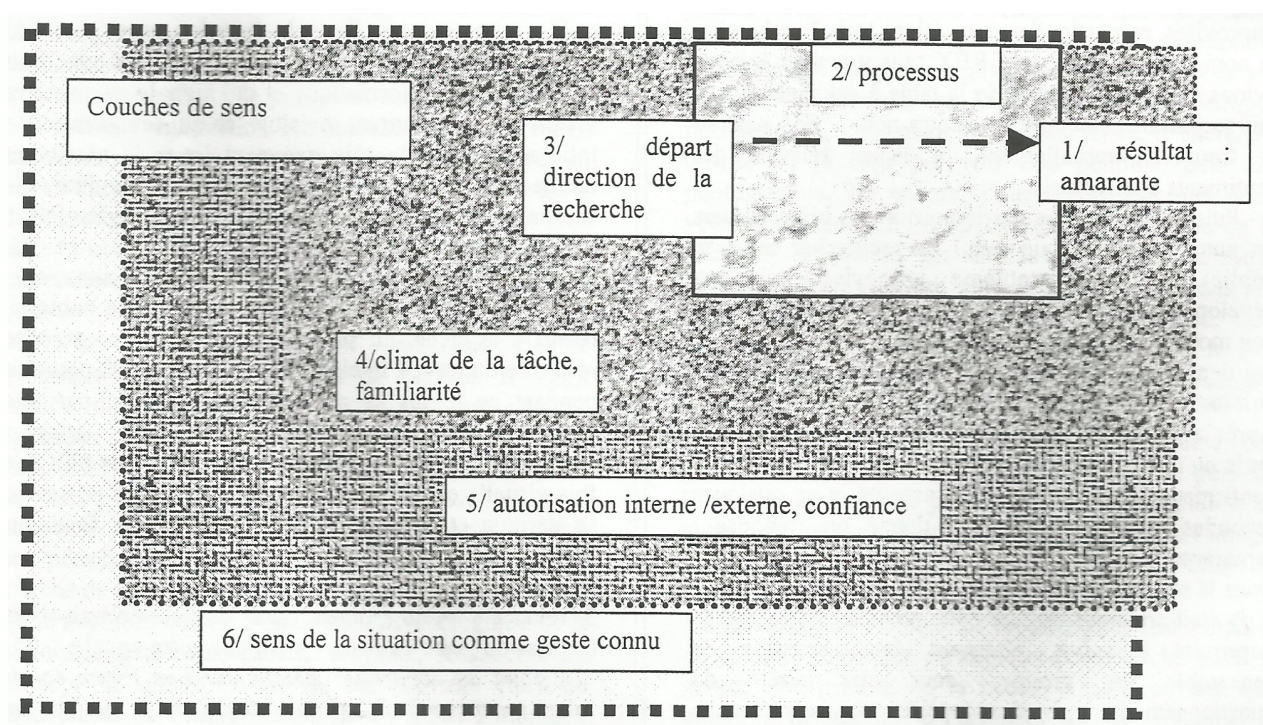
5/ Relance : *est-ce qu'il y a quelque chose qui précède le moment où le tiret s'étire* (je cherche comment il s'est orienté au tout début qui précède l'organisation sous forme de tiret qui se déroule pour pouvoir identifier, nommer le sentiment intellectuel, en fait la réponse à cela sera donnée plus tard en faisant la relation avec une situation bien connue de lui de donner une réponse verbale suite à une demande d'explication quand il a le sentiment qu'il va savoir) :

il y a quelque chose qui est lié à toi (PV), je l'entends, à la parole qui a été dite quand tu en parlé ce matin... hum, hum, peut-être c'est un fond de confiance en toi.

6/ Relance précédée par de nombreuses précautions verbales : je vais faire maintenant quelque chose de différent, un peu plus direct et peut-être même une question un peu fermée, si tu en es d'accord, tu as déjà décrit le tiret sur son fond, et les couches que tu as aperçues qui les sous-tend, dans mon

expérience, encore en dessous m'apparaît quelque chose de l'ordre du sens, est-ce que toi même tu repères quelque chose qui serait de l'ordre du sens ou de la signification ?

"non ce n'est pas une signification comme "cela peut servir à ça", mais cela contient un geste, qui est contenu dans tous ce que l'on fait ici, un geste qui enveloppe, tout cela se détachant sur un fond de souvenir associé, les vagues de l'atlantique, qui viennent les unes après les autres, qui enveloppent, et il y a la digue et on peut se promener, ça n'empêche pas de se promener"



Commentaires et interprétations

J'ai envie de me donner le vocabulaire suivant : plutôt que sentiment de tendance et sentiment de rapport comme le propose James, ou aspects statiques et dynamiques, je proposerai de distinguer des **intuitions** pour tout ce qui concerne des évaluations, des jugements, des signaux ayant valeur indirecte de jugement (alerte, décalage, danger) et qui se situent dans la posture de réception de manière dominante que leur sens soient liés au passé, au juste présent ou à l'avenir et des **intentions** (ou pour reprendre le vocabulaire de Ricoeur dans le premier tome du volontaire et l'involontaire : **le pragma** qui désigne spécifiquement l'intentionnalité propre au faire, à l'action) tout ce qui s'inscrit dans l'orientation de l'action, dans ce qui lui détermine une direction, une visée, une focalisation particulière, et qui est en même temps une force vers un terme encore inconnu mais pourtant visé activement.

Dans l'exemple que nous fournit cette recherche d'un mot avec deux contraintes (longueur de huit lettres qui ne peut être évaluée de manière sonore comme avec des syllabes, et terminaison phonétique en "ante") ce qui apparaît clairement, c'est le temps où il y a un remplissement par une représentation annexe, non directement lié du point de vue de sa sémantique avec une quelconque opération d'exécution de la tâche, ce temps là est plein d'une image, vide de la conscience des opérations de recherche, mais plein d'une tenue vers le but, d'une orientation vers la recherche de la réponse, d'un effort soutenu même s'il apparaît plaisant et relativement léger.

Ce temps là semble être typique de ce que l'on recherche comme sentiment intellectuel du type "intention, pragma",

- le critère concernant l'absence de conscience du contenu de l'activité intellectuelle qui est visé. A différencier de l'activité intellectuelle concomitante, à valeur plus ou moins fonctionnelle, donc plus ou moins nécessaire au sujet pour l'exécution de la tâche et sa réussite, ce critère est rempli il est celui

qui permet de classer ce que l'on observe comme sentiment intellectuel. C'est son trait d'essence premier.

- le critère de la direction, de l'effort, du caractère organisateur, orientant, semble rempli pour classer cet aspect comme un sentiment intellectuel du type intention-pragma. Pourtant cela me laisse avec un sentiment d'insatisfaction lié me semble-t-il à l'absence d'une dénomination plus claire. Un peu comme si presque toutes les conditions sont remplies, mais cela ne se nomme pas, ne se nominalise pas, comme la conscience de rapport, ou de règle, ou de sphère. Dans cet exemple, peut-on dire intention de recherche, direction de recherche ce n'est pas le nom d'une classe et l'information que nous avons obtenue à ce sujet est un peu indirecte, en ce sens que la nominalisation vient de moi pas de P-A.

Par ailleurs, l'appréciation de "je vais y arriver", "je sais que je peux le faire" me semble relever d'un jugement intuitif, c'est-à-dire typiquement d'un jugement formulé sans la conscience des raisons ou des critères qui permettent de le formuler.

Il ne faut jamais oublier que cette intention ou ces intuitions ne sont que la partie patente, manifeste, d'un ensemble de prises d'informations antérieures, des expériences déjà faites, qui contribuent à alimenter et à définir les fonctionnements connexionnistes hypothétiques qui sous tendent le fonctionnement non conscientisable de la pensée. Il faut toujours penser la présence d'une micro genèse potentielle dont le sentiment intellectuel ne serait que le premier temps, le plus global, le moins analytique, toujours penser les rapports d'enveloppement et de développement.

Remarques générales sur la méthode suivie

Nous avons peut-être commencé à mettre en place une méthode de travail fonctionnelle : nous sommes autour d'une table, cinq personnes, en confiance les unes avec les autres, avec une alternance souple de théorisation, de discussion à bâtons rompus, de saisie d'un exemple et de sa dimension expérientielle vraie, de passages où l'un d'entre nous questionne, mais il n'est pas forcément le seul à le faire, cela peut tourner facilement, le questionnement peut se dérouler sous le regard des autres sans gênes ni entraves, le contact avec son revécu est relativement immédiat et facile, tout cela fait une élaboration vivante, mature, responsable. La nécessité de ne pas rester dans les références générales, mais de solliciter une expérience spécifiée est implicitement admise par chacun. Mais ici c'était particulièrement facile, parce qu'on faisait référence à un objet d'étude facile à renouveler au moment même, quand il s'agissait d'une émotion particulière ce n'était pas si facile, quand on étudie des résolutions de problème il faut plus de préparation qui conditionne une distinction plus forte entre les temps d'expériences et les temps de discussion.

Importance, encore, des temps de ressaisie par écrit : ne jamais rien laisser traîner de ce qui a été échangé qui n'aurait pas été noté par écrit et dont la formulation n'a pas été approuvée par tous !!!!

Importance de la formalisation, du temps où l'on cherche à s'arracher à la fascination de la description, même correctement noté de la manière dont je viens de parler, pour essayer de formuler dans un langage autre que celui du langage de la tâche ce qui a été produit, le vieux problème déjà rencontré du dépassement de la paraphrase de ce qui a déjà été obtenu !!! Nécessité de s'imposer un effort intime de changement de regard, de changement de niveau, de changement de conception, quel effort !!!

Idée basique que dans la recherche sur la description des vécus, sur la méthode psycho phénoménologique il faut créer une discipline de travail de manière à compenser l'absence de discipline spontanée qu'incluent dans les sciences de la nature, les méthodes de mesure, les contraintes propre à l'utilisation d'appareils compliqués porteurs d'obligation pour ceux qui veulent s'en servir correctement, ou des contraintes provoquées par l'utilisation d'un langage formel qui contraint l'utilisateur.

En psycho phénoménologie nous n'avons pas de contraintes externes qui contiennent la démarche spontanément ou de manière relativement indépendante du sujet, il faut inventer ces contraintes de méthodes, les clarifier, les exprimer, les enseigner, se les imposer. La rigueur méthodologique que nous recherchons doit être trouvée dans la conscience d'une discipline, d'un cadrage, d'une démarche délibérée que l'on s'impose alors que tout semblerait pousser vers la spontanéité, l'immédiateté d'une introspection soi disant "immédiatement disponible". Il semble indispensable pour aller dans ce sens là de fonctionner en petits groupes (six au maximum, sinon cela fait beaucoup de temps morts dans la communication, cela risque de se fractionner et de ne pas mobiliser l'attention sur une seule chose à la

fois), au sein d'un grand groupe composé de plusieurs petits groupes de manière à provoquer des variations de méthode et des sources de contrastes non prévues générées par la seule variété de la composition des petits groupes et de l'absence d'uniformité dans la délimitation des objectifs et des moyens. Il s'agit de groupes de co-chercheurs, à égalité de statut et de parole, et même si l'un ou l'autre a plus d'expérience et d'autorité, il y a dans les principes de régulation du groupe le fait que chaque expérience est ce qu'elle est et a autant de valeur que n'importe quelle autre !

Nous avons eu un bel exemple du fait que de maîtriser une technique d'entretien ne suffisait pas à produire une description de l'objet que l'on voulait étudier ; un bel exemple du "orienter sa visée de manière appropriée" pour pouvoir étudier quelque chose qui ne peut être saisi que dans le vécu ; les facettes, les couches, les domaines, les régions de description d'un vécu, l'espace de description potentiel détaillé dans ses orientations de bases, et dans les postures qu'il faut adopter pour les reconnaître, les décrire, les viser ; éventuellement les compétences qu'il faut développer pour pouvoir les cerner spécifiquement (difficulté conceptuelle pour seulement les concevoir ; difficultés de stabilité, continuité, finesse de l'attention ; y a-t-il une compétence analogue à celle liée aux discriminations sensorielles qui s'éduquerait, qui pourrait s'affiner par la pratique ?

Synthèse d'un groupe de travail

Claude, Marie, Christine, Sylvie, Agnès, Marcelle, Claudine

Saint Eble, Août 1998

Ce groupe a travaillé à partir d'exemples, objets d'Ede. Il s'agit là de présenter les éléments de réflexion du derniers temps de réflexion dans ce groupe. Les discussions sur ce qui fut nommé "sentiment intellectuel" au début de la session nous ont amené à le désigner souvent par le terme flou de "chose".

1. Nous sommes tombés d'accord pour constater trois temps à la "chose":

<i>une préparation →</i>	<i>→ un déroulement d'un processus</i>	<i>→ une sortie ou résultat produit</i>
--------------------------	--	---

2. Le 1er et le 3ème de ces temps, sont des moments d'affleurement à la conscience. Ce serait à ces deux moments là que le sentiment intellectuel se manifesterait. Ce que nous appelons "sentiment intellectuel" serait ce qui accompagne ces moments d'affleurement à la conscience. Nous lui préférons l'expression de "ressenti intellectuel".

3. Les différents Ede menés nous ont permis, sur les exemples traités, d'accéder à des éléments constitutifs du fonctionnement (ou déroulement) de la "chose". Les différents exemples sont :

3.1 La succession des sentiments intellectuels repérés dans un protocole d'Ede avec Delphine, artiste. cf. annexe 1.

3.2. Les "blancs" de Claude, cf. Annexe 2

3.3 Le sentiment d'Agnès, lors d'une visite d'une stagiaire, cf. Annexe 3

3.4 Le passage chez Christine du "je ne sais pas faire... ce n'est pas possible..." au "ça va marcher... je suis capable de le faire..."

3.5 Du "P" au "burzé" et au "busca" de Marcelle cf. Annexe 5

3.6 L'explicitation pour Marie du sentiment de certitude, qu'elle ne s'est pas trompée de chemin en venant à Saint Eble, après un premier sentiment de s'être trompée.

4. Nous dégageons un certain nombre de constantes ou invariants des exemples traités dans nos sous-

groupes et mis en commun

. **Une préparation** ou mise en place d'un état interne particulier.

Il s'agit là à la fois d'une rupture et d'un passage, d'un changement d'état qui s'opérerait en deux temps

L Un premier temps conscient : il comporterait une installation physique, corporelle ou beaucoup de dialogue interne.

Le degré d'attention augmenterait ainsi que le degré de certitude.

11. Un deuxième temps, pendant lequel cet état nouveau s'installerait grâce à la mise en oeuvre de techniques personnelles. Le sujet n'aurait plus conscience de ce qui se fait, un décrochement de la raison s'opère.

. **Le déroulement.**

Avec les Ede, nous n'avons pas accédé au processus lui-même (est-ce possible ?) mais à des manifestation, ou comportements qui l'accompagnent ou en font partie (?) et qui relèvent d'informations pré-réfléchies (cf. critères).

Ce mode de pensée se traduit dans son déroulement par des gestes, des images mentales, beaucoup de sensoriel (ex: de la couleur...).

Pendant cette phase, il n'y aurait pas de dialogue interne mais la création par certains, d'un espace spécifique qui permet à la "chose" de se dérouler.

Par exemple, l'un coupe des parties de son corps, un autre ne sent plus son corps, tout se passe dans sa tête, pour un autre encore, cela se passe dans ses mains en parallèle de ce qui se passe dans sa tête.

La formulation du discours en première personne disparaît (" je...") pour laisser place à un discours en 3ème personne ("ça me convient... c'est harmonieux... **ça** a marché... chez Delphine **ma main** descendait... le **corps** prenait sa forme... ").

Nous avons constaté dans notre groupe l'absence de co-existence de plusieurs "je" avec l'un qui serait pilote, seulement dans un exemples, deux "je" fonctionnent en alternance. (Il s'agit là d'un point de discussion par rapport à des éléments livrés par un autre groupe.

- Il se traduit par un ressenti corporel, organique et certains gestes chez Claude, un dialogue interne chez Christine, des images mentales, du sensoriel.
- également la conscience d'une certitude.
- cet état s'accompagne d'une modification du degré d'attention, de certitude.
- cet état interne avec ses aspects physiques, organiques apparaît comme nécessaire au déroulement ultérieur de la "chose".

Claudine le 14/11/98.

Mise en gestes

Claude Marty

I. Cadre de mon questionnement

Je viens de prendre conscience, après avoir jeté les premiers éléments de ce papier, qu'il était dans la ligne d'un de mes questionnements constants. A savoir qu'est-ce qui prouve que..., qu'est-ce qui valide...

Je pense que ce n'est pas forcément le souci de chacun d'entre nous et même pour ceux qui l'ont ce n'est pas un souci constant.

Pour être ouvert à ce qui va suivre il serait en particulier nécessaire de sortir de la position caricaturée par : “ C’est le sujet qui sait ce qui est vrai et ce qui est vrai pour lui est effectivement son expérience subjective”.

Cette position a son domaine d’application : il nous installe dans l’attention à l’expérience subjective et à la respecter. Mais elle est au fond assez contradictoire avec ce que nous ont appris les entretiens d’explicitation : nous nous trompons sans cesse sur ce que nous croyons être notre vérité, en creusant nous découvrons sans cesse les altérations que nous faisons subir à nos souvenirs. L’explicitation est une conquête toujours renouvelée vers l’horizon de l’expérience subjective. Nous avons à nous enthousiasmer de tout apport, de tout résultat et en même temps à nous en méfier, à ne lui attribuer qu’une signification temporaire, une place provisoire ; et éventuellement repartir pour un tour de questions, d’approfondissement.

II. La question

Je voudrais secouer ici la croyance que nous pouvons avoir que l’expression VAKO est celle qui était dans l’expérience de référence. Et tant pis si j’enfonce pour certains des portes ouvertes, si je ne fais que redécouvrir. Nous cherchons dans l’entretien d’explicitation à faire mettre en mots une expérience de référence de façon aussi complète et aussi proche d’elle que possible. La mise en posture et en mouvement du corps est un soutien important pour cet objectif et nous avons tous constaté, avec émerveillement parfois, qu’elle ouvre une remémoration enrichie.

Or, si nous connaissons bien la distance entre le discours et le vécu que le discours cherche à dire, nous aurions peut-être tendance à penser que les gestes, les images, les sons sont toujours beaucoup plus proches de l’expérience de référence que les mots, qu’ils ne sont jamais des commentaires, des explications.

Ce que je veux dire, souligner, c’est que les gestes, les images, etc. ne sont pas forcément ceux qui ont participé à l’expérience qu’on prétend réfléchir¹⁰. Nous avons déjà distingué les gestes qui pourraient avoir eu lieu dans la situation décrite et ceux qui décrivent la situation, un objet de l’environnement etc. Le kinesthésique profond que je suis sais bien que, sans être italien, on peut s’expliquer par une longue suite de gestes ; et que cette explication convainc son auteur.

Une expérience personnelle

Je cherche à retrouver (en auto-explicitation) ce qui s’est passé pendant un blanc. J’avais d’abord écrit (en notes rapides, mais que je rédige complètement pour vous, tout en essayant de ne pas y ajouter quoi que ce soit) “*Avant le blanc je me suis dit : il faut que je dirige mon attention vers un contexte ce blanc a été très rapide, je ne me souviens de rien de ce qui s’est passé pendant je suis sorti de ce blanc en éprouvant des sentiments désagréables dans mon ventre j’ai accepté cette reconnexion*”.

Notons qu’à ce moment je ne sais pas à quoi je suis reconnecté !

Dans une deuxième écriture pour mettre en phrases complètes ce qui n’étaient que notes rapides j’ai aussi rajouté différentes remémorations qui me sont venues à la relecture. Par exemple, avant (ou en parallèle ?) d’éprouver le sentiment désagréable dans mon ventre j’ai eu une autre impression

“*Ca s’est noué (ou c’est noué ?), pas douloureusement comme dans le ventre, mais comme si mes deux mains se joignaient et se nouaient devant moi; ce que je traduis par j’ai trouvé, j’ai connecté*”.

C’est une description de l’existence à ce moment là d’un “sentiment intellectuel”. Mais avec quelle distance ? Et à quel moment, dans l’expérience du blanc ou dans le moment de la première ou de la seconde écriture ? Aujourd’hui j’ai l’impression que j’ai vraiment éprouvé dans le blanc de référence le “je sais que j’ai trouvé”, mais je ne suis pas sûr du tout qu’à ce moment ça avait la forme de mains nouées. Cette image (qui pour moi est totalement kinesthésique) m’a-t-elle simplement été nécessaire pour que j’exprime, que je m’exprime à moi-même d’abord, cette impression d’avoir trouvé, qui avait la

¹⁰ Réfléchir exprime ce que je veux dire ici, réfléchir une expérience n’est pas y réfléchir. Mais le risque de contamination par “réflexion” invite à inventer le verbe qui va avec réfléchissement : je lance donc un appel à proposer quelque terme moins laid que réfléchisse ou réfléchissement.

particularité d'être une reconnexion entre des souvenirs différents (ce que je vais comprendre par la suite) et non pas, par exemple le simple resurgissement d'un mot ou d'une image. J'ai eu à faire une mise en image au-delà de la représentification de "je sais que j'ai trouvé", qui n'est pas plus la représentification que les mots entre guillemets. J'ai eu la sensation forte que cette image était "vraie". Mais peut-être seulement comme on éprouve un fort sentiment, d'adéquation, lorsqu'on a réussi à trouver le mot juste pour exprimer quelque chose.

Pour dire à l'autre il faut bien des mots, encore qu'on fait de temps en temps appel au dessin ou au déploiement de la posture et des gestes ; ce que je viens de souligner ne serait donc pas bien important. Sinon qu'il ne s'agissait pas d'exprimer à l'autre, mais à moi-même, que j'ai eu besoin avant de pouvoir décrire en mots, d'une expression sensorielle, qui n'est pas une représentation, mais est symbolique.

Deuxième expérience

Je ne fais peut-être que redécouvrir une des leçons de l'entretien d'explicitation. Mais allons plus loin avec la séquence suivante dans laquelle j'étais en entretien avec A.

En bref j'y suis invité à me replacer dans la posture du début de blanc (un ancrage de présence à moi-même et à ce que je suis en train de faire) et après un temps d'exploration de cette posture il me revient quelque chose qui se serait passé pendant le blanc. Et je montre une agitation de mes mains qui peu à peu se déplacent dans un plan devant moi sur le côté droit comme si je manipulais les pièces d'un espèce de puzzle. Sur le moment j'ai l'impression de décrire quelque chose qui était dans la situation de référence. Une verbalisation ultérieure en est : à partir de cette position de présence je peux partir dans tous les sens mais à l'intérieur du cadre de la tâche que je me suis donnée, j'agite les éléments concernés (des souvenirs de blancs variés et bien d'autres choses sans doute) comme dans un brainstorming interne, je les rapproche comme dans l'exploitation d'un temps de brainstorming, ou plutôt ces deux temps se mélangent, c'est une méthode de travail extraordinairement efficace, à la fois partout dans tous les sens et restant orientée, puis la connexion recherchée se manifeste. Je ne donne cette verbalisation que pour évoquer la richesse du contenu de ce que mes gestes me disent.

Ce qui me trouble c'est le sentiment que j'ai eu que ces gestes étaient dans la situation de référence. A la réflexion c'est absurde, j'ai aussi un souvenir de ne pas avoir bougé, gardant la posture de présence ; et il est simplement peu probable que j'ai eu le temps de les faire. Je me suis retranché alors dans : "ces gestes je les ai fait dans ma tête". Mais je n'en étais pas plus content et j'ai eu le sentiment (intellectuel !) que je n'avais fait que traduire (dans le moment de l'explicitation) ce qui se passait dans ma tête. Je n'ai pas fait tout de suite une mise en mots, mais j'ai fait une mise en gestes. Je suppose que sans cette mise en gestes je n'aurais pas fait de mise en mots.

Discussion

La mise en gestes ou en images, en sons, en danse, en musique, avec les sub-modalités propres à chacun est précieuse. Mais il ne faut pas la confondre avec la remémoration, la représentification. C'est vraiment une représentation au sens habituel du terme, une transcription de quelque chose qui s'est passé sur un certain mode dans un tout autre mode.

J'aimerais savoir si les images, les couleurs, que les visuels évoquent, les localisations dans la tête, dans le corps ou dans l'espace que des kinesthésiques à sub-modalités différentes associent à leurs expériences sont seulement des expressions de ce qui s'est passé ou bien était bien dans ce qui s'est passé. Le mode de mon mode gestuel a l'avantage de permettre de douter plus facilement de sa réalité dans l'expérience de référence; je propose une vérification subjective sous la forme "Recontracte le temps jusqu'à ce qu'il soit celui de la réalité". Mais cela vaudrait la peine de douter de l'existence initiale de sensations plus rapides, plus internes.

Lorsque l'objectif de l'entretien d'explicitation est de mettre à jour une expertise ou une remédiation, la question n'est pas vraiment pertinente. La validation du travail c'est, dans ces cas, que des personnes peuvent s'approprier l'expertise ou que l'élève améliore sa performance. Mais si son but est une recherche fondamentale sur des fonctionnements savoir ce qui était vraiment dans l'expérience est essentiel.

Une grande difficulté est que les signes de l'évocation, de la parole incarnée, de l'association ne permettent pas de déterminer le temps ; pendant ma mise en gestes je devais donner de forts signes d'évocation. Comment distinguer l'association ici et l'association avec le passé ? Les thérapeutes PNL diraient que l'association est toujours dans le présent, que le passé et le futur se vivent dans l'ici et le maintenant et qu'un travail de thérapeute est de modifier ce passé revécu, ce vécu présent et présentifié. A chaque fois qu'on revit quelque chose on le modifie et on modifie ce qui va se passer dans une situation analogue. Ainsi on peut supposer que la tache de couleur associée à un certain état ou à une certaine action, pour se la décrire, va devenir partie intégrante d'une expérience ultérieure ; on va avoir alors une vérification fausse qu'elle était dans l'expérience initiale alors qu'elle revient dans l'expérience nouvelle comme reviendraient des mots qu'on s'était dits après coup.

J'en viens à poser la question : quand quelqu'un se souvient des mots sur le cahier d'un élève un an avant, a-t-on eu le réflexe et la possibilité de vérifier que les mots revus sont bien les bons ou qu'ils ont été inventés inconsciemment. Comme je le répète un thérapeute PNL peut faire reconstruire un souvenir très fort, de telle manière que cette reconstruction soit la nouvelle vérité du sujet ; dans une telle reconstruction des détails extrêmement précis vont naître ; sont-ils distinguables de vrais souvenirs ; le thérapeute ne s'en soucie pas, au contraire il désire que le vécu de la situation thérapeutique se substituent à celui de la réalité.

Conclusion

Qui veut participer à ce travail critique des mises en gestes, images ou sons ? Je voulais retrouver le fameux blanc. J'ai noté : « J'ai comme conscience d'une stratégie, je me dis établis le calme en toi, prends le temps, de reformuler la consigne que je me suis donnée, d'abord, de resituer le contexte ».

Exemple d'Agnès

Le problème de Xavier

ou “comment ai-je fait pour comprendre ?”¹¹

Claudine Martinez

L'entretien d'explicitation est conduit par Claude. Je suis observatrice et peut donc facilement prendre des notes. L'entretien fut enregistré au magnétophone et pourrait donc être plus précisément reconstitué. Agnès est en visite avec un stagiaire avec une classe d'handicapés mentaux très perturbés.

Agnès “a le sentiment que cela ne va pas dès le début de sa visite”.

“Ça ne va pas”

-Rapidement, plein de choses sont venues : le ton de sa voix, toujours pareil, sèche, dure, sans modulation.

- Il parle beaucoup, les enfants peu.

- Le bruit de ses pas : il marchait de long en large, attaquait par le talon, cela me donnait le tournis.

¹¹ Reconstitué par Cl. Martinez à partir de mes notes d'observation, non revue par l'auteur.

- Les enfants faisaient presque rien.

- A la récréation, j'étais seul avec le stagiaire. Je pensais pouvoir parler avec lui... or, il n'a pas arrêté de bouger !

Après la récréation.

"J'ai une angoisse. Elle a démarré au plexus, est montée là (montre à droite de sa clavicule et de son sternum). Je m'assieds. Une petite table encombrée de matériel. J'ai froid, une fenêtre est ouverte. Je me serre contre le radiateur. C'est l'hiver, les arbres sont sans feuilles. J'étais mal. Il sortit chercher ses élèves."

"Quelque part, je sais qu'il y a encore autre chose à comprendre."

A propos de son angoisse.

"Une sensation extraordinaire que je rencontre dans les situations difficiles. Ça vient de loin, des pieds... Il faut que j'aille au-delà. C'est comme à l'accouchement... épuisée après des heures, je croyais que j'allais crever... Pas possible que je m'arrête là !...

A la fois certitude...

A ce moment là, je me sens capable de soulever des montagnes..."

Agnès entre très fort en évocation : "... j'évite la sensation pénible qui m'empêche d'aller au-delà. Je me pelotonne contre le radiateur, je ne me dis rien... je canalise cette énergie... je ne sens plus là... j'arrive à en faire abstraction..."

Après un break :

"Cette énergie... je me recroqueville... je ne bouge pas. Je ne sens plus à partir de là (*montre ?*)... Je suis là en haut, dans ma tête... Et c'est là que j'ai parlé d'éponge. Il ne faut pas que je bouge, sinon, ça ne marche plus. J'ai les oreilles ouvertes. J'entends la voix d'un enseignant dans la classe, la même voix qu'avant, un truc comme ça (*montre une horizontale*), tout le temps comme celles des gamins. Il ne faut pas que je me dise des choses... j'ai mes oreilles comme ça (*montre avec ses deux mains grandes ouvertes de chaque côté de ses oreilles*). J'entends le silence des élèves et puis je vois (*montre avec son doigt : mouvement en zigzag descendant*). Je vois un truc au tableau, un questionnement. Il questionne les gamins. Je n'attends pas les réponses, je le vois à son attitude, j'ai la peau sensible de partout... je prends... je prends (*fort*) tout. (*Elle cherche sa position de mains devant sa tête*). Je ne me dis rien. Je laisse venir... ce que j'entends, ce que je vois... Une sensation dans la tête à la limite du mal de crâne. C'est serré... comme si des yeux... des oreilles... comme s'il y avait un point au-milieu. Il faut que je sois là, pas ailleurs." (*Agnès lâche ses mains qui lui cachaient le visage, son visage est concentré, ses yeux fermés.*)

"Je suis là, et à un moment donné, je sais... parce que je sens sa peur.

Quelque chose de nouveau est apparu dans l'estomac... je sens sa peur... (*elle ouvre les yeux*)... à partir de là, ça y est, j'ai compris : **il a peur des élèves.**

J'ai senti, ça y est, un mot ! Il se passe du temps... beaucoup de temps où je suis toute ouverte et concentrée sur ce... c'est marrant, je l'avais vu plus gros jusque là ! En fait, il est plus petit. Avant : une espèce de masse serrée. Il faut par mon attention que j'atteigne le point du milieu. En même temps, il y a ce contraste :

- une éponge, ouverture et en même temps,

- la densité au milieu, ce point, je ne peux rien me dire... je ne peux pas interpréter ce qui se passe... C'est comme si j'étais complètement plongée dans la situation...

C'est la condition pour moi, pour comprendre des situations très complexes. C'est comme un mal de tête... à la limite de la douleur.

La masse a une couleur: gris bleuté, le pont lui est bleu foncé. J'ai senti ça, j'ai compris, la sortie est brutale."

Lui reviennent des informations sur le contexte, en particulier, le détail d'une comptine de 4 lignes au tableau, à droite un mot...

"En quelque sorte Xavier dit à un gamin qu'il est fou... Il ne fallait pas que j'interprète... j'ai lutté contre cette envie de mettre des mots dessus. Ce qui revient, c'est les bruit... c'est ça (*montre un*

zigzag vertical)...

Aussi, l'influence du matériel : c'est du blanc brillant. Plein de matériel qui brille, mais c'est le silence aussi. L'important, c'est que je me dis rien à ce moment là...

Là-bas... (*montre de gauche à droite*) il y a des tableaux accrochés, ils brillent, il y a des choses dessus... Il y a plein de matériel, blanc, brillant, c'est froid.

Aussi, un mot de lui, il parle à un gamin de sa colonne vertébrale, c'est-à-dire "t'es pas une larve, t'as une colonne vertébrale pour tenir debout".

A propos d'un sentiment intellectuel...

Notes prises à St-Eble 98

Marcelle Coste-Clément

Mardi 26.08.98 (matin). A la recherche de « blancs »... Voici ce que j'écris.

Depuis une dizaine de jours, je cherche le nom du vin qui, il y a une trentaine d'années, m'a « sauvée d'une anémie ». C'est un Bordeaux. Son nom commence par P... et en écrivant ça, j'entends « Burzet »... puis « Bouscat »... c'est ça qui vient ! Et je sais que c'est ce que je recherchais. J'entendais ce nom, j'essayais de le voir écrit sur la bouteille... rien ne venait.

Il y a un moment, Pierre a dit: « on peut avoir l'intuition d'un mot »... et ce mot que je cherchais est devenu plus intéressant pour moi.

Mardi à 17 h. (J'ai très envie de revenir sur ce que j'ai vécu ce matin).

Depuis quinze jours exactement je cherche ce nom de vin. J'ai commencé à le chercher alors que nous buvions du Bordeaux en famille (une de mes sœurs, mon beau-frère et ma mère).

Je sais que ce nom commence par un P... Je me dis « P... P... ». Mon beau-frère a voulu m'aider en me disant « Château de... » Non ça ne vas pas... ça ne sonne pas comme ça dans ma tête. Je vois la bouteille avec son étiquette, bouteille en verre foncé, verticale, avec une étiquette beige... « P » est écrit... mais rien ne vient... Je cherche un mot court... qui sonne...

Ce matin, j'ai écrit « P ». Je me suis dit « P » et aussitôt j'ai entendu « Burzet » et je l'ai écrit. C'est la première fois que je prenais un crayon et un papier. Voir ce grand « P » écrit noir sur blanc en bout de ligne a complété entendre ce « P » que je me disais en vain. Tout de suite, je me suis dit « Burzet » et je l'ai écrit pour voir... mais je sais que ce n'est pas tout à fait ce que je cherche... Burzet c'est un nom de patelin ardéchois... ça ne colle pas avec la musique que j'ai dans la tête... Je me dis « tiens, je me suis trompée... J'étais pourtant sûre du « P », et bien non, c'est « B ». « Burzet »... non... et tout de suite « Bouscat »... c'est ça, j'en suis sûre. Ça sonne, sonore, pétard... et c'est même « domaine du Bouscat » et non pas « château »...

Impression que tout c'est enchaîné très vite, une fois que le « P » est devenu « B ».

C'est par le son que j'ai changé les mots et que j'ai trouvé. Je me sens dans ma tête, tout se passe dans ma tête, je me parle dans ma tête, je m'entends dans ma tête (je sens mes oreilles qui fonctionnent... tension).

Quand j'ai trouvé « Bouscat », la tension se disperse et sort de ma tête. Impression de lumière... je suis contente de partout, je souris... je me souris... Ce matin, Pierre m'a orientée en disant « avoir l'intuition d'un mot... avoir un mot sur la langue... ». Je me suis senti prendre une direction de recherche, être canalisée... et en même temps une ouverture (mais oui, tout le monde a ce problème là, à un moment

ou un autre, alors que je me sentais plutôt nulle de ne pas trouver, de perdre la mémoire -à mon âge- !) car je savais que je finirais bien par trouver !

Après l'entretien visant l'explicitation du passage de « P » au mot « Burzet » :

Il y a eu un déclencheur externe : la consigne donnée par Pierre.

La qualité de l'attention portée à « P » a changé... plus intense. Pour la première fois depuis que je cherche ce mot, j'écris « P ». Je me sens reliée à ce « P » par un cône d'acier... liens forts entre mes yeux et la feuille, ce qui me permet de libérer un espace de ma tête où apparaît le mot « Burzet » de façon auditive et en douceur. Comme si l'image visuelle de « P » laissait la place pour le son qui est dans mon oreille gauche... la tension visuelle disparaît et alors l'oreille gauche est tendue, chaude, sensible... (deux mois plus tard, quand j'écris cela, je trouve la même tension dans mon oreille gauche).

M.C-C. 07.11.98.

Témoignage

Odile Eynard

Après avoir travaillé sur les situations où chacun pensait qu'il pouvait y avoir la présence du sentiment intellectuel, le groupe s'est imposé une tâche commune à réaliser : à partir de 2 mots, en fabriquer un et donner sa définition.

Nadine donne un exemple : tomate/dinosaure---- tomanosure et... c'est le blocage. Je sais que je n'y arriverai pas à temps. Des images, des mots, un mouvement s'imposent, s'incrustent mais ne s'associent pas. Ils s'arrêtent fugitivement, toujours à gauche du côté tomate. Cela m'agace, je le dis tout haut, et puis je me dis que ce moment peut être intéressant à déplier. En fait, cela devient une certitude et je demande à être accompagnée en dépit du doute dans le groupe concernant la pertinence de ce choix de situation.

Je commence donc à décrire ce que j'ai fait pour trouver deux autres mots. Autant c'était irritant dans l'instant de ne rien trouver, autant tout d'un coup cela perd de son importance au profit de quelque chose qui est là, je le sens, qui va s'imposer peu à peu, un passage du noir profond à une lumière intense qui à la fois m'enveloppe et se situe plus haut devant moi.

Et puis, tout à coup... un sentiment puissant, je me sens happée et je descends par petites touches, en parfaite osmose avec Catherine. Je sais que c'est tout près maintenant, quelque chose qui grandit mêlé à une sensation de bien être.

Ce qui est toujours là, très fort, maintenant, au moment où, j'écris ces quelques lignes, c'est cette qualité de cheminement, de descente vers cette chose qui est là et ce sentiment d'être en parfaite harmonie avec Catherine, sur la même longueur d'onde.

Par la suite, j'ai appris qu'elle avait évité d'utiliser des termes dont nous avions parlé dans le groupe et pourtant, à ce moment là, tout en continuant de "descendre", je savais que ce que j'étais en train de vivre, c'était justement cela, cette qualité qui touche à l'essence, qui se caractérise par quelque chose de pur, de cristallin, et que le "focusing" dont avait parlé Catherine devait être une technique facilitante pour parvenir à cet état, si difficile à quitter ensuite.

L'activité d'une artiste.

Claudine Martinez

Lors d'un Ede mené avec Delph' à propos de la réalisation d'un dessin gravé sur une plaque de métal, des passages de description de son activité me semblent traduire le fonctionnement de "sentiments intellectuels". Il s'agit de moments où son activité de réalisation s'arrête, lui permet une prise de recul. Là, il se passe des choses. Je vous propose quelques exemples.

PREMIER EXEMPLE

1.1 extrait intégral

D : Je finis mon pied, après je relève mon crayon, enfin (vite) je relève mon ? je regarde un peu ce que j'ai fait au niveau de l'espace, j'm'arrête heu je me lève de ma chaise sûrement... (ce jour là), je me suis levée, j'ai pris du recul, je regardais pour voir quel espace j'avais créé, enfin quelle surface j'occupais, heu et qu'est-ce qui me restait encore à faire pour qu'il soit terminé, jusqu'où je vais ? Donc là je regarde et **j'me dis c'est pas terminé**, heu je m'dis que, **je vois que le corps est là tout seul** au milieu il est tout seul ! et il est trop seul parce qu'il reste trop d'espace autour de lui donc il est au milieu et mon propos à moi, c'est de dire «l'espace, il donne sa forme au corps, et y'a cett'espèce de révolution dans l'air, quand le corps entre dans l'espace. Moi, je fais un mouvement, il y a, **Donc là il est tout seul et y'a rien qui s'passe autour de lui**. Il crée rien autour de lui. Y'a quelque chose qui se passe à l'intérieur et encore tu vois, c'est... Voilà oui je le vois.

Cl : comment tu vois qu'il ne se passe rien autour ?

D : Ben, ... la surface est vide, je sens **qu'il y a un manque au niveau de la composition, y'a des vides, des déséquilibres / Ben, je sens un manque, / heu quelque chose à creuser davantage, à pousser plus loin, //**

un mouvement à souligner, heu ouais, c'est surtout des trajectoires du corps, à souligner à accentuer / j'me dis p't'être pas tout ça, mais j'me dis qu'il manque quelque chose./ Heu oui, c'que j'me dis, c'est qu'il est tout seul. Y'a rien qui s'passe autour de lui. / Là je reste reculée, je me dis qu'y-a rien qui se passe autour de lui, donc il faut que je crée un... un mouvement, une... action autour de lui, ... pas une action par c'que c'est pas quelque chose qui se passe forcément, pas des images de... il faut qu'autour de lui, y'ait des choses qui bougent dans l'air // après, ben je me suis rassise, j'ai repris mon, mon appui, enfin mon outil pour appuyer, et heu et j'ai créer des trajectoires autour de lui / des lignes.

1.2. Découpage, réorganisation des différents moments:

1 Arrêt de son activité d'effectuation :

"Je finis mon pied, après je relève mon crayon, enfin (vite) je relève mon ? je regarde un peu ce que j'ai fait au niveau de l'espace, j'm'arrête heu..."

2 Activité de transition permettant un passage vers...

"je me lève de ma chaise sûrement.../ (ce jour là), je me suis levée, j'ai pris du recul, je regardais pour voir quel espace j'avais créé, enfin quelle surface j'occupais, heu et qu'est-ce qui me restait encore à faire pour qu'il soit terminé, jusqu'où je vais ? Donc là je regarde et"

3 Expression du ressenti d'un "sentiment intellectuel" à trois moments:

(1) j'me **dis c'est pas terminé**, heu / je m'dis que, **je vois que le corps est là tout seul** au milieu il est tout seul ! et **il est trop seul, ...**

(2) la surface est vide, je sens **qu'il y a un manque au niveau de la composition, y'a des vides, des déséquilibres / Ben, je sens un manque, / heu quelque chose à creuser davantage, à pousser plus loin, //**

(3) j'me dis p't'être pas tout ça, mais j'me dis qu'il manque quelque chose./ Heu oui, c'que j'me dis, c'est qu'il est tout seul. Y'a rien qui s'passe autour de lui.

4 Une phase de réflexion, de travail qui se fait :

“ parce qu’il reste trop d’espace autour de lui donc il est au milieu et mon propos à moi, c’est de dire «l’espace, il donne sa forme au corps, et y’a cette espèce de révolution dans l’air, quand le corps entre dans l’espace. Moi, je fais un mouvement, il y a / **Donc là il est tout seul et y’a rien qui s’passe autour de lui.** Il crée rien autour de lui. Y’a quelque chose qui se passe à l’intérieur et encore tu vois, c’est... Voilà oui je le vois.

... un mouvement à souligner, heu ouais, c’est surtout des trajectoires du corps, à souligner à accentuer // Là je reste reculée/, je me dis qu’y a rien qui se passe autour de lui”...

5 Débouche sur une décision d’action :

... **donc il faut que** je crée un... un mouvement, une... action autour de lui, ... pas une action par c’que c’est pas quelque chose qui se passe forcément, pas des images de... **il faut qu’autour de lui, y’ait des choses qui bougent dans l’air //**

6 Passage à l’action :

après, ben je me suis rassise, j’ai repris mon, mon appui, enfin mon outil pour appuyer, et heu et j’ai créer des trajectoires autour de lui / des lignes.

DEUXIÈME EXEMPLE

2.1 Texte intégral

... j’ai arrêté en bas, j’ai pris un peu de recul, pareil, donc je me re-recule pour voir heu, /je ne me lève pas, / non, non je je ... je me redresse, j’arrête d’appuyer, je regarde qu’est-ce que ça fait, qu’est-ce que ça change au niveau des déséquilibres / et donc là **pareil, ça manque**, parce que **y’a que d’un côté qu’il se passe quelque chose** et donc de l’autre côté, heu si je veux que... si tu veux l’espace, il n’existe pas que d’un côté du personnage, y’a forcément... tu vois, t’imagines un peu heu... heu... c’est ça ! C’est le personnage, le cocon qui est autour, il prend la forme du ... personnage, c’est comme si... tu glisses dans une chaussette pour descendre... tu sais le truc des pompiers et ben là, quand tu es dedans, la chaussette et ben elle va se faire autour de toi, elle va prendre la forme... pourtant au début, elle est comme ça... et donc heu là, **la chaussette, elle était que d’un côté !** Donc je le fais aussi de l’autre côté et je pars donc de l’autre côté de la tête

2.2 Découpage des différents moments :

1 Changement de posture et changement d’activité intellectuelle : ... j’ai arrêté en bas, j’ai pris un peu de recul, pareil, donc je me recule pour voir heu, /je ne me lève pas, / non, non je je ... je me redresse, j’arrête d’appuyer, je regarde qu’est-ce que ça fait, qu’est-ce que ça change au niveau des déséquilibres /

2 Expression du sentiment intellectuel :

(1) “... et donc là **pareil, ça manque**, parce que **l’a que d’un côté qu’il se passe quelque chose** et donc de l’autre côté, heu si je veux que... si tu veux l’espace, il n’existe pas que d’un côté du personnage,

(2) **la chaussette, elle était que d’un côté !** Formulation plus précise qui vient après une réflexion (ci-après).

3 Un travail mental se fait :

... t’imagines un peu heu... heu... c’est ça ! C’est le personnage, le cocon qui est autour, il prend la forme du... personnage, c’est comme si... tu glisses dans une chaussette pour descendre... tu sais le truc des pompiers et ben là, quand tu es dedans, la chaussette et ben elle va se faire autour de toi, elle va prendre la forme... pourtant au début, elle est comme ça...

4 Passage à l’action:

... et donc heu là, je le fais aussi de l’autre côté et je pars donc de l’autre côté de la tête...”

TROISIÈME EXEMPLE

3.1 Texte intégral

Pour expliciter “un vide comme nécessaire”

... ben heu... j’ai **le sentiment d’un équilibre !** Quelque chose de... qui tombe bien... y’a pas de faux plis, y’a pas de... disons que chaque chose prend place, sans bouffer l’autre. Si je fais encore, si

j'arrête pas, que je continue à faire des lignes elles vont venir bouffer les jambes / ça je le vois ! / Elles n'y sont pas encore, mais j'imagine, je dis «si je continue, là ça... ça va bouffer !» / Ça je me le dis et donc heu, **c'est le sentiment qu'il faut que j'arrête**, donc là / je les vois ! / je vois qu'ça va pas ! /

Cl: quand tu sens un équilibre, tu sens quelque chose dans toi, ou ?

D: non, ça fait ?? Heu disons heu **une harmonie**, ouais / (long silence) heu oui, c'est une c'est comme une... après le moment où je respire j'ai enfin, **là je sens que ça va**, donc je respire heu ouais, une harmonie, c'est un moment calme, ouais / c'est le calme du moment où... où... voilà, je suis... ça va ! pour celui là, en tout cas, je... oui, voilà... repos ! Hop, pas longtemps hein ! Juste le moment de... de voir que bon, là **j'arrête là maintenant, cette partie là est bonne**, donc le repos heu **je sais que quelque chose est terminé !** Donc c'est un repos, **mais je sais qu'ailleurs je continue /: sur ce dessin là / je sais qu'il y a autre chose encore**, donc je... là je porte mon regard ailleurs / et donc là, il remonte, il repasse au centre, à la fenêtre, au nœud de l'affaire / Je repasse au nœud, parce que je m'aperçois **que le nœud est justement pas assez... y'a pas assez de choses qui se passent, on ne sent pas assez d'interactions de.../ ça me vient à mes yeux... pareil, par un vide, toujours par un vide... / je vois qu'il se remplit / il est rempli partiellement, avec aération.**

3.2 Traitement : *découpage des différents temps*:

1 Expression d'un "sentiment intellectuel" :

(1) à propos d'un vide :... ben heu... j'ai **le sentiment d'un équilibre ! Quelque chose de... qui tombe bien... y'a pas de faux plis**,

(2) heu, c'est **le sentiment qu'il faut que j'arrête**,

(3) un équilibre = une **harmonie** = **là je sens que ça va** = c'est un moment de calme,

L'expression du sentiment évolue avec les réflexions qu'elle se fait.

(4) Je sais que quelque chose est terminé !

2 *Réflexions entre (1) et (2)* : ... chaque chose prend place, sans bouffer l'autre. Si je fais encore, si j'arrête pas, que je continue à faire des lignes elles vont venir bouffer les jambes / ça je le vois ! / Elles n'y sont pas encore, mais j'imagine, je dis «si je continue, là ça... ça va bouffer ! » / Ça je me le dis et donc là / je les vois ! / je vois qu'ça va pas ! /

Entre (2) et (3) : ... après le moment où je respire j'ai enfin, donc je respire heu ouais, une harmonie, ouais / c'est le calme du moment où... où... voilà, je suis... ça va ! pour celui là, en tout cas, je... oui, voilà... repos ! Hop, pas longtemps hein ! Juste le moment de... de voir que bon, là

Prise de décision entre (3) et (4) : ... **j'arrête là maintenant, cette partie là est bonne**, donc le repos heu... donc c'est un repos,

3 Suite de l'action du dessin et de l'enchaînement des différents processus :

... **mais je sais qu'ailleurs je continue /: sur ce dessin là / je sais qu'il y a autre chose encore**, donc je... là je porte mon regard ailleurs / et donc là, il remonte, il repasse au centre, à la fenêtre, au nœud de l'affaire / Je repasse au nœud, parce que je m'aperçois **que le nœud est justement pas assez... y'a pas assez de choses qui se passent, on ne sent pas assez d'interactions de... / ça me vient à mes yeux... pareil, par un vide, toujours par un vide... / je vois qu'il se remplit / il est rempli partiellement, avec aération.**

QUATRIÈME EXEMPLE

D :.. pareil : **une notion d'équilibre de la composition**, c'est souvent ça ! C'était une histoire d'équilibre, **de respiration**, ... C'est comme **un rythme de musique**, il faut qu'il y ait des élans forts avec beaucoup de cuivres, et... et du violon seul qui... joue sa p'tite musique...

Cl : tu peux l'entendre ?

D : ouais... Au fond, c'est plus tumultueux, tu vois y'a une lutte entre cet espace qui vient se coller au corps, qui l'enserme et que le corps repousse en même temps, parce qu'il y a cette action là, y'a le corps... a une pression sur lui et en même temps, lui, par son action, tu vois, parce qu'il est là, et ben, y rejette aussi des choses, il rejette de l'énergie, donc y'a cet endroit... C'est, c'est ces fils, où y'a ce tumulte et cette lutte, donc c'est quelque chose de beaucoup plus bruyant. Et hop après quand... **C'est comme une bulle, tu vois, une atmosphère**, cette atmosphère où y'a la lutte et autour y'a le vide.

(silence, pause après ce monologue enflammé, passionné)

CINQUIÈME EXEMPLE

A propos de son critère de fin : comment sait-elle qu'elle a fini ?

... Heu, là pareil, quand j'ai eu le temps... un repos. Ouais, **un apaisement, une volonté de... l'envie de fumer une cigarette**, je crois, peut-être ? Non, tu vois celui-là... (monte la voix) celui-là j'ai terminé en deux fois. C'est-à-dire que j'ai fini la gravure sur la plaque et là **j'ai eu le sentiment que ça suffisait**, c'était bien (très calme) enfin, oui, bien ! Ca me convenait ! Ce qui fait qu'au niveau des différentes lignes qui s'étaient faites, je n'pouvais pas en faire plus sinon, heu... ce qui existait déjà en pâtirait, au niveau du sens et de... et de la clarté/

Ce type d'activité mentale au cours de la création relève-t-elle du sentiment intellectuel ou s'agit-il d'autre chose ?

Claudine le 14/11/98

Sur le «sentiment intellectuel»

St. Eble, 26-28 août 1998

*Danielle Bonneton, Elisabeth Champseix,
Alain Dauty, Renée Marti, Henri Roux de Bezieu*

Dans notre groupe de travail, il nous est apparu une structure de déroulement commune à trois situations sur quatre. La quatrième restant un point de discussion dans un processus non terminé. Voici un schéma qui nous paraît rendre compte de cette structure :

Commentaire

1. Premier fonctionnement : caractéristiques

Nous pouvons esquisser des traits de ce premier fonctionnement ou fonctionnement initial, à savoir qu'il est plutôt intellectuel, plutôt verbal, plutôt visuel ou auditif, plutôt volontaire, plutôt conscient plutôt linéaire, plutôt dirigé. Dans ce fonctionnement, le sujet se donne une tâche qu'il se met en quête de réaliser. Mais bien vite, celui ci se heurte à une sorte de barrage et c'est alors que naît un sentiment d'inadéquation.

2. Le basculement

En effet, le sujet se confronte à un sentiment d'inadéquation ou d'inefficacité. On repère dans le discours des phrases ou des expressions qui contiennent le mot "rien", comme par exemple : "rien ne vient", "ça n'a rien à voir", "ça ne marche pas", "ça peut pas fonctionner". Se traduit ici un sentiment d'inadéquation entre la tâche et les moyens pris pour accomplir celle-ci.

Ce sentiment peut se traduire par un mouvement interne dont les personnes disent qu'il s'agit d'un décrochage, d'un basculement, d'une dépression, associé à un inconfort, à une douleur ou à un flottement. Dans la description de ce temps, on entend des mots tels que : "pénible", "frustration", "énervement", "dépression", "douleur". La connotation douloureuse n'est peut-être pas une constante ; on peut penser que le sentiment intellectuel semble pouvoir être recherché par l'individu, voire provoqué, si l'on se réfère à l'expérience de l'un d'entre nous, ou à des pratiques méditatives et de conscience altérée par exemple.

3. Un signal augure du "sentiment intellectuel"

C'est alors que vient le moment d'un décrochement et d'une sorte de "passage à vide", de "blanc", ou

de “dépression” qui semble se manifester. Cette manifestation pourrait être l'objet d'un conflit interne, et le fait d'un processus d'accordage interne de différentes directions qui paraissent coexister à l'intérieur du sujet. Quelque chose se manifeste à moi, *se signale à moi*.

Ce signal peut être un contraste entre deux vitesses, comme : la coexistence d'un élan et d'un frein ou d'un autre rythme interne : par exemple, l'élan ressenti et la vitesse de mots, plus plats et non signifiants par rapport au sentiment que l'on désire exprimer. Perceptions sensorielles originées dans le corps, ce signal invite à un renoncement à tenir et invite à lâcher. Il reste à dégager des éléments sur le moment du signal, sa nature, sa fonction, sa temporalité : à quel moment intervient-il ? Est-il déjà présent en moi, à quel moment se manifeste-t-il ? A quel moment a-t-il de l'espace pour émerger ?

Le sujet à un moment quitte le registre de l'observation externe, du visuel. S'ensuit alors cette dépression, qui semble avoir pour fonction de lâcher prise afin de pouvoir reprendre, plus tard, une autre maîtrise, comme si en soi il y avait quelque chose ou quelqu'un (en faisant allusion aux différents "moi" sollicités) qui sait que je sais et que en décrochant, j'accepte la complexité de cette situation. Il s'agirait donc plutôt d'une sorte de coexistence de différents niveaux et registres d'attention que d'une attention fractionnée. La fonction du lâcher prise semble bien être une fonction de régulation d'un système de contrôle à un autre.

4. La sortie : dégagement, saut qualitatif, recadrage...

A ce moment, il y a acceptation d'un autre fonctionnement qui semble plus ancré dans des registres kinesthésiques (“je me sens, je me ressens” diront les interviewés), plus intuitifs, plus multidirectionnels, plus associatifs (au sens d'associations libres) plus acceptés, moins commandés, parfois oniriques.

Le sujet se retrouve alors dans un état de nouvelles ressources où il se dit plus intuitif, plus présent, plus associé. Il est connecté avec différentes richesses sensorielles, encore une fois originées dans le corps et orientées semble-t-il. Ce nouveau fonctionnement aboutit à l'exécution de la tâche et l'on note que au moment de cette exécution, le langage visuel réapparaît.

Dans notre expérience des entretiens d'explicitation de St. Eble, nous avons observé que le sentiment intellectuel se dégage de l'adhésion mystique en ce sens que l'on peut l'entrevoir comme un processus à l'œuvre. Nous avons également constaté qu'il touche à la question identitaire.

5. Des lieux d'intervention ?

Ce schéma introduit un questionnement sur l'évolution possible, sur trois lieux possibles. On peut alors se demander comment on peut aider quelqu'un ou s'aider soi-même

- sur le lieu du basculement : à percevoir ce qui se passe comme signal. A le percevoir mieux et plus vite. A travailler sur le paradoxe du *provoqué* et de l'*accueillir*
- sur le lieu de la sortie : à mettre en place, mieux, plus vite, l'acceptation et la mise en œuvre de la nouvelle politique.
- pendant le “sentiment intellectuel” : à faire qu'il n'y ait moins de douleur, (peut-être en percevant mieux l'utilité de ce temps); éventuellement à raccourcir ce temps, à s'orienter mieux et plus vite vers la sortie.

Une session d'introspection guidée

Pierre Vermersch

Cet exemple est extrait d'un livre en préparation, il essaie de présenter le cycle de base de la pratique de l'entretien d'explicitation sous l'éclairage de ce qui en rend compte : l'activité réfléchissante. Il est donc écrit pour présenter quelques éléments d'information générale sur l'entretien d'explicitation, sur le contexte social, puis il détaille un exemple d'accès évocatif personnel extrait d'une séquence

d'animation d'un stage EdE et qui me paraît bien rentrer dans le cadre du dossier sur le sentiment intellectuel.

Contexte et cadre social

L'un d'entre nous a mis au point une technique d'introspection guidée qui vise à rendre possible a posteriori la description détaillée d'une action déjà effectuée : l'entretien d'explicitation.

Cette technique utilisée en psychologie cognitive constitue une méthode de recueil de verbalisation originale visant des données introspectives détaillées et précises. Cependant, elle s'origine dans la pratique à l'image de tout notre travail. Ainsi, en situation de classe ou de formation, pour aider un élève à décrire après coup, comment il a réalisé un exercice, de manière à pouvoir restituer le déroulement détaillé de ses actions mentales (Comment fais-tu quand ? Par quoi as-tu commencé ?), de ses prises d'informations (A quoi reconnais-tu que ?) ou encore de ses critères d'achèvement de la tâche (Comment savais-tu que tu savais ? par exemple). Le but est d'aider l'élève à prendre conscience de ses gestes mentaux, du type de représentation ou de critères qu'il utilise de manière implicite, et pour l'enseignant de pouvoir à l'occasion élucider la nature et les causes d'erreurs ou de difficultés d'apprentissage de manière à apporter une aide appropriée et les rendre compréhensibles. Cette aide à l'explicitation est aussi utilisée dans la supervision des professionnels, dans les séances de débriefing après une mission, une intervention, une séance d'exercice sur simulateur, dans un but d'analyse et de perfectionnement des praticiens. Ce type d'échange peut durer quelques minutes dans le flot de la gestion d'une classe ou quelques heures comme dans une session de débriefing ou un entretien de recherche. Le caractère non trivial et technique de cette démarche, qu'elle soit utilisée dans la recherche ou dans des activités professionnelles, est d'apporter une aide non inductive (il ne s'agit pas par les questions de souffler, de suggérer, le contenu des verbalisations) pour que la personne qui parle puisse accéder à son vécu, c'est-à-dire à un matériau qui est éminemment pré réfléchi, qui n'est donc pas encore conscientisé (au sens de la conscience réfléchie), mais seulement conscientisable. Or, la verbalisation spontanée de sa propre action est le plus souvent pauvre, généralisante, et ne permet pas de faire un véritable diagnostic sur les sources des erreurs et des difficultés rencontrées, pas plus que de comprendre dans le détail la réalisation d'une action mentale. En situation scolaire, ou de formation professionnelle on rencontre même la plupart du temps la réponse "je ne sais pas" à la question "comment est-ce que vous avez fait". La principale difficulté est d'éviter que la personne se mette en position d'activité réfléchie à partir de laquelle elle ne peut que verbaliser des informations qu'elle connaît déjà, et reste dans les limites de ce qu'elle croit sur comment elle fait. Pour découvrir des informations fondées sur ce qui s'est effectivement passé et à un niveau de précision suffisant pour élucider la cohérence du déroulement de l'action vécue, il est alors nécessaire de guider la personne vers une activité non plus réfléchie qui ne se rapporte qu'à ce qui est déjà connu, mais réfléchissante. C'est-à-dire, qui opère le réfléchissement du vécu pré réfléchi et donc vise quelque chose qui appartient déjà à la personne sur le mode de l'avoir vécu, mais qui est une forme de vide pour la conscience réfléchie tant que la prise de conscience ne s'est pas opérée.

Ainsi avant même que la mise en mots du vécu soit possible (phase du remplissement expressif), il faut d'abord que le sujet accède à la présentification de son vécu passé, à son évocation sur le mode du rappel propre à ce que l'on a longtemps appelé la mémoire concrète (phase du remplissement intuitif portant sur l'accès à un moment spécifié du passé). Cela implique de viser son propre vécu passé sur le mode provisoire d'un non remplissement, donc quelque chose qui se présente d'abord à lui comme un vide, et que souvent il va chercher à combler prématurément en verbalisant les informations aisément accessibles (commentaires, jugements, généralités), ou à occulter par une dénégation (je ne me souviens pas, je ne sais pas, je ne peux pas savoir) sans rentrer dans l'expérience de laisser revenir les informations passées suivant le mode passif qui a aussi fait qu'au 19ème siècle on appelait cela la mémoire involontaire.

Explicitation et cycle de base de l'époché

Le guidage opéré par l'intervieweur avec le consentement de la personne interviewée va suivre exactement le cycle de base de l'époché, ce qui n'est pas étonnant puisque l'entretien d'explicitation est une des sources d'inspiration de la modélisation de l'activité réfléchissante.

a/ La suspension est assurée par de multiples aspects :

- le cadre social de l'échange, le temps pris pour cela, sont autant de manière d'interrompre l'accomplissement "naturel" des tâches d'exécution, pour passer à une activité qui consiste à se rapporter à des tâches déjà effectuées. Ce temps-là est donc pris pour "ne rien faire" en termes de productivité directe. Que ce soit dans l'entreprise ou à l'école, dans toutes les situations où l'on n'a jamais assez de temps pour tout "faire", suspendre cette poursuite directe de l'efficacité est un véritable arrêt qui ne va pas de soi.

- dans l'initialisation de l'échange, l'intervieweur va demander d'abord de "prendre le temps de laisser revenir le moment où la tâche était réalisée". Il ne demande donc pas une activité descriptive directe, avant d'opérer un quelconque remplissement expressif, il faut canaliser la personne vers les conditions qui vont rendre possible la relation vivante à la situation passée, dans l'explicitation, l'époché est d'abord là pour rendre possible l'évocation, et le remplissement intuitif auquel on aboutira sera la présentification revécue de la situation de référence passée.

b/ la redirection : ce faisant on est déjà passé dans le second temps de l'époché, la redirection de l'attention. Puisque, laisser revenir un moment spécifique du passé, c'est nécessairement tourner son attention vers son monde intérieur, porter son intérêt vers le contenu de ce qui est évoqué, en laissant à l'arrière plan dans le simple co-remarquer ce que dit celui qui accompagne.

c/ l'accueillir : mais vous observerez que la phrase contient une incitation, non pas à se rappeler (mode de la mémoire consciente explicite) qui est une activité volontaire directe, mais au contraire "à laisser revenir" qui est une consigne d'accueil qui contient la mobilisation du troisième temps de l'époché, une volonté de laisser advenir.

Les trois temps sont intimement liés et interdépendants accueillir en laissant revenir, suppose de tourner son attention vers son activité mentale, vers le contenu qui peut advenir, tout en restant dans cette suspension propre -dans cet exemple- à une activité qui consiste à s'intéresser principalement à un déjà vécu.

Le remplissement intuitif / expressif et le cycle de base

Cette circulation entre les trois facettes de l'époché complète, ainsi que l'écoute et le guidage, va se renouveler dès les premières verbalisations restituant le début d'un remplissement intuitif, qui vont avoir valeur de diagnostic pour savoir si la personne est dans un véritable remplissement intuitif de la situation passée (présentification de ce moment passé, sentiment de revécu, élément de sensorialité), ou s'il ne s'agit encore que d'un accès sur le mode signifiant dont le mode de verbalisation témoigne immédiatement, ainsi :

- Si le débit des mots est rapide, ou la verbalisation, structurée par une préface et un plan narratif, ou encore si le "je" est absent de l'expression, tous ces indicateurs concourent à faire savoir que la posture d'accueil n'est pas en place, et le guidage va consister à ralentir l'expression de la personne et à lui demander "de vérifier si elle est bien en contact, si elle retrouve bien la situation passée".

- Le seul fait de lui demander d'évaluer pour elle même la relation qu'elle entretient avec ce dont elle parle (la position de parole) crée un renforcement de la suspension (cela l'arrête dans son "élan de remplissement non intuitif"), sollicite la redirection de l'attention vers l'intérieur (pour évaluer le degré de vie de son contact avec la situation passée), et lui demande d'accueillir plus dans la mesure même où cette évaluation ne peut se faire que dans une posture relativement contemplative à la différence de l'évaluation perceptive relative à un objet externe.

Un exemple du tout début d'une introspection guidée dans le style de l'entretien d'explicitation.

Cet exemple porte sur le guidage qui conduit à un remplissement intuitif de la situation passée spécifique, qui n'est déterminé au début que par une place dans le temps (un moment du stage qui s'est déroulé deux mois auparavant) et qui est donc au départ vide de toute autre détermination. Ce qui sera étudié -dans le contexte où cela s'est passé- ce sera précisément le déroulement de cet acte d'accès à un passé spécifié. La description que je donne ci-dessous, n'est donc pas la transcription d'une verbalisation (dans ce temps initial, il n'y a pas encore d'entretien, et je ne dis quasiment rien : hochement de tête, approbation par grognement), mais la narration faite après coup de mon vécu. Mes notes entre crochets visent à préciser la relation entre cette description et le cycle de l'acte réfléchissant

Contexte : dans le cadre d'un stage de formation à l'explicitation que je suis en train d'animer je propose d'étudier l'acte mental d'évocation ou comment on accède à un moment spécifique du passé

sur le mode du “revécu“. Je me prête à être guidé dans cet accès par un des stagiaires, avec la consigne de revenir à un moment spécifié de la session de formation précédente.

“Nous avons décidé de commencer, et je m’installe un peu mieux sur mon fauteuil avec ces petits gestes du corps quand il fait sa place avant d’être attentif, je sens que mon attente, mon attention se tourne vers l’autre, je suis habitué à la technique et je sais que c’est l’autre qui va guider la situation, la contenir et que je n’ai plus besoin de prendre en charge cette partie de mon activité habituelle, [première étape de la suspension, j’abandonne mes autres activités, dans le contexte, je suis en charge de l’animation d’un groupe et je demande à un des stagiaires de démarrer un travail d’explicitation sur moi devant l’ensemble du groupe, pour m’orienter vers cette écoute].

J’entends la personne qui m’accompagne, me propose de laisser revenir un moment du stage précédent, [qui donc m’oriente vers la redirection de l’attention et la posture d’accueil].

Je lâche ce que je suis en train de faire, je retire mon intérêt dirigé sur le groupe, mon orientation visuelle se modifie, mais j’écoute encore, et c’est comme si mon attention se tournait vers l’intérieur et que mon corps se tournait (sans bouger) vers la gauche en direction du passé, [la suspension de mon activité s’effectue, et le mouvement de redirection de l’attention qui est en même temps un retrait du monde s’effectue progressivement, accompagné d’une modification de la posture physique].

Il me vient immédiatement une esquisse, comme une orientation vers le passé d’il y a quelques semaines, je me rends compte que j’ai changé de direction, que je me suis orienté vers un champ du passé mais sans aucun contenu, quelques images visuelles du contexte apparaissent dans les franges mais sans relation, par bribes, [dans cette époque amorcée, un premier remplissement intuitif arrive qui est de l’ordre de ce que James nommait un sentiment de tendance, un sens de la direction vers le passé, mais sans contenu, noëse sans son noème].

Je sens l’accompagnement de la présence l’autre qui m’invite à laisser revenir les impressions quelles qu’elles soient du moment passé qui est en train de revenir, je sens que cela me permet de rester centré sur l’activité de laisser venir un moment passé de ce passé en particulier, [aide indirecte de mon accompagnateur à rester dans la suspension, et à ouvrir l’accueil à tout ce qui revient de ce moment passé].

Un début d’ébauche d’image comme un brouillard comme quelque chose d’impalpable contenant des esquisses de lieu, des morceaux de visages, commence à se former, je reste ouvert à ce qui advient, je reste orienté vers l’accueil, mon attention s’organise vers cet accueil, le reste de ma présence se détache contexte présent, c’est le début d’une absorption, [poursuite de la suspension, plus centrée vers maintenir la passivité du remplissement, encore très morcelé et partiel].

Une situation se forme dans l’espace de ma représentation par morceau, impression d’être serré, apparition de couleurs, présence à mes côtés de C et M, [le contenu sensoriel du remplissement se développe, ce qui est très typique de ce mode de rappel].

Brusquement un voile se déchire, c’est au café pendant un repas, [le remplissement se précise dans certaines de ses déterminations, mais il n’est pas encore ressenti comme complet]

Ma pensée visualise divers lieux possibles, je m’assois à différents endroits en pensée (endroits où je me suis déjà assis à d’autres moments avec d’autres personnes) mais ce n’est pas les bons, sentiments confus d’inadéquation, j’essaie les situations comme on essaye un vêtement pour en déterminer l’adéquation, [on a là un mélange d’une activité réfléchie qui consiste ici à essayer divers environnements pour en inférer celui qui est correct et une évaluation intuitive portant sur le sens de c’est adéquat ou pas sans que le critère soit conscientisé].

Une place se détache et vient occuper le premier plan, les autres éléments apparaissent, ce moment m’apparaît complètement présentifié, je peux décrire ce qui s’y passe... “ [Le remplissement intuitif de cette scène passée s’est opéré, la verbalisation de ce qui s’y est fait et dit peut alors commencer dans des conditions permettant un véritable réfléchissement du vécu.]

Je ne donne pas la verbalisation qui décrit la suite de la description. Je n’ai donc donné ici que l’initialisation d’une session d’entretien d’explicitation qui commence par une présentification de la situation passée, la suite donnerait l’occasion de développer les autres étapes du remplissement expressif avec les qualités propres de sa suspension pour que l’expression se subordonne au réfléchissement du vécu et les étapes de validation.

Du sentiment intellectuel dans un polar !

Catherine Le Hir

Ne dit-on pas que quand on est intéressé par quelque chose on se met à en voir partout ? Juste après le séminaire j'ai lu un roman policier (Déjà Dead de Kathy Reichs) et il m'a semblé que l'héroïne était en prise avec le sentiment intellectuel. En voici quelques exemples :

Elle examine un cadavre

Quelque chose dans le sectionnement des articulations me dérangeait. Mais c'était vague, nébuleux.(... ...) Sur le chemin du retour, j'ai de nouveau eu l'espèce de pressentiment de la veille ; (... ...)

Une fois allongée au calme dans le noir, plus rien ni personne ne pouvait faire barrage. Comme des cellules prises de folie, l'idée a pris de l'ampleur, jusqu'à forcer les portes de ma conscience.

Cela n'a pas été une décision consciente.

Je n'étais pas sûre de ce que j'allais faire.

Je tentais d'échapper au sentiment de culpabilité (... ...) je me répétais que les enquêtes sur les meurtres ne relevaient pas de ma responsabilité... me reprochais d'être là que par manque d'autres invitations. Peine perdue.

L'impression d'avoir une tâche à accomplir ne me lâchait pas. Une sensation tenace d'avoir laissé passer un détail essentiel.

Mon regard reste cimenté à la cinquième image. Encore une fois mon ventre s'est noué. Je crois que j'ai trouvé quelque chose. Cela m'a pris une heure pour reprendre toute l'information. Toujours le puzzle de ma grand mère. Mélanger et engranger les données. Laisser le cerveau tourner et réorganiser le tout. C'était au niveau de la réorganisation que cela n'allait pas fort. Pause café...

J'ai rapporté ma tasse dans mon bureau avec le journal de Montréal du jour. Bois et lis. Reprends toi. (... ...) De nouveau ce titillement subliminal... O.K, Brennan. Procède de manière systématique.

La sensation a commencé aujourd'hui. Tu as fait quoi ? Pas grand chose. Lu le journal. Emmené la voiture au garage. Pris le métro. Consulté les fichiers. Alsa, ce n'était pas suffisant. La voiture ? non. Le journal ? Peut-être. Je l'ai feuilleté de nouveau. Les mêmes histoires, les mêmes éditoriaux. Les mêmes petites annonces.

Stop. Les petites annonces. Où en avais-je vu des piles.

Essai pour cerner les contours du sentiment intellectuel

*Jacqueline Iguenane, Catherine Le Hir,
Nadine Faingold, Odile Eynard, Maurice Lamy.*

Le sentiment intellectuel correspondrait au moment où au cours d'une activité survient un « blanc », un « trou », un « espace » indéfini. On poursuit un but, on vise quelque chose tout en ignorant comment l'on va faire et ce que l'on vise. Cependant, le sentiment de savoir est présent, on sait que

l'on va trouver une solution sans s'expliquer comment ni laquelle ; il y a absence de contenu. (Ce premier chapitre n'est peut-être pas à conserver, il sera certainement développé par Pierre, mais c'est une façon pour moi de commencer à rédiger)

I - Tâche et stratégie du groupe pour cerner le sentiment intellectuel :

Le groupe s'est assigné la tâche d'identifier les situations dans lesquelles il est possible de penser qu'il y a présence du sentiment intellectuel. Nous avons travaillé par contraste en identifiant les situations dans lesquelles il nous a semblé qu'il était présent.

Chacun des membres du groupe a donné une situation dans laquelle, pour lui, il n'avait pas de sentiment intellectuel et une situation où le sentiment intellectuel lui semblait présent. C'est à partir d'entretiens d'explicitation, conduits avec les 5 participants, que nous avons, en relevant les expressions communes, tenté d'identifier les invariants.

Ce travail nous a permis de réfléchir sur les contours du « sentiment intellectuel » que Pierre a également nommé « la chose ».

II - Présence ou absence du sentiment, intellectuel :

Situation avec absence de sentiment intellectuel

Ce sont des situations dans lesquelles, nous décidons de faire une activité et qu'aucune question ne se pose : début de l'activité- réponse immédiate, ce qui indiquerait que le contenu de l'action est présent. Par exemple : Je reçois des amis et je dois composer un repas, je sais, sans me poser de questions, ce que je vais faire et je sais que cela conviendra. Au travers des différentes situations exposées, les termes utilisés qui, selon nous, ont indiqué l'absence de sentiment intellectuel ont été : « cela se déroule tout seul, c'est un plan, je sais ce que je vais faire, j'ai immédiatement trouvé une solution ». Les images sont nettes et précises, il n'y a « pas d'ombre », pas de pensées « critiques », la sensation physique est une sensation d'assurance.

Situations avec présence de sentiment intellectuel

Lorsqu'on entreprend une activité et qu'un doute nous surprend quant à la réponse à apporter, tout en ayant l'impression qu'elle sera trouvée. Il y a absence de contenu, aucun mot ne peut désigner cet état. C'est peut être ainsi que naît le sentiment intellectuel. Au cours des différents entretiens d'explicitation, c'est en dépliant les moments où s'exprime le «doute», les «je ne sais pas», « je sais que c'est là mais je ne sais pas quoi » que nous avons relevé les expressions suivantes :

« Je ressens un déséquilibre intérieur, un frémissement cela bouge, ce n'est pas ajusté, c'est fulgurant impérieux, cela s'impose en moi, j'ai la certitude que c'est là, je sais qu'il y a quelque chose mais je ne sais pas quoi, c'est une aventure, c'est excitant etc. ». Il y a par exemple des pensées présentes qui s'éliminent sous la pression d'une autre « pensée non consciente ». Une sorte de bulle grise qui contient quelque chose, qui fait ressentir ce non ajusté, qui amène le « ça me brasse ». Selon nous, ces expressions pourraient identifier la présence du sentiment intellectuel

III - Les invariants repérés dans les situation explicitées

Nous avons, lors des cinq entretiens, estimé qu'il n'avait pas de sentiment intellectuel dans une activité où aucune question ne se pose, le contenu est présent même s'il n'est pas explicité (conscient). Par contre, il y a sentiment intellectuel lorsque dans la situation présentée se sont exprimées les impressions suivantes :

- la certitude que c'est là, qu'il y a un contenu sans pouvoir dire lequel (ça me brasse etc.)
- l'apparition d'un déséquilibre intérieur, de sentiment non ajusté, d'un décalage (...) un état de suspension (c'est là quelque part, au-dessus, devant, etc.)
- sa présence est impérieuse, fulgurante (arrêt de la pensée, j'ai un trou etc.)

A la fin de ce premier travail il nous a semblé que le sentiment intellectuel, au moment où il survient et au cours de sa durée, n'était pas à considérer comme étant un « blanc » ou représentant un « vide » mais qu'au contraire, il était plein, volumineux, qu'il possédait une forme, une force créatrice, une qualité propre. Nous avons découvert son caractère itératif car si on ne l'écoute pas, il réapparaît subitement, peut devenir insistant voir encombrant. En conséquence, il est nécessaire « d'apprendre à s'écouter, à l'écouter »

Une réponse sans question pour un exercice sans solution

Maryse Maurel

Claire me demande un entretien d'explicitation

Claire, les anciens du GREX la connaissent. Elle a accepté d'être mon *sujet* lorsque je cherchais à fragmenter l'activité mathématique. J'ai présenté au séminaire du GREX un protocole issu de ce travail le 16 janvier 1995 (Merci à mon ordinateur dont la mémoire est plus sûre que la mienne). En décembre 1995, Claire est en deuxième année de DEUG. Elle me téléphone un jour pour que je l'aide à expliciter deux épisodes qui ont été importants pour elle et qui se sont produits dans la même semaine : la résolution d'un casse-tête un soir avec des amis et la résolution d'un exercice d'informatique dans une séance de TD. Par téléphone, elle passe le contrat avec moi. Elle a envie de tirer de ces deux expériences des informations sur son fonctionnement et pense qu'un entretien d'explicitation l'aidera à aller plus loin qu'elle n'a pu le faire toute seule.

Elle me demande si je suis intéressée.

Je suis intéressée, bien sûr !

Si j'ai le temps.

Je le trouverai.

Elle pense que les deux situations se ressemblent, elle y a déjà beaucoup réfléchi, elle a trouvé des choses, mais elle n'arrive pas, toute seule, à aller assez loin dans l'élucidation des moments où elle a eu le déclic. Elle m'explique qu'elle aimerait savoir ce qui s'est passé juste au moment où, dans les deux cas, la solution lui est apparue comme un truc qui met les deux bouts ensemble, où la solution s'est imposée visuellement à elle. Elle me dit que jamais encore, elle n'avait vu la solution écrite dans sa tête comme elle l'a vue, ce jour-là, pour l'exercice d'informatique. Elle pense que si elle pouvait retrouver le déclic, savoir ce que c'est et savoir le maîtriser, elle pourrait l'utiliser dans son travail universitaire. Pour le jeu, elle voudrait savoir pourquoi le creux de l'anneau s'est imposé à elle comme élément essentiel de la résolution et pourquoi tout d'un coup elle a vu comment faire pour sortir le deuxième anneau. Elle me demande si c'est possible. Les questions qui l'intéressent derrière ces deux situations sont : qu'est-ce qui se passe quand je résous un exercice ? qu'est-ce qui fait que je trouve la solution d'un problème ?

Je ne sais pas répondre, mais je suis d'accord pour essayer, et c'est elle qui me dira quand elle en saura assez. Je ne suis pas spécialiste en casse-tête et totalement incompétente en informatique (je n'ai donc aucun mal à adopter une position basse). Même si je ne me sens pas sûre de pouvoir l'aider, je suis intéressée. Si elle n'est pas satisfaite du résultat, nous pourrions faire un deuxième entretien. Nous prenons donc rendez-vous pour le 8 décembre 1995 à 14 heures dans mon bureau.

Le sentiment d'un sentiment

Nous avons passé la plus grande partie de l'entretien sur l'exercice d'informatique.

J'ai enregistré la séance avec le projet de travailler ce protocole. J'ai écouté deux ou trois fois les deux cassettes, sans les retranscrire. Ce que j'avais recueilli ce jour-là, je n'ai pas su l'interpréter. Quelque temps après, Claire m'a demandé des nouvelles. Je n'ai rien su lui dire de plus que ce que nous avions dit à la fin de l'entretien. Elle a oublié de m'en reparler. J'ai oublié de reprendre cet entretien.

MAIS,

en rentrant de Saint Eble, après les journées expérientielles sur le *sentiment intellectuel*, le souvenir de cet entretien m'est revenu. Le souvenir seulement, sans les détails. Et, dans la voiture, en laissant revenir ce qui revenait comme ça revenait, j'ai su que j'avais déjà rencontré au moins un *sentiment intellectuel*, sans savoir le nommer, avant de venir à Saint Eble. Et le lendemain, j'ai mis les cassettes dans le magnétophone à pédales et voici ce que j'y ai trouvé.

Le contrat et le problème de Claire

Au début de l'entretien, je rappelle à Claire que c'est elle qui saura reconnaître ce qu'elle cherche et ce qu'elle veut trouver. C'est donc elle qui choisira le moment à fragmenter. Elle choisit de commencer par l'exercice d'informatique parce que, dit-elle, elle sait ce qui a déclenché sa "vision". Je lui propose de m'emmener dans son évocation au moment qui l'intéresse et de prendre le temps de vérifier que ce qui a déclenché cette "vision" est bien ce qu'elle a trouvé en y réfléchissant toute seule. Claire a déjà fait l'expérience de l'évocation, de l'explicitation et de l'accès au pré réfléchi. Elle sait où elle va. Nous ferons le point ensemble sur les informations recueillies. Nous sommes donc dans une situation de co-recherche particulière : la question a été posée par Claire et nous ferons le point ensemble sur les informations obtenues.

Vous pouvez sauter le paragraphe qui suit. Si je ne le mets pas, vous me le demanderez. Si vous n'y comprenez rien, c'est que vous l'avez lu, tant pis pour vous, je vous avais prévenu(e)s.

Claire m'explique alors que l'exercice dont elle veut parler (*exo 1*) concernait une fonction récursive, qu'il y avait une liste, par exemple $L = ((a)bc)$, dont on cherchait la profondeur et qu'il fallait donner une condition de sortie. Si la liste est vide, la profondeur est 1. Deux fonctions sont définies, la première, *car L*, donne le premier élément de la liste, c'est-à-dire (a). La deuxième, *cdr L* donne la liste sans le premier élément, c'est-à-dire (bc). Je lui ai demandé ce que signifiaient *car* et *cdr* mais elle ne le savait pas. Qu'importe, je la suis et je renonce à comprendre. Je m'accorde à elle et je retiens les quelques mots indispensables pour les relances. Elle m'explique que c'est toujours le même raisonnement : on sait faire sur un truc plus petit (ici *cdr L*) et on explique comment on trouve le résultat quand on rajoute le premier élément, c'est-à-dire (a). Donc il fallait regarder si le premier élément était une liste car on connaissait la profondeur de (a). D'où le test. Et c'est là qu'elle bloquait. Il y avait des listes de listes de listes - sur une feuille, elle avait écrit $L(((a))((bc)))$ - et il fallait compter des parenthèses. Cet exercice, elle l'avait cherché toute seule quelques jours avant la séance dont elle va parler et elle n'avait pas résolu la question de savoir comment on pouvait descendre niveau par niveau dans ces listes. Puis elle n'y avait plus pensé jusqu'au moment qu'elle a choisi d'évoquer.

Récit et évocations de Claire

Claire est en TD, le professeur traite au tableau des exercices qu'elle a déjà faits, donc elle prépare un exercice pour la séance suivante (séance sur machine) tout en vérifiant de temps en temps sur le tableau que les exercices qu'elle a déjà faits sont justes. Agnès et elle sont dans le fond de la salle, près de la fenêtre. Elles font le même exercice, chacune écrit sa solution sur sa feuille, en disant tout doucement ce qu'elle est en train d'écrire au fur et à mesure qu'elle l'écrit. Agnès dit un truc et Claire pense à cet exercice non résolu (*exo 1*), elle se dit "ça y est, pour profondeur, je sais", elle écrit, et c'était bon.

C1 On faisait un autre exercice (*exo 2*) et je ne sais pas ce qu'Agnès m'a dit et j'ai compris. Je l'ai vu s'écrire, j'ai vu s'écrire la comparaison et après il suffit de mettre un test et c'est bon.

[Remarque après-coup : Je peux dire maintenant que la réplique ci-dessus résume pour Claire, en une phrase, le moment où elle a trouvé. C'est ce moment que nous avons fragmenté ensemble et dont je résume les étapes successives dans le paragraphe "document pour la discussion" à la fin de ce texte. Si vous manquez de temps, vous pouvez donc aller directement lire ce document].

Je respecte le contrat que nous avons passé et je lui rappelle que c'est elle qui choisit le moment à fragmenter.

C2 Ce qui me semblerait intéressant, c'est de regarder qu'est-ce qui a fait que quand dans un autre exercice (*exo 2*), c'était quasiment la même situation, on testait si le premier élément était une liste et on rappelait la fonction sur le premier élément, là dans un autre exercice (*exo 2*) j'ai vu que ça marchait, qu'on avait le droit de le faire, qu'est-ce qui a fait que tout de suite après, j'ai trouvé la solution alors que je n'y avait pas pensé de toute la journée à cet exercice (*exo 1*).

L'entretien d'explicitation se déroule de façon classique, Claire décrit le contexte et nous entrons dans la résolution de l'exercice au moment elle travaille avec Agnès sur un exercice (*exo 2*) pour préparer la séance sur machine, elle ne sait plus lequel car ils sont tous pareils, les fonctions ont toujours la même tête, le nom, la déclaration des variables, le IF du test, une série de tests, la première c'est la condition de sortie, généralement la deuxième c'est SI le premier élément est une liste et SINON qu'est-ce qu'on

fait. Elles en étaient là. Elles se disaient ce qu'elles écrivaient (très doucement pour ne pas gêner le professeur) et elles le faisaient en même temps en vérifiant par de petits coups d'œil qu'elles avaient écrit la même chose sur leur feuille respective.

C3 Et Agnès dit "on rappelle la fonction sur *car L*" et je dis "ça, on a le droit de le faire ?", Agnès dit "oui" et moi je ne le savais pas. Je lui ai dit "mais tu es sûre, tu es sûre" et elle me dit "oui" et elle m'a expliqué pourquoi. Et j'ai dit "ah mais c'est bon, pour l'autre exercice (*exo 1*), je sais".

M Je te propose de regarder ce qui se passe entre le moment où Agnès dit "*car L*" et le moment où tu dis "c'est bon".

Claire reste très longtemps sans parler, elle prend une feuille, elle écrit, elle retrouve avec beaucoup de précisions l'exercice du TD (*exo 2*) et ce qu'Agnès disait très doucement tout en écrivant.

C4 Agnès dit "on rappelle la fonction sur *car L*" et j'entends *car* et je le lui montre avec la crayon et je lui dit "tu es sûre qu'on a le droit de le faire ?". Elle me dit "oui, oui puisque ..." (*explications techniques d'Agnès, si vous êtes d'accord, passons à la suite*). Et c'est là que je me dis "alors dans mon exercice (*exo 1*) j'ai le droit aussi", c'est comme l'élément d'un puzzle qui me manque, un truc qui met les deux bouts ensemble, un déclic.

Je lui propose d'aller voir ce qui fait qu'à ce moment-là précisément elle a pensé à l'autre exercice (*exo 1*), qu'est-ce qui s'est passé entre le moment où Agnès dit "on rappelle la fonction sur *car L*" et le déclic. Elle est d'accord mais elle essaie d'interpréter ce qu'elle trouve au fur et à mesure qu'elle le trouve et je n'obtiens que ce qu'elle a déjà trouvé dans son introspection préalable. Nous repassons plusieurs fois le contrat pour aller chercher ce qui s'est passé entre les deux, je lui reparle de l'entretien "Claire et ses clés" où elle s'était laissée guidée pour retrouver ce qu'elle avait pensé en mettant la clé dans la serrure, alors qu'elle était sûre que c'était impossible à retrouver, je lui demande de lâcher et de se laisser guider en se contentant de décrire, et je lui propose de reporter à plus tard la discussion sur les informations recueillies. Elle accepte, elle retrouve les sensations de son corps sur la chaise (Pour moi aussi, la référence à "Claire et ses clés" a été une situation-ressource puisque je me suis rappelée que la modalité d'accès au souvenir de Claire était kinesthésique).

C5 J'entends Agnès qui dit "on rappelle la fonction sur *car L*", je regarde sur sa feuille ce qui m'a arrêtée ... Agnès continue à écrire, j'attends qu'elle ait fini, c'est un peu après qu'il faut se mettre (*pour l'évocation*), là quand je le vois (*le = ce qu'Agnès a écrit*), j'en suis encore au stade où je crois que ça marche pas ... je pense qu'elle s'est trompée ... j'ai l'impression qu'elle s'est trompée, comme je sais au fond de moi qu'Agnès se trompe rarement, je me dit elle n'a pas mis ça au hasard. Donc il y a quelque chose là qu'Agnès pense juste, que je ne connais pas et que je pense qui est faux.

M Il y a les deux idées : je pense que c'est faux mais Agnès ne se trompe pas souvent donc il faut voir.

C6 C'est ça, je lui montre avec le crayon et je lui dis "pourquoi tu mets ça là, est-ce que tu as le droit ?" et là elle m'explique pourquoi.

Je lui propose de détailler le point important.

C7 Le point important, c'est peut-être le moment où elle arrive à me convaincre, elle explique, à ce moment-là je suis convaincue et juste après je pense à l'autre exercice.

Je lui propose de retrouver le moment où elle a été convaincue.

C8 Ce qui m'a convaincue, c'est qu'elle m'a donné un exemple, elle a fait mouliner la fonction, elle l'a fait marcher à la main.

M Décris-moi ce qu'elle a fait pour te donner un exemple.

Claire décrit l'exemple.

C9 Elle a écrit, elle a écrit en dessous (*de ce qu'elle était en train d'écrire avant la question de Claire*), elle a posé son stylo et elle a pris son crayon de papier, elle a écrit une liste.

Je lui propose de ralentir. Je ne retranscris ici que les réponses de Claire.

C10 Le premier élément est une liste, oui, donc on rappelle la fonction sur ça (*elle écrit en même temps et parle très lentement*) donc là c'est une liste, donc on revient ici, on repart, *car L*, mais *L* devient ce machin-là, ça va donner ça, c'est encore une liste, on repart, (*change (car L)ue*), *car L* ça va être 1, et pour 1 on sait faire parce que c'est le truc d'après, voilà, c'est comme ça qu'elle m'a expliqué. Moi j'ai compris que ça descendait de niveau à chaque fois, comme un amphi.

Je pense que Claire vient de reconstituer la solution mais que ce n'est pas celle d'Agnès. Je lui

demande de décrire ce qu'elle fait pendant qu'Agnès fait tourner la fonction à la main.

C11 Je regarde ce qu'elle fait sur sa feuille, elle met un petit crochet, j'attends, deuxième petit crochet, j'attends, et au troisième petit crochet je sais ce qu'elle va dire ou écrire, juste avant qu'elle explique, directement, je passe à la ligne en dessous, quand on arrive à ça on sait faire puisqu'on l'a écrit en dessous, ... et si c'est écrit comme ça on sait faire, après ça remonte tout seul, donc c'est correct, je me dis que la fonction va s'occuper du 1 écrit comme ça, je me dis là c'est bon, donc il arrive un moment où elle (*la fonction*) s'occupe du 1 écrit comme ça, seul, donc ça on sait faire, donc ça c'est juste.

Je ne suis pas sûre que Claire soit vraiment en évocation et je lui propose de retrouver ce qui s'est passé précisément ce jour-là quand Agnès a fait tourné la liste à la main, qu'elle a mis un premier petit crochet, qu'elle a fait tourné, qu'elle est revenue, qu'elle a mis un deuxième petit crochet, qu'elle est revenue là et juste au moment où elle met le troisième petit crochet

C12 Je sais ce qui se passe, je le pense, donc ça va plus vite qu'elle de l'exprimer, en pensée je descends les échelons plus vite que ce qu'elle ne le fait en l'écrivant et quand j'arrive au 1, je lui dis "ah oui d'accord" (*et elle claque ses doigts*), Agnès dit "c'est bon ?" (*là elle est en évocation car elle a pris le ton et la voix d'Agnès*), là c'est quasiment automatique, je lui dit "ah mais dans le truc profondeur, c'est comme ça", je le dis tout fort, c'est presque instantané, dès que je suis convaincue que ça c'est bon, l'autre truc me vient à l'esprit et ça vient tout de suite, c'est instantané, et juste avant j'ai vu s'écrire ça dans ma tête un gros supérieur ou égal bien gras (*elle le dessine*) et après c'était écrit mais un peu flou, je savais pas exactement mais j'avais l'idée, et c'est pour ça, j'ai pris vite un papier et je l'ai écrit à toute allure, et j'ai écrit, j'ai écrit, bizarrement je n'ai pas commencé par ça, j'ai commencé par profondeur, *car L*, il faut comparer avec profondeur du reste (*elle écrit*) il faut comparer avec ça et donc il faut faire un test, donc on met un IF et voilà et après même, ce qu'on fait dans ce cas-là, après, je l'ai même pas écrit, ça allait tout seul.

Je lui propose d'aller encore plus dans ce qui s'est passé entre le moment où Agnès dit "c'est bon" et le moment où elle a vu s'écrire le gros supérieur ou égal bien gras.

C13 Je l'ai vu s'écrire avant de dire "mais c'est ça".

Je lui demande de décrire ce qu'elle a vu s'écrire.

C14 C'est difficile à décrire, ce qui est sûr, ce qui est clair, c'est que je l'ai vu comme je l'ai dessiné, bien gras et après c'était mélangé, c'était, c'est bête ce que je vais dire, un mélange d'idées et d'écriture (*elle le dessine*).

Je lui propose de regarder ce qui s'est passé entre le moment où, pendant qu'Agnès faisait ses gestes avec ses petits crochets, elle était déjà descendue plus vite qu'elle par la pensée et avait dit "ça on sait faire" et le moment où elle a vu le supérieur ou égal bien gras s'écrire dans sa tête.

C15 Ce truc (*elle montre ce qu'elle a dessiné*) je sais pas d'où il sort, c'est pas l'exercice d'avant qui m'a fait ...

M Mais juste avant que tu voies ce signe

C16 Comparer, c'est le mot comparer qui me vient à l'esprit (*Agnès ne l'a pas dit*), il suffit de les comparer, comparer (*un ton plus haut et très sec*) puisqu'on sait faire.

M Et juste avant que tu penses comparer et juste après que tu sois descendue par la pensée plus vite qu'Agnès

C17 Il se passe que je suis convaincue que ça c'est bon, c'est assimilé, digéré, donc juste à ce moment-là, je pense à l'autre exercice et je dis "il suffit de les comparer, comparer puisqu'on sait le faire", c'est ça que je voie, c'est ça que je voie, avant, juste avant, c'est les petits bidules (*les petits crochets*) comme ça et quand il y a ce 1 qui me vient, je me dis donc c'est bon, ça c'est intégré, je sais, je sais que c'est juste, je sais, c'est en moi, ça devient mien.

Je lui demande alors (mais comment pouvais-je anticiper la suite ?) :

M Décris moi ce qui se passe quand tu sais que c'est devenu tien, comment tu sais que c'est devenu tien.

C18 Quand vous voyez un habit dans une vitrine (*j'essaie de l'arrêter pour la ramener sur le moment évoqué, je n'y arrive pas*), enfin moi ça me fait comme ça, je me dis "tiens, il m'irait bien" (*et elle fait le même claquement de doigts qu'en C12*), et tout de suite, si je l'achète pas tout de suite, je vais dire, mettons que c'est un pantalon, ah mon pantalon je vais l'acheter demain après-midi, je dis mon pantalon, c'est devenu le mien et quand j'y vais, je sais pas, je me le suis déjà

approprié, là c'est pareil, c'est quelque chose qui est déjà rentré dans mon entourage, dans mon environnement, dans ce qui fait que je suis ... je deviens folle (*les derniers mots sont inaudibles sur la cassette, mais je m'en souviens ! elle s'arrête, profondément troublée*) non mais j'ai l'impression que je deviens folle (*elle est tellement troublée que je lui propose d'arrêter, de sortir, de prendre un thé, elle dit que ce n'est pas la peine et elle continue*).

C19 Ça me dérange pas parce que c'est avec vous et que vous êtes d'accord pour le faire mais n'importe qui qui m'entend, il dit celle-là ... j'ai pensé à d'autres choses, quand je dis tu deviens folle, j'ai l'impression de parler de ça comme d'un truc qui m'est personnel, comme d'un truc qui a pu m'arriver dans la vie, d'événements particuliers.

Je lui explique que nous sommes dans sa pensée privée, qu'elle ne va pas raconter ça à n'importe qui, que nous pouvons nous arrêter et qu'elle peut continuer toute seule.

C20 Pendant un instant, j'ai eu l'impression que ce n'était plus d'informatique que je parlais, ça fait bizarre quand même, j'avais l'impression de me livrer tout entière à vous, je vous raconte ma vie quoi.

Je repasse le contrat et lui demande ce qu'elle a trouvée qu'elle ne savait pas : elle a trouvée la descente dans la liste et le fait que le signe supérieur ou égal lui est apparue juste après qu'elle se soit convaincue que ce qu'a expliqué Agnès était juste. Mais elle continue toute seule à expliciter le "ça m'appartient".

C21 Et quand je dis ça m'appartient, moi j'ai l'impression d'être construite de plein de petits bidules qui se raccrochent comme ça à chaque fois, là c'était un de plus, alors peut-être j'ai pensé à tous les bouts, je sais pas, peut-être que j'ai pensé à tous les autres petits trucs, c'est comme l'an dernier quand vous disiez qu'il fallait récolter tous les trucs bien chez les profs qu'on pouvait rencontrer, puis faire son miel, c'est ça, j'ai appris ça en cours d'informatique tel jour, c'est l'ensemble des choses que j'ai l'habitude de côtoyer, que je connais, dont je peux faire ce que je veux, et dont je dispose à tout moment, les gamins disent tout le temps "c'est à moi", c'est exactement cette notion, j'en suis sûre, ça m'appartient, c'est comme de dire que c'est en moi, c'est bête de dire ça, pour prendre un exemple inverse, il y a des choses que j'ai vues l'an dernier, que j'ai apprises, mais qui ne sont pas en moi, je ne garde que ce qui m'intéresse et ce qui ne m'intéresse pas ou que je ne sais pas ou que je sais mal, c'est pas en moi. Ce que vous aviez fait l'an dernier, l'aide au changement, ça s'inscrit aussi là-dedans, je suis sûre que je vais réussir une interro quand tout ce qu'on va me demander, c'est des choses qui sont en moi, quand c'est pas en moi ..., quand j'arrive à me convaincre, quand je suis sûre que ce qu'on va me demander c'est quelque chose que j'ai à disposition tout le temps et que je maîtrise bien, j'ai toujours la trouille, mais là j'arrive à la contenir ... Je pensais à un autre truc, j'ai pensé à tout ce qui fait que je suis moi, mes idées, mes convictions, ma foi, tout et c'est là que je me suis dit Claire tu déliras, c'est plus de la recherche, c'est plus des maths, c'est plus de l'informatique. Bon après j'ai exprimé ça en disant je suis folle, ça veut dire que je rattache des choses auxquelles un être normal ne les rattache pas.

Elle me demande si j'ai parfois des pensées aussi étranges. Je lui réponds.

A la fin de l'entretien, apaisée, elle y revient encore et dit :

C22 Les petits bouts, c'est ce qui me crée, c'est ça qui m'a troublée tout à l'heure, c'est ce qui me fait d'unique, il n'y a que moi qui ai cette combinaison, cet arrangement de tous ces petits bouts-là, et qui fait que je suis moi Claire.

Conclusion et questions de Claire

À la fin de l'entretien, Claire, à ma demande, a formulé les questions qui étaient restées sans réponse pour elle :

Comment passe-t-on de là (7 ?) à là (13 ?), c'est exactement comment savoir dans un exercice pourquoi faire une multiplication plutôt qu'une addition, c'est la même chose, mais comment je m'y prends pour savoir ? J'ai une petite case que je me suis appropriée (7 ?) qui me renvoie à l'exercice cherché quelques jours avant, alors que généralement, on a un exercice et il faut savoir prendre les petites cases là où il faut. Ici, l'exercice revient se coller là-dessus. Mais comment ça se renvoie ? C'est spontané ? Y a-t-il encore quelque chose à trouver, que nous n'avons pas trouvé ici ?

Depuis le 8 décembre 1995, Claire attend les réponses à ces (ses) questions. Je l'avais pourtant bien

prévenue que, dans la recherche, on se pose souvent des questions dont les réponses ne viennent que fort longtemps après, quand elles viennent !

Document pour la discussion : synthèse des informations recueillies

Je mets dans l'ordre : Ce que dit Claire
 Mes commentaires
 Ce qui m'a arrêtée en 95

(1). J'entends Agnès qui dit "on rappelle la fonction sur *car L*".
Cette phrase est un signal d'alerte pour Claire, elle a une intuition.
J'avais identifié ici un déclencheur.

(2). Je regarde sur sa feuille ce qui m'a arrêtée.
L'intuition déclenche une action.

(3). J'ai l'impression qu'elle s'est trompée, comme je sais au fond de moi qu'Agnès se trompe rarement, je me dis elle n'a pas mis ça au hasard.
L'intuition a indiqué une direction de travail sans but, Claire a une intention qui oriente la suite de son travail.

(4). Donc il y a quelque chose là qu'Agnès pense juste, que je connais pas et que je pense qui est faux.
Claire cherche quelque chose qui est sans contenu, elle a conscience de cette absence de contenu et a l'intention de trouver.
Je n'avais pas retenu ces informations comme pertinentes dans le déroulement de la séquence. C'était des commentaires de Claire sur son action.

(5). Je lui dis "pourquoi tu mets ça là, est-ce que tu as le droit ?".
L'intention pilote une action. Elle pose une question à Agnès.

(6). Agnès m'a donné un exemple, elle a fait mouliner la fonction, elle l'a fait marcher à la main.
 (7). Au troisième bidule (*crochet*), en pensée je descends les échelons plus vite que ce qu'elle ne le fait en l'écrivant.
Claire traite l'information donnée par Agnès.

(8). Je vois les petits bidules comme ça et quand il y a ce 1 qui me vient, je me dis donc c'est bon.
Le jugement de Claire, "c'est bon",

(9). Je suis convaincue que ça c'est bon, c'est assimilé, c'est bon, ça c'est intégré, je sais, je sais que c'est juste.
déclenche chez elle l'évidence intellectuelle, un sentiment de certitude.

(10). Je sais, c'est en moi, ça devient mien, ça m'appartient, moi j'ai l'impression d'être construite de plein de petits bidules qui se raccrochent comme ça à chaque fois, là c'était un de plus, ça m'appartient, c'est comme de dire que c'est en moi.
Pendant l'évocation, à ma demande, elle explicite son état de certitude.

(11). Quand je suis sûre que ce qu'on va me demander c'est quelque chose que j'ai à disposition tout le temps et que je maîtrise bien, j'ai toujours la trouille, mais là j'arrive à la contenir.
Pendant l'évocation, Claire décrit comment elle utilise la certitude dans l'action, c'est une ressource pour elle.

(12). Les petits bouts, c'est ce qui me crée, c'est ce qui me fait d'unique, il n'y a que moi qui ai cette combinaison, cet arrangement de tous ces petits bouts-là, et qui fait que je suis moi Claire.
Le mouvement vers l'horizon de l'identité de Claire déclenche chez elle une émotion très forte lors de son évocation.
C'est ce passage qui m'a laissée perplexe en 95. Je n'obtiens plus ici, ce qui était mon but, à savoir une fragmentation de l'action, mais quelque chose que je n'ai pas pu nommer. Malgré la finesse de la fragmentation, nous n'avons "rien" trouvé. Il n'y a plus d'action. Il y a ce remplissement d'évidence très fort, que Claire décrit très bien et qui, pour elle, renvoie à ce qu'elle est.

(13). Comparer, c'est le mot comparer qui me vient à l'esprit, il suffit de les comparer, comparer puisqu'on sait faire.

(14). J'ai vu s'écrire dans ma tête un gros supérieur ou égal bien gras et après c'était un mélange d'idées et d'écriture, un peu flou, je savais pas exactement mais j'avais l'idée.

La certitude a permis le surgissement d'une intention d'action ("il suffit de les comparer", comme début de solution pour un exercice encore inconnu) et de la représentation mentale d'une écriture symbolique " $\leq$ " qui traduit effectivement l'action de comparer. Des gestes mentaux sont esquissés.

(15). Là je me suis dit que je savais faire l'autre exercice.

Un nouveau jugement accompagne l'émergence de l'exercice non résolu qui va s'emboîter à cette solution toute prête.

(16). J'ai écrit la solution : j'ai pris vite un papier, j'ai commencé par profondeur, il faut comparer avec profondeur du reste. Donc il faut faire un test, donc on met un IF. Et voilà, et après, je l'ai même pas écrit, ça allait tout seul.

Claire effectue mentalement une action non visée a priori : tout dégringole instantanément, l'exercice 1 est résolu.

En 95, Claire et moi, nous avions pour but de trouver toutes les étapes de cette résolution. Il me semble qu'il y a, dans cette séquence, des opérations mentales non conscientisables, tout ce qui concerne la mise en relation de la connaissance découverte avec l'exercice non résolu. Je vous rappelle que la durée en temps réel de cette séquence est de l'ordre de quelques minutes en tout, et que le déroulement des étapes de (8) à (15) a été, d'après Claire, instantané, "ça vient tout de suite, c'est instantané" dit-elle en C12.

Ce que j'attends de vous le 4 décembre

J'attends donc de vous, le 4 décembre, que vous m'aidiez, dans le cadre du travail de recherche sur le *sentiment intellectuel*, à analyser la description de la séquence évoquée ici par Claire, à interpréter les phases que j'ai décrites et à trouver les mots justes pour en rendre compte.

Y a-t-il vraiment du *sentiment intellectuel*, dans cette séquence (je pense que oui). Si oui, que pouvons-nous en dire ?

Voici ce que je propose pour lancer la discussion :

Il y a Claire qui est le sujet qui décrit un vécu signifiant pour elle.

Il y a la situation qu'elle décrit {Claire, Agnès, des exercices, une discipline - l'informatique -, un savoir en construction sur cette discipline}.

Dans la situation, il y a une intuition et une intention de recherche sans contenu.

Il me semble que trois couches de sens enveloppent la situation :

- i) la certitude de Claire sur ce morceau de savoir qu'Agnès lui donne et qu'elle s'approprie aussitôt,
- ii) certitude qui rejoint la certitude sur ce qu'elle sait qu'elle sait (mais faut-il mettre deux couches ? Là aussi il me semble que oui, car la deuxième certitude est d'une autre nature que la première, elle est présente chez Claire en continu, la première est fugitive mais elle contribue à l'organisation de la deuxième qui est permanente et mobilisable),
- iii) et enveloppant le tout, la conscience qu'a Claire d'être unique et d'être faite de toutes ses expériences agrégées les unes aux autres. "Les petits bouts, c'est ce qui me crée, c'est ce qui me fait d'unique, il n'y a que moi qui ai cette combinaison, cet arrangement de tous ces petits bouts-là, et qui fait que je suis moi Claire".

Les effets perlocutoires

Paru dans Expliciter 30, mai 1999

Propositions d'un programme de travail pour le séminaire de Saint Eble 1999

Description et analyse des effets des relances et questions

Pour avoir tous été interviewés sur le mode de l'entretien d'explicitation, nous tous au GREX sommes familiers avec les effets des questions ou propositions de l'autre : comment nous avons dans certains cas l'impression d'être tenu, guidé, accompagné ; comment dans d'autres cas nous pouvons avoir l'impression de nous retrouver sans accompagnement, un peu perdu, à la fois encore absorbés dans l'évocation, et en même temps en attente que l'autre joue son rôle, qu'il nous contienne, qu'il aide, par une question, à approfondir la description. En travaillant sur le thème de l'attention, nous avons découvert l'importance cruciale de la direction de l'attention. Nous sommes attentifs à ce vers quoi nous sommes orientés. Mais ce qui est crucial, c'est qu'à tout moment, que ce soit dans la perception externe ou que ce soit quand nous sommes tournés vers l'aperception de notre activité intérieure, une multitude d'objets, de parties d'objets, de propriétés d'objets sont potentiellement visibles, potentiellement disponibles pour que nous les saisissons dans le rayon de notre attention. Il ne suffit pas que quelque chose soit accessible pour que nous la prenions en compte. Il faut en plus que nous la prenions pour thème, que nous la distinguions du champ de tout ce qui est en concurrence potentielle, Husserl parle à ce sujet de fonction élective de l'attention.

Un des effets remarquable des questions est qu'elles orientent la direction de l'attention, elles aident à ce que nous nous tournions vers des parties ou des propriétés que sans cela nous n'aurions pas prises en compte. C'est un des modes d'action des questions sur l'autre, c'est un des effets primordial : modifier la direction de l'attention. Conduire l'autre à faire attention à des aspects qu'il ne prend pas en compte. Peut-être ne les connaît-il pas et la question oriente (en structure, car si c'était par le contenu, cela induirait la réponse) l'intérêt de l'interviewé à prendre en compte des aspects de son expérience dont il découvre qu'ils existent, qu'ils sont accessibles, et que seul il n'aurait même pas eu l'idée de les noter. Peut-être, les connaît-il, mais focalisé par un autre intérêt, il les oublie, ou est complètement indisponible, obnubilé qu'il est par ce qu'il tient dans sa pensée.

Les questions ont des effets sur l'activité mentale de l'autre, et aussi sur son état interne. Non pas de façon mécanique, heureusement, cependant il est clair que parler c'est agir sur l'autre. C'est devenu d'une grande banalité, et même depuis Austin un lieu commun de la pragmatique. Mais la plupart du temps ce qui est exprimé c'est la conviction que dire c'est faire (faire quelque chose à l'autre). Mais, à ma connaissance, il n'y a pas d'accès au témoignage de l'autre. Il n'y a pas de vérification introspective de ce que l'autre a vécu quand il a entendu la question.

Nous avons un tout petit peu esquissé ce type de problèmes en comparant en 97, les effets différentiels de : « comment vous faites ? », par comparaison avec « qu'est-ce que vous faites ? ».

Dans les stages, nous sommes plusieurs à expérimenter la position où les stagiaires nous questionnent, ou nous guident vers l'évocation, tout en donnant un compte-rendu de ce que nous vivons au fur et à mesure en tant qu'interviewé.

Ce serait intéressant d'explorer ensemble la description des effets qu'ont sur nous les formulations de questions. Nous pourrions systématiser un peu le programme d'exploration de manière à pouvoir

comparer nos observations, ou nous séparer en petits groupes autonomes pour accroître le contraste des cheminements de recherche, comme nous l'avons déjà expérimentés en 98.

Examiner comment nous pouvons enrichir les réponses intuitives que nous avons déjà, de par notre pratique : Comment les relances (c'est plus large que les seules questions) nous guident ou pas, nous aident à accéder à l'évocation ou nous en font sortir ; nous contiennent ou nous distraient ; comment notre attention est guidée comme dans un sillon que l'on creuse, et comment nous bifurquons et perdons le fil sous l'effet d'une relance à effet centrifuge ; comment nous sommes aidés à faire confiance et comment nous nous retrouvons dissociés des intentions de l'intervieweur... etc.

Etes vous intéressé ?

Pierre Vermersch

Séminaire expérientiel de recherche de Saint-Eble 1999

Le séminaire se déroule du vendredi 27 août à 10 h au dimanche 29 août à 16h.

La veille du vendredi, le jeudi soir à partir de 19 h apéritif "dinatoire".

Le séminaire est accessible aux membres actifs du Grex avec des dérogations possibles.

Il n'y aura pas de diffusion d'informations complémentaires d'ici le mois d'août, si vous souhaitez venir, INSCRIVEZ-VOUS pour que nous puissions prévoir les commandes pour les déjeuners.

Vous pouvez modifier votre décision dans la semaine qui précède en téléphonant au 04 71 77 25 84

La participation au séminaire est gratuite, l'hébergement est à la charge des participants, et il faut que vous prévoyiez une participation pour le repas de midi pris sur place.

Si vous n'êtes jamais venu à Saint Eble, écrivez nous : Place de la Mairie, 43300, Saint Eble, nous vous enverrons une fiche de renseignements sur la situation géographique, les moyens d'accès, les possibilités d'hébergements dans la région.

Le séminaire 99 visera l'explicitation des effets des questions et des relances.

Paru dans Expliciter 36, septembre 2000

L'effet des relances, Saint Eble 1999

*Groupe de travail : Pierre Vermersch, Maryse Maurel,
Claudine Martinez, Claude Marty, Nadine Faingold.*

Essai de mise en perspective du travail de Saint Eble 1999 (rédaction été 2000)

Le texte qui suit n'est qu'un apéritif pour vous faire réagir dans la perspective d'une écriture plus complète pour le prochain numéro d'Expliciter.

On peut reformuler le travail de 1999 dans la perspective d'une pragmatique expérientielle. Pragmatique pour l'étude des effets du langage, l'étude des interactions verbales, linguistiques de la conversation, et expérientielle pour dire qu'elle s'informe des effets du langage en utilisant le point de vue en première et seconde personne, en plus de l'exploitation des traces et des inférences que l'on peut faire. Expérientiel, signifie donc qui se rapporte à ce dont le sujet peut témoigner par ses verbalisations, donc encore un point de vue psycho phénoménologique, sinon introspectif. Après un an de travail sur les données enregistrées, une mise en forme de partie du matériel, nous pouvons nous poser des questions à rebours : Que nous apporte ce travail ? A quelles questions peut-il apporter des éléments de réponse ? (Il s'agit bien d'un regard rétrospectif, à partir d'une exploration dont les buts n'étaient pas très nets au départ).

Par exemple, ces données peuvent nous informer de "ce que je fais à l'autre avec ce que je lui dis ? Avec mes propositions, et mes relances ?" C'est une question importante pour nous, dans la mesure où l'entretien d'explicitation a la prétention programmatique de chercher à produire des effets déterminés : l'évocation intuitive d'une situation singulière, la production d'un discours descriptif centré sur l'action, une fragmentation de ce qui est ainsi décrit, un ré-aiguillage de la direction de l'attention etc.

Peut-on observer l'obtention de ces effets ? En quoi paraissent-ils induits par les propositions et les relances ? Comment le montrer ? Est-ce que le témoignage introspectif corrobore ce que les verbalisations indiquent ? Se passe-t-il plus de chose, autre chose, que ce que les verbalisations manifestent ?

Que perçoit-on de l'effet d'une relance à partir des observables et des inférences directes ?

Pour mettre en évidence un changement il faut au moins trois termes : A, l'état initial (par exemple la dernière réplique), B la relance, dont on peut montrer qu'elle est en décalage avec ce que A contient, C la réplique qui suit B, dont on va montrer qu'elle est congruente avec le contenu de B, et en décalage avec le contenu de A.

A bleu → B blanc → C blanc = changement réussi,

Mais bien sûr ce changement qui coïncide avec la succession temporelle par contiguïté, n'est qu'un des cas possibles, même si dans ce protocole c'est beaucoup le cas ; on verra plus loin des cas où on a par exemple la résurgence de D bleu, même si B a produit le changement le temps de la réplique C. Il y a donc certes la recherche délibérée de proposition d'influence de la part de l'intervieweur par ses relances, mais il y a aussi la dynamique propre de l'interviewé qui par exemple revient de lui-même à un thème qu'il a entamé et pas terminé.

Nous vous donnons ci-dessous quelques extraits du type Réplique A → Relance B → Réplique C avec la tâche de nous dire comment vous interprétez cette succession, comment vous la lisez. Vous pouvez donner votre interprétation en écrivant au grex ou en envoyant un mail au grex. Le but est de nous préparer à examiner qu'est-ce qu'apporte de plus ou de différent la prise en compte des verbalisations introspectives de l'interviewée, à partir des entretiens d'explicitation qui ont été conduits après. (Les

numéros indiquent les tours de parole dans le tout de l'entretien, la présence de // signale le fait que la relance était seulement du type mmm et que le contenu se poursuivait quoique dans le décryptage les répliques sont numérotées séparément.

Exemple 1-

A = 22 Il y avait beaucoup de courant là où je rentrais parce qu'il y avait un petit je sais pas comme on appelle ça déversoir sur la gauche là euh la lumière était moyenne ouais je sais pas trop... et je suis rentrée tout de suite

B = (23) je te propose de prendre du temps là main/le temps de laisser revenir // (24) oui// (25) toutes les impressions qui peuvent te revenir de ce moment là

C = (26) oui, je posais les pieds avec beaucoup de précaution pour sentir les :: cailloux au fur et à mesure que s'ils étaient trop pointus déplacer le pied ou l'assurer assurer pour ne pas glisser

Exemple 2

A = 28-34 ça c'est ce que je vois

B = (35) est-ce qu'il y a autre chose auxquelles tu fais attention, d'autres choses qui se présentent à toi,

C = (36) je me rapetisse un peu enfin je suis pas accroupie mais je me rapetisse un peu // 38 donc je fais plusieurs plusieurs petits pas des petits pas

// 40 et je prends mon temps, l'eau est fraîche mais c'est c'est agréable ::: oui et puis y a pas beaucoup d'eau donc je suis obligée d'avancer je peux pas rentrer en faisant un plouf donc j'avance ça prends du temps parce que je fais doucement

// 42 et puis quand je vois quand qu'il y a quand même un peu d'eau pour que je me cogne pas au fond hop.

Exemple 3

A = 48 un bruit d'ambiance permanent

B = 49 mmm mm est-ce qu'il y aurait une couche encore plus : englobante : de ce que tu décris-là, quelque chose qui est encore plus autour qui est : qui était peut-être pas dans le champ d'attention principal, mais qui...

C = 50 J'avais un gros besoin de faire comme une coupure parce que j'étais assez assommée, j'avais mal à la tête, ::: c'est drôle parce que je le sens pas le mal à la tête là quand je suis rentrée dans l'eau et je savais qu'en entrant dans une eau fraîche, ça me remettrait, :::

FORMATION ENTRETIEN D'EXPLICITATION

EXAMEN CRITIQUE DES RELANCES ET REPLIQUES (1)

Vous avez ci-dessous, des matériaux décrivant la première minute de la session d'autoformation d'un utilisateur en interaction avec un système multimédia et l'utilisation donc d'un nouveau logiciel.

Le but poursuivi par l'intervenant qui a recueilli ces données est de comprendre les difficultés d'utilisation du logiciel et l'efficacité de la procédure d'auto formation, pour cela il lui faut mettre au clair l'activité cognitive et éventuellement émotionnelle qui se déploie pendant la séance qui va durer une heure et demie.

Ici nous n'avons que le tout début. Dans l'ante début, nous savons de plus, que la personne qui se prête à l'apprentissage est volontaire, qu'elle a deux ans de pratique de l'ordinateur, qu'elle est collègue du chercheur.

1/ Description par l'intervenant des observables, durant la première minute : déplacements de la flèche de la souris à l'écran et localisation dans le logiciel.

L'utilisateur démarre sa session d'autoformation positionné dans la page accueil.

Il déplace le curseur de la souris horizontalement autour de l'énoncé du problème pratique d'entraînement.

Il balaye l'écran puis fait défiler la page de haut en bas trois fois.

Il clique ensuite sur le lien " aide méthodologique ".

**2/Echange verbal durant l'auto confrontation à partir d'un enregistrement vidéo,
Q = chercheur, R = apprenant**

1- Q.: "Pourrais-tu commenter le travail que tu as réalisé dans cet environnement, me dire ce que tu fais, sur quoi tu te centres..."

2- R.: "Là je lis le thème, je lis un peu toute la page quoi..."

3- Q.: "Donc là tu es en train de lire, c'est ça ?"

4- R.: "Oui. Donc je lis tout, je vais voir un peu où je vais aller avec ça. Je me pose quand même la question, par quel bout je le prends quoi ?"

5- Q.: "Oui"

6- R.: "Je regarde, ça fait un peu, la page est pleine, quoi, mais je ne sais pas trop, il y a plein de phrases les unes à la suite des autres et je ne vois pas trop par quel bout je vais le prendre. Qu'est ce que je lis d'abord, qu'est ce que je commence à lire en premier, donc tu vois je la repasse plusieurs fois. Là je dois être dans aide méthodologique, voilà..."

7- Q.: "Qu'est ce qui t'a fait..."

8- R.: "Parce que je ne savais pas par quel bout comment tellement rentrer dedans, je voyais bien le logiciel Modélisa mais bon, je ne voyais pas trop comment utiliser tout ça."

3/ Verbalisation complémentaire issue d'un autre moment d'auto confrontation

"...au départ, je n'avais pas tellement d'idées sur la manière de faire, j'ai pris vraiment ça point par point. Parce que j'étais tenté, ce que j'aurais fait sinon, c'est heu... regarder la page, cliquer un peu, regarder, survoler un peu l'ensemble et puis éteindre..."

4/ QUESTIONS POUR LES STAGIAIRES EN FORMATION ENTRETIEN D'EXPLICITATION

a - analyse critique des relances 1 à 7 :

Leurs formes : Sont-elles en écho, fermées, alternatives, ouvertes, simples ou composées ? etc ...

Leurs effets possibles : sont elles précises, non ambiguës, productives, inductrices ?

Leurs effets réels : étude critique de l'enchaînement relance → réplique.

b - quel est l'apport des verbalisations 2 à 8 par rapport au but poursuivi, qu'apprend-on ?

Quelles sont les informations disponibles ? Y a-t-il des informations qui vous paraissent manquer relativement au but poursuivi ?

Si oui comment auriez-vous formulé les relances pour obtenir ces informations (sans préjuger des problèmes de rappel) ?

c – Selon vous manque-t-il en 1/ des observables qui auraient pu être recueillis ?

d - L'échange verbal apporte-t-il quelque chose de plus que les observables ?

Paru dans Expliciter 49, mars 2003

Etude de l'effet des relances en situation d'entretien

*Pierre Vermersch, Claudine Martinez, Claude Marty,
Maryse Maurel, Nadine Faingold*

Motivation : l'explicitation de l'explicitation

L'entretien d'explicitation s'est développé à partir du constat de l'efficacité d'une pratique de questionnement. Il s'ancre donc non pas dans un projet de recherche, une vision théorique, mais très modestement dans une pratique, dans le pratique. Après avoir fermement écarté les techniques de recueils de verbalisation au début de mon activité de chercheur, j'ai retrouvé le goût pour la mise en mots, pour l'écoute, pour l'entretien, pour l'accompagnement de l'autre et son guidage, donc pour la médiation de son parcours intérieur, probablement à partir de ma propre expérience de la psychothérapie. Ce qui est cependant curieux, c'est que mon expérience du travail intérieur en thérapie a surtout été orientée par ceux qui m'ont aidé, vers l'expression émotionnelle ou l'ouverture corporelle pour accéder à l'émotion, la commenter, interpréter des productions symboliques, imaginaires, retracer mon histoire, ma biographie. Alors que l'aide à l'explicitation s'est orientée délibérément et sans ambiguïté vers la mise en mots de l'action. Comme si un transfert s'était opéré entre l'écoute et l'expression de l'émotion, du symbolique ou du corps et l'écoute et l'expression du déroulement des actions.

Travaillant avec mes objets de recherche, formant des professionnels dans des perspectives de recherche et d'intervention en éducation, en formation et en ergonomie, j'ai investi ce que je connaissais de l'étude des déroulements d'actions comme moyen de comprendre l'activité cognitive, de saisir le détail de l'effectuation pour rendre intelligible le résultat final et les errements éventuels.

Tout cela s'est déroulé dans une évidence non questionnée.

Pourtant passés les premiers résultats, très positifs, je me suis demandé pourquoi cette technique d'entretien marchait ? Quelles sont les théories qui pouvaient justifier le fait que cela fonctionne ? Et là s'est déroulé un programme de recherche théorique à long terme et en parallèle la formalisation de la pratique de l'aide à l'explicitation. Le premier volet soutenu par ma motivation de chercheur, le second fortement induit par les exigences de la formation à ces techniques.

Mais maintenant l'explicitation n'est plus seulement une technique d'interview, elle est une psycho phénoménologie des vécus, et le fait d'expliciter appelle une psycho phénoménologie de l'explicitation.

Ce qui allait de soi dans l'efficacité instrumentale des techniques, devient question.

Une forme de réduction (Vermersch 2001) est ici à l'œuvre : réduction du faire efficace engagé dans une pratique, pour le questionner. Réduction de la simplicité instrumentale pour décrire en quoi consiste cette efficacité instrumentale, à quels vécus cela correspond-il ? Il y a là une réduction qui est spécifique à tous les praticiens, une réduction de l'évidence de la pratique efficiente. Non seulement, il y a l'obstacle du « ça marche », mais de plus la mise en mots de qu'est-ce qui marche semble dans un premier temps ne rien apprendre au praticien qui y reconnaît son vécu familier, sans prendre conscience que l'on est passé du vivre pré réfléchi au « nommé » supposant la conscience réfléchie de ce qui n'était que vécu. Alors quel est l'intérêt de consacrer autant de temps pour décrire, rendre intelligible ce qui pourrait largement se suffire de s'accomplir de façon efficiente ?

Depuis plusieurs années l'association GREX est devenue, sur un mode très particulier, un groupe de co-chercheurs. En particulier, les temps de travail du séminaire d'été à Saint Eble sont devenus

l'occasion de transformer en questions ce qui était devenu entre nous une évidence partagée du fait de notre communauté de pratique. Précisément, la dimension de « groupe » de co-chercheurs permet de fissurer l'évidence et de la questionner du fait de la diversité incontrôlable des vécus de chacun de ses membres.

Cet article en est un exemple. Il est le fruit d'une recherche d'un des petits groupes qui a travaillé à sa manière (les autres petits groupes s'y prenant différemment) sur la question du séminaire 1999 : Qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes relances ? Que se passe-t-il pour lui ? Comment mes paroles, mes silences, mon rythme, le touche, le modifie – avec son accord – dans ses actes, dans son orientation attentionnelle, dans son état interne ? Mais de plus, une fois formulées ces interrogations, comment procéder pour les étudier ? Avec quel dispositif peut-on documenter cet objet de recherche ? Avec quelles catégories décrire les changements attentionnels supposés, les modifications d'actes ou d'état interne ? Il nous fallait donc à la fois délimiter le thème qui tel qu'il était formulé était trop large, inventer un dispositif de recherche, le mettre en œuvre et l'exploiter.

On peut reformuler ce travail dans la perspective d'une pragmatique expérientielle. Pragmatique pour l'étude des effets du langage, l'étude des interactions verbales, et expérientielle pour dire qu'elle s'informe des effets du langage en utilisant le point de vue en première et seconde personne, en plus de l'exploitation des inférences que l'on peut faire à partir des traces et des observables que sont les verbalisations et les indications para verbales (mimiques, gestes, intonation, etc.). Expérientiel, signifie donc qui se rapporte à ce dont le sujet peut témoigner par ses verbalisations, il s'agit donc aussi d'un point de vue psycho phénoménologique, dans la mesure où nous traiterons de ce qui peut nous apparaître.

Cette interrogation est importante pour nous, dans la mesure où l'entretien d'explicitation a l'ambition programmatique de chercher à produire des effets déterminés : comme la mise en œuvre des actes d'évocation, donc d'un type de rappel particulier, la centration sur une situation passée singulière, la production d'un discours principalement descriptif, centré sur l'action, une fragmentation de ce qui est ainsi décrit, un ré-aiguillage de la direction de l'attention etc.

Peut-on constater l'obtention de ces effets ?

En quoi paraissent-ils induits par les propositions et les relances ? Comment le montrer ?

Est-ce que le témoignage introspectif corrobore ce que les verbalisations indiquent ?

Se passe-t-il plus de chose, autre chose, que ce que les verbalisations manifestent ?

Dispositif de recherche

Le but que nous nous sommes assignés était donc d'étudier les effets des relances sur la subjectivité de l'interviewé. Cependant compte tenu que nous étions un grand groupe, nous avons choisi de nous diviser en petits groupes de travail, autonomes dans la conception du dispositif de recherche. Le but était d'accroître la variété des domaines explorés, de manière à ne pas nous laisser enfermer tous dans le même projet préconçu au risque d'avoir un effet d'unanimité de consensus intérieur au GREX, et donc se donner des chances de créer des contradictions, des décalages, propres à nous aider à suspendre nos préconceptions.

Je fais ici état du travail d'un sous-groupe de co-chercheurs auquel j'ai participé, en m'excusant de la variation de ton entre le « je » et le « nous » suivant les épisodes d'élaboration.

Choix de la tâche

Nous avons choisi de faire un début d'entretien d'explicitation et d'étudier ensuite comment l'interviewée avait vécu cet entretien. Sur les cinq participants du petit groupe il y a donc une interviewée : Claudine, un interviewer : Pierre, observateurs : Maryse, Claude, Nadine.

On a donc une première étape, produisant un entretien (noté E1) qui servira de support à l'analyse à venir. Concrètement, nous sommes tous assis autour d'une table ronde, Claudine et moi légèrement dégagés de la table et tournés l'un vers l'autre. L'entretien est enregistré au magnétophone. A la suite du premier entretien E1, un second entretien s'amorce immédiatement sur ce qui vient de se passer, ce second entretien est noté E2. Il se fait donc sans retour à l'écoute de l'enregistrement, contrairement à ceux qui suivront. Ensuite, tous ensemble (y compris l'interviewée), nous avons réécouté l'enregistrement en faisant des pauses, pour questionner Claudine sur tel ou tel aspect de son vécu, les

intervieweurs s'échangeant au grè de l'inspiration et de l'intérêt. D'une certaine manière nous sommes dans un dispositif d'auto-confrontation basé sur l'écoute de la cassette, et le questionnement est au format de l'explicitation. Tous les participants autour de la table peuvent questionner et ne se priveront pas de le faire. Régulièrement nous arrêtons tout pour faire le point sur ce que nous avons appris. Ce processus va prendre environ un jour et demi, avec quelques interruptions pour faire une restitution en grand groupe et écouter le travail des autres petits groupes.

Après coup nous nous rendus compte que le fait de ne pas avoir pris le temps de faire une transcription de E1, avant de questionner Claudine, nous a beaucoup handicapés pour cibler ce qui devait être questionné, compte tenu de la finesse de ce que nous cherchions à documenter.

Les cassettes de l'explicitation du vécu de Claudine constituent globalement l'entretien E3. Mais cet "entretien" E3 n'est pas homogène, il est entrecoupé de discussions sur la méthode suivie, sur la pertinence du questionnement que l'un d'entre nous a développé pendant quelques instants, de réflexions théoriques rapprochant ce que nous faisons cette année et le thème de l'attention que nous avons travaillé l'année précédente. Le but était de trouver un chemin pour mettre à jour l'effet des relances ou dit autrement, pour aborder l'explicitation du vécu d'un entretien spécifiquement en relation avec l'effet possible des formulations utilisées par l'intervieweur sur l'interviewé. La démarche était exploratoire et même aventureuse, dans le sens où nous ne savions pas comment nous y prendre, ni s'il était possible de documenter précisément notre objet d'étude. Cet "entretien" E3 n'a donc pas été réalisé dans l'esprit d'un protocole strict visant à purifier la mise en évidence des effets. Il est un produit composite, issu d'un travail de groupe, d'un groupe de co-chercheurs, dans lequel l'interviewée était -autant que les autres- impliquée dans l'élaboration. De plus, il s'agit là d'un groupe de co-chercheurs expert dans l'explicitation, au double sens d'expert dans le questionnement et d'expert dans le fait de se tourner vers leur propre vécu passé, autrement dit experts dans la pratique introspective. Cet ensemble de verbalisations, ne sera dépouillé que tardivement, plusieurs semaines après le recueil, dans des moments moins propices à une production suivie. Chacune des cinq cassettes de 90 minutes a été prise en charge par un membre du groupe. Suivront quelques réunions de travail pour faire le point sur les interprétations des matériaux recueillis et leur limite. Puis une élaboration de ces matériaux sur plusieurs années, avec de longues interruptions.

Le matériau de base l'entretien sur le vécu de référence (E1)

En plus du verbal transcrit, des didascalies sur le non verbal complète imparfaitement dans la mesure où nous n'avions pas d'enregistrement vidéos. On a aussi indiqué les silences, notés par des :: plus ou moins nombreux.

Cette transcription est découpée en séquence pour en faciliter l'exploitation. Chaque séquence est délimitée sur la base d'un changement de sous buts de la part de l'intervieweur. Elle s'initie donc par une relance contenant une nouvelle intention qui fait rupture de manière plus ou moins forte avec la réplique ou la série de réplique qui précède. Cette segmentation reflète donc le point de vue de l'intervieweur en priorité, il restera à se montrer vigilant pour identifier des effets qui, soit parcourent plusieurs séquences contiguës ou non, soit qui sont étrangers à ce découpage et par exemple sont ancrés dans une préoccupation, non plus de l'interviewer, mais de l'interviewée. C'est le gain et la limite de tout découpage, que d'une part il facilite l'appréhension des phénomènes que l'on souhaite étudier en délimitant des unités d'analyse plus facile à maîtriser, et permettant même de distribuer le travail entre plusieurs co-chercheurs, et le fait que cette délimitation puisse rendre invisibles des effets qui n'appartiennent pas à cette échelle de description. Plus à l'arrière plan, cette manière de segmenter un processus en séquences, est issue d'une longue expérience de l'analyse des déroulements d'actions, à propos desquels il est vite apparu évident que l'on ne pouvait les rendre appréhendables à l'analyse qu'en les fragmentant, au risque que la fragmentation occulte des divisions imprévues. Mais averti de ce risque, sur les mois et les années de travail sur ce type de données les fragmentations arbitraires ne résistent pas à la relecture des matériaux.

Chaque séquence est précédée d'un numéro et d'un titre qui est basé sur l'intention de l'intervieweur, ce découpage et ces titres seront repris plus loin en détail, ils sont là dans un premier temps pour faciliter l'accès à votre compréhension.

Transcription de l'entretien initial E1

Séquence 1 : préparation à la situation d'entretien, vérification de la disponibilité de Claudine.

(Contexte : Claudine est assise à ma gauche, elle a autour d'elle, posés sur la table, son magnétophone, un paquet de cassettes, le micro qu'elle redispone, ses notes, ses crayons et sa trousse. Au moment où, après une longue discussion -avec tout le groupe- sur la manière de procéder, nous décidons de commencer, Claudine est occupée de tout son bazar et n'est pas vraiment encore tournée vers moi dans la relation, aussi je vais prendre plusieurs étapes pour la conduire vers la relation et vérifier qu'elle consent à changer d'activité).

1. P OK Claudine, tu es prête pour qu'on fasse un bout d'entretien

2. C oui

3. P tout est sur la table, en bien disposé, tout va bien ?

4. C d'accord

5. P t'as plus de souci du côté du magnétophone ?

6. C non non ça va

7. P OK, on y va ?

8. C oui

Séquence 2 : orientation vers l'acte d'évocation, choix d'une cible attentionnelle à évoquer.

9. P d'accord, ce que je te propose, tout d'abord, c'est de: voir si y'a: une situation particulière que tu aimerais: évoquer

10 C comme ça non il faut que je cherche, je vais laisser venir, une situation particulière

11. P OK

12. C mm ça peut être hier soir tout simplement quand je suis rentrée dans l'Allier

13. P mm donc là tu: choisis: d'évoquer: hier soir

14. C oui

15. P au moment où tu rentres dans l'Allier

16. C au moment où je rentre dans l'Allier

Séquence 3 aide à la focalisation descriptive :

17. P qu'est-ce qui te revient en premier:

18. C ce qui me revient en premier c'est la façon dont je marchais compte tenu des cailloux qui à la fois font mal au pied et en même temps glissaient.

19. P mmmm

20. C et donc je voulais pas glisser (rire) pour rentrer trop vite dans l'eau euh: donc oui c'est la sensation donc sous les pieds avec la vue parce que l'eau était assez transparente

21. P mm

22. C il y avait beaucoup beaucoup de courant là où je rentrais parce qu'y avait un petit je sais pas comme on appelle ça déversoir sur la gauche là euh la lumière était moyenne ouais je sais pas trop (4s) et je suis rentrée tout de suite

Séquence 4 : ralentissement et approfondissement des impressions sensorielles

23. P je te propose de prendre du temps là main/le temps de laisser revenir

24. C oui

25. P toutes les impressions qui peuvent te revenir de ce moment-là

26. C oui je posais les pieds avec beaucoup de précaution pour sentir les : cailloux au fur et à mesure que s'ils étaient trop pointus déplacer le pied ou l'assurer assurer pour pas glisser

27. P tu serais d'accord pour prendre le temps de: juste: retrouver cette sensation des cailloux sous les pieds, peut-être un pied plutôt que l'autre ou peut-être autre chose

28. C j'ai pas encore l'ensemble des pieds, mais oui, c'est quand même là, je vois l'eau qui glisse, qui file vite

29. P mm

30. C c'est l'eau est sombre

31. P mm

32. C bien que transparente mais c'est ça fait quand même assez noir mais on voit bien les cailloux qui se détachent noirs aussi au fond, y a des, y en a beaucoup de ronds, des assez gros

33. P mm

34. C ça c'est ce que je vois

Séquence 5 : modification de l'orientation de l'attention vers les co-remarqués,

35. P est-ce qu'il y a d'autres choses auxquelles tu fais attention, d'autres choses qui se présentent à toi

36. C je me je me je me rapetisse un peu enfin je suis pas accroupie mais je me rapetisse un peu

37. P mm mm

38. C donc je fais plusieurs plusieurs petits pas des petits pas

39. P mm mm

40. C et je prends mon temps, l'eau est fraîche mais c'est c'est agréable (5s) oui et puis y a pas beaucoup d'eau donc je suis obligée d'avancer je peux pas rentrer en faisant un plouf ! donc j'avance ça prend du temps parce que je fais doucement

41. P mm mm

42. C et puis quand je vois quand qu'il y a quand même un peu d'eau pour que je me cogne pas au fond hop !

Séquence 6 : modification de l'orientation de l'attention vers l'arrière plan,

43. P OK je te propose de faire une pause là

44. C OK

45. P tu restes où tu es mais tu restes tranquillement avec ces: et: tout en restant en relation avec ce que tu étais en train de décrire, ce que je te propose c'est juste de: porter ton attention dans ce moment passé sur qu'est-ce qu'il y a d'autre autour de toi ou qu'est-ce qu'il y a d'autre auquel tu fais attention

46. C le bruit

47. P mm mm

48. C effectivement ça fait beaucoup de bruit le bruit de l'eau puisque y a les petites chutes là juste à côté un bruit d'ambiance permanent

Séquence 7 : modification de l'orientation de l'attention, vers l'horizon externe / interne

49. P mm mm est-ce qu'il y aurait une couche encore plus: plus englobante de: ce que tu décris là, quelque chose qui est encore plus autour qui est: qui était peut-être pas dans le champ d'attention principal, mais qui:

50. C j'avais un gros besoin de faire comme une coupure parce que j'étais assez assommée, j'avais mal à la tête (4s) c'est drôle parce que je le sens pas le mal à la tête là quand je suis rentrée dans l'eau et je savais qu'en entrant dans une eau fraîche, ça me remettrait bien (12s)

51. P mm

52. C (8s) oui et puis alors là je suis dans l'eau

53. P mm mm tu es, tu es dans l'eau maintenant

54. C oui là je suis dans l'eau parce que le courant est très très fort

55. P ouais

56. C et donc il fallait que je m'agrippe aux cailloux pour pas reculer et me faire prendre par la chute derrière

Séquence 8 : début de la sortie de l'entretien

57. P OK, moi je te propose là de rester avec cette impression de t'accrocher aux cailloux

58. C oui

59. P si tu veux continuer à fermer les yeux tu: pour rester avec ça, tu peux et je vais m'adresser aux autres, quelques mots, donc on fait une pause

Commentaire sur l'entretien E1

Globalement cet entretien produit des résultats que l'on peut considérer comme "classiques" des effets recherchés dans l'entretien d'explicitation : le sujet se met en évocation et persiste dans l'activité de rappel évocatif, il le fait à propos d'un moment vécu spécifié, il décrit ce qu'il fait, ce à quoi il est attentif, en apportant un certain nombre de détails sur la manière dont il procède.

Bien sûr, c'est un exercice prétexte, il n'y a pas de but d'élucidation comme lorsqu'on vise la mise à jour d'une difficulté jusqu'à satisfaire un critère d'intelligibilité ou de complétude. Il n'est pas fait référence non plus à une activité productive finalisée qui servirait là aussi comme critère pour savoir si l'on a toutes les informations permettant de comprendre comment ce qui a été accompli l'a été. Par tout ces points, cet entretien est particulier à plusieurs titres : il poursuit un but méta, dans le sens où il ne vise qu'à produire des données pour pouvoir documenter l'effet des relances ; il est bref, dans la mesure où pour explorer la poursuite de ce but nous n'avons pas besoin d'avoir beaucoup de données¹². N'ayant pas de but d'élucidation l'intervieweur s'en donne d'autres, des buts de "manœuvres" dans ses relances, en ce sens qu'il y a clairement de nombreuses interventions en forme de sollicitation de changement dans l'intention délibérée de créer les conditions de manifestation de leurs effets. Les effets secondaires imprévus de cette stratégie sont que l'entretien est un peu trop « propre » par rapport à ce que l'on obtient la plupart du temps, dans le sens où il se découpe assez bien en séquences facile à délimiter, ce qui est beaucoup plus difficile à repérer habituellement dans des entretiens plus longs et moins organisés par le projet de l'intervieweur. Cependant il s'agit bien d'un entretien réel, où tout faux-semblant aurait été immédiatement relevé par les observateurs et l'interviewée, qui est elle-même experte, à ce titre cet échange fournit bien des matériaux écologiques qu'il est sensé de chercher à exploiter.

Le contenu de l'entretien

Ceci étant, cet entretien peut être traité comme tout entretien à vocation d'explicitation/élucidation, c'est à dire que l'on prend ce qui est dit pour décrire la situation vécue V1, ce que je résume brièvement ci-dessous :

1 /Elle décide d'aller se baigner dans l'Allier, parce qu'elle avait des tensions (dont elle ne souhaite pas évoquer la cause). 2/ Elle rentre dans l'eau / en nous décrivant ce qui l'entoure, le bruit de l'eau, les cailloux au fond dont certains lui blessent les pieds, et qui l'oblige à 3/ marcher dans l'eau/ en faisant attention là où elle pose les pieds, et d'ailleurs à travers la transparence elle les voit. Puis elle doit un peu 4/ s'accroupir pour s'avancer plus loin/, et 5/ dès qu'elle a suffisamment d'eau, plouf, elle plonge dans l'eau / ce qui lui procure du plaisir. 6/ Mais il y a beaucoup de courant, et elle est obligée de se retenir aux cailloux du fond pour ne pas être emporté /.

On a la suite temporelle des six principales phases de l'action, quoique pas très détaillée du point de vue de la fragmentation temporelle. Par exemple, si l'on s'arrête sur la phase 2 /rentrer dans l'eau/, on ignore tout des actions élémentaires qu'elle a accompli pour gagner un point qui lui convienne sur la berge, pour peut-être descendre le passage d'une plage ou d'une berge plus ou moins commode pour aboutir à ses premiers pas dans l'eau, il en est de même pour chacune des autres phases. En ce sens elles sont peu détaillées. On a pour chaque phase des éléments descriptifs des points auxquels elle fait attention que ce soit dans le contexte, que ce soit pour elle-même en relation avec son corps. Mais là

¹² Cependant il est possible que ce présupposé soit erroné, et qu'il aurait été plus judicieux de mener un entretien plus long et mieux finalisé pour être sûr d'avoir des matériaux mieux accrochés à une validité écologique à la fois pour l'intervieweur qui aurait du chercher à obtenir des informations manquantes pour l'élucidation, ou même découvrir quelles sont les informations qui auraient manquer, et l'interviewé qui n'a rien à élucider de son vécu passé.

encore, cela reste assez global, la fragmentation des parties et des propriétés de l'action n'est pas très poussée.

Voilà les informations obtenues avec ce bref entretien, c'est assez complet au niveau des phases temporelles du vécu, mais pas au niveau des actions élémentaires qui ne sont qu'esquissées. Il est vrai que nous n'avions pas de projet d'élucidation précis. Cependant le but de notre travail n'est pas l'étude du vécu de référence V1¹³ -le fait de se baigner dans l'Allier- tels qu'on peut l'approcher grâce aux verbalisations descriptives de Claudine lors de son rappel évocatif (second vécu V2), mais nous allons prendre ce vécu V2 comme nouveau vécu de référence. C'est à dire que nous allons chercher à étudier ce que vit Claudine quand elle est interviewée, à partir des verbalisations descriptives de son vécu d'être interviewée. Ces verbalisations seront produites lors d'un troisième moment vécu V3. Donc le point important sera l'analyse du contenu de l'entretien se déroulant ensuite (le vécu V3, ayant pour but d'amener à la conscience réfléchie et donc à l'explicitation le contenu vécu V2).

Méthodologie II/ Pas de description sans catégorisation

Si l'idée de base de l'effet des relances et des questions est présente dès le début de la formalisation de l'entretien d'explicitation, puisqu'elle est clairement intégrée dans les objectifs pédagogiques de la formation à cette technique, le projet de la requestionner s'est exprimé concrètement en août 1999 en tirant parti des essais méthodologiques des années précédentes.

Globalement, l'idée était : créons des données d'entretien, puis ressaisissons-les comme vécus à expliciter. Ces vécus de « vivre un entretien » étant particulièrement ciblés sur les effets des relances, alors que nous avons aussi longuement travaillé d'autres années par exemple, sur la mise à jour comparative des types d'adressages entre récit autobiographique, narrations, et explicitation, ou encore, en 2002 sur les repères relationnels du sentiment d'être accompagné ou d'accompagner. Mais comme on le voit cette intention de mettre en évidence les effets des relances n'était exprimée qu'en structure, dans le sens où nous avons un instrument de mise à jour : l'entretien d'explicitation, nous créons les conditions pour produire des données, et ensuite nous produisons ces données et les analysons.

Le problème du déficit initial de catégorisation

Les choses ne se sont pas passées aussi simplement. Pour questionner un aspect d'un vécu il faut aussi avoir un minimum de préparation sur ce qui est à questionner, sur la psycho phénoménologie de ces vécus particuliers. Sans cette préparation, le fait de savoir questionner ne permet pas à lui seul de questionner, puisque ce sur quoi il y a lieu de fragmenter, et de mettre à jour n'est même pas conçu !

Il est vrai que tant que nous avons travaillé sur des tâches structurant facilement le questionnement par la segmentation temporelle en étapes, et la segmentation fonctionnelle par des propriétés faciles à séparer, il pouvait sembler que la seule compétence dont nous avons besoin était de procéder avec soin à la segmentation temporelle, de prolonger son morcellement autant que nécessaire, de profiter de chaque ouverture « d'implicite manifeste » (si, si, « l'implicite manifeste » c'est l'indication pour un expert que quelque chose n'est clairement pas dit, c'est la perception assurée de l'absence, ce qui ne veut pas dire que l'expert sait ce qui n'est pas dit, mais juste qu'il y a là du non-dit évident). En abordant ensuite, les activités intellectuelles, comme l'acte d'évocation, les mutations attentionnelles, la dimension interpersonnelle de la relation, nous nous sommes aperçus que nous ne savions pas questionner ce qui n'avait pas une forme suffisamment intelligible pour nous, et que vouloir étudier les vécus d'évocation ou d'attention supposait en même temps d'élaborer une psycho phénoménologie de ce en quoi peut consister l'évocation, l'attention ou les modifications issues des effets des relances¹⁴.

¹³ V1 vécu de référence, ici s'être baigné dans la rivière, V2 second vécu qui consiste à évoquer et verbaliser le vécu passé V1, V3 troisième vécu qui consiste à évoquer et à verbaliser ce qui s'est passé lors de "l'évocation du vécu de référence" donc le contenu de V2. Ici V1 consiste à se baigner, V2 à évoquer cette baignade, V3 à évoquer l'évocation de la baignade.

¹⁴ On pourrait légitimement dire que toute description contient un dispositif catégoriel qui la rend possible, il n'existe aucun vécu intelligible en soi, aucune perception évidente par elle-même, mais toujours sous-tendu par une catégorisation. Le sentiment d'évidence provient de l'utilisation des catégories habituelles communes à une majorité de personnes dans le cadre d'une culture donnée, les catégories utilisées sont alors invisibles, implicites,

C'est dire que le projet d'exploration de ces effets au moment où nous l'avons mis en œuvre était encore très imparfaitement éclairé par ce en quoi cela pouvait consister de le questionner.

Toujours est-il que notre questionnement a été confus et fertile.

Une fois les cassettes transcrites, et l'ensemble des matériaux disponibles à l'analyse, comment les travailler et suivant quels principes ? L'idée qui s'est rapidement imposée était de chercher à trier dans l'ensemble de l'entretien E3 sur l'entretien d'explicitation, les extraits qui pouvaient documenter le vécu de l'interviewée pendant l'entretien E1. Mais si cette idée permettait de rassembler les données, elle ne donnait pas vraiment forme à la description des effets. Les effets ne sont jamais directement lisibles à partir des verbalisations, ils ne peuvent le devenir que dans la mesure où nous pouvons les mettre en évidence par des instruments catégoriels en faisant apparaître un sens.

Élaboration d'une catégorisation descriptive des changements

Nous avons utilisé principalement trois dimensions catégorielles. Probablement qu'elles se sont dégagées dans une adéquation transitoirement équilibrée entre les préoccupations théoriques d'actualité et un sentiment de pertinence par rapport à la description des effets.

Nous distinguerons : 1/ les modifications de la visée attentionnelle (Vermersch 1998, 1999, 2000b; Vermersch 2002a; Vermersch 2002b), modifications en termes de changement de thèmes, domaines, de directions, d'objets, de parties d'objet ; 2/ les modifications d'actes mis en œuvre ; 3/ les modifications d'état interne, valence, émotion, modification d'attitude corporelle, relationnelle.

Voyons rapidement ces trois grandes catégories

1/ Les modifications attentionnelles

Nous avons découvert au cours des années précédentes à quel point l'attention était difficile à saisir introspectivement. Ici comme toujours nous ne saisissons directement que le contenu descriptif, les objets du monde, les pensées, les prises d'information, on pourrait dire encore en suivant Husserl que ce qui se donne en premier est la dimension noématique. De ce contenu, on peut inférer les actes qui permettent de les obtenir, suivant qu'ils sont le produit d'une perception externe dans une modalité particulière, d'une perception interne, d'un souvenir, d'un jugement, d'une imagination, d'un calcul etc. C'est alors le côté noétique qui est saisissable. Cet aspect est aussi directement présent dans les verbes d'action, d'actions mentales, de saisie perceptive. Mais si l'on considère que l'attention vise la dimension mobile de la conscience, ses modulations, ses mutations, pour la faire apparaître il faut comparer, comme nous allons le faire, des états successifs et la différence entre ces états va rendre lisible l'attention par les changements qui se sont produits ou pas. Nous allons nous intéresser surtout à trois catégories emboîtées, ce qui n'épuise pas les discriminations possibles, nous ne cherchons pas ici à saisir toutes les modulations attentionnelles mais surtout les principales modulations en tant qu'elles permettent de faire apparaître un effet des relances sur l'interviewée. Nous distinguerons entre ce qui fait **thème**¹⁵, et qui est donc l'intérêt de la personne, cet intérêt thématique peut être servi par une multitude de directions particulières potentielles correspondant à des actes perceptifs, aperceptifs,

enfouis dans le dispositif de l'habitus culturel. Lorsqu'on pénètre dans un micro-monde comme les univers professionnels, ou ceux des passions et des hobbies, les catégories apparaissent parce qu'il ne va pas de soi pour le novice qu'il les possède et puisse les partager, il doit les apprendre. Le micro-monde de l'explicitation des vécus fait apparaître des découpages basés sur des catégories "universelles" de segmentation de tous vécus. Mais cela est encore insuffisant quand on s'attaque à des vécus sous un angle nouveau pour lesquels il n'existe pas de catégories parce qu'il faut les inventer, les constituer, tout simplement parce qu'il n'y a pas d'habitus, ou pas de tradition de recherche précédente qui a complètement balisée le domaine. On a donc trois degrés au moins de catégorisation, la première commune de sens commun transparente par évidence partagée de manière inconsciente (en fait restreinte à une culture et à une époque), la seconde restreinte au micro-monde donc spécialisée, dont on s'aperçoit facilement par la rencontre avec les novices, la troisième caractérisée par son statut d'émergence avant d'appartenir à un micro-monde de la recherche. La première et la seconde couche catégorielle n'est pas mise en évidence par les acteurs, mais par les sciences du quotidiens, sociologie, ethnologie, anthropologie ou encore la psychologie ; alors que la troisième doit être produite, inventée, via la réduction pro active par les acteurs chercheurs eux-mêmes.

¹⁵ Je ne développe pas ici tous les mouvements qui font que ce qui est à l'arrière plan vient au focus, que ce qui est thème devient marge etc.

intellectuels, etc. différents¹⁶. Identifier le changement ou la continuité d'un thème sera donc notre premier descripteur. Ensuite, au sein du thème, il faut distinguer des **visées attentionnelles**¹⁷ qui peuvent être multiples, simultanées en couches synesthésiques ou parallèles. Repérer ces changements de visées sera donc notre seconde catégorie descriptive des mouvements attentionnels. Mais au sein d'une même visée, des mouvements sont possibles qui portent sur le caractère plus ou moins large de ce qui est saisi, que je propose de nommer les variations de la **focalisation**, même si cette appellation est un peu trop visuelle et spatiale. Un des points importants de nos recherches actuelles a été de montrer que ces focalisations étaient encadrées par un habitus personnel et culturel qui prend la forme d'un cadrage en fenêtre attentionnelle. Si nous avions à étudier l'activité qui fait l'objet du premier entretien nous en aurions besoin, mais pour étudier l'activité de verbaliser dans un entretien sur cette première activité, ce repérage ne s'est pas imposé comme pertinent pour le moment.

Pour décrire les mouvements de l'attention nous retiendrons donc les changements de thème, de visées, de focales, même si ces trois catégories n'épuisent pas les possibilités de catégoriser la dynamique attentionnelle qui est bien plus complexe. Essayons avec ces premiers outils.

2/ Catégorisation des les actes cognitifs ?

Quelle classification minimale, pour pouvoir indiquer qu'il y a eu changement ?

Vouloir utiliser une catégorisation des actes engage toute une psychologie classificatoire dont on sait qu'historiquement elle a toujours été problématique, cf. la notion de psychologie des facultés.

En particulier un des arguments invoqué est de dire que les actes ne sont pas isolables, qu'il n'y a pas par exemple de perception sans mémoire sous jacente ou sans raisonnement implicite sous forme d'inférences, ou encore sans organisation de la visée et saisie perceptive. On en a conclu qu'il est méthodologiquement incorrect de distinguer l'activité perceptive isolément de la mémoire, du raisonnement, de l'organisation de l'action. Mais si cela est certainement vrai, cela reste imprécis, car on ne peut pas dire non plus que tout est présent tout le temps sur le même mode. Par exemple, on doit pouvoir distinguer entre la mémoire implicite présente sans nécessairement que l'on soit tourné vers la chose passée et des actes de rappel comme actes intentionnels, qu'ils soient signifiants, sémantiques, intuitifs, procéduraux. Réciproquement, pendant un acte de rappel, la perception est toujours active dans telle ou telle de ses modalités, mais à ce moment le sujet n'est pas tourné vers la prise ou la saisie d'information interne ou externe présente. L'acte de rappel consiste à rendre présent, à viser à vide, à tenir en perception interne continue, ce qui n'était pas présent. Alors qu'en contraste, la réflexion est aussi un mode de rappel, enfin le suppose, puisqu'elle est basée sur une présentification. Mais du point de vue de l'activité réflexive, la dimension du rappel est seconde, elle est une condition nécessaire pour la réalisation de toute activité réflexive, mais quand on opère un rappel cela ne signifie pas que nous soyons dans un projet de réflexion. La question n'est pas celle du rappel, mais de l'amener à la conscience, et à l'élaboration ce qui est déjà disponible au plan de la conscience (mode du représenté, du symbolisé ou encore du signe ou du formel).

Le rappel intuitif est aussi une activité d'évocation intuitive quasi sensible, en même temps il est réfléchissement, c'est-à-dire ce qui opère graduellement le passage d'une activité orientée et vide (visée ou accueil) à un remplissement quasi sensible (avec imagination au sens de présence d'image immanente quasi sensorielle, et non pas au sens d'une invention). Dans l'imagination je présentifie, mais pas sur le mode du se rappeler, mais sur le mode du créer et du maintenir accessible ce créé immanent pour continuer à l'élaborer et à le considérer.

Mon projet et mon besoin ne sont pas de réaliser une typologie des actes cognitifs et affectifs, mais de légitimer une différenciation suffisamment robuste et justifiée pour être utilisée dans la mise en

¹⁶ Ce point est vraiment important à retenir parce que quel que soit le thème il ne se résume jamais de façon triviale à un seul type acte, s'intéresser à une musique ne se résume certainement pas à l'ouïr !

¹⁷ A titre secondaire dans ce cadre, il faut noter que chaque visée peut relever à chaque instant d'un mouvement d'engagement de la visée, ce que l'on peut appeler une saisie, d'un mouvement de poursuite de cette saisie, un maintenir en prise, et la plupart du temps invisible sauf par les erreurs et les manques, un désengagement ou un lâcher prise. Dans une autre recherche ces mouvements de la saisie pourraient être au premier plan de notre intérêt, ici ce n'est pas le cas.

évidence des effets des relances en relation avec les types d'activités propres à l'entretien d'explicitation.

Fondamentalement l'entretien d'explicitation vise à conduire l'interviewé vers la mise en œuvre d'un acte de rappel évocatif, donc il sera intéressant d'en noter la présence, ses degrés d'effectuation, et tout ce qui le compromet et lui est étranger. Ainsi toute activité perceptive, judicative¹⁸, réflexive qui porte sur la situation présente est témoignage du fait qu'il n'y a pas de rappel, puisque le rappel est présentification du passé et les autres sont basés sur la présentation du présent. La direction d'attention de ces actes est complètement différente. De plus, il sera intéressant de distinguer dans ce rappel le fait qu'il soit basé sur un remplissement intuitif et qu'il soit effectivement un ressouvenir, des actes de rappel basés sur le savoir, sur un acte signitif. D'autres actes seront mis en œuvre comme les types de verbalisations plus ou moins descriptives/interprétatives.

Chacune de ces catégories d'acte ne signifie pas que les autres sont absentes, mais plutôt qu'elle est l'activité dominante telle qu'elle peut être inférée des verbalisations.

3/ Quelles catégories pour l'état interne¹⁹ ?

Pour catégoriser l'état interne, on peut distinguer plusieurs domaines, celui de l'affectivité/émotion, celui de la tension/détente du corps, du sentiment d'énergie.

Pour l'affectivité je propose de s'en tenir à la notion de valence comme caractérisant l'orientation basique de l'émotion, donc un système bipolaire positif/négatif, avec un point neutre entre les deux, un point d'indifférence. Au delà de cette polarité, cette valence peut se décliner dans d'innombrables couleurs, si c'est une valence positive ce peut être la confiance, l'ouverture, le consentement, l'adhésion, etc., sur le mode négatif le refus, la méfiance, la fermeture, etc. L'intérêt de ce concept de valence est de permettre de saisir au sein d'un dialogue, de fines variations qui ne se traduisent pas comme des émotions clairement identifiables, mais dont le changement de direction a un rôle fonctionnel dans la manière dont j'écoute l'autre, dont je me prépare à occuper mon tour de parole, ou la façon dont je vais moduler l'expression de ce que je vais exprimer. Nous avons pu constater dans un autre groupe de travail que la saisie rétrospective ou actuelle de cette variation de la valence est à la fois attestable et délicate à saisir pour plusieurs d'entre nous. Dans l'entretien qui va suivre, nous serons beaucoup avec la valence positive que nous pourrions nommer le consentement, et en sous-jacent apparaîtra une valence négative de résistance. Il pourrait y avoir des émotions plus clairement détachées, et même des variations d'émotions, mais ce n'est pas apparent dans le cas de l'entretien avec Claudine. Il y aurait pu y avoir encore des catégories corporelles de tension, détente. Mais dans ce cas, corporellement, elle n'a rien manifesté d'autre qu'une détente paisible, alors que dans d'autres situations de recherche, la mobilisation corporelle forte, des changements de posture, de la gestualité et des mimiques généreuses, ont paru des indicateurs intéressants (mais ce n'était pas dans le cadre d'un entretien d'explicitation, ce cadre a ceci de particulier qu'il cherche à induire l'activité de rappel évocatif qui bien souvent se manifeste par une immobilité et une tranquillisation).

Méthodologie 2/ Mettre en évidence les effets des relances ?

Pour mettre en évidence des effets des relances²⁰, il faut établir la présence d'un changement entre une première réponse et une autre réponse qui vient à la suite d'une relance qui s'est intercalée entre les deux. Il faut donc au moins trois éléments, puisque si je prends seulement un enchaînement « relance/réplique suivante », je peux montrer le rapport entre les deux, mais pas le fait que l'interviewé manifeste dans sa verbalisation une modification de sa saisie attentionnelle, et/ ou de ses

¹⁸ Judicatif : qui se rapporte au jugement.

¹⁹ J'ai finalement retenu la proposition faite par Claude Marti d'utiliser le terme issu du langage de la PNL d'état interne plutôt qu'émotion par exemple. Le premier me paraît plus ouvert à toutes les nuances de changement qui ne tombent pas forcément sous la catégorie « émotion », comme une impression d'ouverture, de détente, de lourdeur, de légèreté, d'humeur.

²⁰ Par convention une relance est toujours le fait de l'intervieweur, le terme relance peut recouvrir aussi bien une question, qu'un sourire, une reformulation, un mmm ..., seront nommées répliques ou réponses ce que l'interviewé exprime verbalement ou non.

actes, et/ ou de son état interne par rapport au point où il en était avant la relance. Il nous faut donc trois termes de comparaisons qui se suivent : A, B, C.

- une réponse A, qui nous sert d'état initial et qui donne le contenu thématique de la verbalisation de l'interviewé et toutes les autres indications relatives à ses actes, son état, sa position relationnelle etc.,
- B la relance qui suit A, dont il faudra apprécier si elle est en décalage avec ce que A contient ou non, et si oui qu'est-ce qu'elle propose comme nouvelle direction.
- C la réponse qui suit B, dont on va évaluer si elle est congruente avec le contenu de B, et en décalage ou non avec le contenu de A.

Nous voulons pouvoir comparer C à A, pour découvrir s'il y a eu un changement chez l'interviewé et pas seulement C à B qui ne donnerait que l'information sur la congruence de la réponse C à la proposition formulée en B, bien sûr on peut aussi examiner le rapport de B à A pour comprendre ce que cherche à provoquer l'intervieweur et en quoi propose-t-il quelque chose de semblable ou de différent à ce qui était déjà présent en A et éventuellement comment s'y prend-il pour opérer le changement en conservant la qualité relationnelle de l'entretien²¹ :

Métaphoriquement :

Si l'on observe la suite : réplique A « bleu » ➔ relance B « blanc » ➔ réplique C « blanc ». On peut en inférer que l'effet « blanc » est obtenu, le changement de A bleu à C blanc induit par la relance B blanc a réussi.

Ce changement simple qui coïncide avec la succession temporelle par contiguïté, n'est qu'un des cas possibles de changement, même si dans ce protocole c'est le plus fréquent. On verra plus loin des cas où on a par exemple la résurgence de E bleu, même si B a produit un changement de thème, le temps de la réplique C. Il y a donc certes la recherche délibérée de proposition d'influence de la part de l'intervieweur par ses relances, mais il y a aussi la dynamique propre de l'interviewée qui par exemple revient de lui-même à un thème qu'il a entamé et pas terminé. Et surtout, les effets d'interactions peuvent dépasser les effets de contiguïté temporelle, probablement surreprésentés dans ce court entretien qui nous sert de support ici.

Nous allons présenter deux analyses successives²² entrelacées : la première purement inférentielle à partir de la transcription de l'entretien de base, et la seconde qui a vocation à réfuter, à moduler, à éclairer la première à partir de l'entretien d'explicitation sur le vécu d'avoir été interviewée à tous les endroits où le rapprochement précis sera possible (essentiellement parce qu'il a fait l'objet d'un questionnement détaillé, ce qui n'est pas le cas de tous les moments de l'entretien). On va donc jouer sur deux découpages de grains différents : le premier plus large portera sur les séquences telles que nous les avons découpées précédemment, le second plus détaillé suivra les tours de paroles avec le découpage en exemples structurés par le triplet A, B, C. Dans un premier temps, pour chacun des exemples, après B (la nouvelle relance de l'intervieweur, et C la réponse de l'interviewée) nous inférerons à partir des matériaux verbaux et non verbaux, 1/ le contenu attentionnel, 2/ les actes mobilisés, 3/ l'état interne, puis nous formulerons un commentaire sur les changements observés relativement à l'effet de la relance B. Dans un second temps, suivant en général le découpage en séquence²³, nous mobiliserons les matériaux de l'entretien E3, c'est-à-dire la description par

²¹ On pourrait aussi inverser les propositions d'analyse et regarder comment l'interviewée influence l'intervieweur et le conduit involontairement ou non vers des choix de relance.

²² J'ai longuement hésité et oscillé dans la manière de présenter ces deux analyses. Fallait-il détacher la première de manière à la rendre facilement lisible, en faisant semblant de ne pas connaître les données relatives à la seconde. Cela aurait gagné en clarté, mais était de plus en plus biaisée. Ou bien, ce que je vous propose ici, qui consiste à juxtaposer les deux analyses. La première en la découpant par tour de parole, comme je l'explique ci-dessous, la seconde suivant plutôt les tournants de l'entretien correspondant au découpage en séquences proposé plus haut. Le grain de découpage est un peu plus large parce que notre questionnement n'a pas suivi chaque temps de l'entretien avec la même finesse. La difficulté de cette seconde façon de procéder est de rendre la présentation des données et leur exploitation un peu labyrinthique.

²³ C'est un peu plus compliqué, dans la mesure où le questionnement d'explicitation E3 s'est focalisé spontanément sur les relances décisives du point de vue des propositions de changement d'orientation, or ...

l'interviewée de son vécu d'entretien et en particulier de ce que lui ont fait selon elle les relances, aboutissant à un second commentaire sur la valeur, l'intérêt de ce que peuvent apporter ces informations par comparaison avec les premières et en elles-mêmes. Enfin, nous essaierons à la fin de chaque séquence de produire un commentaire synthétique à partir de l'ensemble des données. Restera à produire des conclusions, une fois épuisée les exemples et séquences.

Analyse des données

Schématiquement, on va retrouver le même plan appliqué aux sept séquences, contenant à chaque fois un ou plusieurs exemples, des quatorze exemples ou triplets A, B, C que nous avons distingués :

Séquence n

1/ Analyse inférentielle à partir des observables et des traces

Exemple 1,

Réponse A

Relance B et son explicitation intentionnelle

Réponse C et son analyse suivant la dimension attentionnelle, les actes, l'état interne.

Commentaire sur les relations A, B, C dans l'exemple 1

Exemple 2

Réponse A (C du précédent exemple)

Relance B et son explicitation intentionnelle

Réponse C et son analyse

Commentaire sur les relations A, B, C dans l'exemple 2

Exemple 3...

2/ Matériaux complémentaires issus de l'entretien sur le vécu de l'interviewée

Présentation des matériaux et commentaires

3/ Commentaire d'ensemble de la séquence n, mise en relations de l'analyse inférentielle et de l'analyse des matériaux introspectifs.

Séquence 1, Initialisation de l'entretien. (trois exemples)

1/ Analyse inférentielle des trois exemples.

Exemple 1 Initialisation de l'entretien : OK Claudine, tu es prête pour qu'on fasse un bout d'entretien ?

A 0 Il n'y a rien de direct à indiquer comme verbalisation, puisque nous sommes dans l'ante début de l'entretien. Nous avons pris la décision de faire un entretien, mais il n'est pas encore commencé en tant que tel, alors que la situation s'est déjà bien construite pour délimiter ce qui va se passer. Mais à mon observation du non verbal, l'attention de Claudine est orientée vers toutes ses affaires disposées sur la table autour d'elle. Ce que je décris ci-dessous est donc l'exploitation par inférence du non-verbal observé.

Contenu thématique : double orientation, le thème principal semble celui de l'organisation de ses affaires, secondairement vers le fait de se prêter à un entretien, la visée est mobile passant d'un objet à l'autre, la focalisation semble moyenne (par objet, par place et peut-être par fonction) mais mobile.

Actes : Claudine est dans une activité perceptive/ réflexive investie dans l'organisation de ses affaires.

Etat interne : Claudine n'a pas encore consenti à la relation d'entretien, dans le fait de se tourner effectivement vers l'intervieweur. Il y a un consentement joyeux, amical, de principe qui n'est pas encore incarné. Donc il semble que l'on ait une valence positive globale, mais encore neutre quant à la relation d'entretien.

B 1.P : OK Claudine, tu es prête pour qu'on fasse un bout d'entretien ?

Intention²⁴ : J'ai déjà eu l'expérience d'entamer un entretien dans un cadre comparable, c'est-à-dire où cela faisait suite à une situation déjà installée sur une base relationnelle différente. Les difficultés à opérer cette transition m'avaient alerté sur la nécessité de vraiment vérifier que le changement de direction d'attention, le changement d'activité, la modification relationnelle qui en découle, sont effectivement mis en place. Alors que Claudine ne me regarde pas, je lui adresse une demande de principe pour marquer le début, en demandant si l'état interne est présent (tu es prête ?), en formulant la tâche que nous allons accomplir. La question peut peut-être déclencher un arrêt des activités en cours et amorcer un changement d'orientation.

C 2. C : oui, (*j'indique le non verbal qui me sert de repère en tant qu'intervieweur*), le corps de Claudine est encore tourné vers la table, son visage aussi, et ses gestes esquissent des mouvements vers et autour ses affaires de bureau,

Contenu : Le contenu thématique n'est pas encore la situation d'entretien, mais toujours son matériel.

Acte : perception visuelle dominante, action sur ses affaires.

Etat interne : la disposition relationnelle ne s'est pas encore modifiée, le consentement reste encore vide d'un investissement intersubjectif réel, le climat semble rester amical d'après les mimiques.

Commentaire d'ensemble : la création du changement nécessaire à la mise en œuvre de la situation d'entretien n'est pas encore mise en place, la relance B 1 n'a pas encore produit un changement manifeste d'orientation de l'attention, ni des actes, ni de l'état interne. On peut penser que cette relance a créé des effets partiels non observables (il ne s'est pas rien passé) qui amorcent les conditions recherchées.

Exemple 2. *Poursuite de l'installation des conditions d'initialisation : tout va bien ?*

A 2 C : oui

Cf. au-dessus, je reprendrais systématiquement la dernière réponse comme état initial de chaque nouvel exemple.

B 3 P: tout est sur la table, bien disposé, tout va bien ?

Intention : je m'accorde sur son activité en nommant ce vers quoi elle est occupée, et je cherche à la tourner vers une évaluation de son état pour qu'elle vérifie que tout va bien, mais aussi pour la décoller de l'absorption dans cet état. Le présupposé est que de nommer son vécu va l'aider à se distancier de ce vécu en lui proposant non plus de le vivre, mais de le prendre pour objet d'attention, ce qui neutralisera son absorption. En même temps, il est clair que je ne tiens pas pour acquis qu'elle soit prête à travailler en entretien malgré son accord verbal. Dans le tour d'échange suivant, je procéderai de même pour le magnétophone, avec plus de succès d'ailleurs.

C 4 C: d'accord

Commentaire : Je ne reprends pas le détail de l'analyse ici parce que le non verbal me donne encore les mêmes signaux que ce que nous avons détaillé à la fin de l'exemple 1. La conclusion est qu'il faut répéter, procéder jusqu'à obtention d'une disponibilité de l'interviewée.

5 P : t'as plus de souci du côté du magnétophone

6 C : non non ça va

Exemple 3 *Achèvement de la séquence d'initialisation de l'activité d'entretien : OK on y va ?*

A 6 C : non non ça va

Contenu attentionnel : On a clairement un changement de direction d'attention après un lâcher prise des objets et des préoccupations précédentes. Claudine s'est tournée corporellement vers moi, elle s'est désengagée de ses affaires disposées sur la table, elle est disponible à écouter ce que je vais lui proposer, il y a un contact avec son regard et sa posture est devenue plus passive, bras posé sur le torse

²⁴ On notera que les intentions sont écrites à la première personne, dans la mesure où le rédacteur principal du présent texte et l'intervieweur sont la même personne. Le rédacteur est donc en avance sur la seconde partie de l'analyse dans la mesure où il documente ses intentions par référence introspective, alors que ces mêmes informations ne seront disponibles que plus tard pour l'interviewée.

en attente.²⁵

Acte : Claudine est passée d'une perception/réflexion active sur des objets à une attente, une écoute ouverte, la perception visuelle lui sert maintenant pour apprécier l'adressage et le relationnel, la perception auditive tout à l'heure marginale prends une place prépondérante, l'engagement réflexif sur les objets présents est mis en suspens, et autre chose prend sa place, dont il faudra se documenter auprès de l'intéressée puisque précisément il ne se traduit à l'observation que de manière privative.

Etat interne : le consentement à la relation et à la nouvelle activité est-là, donc toujours dans une valence positive, le non verbal marque ce consentement par la réorientation du corps, du regard, l'immobilisation des bras, l'attente.

B 7 P : OK on y va

Intention : marquer un commencement de façon nette, et vérifier une dernière fois qu'elle est vraiment disponible à la nouvelle activité, renforcer l'orientation relationnelle par une formulation simple qui n'attend que l'adhésion en retour, mais cela reste l'occasion de repérer la congruence du non verbal.

C 8 C: oui

Contenu : Claudine est maintenant tournée vers moi en attente, son objet d'attention est de façon ouverte l'attente de la consigne et de l'accompagnement.

Acte : attente auditive et visuelle vers ce que je vais exprimer.

État interne : consentement positif.

Commentaire général sur la séquence de 0 à 8 :

En terme de changement, depuis le point de départ d'un accord de principe jusqu'à la pleine attention on a donc une progression graduelle. Le verbal rend peu compte de ce qui se passe, sinon le passage à la négation et l'expression de l'accord en 6 (non, non, ça va). La transcription sans les didascalies que j'y introduis pourrait même être mal interprétée : « Pourquoi insiste-t-il comme ça ? » Mais le changement d'orientation de l'attention et surtout son désengagement préalable de l'absorption dans d'autres thèmes prégnants a nécessité plusieurs étapes. Le changement d'actes est peu marqué, puisqu'il reste une dominante d'activité perceptive mais changeant de visée, ils ne s'organisent pas tout à fait de la même manière en particulier dans les rapports d'importance relative entre perception auditive d'abord secondaire, puis principale et perception visuelle. Ces deux aspects étant relativement inféribles à partir des modifications corporelles, gestuelles, visuelles. Le changement d'état est plutôt un changement de forme du consentement, qui passe d'une adhésion de principe à une adhésion incarnée et effectivement polarisée par la relation à l'intervieweur et non plus à l'ensemble du groupe, le tout dans un climat relationnel positif, souriant. Dans cette séquence la cohérence entre les réponses de l'interviewée et les intentions manifestées par les relances semble bonne ; l'adéquation entre les formules utilisées dans les relances et les réponses qui y sont faites semble aussi congruente, mais l'on voit clairement que l'effet des relances n'est pas mécanique, il va dans une direction et produit des effets graduels à la mesure de la mobilisation à laquelle consent effectivement l'interviewée.

2/ Analyse complémentaire à partir des matériaux en première personne.

Matériaux de l'entretien

On passe l'enregistrement²⁶ de la séquence 1, et Claudine le commente directement :

176. C Pour moi, ça a fait effet effectivement euh quand tu as dit tout ça là ça a fait effet parce que j'ai bien conscience de ça et donc j'ai redonné un coup d'œil au magnéto pour voir si ça tournait et je me suis bien tournée vers toi xxx ça a eu un effet là

178. C d'autant plus que la veille avec Nadine justement j'ai pris le temps

²⁵ Comme on peut encore le constater ici, j'ai besoin de rajouter des indications sur le non-verbal pour argumenter sur le changement de direction de l'attention, puisque la réponse verbale sibylline est trop courte pour avoir une valeur indicative univoque.

²⁶ Ici j'élimine les matériaux obtenus en E2, dans la tentative d'entretien menée par Claude, ceci dans la mesure où les matériaux sont pauvres et redondant avec ce que nous obtenons ici à partir de l'auto confrontation avec la cassette son. Cependant ces matériaux éliminés restent très intéressants du point de vue de la technique d'entretien, en particulier sur l'aspect du guidage de la visée attentionnelle vers un point temporel spécifique.

179. N tu as pas pris le temps avec moi et j'ai pas pris le temps avec Pierre non plus

184. P et juste avant quand je t'ai demandé si tu étais d'accord

185. C ah oui je je je c'est net que je me suis tournée j'ai regardé si tu te retournais là et puis je me suis j'ai ramené une jambe sur l'autre euh j'ai même l'impression que j'ai posé une main là enfin j'ai fait quelque chose qui marquait une coupure et je me suis bien arrêtée après et là je t'ai regardé j'ai vu que tu me regardais

186. P tu as vérifié que/

187. C pour moi j'ai essayé de de oui de me couper d'eux et juste avant que tu dises cette phrase-là et là j'étais dans l'écoute de ce que tu allais dire

188. P mm mm

189. C et là j'avais les yeux ouverts

Commentaires

Il faut noter d'abord une difficulté que l'on va retrouver dans les exemples suivants, celle de la confusion sémantique dans ce qui est désigné par les intervieweurs comme étant "le début", "le tout début", "l'initialisation". Claudine a tendance à comprendre cette visée temporelle comme portant sur le début de l'induction de la tâche (je te propose...), ou même un peu plus tard dans l'entretien le début de l'accès évocatif après qu'elle ait fait le choix de la situation passée de référence. En conséquence, il est difficile de faire verbaliser ou plutôt de tourner l'attention de Claudine vers le début, en tant que séquence 1 ou même juste avant, c'est à dire ce qui nous intéresse comme relevant des tous premiers effets de la séquence de mise en place de la relation et de la tâche d'entretien.

Par rapport aux annotations des trois exemples qui constituent la séquence 1 et qui reposent essentiellement sur la prise en compte du non verbal, beaucoup de choses sont corroborées par le discours de Claudine et des détails sont rajoutés. Par exemple elle peut restituer l'évolution du moment où elle ne me regarde pas encore, puis où elle me regarde, voit que je la regarde, ferme les yeux pour approfondir le rappel évocatif. Sur le contexte de cette préparation à l'entretien Claudine apporte encore une indication sur le fait que cette mise en place la renvoie à une situation antérieure où la question de la mise en place du changement de relation s'est posée avec Nadine, et de Nadine vers moi. Nous apprenons aussi que les relances, font bien l'effet attendu "quand tu as dit tout ça là ça a fait effet parce que j'ai bien conscience de ça et donc j'ai redonné un coup d'œil au magnéto pour voir si ça tournait et je me suis bien tournée vers toi xxx ça a eu un effet là", même si nous ne pouvons pas rentrer dans le détail pas à pas de l'effet de chaque relance, puisque Claudine s'y réfère sur le mode englobant du "tout ça" c'est à dire, ce que nous venons d'entendre reproduit avec la cassette son (les relances de la séquence 1, plus la première de la séquence 2 : "je te propose..."). Elle décrit le passage vers la tâche, comme étant net, organisé autour des changements de direction de regards et vérification de l'adressage en retour, marqué par les changements de posture "je me suis tournée", puis "j'ai ramené une jambe sur l'autre", "j'ai posé une main là", "j'ai fait quelque chose qui marquait une coupure etc. cf. 185. On a bien tous les éléments du changement de thème attentionnel comme changement de direction, se tourner vers moi, se couper des autres, vérifier que je suis tournée vers elle, et se mettre à l'écoute. On peut aussi reconstituer dans ce qu'elle dit les actes successifs qu'elle pose, en particulier dans les prédominances successives de l'activité visuelle/réflexive (elle interroge le monde autour d'elle, ses objets, ma présence, se détourne de la présence des autres), vers une dominante activité d'écoute/attente. L'état interne est peu questionné et peu repris spontanément, il sera mieux documenté dans sa description de l'accès évocatif et du maintien de cet acte de rappel. Le commentaire sur les éléments contextuels de situations comparables récentes semble permettre d'inférer qu'il y a une valence positive d'accord à ce qui est sollicité par les relances successives, et un consentement à le suivre, ce qui n'a rien d'étonnant dans le contexte de l'exercice.

De cette première séquence se dégage une confirmation détaillée de ce que l'on avait inféré des traces, ce qui n'est pas rien, mais reste peu de chose en valeur informative ajoutée. Cependant, on a quelques indications supplémentaires sur les modifications posturales, gestuelles, de regards qui indiquent indirectement une conscience assez précise de ce qui se passe pour elle dans cette situation de transition, on a bien affaire à une interviewée experte (un « A expert » dans notre jargon, développé à cette occasion).

Séquence 2 Orientation vers un vécu passé et son évocation. (trois exemples)

1/ Analyse inférentielle

Exemple 4 Proposition de choisir : voir si y'a : une situation particulière que tu aimerais : évoquer ?

A 8 C : oui

Cf. le commentaire de C8 :

B 9 P : d'accord, ce que je te propose, tout d'abord, c'est de : voir si y'a : une situation particulière que tu aimerais : évoquer

Intention : confirmer l'accord, donner une consigne indicative (je te propose) de la tâche initiale à effectuer que je nomme comme l'acte d'évoquer, une direction d'attention en structure qui est "une situation particulière", un critère de choix : "que tu aimerais". Le tout avec deux maladresses de formulation : la première par l'utilisation du prédicat sensoriel "voir", qui limite les possibles évocatifs auxquels elle pourrait accéder, par exemple sur le mode du sentir, de l'entendre ou autre ; le second sur le critère "aimerait" qui induit un choix fondé sur l'implication personnelle, peut être trop, comme on le verra dans la seconde analyse.

Je cherche donc délibérément à susciter :

/ De nouveaux actes : celui de viser à vide²⁷ une situation passée, d'un choix et donc d'une évaluation de l'adéquation de cette situation, et enfin du rappel évocatif de cette situation.

/ Un nouveau contenu attentionnel : viser une situation passée autobiographique, donc une direction d'attention vers le passé autobiographique;

/ La continuation de l'état interne : le consentement positif, celui de consentir à une consigne lui donnant un travail cognitif à effectuer, travail ouvert et non déterminé par avance donc relativement difficile.

C 10 C : comme ça non, il faut que je cherche, je vais laisser venir, une situation particulière,

Contenu : l'orientation de l'attention est dirigée vers ce qui peut advenir, visée à vide, c'est à dire sans qu'il y ait encore un remplissement, mais la direction de la visée est maintenue.

Acte : recherche en accueil d'un remplissement, réduction pro active.

Etat interne : consentement à remplir la consigne de son activité.

Commentaire : la relance produit un effet d'amorce, qui ne donne pas de résultat immédiat en terme de situation particulière, mais tous les ingrédients recherchés sont présents : visée accueillante du passé, consentement. Ces changements, importants, que la relance cherche à susciter sont en cours de réalisation sur leur mode propre, en particulier dans leur temporalité de réalisation propre puisque l'on sait que le remplissement ne s'opère pas de façon mécanique instantanée.

Exemple 5 Étape d'accès à une évocation spécifiée

A 10. C comme ça non il faut que je cherche, je vais laisser venir, une situation particulière

Cf. analyse de C 10

B11. P Ok

Intention : un processus est à l'œuvre dans le sens souhaité, je n'ai pas le pouvoir direct de le faire aller à son terme, je n'ai que le pouvoir de le susciter et de l'accompagner de manière empathique, aussi c'est ce que je cherche à faire avec ma relance qui accompagne simplement ce que dit l'autre. Ce qui n'est pas rien. Comme toutes ces formes de relances verbales simples, ou onomatopées mmm..., ou mimiques ou même silence, ce que fait activement l'intervieweur est d'encourager l'autre à faire ce qu'il est en train de faire et à continuer. C'est donc une relance forte comme signal d'accord à ce que fait l'autre, le changement visé est ici le non-changement, la poursuite de ce qui se passe déjà, la continuité.

²⁷ l y a visée puisque le sujet se tourne vers un but qu'il recherche par ses propriétés, mais c'est à vide dans la mesure où dans un premier temps rien ne vient forcément remplir cette intention, pourtant en restant dans cette intention de visée quelque chose va apparaître, va se donner, va produire un remplissement, c'est la base même de la réduction pro active (Vermersch 2000a).

C 12. C mm ça peut être hier soir tout simplement quand je suis rentrée dans l'Allier²⁸. Contenu attentionnel : le thème est celui d'un vécu passé visé ou peut-être pour le moment la détermination de ce moment, donc l'attention tournée plus vers le choix que vers le contenu du vécu ou la situation.

Acte : choix d'une situation passée avec probablement toutes les facettes du choix, évaluation, décision, appréciation, l'activité de visée à vide s'achève par un acte de rappel évocatif dont le remplissement est encore très partiel, verbalisation exprimant le choix.

Etat interne : difficile de dire autre chose que le consentement est toujours là et se manifeste par une production qui répond à la consigne (mais on saura plus tard qu'il y a eu débat affectif à cet endroit et que l'état interne est plus complexe qu'il n'y paraît).

Commentaire : En fait, il aurait été légitime de regrouper dans cet exemple ce qui s'est passé depuis A8 à C 12, dans la mesure où la relance d'acquiescement et d'encouragement en B11, ne fait que suivre un processus graduel en train de se faire. Par la suite nous intégrerons ce genre de relance minimale dans un même exemple. En terme de changements visés et obtenus, le passage de la consigne B9 à la réponse C12 semble particulièrement efficace, la visée d'un vécu passé singulier est obtenue, le changement de direction d'attention est donc clair. Le changement d'acte est également présent de façon nette, mais il n'a pas encore abouti au résultat final recherché : l'acte d'évocation, les actes qui sont apparus sont ceux de viser le passé à vide, d'évaluer, de choisir, de décider, ils sont préliminaires à l'évocation de ce qui a été choisi. Du point de vue de l'évolution de l'état interne, rien n'était recherché explicitement sinon le maintien du consentement relationnel qui est toujours apparemment présent.

Exemple 6 *Le choix de la situation passée est corroboré par simple reformulation.*

A 12. C mm ça peut être hier soir tout simplement quand je suis rentrée dans l'Allier

Cf. commentaire en C12

B 13. P mm donc là tu : choisis: d'évoquer : hier soir

Intention : je continue à installer la situation d'accès évocatif en procédant lentement, par étape, à la reformulation de ce qu'a dit Claudine avec la volonté de ne pas entrer tout de suite dans un questionnement, mais bien d'insister sur le choix, l'évoquer, le contenu : hier soir, ce que je vais poursuivre après l'acquiescement.

C14. C oui

Contenu : le non verbal montre que Claudine a figé ses yeux et qu'elle parle doucement, tout semble indiquer qu'elle est bien en relation avec la situation passée, qu'elle est devenue sa visée attentionnelle.

Acte : toujours d'après le non verbal, il semble que l'activité d'évocation soit en place, ou toute activité qui serait compatible avec une dominante d'absorption intérieure (ce qui exclut beaucoup de choses).

Etat interne : le verbal acquiesce, et le non verbal va dans le même sens, le consentement est là.

B 15. P au moment où tu rentres dans l'Allier

C16. C au moment où je rentre dans l'Allier

Commentaires d'ensemble sur les trois exemples

Je ne reprends pas l'analyse de 14, 15, 16 qui va dans le même sens que celui relatif à 12,13, 14 dans sa fonction d'accompagnement par reformulation en écho. Pour le moment ce qui est notable, c'est ce qui ne change pas, il y a bien poursuite et peut-être approfondissement de ce qui est recherché par l'intervieweur et co-construit avec l'interviewée en terme de visée attentionnelle : une situation passée singulière ; en terme d'acte : le rappel évocatif ; en terme d'état interne : un consentement à la réalisation de la tâche commune. Reste à savoir si au niveau inobservable, privé, non public, ces trois objectifs sont bien remplis comme il semble qu'ils le soient.

Commentaires d'ensemble sur les trois exemples

²⁸ Pour les ignorants et étrangers à la région, l'Allier est une rivière.

Je ne reprends pas l'analyse de 14, 15, 16 qui va dans le même sens que celui relatif à 12, 13, 14 dans sa fonction d'accompagnement par reformulation en écho. Pour le moment ce qui est notable, c'est ce qui ne change pas, il y a bien poursuite et peut-être approfondissement de ce qui est recherché par l'intervieweur et co-construit avec l'interviewée en terme de visée attentionnelle : une situation passée singulière ; en terme d'acte : le rappel évocatif ; en terme d'état interne : un consentement à la réalisation de la tâche commune. Reste à savoir si au niveau inobservable, privé, non public, ces trois objectifs sont bien remplis comme il semble qu'ils le soient.

2/ Analyse complémentaire de la séquence 2 à partir de l'explicitation des effets des relances.

On a dans cet exemple, comme dans quelques autres, deux couches de matériaux complémentaires: la première est celle des entretiens fait avec Claudine dans le temps qui a suivi l'entretien de départ, avec éventuellement plusieurs intervieweurs, le tout réparti sur trois jours ; la seconde relève du discours personnel de Claudine dans la position de décrire et d'analyser son propre vécu, là encore il y a plusieurs strates : une qui s'inscrit dans les discussions du petit groupe autour de la table et où Claudine joue son rôle de co-chercheur, une autre lors de la transcription d'une cassette de l'entretien, qui la conduit à produire des commentaires de prise de conscience du sens de ce qui s'est passé pour elle, enfin une dernière lors de l'élaboration de l'analyse de la séquence 3 qu'elle avait en charge et qui l'oblige à travailler les matériaux transcrits de la première cassette, ce qui la conduit à des commentaires complémentaires et des éléments descriptifs inédits.

Matériaux bruts

/142. C je suis en train seulement de rentrer dans la/ vraiment dans le moment où j'étais en train d'évoquer avec Pierre

143. CL dans ce moment tu entends quelque chose mais tu es en train de regarder Pierre ou tu le regardes pas

144. C non je le regarde pas parce que je ferme les yeux

145. CL tu fermes les yeux donc tu n'entends que sa voix

146. C oui /

149. CL est-ce que tu peux revenir au tout début de l'entretien juste avant, il a pas encore ouvert la bouche

150. C donc là je le regarde

151. CL tu le regardes

152. C je vois qu'il me regarde, il fait quelque chose avec sa main droite (13s) quand il me propose de choisir une situation que j'aimerais bien évoquer je crois que moi je regarde vers la gauche, je fais un mouvement de balayage

153. CL comment il te dit ça exactement, quels sont les mots qu'il emploie

154. C je te propose, non je te propose c'était avant (13s) y a y a c'est la fin de la phrase une situation que tu aimerais bien évoquer ou que tu aurais envie d'évoquer

155. CL qu'est-ce qui se passe à ce moment-là

156. C ben le envie d'une situation particulière non j'avais pas envie d'une situation particulière enfin dans l'immédiat

157. CL comment tu sens ce pas envie

158. C ben que c'est pas là que c'était pas le problème je sais pas c'est

159. CL il continue à se passer

160. C et donc je me dis je me dis intérieurement qu'il faut que je choisisse une situation agréable et donc là c'est venu vite parce une situation agréable d'hier c'était une situation de détente et donc c'était ce moment-là

Contenu attentionnel : d'abord attention à ce que dit l'intervieweur, puis sous la suggestion de l'intervieweur actuel, focalisation vers une partie : celle relative à la "proposition", avec une attention vers les mots, puis sur le débat intérieur et l'état interne, enfin détail de sa posture et de son activité. Ce que l'on n'avait pas jusqu'à présent c'est le débat intérieur et la valence négative qui lui sert de fond.

Actes : On retrouve bien la succession : prise d'informations visuelles dominante, écoute de la consigne, verbalisation indiquant un non remplissement, mais ce qui est nouveau c'est le dialogue interne, la perception interne du "pas envie", et le passage au "il faut" et début d'un remplissement à

partir d'un choix rapide. (Elle est venue dans le laisser venir). Ce qui est donc apparent c'est le dialogue interne, l'évaluation de la pertinence de ce qui se propose suite à l'énoncé intérieur des critères de choix qu'elle s'impose. Donc on voit apparaître une activité métacognitive d'auto guidage, que nous pouvions supposer mais pas documenter par les seules inférences. Plus tard²⁹, Claudine commentera la formulation de la proposition que j'ai énoncé et soulignera que le verbe "voir" trop sensoriellement orienté, l'a gêné, en la lançant de façon durable vers une modalité sensorielle d'évocation à laquelle elle a répondu, mais qui ne correspond pas à son mode spontané d'accès évocatif qui dans son expérience est plus lié à la sensation, et même à la sensation liée au mouvement corporel. On va retrouver des traces de cette induction dans les exemples à venir. On a ainsi un exemple d'effet des formulations de l'intervieweur dans un sens négatif.

"dans la relance 9 : "... je te propose... de voir... ", j'entends très fortement ce mot "voir", d'autant plus que c'est le démarrage et que je suis bien présente à la situation de l'entretien (pas encore en évocation). Quand la situation me vient, c'est par un tableau visuel de ce que je voyais à un moment de mon V1, assez au début. Ce tableau est figé."

État interne : Ce qui apparaît principalement de différent par rapport aux inférences que nous avons faites précédemment c'est une valence négative "j'avais pas envie d'une situation particulière". En fait, Claudine a substitué le mot "envie" à celui effectivement utilisé "aimerait", qui lui suggérait une connotation à forte valence positive, et peut être trop forte selon les déclarations de l'interviewée. Ce qui contrebalance le « pas envie » c'est la démarche en "**il faut** que je choisisse" et elle se propose un critère –grand classique des exercices des débuts de formation à l'entretien d'explicitation- celui de "situation agréable". Ce faisant, elle a superposé à ma proposition, sa propre proposition. Pour répondre à ma demande elle se guide elle-même quand cela ne lui convient pas.

Le temps suivant qui porte sur le choix de la situation, est caractérisé par un "laisser venir" aisé. Mais la situation choisie s'avère ne pas comporter que des aspects plaisants : "mais je me suis vite rendue compte qu'elle n'était pas constituée que d'aspects agréables et anodins". Ce qui crée les conditions d'un conflit interne entre l'importance qu'elle accorde à ce qui se fait, le but de l'exercice et le fait que des aspects de la situation doivent selon elle être gardés privés : "je réalise à la fois l'enjeu de ce que nous sommes en train de faire (un travail collectif s'engage) et en même temps, cette situation dont j'ai commencé de parler et qui en fait me dérange pour la livrer totalement au groupe" et "qu'il y avait quelque chose qui me dérangeait. Donc une ambiguïté de cette situation : c'est bien un moment agréable, de détente, de loisir. En même temps, il est chargé de tout ce qui m'habitait à ce moment là et qui m'avait décidé à me baigner". Induisant la nécessité d'un contrôle, puisqu'une partie doit rester privée et l'autre doit être présentée pour servir au but du travail commun. Elle se représente ce qui s'est passé en l'analysant de la manière suivante : "Au moment du V2³⁰ avec P, je n'ai qu'une sensation confuse de la partie personnelle intime de cette situation. Donc je dissocie la situation en deux, ce qui peut être livré sans difficulté et ce qui reste plus intime (quoi que peu clair à ce moment là). D'un côté l'extérieur, le contexte de la nature et de l'autre, mon monde intérieur. Cela ne s'est clarifié qu'avec le recul, aussi sur le moment, soit je me défends, je ne lâche pas totalement, soit je pars sur le conceptuel, comme dans la discussion présente (157).) Ce qui semble apparaître c'est une valence négative qui va troubler la suite de l'entretien : "De plus si cette expérience m'est apparue dans un premier temps dans ses aspects de détente de contact avec la nature, mon vécu personnel dans cette situation, qui m'apparaît ensuite et de façon assez confuse, a des aspects négatifs personnels qui ne sont pas congruents avec ce terme. Je me suis sentie piégée, car c'était parti." Et "je me trouve confrontée à cette expérience dont je ne voulais pas livrer une facette dans ses détails".

Commentaires d'ensemble sur la séquence 2

Dans cette séquence d'initialisation des activités essentielles propres à la méthode de l'entretien

²⁹ Matériaux issus de l'analyse réflexive tardive (un an après l'exercice) de Claudine après relecture de l'enregistrement de l'entretien. Le statut de ces matériaux est donc sensiblement différent des verbalisations issues de l'entretien mené juste après l'exercice, après écoute des passages de l'entretien.

³⁰ Rappel : V1 est le vécu passé de référence, V2 est un autre moment vécu où l'on vise à verbaliser le vécu passé V1, V3 est le moment où l'on peut prendre pour visée l'explicitation des actes d'évocations par exemple mis en œuvre au moment du vécu V2, puisque décrire l'évocation mise en œuvre en V2 il y faut un nouveau vécu ultérieur.

d'explicitation, c'est à dire principalement le choix d'une situation passée spécifiée de référence et l'engagement dans l'activité de rappel évocatif visant cette situation, l'entretien sur le vécu de l'entretien initial nous conduit donc à faire apparaître de nouveaux aspects qui s'organisent tous autour de micros conflits suscités par les termes utilisés par l'intervieweur : le terme "aimerait" introduit un critère à la fois trop large, laissant trop de latitude selon Claudine, et en même temps trop impliquant par la connotation affective ; le terme "voir" induit une orientation sensorielle de l'évocation qui n'est pas celui qu'elle sait privilégier d'une part, et d'autre part qui pour un démarrage est beaucoup trop fermé puisqu'il restreint l'accès évocatif à une seule modalité sensorielle³¹. Ce critère trop large induit une réponse compensatoire, dans le sens où Claudine se redonne la consigne dans ses propres termes, en choisissant elle-même le critère de choix "une situation agréable", et ce faisant cela induit une activité métacognitive d'auto contrôle de sa performance qui ne peut que faire obstacle à la liberté intérieure d'évocation. De plus, il s'avère que le choix d'une situation agréable aboutit à un choix qui n'est que partiellement agréable dans la mesure où si la situation en elle-même l'est, ses déterminants contextuels constituent un fond problématique que Claudine ne souhaite pas partager. Au niveau de l'état interne, on aboutit donc à une valence négative, à une tension contradictoire entre dire et cacher, donc à un tri, tout en poursuivant l'activité au motif de l'intérêt du but commun. En résumé, on a une valence négative qui était inapparente, un auto guidage qui s'est amorcé, un conflit interne entre dire et taire, entre s'arrêter et continuer.

Séquence 3 : invite et aide à la focalisation descriptive (un exemple).

1/Analyse inférentielle.

Exemple 7 Focalisation sur le remplissement évocatif initial : qu'est-ce qui te revient en premier ?

A (16) C au moment où je rentre dans l'Allier

Contenu thématique : localisation temporelle, géographique, corporelle.

Catégories techniques d'explicitation : satellites de l'action : contexte, situation singulière (site temporel unique : ce jour là, spatial unique : ça se passe en un lieu déterminé, délimitation de l'empan temporel spécifiée de manière assez fine : le moment où, repérée par rapport à une action délimitée dans le temps : je rentre dans).

Acte : rappel auto biographique, produit un acte de mémoire particulier, puisqu'elle se rapporte au passé (c'est bien un rappel, pas une perception ou une imagination), c'est bien quelque chose qu'elle a vécu, qui s'inscrit dans une mémoire contextuelle de type épisodique.

État interne : consentement, valence positive, manifesté par la présence d'une réponse, et d'une réponse en accord avec ce qui est proposé et le projet d'activité partagée.

B (17) P qu'est-ce qui te revient en premier ?

Visée de l'intervieweur : proposition de passage à la parole descriptive du contenu de son vécu, en le ciblant par un repère simple : le « en premier ». Avec « le moment où je rentre » de la réponse précédente, qui fait suite à la délimitation de la situation de référence, je dispose d'un point de départ clair, la question se pose d'amplifier, de solliciter la verbalisation. Cependant ma question de par sa formulation vise un effet indirect, puisqu'elle ne porte pas sur le vécu de référence V1 (le moment auto biographique passé dont il est question), mais sur le contenu de l'acte de rappel qui est un vécu actuel tout juste passé appartenant au vécu V2 de l'évocation. Je ne demande pas : "Qu'est-ce qui s'est passé en premier quand tu es rentrée dans l'eau ?", mais je demande : "De quoi tu te rappelles en premier ?" Donc ma question change à la fois la direction et l'objet de l'attention, elle change la direction puisqu'elle demande à Claudine de faire attention au contenu de son rappel (et non pas au contenu de ce qu'elle vivait) et même plus étroitement au contenu qui apparaît / est apparu en premier. Simplement, pour répondre à ma question, si elle y consent, se rapporter au contenu de ce dont elle se rappelle c'est se rapporter de manière plus étroite au contenu du vécu V1, puisque le contenu de ce dont elle se rappelle en premier a de forte chance de porter précisément sur le contenu de ce qu'elle a

³¹ Le lecteur pourrait objecter à la décharge de l'intervieweur que le verbe "voir" est ici utilisé de façon métaphorique, dans un usage générique de faire attention, mais précisément le verbe induit autre chose, de plus spécifié, il induit la quasi nécessité que ce qui va être évoqué soit de l'ordre du visuel.

vécu, mais pas nécessairement de ce qu'elle a vécu en premier en V1, c'est d'ailleurs ce qui va se passer dans sa réponse.

C (18) C ce qui me revient en premier, c'est la façon dont je marchais, compte tenu des cailloux, qui à la fois font mal au pied et en même temps glissaient,

19 P: mmm,

20 C: et donc je voulais pas glisser (rire) pour rentrer trop vite dans l'eau euh : : donc oui c'est la sensation donc sous les pieds avec la vue parce que l'eau était assez transparente,

21 P : mmm,

22 C : il y avait beaucoup beaucoup de courant là où je rentrais parce qu'y avait un petit je sais pas comme on appelle ça déversoir sur la gauche là euh la lumière était moyenne ouais je sais pas trop (4s) et je suis rentrée tout de suite. [Je ne sépare plus ce qui est seulement entrecoupé par les mmm de l'intervieweur, qui encourage et accompagne la poursuite de la même chose].

Contenu : Claudine reste bien en prise avec la même direction attentionnelle, le même thème : le moment de l'entrée dans l'eau. Ce qui a changé du point de vue attentionnel c'est la focalisation au sens d'un rétrécissement thématique, sur un aspect parmi tous ceux présentifiables du vécu d'entrer dans l'eau : la manière de marcher dans l'eau, avec ses déterminants, ça glisse, ça pique, ça se sent, mais cela se voit aussi, à travers la transparence de l'eau, et de plus il y a du courant qui ne rend pas facile le contrôle de la démarche. A la fin on a quelques éléments de contexte complémentaires : il y a du courant parce qu'il y a un déversoir, et la lumière est moyenne. On a donc une bonne unité thématique d'explicitation de la manière de se déplacer, relié au corps dans son interaction avec le milieu aquatique et terrestre.

Acte : l'acte de rappel évocatif se poursuit, la qualité du remplissement intuitif s'est accrue en terme de précision, et en terme de sensorialité puisqu'on a du corporel de mouvement, de la sensation, du visuel. L'acte de verbalisation descriptive qui vient se surajouter à l'évocation semble intégré à l'ensemble.

État interne : Claudine continue à consentir à ce que je lui propose, des indicateurs non verbaux suggèrent qu'elle est plus absorbée dans le revécu de V1.

Commentaires.

Les changements de la visée attentionnelle recherchés par la relance sont obtenus, la sollicitation vers une activité de verbalisation descriptive aussi, tout en conservant l'acte de rappel évocatif et l'état interne de consentement.

Cependant la présence de formulation d'explication et de justification (et non d'explicitation) dans sa verbalisation, « compte tenu des... », « donc, je ne voulais pas », « parce que l'eau », « parce qu'il y avait », me laisse penser que le remplissement intuitif est encore partiel, dans le sens où il est encore impur car mêlé de savoir (remplissement signitif), que l'acte d'évocation s'accompagne d'un acte supplémentaire de contrôle réflexif surplombant la description, et qu'il doit être possible d'augmenter la qualité de ce remplissement intuitif. C'est ce qui va déterminer ma stratégie des relances à venir dans la manière dont elles seront introduites, alors que leur contenu suit le thème proposé spontanément par l'interviewée.

2/ Analyse complémentaire de la séquence 3 à partir de l'explicitation des effets des relances

Ainsi qu'ai-je appris de l'entretien en V3 au sujet de la séquence 3, "qu'est-ce qui te revient en premier", qui est l'induction de la description du vécu basée sur le rappel évocatif :

/ Tout d'abord, que l'accès évocatif avait démarré avant cette consigne, que le verbe voir semble avoir joué un rôle inducteur puissant, et que de ce fait une image visuelle statique était immédiatement présente, avant même la consigne "qu'est ce qui te revient..." / D'autre part, je sais de suite qu'il ne m'envoie pas sur le bon canal pour moi, ce qui me surprend et en même temps, je sais que cela ne va pas aller. Donc quand Pierre me dit R17 : "qu'est-ce qui te vient en premier ?", ce tableau est déjà là, devant mes yeux et je commence de suite à me piloter pour ne pas rester bloquer sur ce tableau figé. Donc R17 se combine avec le "voir" de R9. / je vois ces choses réellement. En fait là, c'est à la fois le résultat des 2 couches simultanées. : "la première couche" : ce qui m'est venu en premier, c'est un tableau visuel, que je regardais de mes yeux devant et autour de moi, alors que je suis déjà dans l'Allier, debout. Je le vois encore. Il me revient chaque fois que je me remets à ce moment là de l'entretien. J'ai bien entendu Pierre me dire en R9 : "ce que je te propose... c'est de voir..." et donc j'ai

vu ce tableau qui était figé, sans rien qui bouge. J'ai perçu de suite que je n'y étais pas vraiment...

// En conséquence, ce premier remplissement produit une réaction du fait de ses propriétés (modalité sensorielle visuelle, statique), une évaluation négative, une surprise, un projet sur soi entraînant un contrôle, donc une crispation, une volonté d'aller au but "normal" pour l'interviewée, qui est d'approfondir le remplissement évocatif par la modalité sensorielle du ressenti corporel ou kinesthésique.

L'évaluation négative, correspond au fait qu'elle repère que ce n'est pas la bonne modalité sensorielle qui lui permet selon son expérience habituelle d'accéder pleinement à l'évocation, "je sais de suite qu'il ne m'envoie pas sur le bon canal pour moi, ce qui me surprend et en même temps, je sais que cela ne va pas aller", "oui parce que je sais moi, que quand je suis bien dedans je sens, j'ai toutes les sensations".

Elle est étonnée que ce soit une scène visuelle qui se donne en premier, de là elle en conclut qu'elle doit faire quelque chose pour rejoindre l'état évocatif dont elle a l'expérience, "comme je me connais et que je rentre par le kinesthésique là j'ai eu du visuel et je n'arrivais pas à avoir le kinesthésique ou du moins, les cailloux cette partie-là je l'avais et l'autre il me manquait un morceau donc en fait je faisais une évaluation du degré de remplissement de la situation et j'en avais un degré d'insatisfaction qui faisait c'est pas suffisant"

Et même le rejoindre vite, un peu se forcer (en avoir l'intention) à ressentir plus. Mais comme ce mode d'intervention sur soi-même est contre productif (on ne peut exiger de soi-même un résultat qui n'advient que comme conséquence involontaire, et l'exiger, c'est placer la volonté au mauvais endroit en produisant un blocage dans l'atteinte du but), Claudine reste en observation de soi-même puisqu'elle n'atteint pas son but, et en observation de l'intervieweur puisqu'elle se demande s'il s'aperçoit de ce qui se passe en elle.

On va avoir donc en permanence une double couche d'activité, et un état interne troublé, voire à valence négative.

Reprenons le fil conducteur des répliques de la séquence 3. D'abord l'effet initial de la relance "qu'est-ce qui te revient en premier" :

195.M Qu'est-ce que ça a provoqué pour toi, qu'est-ce qui te revient,

196.P ... en premier, qu'est-ce qui te revient...

197.C qu'est-ce que ça a provoqué pour moi (8s) ben je voyais la situation avec mes yeux, mais j'ai parlé des cailloux, mais quand j'en ai parlé je les sentais pas vraiment.

198.P Pour reformuler la question de Maryse, c'est que moi ce que je renvoie, je reformule le contexte, la situation où tu te trouves [P16 Au moment où tu rentres dans l'Allier] donc tu y es déjà dans une certaine manière ?

199.C mm mm

200.P Dans une certaine qualité, et quel effet ça a, est-ce que ça produit une différence quand je rajoute qu'est-ce qui te revient en premier ? Est-ce que ça modifie ta direction d'attention ? Est-ce que ça te fait faire euh un acte particulier en quelque sorte.

201.C (elle parle très bas, très lentement et très doucement) ça fait faire quelque chose oui (3s) comme si::: comme si mon attention ça s'était tu vois je commence à faire ça peut-être ouh là là intérieurement ça fait comme la photo quand tu réduis le diaphragme.

Nous essayons assez directement d'amener Claudine à décrire l'effet de la relance sur elle. En réponse, elle nous décrit d'abord le contenu de son rappel, "je voyais la situation", "j'ai parlé des cailloux", et une appréciation négative de la valeur évocative de ce qu'elle dit : "quand j'ai parlé des cailloux je ne les sentais pas vraiment". Ce faisant nous n'obtenons pas d'informations directes sur l'effet de la relance, et la question est de savoir s'il est possible de le documenter plus directement et précisément. En 198, je retrace ce qui s'est passé, j'indique ma reformulation, et je tâtonne pour formuler une question sur l'effet de la relance et utilise des formules en « est-ce que » plutôt fermées : "est-ce que cela produit une différence ?", "Est-ce que cela modifie ta direction d'attention ?"; en conséquence on peut dire qu'ici les relances sont malheureusement assez inductives. Claudine ne retient apparemment que la dernière formulation "est-ce que cela fait faire un acte particulier ?" elle y répond d'abord globalement "ça fait faire quelque chose oui", puis avec un "comme si" par le biais d'une métaphore "ça fait comme la photo quand tu réduis le diaphragme". Cette métaphore n'est pas très claire, et nous

n'avons pas relancé pour la faire préciser convaincu au moment même, me semble-t-il, que cela signifiait une focalisation, un rétrécissement du champ. Ce que m'a confirmé plus tard Claudine. Alors que la modification du diaphragme a pour résultat de modifier la quantité de lumière admise et non l'angle de champ.

Commentaires³² de Claudine sur ce qui s'est passé au moment de la relance "qu'est ce qui te revient en premier".

/C : Quand tu dis ce qui te revient en premier, tu vois j'étais pas capable de le dire tout à l'heure, mais effectivement ça, ça a fonctionné, ça a fonctionné, mais moi je sais pas si je suis pas allée trop vite pour laisser venir, comme je me connais, comme je sais que ce qui me fait évoquer etc., j'ai centré sur mes pieds et tu vois j'étais un peu... et c'est ça je crois qui manquait enfin xxx je veux dire le lâcher le laisser faire des paroles, je sais pas s'il était complet, je crois pas qu'il était complet. Et je sais que si j'y entre pas, par du kinesthésique, je n'irai pas plus loin. Donc je me guide et là où je raconte, c'est que je cherche à me mettre sur le kinesthésique (passer de les voir à les sentir, mon canal d'accès). Je sais que je les sentais en V1, qu'ils me faisaient mal, alors j'essaie de réactiver ces sensations. C'est pourquoi, Je les vois avant de commencer à les sentir.

Claudine reconnaît que la relance a eu un effet sur elle, mais en même temps elle se guide elle-même, au lieu de laisser s'opérer le tempo du remplissement intuitif, "je sais pas si je suis pas allée trop vite pour laisser venir", elle cherche à le provoquer, à l'obtenir "je crois qui manquait... le lâcher, le laisser faire des paroles". Elle a le savoir de ce dont elle a besoin pour rentrer en évocation et l'approfondir, c'est à dire la modalité sensorielle kinesthésique, et ce qu'elle nous décrit alors c'est une position de parole qui n'est pas encore incarnée "je raconte", et son auto guidage l'oriente vers la recherche de l'amplification du kinesthésique, avec une différenciation très nette entre le rappel signitif basé sur le savoir du fait que les cailloux lui avaient fait mal, mais qu'elle ne les intuitionnait pas à ce moment du rappel évocatif.

Les apports descriptifs qui suivent, continuent sur le même mode, d'une auto-appréciation de la valeur intuitive de ce qu'elle décrit : "je suis encore dans le discours³³", mais avec la conscience de rentrer plus dans l'évocation : "et en train de le quitter en même temps", "enfin j'y étais, mais à un degré de présentification je dirais très moyenne".

En Re20 et 22, je suis encore dans le discours et en train de le quitter en même temps. // 203. C et donc je voyais bien avec mes yeux mais c'est comme si pour moi j'avais parlé un peu vite en disant je sens les cailloux parce que c'est quelque chose que je sais qui était plus je sais que je sens mais par contre je voyais vraiment bien et là j'étais donc pas complètement dedans, enfin j'y étais mais à un degré comment tu dis là à un degré de présentification je dirais très moyenne qui fait que je sentais j'avais pas encore les sensations des cailloux sous les pieds c'est comme si je les voyais ou je savais qu'y en avait des pointus, des je le sens sans vraiment le sentir, mais ce qui est vrai c'est que j'ai j'ai vu et que j'étais embarquée dans l'affaire mais je trouvais que le degré de présentification, c'est ça qui me dérangeait dans tout le début jusqu'au moment où j'ai dit je suis dans l'eau parce que là quand je suis dans l'eau j'ai senti et j'arrivais pas à sentir bien bien les choses par contre quand j'ai dit alors je sais plus où c'est je sais pas si c'est le moment de le dire quand j'ai dit je suis un peu pas accroupie mais un peu baissée effectivement c'était ça je l'ai senti (8s) (à reprendre à la séquence finale)

Si l'on poursuit la séquence, on va retrouver constamment le thème secondaire de l'appréciation du degré de remplissement intuitif, et en écho l'auto guidage pour aller vers un remplissement plus grand, dont le signe serait l'approfondissement du ressenti en particulier des pieds. On a une description assez fine de la gradualité du remplissement intuitif, du passage d'un remplissement visuel statique, à un début de kinesthésique, puis le son, et la totalité du corps à la fin. Le caractère mixte, le mélange de savoir et de revécu se traduit dans la verbalisation par des expressions comme : "je suis dans le discours", "je raconte", par opposition à "je décris", ou "je perçois réellement".

³² On peut vérifier dans l'extrait de verbalisation qui suit que ce n'est pas vraiment une description qu'elle formule, mais plutôt un commentaire expert de ce qu'elle comprend de ce qui s'est passé.

³³ Pour les lecteurs qui ne seraient pas familier de la théorie qui sous tend l'entretien d'explicitation, Claudine en tant qu'experte fait allusion à "la position de parole", à la différence entre un discours de savoir sur le passé, et une verbalisation basée sur un revécu, une présentification intuitive, au sens husserlien, qui veut dire que le passé se redonne dans ses dimensions vécues, comme la sensorialité, le sentiment de vie du passé etc.

En R18-20-2, je raconte, sauf quand je décris le déversoir, la lumière, où là, je vois ces choses réellement

236. C Non là j'étais (...) je me dirige en partie et en même temps je suis attentive à c'est pour ça que je continue de voir et j'essaye de sentir les cailloux (rires) et j'y arrive pas bien (...) [378] /

237. N Et quand tu y arrives pas bien comment tu t'y prends pour.../

238. C Trop vite je veux xxx les choses trop vite /

239. N (...) qu'est-ce qui se passe en toi en même temps /

240. C Ben j'ai un rythme qui fait que ce rythme-là j'aurais tendance à dire m'empêche de lâcher prise mais peut-être que si j'avais pas eu ce moment-là je serais pas rentrée du tout non plus /

241. N Et ce rythme-là tu restes avec ce rythme-là /

242. C xxx l'évocation je suis bien dedans quand même /

243. N Et quand tu sais que tu es bien dedans quand même /

244. C Ben c'est cette eau que je revois qui glisse qui file là oui la cou/ les couleurs et je vois bien avec mes yeux mais à ce moment-là j'avais pas de sensation vraiment /

245. M Comment tu sais que /

246. C Si si quand même j'en avais au niveau des/ je sentais les cailloux ronds qui glissent mais j'avais du mal à senti ce qui qui enfin qui faisaient un peu mal quoi /

247. M Comment c'est pour toi quand tu as du mal à sentir ce qui /

248. C Ben c'est comme si j'étais un peu bloquée là j'arrive pas à enfin comment dire attends (5s) je sens que je suis déjà un peu dedans et que j'y suis pas complètement /

249. M Et est-ce qu'au moment où tu sens que tu es dedans et que tu y es pas complètement tu fais quelque chose de particulier /

250. C Oui il y a quelque chose comme une insistance comme ça me faisait plus fort ça me faisait plus fort dans ce personnage que je suis là enfin dans la vie et pas là sur la chaise /

251. M Est-ce que tu es d'accord pour faire attention à cette insistance pour que nous arrivions à comprendre mieux/

252. C Oui xxx /

253. M Et pendant ce temps /

254. C Y a comme un arrêt sur image comme un arrêt dans l'instant qui est là (27s) comme si la centration que j'avais là faisait que j'arrivais pas à obtenir plus comment dire /

255. M Et quand tu n'arrives pas à obtenir plus, tu obtiens quoi là /

256. C Je sais que ça peut aller plus loin, c'est comme si j'avais besoin de quelque chose de plus, je sais pas quoi...

On a ainsi avec ce long extrait le détail des actions mentales portant sur son propre guidage, ce thème mériterait d'être exploité plus longuement pour son intérêt propre, mais nous ne le ferons pas dans le cadre de cet article. Le dernier extrait amène une nouvelle information : "je me dis que Pierre a repéré". C'est à dire que non seulement elle est en partie dédoublée entre le la visée du passé et l'appréciation des propriétés de cette visée et du remplissement que cela provoque, mais se rajoute la conscience du fait que l'intervieweur doit deviner ce qui se passe pour elle, qu'il doit repérer le caractère incomplet de l'évocation. Claudine fait donc des inférences sur ce que l'intervieweur perçoit de son monde intérieur, ce qui va rajouter une couche réactionnelle supplémentaire pour tenir compte du jugement ou de l'appréciation supposée de l'autre.

// 22 M relance sur la lumière moyenne...

ré 22 C: Quand "je dis que la lumière est moyenne", ... pour moi là, pour moi là, je sais que je me dirige un peu, je me dis pas je le sais que je me dirige un peu, tout en étant, tout en essayant d'être disponible, mais je ne le suis pas complètement, enfin, j'ai pas complètement lâché, et je me dis que Pierre a repéré,

Commentaire d'ensemble sur la séquence 3

Cette séquence revue à travers le filtre des verbalisations explicitantes de Claudine change beaucoup d'allure suivant qu'on l'analyse à partir des seules inférences sur les observables ou que l'on prend en compte le vécu tel qu'il est verbalisé par l'intéressée (selon elle), ce sera vrai pour tous les échanges suivants, on aura toujours au moins deux couches distinctes quasi simultanées, l'une apparente, sans

problème (quoique l'intervieweur ne soit pas satisfait de ce qu'il obtient et qu'il diagnostique bien qu'il y a quelque chose qui ne se fait pas à l'aune des critères de l'entretien d'explicitation), l'autre voilée, invisible, traversée de multiples préoccupations de l'interviewée.

Un thème attentionnel secondaire apparaît : celui de l'appréciation de la qualité de sa propre évocation, et dans le prolongement (à la marge), l'interprétation de ce que sait ou pas l'intervieweur de ce qui n'est pas apparent.

En relation directe à ce thème secondaire, une activité supplémentaire apparaît : celle de se guider elle-même, de chercher à obtenir des résultats d'évocation particuliers, des actes volontaires pour obtenir ce qui ne s'obtient pas par un acte volontaire.

Enfin, l'état interne se fissure en une volonté de consentement à l'exercice proposé, et une reprise interne du guidage sur le fond d'une insatisfaction, ou d'une appréciation négative de l'état obtenu. L'état interne apparaît donc beaucoup moins simple que ce que l'on pouvait inférer des seules traces verbales et non verbales.

Séquence 4 : début et approfondissement du remplissement évocatif. (deux exemples).

1/ Analyse inférentielle

Exemple 8 *Début du remplissement évocatif : toutes les impressions qui peuvent te revenir de ce moment là.*

A 18, 20, 22 C Il y avait beaucoup de courant là où je rentrais parce qu'il y avait un petit je sais pas comme on appelle ça déversoir sur la gauche là euh la lumière était moyenne ouais je sais pas trop... et je suis rentrée tout de suite.

Cf. commentaire ci-dessus.

B (23) P je te propose de prendre du temps là main/le temps de laisser revenir // C (24) oui// P (25) toutes les impressions qui peuvent te revenir de ce moment là.

Intention = recherche de l'induction d'un approfondissement du remplissement sensoriel, moins de contexte plus de sensoriel, induction par "le ralentissement" d'une part (prendre le temps), par l'accentuation du geste mental d'accueil "laisser revenir", élargissement à "toutes les impressions" donc pas seulement celles qui sont déjà là. Je vise donc d'une part une modification de l'acte d'évocation dans le sens d'un meilleur remplissement intuitif, et un élargissement de ce remplissement à d'autres aspects, quels qu'ils soient tout en restant sensoriels pour rester dans la visée d'un remplissement intuitif (toutes les impressions).

C C (26) oui, je posais les pieds avec beaucoup de précaution pour sentir les :: cailloux au fur et à mesure que s'ils étaient trop pointus déplacer le pied ou l'assurer assurer pour ne pas glisser.

Contenu : le thème n'a pas changé, il est simplement répété, la visée est toujours sur les pieds, la focalisation est plus étroite.

Acte : Verbalisation descriptive et partiellement explicative, acte de rappel partiellement évocatif mélangé de rappel signitif.

État interne : consentement à prendre le temps de...

Commentaires : C'est un peu régressif comme qualité évocative par rapport à ce qui a été précédemment apporté, ce n'est pas tant la sensation qui est ici verbalisée que l'explication de ce à quoi elle sert dans l'action, l'expression est mêlée d'explication de justification. L'intention qui a présidé à la forme de ma relance n'a pas atteint son but, puisque au lieu d'obtenir un supplément de description qui aurait témoigné d'un approfondissement du remplissement intuitif, le résultat est d'obtenir des explications. Elle n'a pas produit non plus d'effets négatifs puisque le thème, l'acte de rappel, le consentement, sont encore là. Mon but n'étant pas atteint, je vais persévérer dans le style de relance visant à produire un meilleur remplissement. (Mais on le saura, elle a produit des effets gênants puisque l'interviewée fait des inférences sur la qualité de son évocation en supposant que l'intervieweur la connaît et cherche à l'améliorer, ce qui ne fait que renforcer le contrôle).

Exemple 9 *Ralentissement pour aider au remplissement : tu serais d'accord pour prendre le temps de...*

A (26) C: oui, je posais les pieds avec beaucoup de précaution pour sentir les :: cailloux au fur et à mesure que s'ils étaient trop pointus déplacer le pied ou l'assurer pour ne pas glisser.

Cf. l'analyse en C26

B (27) P: tu serais d'accord pour prendre le temps de : juste: retrouver cette sensation des cailloux sous les pieds, peut-être un pied plutôt que l'autre, ou peut-être autre chose ?

Intention : aider à l'approfondissement du remplissement sensoriel, pour cela je propose de ralentir, de viser une sensation spécifique "la sensation des cailloux", et même une différenciation entre les pieds pour vérifier s'il y a bien sensation "un pied plutôt que l'autre", plus l'échappatoire "autre chose" pour le cas où mon induction spécifique ne serait pas judicieuse, ce qui permet le cas échéant à l'interviewée ne pas se bloquer sur des questions auxquelles elle ne sait pas répondre, et propose une visée ouverte à tous les possibles sensoriels qui si elle est saisie produira un effet de remplissement sur le thème du autre.

C (28) C: j'ai pas encore l'ensemble des pieds, mais oui, c'est quand même là, je vois l'eau qui glisse, qui file vite, //30 l'eau est sombre//32 bien que transparente, mais c'est ça fait quand même assez noir mais on voit bien les cailloux qui se détachent noirs aussi au fond, y a des, y en a beaucoup de ronds, des assez gros, // 34 ça c'est ce que je vois//

Contenu attentionnel : thème constant, changement de visée vers la dimension visuelle, focalisation sur la scène à ses pieds, simultanément présence d'un thème secondaire : appréciation du contenu de ce qui lui apparaît : "j'ai pas encore", "ça c'est ce que je vois".

Acte : rappel évocatif, verbalisation descriptive, évaluation du contenu de son évocation,

État interne : consentement mêlé, puisque lorsque je l'incite à aller vers le canal sensoriel qui lui est privilégié (le kinesthésique, ou ressenti corporel), elle n'y va pas et reste sur le visuel. Le consentement ne s'opère pas pour la sensation des pieds, mais déclenche une évaluation négative : « je n'y suis pas encore », et elle consent au autre chose.

Commentaire : Mon induction principale tombe à plat, je propose de mieux viser la sensation des pieds, et en réponse je déclenche une évaluation de ce qui est évoqué "j'ai pas encore l'ensemble des pieds" et non pas un accroissement de l'évocation de la sensation, ce qui m'étonne. J'avais proposé techniquement l'ouverture vers du «autre chose» si mon induction ne fonctionnait pas et j'obtiens du "autre chose" que de la sensation, essentiellement du visuel direct, avec des indications de mouvements externes. Au moins le «autre chose» a joué son rôle de fusible, de ne pas coincer Claudine sur le contenu de ma proposition, et a produit du "autre chose" : en plus de la sensation des pieds vient la vision mobile de l'eau qui file, file vite, et des détails de ce qui est vu. Reste que je n'ai pas atteint l'objectif que j'espérais atteindre, et que la présence d'un méta discours d'évaluation «je n'ai pas encore », et de commentaire « ça c'est ce que je vois », me laisse penser qu'il y a un projet d'aide à l'approfondissement de l'évocation qu'il faut poursuivre.

2/ Matériaux de verbalisations complémentaires pour la séquence 4.

1/ La relance P23 "je te propose de prendre le temps" est entendue par Claudine comme manifestant le fait que je sais qu'elle n'est pas complètement en évocation : "et quand P m'arrête, me ralentit et il me re propose ce qu'il me propose, c'est qu'il a repéré que je n'étais pas complètement, et qu'il me propose une autre...", et que en conséquence elle va persévérer dans sa stratégie de faire plus d'effort pour y être : "cl et là j'essaie de m'y mettre, et c'est encore un peu l'effort ? tu vois c'est pas les conséquences ? et la conscience que P a repéré que j'y suis pas complètement, et j'ai la volonté de vouloir m'y mettre, d'y aller (rire)". Elle a toujours pour elle-même l'appréciation négative du fait qu'elle n'y est pas, son savoir sur elle-même lui fait prendre en compte ses difficultés déjà connues "à lâcher" et en conséquence elle tente de s'appliquer le remède paradoxal qui consiste "à essayer de lâcher", elle a par ailleurs la conscience "qu'elle se dirige un peu".

Thème secondaire dans le présent de l'auto contrôle, auto évaluation qui vient en concurrence avec le thème principal de l'évocation du vécu passé, visée d'évaluation de la qualité de son acte d'évocation, visée de contrôler son effort pour arrêter d'en faire. Focalisation assez serrée sur les propriétés du contenu de ses actes et de la modalité de la mise en œuvre du contrôle.

On peut noter encore que si l'induction du ralentissement ne semble pas avoir eu d'effet sur l'acte de rappel évocatif, en revanche, il a eu valeur de signal pour signifier aux yeux de l'interviewée qu'elle

n'était pas encore complètement en évocation. On peut observer là un effet paradoxal, qui ne peut guère apparaître que chez un intervieweur expert qui sait parfaitement que l'induction de ralentissement est enseignée et pratiquée essentiellement pour aider la personne à mieux rentrer dans l'acte d'évocation du vécu passé.

2/ La relance P 27 "tu serais d'accord pour prendre le temps... ou peut être autre chose", la confirme dans ce diagnostic double, d'une part que je sais qu'elle n'y est pas et qu'elle repère bien que n'ayant pas la sensation des deux pieds elle n'y est pas selon elle, "c'est où quand tu as dit ça 54 quand tu as dit ça "un pied plutôt que l'autre" je sentais que je n'avais pas un pied plutôt que l'autre (rire) si j'avais pas un pied plutôt que l'autre donc c'était que j'étais pas dedans". "M ... qu'est ce qui se passe quand P suggère un pied plutôt que l'autre, et enchaîne, là il se passe quelque chose : elle a pas l'ensemble des pieds et elle repart sur ce qu'elle voit, qu'est-ce qu'elle a fait elle, est-ce qu'elle a fait quelque chose 332 / Cl quand il me dit ça, il souligne que je sens pas, et je sais que ce savoir il est là devant moi, et il me gêne, et je sais qu'il me gêne". On a donc là l'indication d'une valence négative : la gêne.

3/ Rôle de l'induction finale du "ou autre chose". Hypothèse du rôle crucial du mouvement évoqué pour susciter chez Claudine un remplissement évocatif plus complet, rôle du kinesthésique de mouvement.

/M on fait le point 428; est ce qu'on peut établir un lien causal entre le "ou autre chose" de Pierre, avec je passe par ici ???? alors. cl 430 le autre chose, je pense que s'il avait pas dit autre chose, je ne sais pas, le autre chose était une ouverture, c'était là j'étais coincé dans cette couche de sens, j'étais quand même en évocation, mais là ça venait pas, et je savais que ça pouvais pas venir comme ça, c'était autre chose, puisque c'est là que je prends, et là, effectivement je prends, effectivement et l'eau s'est mis à glisser, et tous les cailloux au fond ça c'est mis à glisser.

Comme on peut le constater avec ces matériaux, à relance abstraite "est-ce qu'on peut établir un lien causal...", réponse abstraite en forme de commentaire : "je pense que...". Cependant, le point important est que la relance "ou autre chose" a bien fonctionné pour ce qu'elle était prévue de faire éventuellement, elle a ouvert les possibles en dégageant l'interviewée de l'obligation de répondre à l'induction précédente "un pied plutôt que l'autre". Sur fond d'un rappel évocatif présent mais partiel, il y a un constat de blocage dans la couche de ce qui fait l'objet de l'évocation, le "autre chose" semble avoir ouvert la possibilité à une suite, un enchaînement dynamique qui va dans le sens de l'amplification de l'évocation. On a ainsi un bel exemple de l'effet d'une relance qui se contente d'ouvrir les possibles et appelle un changement de visée attentionnelle qui obéit à une logique immanente.

Commentaire d'ensemble de la séquence 4

Ce que manifeste cette séquence relativement complexe, c'est la multiplicité des couches de vécu simultanées et partiellement contradictoires. L'intervieweur se débat dans un souci de guider l'autre vers un acte de rappel plus intuitivement rempli, alors que l'interviewée a le même souci mais elle a pris la responsabilité d'atteindre le but ce qui est antinomique. D'ailleurs l'approfondissement se fera par une induction de l'intervieweur ouvrant les possibles : "ou autre chose". On pourrait arguer que la situation est compliquée par le fait que l'interviewée est experte, mais on peut imaginer que dans toute situation d'entretien l'interviewé a un ou plusieurs soucis, projets, préjugés qui alimentent une activité sous-jacente, donnent des cibles attentionnelles simultanées, font apparaître des états internes qui ne sont pas unifiés sous une seule polarité positive ou négative.

Séquence 5 et 6 Modification attentionnelle (deux exemples)

1/ Analyse inférentielle

Exemple 10 *Modification de la focalisation : est-ce qu'il y a autre chose auquel tu fais attention ?*

A 28-34 C : ça c'est ce que je vois.

Cf. commentaire C 28-34.

B (35) P: est-ce qu'il y a autre chose auquel tu fais attention ? D'autres choses qui se présentent à toi ?

Intention : induction de l'élargissement de l'attention vers des co-remarqués éventuels, j'évite de spécifier sensoriellement le domaine des co-remarqués en utilisant le terme "faire attention", induction de l'accueil dans l'explicitation du ressouvenir "qui se présentent à toi", je m'attends donc à obtenir

autre chose que ce qui a été dit jusqu'à présent.

C (36) C: je me rapetisse un peu enfin je suis pas accroupie mais je me rapetisse un peu // 38 donc je fais plusieurs plusieurs petits pas des petits pas // 40 et je prends mon temps, l'eau est fraîche mais c'est c'est agréable :::: oui et puis y a pas beaucoup d'eau donc je suis obligée d'avancer je peux pas rentrer en faisant un plouf donc j'avance ça prends du temps parce que je fais doucement // 42 et puis quand je vois quand qu'il y a quand même un peu d'eau pour que je me cogne pas au fond hop !

Contenu : thème inchangé, visée vers la corporéité, focalisation large étendu à l'ensemble du corps et du geste, sensorialité étendue au corps dans son mouvement, déplacement attentionnel du contexte vers le corps propre, la sensation de fraîcheur, l'agréable, et retour au déroulement de l'action motrice, et de ce sur quoi elle est basée.

Acte : rappel évocatif, verbalisation principalement descriptive.

État interne : consentement sans modification, valence positive de plaisir qui apparaît pour la première fois.

Commentaire : Ai-je obtenu « autre chose » de A à C ? Oui dans la mesure où au début en tous les cas il n'y a plus de visuel, il y a des mouvements du corps, "je me rapetisse", "je fais plusieurs petits pas", "je suis obligé d'avancer" qui est déjà plus explicatif, et "hop" entrée dans l'eau, et des éléments de kinesthésie "l'eau est fraîche", c'est "agréable", et au final le critère visuel "quand je vois qu'il y a quand même un peu d'eau" pour décider du plongeon dans l'eau. L'induction de changement possible « faire attention à d'autres choses » a donc été efficace, mais là encore elle est très ouverte à toute possibilité descriptive. Cependant le descriptif est encore mêlé de justification, ponctué de "donc".

2/ Matériaux complémentaires

L'entretien ici apporte peu d'informations complémentaires, dans la mesure où le questionnement s'est orienté vers la qualité de l'évocation et n'a pas abordé l'effet de la relance « autres choses auxquelles tu fais attention, d'autres choses qui se présentent à toi ». Ainsi l'interviewée évalue pour chaque information le degré « d'être là » opposé à « je le sais », ou au caractère « mitigé », toutes ces expressions renvoyant à la gradualité du remplissement intuitif.

/511 cl tout ce que j'ai dit avant "il n'y a pas beaucoup d'eau (40)" c'est un peu encore ce que je sais p oui ça s'entend [du fait de son articulation avec un donc].

cl par contre, quand je l'ai revu couler, là je crois que j'étais vraiment en évocation, là, n y compris quand tu dis "je me rapetisse" ?

cl c'est encore mitigé, c'est pas complètement raconté, mais c'est mitigé,

/c moi j'ai entendu quand tu dis je me rapetisse, deux rythmes, je me ra peuuutisse, j'ai vu effectivement juste à ce moment là,

cl oui parce que je le fais en même temps, là je le fais, je me rapetisse réellement, mais je le fais c tu le fais, tu le fais à ce moment

cl oui je le fais dans ma tête, là je me rapetisse réellement, je sais pas si je fais quelque chose, mais je le fais

Un point qui apparaît aussi est le témoignage d'une prise en compte des autres qui écoutent et le souci qu'ils comprennent comment cela se déroule, ajoutant ainsi à l'activité attentionnelle un remarqué secondaire sur les personnes présentes.

/cl oui parce qu'il y a deux choses, à la fois je fais et en même temps quand je dis "ça prend du temps" j'ai le souci d'être comprise, dans ce que je dis en même temps, c'est-à-dire je le fais et en même temps je sais que l'on m'écoute, que là je réécoute quelque chose, où j'ai le souci d'être comprise.

Exemple 11 Modification de la visée : *qu'est-ce qu'il y a d'autre autour de toi ?*

A = 36-42 description de la séquence d'entrée dans l'eau, et puis quand je vois qu'il y a quand même un peu d'eau et que je me cogne pas au fond, hop.

Cf. C 36-42

B = 43 –45 ok je te propose de faire une pause

Intention : je veux marquer un arrêt avec l'espoir que cela va permettre d'approfondir l'évocation, comme c'est souvent le cas.

... tu restes où tu es mais tu restes tranquillement avec ces : et :: tout en restant en relation avec ce

que tu étais en train de décrire, ce que je te propose c'est juste de : porter ton attention dans ce moment passé sur qu'est-ce qu'il y a d'autre autour de toi ou qu'est-ce qu'il y a d'autre auquel tu fais attention.

Intention : j'essaie de rendre l'attention mobile au sein du ressouvenir, pour cela je cherche à ce qu'elle garde son ancrage dans l'évocation du passé, c'est-à-dire que 1/ je marque ouvertement le changement comme "faire une pause" sous-entendu dans ce que tu es en train de dire, et 2/ je fais l'ancrage "tu restes" "tu restes tranquillement" "tout en restant en relation" et 3/ proposition nouvelle "porter ton attention"... "qu'est-ce qu'il y a d'autre autour de toi" ou d'autre auquel tu fais attention, c'est-à-dire des consignes sur la mobilité de l'attention, un champ à explorer c'est-à-dire le "autour de toi", et une ouverture vers n'importe quoi d'autre spécifié comme ayant été à ce moment visé par son attention. Je m'attends donc à obtenir quelque chose de différent de tout ce qui a été dit jusqu'ici, et au moins quelque chose qui ne se situe pas directement dans la direction de son regard vers ce à quoi elle fait attention là où elle regarde pour plonger.

C : 46 Le bruit // 48 effectivement ça fait beaucoup de bruit le bruit de l'eau puisque y a les petites chutes là, juste à côté, un bruit d'ambiance permanent.

Contenu : On obtient bien un changement de visée. Claudine est orientée sur du sensoriel, elle rajoute la dimension auditive en complément du senti de mouvement et de contact et du visuel, rapporté à ce qui le cause "les petites chutes".

Acte : l'activité évocative se prolonge,

État interne : le consentement est là.

Commentaire : J'ai bien obtenu quelque chose qui n'avait pas été énoncé jusqu'alors : du sonore, et de plus c'est bien quelque chose qui ne se situe pas dans le droit fil de son regard, l'induction a donc bien réussie. Le changement du contenu marque bien une modification de la direction de l'attention au sein du ressouvenir. Cependant, il y a tout de suite des signes de justification et d'explication contextuelle qui pourraient laisser penser que l'absorption dans l'évocation est incomplète ou imparfaite.

2/ Matériaux d'explicitation complémentaires

Les matériaux complémentaires portent d'abord sur l'effet de la première partie de la relance qui propose « de faire une pause », avec son complément qui aurait dû venir dans la même phrase sans interruption «tu restes où tu es... tout en restant en relation avec ce que tu viens de décrire... », puis sur la seconde partie qui essaie d'orienter vers une nouvelle visée l'attention : « porter ton attention dans ce moment passé sur qu'est-ce qu'il y a d'autre autour de toi... ».

1/ Si l'on reprend cette suggestion de faire une pause, on voit apparaître une valence négative : « cela m'a dérangé », la relance se présente comme antinomique avec le plaisir enfin trouvé de l'évocation d'être dans l'eau, et qu'il soit suggéré d'y mettre immédiatement fin. La proposition l'a partiellement sortie de l'eau (de l'évocation d'être dans l'eau).

/réécoute 544, séquence 6, je te propose de faire une pause là

cl c'est vraiment une suspension là (rires...)

n attends, moi je veux savoir ce qui te reviens de ce moment là ?

cl quand il m'a dit

n prends le temps de

cl ah ben ça m'a un peu dérangé 546 c'est vrai qu'à ce moment là oui, j'adore glisser dans l'eau, donc le hop c'était juste à l'impulsion, bon puis c'est tout sans plus, bon est-ce que c'est le jeu de l'exercice qui reprenait pas, et c'est vrai qu'il m'a sor... attends, c'est vrai que quand il m'a dit là, il m'a sorti, oui j'étais un peu sortie de l'eau, là dans le trus ;;;;

La suite de la relance, produit un effet de suspension assez étonnant, puisque l'interviewée y consent en introduisant une manière de se figer elle-même dans une posture quasi physique d'attente, elle a suspendu l'effet du «hop» de la plongée dans l'eau, et reste «présente dans le lit de la rivière, je regardais... ».

p et quand je te dis d'y rester 556 ?

cl ben il me semble que posturalement, je maintenais la même posture pour y rester, oui, y rester c'était y rester là,

p qu'est ce qui s'est passé, qu'est ce que tu as fait 560 à l'intérieur de toi au moment où tu as décidé d'y rester,

cl c'est comme si j'avais marqué ma position, comme j'étais rester, c'est-à-dire de de fixer cette position,

p est-ce qu'il y a autre chose que tu fais dans ton monde intérieur ? à ce moment là ?

cl mmm oui dans la tête

p qu'est-ce que tu fais dans la tête ?

cl des trucs 572 des choses, 578 intérieurement je continue à regarder devant, au même niveau, comme quelque chose qui se prolonge, et j'étais plus à l'instant présent du hop, j'étais là présent dans le lit de la rivière, je regardais quoi, avec un : il y a un truc qui manque 586

p ok et tu te fais faire, tu te fais faire à toi même que de garder ton regard intérieur, à une certaine hauteur,

cl c'est ça oui 589 oui je le crois

p c'est que tu te fais à toi même,

cl oui

p ok

cl oui parce quand tu as dit "stop" j'avais envie de tourner ????? je sais pas ????? de rester là, et je suis restée

n c'était clair que p ne voulait pas te faire sortir de l'évocation 598 et donc simplement marquer une pause

cl oui oui c'étais comme ça

La fin de la relance porte sur une proposition de changement de visée attentionnelle : « ce que je te propose c'est juste de : porter ton attention dans ce moment passé sur qu'est-ce qu'il y a d'autre autour de toi ou qu'est-ce qu'il y a d'autre auquel tu fais attention ». On a là un bel exemple de proposition de changement d'acte dans le sens d'une exploration rétroactive du champ attentionnel passé, aspect bien exploré par (Ullmann 2002) à la suite des indications lumineuses de Husserl sur ce point (Husserl 1998). Claudine nous donne deux éléments de réponse: le premier est sur le mode du commentaire, dont on ne sait pas s'il est un commentaire qui part du fait actuel de réécouter la cassette (donc appartenant à V3), ou s'il était commentaire de ce que lui faisait ce que je lui disais au moment où je le disais (qui relève alors du vécu V2), le second sur tout ce qui lui apparaissait de l'environnement en V2, qu'elle n'a pas nommée.

/p sur la première phrase, ????? quels sont les effets d'une question dont le support est le thème de l'attention, ????? je suis très fasciné par ce genre de question...

cl tu me dis de porter ton attention et je l'ai entendu comme une,,,,, ouiais,,, comme de porter là maintenant dans l'entretien mon attention vers,,, tu l'as mis au présent pour me laisser associer, ça me dit quelque chose là, le début de la phrase tout en restant etc., et tu dis je te propose, le fait que tu parles au présent, je te propose me propose là dans l'entretien,,, et tu me dis de porter ton attention là c'était ambiguë, tu me dis je te propose dans l'entretien, j'entends bien que c'est le temps comme ça ????? et de porter ton attention, et là effectivement,

// p donc je parle bien de l'activité que tu fais, de l'acte de viser dans ton évocation des choses différentes, puisque dans mon esprit, c'est vraiment, quand tu accèdes à une évocation, c'est un volume dans lequel tu peux déplacer le faisceau de ton attention, regarder plutôt là que là, ou regarder s'il y a pas d'autres choses, c'est-à-dire qu'elles sont déjà toutes co-présentes, mais le problème est que pour les faire apparaître il faut déplacer, il faut lâcher la centration, pour

cl 70 c'est amusant parce que j'ai pas dit, j'ai pas dit : il y a des arbres etc., c'est un barbecue de l'????; maintenant je t'aurais répondu les arbres, et là c'est ????? l'eau, l'eau, l'eau

Commentaire d'ensemble sur la séquence 5/6

J'ai regroupé les séquences 5 et 6 qui ont en commun d'être relativement peu documentées par les verbalisations complémentaires. L'analyse inférentielle montre bien l'effet des propositions de changement de visée attentionnelle, mais les verbalisations ne nous informent pas de la manière dont Claudine répond à ces sollicitations de changement. Tout au plus voyons-nous apparaître en réponse à une proposition de changement d'acte, dans le sens d'une suspension et d'un ralentissement, d'une part une valence négative de frustration à l'interruption prématurée du plaisir d'évoquer le fait d'être

dans l'eau. Mais aussi le changement d'acte qui s'opère, dans le sens d'une véritable suspension de la posture d'évocation.

Séquence 7 Modification du thème attentionnel

1/ Analyse inférentielle

Exemple 12 *modification du thème attentionnel : est-ce qu'il y aurait une couche encore plus : englobante ?*

A 48 C : un bruit d'ambiance permanent.

Cf.C46

B 49 P: mmm mm est-ce qu'il y aurait une couche encore plus : englobante : de ce que tu décris-là, quelque chose qui est encore plus autour qui est : qui était peut-être pas dans le champ d'attention principal, mais qui :::

Intention : Le but de l'induction est de tourner l'attention de Claudine vers l'arrière-plan, probablement un arrière plan qui donne sens à ce qu'elle fait, qui l'inscrit dans le contexte de la journée, du stage, de sa vie, de son goût pour l'eau, ou de ce qu'elle sait dont elle a besoin etc. C'est donc l'induction d'un changement de passage du registre de la description sensorielle vers... autre chose. Il s'agit donc d'une induction forte, qui essaie d'initier un nouvel espace de verbalisation qui n'a pas été investi dans les échanges précédents et qui n'appartient pas au registre classique des questions de l'entretien d'explicitation). Ma formulation est un peu longue, un peu alambiquée parce que je ne l'ai pas assez préparé en structure, alors que j'ai l'idée de ce que je souhaite essayer.

C 50 C: J'avais un gros besoin de faire comme une coupure parce que j'étais assez assommée, j'avais mal à la tête, ::: (4s) c'est drôle parce que je le sens pas le mal à la tête là quand je suis rentrée dans l'eau et je savais qu'en entrant dans une eau fraîche, ça me remettrait, ::::: (12s)

Contenu : On a successivement deux directions d'attention différentes. La première montre le passage vers le monde intérieur, le besoin psychologique présent à ce moment, l'état interne dont on ne sait s'il est physique ou psychologique, ou les deux: être assommé ; ensuite, après une pause déjà longue, son attention se tourne vers la comparaison entre ce qu'elle sait de ce qui est bon pour elle dans ce type d'état, et donc le souvenir su d'une anticipation sur un effet recherché « ça me remettrait ».

Acte : rappel évocatif, verbalisation descriptive, puis activité réflexive³⁴ de comparaison entre le contenu du rappel signitif (ce qu'elle se rappelle sur le mode du savoir, signitif) et du rappel intuitif qu'elle vient d'avoir. Puis verbalisation explicative de commentaire sur le savoir qu'elle avait de la valeur du fait de se baigner.

État interne : consentement.

Commentaire : L'induction a bien fonctionné, l'information qu'elle livre porte bien sur le sens de ce qu'elle a fait rapporté à un besoin qui est exprimé à travers les sensations physiques. Dont quelque chose qui est plus large que la seule prise en compte de l'action en cours, pour en désigner le sens. Il y a là clairement un changement de thème attentionnel, donc un changement de direction au sein du champ attentionnel passé.

Cependant ce changement de direction, une fois effectué, donc consentie, s'arrête rapidement sur l'expression d'un besoin. Ce qui vient de manière spontanée c'est une activité méta, d'appréciation et d'évaluation des caractéristiques du contenu de l'évocation, il y a donc là un changement important de direction attentionnelle et d'acte. Il aurait été possible, de reprendre immédiatement sur le thème du besoin, pour relancer une fragmentation, mais cela paraissait peu judicieux compte tenu du contrat propre à l'exercice que nous faisons, puisque cela nous aurait conduit vers une plus grande implication personnelle intime.

Exemple 13 *Retour spontané au thème principal : oui et puis alors là je suis dans l'eau...*

A 50 C: J'avais un gros besoin de faire comme une coupure parce que j'étais assez assommée, j'avais mal à la tête, ::: (4s) c'est drôle parce que je le sens pas le mal à la tête là quand je suis

³⁴ Le changement de thème de l'attention, le pas- sage à un nouvel objet se fait simultanément dans le cadre d'un nouvel acte : on est passé d'un rappel évocatif prenant pour objet l'état interne passé, à un acte réflexif prenant pour objet les contenus évoqués et sus.

rentrée dans l'eau et je savais qu'en entrant dans une eau fraîche, ça me remettrait, ::::: (12s)

Cf. description plus haut.

B 51 P : mmm mmm...

Intention : je n'ai pas l'intention de la relancer vers l'explicitation du besoin, ou l'évaluation comparative de ce qu'elle sait du passé et de ce qu'elle en retrouve. Ma relance, encourage la venue spontanée de ce qui va venir, ce n'est donc pas une relance qui vise à provoquer un changement contrairement aux exemples précédents. Je vais m'en tenir à cette ligne de conduite dans les échanges suivants, je prends donc pour l'analyse la suite des échanges jusqu'à la proposition d'arrêter en P : 57.

C 52. C : (8s) oui et puis alors là je suis dans l'eau

//53. P: mm mm tu es, tu es dans l'eau maintenant

// 54 C: oui là je suis dans l'eau parce que le courant est très très fort

// 55 P: ouais

// 56 C: et donc il fallait que je m'agrippe aux cailloux pour pas reculer et me faire prendre par la chute derrière.

Contenu : désengagement du thème précédent, déplacement, engagement du thème principal déjà abordé de l'action de se baigner. Au sein de ce thème, focalisation sur le temps suivant « la rentrée dans l'eau » déjà énoncé, manifestant un maintien en prise cohérent de la séquence temporelle, même si elle n'est encore que grossièrement fragmentée en étapes principales. Les activités corporelles spécifiques à ce moment, comme « s'agripper » sont verbalisées, manifestant un déplacement au sein de cette focalisation vers le champ des activités corporelles. L'attention est revenue de l'interne (le besoin), vers le rapport de son corps au monde aquatique et ses propriétés. Le précédent thème, sensoriellement orienté, organisé par l'effectuation de l'action de rentrer dans l'eau, revient au premier plan, dans la continuité de ce qui était abordé en 32-36.

Acte : le rappel évocatif est bien là, ainsi que la verbalisation majoritairement descriptive, quoique encore accompagnée par des explications : « parce que le courant... », « pour ne pas reculer... » qui font supposer la présence d'une activité de réflexion sur le contenu rappelé.

État interne : consentement, absorption.

Commentaire : Je ne suis pas intervenu pour proposer une direction différente, et mes relances en échos ou par onomatopées se contentent d'encourager ce qui vient pour l'interviewée³⁵. L'activité évocative et la verbalisation descriptive sont conservées ce qui est un point important de non-changement recherché, la direction attentionnelle va spontanément vers l'action vécue, mais peut être est-ce là l'effet de l'expertise de l'interviewée. Je n'ai plus d'objectif d'élucidation et l'objectif de recueil de matériaux pour notre recherche semble être accompli, je décide donc de proposer clairement l'arrêter l'exercice ; en laissant la possibilité à Claudine de prendre le temps qu'elle veut pour rester en évocation.

2/ Matériaux complémentaires issus de l'explicitation des effets des relances.

Comment est-ce que cela s'est passé pour Claudine ? En quoi y a-t-il eu ou non adéquation entre les moyens (ma relance 49 et le non verbal qui l'accompagne) et le résultat la réplique 50 ?

L'entretien qui a suivi montre que Claudine a été gênée par certaines formulations, qui "l'ont fait réfléchir" comme le mot « couche » qui arrive au début de ma relance "est-ce qu'il y aurait une couche

³⁵ Élargissement de la lecture des séquences telles que je les ai découpées.

Exemple de glissement des effets.

Par rapport à mon schéma minimaliste de l'unité d'interaction A→B→C, on voit que comme on pouvait s'y attendre il faut dans certains cas l'élargir à des unités plus distantes, ainsi ce n'est pas seulement 48→49→50, mais quelque chose comme :

- 1) 34→35→36, 38, 40, 42 (séquence qui conduit à l'entrée dans l'eau)
- 2) [→43, 45→46, 48] (séquence qui fait apparaître le bruit)
- 3) →49→50, (séquence sur l'expression du sens, du besoin)
- 4) 52, 54, 56 (retour et suite entrée dans l'eau, depuis 42).

encore plus... englobante de... ce que tu décris là". Et Claudine le dit : "C'est vrai que le mot couche, ... c'était de me dire vers quoi je me tourne, il y a une hésitation quand même, vers quoi je tourne mon attention ?" Elle a donc accepté de changer d'activité mentale autant que de se détourner du thème précédent (la sensorialité), puisque je la conduis à réfléchir plutôt qu'à évoquer.

Plus encore donc, puisqu'elle n'a rien à répondre dans un premier temps, et que ma relance fait pression, cela l'oblige à trouver quelque chose, si elle accepte de consentir à cette obligation. Elle va l'exprimer plus tard de bien des manières : "mais englobant je ne savais pas trop comment il fallait que je le comprenne", "et moi je l'ai entendu comme ce qui donnait sens à cet acte là, quoi de ce moment", "et en fait qu'est-ce qui fait que je vais dans l'Allier plutôt que d'aller marcher". Mais la compréhension qu'elle a pu exprimer après coup, s'est en fait heurtée à une résistance, qu'elle n'a pas immédiatement lâchée. Car ce qui relevait de la réponse possible était en fait retenu, dans l'ombre, et demandait d'accepter de lâcher prise pour être "donné".

... "je me suis tournée vers quelque chose que je laissais dans l'ombre", "que j'ai lâché parce que j'ai ouvert la vanne", "je pouvais plus garder et je me laissais faire", "j'ai lâché quelque chose", "j'ai lâché une retenue", "je voulais pas lâcher les choses qui étaient impliquantes" [en fait c'est le cas depuis le début], "ben je ne sais pas comment je lâche, ça se fait tout seul", "il y a une acceptation ... et finalement une implication", "j'ai sentie que Pierre me poussait là, j'ai le sentiment que tu me poussais à aller plus loin"

p 569 "et alors comment cela a émergé la fin de l'hésitation ?"

Cl "je savais pas bien ce qu'il fallait donner, et puis ben de truc là était là et puis à côté, ben il y avait rien d'autre, et comme il y avait rien d'autre, ben j'ai laissé faire ça, mais avec l'interrogation de je sais pas si c'est ça le truc qu'il faut que je donne ?".

Beaucoup plus tard, Claudine à la lecture de tous ces matériaux dira que cette relance aura été la plus importante pour elle, en l'autorisant à déposer ce qui restait dans l'ombre. A partir de là dit-elle, j'étais prête à poursuivre totalement l'évocation.

De fait ma relance initiale, qui paraît immédiatement acceptée si l'on se fie à la réplique 50, a suscité chez Claudine une dynamique importante dont j'ignorais tout au moment où elle se déroulait : à la fois j'ai interrompu momentanément ce qui lui plaisait dans l'évocation sensorielle d'entrer dans l'eau, je l'ai lancée vers une direction sans remplissement immédiat ; et je l'ai encouragée sans le savoir à mettre à la lumière quelque chose que depuis le début elle ne souhaitait pas aborder.

Matériaux bruts de l'entretien se rapportant à la séquence 7

/p il y a couche, mais il y a aussi englobant, pour moi c'est englobant qui est plus déterminant,

cl oui 143, ça d'abord été couche, effectivement couche, je veux pas dire que je me suis dit, c'était pas que je me suis dit, mais, ça a fait effectivement une rupture, en disant mais alors attend vers quoi je pourrais bien aller, effectivement,?????? ça a arrêté mon attention d'être là-dessus, pour essayer de chercher vers quoi je pourrais me mettre d'autre,

n 146 ah oui, donc, donc tu es quand même allée dans l'englobant,

cl alors après il y a couche, non mais d'abord couche, couche effectivement c'était bon ben d'abord il y a d'abord eu couche, et englobant c'est encore autre chose, en deux mots

n 149 et alors quand tu entends englobant qu'est-ce que tu fais là ?

cl je sais pas ce que je fais, mais tu l'as bien dit effectivement que englobant, c'était je voulais couper, j'avais mal à la tête,

p ça c'est le contenu 151

cl mais englobant, je savais pas trop comment il fallait que je le comprenne,

p et quand tu sais pas trop comment il faut le comprendre, tu fais quoi à ce moment, ? si tu prends le temps,,,,, de t'y rapporter,,,,, avec tout le temps dont tu as besoin pour le faire,,,,

cl ben qu'est-ce qui étais englobant de cette situation,,,,,

n qu'est-ce qui se passe à ce moment là ? 156

cl je sais plus, ben je me suis tournée vers quelque chose que je laissais dans l'ombre

n et qu'est-ce qui s'est passé quand tu t'es tourné vers quelque chose que tu lâchais ?

cl que j'ai lâché, parce que j'ai ouvert la vanne ????

n tu as ouvert la vanne, d'accord et comment tu as fait pour te tourner vers ça ?

cl ben c'était comme si, la lampe de pierre c'était ????? je pouvais plus garder et je me laissais faire
n et comment tu as fait pour te tourner vers, , , laisser faire
cl je crois que j'ai lâché quelque chose,,,,,
n oui tu as lâché quelque chose 164
cl j'ai lâché une retenue
n tu as lâché et qu'est-ce que tu as fait quand tu as lâché ?? prends le temps simplement d'être là, englobant et donc,,,
cl et englobant, ????? dans ma tête comme ça, donc ça englobe tout ça, le contenu et tout,, et que ça contient tout,, et donc après j'étais mieux et pourquoi j'étais venu là hein,,, et que je vivais pas jusque là, et donc j'étais pas allée jusque là, j'étais restée sur le contexte, la sensation,
n et donc tu lâches quelque chose 174
cl je voulais pas lâcher des choses qui étaient impliquantes en quelque sorte, que j'avais pas choisi, le contexte de la situation
n 177 et comment tu t'y es pris là pour, aller vers ces choses
cl c'est comme si j'étais là à droite,
n oui tu es à droite
cl 180 ben, je sais pas comment je lâche, ça se fait tout seul,
n ça se fait tout seul,
cl il y a une acceptation,
n d'accord et c'est comment pour toi, 181 ?
cl j'étais, c'est une acceptation, alors c'était une acceptation, et finalement avec une implication,
n d'accord, et c'est comment pour toi quand il y a cette acceptation, au moment où tu voulais aller vers la droite,
cl je lâche, je le fais pas si simplement que ça, en retrait,
n 185 un retrait
p est-ce qu'il y a encore autre chose, oui,
cl 191, au moment où tu me dis ça, j'ai senti vraiment que tu as poussé que tu me poussais à aller plus loin,
p est-ce qu'il y a encore autre chose,
cl j'ai sentie que tu poussais là
n tu as sentie que pierre te poussais et
cl et donc il fallait que je lâche,
n et il fallait que tu lâches 196 hummm 200
p je suis frappée par l'importance de la succession des mots, c'est-à-dire que le mot couche pourrait la renvoyer à du retrait, je sais pas quoi, et qu'englobant a rattrapé, remettre le mot couche en question, avec pierre-andré ça été la même chose,
m qu'est ce que tu rajoutes avec couche ?
cl 216 l'effet de couche ça été quand même de faire lâcher mon attention de là où elle était, de faire quelque chose,
p 219 deux choses à vérifier l'existence de strates et l'existence de volume qui contient l'autre, qui contient l'objet dont on parle, mais il y a besoin des deux choses,, il y a quelque chose qui est autour, qui emballe, qui contient cette chose là, donc bien sûr on se décale puisque au lieu d'être associé à l'objet on est dissocié, et puis il y a quelque chose aussi qui n'est pas de la même nature que ce sur quoi on portait son attention, qui est la différence entre "est-ce qu'il y a autre chose auquel tu fais attention" qui reste dans la modalité sensorielle dans diriger l'attention vers l'objet lui même. 232
238 ce qui contient cet objet est différent de cet objet donc ce n'est plus du sensoriel, donc ce sera de la motivation, de l'identité, et on aurait pu continuer, comme dans amarante, au point où on en était j'avais envie d'improviser des questions puisque j'avais pas d'objectif de questionnement précis, donc j'ai quitté les pieds et puis ensuite je me suis dit qu'est-ce que ça va lui faire si je lui pose une question sur ????

cl 258 là c'est pas très confortable, mais ça a joué son rôle sur l'attention,

p ben ce qui n'est pas clair c'est qu'est-ce qui fait que, quels sont les ingrédients qui fait que tu as accepté d'être bousculée, poussée,

cl oui poussée, 259

// cl 430 quand tu dis tout autour, effectivement englobant, et tout autour ça serait englobant par rapport à je sais pas, par rapport à ce à quoi je suis attentive, c'est ça, c'est vraiment tout ce que je voyais devant moi et qui effectivement était contenait tout ça, ?????

c ce que tu as dit, tu l'as dit en fonction de pierre, c'est que tu étais sensible à la façon dont il t'enveloppait, c'est-à-dire, que non seulement il employait le mot englobant, mais son intervention était pour toi enveloppante, 443

n je ne sais pas s'il faut faire le lien entre cet aspect de ton intervention enveloppante etc et puis la manière dont le terme englobant la dirige vers ce qu'elle va dire après,

p oui mais en fait il y a trois formulations, il y a une couche encore plus englobante, non, il y a des mots qui traînent, 465

cl et là ça me détourne de ce que je voyais, avec heu ?????? quelque part je crois que j'ai tenté

m 460 donc là on peut pointer un changement de regard,

p l'important c'est qu'elle a lâché ce qu'elle tenait, c'est par rapport à la métaphore d'H de la tenue, elle lâche, elle bouge et la chose qui la gênait un instant, les autres mots ont poussé la gêne, et que se passe-t-il, ce que tu as dit tout à l'heure c'est que tu gardais le regard au dessus, c'est ça ?

cl non tu confonds, réécoute la question en trois parties 45-50

496 cl non je savais pas si cela allait dans le sens, de couche ou pas couche ???? , quelle couche, j'étais gênée et je savais pas et c'est ça qui est venu, et donc j'ai laissé venir, puis c'est bon,

503 p en arrière plan j'avais l'exemple de l'entretien avec p-a ;;; on va vers les existentiels, vers ce qui fait sens de vivre ça, ce qui est porteur de sens de vivre, dans ce cadre là, avec ces personnes là,

cl 521 l'exemple de p-a c'était ce qui était englobant dans l'instant de l'entretien,

p non, c'était quelque chose qui correspondait au moment où je lui avais proposé l'exercice qui servait de vécu de référence,

cl 535 et moi j'ai entendu ça comme ce qui donnait sens à cet acte là, quoi de ce moment,

p 541 et là pour toi ce n'est pas un exercice, c'est un moment de vie, qui se situe dans une journée de stage, qui se situe, qu'est ce qui donne sens, qui contient ce moment là ???

cl et en fait qu'est ce qui fait que je vais dans l'Allier plutôt que d'aller marcher,

cl c'est vrai que le mot couche, c'est vrai que les mots durent longtemps, c'était de me dire vers quoi je me tourne, il y a une hésitation quand même, vers quoi je tourne mon attention ?,

p 569 et alors comment cela a émergé la fin de l'hésitation ? la production

cl je savais pas bien ce que, il fallait donner, et puis ben ce truc là était là et puis à côté, ben il y avait rien d'autre, et comme il y avait rien d'autre, ben j'ai laissé faire ça, mais avec l'interrogation de je sais pas si c'est ça le truc qu'il faut que je donne,

Commentaire d'ensemble sur la séquence 7.

Comme on peut le deviner, tout l'échange s'inscrit sur un horizon de sens qui n'est qu'en partie révélé par les mots de l'entretien.

D'une part, ce dont Claudine ne souhaite pas parler parce que c'est trop impliquant, qui ne se révèle qu'après coup dans ses commentaires et descriptions de son état, ses émotions et ses pensées. En même temps c'est ce dont elle a choisi de parler. On pourrait penser dans un premier temps qu'on est seulement dans du cognitif alors que tout est sous-tendu par l'implication du besoin qui l'a conduit à aller se baigner, besoin qui s'est révélé à elle au moment où elle se met à parler du faire : se baigner.

D'autre part, la relation qu'elle a à l'intervieweur, qui n'est pas que l'intervieweur mais aussi en quelque sorte l'animateur de la démarche, l'inspirateur du questionnement, lui permet-elle de lui dire non ? Jusqu'à quel point l'échange ne s'inscrit pas malgré ses airs feutrés, dans une acceptation d'être contrainte de la part de l'interviewée, au delà de ce que figure ou perçoit l'intervieweur. Si l'on voulait être polémique, on pourrait se demander qu'est-ce que Claudine aurait refusé de faire dans ce cadre d'échange ? Disposée qu'elle était à se prêter à l'exercice, qu'aurait-il fallu faire pour qu'elle sorte de l'évocation et remette en cause le contrat ?

Globalement, on peut dire que cette séquence 7 qui a pour but d'infléchir de façon délibérée la

direction de l'entretien en allant de manière exploratoire vers des espaces qui n'ont pas été abordés sur l'initiative de l'interviewée, produit un résultat congruent au projet. Cependant il y a un grand décalage entre ce que vit l'interviewée et ce qu'elle manifeste par ses répliques, décalage qui s'inscrit sur le mode de la difficulté à répondre à la demande de l'intervieweur, difficulté à donner la réponse qui vient, parce que le faire c'est accepter d'aller plus loin que ce qu'elle le souhaite consciemment, quoique le fait de parler de cette situation ne pouvait que la mettre en contact avec le besoin porté par cette situation.

Sur cette séquence on peut peut-être conclure qu'un changement de direction induit à l'initiative de l'intervieweur, même s'il est en structure, par le simple fait qu'il ouvre un espace que l'interviewée n'a pas choisi d'ouvrir de sa propre volonté crée une situation conflictuelle potentiellement. On peut penser qu'ici le conflit a été amorti par la situation d'exercice, la volonté de se prêter à l'exercice, peut-être la qualité de l'accord et du contrat de communication global. Cependant pour ma part j'en tire la leçon que pour infléchir ainsi le cours d'un entretien, à l'initiative de l'intervieweur il faut renégocier un contrat de communication portant spécifiquement sur ce point: par exemple : "Serais-tu d'accord pour qu'on explore d'autres facettes de ton expérience ?".

Exemple 14 Fin

57. P OK, moi je propose de rester avec cette impression de t'accrocher aux cailloux

58. C oui

59. P si tu veux continuer à fermer les yeux tu: pour rester avec ça, tu peux et je vais m'adresser aux autres, quelques mots, donc on fait une pause

Discussion

Ce travail constitue essentiellement une recherche méthodologique quant à la possibilité d'amener à la conscience réfléchie et donc à la verbalisation, le vécu d'un entretien. De manière générale il essaie de répondre au but de documenter la subjectivité extra linguistique au sein même d'un entretien ou d'un échange. Secondairement, il peut alors servir à vérifier les effets délibérés mis en œuvre dans une technique d'entretien, ce qui était notre intention au départ relativement aux techniques de l'entretien d'explicitation. Mais les catégories descriptives progressivement dégagées que nous avons essayé de mobiliser pour l'attention, les actes et l'état interne, peuvent servir à analyser n'importe quel échange communicationnel au-delà d'une situation d'entretien et d'une volonté d'explicitation ou d'élucidation.

Cependant cette démarche a rencontré de nombreuses difficultés.

L'explicitation du vécu d'entretien V2 est délicate. Dans ce moment vécu, en particulier quand on utilise la technique de l'entretien d'explicitation l'attention de la personne vise le vécu de référence V1, et elle le fait sur le mode du rappel évocatif, ce qui a un effet très absorbant, autrement dit sa visée vers le passé est très engagée et inhibe fortement les autres sollicitations. Les relances de l'intervieweur fonctionnent comme indication se rapportant au passé, elles ne sont pas prises pour thèmes par l'interviewé, il ne les écoute pas pour savoir comment elles sont faites mais elles lui parviennent comme indications de ce vers quoi il se tourne. Et donc au moment où on le sollicite pour se rapporter au vécu V2 d'entretien, ce qui revient massivement et le plus facilement c'est ce vers quoi il était attentionnellement tourné, c'est-à-dire le vécu de référence passé, l'objet de son attention V1. Ne vont aisément se détacher rétrospectivement que les moments où l'interviewé n'était pas encore en évocation (cf la seconde séquence et la conscience des mots « aimerait » et « voir »), ou de manière générale des temps où il a été gêné ou dérangé par ce que dit l'intervieweur, parce que se seront des moments où son attention se sera tournée vers la verbalisation de l'intervieweur et non plus ce que désigne la verbalisation de l'intervieweur. Pour accéder aux autres aspects du vécu de l'entretien, qui puisqu'ils ont affecté l'interviewé sont dans le principe pénétrables, il faudra guider l'interviewée vers un déplacement attentionnel au sein du réfléchissement de son vécu passé, produisant ainsi une explicitation dans le souvenir en amenant au focus ce qui n'était au moment vécu que dans un statut secondaire, ou même seulement à la marge. Si l'on prenait l'entretien E3 cherchant à faire expliciter le vécu V2 comme nouvel objet de recherche, on pourrait montrer tous les moments où la formulation inadéquate de la relance fait déraiser l'interviewée de V2 (l'entretien) à V1 (la baignade), ou avec quelle facilité l'écoute de la cassette restituant pourtant les échanges, facilite prioritairement

l'induction de l'accès à V1 et non pas à V2.

De plus les phénomènes que voulions saisir sont assez fugitifs dans la saisie introspective, dans un autre groupe de travail composé de chercheurs non experts dans l'accès introspectif à leurs vécus passés, certains déclarent facilement forfait à défaut d'être accompagnés en entretien d'explicitation. La possibilité d'utiliser le magnétophone dans une forme de rappel stimulé et surtout de gardien de la continuité et de l'exhaustivité des tours de paroles a été une aide certaine, quoique la vidéo aurait sûrement été plus efficace pour présentifier la situation d'entretien en plus du contenu verbalisé. Pour aller plus loin, il aurait été souhaitable que nous fassions une transcription écrite de l'entretien initial pour nous assurer que chacun des tours de parole serait exploité, car l'écoute d'un son enregistré un peu défaillant que nous découvrions au fur et à mesure n'était pas assez précis pour notre objectif. Mais plus encore, nous avons plus d'une fois abandonné le questionnement par manque « d'intelligence catégorielle » de ce qui pourrait se prêter à description. Comme toujours, la recherche achevée nous indique comment nous aurions pu la réaliser pour atteindre vraiment nos objectifs. C'est particulièrement vrai pour les filtres catégoriels qui permettent de saisir les facettes, les propriétés des vécus relativement aux effets identifiables des relances.

Il est vrai, qu'arrivés au terme provisoire de l'exploitation des données, la question de la qualification des catégories descriptives pose encore de nombreux problèmes. Dans la dimension attentionnelle par exemple, il faudrait affiner les critères qui permettent de discriminer les types de mouvements de l'attention. La structure feuilletée du champ attentionnel, la multiplicité des types d'attention (porter intérêt et remarquer par exemple), la diversité des mouvements de visée (engagement, saisie, maintenir en prise, lâcher-prise ou passage du focus au secondaire, de la marge au secondaire etc.), la possibilité de qualifier précisément un changement de focalisation plutôt que de visée ou de thème, tout cela demandera à être perfectionné. Il me semble que la catégorisation des actes est robuste pour quelques distinctions clefs, comme la différence entre perception et évocation ou évocation et réflexion ou jugement. Mais l'exemple d'entretien avec lequel nous avons travaillé n'est pas assez riche en activités variées pour permettre de rencontrer tous les problèmes de catégorisation des actes. C'est donc un chantier à poursuivre. En ce qui concerne l'état interne, nous pourrions faire les mêmes remarques. Cependant l'introduction de la notion de valence comme polarité émotionnelle élémentaire me paraît productive pour l'analyse des communications, même si sa saisie introspective s'avère délicate et demande un apprentissage.

Globalement nous avons montré que les changements attentionnels étaient manifestes et cohérents avec les relances qui proposaient des modifications. En même temps de nombreux exemples indiquent que ces changements ne vont pas de soi pour l'interviewée, qu'ils doivent être amenés avec des termes qui lui permettent de s'en saisir avec facilité, la moindre ambiguïté ou décalage introduisant un changement d'acte et de visée attentionnelle en faisant passer la personne d'une visée évocative sur son vécu passé, à une visée perceptive/réflexive du sens de ce qu'elle vient d'entendre. Une telle sensibilité montre bien que ces effets inducteurs de changement de visée et d'acte sont présents. Plus encore, nous nous proposons dans l'avenir de présenter des exemples plus fortement inadéquats et qui montrent comment les formulations des relances peuvent produire avec facilités des entretiens inefficaces et conduire le chercheur ou le praticien à penser qu'il n'y a pas de possibilité de questionner et de documenter tel ou tel aspect du vécu. Quitte à faire une théorie sur le caractère impénétrable des vécus pour rendre compte d'une incompétence à les questionner et à opérer la médiation indispensable pour aider l'autre à en opérer le réfléchissement. Il est difficile dans cette discussion de distinguer les changements d'actes et les changements attentionnels, du fait de la structure de l'activité proposée : soit la personne est en activité perceptive / réflexive et elle vise ce qui se passe dans le présent autour d'elle et pour elle, soit elle est en activité de rappel évocatif et elle vise son vécu passé. Mais dans ces deux grandes modalités d'acte de présentation et présentification (et dans cette dernière dans la distinction entre actes signifiants et intuitifs) on peut alors voir apparaître les changements de visée ou de focalisation attentionnelle. Une des difficultés est de distinguer ce qui est thème et ce qui est changement au sein du thème comme les changements de visée. Le problème est que l'on a une échelle d'importance qui est relative et non pas absolue. Par exemple, entre le thème initial du rangement des affaires et le passage au thème du vécu passé la différence est forte. En revanche, quand le thème est le vécu passé V1, le passage de la description de la sensorialité, de la dynamique du corps, du ressenti à « une couche plus englobante » comment doit-il être catégorisé ?

D'un premier point de vue on pourrait dire qu'il s'agit bien toujours du même thème : l'intérêt pour le vécu passé, d'un autre point de vue on pourrait dire qu'au sein de ce thème la différence entre décrire la sensorialité/corporéité et la motivation de l'acte est tellement grande qu'il serait plus clair de décréter changement de thème le passage entre ces deux domaines de la subjectivité. Ce que j'ai fait dans l'analyse. Il me semble qu'à l'heure actuelle le travail sur un seul exemple ne suffit pas pour conclure et demande d'explorer d'autres situations présentant d'autres contraintes. Maintenant pouvons-nous dire que le questionnement d'explicitation sur le vécu de l'entretien a apporté des informations que nous n'aurions pas eues avec les seules observables et les inférences qu'elles autorisent. Quoique la situation soit un peu plus complexe puisque le témoignage en parole et en acte de l'intervieweur montre que lui prenait en compte des difficultés présumées dont il voyait se manifester les symptômes et qui ont été corroborées de manière plus détaillée par l'interviewée. Ce premier point répond partiellement de manière positive à notre question, mais surtout il est clair que nous avons pu mettre à jour des couches simultanées d'activité et de valence. Dès la seconde séquence on a plusieurs visées simultanées qui vont se poursuivre :

Visée 1 : vécu évoqué de la baignade,

Visée 2: appréciation de la qualité de l'acte d'évocation de la baignade,

Puis visée 3: appréciation du fait que l'intervieweur est conscient du manque de remplissement de l'acte, et conscient qu'elle s'auto guide pour y arriver...

De même, pour la valence qui est facilement double, avec d'une part dans sa traduction comportementale un consentement, et d'autre part suivant les moments un non-consentement masqué qui se traduit par de l'auto guidage, puis à un autre moment par de la gêne, voire même au moment de la pause et de la « sortie » de l'eau provisoire un presque refus. Ce travail qui reprend d'une manière systématique les bases pratiques de la conduite de l'entretien d'explicitation peut permettre d'ouvrir un domaine de recherche qui affine la question : qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots ? Non pas que cette question n'ait pas été abordée par les sciences du langage, mais ce que nous proposons est de le faire en intégrant les aspects extra linguistiques, ce qui n'est absolument pas abordé par les spécialistes de l'étude des questions par exemple (Kerbrat-Orecchioni 1991).

Pour ouvrir la discussion dans les séminaires ou groupes de travail dans lesquels j'interviens dans les semaines qui viennent, je n'essaie pas ici de récapituler et de synthétiser les résultats séquences par séquence et exemple par exemple, ce qui devra être fait plus tard en profitant des échanges à venir et donnera lieu à des écritures plus synthétiques.

Bibliographie

Husserl E. (1998) *De la synthèse passive*. Jérôme Millon, Grenoble. Kerbrat-Orecchioni C. (1991) *La question*. Presses Universitaires de Lyon, Lyon.

Ullmann T. (2002) *La genèse du sens : signification et expérience dans la phénoménologie génétique de Husserl*. L'Harmattan, Paris. Vermersch P. (1998) Husserl et l'attention 1/ analyse du paragraphe 92 des Idées directrices. *Explicititer*: 7-24.

Vermersch P. (1999) Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention. *Explicititer*: 1-20. Vermersch P. (2000a) Conscience directe et conscience réfléchie. *Intellectica* 2: 269-311. Vermersch P. (2000b) Husserl et l'attention : 3/ Les différentes fonctions de l'attention. *Explicititer*: 1-17.

Vermersch P. (2001) Psychophénoménologie de la réduction. *Explicititer*: 1-19. Vermersch P. (2002a) La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques. *Explicititer*: 27-39.

Vermersch P. (2002b) L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales, éléments de rapprochement. *Explicititer*: 14-43.

Paru dans *Expliciter* 51, septembre 2003

Commentaires exploratoires sur des exemples de relances / répliques.

Pierre Vermersch

(à partir de matériaux proposés par Claudine Martinez)

Ce texte essaie de faire avancer les questions de méthode pour déterminer comment travailler des exemples pour faire apparaître les effets des "enchaînements élémentaires"³⁶ : c'est à dire les triades minimales (a, b, c) ou réponse/question/réponse.

Pour moi, les éléments de réponses à cette question se base sur mes premiers essais déjà réalisés avec la méthode de travail mise au point dans l'étude sur l'entretien de Claudine fait à Saint Eble (n°49 d'Expliciter), plus loin je me demande comment clarifier, systématiser, préciser, adapter cette méthode.

Méthode : pour le moment, elle se résume à quelques principes :

- l'application d'un cadre théorique d'inspiration phénoménologique proposant le repérage des effets en termes de changement d'acte, d'attention, de valence ;
- la segmentation en unité d'analyse élémentaire comme composée du triplet abc (réplique 1, relance 2, réplique 3) sachant que cette méthode ne capte que les effets de successions connexes pris dans les limites les plus élémentaires ;
- l'analyse systématique du contenu de :

1/ chaque partie du triplet à la fois du point de vue du contenu (direction d'analyse noématique), du point de vue des actes (point de vue noétique), des modulations attentionnelles (méta noétique), du point de vue de l'état interne et

2/ des relations entre chaque élément du triplet : entre dernière réplique (a) et formulation de la relance (b), relation ab ou *relation de pertinence* de l'action de l'intervieweur relativement à ce que l'interviewé vient de dire ; entre relance (b) et réplique suivante (c), relation bc ou *relation de production* entre les inductions contenues dans la formulation de la relance et production de la réplique dans le sens suggéré par les inductions ; enfin relation entre la réplique initiale (a) et finale (c), relation ac, ou *relation de changement* entre le contenu de a et le contenu de b.

Le but est de mettre en évidence la manifestation de ces effets, leurs propriétés, et éventuellement les variables qui produisent tel effet plutôt que tel autre.

Le sens général de la démarche est à rapporter à mon (notre) intérêt pour l'efficacité des techniques d'aide à la verbalisation, à l'explicitation.

En ce sens : 1/ nous essayons de mieux comprendre les effets des formats des relances, nous recherchons des effets particuliers par leur efficacité pour obtenir une verbalisation productive, pour éviter des verbalisations improductives. De ce fait : 2/ nous essayons aussi d'inventer des formats nouveaux de relances en dépassant et élargissant les apports initiaux. Enfin, 3/ nous tentons d'améliorer l'analyse instantanée de ce qui exprimé dans le contenu des répliques de l'intervieweur, de manière à ce que les relances puissent s'ajuster en temps réel à la fois à ce qu'exprime l'intervieweur, à la réalisation des conditions requises pour la conduite d'un entretien d'explicitation, et au but poursuivi

³⁶ Donc excluant pour le moment les enchaînements "non élémentaires connexes" comme a, b, c, d, e, f, g, donc simplement plus long, et enchaînements "non élémentaires non connexes" comme a, b, c...o, p, q...v, w, x à la fois plus long et à distance (non connexe)

par l'interview. Plus largement, le but de recherche peut être vu comme une tentative d'intrication entre la catégorisation linguistique du format des énoncés et la catégorisation psycho phénoménologique des mouvements subjectifs opérés (causés aurait été un peu fort, puisqu'il n'y a qu'induction, et même tentative d'induction des effets recherchés).

L'enjeu plus général de la mise en relation du linguistique et de l'extra linguistique ne va pas de soi, puisqu'il faut construire une méthode inédite pour documenter directement l'extra linguistique (verbalisation explicitante des dimensions subjectives de l'effet des relances tel que le sujet dit les avoir vécus), mais aussi parce que depuis Saussure est établi l'indépendance de la linguistique vis-à-vis de toute autre discipline et tout particulièrement vis-à-vis de toute psychologie, dans l'intention d'éviter tout psychologisme primaire³⁷ qui pourrait conduire à rejeter l'indépendance de la linguistique en la ramenant sous la dépendance d'une discipline qui la déterminerait : la psychologie. On comprendra qu'ici aussi, comme dans mes rapports avec la position épistémologique de Husserl et des philosophes phénoménologues, l'argumentation "anti psychologisme" est une question épineuse dans la mesure où inmanquablement "l'anti psychologisme" (le fait d'être opposé au psychologisme) produit une attitude anti psychologique (le fait d'être opposé à la prise en compte des données produites par la psychologie), qui ne laisse aucune place à la psychologie et ne permet pas d'en utiliser les résultats. Mon esquisse de solution ne sera pas de refonder ou de légitimer le psychologisme, qui me semble intenable, mais de montrer que l'on peut et que l'on doit se référer à la psychologie sans pour autant tomber dans le psychologisme. Pour moi, l'enjeu principal est de pouvoir clairement légitimer l'utilisation de la psychologie phénoménologique comme non contradictoire avec l'anti psychologisme radical et obsessionnel de la philosophie phénoménologique, mais aussi de toute l'épistémologie moderne.

Exercices d'analyse d'un exemple proposé cet été par Claudine

Contexte des exemples

Il s'agit du travail final d'évaluation des étudiants, réalisé en conditions réelle, un entretien avec un professionnel, un enseignant d'EPS, ou un entraîneur, après un cursus de 20h de formation, à raison d'une séance de 3h hebdomadaires. Questions méthodologiques de Claudine pour le travail qui s'amorce : Peut-on s'attacher à des relances isolées ? Les effets immédiats dans la réponse qui suit n'est-elle pas nécessaire pour donner les caractéristiques de la relance initiale ?

Exemple

Ra1 [7] : "Ouai, mais vite fait [il s'agissait d'une réponse à une relance sur la lecture de la totalité des chiffres du tableau], surtout sur le milieu du tableau [21-2-11), mais je me suis pas bloqué dessus. Après, j'ai voulu savoir ce qu'il y avait dessus".

Contenu :

apparemment indication de la lecture de la totalité des chiffres, plus particulièrement sur le milieu, indication de propriétés des actes comme "vite fait", "pas bloqué sur", "j'ai voulu savoir...", vague indication de structure temporelle de la lecture de la totalité du tableau, vers le milieu du tableau, puis vers "ce qu'il y a au-dessus" (probablement la ligne du haut ?).

Acte passé :

peu clair, lecture (mais pour en faire quoi), prise de connaissance,

³⁷ Psychologisme : position épistémologique qui consiste à dire que puisque toute production intellectuelle (et entre autre la science, la logique) est le fait du sujet par la mise en œuvre de son intelligence alors les lois de l'intelligence établies par la discipline qui l'étudie déterminent toutes les lois des productions intellectuelles. Ce qui fait que la psychologie surplomberait toutes les disciplines, puisque sans sujet pour les penser elles n'existeraient pas. Autrement dit, par exemple la logique peut être considérée comme les lois de la pensée correcte, et réciproquement la pensée correcte fonde la logique. C'est là où le bat blesse, car les lois de la science et en particulier comme cas extrême, les lois de la logique et des mathématiques ont une vérité absolue, et on ne peut fonder une vérité absolue sur du relatif. L'intelligence étant imparfaite, entachée d'erreur, elle ne saurait fonder la logique. Donc anti psychologisme fondamental : en aucun cas les connaissances vraies ne peuvent être fondées sur le subjectif et sur la psychologie. Donc, exit le psychologisme, et par la même occasion la psychologie.

Attention :

thème : apprentissage en général du tableau ? Visée de contenu: prise de connaissance dirigée vers le tableau, visée temporelle : semble bien être lié à un temps particulier de l'exercice, objet particulier = non documenté ? Attention non mobile, passant très rapidement d'un mode focalisé pour la lecture à un mode non focalisé plus distribué, en fait il y a des temps de saisie attentionnelle, mais pas de maintien en prise d'un objet parmi d'autres;

État interne :

non documenté, sinon qu'il y a consentement à répondre. Index d'évocation : semble bien orienté vers la situation passée, en ce sens singulière, le moment est bien spécifié, l'explicitation reste superficielle au niveau de fragmentation temporelle des étapes. On peut s'attendre à ce qu'elle soit sollicitée pour préciser les prises d'informations, l'ordre de lecture, les informations prises mêmes rapidement, etc.

Rb1[8]: ... Sur quoi tu t'es basé pour commencer ton apprentissage ?

Contenu :

*Induction attentionnelle*³⁸ :

Cette relance contient

1/ *l'induction thématique*³⁹, le thème c'est "l'apprentissage" passé, que l'on peut supposer comme étant déjà co-partagée, mais par forcément puisqu'il semble d'après la réplique précédente que le thème était la "découverte" du tableau, en amont d'une volonté d'apprentissage,

2/ *Une induction de visée attentionnelle temporelle* référée au moment "commencer ton apprentissage".

3/ *l'induction d'une visée attentionnelle d'objet* faiblement délimitée par la référence à un "sur quoi... pour", ou encore délimitée non pas par l'objet lui-même, mais par le critère de fonction qu'il aurait pu avoir.

Induction d'acte :

1/ ellipse de la demande de verbalisation, et éventuellement de verbalisation descriptive,

2/ induction de visée floue, large, sur l'acte supposé avoir été mis en œuvre : "se baser sur", (mais on ne sait pas si cela fait partie du vocabulaire du sujet et donc de sa manière de se référer à ses activités cognitives dans un apprentissage).

Induction d'état interne :

rien ici ne permet de documenter ce point.

Commentaire:

La relance sous son apparente banalité est selon moi trop complexe pour aiguiller l'activité et la direction attentionnelle. Variante suggérée (sans connaître ce qui précède, mais juste pour éliminer la complexité de la formulations) : Par quoi as-tu commencé ? Qu'est-ce que tu as fait en premier ? Je garde la référence temporelle de ce sur quoi je demande à l'autre de s'exprimer, j'élargis encore plus la référence à ses actes possibles "par quoi", "tu as fait". Par ailleurs, le fait de ne pas disposer de la réplique initiale rend impossible l'appréciation de la relation de pertinence (ab). (Quelques jours plus tard, ayant obtenu la réplique Ra1. Il est évident que la relance fait rupture avec la réplique précédente. D'une part elle n'en exploite pas le contenu, d'autre part elle ne se sert pas de son contenu pour reformuler vers une réorientation de l'attention, ce que fait sans précaution la relance).

[Qu'en pensez-vous chers collègues ? Quels sont ceux d'entre nous qui auraient des ressources en linguistique, en analyse conversationnelle, en pragmatique, et autres "iques" pour perfectionner

³⁸ Mes catégories sont pour les relances des types "d'induction", non pas induction sur le contenu, induction en structure vers le thème, une visée particulière à la fois précisée temporellement et synchroniquement, éventuellement un objet quand il a déjà été nommé.

³⁹ Dans le langage de la phénoménologie de l'attention, le "thème", l'orientation thématique définit "l'intérêt", ce vers quoi se tourne la saisie attentionnelle, avec la possibilité d'une multiplicité de visée au sein du maintien en prise du même thème.

l'analyse du contenu des relances et répliques ? Pour mieux formuler les catégories de contenu ?]

Ra2 : euh... Sur la facilité... en fait des petits n° 2, 6, 8 et puis après par contre... je savais pas où j'allais...

Contenu :

*Noématique*⁴⁰ (quelles sont les informations disponibles):

1/ un critère, "sur la facilité", il répond à la forme de la relance "sur quoi" "sur la... ",

2/ donne un exemple, difficile à localiser finement dans la temporalité : "les petits nombres" et on ne sait pas qu'est-ce qu'il fait avec ces petits nombres, à supposer qu'il se base sur, on ne sait pas qu'est-ce qu'il fait quand il "se base sur des petits nombres",

3/ une indication complexe sur une suite présentée en contraste avec le début "et puis après/ par contre"... puis exprimée sur le mode de la dénégation "je savais pas où j'allais" (Par exemple "et quand tu savais pas où tu allais, qu'est-ce que tu as fait ?")

Noétique présent (quels sont les actes qui sont sollicités dans le présent de l'entretien, à ne pas confondre avec les actes qui sont nommés dans la réalisation de l'action passée) : l'activité de rappel est partiellement évocative/réflexive, mélange d'activité signitive/ intuitive.

Noétique passé : (les actes nommés comme appartenant au vécu passé), ici le seul acte que l'on peut inférer est celui de prise d'information (les petits), l'appréciation du caractère de "facilité", et un acte privatif "ne pas savoir où j'allais".

Attentionnel (méta noétique), vers quels thèmes, visées, objets l'interviewé s'oriente (condition de comparaison avec a) : thème de "son apprentissage", visée objectale du "ce sur quoi", visée temporelle floue, objet : les chiffres, les petits chiffres, l'absence de suite.

État interne : (valences positives ou négatives exprimées en référence à l'activité passée ou en référence à l'activité présente de verbalisation). "Valence du vécu passé" qui bascule du positif : la facilité, vers la désorientation plus négative. Passage du "je sais faire" au "je ne sais plus quoi faire". Valence du vécu présent : par inférence on peut faire l'hypothèse d'un consentement apparent à répondre dans le sens de la sollicitation de l'intervieweur.

Index d'évocation : on a toujours un bon index de singularité, de moment temporel délimité, l'explicitation n'est pas dépliée.

Commentaire sur ce premier exemple.

1/ Il nous manque le rapport entre Rb1 et Ra1 pour établir la relation entre la relance et ce qui l'a précédé. Par exemple : est-ce que la référence à "commencer ton apprentissage" comme moment visé⁴¹ est introduit par l'intervieweur où est-ce une reprise des mots de l'interviewé ? Moralité, il nous faut documenter systématiquement le triplet réplique initiale / relance qui suit/ réplique à cette relance (a, b, c).

2/ Globalement, les inductions présentes ont fonctionnées, on retrouve dans la réplique c, le thème, la visée, les objets, mais de manière tout aussi cohérente on ne trouve pas plus, on ne sait pas de façon certaine en quoi consiste le critère de facilité, on sait qu'il se rapporte aux petits chiffres, mais pour en faire quoi ? Sur quoi porte "la facilité", d'autant plus qu'en lisant cette phrase j'ai la tentation d'halluciner le vécu de l'interviewé, un peu comme si j'adhérais immédiatement par sympathie sur le fait que les petits chiffres sont plus facile !!! Plus facile pour quoi faire ? Je ne le sais pas pour l'autre, il ne me l'a pas dit.

3/ L'analyse de la relance montre qu'elle est imprécise quant à la visée attentionnelle temporelle qu'elle

⁴⁰ Contrairement à l'analyse du protocole de Claudine (Effets des relances, n°49) où le contenu de ce qu'elle disait ne nous intéressait pas pour lui-même, mais simplement pour les inférences que nous pouvions faire sur la base de ce qui était formulé (nous n'avions pas pour but d'étudier l'entrée dans l'eau de la rivière Allier), ici le contenu nous intéresse pour lui-même. Du coup il faut rajouter une catégorie supplémentaire, qui serait le contenu proprement dit, la teneur de sens, les informations, donc le côté noématique de notre description.

⁴¹ (visé est toujours utilisé comme synonymes de visée attentionnelle, plus large que l'acte visuel, incluant toutes les noèses possibles et pertinentes).

propose (pour commencer ton apprentissage), et imprécise sur la visée objectale "sur quoi... "), de ce fait elle recueille à hauteur de ce qu'elle a induit, ce qui n'est pas si mal et qui surtout permettrait de rebondir facilement vers une plus grande précision soit du critère (qu'est ce qui est facile quand c'est facile avec les petits chiffres ?) Soit de l'acte : qu'est ce que tu as fait avec ces petits chiffres ? Soit de l'acte début : comment tu t'es orienté vers les petits chiffres ? Soit sur la suite et le "je savais pas vers où j'allais", "et quand tu ne sais pas vers où qu'est ce que tu fais" " à quoi tu prêtes attention" "qu'est-ce que tu fais".

4/ Pour notre propos cet exemple est peu probant, tout ce qu'il montre c'est que la relance induit exactement ce qu'elle induit, pas plus. C'est peut être un résultat intéressant en soi, cette puissance des inductions dans leur effet quasiment au pied de la lettre ! Peut-être est-ce une voie complémentaire d'approche à la mise en évidence des dysfonctionnements, le fait que le fonctionnement des relances est très littéral de manière systématique. La relation de pertinence n'est pas liée à l'analyse de contenu de la réplique, mais plus à l'analyse de la tâche, dans la mesure où l'enchaînement entre Ra1 et Rb1 se fait sur la base du temps suivant dans l'exécution de la tâche, du coup le temps initial d'orientation par prise d'information sur l'ensemble de la grille présent dans la première réplique n'est pas exploité.

J'ai passé beaucoup de temps sur cet exemple pour me roder à l'analyse que je souhaitais développer. J'espère que les suivants seront plus aisés à traiter.



Les escaliers de Saint Eble, haut lieu de discussion

Paru dans Expliciter 55, mai 2004

Exemple d'utilisation du schéma d'analyse des effets des relances (actes, attention, état interne).

Pierre Vermersch



L'exemple est pris dans un entretien d'un stagiaire en formation à l'entretien d'explicitation tel qu'il est transcrit dans l'article récent d'Armelle Ballas (n° 54 d'Expliciter), dont nous avons convenu dans la présentation, qu'il n'était pas vraiment un entretien d'explicitation, mais qu'importe, puisque le schéma d'analyse des effets des relances doit pouvoir être efficace dans n'importe quelle situation d'entretien.

Ci-dessous nous avons une première relance, et la réplique qui suit de la part de l'interviewé.

D 11 Pouvez-vous me décrire votre parcours professionnel ?

S 12 Alors, j'ai été caissière / dans des grandes surfaces puis à Mac Do, / à la caisse et en cuisine.

Analyse par inférence de la relance (D11)

" D 11 Pouvez-vous me décrire votre parcours professionnel ?"

L'analyse de la relance consiste à rendre plus explicite les effets que les mots, le ton, l'organisation syntaxique peuvent induire chez celui qui les reçoit, des trois points de vue que nous avons déjà présentés. (Vermersch, P, N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, 2003).

On a donc trois directions d'induction : 1/ attentionnelle (thème, direction, objet), 2/ d'acte cognitif, 3/ d'état interne (valence, consentement, émotion, état énergétique). Le terme d'induction pourrait laisser penser que nous induisons... et que l'entretien d'explicitation pêcherait de la manière la plus fortement à éviter, puisque précisément nous n'avons jamais cessé de dire : "N'induisez pas !", et plus précisément "Utilisez les mots de la personne dans les reformulations", "Laissez la personne s'exprimer avec ses propres mots", "Ne les soufflez pas !", "Attention aux questions fermées" qui de par leur formulation contiennent la référence au contenu et du coup font exister pour l'autre quelque chose qu'il n'a pas lui-même nommé, ce qui est à l'origine des confusions de sources dans la remémoration, et de création de mémoires erronées. Nous cherchons au maximum à ne pas induire *au*

plan du contenu, autrement dit au plan de la description du vécu de la personne, que nous sollicitons d'une manière qui est la moins inductive possible. En revanche, avec la mise en évocation comme moyen privilégié de remémoration, avec la description comme niveau de discours et type de verbalisation, avec le privilège accordé à certains domaines de verbalisation des vécus d'action et de manière mesurée à ses satellites, nous avons la volonté de privilégier des orientations de la verbalisation et donc des orientations de l'activité. Cette volonté de privilégier, on peut la nommer "induction", au sens d'un projet d'influencer l'interviewé de façon délibérée. Mais on sera attentif au fait que cette induction ne porte pas sur l'expression de la description du vécu, mais en structure sur ce qui fait l'objet de la description et le mode de description lui-même, donc sur l'activité de l'interviewé. Fondamentalement, nous essayons par le biais de l'acte d'évocation à ce qu'il soit le plus possible en contact (dans un remplissement intuitif aussi complet et vivant que possible) avec la situation passée sur le mode du revécu, de la donation intuitive au sens d'Husserl. Revenons à l'exemple.

Induction attentionnelle.

Le *thème* attentionnel proposé par l'intervieweur est celui délimité par la notion de "parcours professionnel". La *direction d'attention* oriente de manière implicite vers le passé, puisqu'il n'est pas possible de répondre à cette question sans se rapporter au passé. Plus spécifiquement ce qui est sollicité par le terme "parcours" c'est une trajectoire de ce passé, cela sous entend encore que ce parcours soit décrit par ses étapes correspondant à différents postes, rôles, lieu d'activité, toujours dans le domaine professionnel. Il n'y a pas encore d'objet *attentionnel* suggéré (l'intervieweur ne nomme pas des types de lieux de travail, ou des dates, des fonctions, mais laisse cela ouvert disponible au remplissement suivant le mode propre de l'interviewé). La notion de parcours professionnel ne désigne donc pas un contenu spécifié, mais plutôt une structure typique de contenu dont on verra si elle se remplit d'actes typiques ou non du point de vue de la professionnalité.

En résumé :

/ thème attentionnel : "parcours professionnel"

/ direction attentionnelle : passé, étapes du passé, depuis les premières activités à ce jour.

/ objet attentionnel : non défini, mais suggestion d'une typique de contenu descriptif.

Induction d'acte.

Il est demandé à l'intervieweur de "décrire". Ce que l'on peut situer par opposition à réfléchir, à commenter, à juger, imaginer. Il y a sollicitation d'un type de verbalisation particulière orientée vers les faits. De plus, le thème attentionnel étant déterminé comme passé, la relance induit un acte de remémoration pour pouvoir verbaliser. Mais cet acte de remémoration n'est pas spécifié, il laisse ouvert aussi bien le caractère de rappel volontaire, que de rappel sensoriel évocatif, aussi bien un remplissement signitif de choses connues et déjà réflexivement conscientes, que de choses vécues intuitionnées et devenant réflexivement conscientes.

Résumé

/ acte de verbalisation : description (décrire).

/ acte de remémoration : pas de précision sur le type de remémoration.

Induction d'état.

La formulation initiale est peu contraignante "Pouvez-vous me... ". Ce n'est pas un ordre, c'est une sollicitation, énoncée même sur le mode personnel par le "me", ce faisant l'intervieweur se met en scène personnellement dans sa demande. Ce qu'une telle formule cherche à induire c'est un consentement à faire ce qui est proposé dans la suite de la phrase, et l'installation d'un climat relationnel de confiance et d'ouverture.

Analyse par inférence de la réplique

"S 12 Alors, j'ai été caissière / dans des grandes surfaces puis à Mac Do, / à la caisse et en cuisine."

État interne.

On peut inférer de la réponse le consentement de l'interviewée à la proposition qui lui était faite par l'intervieweur dans sa relance. Mais comme ce sera le cas pour toutes les inférences que nous allons produire, nous pouvons établir ce qui apparaît avec une bonne plausibilité (ainsi, puisqu'elle répond, et

de manière appropriée, c'est qu'elle est consentante), en revanche nous ne pouvons pas facilement établir ce qui n'apparaît pas. D'autant plus qu'ici nous ne travaillons qu'avec les verbalisations, sans le non verbal, la prosodie, qui eux pourraient nous alerter sur un état interne plus complexe, sur d'autres objets attentionnels, d'autres actes.

Actes du vécu d'entretien V2⁴².

L'induction de la verbalisation était de décrire, ici nous avons l'énoncé de faits, qui sont bien cohérents avec cette proposition. L'induction implicite de se rapporter au passé, donc d'un acte de remémoration est bien accomplie, ce qui est décrit est bien du domaine du passé ("j'ai été"), et même de sa succession ("puis"), de plus elle nomme des fonctions qu'elle n'occupe plus comme le reste de l'entretien nous le confirmera. En revanche, nous ne savons pas quelle est la nature de cet acte de remémoration⁴³ : est-il intuitivement rempli (mémoire d'évocation ou épisodique) ou non (rappel signitif).

Là encore, le repérage inférentiel de l'absence et de la présence d'une propriété subjective ne sont pas symétriques. La présence est basée sur les traces (ici les verbalisations) : par exemple s'il y a une verbalisation en "je", si il y a des prédicats sensoriels, alors je peux inférer qu'il y a remémoration, évocation. Mais s'il n'y a pas ces indicateurs je ne peux pas inférer l'absence d'évocation. Pour pouvoir le faire il faut qu'il y ait et l'absence des indices d'évocation et la présence d'indices de non évocation (verbalisation en "on", présence d'une préface, modalisation du discours etc.).

Or dans notre exemple, et en l'absence des données non verbales pour savoir s'il y a des signes d'évocation, les énoncés sont suffisamment condensés pour que l'on ne puisse savoir s'ils sont basés sur un acte d'évocation, ou même s'ils s'accompagnent d'évocation, ni l'inverse. On peut donc dire avec certitude qu'il y a acte de mémoire, mais pas de quel type de mémoire il s'agit, remémoration ou rappel. C'est la limite des conclusions obtenues par inférence. Je ne peux inférer que la présence de ce qui est attestable à travers les propriétés des verbalisations, l'absence n'est pas inférable, à moins qu'il n'y ait une contrainte externe qui oblige à concevoir la réalité de ce qui n'a pas été nommé. Ainsi si dans un calcul à plusieurs étapes, j'ai l'étape C, c'est que nécessairement l'étape précédente a été accomplie, même si elle n'est pas décrite. Cependant la manière dont l'étape B a été réalisée peut rester inconnue surtout s'il existe des procédés vicariants. Ce mode de raisonnement à la Sherlock Holmes m'a toujours beaucoup influencé.

Attention.

Le thème attentionnel induit ("votre parcours professionnel") est investi par l'interviewée, en ce sens qu'elle y répond. Plus précisément la direction attentionnelle vers le passé est bien présente, l'énoncé porte bien sur le professionnel passé, et bien sur le parcours. Des objets attentionnels sont produits, mais ne sont qu'énumérés : "caissière", "super marché", "Mac Do", "caisse", "cuisine". Chacun pourrait devenir la visée attentionnelle d'une relance qui conserverait le thème et la direction en cours et le prendrait pour objet à développer et à détailler.

Contenu de la description du vécu de référence passé.

Ce que décrit l'interviewée est le contenu de sa verbalisation. Dans l'analyse que je viens de conduire, je ne me suis intéressé à ce contenu que pour la possibilité qu'il offrait d'inférer des catégories de réponses qui font apparaître le fait qu'il s'agit d'une description, de quelque chose se rapportant au passé, qu'elle répond à ce qu'on lui demande à la fois par le thème et par le fait qu'elle y consent. Mais

⁴² A ne pas confondre avec les actes (matériels aussi bien que mentaux) mis en œuvre dans le vécu de référence passé V1, et dont nous sommes directement informés par le contenu des répliques. Alors que les actes mis en œuvre en V2 ne sont qu'inférés à partir des verbalisations. C'étaient l'originalité du travail avec Claudine que de disposer aussi d'une verbalisation sur le vécu V2, pris comme nouveau vécu de référence lors d'un entretien produisant lui un nouveau vécu V3 non analysé cf. Vermersch, P., N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, (2003). "Étude de l'effet des relances en situation d'entretien." *Expliciter*(49): 1-30.

⁴³ Je propose de conserver le terme de remémoration pour désigner l'acte correspondant au "ressouvenir" selon Husserl, et à l'évocation dans l'entretien d'explicitation, et d'utiliser le terme de "rappel" pour l'acte de mémoire correspondant à la mobilisation d'un savoir déjà réflexivement conscient et la plupart du temps déjà disponible sous forme discursive.

je n'analyserai pas ici le contenu pour lui-même, ou en quoi il répond aux buts de l'entretien comme y était intéressée Armelle dans sa pratique pédagogique. Ce travail d'analyse n'épuise pas les pistes de catégorisation, que ce soit en termes généraux pour les catégories de domaines de verbalisation, de satellites de l'action, etc. ou en termes plus spécifiques liés à l'analyse des activités professionnelles.

Analyse de la relance suivante.

Dans l'analyse que nous venons de faire nous avons suivi le sens intervieweur-interviewé, ce qui nous permettait de voir les intentions de l'intervieweur telles que ses mots les manifestaient et l'effet sur l'interviewée en fonction de l'adéquation de sa réponse à la relance. Maintenant nous prenons le sens inverse, nous savons ce que l'interviewée a dit, et nous allons analyser la nouvelle relance pour comprendre qu'est-ce que l'intervieweur prend en compte de ce qu'il vient d'entendre, et quelles sont ses intentions. Nous serons donc plus centrés sur l'intervieweur que sur l'interviewée.

"S 12 Alors, j'ai été caissière / dans des grandes surfaces puis à Mac Do, / à la caisse et en cuisine."

"D 13. Vos yeux pétillent quand vous parlez de Mac Do. Ça vous plaisait beaucoup ?"

Nous essayons donc de comprendre quel est le lien entre S12 et la relance D13.

État interne : la relance se base sur du non verbal qui semble plutôt à connotation positive "Vos yeux pétillent quand..." , ainsi elle "reformule" l'état présent de l'interviewée relativement à un objet d'attention passé. Il semble que l'induction d'un état interne positif, confiant et consentant se poursuive.

Attention : Le thème est toujours implicitement "l'activité professionnelle" passée (implicitement, dans la mesure où il n'est pas nommé à nouveau, et reste sous-entendu par le fait que la relance reprend une partie du contenu de la réplique précédente), mais le thème a -toujours implicitement- perdu sa caractéristique dynamique de "parcours". Là une direction attentionnelle est induite vers "Mac Donald", et l'objet de l'attention semble plus l'état interne passé de l'interviewée que ce qu'elle a fait : "ça vous plaisait beaucoup" ? De ce point de vue, il y a bien une modification de la direction attentionnelle vers un lieu/état particulier, et l'objet attentionnel est devenu l'état interne passé, sans être spécifié dans le temps ou dans le rôle (caisse ou cuisine). Cela fait plus conversation, qu'interview.

La structure de la relance est complexe, puisque l'intervieweur se sert de l'observation de l'état actuel de l'interviewé : "Vos yeux pétillent quand vous parlez de Mac Do", qui est du juste passé dans le vécu V2 de l'interview, pour produire une inférence sur l'état passé, "Ça vous plaisait beaucoup", exprimée sur le mode interrogatif. On a là une belle induction par question fermée, de celles que l'on conseille totalement d'éviter durant la formation à l'entretien d'explicitation. Et on voit bien alors comment la formulation suggère le contenu de la réplique à venir, puisque l'interviewée n'a pas elle-même utilisé le terme plaisir ou une évaluation quelconque de ses états internes relativement à ses emplois passés. D'un côté, on en envie de complimenter l'intervieweur pour sa prise en compte du non-verbal, de l'autre de le critiquer pour la question fermée inductive.

Acte :

Verbalisation. La suggestion de verbalisation descriptive est abandonnée, en tout cas elle n'est pas reprise, et ce qui est sollicité c'est une activité de jugement/commentaire, donc une verbalisation de jugement, d'appréciation d'état.

Mémoire. L'acte de mémoire est toujours suggéré par le temps du verbe "ça vous plaisait..." sans qu'un mode mnémonique soit privilégié.

Commentaire du passage de la relance initiale à la relance actuelle.

(Relation entre A et C dans le schéma présenté dans (Vermersch, P, N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, 2003) et (Vermersch, P 2003).

Etat interne. L'induction de 11 à 13 se maintient dans une direction positive sans qu'il y ait proposition d'un vrai contrat de communication.

Attention. Le thème est conservé de manière implicite d'une relance à l'autre quoique la dimension dynamique est perdue. Mais cela peut être justifié par l'apport d'informations contenues dans la réplique. La direction attentionnelle est toujours vers le passé, elle est orientée vers un "sous-thème" tiré de la réplique "Mac Do". Ce qui fait l'objet de l'attention n'est pas l'activité professionnelle dans cette entreprise, mais le caractère plaisant ou non de son emploi. Il y a là un changement de visée

attentionnelle important.

Acte. Pour l'acte de mémoire il reste globalement sollicité en ce sens que la personne ne peut répondre qu'en se rapportant au passé, mais aucun mode mnémonique particulier n'est sollicité.

Pour l'acte de verbaliser, il y a un changement implicite puisqu'on est passé d'une demande de "description" à une demande "d'appréciation". Globalement la relance est fermée et inductive.

Vermersch, P., (2003). "Quelques exemples sur les effets des relances." *Expliciter*(51): 22-25.

Vermersch, P., N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, (2003). "Etude de l'effet des relances en situation d'entretien." *Expliciter*(49): 1-30.

Paru dans Expliciter 55, mai 2004

Nouvel exemple d'analyse inférentielle des relances

Maryse Maurel

Pourquoi cet exercice d'analyse ?

Pour répondre à l'incitation de Pierre qui nous a conviés à produire par nous-mêmes des analyses de relance (de type A-B-C), j'ai eu envie de m'y essayer sur le mode d'un exercice d'application d'une méthodologie d'analyse pour voir ce que je pouvais en obtenir.

En effet, malgré ma participation au groupe de co-recherche de Saint Eble 1999 et mon implication dans le traitement des données recueillies (celles qui ont permis à Pierre d'écrire l'article *Etude de l'effet des relances en situation d'entretien* dans *Expliciter* n° 49), je me rends compte aujourd'hui que je n'avais pas encore pris le temps ni la peine d'entrer sérieusement dans cette méthodologie d'analyse, essentiellement parce que j'étais dans un état interne plutôt négatif, du moins réservé par rapport à ce type d'analyse : isoler artificiellement trois répliques et les passer à la loupe me semblait une drôle d'idée, un peu réductrice quand on travaille sur le sens, le contexte, la cohérence globale des données produites en première personne. La raison me disait que cette incohérence n'était qu'apparente et je sentais bien au fond de moi que quelque chose devait m'échapper, mais le matériel analysé dans le n° 49 m'était peut-être un peu trop familier pour y voir clairement les effets produits par l'analyse des répliques.

Ce qui m'avait échappé et qui m'est apparu comme une évidence lors de ma relecture récente de l'article cité, c'est la richesse et la force qu'apporte une *catégorisation descriptive des changements*, catégorisation compatible avec la psychophénoménologie puisqu'elle en est le produit. Elle permet d'analyser les relances (même et surtout isolées par paquet de trois) en nous intéressant, pour les décrire le plus finement possible, aux changements *de visée attentionnelle*, d'actes, d'états *internes*.

Alors, ainsi posée, l'analyse produite, permet de répondre à ma question déjà ancienne de praticienne de l'enseignement "Qu'est-ce que le langage de l'explicitation produit comme effets sur la pensée de l'autre ? (Voir *Langage et explicitation* dans *Expliciter* n° 51) Comment induire chez l'autre par des relances appropriées un acte de pensée qui n'est pas spontanément présent chez lui ? Comment modifier le point de vue de l'autre sur un objet déjà familier en le plaçant dans une position réductive, suspendant ce qu'il sait pour y voir autre chose qu'il ne voyait pas encore ?". Je cherchais donc à repérer et à déclencher par des paroles et une gestuelle adaptée des *modifications de la pensée* chez mes étudiants. Mais comment et par quel bout attraper cette pensée, comment repérer ses changements et ses variations ?

Et c'est en relisant attentivement Expliciter n° 49 que j'en suis venue à voir le lien entre mes propres questions (auxquelles je n'avais apporté jusqu'à maintenant que des réponses de praticienne) et la méthodologie d'analyse des relances proposée par Pierre. Décliner une pensée suivant les catégories de l'analyse inférentielle m'est apparu alors comme un outil à la fois puissant et productif. Le travail relationnel d'un enseignant dans une classe est essentiellement centré sur l'obtention de modulations attentionnelles chez les élèves : comment les accompagner pour qu'ils lâchent leurs sujets de préoccupation personnels, ou ceux de la récréation, du cours précédent par exemple ? Comment les accompagner dans des changements d'activité dans une même séance de travail ? Et dans les champs disciplinaires, comment produire ou accompagner les changements de point de vue sur les objets d'étude ? Comment les amener à se retourner vers ce qu'ils ont fait pour amener ces actions à la conscience réfléchie et par suite, pouvoir y réfléchir et en faire du savoir ?

Au début des formations à l'explicitation, nous avons beaucoup appris en transcrivant et en analysant nos entretiens d'explicitation. L'analyse des relances, outre son intérêt évident pour la psychophénoménologie, devrait donc nous permettre d'affiner encore nos questionnements et nos relances.

De tout ce préambule, il découle que j'ai envie de m'y entraîner au calme, lentement et aussi sans enjeu personnel, je veux dire par là sans que l'analyse de l'entretien ne soit utilisée et importante pour mon domaine de recherche sur l'enseignement des mathématiques.

D'où l'envie de tester l'outil sur l'entretien que nous a donné Armelle dans Expliciter n° 54, reprenant par là l'analyse esquissée par Pierre au séminaire de mars (Pierre a écrit l'analyse des trois premières répliques de l'entretien et vient de me l'envoyer, voir le texte dans ce même numéro d'Expliciter).

Je soumets donc à votre critique l'analyse suivante.

Les données

Pour tester l'outil, je prends l'entretien proposé par Armelle dans son article (Expliciter n° 54, page 5) et les répliques (D15 ; S16 ; D17).

Les répliques

D15 Qu'est-ce qui vous plaisait dans ce travail ?

S16 Le contact avec la clientèle / et le fait d'avoir plein de choses à faire, / mais surtout les clients.

D17 S'ils vous proposaient un autre contrat, vous y retourneriez ?

Analyse inférentielle de la relance D 15

D15 Qu'est-ce qui vous plaisait dans ce travail ?

Induction attentionnelle

Le *thème attentionnel* proposé dans cette relance est un état interne passé (le plaisir dans le travail chez Mac Do), l'intervieweuse reprend son observation de S12 "vos yeux pétillent" et ce qu'elle en a elle-même interprété en D13 "Ça vous plaisait beaucoup ?". Le début de la réplique S14 "Oh oui, j'ai adoré !" valide l'interprétation et autorise le choix de ce thème. Il faudrait réécrire la relance D15 pour y intégrer les traductions de "plaisait" et de "ce" afin de rendre son indépendance à D15 "*Qu'est-ce que vous avez adoré dans le travail chez Mac Do, à la caisse et en cuisine ?*"

La fin de la réplique S14 s'écarte de ce thème. La relance D15 de l'intervieweuse propose de revenir au thème induit en D13 et oriente l'interviewée vers une recherche des causes de ce plaisir.

La *direction d'attention* oriente S vers le passé délimité par le temps d'occupation de ce poste de travail.

Nous pouvons inférer que l'objet *attentionnel* induit par la relance D15 est en fait un ensemble (ou une nébuleuse) d'objets constitué par les tâches qui composaient le travail visé et par les motifs du plaisir de S dans ces activités.

Mon commentaire : Il y a deux questions en une 1/ : Qu'est-ce que vous faisiez ? 2/ Qu'est-ce qui vous plaisait quand vous le faisiez ? La question 1/ a été peu documentée par la réponse précédente dans S12 "à la caisse et en cuisine" et aurait appelé une relance de fragmentation.

Thème : le plaisir dans le travail chez Mac Do.

Direction : passé délimité par le temps d'occupation de ce poste de travail.

Objet : ensemble constitué par les tâches et les raisons du plaisir dans ces tâches.

Induction d'acte

L'intervieweuse incite l'interviewée à choisir et à énumérer ce qui permet de documenter le plaisir éprouvé dans le travail en question.

Acte d'évaluation : choisir ce qui lui plaisait dans ce travail.

Acte de verbalisation : énoncer ce qui lui plaisait dans ce travail.

Acte de remémoration: il n'y a pas d'accompagnement visible dans la relance.

Mon commentaire : L'intervieweuse agit comme si la réponse attendue était déjà disponible sous forme verbalisée, donc déjà portée à la conscience réfléchie et mise en mots, ce dont nous ne pouvons être certains.

Induction d'état

Je ne trouve rien à partir de la transcription écrite. Il y a peut-être du non verbal, mais nous ne le savons pas.

Analyse inférentielle de la réplique S 16

S16 Le contact avec la clientèle / et le fait d'avoir plein de choses à faire, / mais surtout les clients.
--

Induction attentionnelle

S continue à respecter la consigne donnée par D en D11 (décrire) et répond à la sollicitation de D par une verbalisation descriptive : elle énumère trois éléments de plaisir, trois éléments dans le thème et la direction induite par la relance.

Induction d'acte

S verbalise sa réponse, elle a donc, d'une façon sur laquelle nous n'avons pas d'information, répondu là aussi à la sollicitation de D.

Nous n'avons pas d'élément pour documenter comment elle s'y prend pour le faire.

Induction d'état

S répond à la demande de D en citant des choses qui lui plaisaient dans ce travail. La réponse semble venir facilement en réponse à la relance D15. Nous pouvons donc en inférer un état interne d'accord et de consentement mais nous n'en savons pas plus.

L'incitation de D est reçue et satisfaite, la réponse de S est adéquate à la relance de D, nous pouvons dire que S l'a prise en compte. Ce qui est obtenu entre dans les attentes possibles des effets de la relance D15.

Analyse inférentielle de la relance D 17

D17 S'ils vous proposaient un autre contrat, vous y retourneriez ?
--

Induction attentionnelle

Cette relance propose une modification de la *direction attentionnelle*, du passé vers le futur, et une modification de *thème* par rapport à D15 ; il ne s'agit plus du plaisir à travailler chez Mac Do, mais d'un futur retour éventuel à ce poste de travail.

L'objet *attentionnel* suggéré est la réponse à une proposition d'emploi.

Induction d'acte

La relance D17 invite S à un acte d'évaluation et de jugement à propos d'une offre d'embauche, donc d'un choix professionnel

Induction d'état

Comme en S16, nous n'avons pas d'information sur ce point. Nous pouvons faire l'hypothèse que les formulations de D et son accompagnement non verbal conserve le mode relationnel induit au début de l'entretien : D fait des propositions et obtient des réponses.

Thème : futur professionnel.

Direction : futur.

Objet : réponse à une éventuelle offre d'embauche.

Synthèse sur l'effet de S15 et l'articulation S15/S17.

A-B

Bonne adéquation, la réponse documente la relance, la direction est acceptée, le thème est conservé, les actes demandés sont faits (même si nous ne savons pas comment). Ceci permet d'inférer un état interne de consentement et d'accord.

A-C

Changement de visée attentionnelle, la direction passe du passé au futur, le thème passe d'un poste de travail passé à une hypothèse d'offre d'embauche, les actes sollicités ne sont plus choisis, décrire et énumérer mais évaluer.

La transcription ne permet pas de dire quelque chose à propos de l'induction d'état interne. En élargissant la fenêtre au-delà de ces trois répliques, l'enchaînement des répliques et les réponses données permettent d'inférer un état interne d'accord et de consentement.

Mon commentaire : La relance D17 demande à S de lâcher les objets attentionnels de S16 (éléments de plaisir dans un poste occupé dans le passé chez Mac Do) pour aller sur un autre thème, dans une autre direction, vers un autre objet ; ce lâcher et cette nouvelle saisie ne sont pas accompagnés.

Remarque 1 : Pour évaluer l'entretien et les effets qu'il produit, nous aurions besoin de connaître le contexte de cet entretien et les buts que lui avait assignés D.

Il me semble y avoir une différence entre ce qu'on peut méthodiquement tirer de l'analyse et ce qu'on en retiendra en prenant en compte les éléments pertinents du contexte (cf. travail de Pierre dans Expliciter n° 49), le type de l'entretien (en particulier le fait que ce soit un *ede* ou pas) et bien d'autres choses qui interviennent dans la complexité d'une situation de communication entre deux personnes.

Remarque 2 : Il est intéressant de regarder d'autres triplets du même entretien pour tenter de répondre aux questions suivantes : Quel est le fil conducteur de D quand elle mène son entretien avec S ?

Presque toutes les relances amènent des changements de visée attentionnelle avec, très souvent aussi, des changements de direction. Si nous faisons l'hypothèse que cet entretien est plutôt un entretien semi-directif, nous pouvons aussi émettre l'hypothèse que ce qui guide D, c'est la recherche d'informations sur les valeurs de S, sur la relation qu'elle entretient avec son (ses) métier(s), D relance sur le rapport de S au travail, aux autres, sur ses états internes, mais elle ne relance pas sur l'action ; elle reformule en induisant des interprétations (cf. exemple D13/D15, vos yeux pétillent, qu'est-ce qui vous plaisait...) et il est probable qu'une analyse fine de tout l'entretien montrerait que beaucoup de ses questions sont fermées. Mais cette analyse nous permettrait de trouver les compétences de S et sa cohérence pour sortir des impressions un peu négatives d'une lecture, même attentive, de cet entretien. Pour résumer, il serait intéressant de faire l'analyse d'un plus grand nombre de relances (est-il nécessaire de les analyser toutes ?) et de voir si cela permet de répondre aux questions suivantes :

Sur quoi elle relance ?

Sur quoi elle ne relance pas ?

Qu'est-ce qui se conserve tout au long de l'entretien et qu'est-ce qui ne se conserve pas ? (sachant que les visées attentionnelles et les directions de ces visées ne sont pas conservées d'une relance à l'autre, nous pouvons le vérifier rapidement)

Pouvons-nous en inférer les buts de S pendant l'entretien ? Pouvons-nous trouver ainsi son fil directeur ?

L'intérêt d'une analyse fine de tout ou partie d'un entretien me semble résider dans :

1/ la possibilité d'étayer par des arguments rigoureux, les sentiments éprouvés à la lecture de cet entretien,

2/ la possibilité de comparer des entretiens en dégagant les caractéristiques de chacun d'eux.

Après coup...

Que dire de ce travail quelques jours après l'avoir fait ?

Après avoir fait le travail de réflexion et de relecture signalé dans le premier paragraphe de ce texte, après avoir choisi de travailler sur l'entretien d'Armelle, je me suis mise au travail.

Quel triplet de répliques choisir ? J'ai pensé à lire tout l'entretien et à choisir un triplet intéressant à exploiter. Mais je me suis arrêtée aussitôt comme si "ce n'était pas du jeu" de choisir ce qui me plaisait. Pour m'entraîner et tester la méthode d'analyse des relances, je pensais qu'il valait mieux me soumettre à la contrainte de prendre n'importe quel triplet. Alors pourquoi pas la suite de ce que venait de m'envoyer Pierre ? Et la suite, pour avoir (intervieweur ; interviewée ; intervieweur), sans reprendre D13 et S14, c'était nécessairement (D15 ; S16 ; D17).

Je commence à chercher comment je vais remplir mes petites cases avec ce matériel, ce n'est pas du tout facile, je rencontre une première difficulté, je ne peux pas traiter ce triplet sans remonter aux répliques qui le précèdent ; pour documenter la rubrique induction attentionnelle, même si je n'arrive pas encore à séparer thème et objet, je suis obligée de me référer aux deux répliques qui précèdent (S12 et D13). Je pense alors à changer de triplet. Je réfléchis, un entretien est ce qu'il est, je veux tester la méthode sur un entretien quelconque ; mais est-ce qu'un entretien quelconque est aussi difficile à trouver en psychophénoménologie qu'un triangle quelconque à construire en géométrie ? Je songerai à cette question plus tard, je reviens à l'analyse, je décide de continuer sur ce triplet, je retrousse mes manches psychophénoménologiques et... pour vous décrire la suite, il me faudrait une explication car, à ce moment-là, j'ai plongé dans la tâche d'analyse et je n'étais plus présente à mes actes d'analyseuse (qui restent encore préréfléchis au moment où j'écris). Toute mon attention s'est focalisée sur le contenu des trois répliques pour produire (à peu de choses près) l'analyse que vous venez de lire. J'ai quand même dû faire beaucoup d'aller-retours entre la définition des mots et le texte des répliques pour questionner ce texte : les trois rubriques, induction attentionnelle, induction d'acte, induction d'état, je les avais, conceptuellement et expérimentalement, c'est-à-dire que je pouvais leur attribuer un remplissement à la fois signitif et intuitif ; donc je pouvais chercher dans les trois répliques de quoi remplir ces trois boîtes, mais déplier l'attention en thème, acte, objet, ça je ne l'avais encore jamais fait moi-même, toute seule, et c'est ce qui m'a donné le plus de mal. Acte, ça va, Il reste à distinguer le thème de l'objet ? Et comment trouver dans D15 l'objet attentionnel ? Objet, je reviens à l'étymologie, c'est ce que je vise, si je sais quel objet je vise, j'ai la direction, mais alors le thème, c'est quoi ?

Cela m'a pris environ deux heures (qui ont passées très vite) mais je pense y avoir commencé à apprendre à repérer ces catégories dans des échanges oraux. C'est le but, non ? Il me reste à confronter ces résultats avec les vôtres pour ouvrir des échanges et une bonne discussion au prochain séminaire.

Et si cela vous dit de continuer, en choisissant votre triplet dans cet entretien, nous pourrions commencer à documenter les questions de la fin de la remarque 2.

Paru dans Expliciter 55, mai 2004

Ma participation à l'exercice d'analyse d'une unité de relances

Claudine Martinez

En préambule.

Un petit retour sur mon implication dans ce travail sur les relances.

Depuis le début du travail sur l'effet des relances, je sens les choses bouger, avancer. St Eble 1999 marque l'entrée dans ce travail... : accéder déjà, au fait de se poser ce type de questions : "qu'est-ce que

cela fait à l'autre quand j'utilise telle formulation de question...; que je m'y prends comme ceci ou comme cela...?", de pouvoir se mettre en évocation d'un moment d'entretien du point de vue du vécu de celui-ci... (ce n'est pas rien, avez-vous essayé ?). Puis vint le travail collectif animé par Pierre sur le corpus (Cf. n°49 d'Expliciter). Pour moi, je crois que je m'intéressais aux effets des relances seulement à partir du contenu de la réponse fournie par l'interviewé, c'est à dire du noème. Je n'avais pas intégré le long travail de Pierre sur les catégories d'analyse de ce type de données. Tout est pourtant déjà écrit dans le premier texte du n°49 !

Quand j'ai tenté de traiter un exemple d'une unité composée de trois relances/réplique l'été 2003 (échanges de mails), j'en restais à un niveau très global avec la difficulté de traiter le vécu même de l'entretien. Par exemple à propos d'une réplique, j'utilisais la catégorie "noétique passé" et là je traitais le contenu de la réplique, c'est-à-dire les actes de l'interviewé dans le vécu de référence, support de l'entretien, à savoir "*son déplacement sur le terrain de sport*" et non pas le noétique présent dans l'entretien. Sur la réplique suivante, je réussis à identifier l'acte de l'interviewé dans l'entretien "*il est dans une activité de récit et glisse vers une explication...*" Donc je n'étais pas encore à l'aise pour m'installer sur le plan d'analyse qui est celui que nous qualifions de V2 dans notre jargon, à savoir celui de l'entretien et donc de pouvoir me distancier (ou opérer la réduction) du vécu, support de l'entretien analysé.

Par ailleurs, j'en restais à l'énoncé des catégories, noèse, attention, état interne, sans encore pouvoir me servir des différenciations opérées par Pierre comme pour la catégorie attention, dans laquelle il distingue le thème, les directions d'attention, le ou les objets de l'attention... Ou celle d'état interne avec l'affectivité/l'émotion, les tensions ou détente du corps, le sentiment d'énergie. Tout ceci pour dire, que j'accepte de m'essayer à nouveau à cet exercice d'analyse puisque la dynamique est revenue dans le Grex pour reprendre ce travail.

Les données.

En m'inscrivant dans le jeu démarré par Pierre, poursuivi par Maryse, j'ai choisi de poursuivre sur l'entretien présenté par Armelle au dernier Grex. De ce fait, j'ai pris les relances D17-S18- D19, donc les trois suivantes. N'ayant pas à ce moment-là le texte de Maryse, mais vu que celle-ci a sauté la réplique la S14, j'ai donc débuté sur la dernière relance qu'elle a analysée. Par ailleurs, je ne me suis pas posée la question de chercher un passage qui marquait un changement. J'ai pris comme cela venait, pensant que nous allions être nombreux à faire ce petit exercice.

Il s'agit donc de la troisième triade de relances/réplique de l'entretien présentée par Armelle dans le n° 54 d'Expliciter.

D 17 : S'ils vous proposaient un autre contrat, vous y retourneriez ?

S 18 : Oui, sans hésitation !

D 19 : Vous avez le sentiment d'avoir un bon contact avec les gens ?

Analyse inférentielle

D 17 : S'ils vous proposaient un autre contrat, vous y retourneriez ?

Induction attentionnelle

Le thème attentionnel sous-jacent reste l'activité professionnelle future. Par rapport au parcours professionnel, il incite à la suite du parcours.

La direction d'attention est orientée vers un futur conditionnel. Donc en fait vers le domaine de l'imaginaire en prenant appui sur un passé vécu très positivement, avec la proposition d'un objet précis, la notion de "contrat".

Induction d'acte: la question fermée sollicite une projection dans le futur (l'imaginaire) à partir d'un vécu ressenti comme positif, afin de tester sa motivation, son intérêt. Nous ne sommes plus vraiment dans l'action, il s'agit d'une stimulation de type affectif, je dirais d'une ré-action affective.

État interne : cette relance recherche l'acquiescement ou le refus, un degré de motivation positive ou négative par rapport à cette proposition hypothétique fermée.

S 18 : Oui, sans hésitation !

Attention : l'objet d'attention dans le cadre du thème professionnel dans le futur, est investi par A.

L'objet reste général, ou générique. Nous sommes là dans une conversation, dans une réponse à une induction précise et fermée. On ne peut pas dire qu'il y ait une direction d'attention. Seul l'objet d'attention évoqué de façon abstraite mobilise l'intérêt de A, ou plutôt résonne pour lui.

Actes du vécu : Cette réponse traduit que la personne est installée dans un imaginaire présent, elle est donc incarnée et traduit un intérêt marqué.

État interne : la valence est très positive, traduit un enthousiasme. Certainement le non-verbal est-il congruent avec le contenu de la réplique ?

D 19 : Vous avez le sentiment d'avoir un bon contact avec les gens ?

Induction attentionnelle : le thème reste sous-jacent et flou : on sait que les deux protagonistes échangent dans une optique d'orientation professionnelle.

Dans le sous-thème "mac-do", l'objet a changé. Il est passé du contrat au contact, soit au relationnel entre A et son public. Là, B revient sur S16 où A formulait qu'elle aimait le contact avec la clientèle.

La direction d'attention oriente A vers elle-même ou plutôt vers la représentation que A se fait d'elle-même sur ce point à savoir son contact avec les gens et non vers un vécu singulier.

Induction d'acte : B sollicite une évaluation, un jugement de la part de A sur elle-même, sans la rapporter à un vécu singulier, donc en général. C'est une stimulation de sa pensée abstraite ou rationnelle. La demande est très inductrice, voire intrusive, sans aucune précaution oratoire ou reformulation de contrat.

État interne : Cette induction se veut aller chercher du positif. Dans le cas contraire, A devrait contredire B ce qui ne se fait pas spontanément (il est plus facile d'acquiescer). Une réponse négative risquerait d'entacher le climat de confiance déjà installé.

Commentaires sur la relation entre D17 et D19.

Il y a maintien de la visée qui justifie cet entretien (orientation professionnelle), mais l'objet a changé. Il passe du domaine de l'imaginaire à celui du conceptuel (savoir général sur soi).

La direction attentionnelle passe d'un futur imaginaire (conditionnel) à un présent (celui de l'entretien).

Aucun acte de mémoire n'est sollicité : d'une projection à une évaluation globale. Les deux relances étant fermées et inductives.

État interne : cela reste dans quelque chose qui va bien à la personne (A), la valence est positive mais induite.☀

Paru dans Expliciter 38, janvier 2001

Des récits et des hommes: expérientiel de St Eble d'août 2000

Mireille Snoeckx

J'ai quelques connaissances à propos du récit. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de faire le point à partir de ce qui s'est passé pendant les trois journées de St Eble. C'est une écriture qui m'est nécessaire. J'aurais souhaité partager cette nécessité de l'écriture pendant le séminaire, partager l'écrit dans la filiation de la recherche expérientielle. Mettre un peu d'ordre ensemble.

Si je ne fais pas cette écriture, les savoirs qui émergent pour moi de ces journées vont rejoindre tous les autres qui s'incorporent sans se nommer et restent à l'état de friches conceptuelles. Je me sens démunie pour commencer, mais je ne vais pas me laisser freiner par ce désarroi, par une idée de plan, de projet précis. Je vais laisser parler les choses en moi. Il sera toujours temps de cibler, d'approfondir. Essayer de ne pas laisser fuir les pistes entrevues.

Ce qui organise la nécessité, il me semble, c'est la mise en lumière fulgurante pour moi de la puissance des enjeux des récits, de la puissance des récits. Ce n'est pas une découverte en soi, certes. C'est comme une force que je ne peux plus ignorer, laisser de côté dans le quotidien de mon travail. Puissance du récit comme mode d'expression, mais puissance du récit comme présence massive, comme mode de communication le plus utilisé. À tout moment, le récit est là, présent, ce qui en fait un objet de savoir à la fois le plus partagé et le moins connu. Lorsque nous avons envisagé une typologie des récits, nous avons pensé dans un premier temps que la situation expérientielle de St Eble favorisait les *récits personnels*. En réalité, tout récit est, a été, à un moment donné de sa création, un récit personnel, que ce soit le récit d'un événement, d'un rêve, d'un conte, même d'un compte-rendu. Le récit est toujours porté par une personne. Sans entrer plus en débat, l'évidence des récits personnels s'impose de par la méthodologie employée, revenir et partir de la subjectivité. Il s'agit bien d'une méthodologie, d'une méthode de travail en filiation phénoménologique, puisqu'elle se construit et organise ses données à partir de ce qui apparaît aux personnes à un moment donné.

Une chronologie des événements

Plusieurs temps vont rythmer notre recherche de St Eble, rythmer, parce que j'y ai distingué ce que je nommerai des pauses-débat ou pause errances, qui peuvent tout à fait être inclus dans le temps précédent ou suivant, c'est selon. Si je les mets en évidence, c'est que ces pauses sont souvent masqués par l'action (d'expliciter ici), qu'elles sont considérées comme des synthèses, de simples mises en commun. Je considère que ces moments sont plus que des mises en commun et qu'ils fonctionnent comme des états de pensée, des ébauches de conceptualisation, des perspectives théorisantes.

Expérienciation individuelle

Le premier temps *oriente les subjectivités*, par le choix du thème. Il s'agit d'avancer dans notre propre connaissance de ce qui se passe au cours de l'explicitation telle qu'elle se pratique pour nous actuellement, de pouvoir entrer en débats avec d'autres champs de connaissance, de la nécessité de comprendre ce que font les autres à partir de nos propres démarches de compréhension du monde et surtout d'avancer dans l'exploration des contenus de conscience. Il se prolonge par une expérienciation individuelle dans laquelle chacun est invité à produire un récit, et à se mettre dans une position lui permettant de repérer *l'activité de pensée "faire un récit"*, de noter ce qu'il fait, comment il le fait, d'être dans une vigilance sur la construction du souvenir, sur le mode de contact avec le vécu.

Cela paraît au premier abord d'une simplicité enfantine. Bien entendu, nous nous trouvons en présence d'un emboîtement de vécus qu'il s'agira de différencier. Un vécu (V1) qui va être l'objet du récit, le récit de ce vécu (V2) qui correspond à une seconde sphère de vécu. Ce n'est pas tant le récit de V1 qui nous intéresse en tant que tel, que **l'activité de pensée en V2** pour produire le récit exprimé lors de V2. En V2, ce qui nous préoccupe, c'est comment la personne organise la mise en mots sous forme d'un récit à partir d'un vécu en V1. Il y a donc un second emboîtement. Nous sommes en présence d'une activité de pensée V'2 de ce qui se passe en V2, V2 étant le récit d'une situation en V1. Le questionnement pour l'interviewer portera sur l'activité de pensée V'2.

Une catégorisation provisoire

Cette expérienciation individuelle est suivie d'une mise en commun en collectif, afin de déterminer des catégories, des critères qui nous permettent de comprendre comment s'organise l'activité de pensée afin de la questionner et de la documenter ultérieurement. Cette mise en commun s'effectue sous le sceau de la lenteur. Il faut pouvoir et savoir résister à ce qui peut apparaître comme une expression individuelle d'une expérience, avec ce que cela peut comporter comme redites, comme déjà-vu, déjà entendu. Le pire piège en recherche, c'est d'ignorer l'allant-de-soi, le banal, le commun, la vulgate. C'est de vouloir à tout prix trouver quelque chose d'autre, du nouveau. La tendance est souvent de ne pas prendre en compte le semblable, ou plutôt de le considérer comme de l'identique et de ne pas questionner en quoi le semblable peut être différent. La mise en commun dans une situation de co-recherche, c'est d'aller jusqu'au bout des données recueillies. Ce n'est pas de satisfaire le besoin de paroles de participants. Certaines données confortent les premières catégories remarquées, d'autres introduisent à de nouvelles ou à des nuances. Là aussi, il est important de laisser les mots en l'état, de ne pas vouloir trop vite regrouper ce qui peut paraître comme analogue ou d'éliminer le flou, le mouvant, ou encore ce qui pourrait sembler impossible à documenter.

Au cours de cette première journée, nous avons répertorié douze rubriques: 1. le rapport à ce dont on parle, position de parole; 2. l'adressage, rapport à l'interlocuteur, contexte, effets sur l'autre, entretien de la relation; 3. organisation temporelle, rapport à la temporalité; 4. émotion, rapport à l'émotion; 5. projet, rapport aux buts; 6. ?; 7. les effets de l'écriture, les notes, le journal, fonction de; 8. forme de la parole, déclencheurs du récit; 9. le récit est producteur...; 10. la régulation sur..., niveaux d'exigence, éléments/paramètres, structure aperceptive; 11. explicitation, resserrement/champ de conscience large, degré de liberté; 12. rapport à l'ordonnancement, mise en intrigue, script.

Dans toute cette première partie, l'accent est surtout mis sur ce qui paraît constituer les caractéristiques de l'activité "faire un récit". Il semble se dégager une mouvance dans la définition "récit libre", récit d'un "événement", récit "déjà raconté", récit "spontané". Se manifeste très nettement l'importance de l'autre dans l'adressage, d'une sorte de porte d'entrée libre, d'une exigence de surveillance des effets du discours, d'une mise en scène de la situation, d'une certaine liberté dans la chronologie, d'un fonds émotionnel contrôlé à des degrés divers, d'une sorte de maîtrise du jeu dans la chronique.

Exploration des contenus de pensée en V'2

Ce temps vise à instrumenter les catégories. En groupe de trois ou quatre personnes, l'objectif est de faire expliciter ce qui se passe pour la personne au moment de la production du récit. La difficulté réside essentiellement dans le questionnement qui doit porter sur le V'2 et non sur le V2 en tant que tel ou sur le V1. Pourtant, certaines rubriques, notamment la position de parole, demande à vérifier le mode de contact avec V1 pendant V2. Par facilité, nous avons considéré que le V2 était notre V1 de référence pour le questionnement et V'1 l'activité d'élaboration de la pensée. Je ne pense pas que ce subterfuge nous ait vraiment aidés. Il a peut-être focalisé les difficultés de questionnement. Je pense qu'à ce premier stade de recherche, il suffit de désigner l'objet, l'activité d'élaboration du récit et de laisser faire l'interviewer. Il est nécessaire de pointer par moments le V2 de A, ne serait-ce que pour le rassurer, c'est son activité de conscience principale, son prendre pour thème. L'expertise de B réside dans l'accompagnement qu'il peut faire du passage V/V', sans qu'il y ait une obsession à rester sur V'. Dans l'observation de la situation de questionnement, nous avons pu noter que les questions directes étaient peu fructueuses et que nous devons accepter de passer quelquefois par V1 pour comprendre V'2. Par contre la connaissance complète et documentée de V1 ne semble pas nécessaire.

Nous avons décidé de laisser les groupes libres de leur choix, de leur questionnement, de faire un tour

de piste et rapidement de faire le point sur ce qui s'était passé. Il est important que A, l'interviewé, ne participe pas au débat sur la manière de procéder afin qu'il ait l'esprit le plus disponible possible ou le moins orienté possible par nos attentes...

Le groupe dont je faisais partie a choisi de questionner et d'observer plus particulièrement cinq catégories a priori. Nous avons effectué deux séquences d'entretien avec une pause entre les deux. Le récit que nous qualifierons de *personnel* est connu des deux observatrices, ce qui provoquera par moments des interférences et du parasitage dans les observations. Il débute au cours d'une situation classique de dialogue en groupe, dans laquelle A prend la parole pour donner des informations par rapport au thème de discussion, ce qui entraîne des demandes de précisions de l'une ou l'autre des personnes du groupe. A n'a pas prévu de raconter cette histoire. Cependant le type d'informations demandées lui fait entrevoir le récit et il hésite à continuer. Il va prendre des indices sur l'intérêt et la capacité d'écoute du groupe (mimiques, coups d'œil, silence) avant d'accepter pour lui-même de raconter. Il estime "qu'il en avait trop dit", qu'il sentait la confiance du groupe, "qu'il ne s'est pas senti obligé". Au moment de la décision, bien qu'il l'ait déjà raconté plusieurs fois, il ne sait pas ce qu'il va dire, tout est ouvert, et l'émotion de V1 l'envahit ("un ancrage dans la poitrine avec des pics"), une émotion douloureuse qu'il peut contrôler, de la colère, de la rancœur ("Je ne l'ai jamais accepté"). Commence alors la mise en intrigue qui débute par la chute finale, la conclusion du récit en écho à une interrogation d'un participant : "A quoi ça sert de... " ? A choisit les événements selon l'approche "comment ça s'est passé pour moi" sans tenir compte de la chronologie ou même d'avoir été présent au moment de certains faits (pendant le cambriolage par exemple), en vérifiant régulièrement le degré d'engagement du groupe dans l'écoute, le degré d'adhésion des personnes. Le fil de l'histoire et le choix des mots s'effectuent autour de deux pôles, le sentiment d'impuissance de A et la constatation d'un monde de pourris, sans jamais omettre l'intervention positive d'une personne qui l'a aidée. Le "projet" que nous pouvons identifier dans un premier temps, c'est d'"obtenir l'adhésion du groupe de cette façon". En reprenant après-coup l'analyse, **du point de vue du sens**, le récit montre une bifurcation radicale dans la vie professionnelle de A. Le message possible, c'est-à-dire le sens du récit ce soir-là, pourrait ainsi se formuler : "J'aurais pu être un autre que celui que vous connaissez là; j'aurais dû être chercheur; je suis formateur."

Au cours de la présentation des différents groupes, je suis suffoquée par quelques aspects récurrents du récit.

- Tous les récits sont "personnels". Je leur donne un titre d'après ce que je peux comprendre de la restitution par les membres des groupes: "les agapanthes", "Petra", "Renoncement", "Viol intellectuel".

Ils ont déjà été racontés.

La force et la présence massive de que nous avons nommé l'adressage. C'est bien à partir et en fonction des autres que se décide et s'organise le discours. **Le rapport à l'autre** est déterminant dans le choix du récit, sur les éléments sélectionnés, son ordonnancement. Ce rapport à l'autre est à approfondir.

La véracité. Ce n'est pas tant une description fidèle et exhaustive des événements de la situation qui importe le plus, mais de **dire quelque chose de soi** dans l'échange. Les buts conscients signalés sont "partager". **Le sens profond touche à la personne**. Aucun récit n'est anodin. Le rapport à soi semble plus déterminant que le rapport au vécu lui-même. Tout se passe comme si le vécu était signifiant d'une part identitaire de la personne, qu'elle découvre par le questionnement d'explicitation sur le V2, souvent au moment de la pause, après le questionnement.

Les émotions guident le récit à des degrés divers et fonctionnent comme instrument de régulation de la mise en intrigue.

Il y a prise de risques de la part du conteur.

À l'intérieur d'une situation de communication, des récits surgissent. Très certainement une dimension contractuelle est à l'œuvre : comment fonctionne-t-elle ? À comparer à celle que nous réalisons dans l'entretien d'explicitation.

Les situations de communication sont une suite de récits successifs qui prennent appui les uns sur

les autres ou réorientent le discours à partir d'une constante vigilance des effets sur les autres et de sa place dans le groupe. À vérifier, à approfondir.

Je reviens à ce moment-là vers la consigne : qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que je fais lorsque je produis un récit *libre*. C'était la consigne de départ. Qu'est-ce qui me fait dire que c'est un récit libre ? spontané ? banal ? Je peux constater qu'il s'agit chaque fois d'un événement pour la personne, même si le raconter semble advenir par hasard, "l'occasion, l'herbe tendre et aussi quelque diable me poussant..." (La Fontaine, Les animaux malades de la peste). Le "Il n'y a que des récits en fait" et "Tout récit dit quelque chose de profond de la personne", ces deux aspects me bouleversent. Combien de récits ai-je écoutés d'une oreille distraite, plutôt combien de récits ai-je entendus sans y attacher d'importance ? En même temps, je me demande, mais qu'est-ce que c'est un récit ? A partir de quel instant le discours devient récit ? Est-ce que chaque récit est en réalité un récit de vie ? Le récit est-il le même dans une situation de communication à plusieurs (ou à deux pour une des situations) ou si la personne répond à une demande explicite de quelqu'un ou si elle décide de faire le récit de... ?

En reprenant le récit effectué par le A de notre groupe, nous avons pu repérer ce qui serait un ante-début au récit lui-même qui débute véritablement par la phrase de A : "J'en ai déjà trop dit. Puisque c'est comme ça, je vais tout vous dire". Mais le récit pointe déjà bien avant dans les informations que A donne au groupe. Il peut choisir de continuer ou pas, de rester sur le registre informationnel ou d'aller plus vers le récit lui-même. Cette dimension du choix (délibéré ou non) donne sans doute cette impression de liberté et d'ouverture que presque tous les sujets ont mentionnée.

Pause errance

Avant d'entrer en expérientiel à nouveau, nous reprenons à la fois les catégories et les tableaux des premières expériences. Il s'agit de repérer ce que nous avons pu commencer à documenter, ce que nous n'avons pas abordé dans les premiers questionnements.

Pas de référence à la **position de parole**, par exemple. C'est une donnée du recueil des discours que la plupart des "théories", des méthodologies, ne signalent pas. La manière dont les personnes sont en contact avec ce qu'elles racontent ne fait pas l'objet d'un débat. La question de la véracité des propos, si, mais il s'agit le plus souvent de position de principe, du type, faire confiance au sujet, ou relativiser ce que dit le sujet, ne pas être naïf, etc. Je schématise, mais il me semble que le paradigme de la subjectivité n'est pas travaillé comme il devrait l'être. En ce qui concerne l'explicitation, cette position de parole est une nécessité et elle peut être repérée par trois indices, la singularité, le remplissement sensoriel, la présentification. Si l'explicitation a déterminé ces indices comme étant essentiels à sa pertinence, cela ne signifie pas que ces indices ne soient pas présents dans d'autres approches.

Qu'en est-il du récit ? Quelle est la qualité de position de parole dans le récit ? Est-il possible de déterminer différentes positions de parole ? En référence alors avec celle de l'explicitation ou autre ? Il me manque des concepts ou je ne sais pas quoi pour aborder cette rubrique. Notamment, je me demande, mais qu'est-ce que c'est la parole alors ? et cette interrogation émerge aussi dans le groupe. J'ai un vif besoin d'ouvrir un livre car apparemment, à ce moment-là, rien ne semble disponible pour moi dans ce domaine. Pourtant, j'ai animé un atelier "Les mots pour dire, pour apprendre, pour comprendre", mais rien ne vient.

Pierre propose trois types de parole, "la parole vide", la signification des mots dans laquelle il n'y a ni d'expérience du mot, ni de sens conceptuel ; "la parole signitive" (ou conceptuelle, ou catégorielle), tout ce que je sais de ce mot ; "la parole expérientielle", ce qui se donne à soi de l'expérience de ce mot dans le vécu. S'il existe un degré de remplissement pour la parole expérientielle, sans doute y a-t-il un degré de remplissement conceptuel ? Très certainement des modes mixtes fonctionnent entre parole signitive et parole expérientielle. Je prends ce qui se dit comme ça, je devrais entendre Pierre depuis un point de vue phénoménologique, mais je n'y arrive pas, pas si vite. "Parole vide" me trouble, sauf si je rapporte ce concept aux désordres langagiers, aux discours de certaines personnes, des discours qui fonctionnent avec des phrases stéréotypées, ou qui alignent des mots sans réel souci de l'interlocuteur. Comment Damasio parle-t-il de ça ? Je sais que c'est important pour aborder les différences et les similitudes des démarches. Je sais que je devrais lire. Je pense à Ricoeur, à *Du texte à l'action* qui attend dans ma bibliothèque. Nous avons d'ailleurs utilisé certains de ses concepts comme "mise en intrigue" mais nous n'avons pas travaillé la référence. Je sens le collectif perplexe.

Une autre rubrique est au contraire très fournie, **l'adressage**. Les régulations sur... sont nettement visibles. Dans le récit, **garder le contrôle social de la situation** semble une dimension importante. Les effets sur l'autre sont constamment vérifiés et régulent le script. Dans le récit, ce qui est mis en évidence, est-ce la singularité du geste ou des classes de problèmes, des classes de gestes à travers des singularités ? Il apparaît aussi une nouvelle rubrique, celle d'une dimension contractuelle, dont notamment le statut des interlocuteurs, la négociation, la co-construction, les attentes. Je pense que cette dimension a encore d'autres aspects que le statut mais je ne sais pas comment le parler. Cet adressage qui s'impose ainsi massivement est à vérifier. Il y a peut-être autre chose aussi dans le contenu de conscience dans l'adressage. Peut-il y avoir des conflits de volonté, des orientations de l'attention qui se manifestent ? Cela nous donne une quatorzième rubrique...

Un long moment de réflexion aussi sur le récit. Je sais que les récits de vie ne sont pas travaillés de la même manière par tous ceux qui utilisent le récit de vie en formation et en recherche. Je connais plusieurs manières, mais est-ce que cela nous aide en ce moment ? Là aussi, il me semble que nous aurions besoin d'un éclairage dans ce domaine. Tout récit est-il un récit de vie ? Et les contes ? les histoires ? les comptes rendus ?

Je suis en déséquilibre entre approfondir un aspect d'un point de vue théorique, rassembler ce qui existe déjà, entrer en écriture de quelque chose et continuer à documenter. Sans doute suis-je la seule, le mouvement du collectif étant expérientiel, expérientiel. C'est vrai, moi aussi, je désirerais me retrouver dans la position confortable du A. Je pense que c'est un aspect dont il faudra parler, de ce manque. Cela module sans aucun doute ce que nous faisons. Je suis là avec mes incertitudes. Je n'ai pas envie de travailler seule. Je le fais déjà toute l'année, cette solitude de la réflexion. Enfin presque. Avec Malika, il y a comme ça de petits moments. Je choisis de rester avec le groupe et de laisser le théorique pour une autre fois.

Les histoires de tante Yvonne

Notre groupe, qui intègre un transfuge, va travailler sur "Les histoires de Tante Yvonne". Cela m'intéresse. Je ne sais pas ce qui me fait penser ça, mais je sais que je vais être émue. Déjà hier, j'ai pleuré silencieusement pendant l'entretien. Les récits m'affectent. Le thème, présenté comme "une saga", des histoires qu'on raconte en famille et qui commencent à être racontées par d'autres maintenant, ça m'émeut, ça m'intéresse. Je suis tendue. J'ai l'impression que je vais pouvoir toucher quelque chose d'important, un de ces moments où une histoire singulière devient une histoire collective. Je ne sais rien encore, mais je pense tout ça. De plus la détermination de R. qui veut comprendre ce que c'est de raconter des histoires de Tante Yvonne me conforte dans l'idée que le projet, le sens, les buts ne vont pas être anodins.

"Les histoires de tante Yvonne", c'est délicat. J'ai l'impression que je vais pouvoir comprendre beaucoup de choses. La position d'observatrice me semble la meilleure. Comme B, je le sais, je vais être entraînée par A, tellement tournée vers A, que je ne pourrai rien noter. Est-ce que cela veut dire que je ne fais pas confiance dans l'observation des autres ? Pour moi, ce n'est pas un exercice, ni même simplement un moment de recherche et de partage, non, c'est un enjeu de savoir. Notre groupe prend beaucoup de temps pour déterminer les rubriques, décider qui sera B. Est-ce que j'ai peur d'être un B sous le regard des autres ? Je sens qu'il y a aussi ça qui se joue dans le groupe. Je sens comme une jubilation et la place de B ne me permettrait pas, du moins je l'imagine à ce moment-là, d'être attentive à l'objet de savoir. Je résiste pour ne pas être B. Bien sûr, le travail de B va être délicat, mais ce n'est pas seulement cela qui fait ma résistance. Je m'aperçois que nous n'avons pas tous le même point de vue sur l'exercice et cela complique d'autant plus le choix des rubriques et le travail de B. Je vais rassurer R. qui attend sagement.

Pour moi, à ce moment de la recherche, la rubrique *mise en intrigue* me laisse indifférente. Je sais que le récit va tordre le cou à la temporalité, qu'il va y avoir mise en scène. Je suis plutôt en recherche de la compréhension du mode de contact avec le vécu, du sens, du projet. Je n'ai pas d'indications à proposer sur comment questionner. J'ai le sentiment que cette exploration doit se faire et que pendant l'exploration les questions pertinentes apparaîtront, que ce n'est pas parasite si la personne revient au vécu du récit, au récit lui-même plus que au comment elle élabore le récit. Il me semble que c'est à nous de repérer et de classer les différents niveaux dans un deuxième temps, que pour avoir l'un, tous les différents niveaux sont à prendre en compte, qu'ils s'appuient les uns sur les autres. Ce qui me

semble essentiel, c'est d'être mobile, d'accepter de revenir au V1. C'est très théorique, j'en conviens. Je n'ai pas de forme de questions et B qui se lance souhaiterait bien un peu plus de propositions. Je n'en ai pas de concrètes. Seulement de la confiance dans la technique et surtout dans le récit. Et encore plus dans A qui souhaite comprendre. Et puis, c'est une recherche, nous pouvons ne pas y arriver.

Je pense que ce qui me fascine, c'est d'approcher ce moment au cours duquel une histoire personnelle devient une Histoire, un conte. En tout cas, c'est comme cela que j'imagine les Histoires de Tante Yvonne. Je me sens fébrile, dans une excitation intellectuelle intense et dans une grande impatience. Il me semble que je ne suis pas très disponible aux autres. Cela m'ennuie et en même temps cela m'énerve de penser que je devrais être disponible aux autres, peut-être prendre ma part de B, que je n'ai pas assez de courage pour le faire, qu'il y a un enjeu là aussi qui perturbe la recherche, des trucs comme ça me traversent l'esprit. Et ça m'irrite.

R est devant nous. Elle ne sait pas ce que nous allons investiguer plus particulièrement, mais elle connaît les rubriques.

Quand R. commence à évoquer une situation dans laquelle elle raconte une histoire de Tante Yvonne, j'ai de nouveau la conviction que, quelle que soit la forme du questionnement, nous allons pointer des éléments très importants. Elle est très tranquille. Elle choisit très rapidement un moment spécifié, "le moment et le lieu qui conviennent le mieux pour raconter les histoires de Tante Yvonne". Elle commence à décrire le V2 et je suis toute suite prise à la gorge par ce temps du V2. Je ne suis pas la seule, si j'en juge à l'attention extrême de mes coéquipiers. Je suis touchée par l'atmosphère. R est bien dans la création d'une histoire de type conte avec l'importance du lieu, du moment. Les histoires de tante Yvonne ne se racontent pas n'importe où, n'importe quand et pour n'importe qui. Elles existent d'abord pour un public privilégié. L'adressage, encore l'adressage. Le moment spécifié est particulièrement émouvant puisque, cette fois-là, une nouvelle personne élargit le public habituel de ces histoires, la future belle-fille. Là, j'ai le souffle coupé. J'ai bien de la peine à remplir mes rubriques. Je me sens profondément émue.

Ce que j'ai pu repérer dans le questionnement, c'est l'importance d'être mobile dans sa pensée de questionneur, de jouer avec les sphères du vécu sans être dans une logique de la systématisation pour chacun d'entre eux, la difficulté de faire des liens en fonction de la situation de recherche (les rubriques). B reste le maître du jeu dans la recherche des informations et il est encore très difficile de "passer le questionnement" à un autre B en cours d'entretien. Sans doute parce que nous n'en avons pas l'habitude entre nous. Comme observatrice, il y a des moments au cours desquels, je suis déplacée de ma position d'extériorité (trouver les éléments qui documentent les rubriques sélectionnées) pour me retrouver prisonnière du récit. J'entends par là que le récit a une telle puissance identificatoire que les émotions et les projections de l'observatrice surgissent au cours de l'explicitation en harmonie avec R, la conteuse. Je ne peux pas être complètement dans l'indifférence ou du moins dans la distanciation de la recherche. Même l'explicitation du récit piège autant que le récit lui-même.

C'est le sens profond du récit qui m'apparaît presque immédiatement. À tous je pense. Je le sais à l'émotion qui vibre dans le groupe et aux regards qui s'échangent furtivement. Nous n'avons pas eu le temps de confronter nos constats puisque le séminaire s'achevait dans l'après-midi. Ce qui suit devrait sans doute être modélisé par l'analyse de la retranscription du questionnement.

- Il s'agit pour A d'une activité fondamentale pour elle, une manière de participer à une mémoire infinie, je dirai à une activité, une mission qui donne accès à l'éternité. S'il est vrai que les histoires de tante Yvonne sont d'abord des histoires d'une famille (ou pourraient être réduites à cet aspect d'une filiation familiale particulière), elles prennent néanmoins une dimension collective signifiante qui va au-delà d'une mémoire sociale située, pour donner témoignage d'une histoire de l'homme en tant qu'humanité. R. se sent investie ou investit une fonction de mémoire sous forme de plusieurs cercles. Plusieurs éléments contribuent à comprendre ce sens profond du récit et à identifier les cercles :

0. le cercle de la saga familiale singulière. Les histoires se racontent dans un lieu privilégié, celui de la maison familiale, à des interlocuteurs précis, le fils, la future belle-fille, les petits-enfants, la famille proche. Si elles peuvent être racontées dans d'autres lieux, il n'en reste pas moins que la maison joue le rôle de point central, de lieu symbolique du lien. (adressage, circonstances, contrôle sur les émotions des interlocuteurs...)

1. le cercle de la saga sociale. R. choisit les événements à raconter (élaboration de la mise en intrigue) de manière à situer le personnage de Tante Yvonne dans une époque donnée (avant la démocratisation), dans une classe sociale définie (la petite bourgeoisie de province vue par une bourgeoisie parisienne) et dans une conscience morale particulière (la religion catholique). Elle fait de Tante Yvonne l'archétype de la petite bourgeoise provinciale catholique dont la naïveté est révélatrice des valeurs de l'époque. Que ce soit *le mariage de la fille de tante Yvonne* ou *les pommes volées*, (c'est moi qui donne les titres), les situations présentées montrent sous une forme humoristique les valeurs d'une classe sociale et les regards des autres sur celle-ci. L'accent sur une héroïne dont la maladresse devient la principale caractéristique permet aussi de pointer les rapports masculins/féminins. Ainsi, les caractéristiques du personnage en tant que "héros naïf", le souci de la conteuse "de ne pas ennuyer", "de faire rire" vont guider la mise en intrigue dans le choix du déroulement du récit, dans l'utilisation de phrases "pivots", toujours les mêmes pour le même récit (R. les a toutes préparées maintenant), dans l'occultation d'une partie des événements (le bébé qui naît trop vite après le mariage ne survivra pas, mais cet aspect n'est pas évoqué dans le récit). Ce second cercle donne aux histoires de Tante Yvonne une dimension collective qui élargit la sphère de la mémoire familiale et s'adresse à une collectivité élargie. Vous êtes intéressés par ces récits. Ils prennent un statut de mémoire collective qui émeut et, en même temps donnent des indications particulièrement précieuses sur une période donnée, notamment la perception subjective d'une classe sociale.
2. Le cercle de la saga humaine. Si les anecdotes s'inscrivent dans une époque donnée (R. constate avec mélancolie que certains traits qui caractérisent certains aspects du récit, les leçons de catéchisme par exemple, peuvent ne plus rien représenter pour les nouvelles générations, ce qui la trouble), il n'en reste pas moins que les valeurs véhiculées parlent aux spectateurs de vie, d'amour, d'altruisme, de naïveté, de superficialité, de conformisme, de normes, de rapports de pouvoirs qui sont en jeu dans les relations humaines. Tante Yvonne parle ; elle est parlée par ce qui fonde l'humanité : la conscience, l'inconscience, l'amour, la continuité et c'est en cela, que les histoires de Tante Yvonne rejoignent les contes des siècles passés. Ce sont des contes modernes qui empruntent d'ailleurs certains traits morphologiques des contes (atmosphère, chutes, acteurs etc.). La présence de ce troisième cercle est d'ailleurs confirmée par R. elle-même après le premier entretien. La pause lui permet de comprendre une émotion ressentie lorsqu'elle raconte une histoire indienne. Celle-ci a trait à la fonction de mémoire d'un peuple. À chaque génération, des informations sont perdues. Mais ce à quoi sert la mémoire (ici à faire tomber la pluie) est toujours possible, tant qu'une seule personne sait au moins qu'une histoire existe (un rituel, une phrase à prononcer, même si il n'y a plus connaissance de la phrase).

Cette fonction de mémoire dont s'est investie (ou a été investie) R est inscrite dans son histoire de vie personnelle. La place qu'elle occupe dans la fratrie (la benjamine née avec une différence d'écart avec les aînés), le moment de sa vie (l'âge et le fait d'être grand-mère), ces caractéristiques sont déterminantes pour accepter et investir le rôle (elle est sollicitée pour raconter les histoires).

Évidemment, je suis profondément émue. J'espère bien être un jour grand-mère. Mais je suis aussi dans une certaine fébrilité. J'ai la conviction d'approcher, je ne sais pas nommer ce que j'approche. C'est quelque chose comme le moment où une histoire personnelle devient une Histoire, les facteurs qui le favorisent. Sans doute cette conviction et cette jubilation intérieure couplées à l'émotion (l'identification au rôle de grand-mère) augmentent mon attention, mais aussi inhibent par moments la prise de notes. La rubrique "mise en intrigue" par exemple ne me paraît pas judicieuse à approfondir, sauf si le chercheur souhaite comprendre le fonctionnement spécifique de la mise en mots du récit de ce point de vue-là, le style du conteur etc. Je me rends compte que ces éléments-là me sont déjà familiers et qu'ils m'importent peu à ce stade de l'investigation. J'ai même l'impression d'avoir touché à l'**essentiel** et qu'il est nécessaire de le saisir, de l'identifier avant de continuer à documenter des rubriques. Je m'aperçois que je désinvestis le second moment d'entretien. Il confirme ce qui est apparu lors du premier questionnement. Par contre, j'écoute R dans son récit et oublie les rubriques !

Pistes et perspectives

Quel bilan pour ces journées autour du récit ?

D'abord une confirmation qu'il est possible avec le questionnement explicite d'obtenir des informations sur comment la personne s'y prend pendant qu'elle produit un récit. D'accord, nous connaissons la puissance du questionnement, mais le mettre en évidence me paraît un élément important. Quand des chercheurs utilisent le récit comme recueil de données, ils ne se préoccupent pas nécessairement de comment la personne produit son récit. Ou s'ils s'y intéressent, c'est plutôt en termes de contextes (favorables ou non), de contrat (pertinence et compréhension de la consigne). La présence de l'autre est signalée mais plus dans des rapports de confiance, de proximité ou non, de dissymétrie de statut.

De même la production de connaissance dans le récit est à approfondir. Connaissance sur soi. Connaissance sur quelque chose. En effet, si le sujet se trouve dans une situation dans laquelle il maîtrise le discours, s'il effectue un contrôle social plus ou moins vigilant, cela ne veut pas dire qu'il y ait production de connaissance pour lui, voire élaboration d'une prise de conscience. En effet, au cours de notre recherche, c'est après l'explicitation que nos A ont approché, à des degrés divers, la signification profonde de leur récit. Peut-être y a-t-il aussi à différencier les récits provoqués pour la recherche par un chercheur, pour une analyse de pratiques et les récits produits au cours des conversations ordinaires. Le statut de la connaissance n'est sans doute pas équivalent, mais je fais l'hypothèse que dans toutes ces catégories, les personnes disent quelque chose d'elles-mêmes. Que ce quelque chose soit déjà formulé, voulu ou pas, ou que ce quelque chose soit encore non conscient. L'autre volet concerne la prise de conscience. Il n'est pas sûr que le récit soit suffisant pour mettre le processus à jour pour le sujet lui-même. Il est sans doute pertinent pour le destinataire (et ça reste à vérifier). Bref, le récit permet de dire, mais il n'est pas sûr qu'il soit nécessairement entendu, du fait de son usage courant. Tant mieux, car si, à chaque histoire que je raconte, je devais être consciente des enjeux possibles, sans doute serions-nous bien silencieux...

Quant au rapport au passé (la présentification), il me semble qu'il s'effectue surtout par l'émotion. Surtout si le récit a déjà été raconté plusieurs fois, il n'est pas nécessaire d'être en contact avec le passé, ni même d'être dans la *vérité* de l'action, puisque le récit donne à voir autre chose que l'action elle-même. Le récit met le sujet en scène, en intrigue, pas seulement parce que le sujet veut nécessairement se mettre en valeur, mais aussi parce que la mise en intrigue permet de conserver le lien entre le narrateur et le narrataire.

Du coup, se pose pour moi la pertinence de l'outil recueil de données en fonction de l'objet de recherche... Et aussi, la question de la *vérité*, plutôt de la *véracité* des événements. Le récit est vrai, mais de quelle véracité ?

Peut-être cela pose-t-il la question de la manière d'interpréter des récits et de des entretiens par l'explicitation. Des méthodes différentes sont-elles nécessaires ?

Sur la catégorie adressage, il me semble que cette dernière est à explorer. Elle est très certainement déterminante dans l'accueil des données. Le rapport proximité/distance, la question de l'implication sont, à mon sens, à prendre en compte du point de vue de la validité des données et de la production des résultats.

Toutes ces réflexions que j'énonce, comment vont-elles cheminer dans le groupe ? Les journées de St Eble qui se dessinent de plus en plus comme des journées de co-recherche sont-elles des moments isolés dans l'année ou dans le cycle du groupe ? Comment reprendre certains aspects ? Comment continuer ?

Mireille Snoeckx, 5 janvier 2001



Paru dans Expliciter 51, septembre 2003

Trombinoscope des participants au Séminaire du GREX

St EBLE, 26 - 29 août 2003 -

Réalisé avec les photos et par Maurice Lamy







(Manque Anne et Armelle)

Les valences

Paru dans Expliciter 52, décembre 2003

Être co-chercheurs à St Eble en 2003.

Les valences

Mireille Snoeckx



Ce qui caractérise les séminaires d'été, c'est avant tout un esprit de recherche et d'aventure, une disponibilité des participants à explorer des domaines dont ils ne soupçonnaient pas la possible existence, de cheminer à leur rythme et selon les ressources qui s'offrent à eux au cours de ces trois jours. Il y a toujours continuité entre les séminaires des différentes années, mais cette continuité ne se situe pas dans une suite directe, un prolongement des travaux de l'année précédente. La continuité est de l'ordre d'une compréhension théorique et pratique des effets de l'explicitation : qu'est-ce qui fait que la technique fonctionne ? Quelles en sont les facettes, les points d'ancrage théoriques, les limites, les possibles ?

Apprivoisement

L'ouverture de la session est justement un temps fort dans la prise en compte de la continuité, un temps qui est pour moi, *un temps de la réconciliation*. L'année qui s'est écoulée entre deux St Eble nous a tous dispersés dans des lieux et des vécus différents, quelquefois bien éloignés de la réflexion sur l'explicitation. Pour moi, il est nécessaire de se défaire des oripeaux du quotidien, de laisser les préoccupations disparaître pour un temps et de s'ouvrir à un inconnu intellectuel. Cette année, Pierre, nous a fait le coup de ce que nous aurions pu étudier ensemble pour nous présenter l'objet de notre recherche de ces trois jours.

Nous aurions pu continuer sur le thème des effets des relances, un thème déjà abordé que nous appelons familièrement "Le bain dans l'Allier". Pierre s'essaie actuellement à une démarche technique sur des protocoles depuis le début de l'année, mais pour l'instant, il semble qu'il y ait lieu de prendre du recul pour savoir comment s'y prendre en ce qui concerne l'analyse des effets des relances à partir

des protocoles. Un autre thème qui aurait pu nous réunir, celui du type de mémoire en œuvre. Quelle mémoire est sollicitée lors de l'évocation ? "Je me déplace dans un autre passé" écrit Husserl, qui, bien sûr, a approché ce domaine dans les "Essais sur la synthèse passive". Notre connaissance des difficultés à évoquer nous conduirait sans doute à réfléchir sur les troubles de cette mémoire. Mais, ce qui va faire l'objet de nos travaux s'inscrit dans le champ de la relation, plus particulièrement dans le cadre de l'accompagnement, un thème qui a surgi l'année passée : "À quoi je reconnais que je suis bien accompagné-e ?", et, plus précisément encore, la manière dont je ressens l'autre, l'intropathie selon Husserl.

Vient alors le temps où nous allons tourner et approcher l'objet, d'abord de manière conceptuelle, puis de manière expérientielle.

Remplissement conceptuel

Ce qui est extrêmement important, c'est le partage de ce que nous pouvons dire de quelque chose que nous ne connaissons pas vraiment. Toute idée, toute approximation, toute périphrase, toute métaphore, est accueillie par le groupe, sans souci de hiérarchisation ou de mise en ordre. Ce qui compte dans cette phase, c'est la mise en disponibilité des esprits, c'est le mouvement de l'attention vers ce quelque chose : "L'objet m'appelle. L'objet cherche à arriver à l'éveil". Ne cherchez pas, ce phrasé, c'est du Husserl.

Dans ce qui constitue ce comment je perçois l'autre, il y a quelque chose de l'ordre de la proto-affectivité, quelque chose qui fonctionne comme si elle n'existait pas, une sorte de mouvement élémentaire, que Pierre nomme alors VALENCE. Ces polarités élémentaires sont toujours présentes et seraient sur une ligne de changement et d'oscillations plutôt positive ou plutôt négative : ouvert, fermé, confiant, méfiant. Dès que la valence change, ce mouvement a une fonctionnalité. La ou les valences se situeraient entre le climat émotionnel (Stimmung) et les émotions.

Les premières questions émergent : Comment je prends connaissance de ces valences en moi ? Saurons-nous décrire ces fluctuations ? Y a-t-il une seule valence à la fois ? une valence de fond ? Percevoir une polarité en soi, est-ce une hypothèse partagée ? Comment je m'y prends pour savoir ?

Commence alors un espace de prise de parole, espace sous le signe du désordre et de la lenteur. Désordre, parce qu'il n'y a ni synthèse, ni définitions à stabiliser, seulement à laisser les pensées s'exprimer à partir de ce qui vient sous forme de connaissance de cette chose-là. Lenteur, parce que la parole ne rebondit pas nécessairement et que chacun peut donner ce qu'il comprend ou ce à quoi l'objet fait signe ou référence pour lui. La visée n'est pas de se mettre d'accord sur l'objet mais plutôt de glaner des informations, d'entrer en compréhension.

En rendre compte, c'est presque inévitablement trahir.

Dans cet accueil, l'idée que la valence soit bipolaire est à questionner. Une image, proposée par le philosophe Jankélévitch discourant sur la tentation et le désir, conduit à penser aussi la valence comme l'image du fleuve qui s'avance vers la mer, avec le courant contraire de la mer qui reflue vers l'amont. Le phénomène du Mascaret permet d'imaginer que la valence puisse être non pendulaire, qu'elle soit comme une force qui agit, une manifestation qui commence à émerger, un mouvement élémentaire comme l'amour et la haine, qui, selon le Bouddhisme nous ligote au monde et crée la dualité.

Y a-t-il des valences anodines ? Il semble que la recherche des valences puisse produire "des bruits dans la conscience" et des "effets sur l'autre". Tenter de connaître ce mouvement élémentaire qui semble de l'ordre du sauvage, de l'infra-symbolique, peut provoquer des distorsions dans la relation. Le consentement à explorer ce mouvement n'en est que plus essentiel et l'attention aux effets des relances sur l'autre encore plus intense. Dans le champ des échanges sociaux, les émotions sont forcément régulées par le cadre, et, ce que nous allons explorer, c'est peut-être une émotion qui n'a pas encore trouvé de mots pour se dire, c'est sans doute être dans le champ de pré-donation qui visibilise qui je suis et comment je suis, c'est saisir le déclenchement de ce mouvement, quelque chose d'une "petite perception" pour reprendre le terme de Leibnitz. Pour ce dernier, chacun de nous exprime l'univers entier à sa manière. Ce qui est expressif, c'est à la fois intensif, c'est à dire énergétique et porteur de sens, et temporel, dans l'idée d'enveloppement et de développement, de plier et de déplier.

Il s'agit aussi d'être attentif à nos présupposés, comme l'unicité du sujet, le fait de considérer la

valence comme objet, de penser les valences comme une ou multiples. Toute émotion est précédée d'un temps rapide d'évaluation, la valence fonctionnerait-elle comme guide, comme moteur, comme indice pour gérer émotions et attention ?

La réceptivité du mot valence est encore approchée en tant que mot : valence comme étant différente de valeur, valeur relevant plus de l'esthétique comme les couleurs des peintres, valence comme un mot noble, élégant, avec une simplicité de bon aloi, un mot rare et subtil dans son essence, un mot qui relève de la chimie, à la terminaison ample et étendue.

Remplissement expérientiel

Cet objet à cerner, c'est quelque chose de complexe, touffu : comment le viser s'il fonctionne tout le temps comme s'il n'existait pas ? Comment repérer les fluctuations ? Quels sont les risques ? L'impression est qu'il est nécessaire d'effectuer une sorte de mise entre parenthèses de son être de vie, de viser des moments où c'est encore silencieux pour approcher l'émergence de la valence, d'accepter de percevoir quelque chose qui peut nous être plus ou moins profondément inconnu.

La fin de l'après-midi nous voit continuer l'apprivoisement par un travail en sous-groupes. La consigne, c'est de partager ce qui pourrait être une valence pour chacun d'entre nous, de relater un ou deux exemples qui apparaissent faire sens par rapport à notre objet d'études, sans nécessairement utiliser l'explicitation.

Chacun des groupes expérimente alors ce qui fait sens pour chacun des participants, dans un premier échange et une première confrontation. Là aussi, il n'est pas question de se mettre d'accord. Chaque exemple proposé est pris dans sa singularité. Il n'y a pas de tentative de trouver des points communs, de pointer des divergences ; c'est plutôt une recherche de compréhension de ce qui serait une valence ou non pour chacun d'entre nous, de distinguer la valence de l'émotion (dans l'hypothèse qu'il existe une polarité élémentaire, il y aurait nécessairement distinction), et d'imaginer une méthode de travail possible pour mieux la cerner. Ce qui est important dans cette phase de la recherche, c'est de créer *de la variété*.

Ici aussi, en rendre compte, c'est trahir.

Je vais présenter une succession de témoignages proposés pendant la mise en commun, qu'ils aient été repris ou non dans la suite des travaux. Il s'agit, pour moi, de mettre en lumière, à la fois la richesse et les difficultés de cette première phase qui vise la variété. En effet, lorsque l'ensemble des co-chercheurs partage le premier recueil des données expérientielles, il s'avère que l'essence de l'expérience est parfois difficilement compréhensible sans ses éléments de contexte, que la variété ne se laisse pas réduire en constats ou questionnements sans perdre de sa qualité ou de sa pertinence, que le temps peut paraître démesurément long, qu'il n'y a aucune garantie d'être dans le juste, ni aucune certitude de l'erreur, et qu'il y a à accueillir chaque élément comme quelque chose susceptible de penser, d'avancer, de s'ajuster, peut-être ou peut-être pas, avec un autre élément. Je dirais que nous sommes comme dans une zone de brumes et de marécages parce que nous ne savons pas où nous mettons vraiment les pieds, nous ne voyons pas vraiment comment arriver au but et, en même temps, nous secouons le tamis du chercheur d'or et de la clarté apparaît. C'est donc un temps de la découverte et de la curiosité et aussi quelquefois de désintérêt, d'ennui, lorsque notre compréhension bute contre les discours des autres.

Le groupe 1 s'est plus longuement attardé sur un des témoignages. Celui-ci explorait ce qui se passait lors de l'action "verser de l'eau" tout au début de la mise en sous-groupes. Ce qui est repéré, dans un premier temps, ce n'est pas quelque chose à tonalité affective, mais quelque chose d'une appréciation de la justesse du geste, d'une valence de concentration sur la tâche. Puis comme une sorte de réveil, une écoute d'une voix qui conduit vers une phase d'engagement pour la tâche avec la perception d'une douleur à l'épaule. Ce qui est mis en évidence, c'est une sorte d'axe engagement/désengagement, un descripteur harmonie/dissonance, et une composante d'appréciation de la qualité du geste. Un autre témoignage dans le groupe mettait en évidence une sorte de valence de fond, une angoisse, avec des mouvements vers l'extérieur, puis des retours vers l'intérieur de soi, des mouvements d'ouverture et de repli sur soi.

Le groupe 2 a travaillé sous forme d'une juxtaposition d'exemples. Pour chacun, un énoncé de la situation en une dizaine de lignes, un partage, et des constatations de ruptures, de fluctuations, de

passages à des émotions avec des degrés d'intensité, brutal, rapide, net, des appréciations de type me convient/ne me convient pas, inconfort/basculement. Ce qui paraît important, c'est sans doute *de saisir le moment du changement*, de se questionner sur l'intensité de l'émotion qui se déploie : cette micromodulation est-elle une porte de l'émotion ? Cette émotion qui se déploie aurait-elle existé dans la conscience sans cette attention portée à la micromodulation ? Est-ce que la dimension fonctionnelle des valences est opérante ? L'émotion existait-elle sur le mode réel : elle était enfouie et avait une fonctionnalité ou était-elle virtuelle et elle s'actualise par le retour réflexif ? La valence existe-t-elle en dehors du cadre relationnel ? La métaphore de la graine est proposée : la graine qui se déploie dans un environnement peut être considérée comme un spécimen, une décoration, un aliment, un devenir plante. Virtuellement, c'est une plante, mais dans la réalité, sa fonctionnalité est diverse et multiple. Une référence à la théorie des champs de Lewin nous permet de penser autrement cette question de la réalité de l'émotion surgie par le retour réflexif : ce qui s'actualise ne diminue pas le virtuel, il s'agit d'une autre éventualité, mais la potentialité était présente. Valence porte des émotions ? Réaction qui crée l'attachement ?

Le groupe 3 s'est penché sur la question *Qu'est-ce qui s'est passé en moi comme variation de mon état interne ?* Un des premiers constats, c'est la superposition événements et état interne, plutôt l'intrication des deux composantes. Le dépliement des états internes n'est pas spontané, il nous manque une pratique des changements internes. D'autres constats sont précisés :

Nécessité de tourner son attention vers cette composante du vécu

Ça peut être décrit comme une expérience

- Il y a une forte composante cognitive d'appréciation et de jugements liée aux événements et à des états internes implicites
- C'est plus facile de nommer au moment des contrastes. Il semble que l'on ne puisse l'éclairer que par la transition

L'événementiel lui est fortement indexé

La formulation des relances paraît extrêmement sensible.

À partir de ce moment-là, des formulations sont proposées à l'ensemble du groupe afin d'expérimenter et de vérifier pour chacun d'entre les participants les effets des variations de la formulation : Y a-t-il un changement dans ton état interne, s'il y en a un ? Qu'est-ce qui se passe à l'intérieur de toi ? dans ton monde intérieur ? dans ton espace intérieur ? Qu'est-ce que ça change dans ce que ça te fait, si ça t'a fait quelque chose ? Y a-t-il des changements que tu identifies pour toi ?

Nous remarquons différentes facettes de l'état interne, que nous désignons pour l'instant, de l'ordre du corporel, de l'énergétique, des valences, des émotions. Nous identifions que certaines formulations sont vécues de manière violente, agressive, même lorsque nous nous posons nous-mêmes la question. Il y a nécessité de solliciter le sujet à se tourner vers quelque chose de particulier en lui, et les formulations peuvent être perçues comme des obligations à rendre compte. La formulation "Qu'est-ce que tu ressens ?" semble d'une grande violence pour les sujets sollicités. Ce moment de travail est particulièrement intense car nous tissons ainsi des liens avec une autre problématique, les effets des relances.

Ce qui me paraît important de souligner, c'est, à ce moment-là de la recherche, cette forme de capitalisation des ressources, liées à l'explicitation entre autres, mais aussi, les éléments de connaissance sur l'objet de recherche potentiel qui affluent. Rien n'est figé, tout est ouvert. Les remarques et les constats font office de balises, de mise en garde. Il n'y a pas de consigne générale, ou de méthodologie précise proposée. S'il y a une méthodologie, c'est une méthodologie fondée sur la subjectivité et, en ce sens, elle ne peut être que de l'ordre de la prise en compte des personnes. La richesse, c'est de pouvoir ainsi accueillir des données, des prises d'informations selon divers protocoles, ce qui pourra mettre en évidence un certain nombre de constantes ou non. Être co-rechercheurs, c'est donc avoir un espace de liberté, espace à négocier avec un groupe restreint, quatre ou cinq personnes, d'explorer une ou plusieurs pistes selon les ressources du groupe et d'en rendre compte, à diverses reprises, notamment dans la synthèse de fin de session.

Quatre groupes se forment. Ce moment de la formation des groupes serait à considérer avec attention peut-être. En effet, s'il n'y a pas d'égalité d'expérience dans le travail de co-recherche puisque le

séminaire de St Eble est ouvert à tous, quel que soit son vécu de l'explicitation et des démarches qui y sont étroitement liées, il pourrait y avoir des distorsions éventuelles dans les productions des groupes, voire des malaises dans la manière de s'approprier la tâche. Le fait qu'il n'y ait pas d'obligation de résultats, mais un rendre compte de ce qui s'est passé, et que l'ensemble contribue à mieux approcher l'objet de recherche atténue sans doute les biais éventuels. À ce moment de la co-recherche, je suis tendue dans mon intention d'archivage, intention que je me suis donnée tout au début du séjour. Cette intention m'oblige à être tournée vers l'extérieur d'une certaine façon, me centrer sur les contenus par exemple, à me mettre entre parenthèses. La rupture grand groupe, groupes restreints n'en est que plus visible pour moi.

Exploration

Nous entrons dans une phase d'exploration intensive, une phase pendant laquelle l'alchimie de fonctionnement des groupes me semble déterminante, comment se négocie le travail, comment les groupes s'y prennent pour appréhender la tâche, comment ils s'organisent. Car, ils s'organisent, et chaque groupe va conduire sa recherche avec une harmonie et une détermination surprenantes. Si je nomme harmonie cette partie du travail, cela n'en exclut ni les contradictions, ni les conflits éventuels. Les lieux ont leur importance, les entretiens demandent une écoute attentive et les interférences sonores entre les groupes provoquent quelquefois des perturbations. Il apparaît cependant que le déroulement s'effectue dans une atmosphère studieuse et souvent passionnée.

À mon sens, les premiers pas du groupe déterminent fortement l'orientation des travaux. Dans notre groupe, nous avons souhaité faire le point sur ce qui paraissait important pour chacun de nous, nous donner une "mémoire de travail", et cette intention nous a entraînés dans une exploration sur les effets des mots, afin de trouver des formulations qui conviennent le mieux pour l'un de nous en particulier, ce qui nous a permis d'approcher les valences. Aucun d'entre nous n'avait une idée précise de comment nous allions procéder. Je pense qu'il y a une confiance dans la puissance de l'explicitation certes, mais aussi une confiance dans la capacité des sujets à s'écouter, pas seulement les uns les autres mais à se considérer soi comme un autre digne d'intérêt et source de connaissances. Mon propos n'est pas ici de présenter plus longuement le travail du groupe, mais de pointer la richesse et la puissance de la procédure en place dans ce travail de co-recherche. Ce sera l'objet d'un autre article.

Nous avons eu encore un moment en commun entre deux temps d'approfondissement en sous-groupes, une étape intermédiaire de courte durée qui visait plutôt à cueillir quelques recommandations précieuses pour la suite des travaux en unités restreintes : la nécessité que l'interviewé dise d'abord tout ce qui est important pour lui d'un point de vue événementiel et sensoriel avant de questionner les polarités élémentaires, entre autres.

Bien évidemment, le dernier séminaire se termine par un moment de mise en commun de la phase d'exploration. À mon sens, c'est une phase délicate, au vu du temps qui reste à disposition. Chaque groupe essaie de mettre en évidence la démarche utilisée, les constats effectués. Le temps est souvent trop court pour que des débats puissent avoir lieu. Je pense qu'il serait sans doute fructueux de recueillir des écritures de cette phase, écritures nécessairement plurielles, écritures au cours desquelles chacun des participants pourrait faire part de son expérience, de ses hypothèses, de ses constats, de ses perspectives. En effet, il me semble que bien des éléments nous échappent au moment de cette dernière étape du séminaire, et surtout que les traces des travaux effectués seraient précieuses pour les travaux à venir. Bien entendu, chaque séminaire est à considérer comme une contribution à la construction de la psychophénoménologie et pas seulement comme un temps clos et enfermé sur lui-même. Cependant, lorsque je considère les traces collectives de cette dernière phase, j'ai conscience d'une perte de substance importante. J'éprouve le besoin d'en connaître un peu plus, de pouvoir prendre du recul par rapport aux données recueillies, de les mettre en lien avec d'autres constats déjà effectués, mais pas seulement dans la solitude de mon retour, mais dans un mouvement qui prolonge la co-recherche, un mouvement qui s'engage dans *la compréhension* de ce qui a été produit. J'ai le sentiment que cette démarche de co-recherche telle qu'elle se pratique à St Eble est certes une démarche originale, mais surtout qu'elle est une forme puissante d'investigation pour des travaux sur la conscience dans le cadre de la subjectivité et l'intersubjectivité. J'ai l'intime conviction de la richesse qui gît dans les traces schématiques recueillies et qu'il y aurait un intérêt scientifique à continuer. Mais comment ? En avons-nous les moyens ? Nous en avons, à mon sens les capacités

potentielles et sans doute serait-il intéressant d'engager une réflexion sur l'après St Eble.

Une restitution de ce dernier temps du séminaire est encore plus difficile que les autres. *J'invite tous ceux qui ont participé à laisser revenir un ou deux aspects, un ou deux moments, ou constats ou quoi que ce soit d'autre qui les ont particulièrement intéressés, interpellés, passionnés et de nous le faire partager sous la forme écrite qui leur convient.*



Pour ne pas conclure...

À partir des présentations des “constats” des quatre groupes que j’ai d’abord notés sur des panneaux et retranscrits ensuite sous forme d’un listing de type mot à mot, je voudrais souligner quelques points qui me paraissent significatifs de la démarche de co-recherche : un exemple d’une méthodologie pratiquée par un groupe et quelques données recueillies par les différents groupes.

La méthodologie est complexe et utilise les ressources de tous les membres du groupe. Nous étudions des phénomènes qui ne peuvent être approchés prioritairement que par les sujets eux-mêmes. Pour un des groupes, trois temps vont être explorés. Dans un premier temps, B interviewe A sur un moment vécu récent pendant une vingtaine de minutes. L’objectif est de repérer les changements de valence pour A pendant ce vécu. Il est à souligner que le questionnement porte à la fois sur un V1 (le vécu récent), questionnement qui est un mode habituel de l’explicitation et, en même temps, le questionnement tente d’identifier des valences qui ne sont pas nécessairement perceptibles directement par A pendant ce vécu, mais qui l’affectent. Pour B, il s’agit donc de repérer des changements éventuels chez A et de proposer à A de se tourner vers eux. Dans un deuxième temps, les deux observateurs (C1 et C2) deviennent des intervieweurs pour B ; A n’est pas présent pendant cet entretien qui porte sur le vécu de l’entretien par B. La question “As-tu appris quelque chose sur les changements pour A et comment le sais-tu ?” est explorée dans un entretien E2. Celui-ci dure environ trois quarts d’heure et vise à mettre en évidence les différentes facettes de la relation. Au temps 3, B devient observateur et C1 et C2, (Ils sont devenus des B depuis le temps 2), interviewent A qui est revenu dans le groupe : “Qu’est-ce que tu as appris ?” est le thème du questionnement. Il est intéressant de souligner que les deux observateurs de l’entretien 1 (E1) vont conduire deux autres entretiens E2 et E3 dont l’intention est de mettre en lumière la manière dont A et B ont vécu E1, notamment dans les dimensions de repérage des mouvements élémentaires de l’un et de l’autre. C’est une méthodologie sophistiquée qui tient compte, à mon sens, d’une interpellation liée au concept de *réalité de la valence au moment du vécu V1*. Revenir sur l’entretien qui s’est déroulé (C’est à ce moment-là un V2) permet de pouvoir pointer quelque chose qui aurait une existence dans les échanges entre personnes et qui aurait peut-être contribué à des changements d’orientation de la conscience. En interviewant les deux sujets de la relation, des possibilités de corrélation peuvent être envisagées, et, en même temps, il y a deux V2 à disposition pour investiguer quelque chose que certains ont qualifié

d'indicible. Cela offre une variété des conduites potentielles et permet d'approcher la validité de la notion de valence, sa pertinence et sa fonctionnalité dans la relation. Là aussi, il y aurait à débattre de la pertinence des démarches de recueil des données, de leurs effets sur les données recueillies en regard des objets de recherche.

Nous avons approché les valences ou du moins nous avons identifié des mouvements fugaces et qui ont des effets puissants sur la relation et sur la conduite des tâches. Il semblerait qu'il y ait différents types de valences ou plutôt différentes facettes du concept de valence. S'il y a des oscillations, elles peuvent se stabiliser ou conduire à des perturbations dans la tâche. S'il y a indexation et intrication des valences aux événements, il semble qu'il y a aussi indexation aux types de tâches, que des aspects identitaires soient sollicités, qu'il y ait des tonalités et des nuances, voire des hybridations, qu'une composante d'évaluation et d'appréciation accompagne les modifications et que les mots affectent intensément le "système valence". Ce qui me donne à penser que le thème est loin d'être circonscrit et à espérer toute contribution, qu'elle soit expérientielle ou théorique, avec curiosité et passion.

Mireille Snoeckx, novembre 2003



Paru dans Expliciter 51, septembre 2003

Séminaire de St Eble 2003 (Les valences) :

Quelques mots...

Claudine Martinez

Vous êtes curieux de savoir un peu ce qui s'y est passé ?

Vous n'avez pas eu la chance de pouvoir y venir (un clin d'œil du côté de Québec !) ? Ou bien que très partiellement pour des cas de force majeure (nouveau clin d'œil !) ? Vous n'y êtes jamais venus et vous vous demandez ce que ces trois jours d'été en Auvergne, ont à voir avec les séminaires parisiens ?

D'abord du point de vue du fonctionnement, vous connaissez la chanson, comme on dit ! Le temps d'élaboration se fait en grand groupe dans la grande salle de la Bergerie... Nous prolongeons la réflexion par l'approche conceptuelle de l'objet d'étude arrêté. Puis au niveau de la mise en œuvre, ou

plutôt du vécu expérientiel, cela se passe bien sûr en petits groupes. Nous étions quatre groupes de quatre cette année et j'ai eu le grand plaisir d'œuvrer d'abord avec Nadine, Frédéric, Jacques, Anne, Maryse, Béatrice puis avec Maryse, Pierre-André, Mireille, mais aussi Armelle qui a pu nous rejoindre le dernier jour. Suit une mise en commun/discussion en grand groupe pour suivre le cheminement, les avancées ou difficultés dans chaque groupe. Puis dernier temps, jamais facile, la synthèse en grand groupe avant que chacun ne se sauve, qui vers son train, qui en voiture... Avec trois jours, nous avons pu faire un premier travail en sous-groupe pour décanter, approcher l'objet d'étude, puis deux autres rotation de travail avec de nouveaux sous-groupes suivis toujours d'une mise en commun toujours très riche... Nous nous sommes encore (à mon sens) trouvés très court dans ce temps de trois journées et vu l'intérêt, l'ampleur cette fois encore du sujet, la dynamique s'arrête quand elle est bien lancée et qu'elle tourne à plein ! Ne pourrions-nous envisager une troisième rotation en prolongeant d'une demi-journée ?

Bon, je n'ai encore rien dit de ce qui nous a tant occupé !..

Sur quoi avons-nous travaillé ?

Si vous voulez saisir, je vous propose d'arrêter votre lecture, de lâcher ce papier des yeux et de vous remettre juste au moment où vous avez lu ce qui précède « sur quoi avons-nous travaillé ? ». Prenez-le temps de laisser revenir ce moment là, tel qu'il fut et qu'il est donc maintenant pour vous intérieurement. Quand vous lisez ces mots « sur quoi avons-nous travaillé ? », comment précisément les lisez-vous ? Mais surtout, tourner, si vous le voulez bien, votre attention, là, juste à ce moment là... vers votre monde intérieur, votre univers personnel, là où vous habitez, vous et qui ne m'est pas accessible, où je ne peux faire intrusion... Lâchez cette phrase que vous voyez écrite en noir et blanc, là, sur la page de ce n° d'Expliciter et laissez doucement venir !... Qu'est-ce qui est présent là, en vous quand vous lisez cette phrase ? Dans quelles dispositions êtes-vous ? Est-ce agréable ou pas, ou bien neutre ?... Êtes-vous pressé(e), un peu... plus que ça ou bien pas ? Quel est le degré de détente ou de tension dans lequel vous êtes ? Êtes-vous confiant(e)... plutôt méfiant(e) ? Ouvert(e) ou bien fermé(e) ?... Quel est le degré de votre intérêt ? Laissez les questions se poser au rythme qui est le vôtre... Se passe-t-il quelque chose dans votre tête ? Si oui, quoi ? Sinon, y a-t-il autre chose ? Et si vous laissez encore venir ?... Percevez-vous quelque chose dans votre corps ? Peut-être oui, peut-être non ?... Et alors, s'il y a un quelque chose, il se localise où ?... Et... c'est comment... comment cela se manifeste-t-il à vous ?... Qu'est-ce que cela vous fait ? Peut-être... est-ce autre chose à laquelle vous accédez ? Vous seul(e) savez !... Oui !... Autre chose encore ?... Laissez venir... laissez vous l'identifier, le connaître ?... Qu'est-ce qui se donne à vous de votre monde intérieur, de ce qui n'est encore ni émotion, ni sentiment, mais qui vous porte... juste quand vous lisez cette phrase ?

Excusez-moi d'avoir été un peu longue, si vous n'avez pas tenté l'expérience ! Mais voilà, c'est dans la réponse à certaines de ces questions que se loge l'objet d'étude qui fut le nôtre cette année à St Eble (si j'ai bien saisi après nos trois journées de travail intense). Vous savez bien que nous travaillons sur l'explicitation de l'explicitation !... Donc là, nous nous éloignons encore plus vers la périphérie du champ attentionnel qui est le nôtre quand nous menons un entretien d'explicitation.

Cet objet s'inscrit dans le champ plus vaste de **la relation**, avec le thème de l'accompagnement et des questions comme « à quoi je reconnais que je suis bien accompagné(e) ? » Ou bien « à quoi je reconnais que j'accompagne bien ? », mais en allant plus vers la question : « comment je ressens l'autre ? », Pierre a utilisé le terme d'intropathie en référence bien sûr à des écrits d'Husserl. Le terme allemand Einfüllung renvoie à la fois à l'empathie et à cette intropathie. Cela concerne tout ce qui relève des manifestations affectives au niveau le plus élémentaire, avant que la couleur émotionnelle ne soit claire. Nous sommes dans le domaine du proto-affectif ? Cela devient-il plus clair pour vous ?... L'hypothèse est, qu'il y aurait des éléments de polarité plutôt positive ou plutôt négative, que Pierre qualifie de « valence », qui se situerait entre Stimmung et émotion. Ces valences seraient toujours présentes, mais nous n'y ferions pas attention, elles resteraient à la marge. En conséquence dès que ma (ou une ?) valence change, cela modifierait mon écoute ou ma façon de prendre la parole pour la relance qui va suivre, ma façon d'accompagner A. Saurions-nous identifier cet état « proto-affectif » ? « **Saurons-nous décrire ses fluctuations ?** »

Voilà bien sûr un objet d'étude très délicat à cerner de façon expérientielle. Il suppose de pouvoir livrer des éléments très intimes. Pourrions-nous éviter les résistances ? Je crois qu'il faut l'ambiance de

La Bergerie à St Eble, la mutuelle confiance entre les participants et toute la convivialité de ces trois jours pour que les expériences que nous y menons soient authentiques et vécues en tout simplicité, sans arrière pensée !...

Cette année, il semblerait que tous les groupes aient fonctionné et produit de façon très intéressante. Normalement il devrait y avoir des suites et vous pourrez profiter de ces travaux dans les articles qui viendront en leur temps dans ces pages d'Expliciter.

Alors, encore quelques paroles ou métaphores qui furent douces à nos oreilles et agréables à nos neurones... bref, que nous avons pleinement goûtées !...

« Le ciel du désir n'est jamais bleu pur ! » Connaissez-vous le phénomène du Mascaret ? Ce « fleuve dans lequel remonte un courant contraire au courant dominant ! »... Ou bien « comme un ciel qui se voile »... ou « une ombre qui passe devant le soleil »... C'était dans un moment d'échange sur les modèles sous-jacent possibles à cette notion de valence dans l'optique de se dégager du modèle binaire.

Il fut aussi question de « potentiel, de graine à laisser déployer... d'un beau potager d'émotions à cultiver, à soigner quotidiennement »...

Cela vous convient-il ou bien pas ?... Vous met-il en éveil, vous rend-il curieux... vous met-il l'eau à la bouche ?...

Je ne terminerais pas sans faire allusion aux moments de convivialité que furent certains repas pris en commun à la Bergerie ou dans d'autres lieux de restauration... ou encore pour quelques-uns d'entre nous, le petit déjeuner au camping... ainsi que, vue la chaleur encore prégnante, quelques bains dans l'Allier !...

A suivre...

Paru dans Expliciter 59, mars 2005

Les mots pour le dire ... mais le dire "juste".

Saint Eble 2003.

Claudine Martinez

Nous sommes à St Eble, dans le séminaire sur « les valences » (Cf. texte Expliciter n°51) fin août 2003, dans l'un des sous-groupes de travail.

Nous sommes Maryse, Mireille, Pierre-André et moi. Armelle nous rejoint le dernier jour. Nous avons choisi d'un plein accord une certaine dynamique de travail. Plutôt que d'aller chercher des événements ou moments du passé de l'un d'entre nous, nous avons décidé de saisir au vol tel ou tel événement qui va forcément se produire et devenir ainsi le support de notre travail. L'avantage est que, chacun est participant ou témoin, donc le support relèvera d'un vécu commun. La difficulté, mais le sel aussi, réside dans l'incertitude de ce qui va survenir... de suite... tout à l'heure ?...

Suite à ce séminaire, nous avons transcrit toutes les discussions et entretiens qui ont animé nos échanges pendant deux demi-journées. Cela nous a pris tout l'intervalle de temps jusqu'au séminaire 2004. La force et la richesse de ce protocole a survécu au séminaire suivant d'Août 2004. Apparemment, les travaux relatifs aux deux séminaires se poursuivent parallèlement.

Après la phase de travail conceptuel mené en grand groupe sur le thème, nous passons en sous-groupe à une phase plus expérientielle avec recueil de données en première personne.

Je présente ici un premier travail qui cherche à traduire ce qui s'est passé à propos de l'un des supports, venu de P.A. qui nous a tous passionnés : quels mots pour dire le changement d'état intérieur de P.A. ?

Au début de nos discussions P.A. fait état, que lors des échanges en grand groupe sur le thème des valences, des mots et des expressions utilisées ne lui conviennent pas. Il en va ainsi de « changement d'état interne ». Il cherche autre chose depuis plus d'une journée, mais n'a trouvé jusque là aucune alternative, il étouffe, cela lui fait problème.

Ce problème de P.A. va entraîner le groupe dans une exploration des mots qui vont ou ne vont pas lui aller pour désigner ses états internes, car pour travailler sur les valences, il nous faut bien des mots pour nommer les choses donc ce travail nous apparaît comme incontournable. Nous ne savions pas que cela nous occuperait une bonne partie des deux demi-journées de notre travail de sous-groupe.

Des moments de discussion, d'approfondissement, d'entretiens alternent de façon très fonctionnelle. Nous naviguons ainsi du mode conceptuel au mode expérientiel avec recueil de données en position de parole incarnée, puis repassons au mode conceptuel sur ce que nous venons d'obtenir etc. Pierre-André est le sujet interviewé, Claudine et Maryse prennent l'initiative de moments d'entretien et Mireille préfère rester distancée dans la position d'observatrice.

Ainsi partant au marché aux mots pour P.A. se succèdent un premier échange, puis un entretien mené par Claudine, ensuite un nouvel échange-discussion sur l'entretien qui vient de se faire. Le lendemain ce thème est choisi pour un deuxième niveau de travail afin d'approcher les valences, qui ne nous sont pas encore apparues comme telles. Nous avons un entretien, bien sûr d'explicitation, puis à l'intérieur de celui-ci, des moments sont repris pour les lui faire revivre en évocation et obtenir des données d'un nouveau niveau ou d'une autre facette de son vécu. Ceci serait à approfondir, car ce n'est pas sans effet sur les données obtenues.

J'en reste là pour ce qui concerne la façon que nous avons eu cette fois-là, de travailler et je m'intéresse maintenant à ce qui a émergé. J'ai été étonnée de constater que ce qui apparaissait dans ces différents temps, s'organisait en niveau d'émergence. C'est-à-dire que le contenu se développe ou s'affine, mais qu'aussi d'autres choses apparaissent. J'ai voulu garder ces strates et m'en tenir aux mots, images, métaphores sans les séparer des effets affectifs et des explications auxquelles P.A. arrive avec les différents temps de recul que lui procurent les moments d'entretien et d'échanges. Voilà donc l'objet de ce premier article. Un deuxième devrait suivre sur le rapport de ces données (mots, images, métaphores) aux valences avec une certaine formalisation de celles-ci.

Un premier niveau d'émergence

Les données

L'expression « changement d'état interne » ne convient pas à P.A. parce que d'une part interne s'oppose à externe, ce qui sous-tend un modèle binaire qui ne lui va pas du tout et d'autre part, interne comme externe sont bornés, clos, présentent une limite.

Il réagit vivement aux propositions de « transition » de « ligne de démarcation » qui lui sont faites.

Il a besoin que cela circule d'un côté et de l'autre, donc l'idée de « col, d'une ligne où l'on passe d'un côté et de l'autre » lui convient.

Ce qu'il y a entre « interne et externe » ne peut relever d'une ligne de démarcation, mais d'une zone, d'un *no man's land*. Toutefois « zone » ne lui va pas vraiment, parce qu'il voit quelque chose d'épais.

« C'est plus une ambiance et cela n'est ni interne, ni externe. Une ambiance, ce n'est pas quelque chose de situable, c'est plus circulant... par rapport à interne et externe, c'est dans les deux, ça va de l'un à l'autre » (179)⁴⁴.

A un moment, comme P.A. dit souvent « ce n'est pas moi ! » la proposition « ce qui fait toi ! » lui est faite, mais elle ne lui va pas non plus car il a besoin de quelque chose de terrien, de géographique comme « un pays sur lequel il peut poser les pieds, il peut habiter ». Il écarte aussi les mots de « niche » et « d'abri » car ce ne sont pas des endroits qui sont « à tous vents », mais abrités.

⁴⁴ Ces nombres entre parenthèse renvoie aux n° de relances ou de répliques du protocole initial.

Il n'a pas de mots. Celui qui est « le plus proche, un petit peu insistant, c'est le mot « zone », mais « il n'est quand même pas génial » (185).

Ce qui lui convient mieux serait « une prairie », un « espace plutôt printanier, plutôt verdoyant ». L'association avec un souvenir d'enfance se fait aussitôt : « une prairie où il y a une rivière qui coule en contrebas, par rapport à une montée qui va vers une route ». Lui est en contrebas près de la rivière (interne) et il peut voir des gens qui passent là-haut sur la route (externe). On ne peut y pénétrer n'importe comment, bien qu'il n'y ait pas de barrière, il y a seulement une dénivellation.

Cela lui convient mieux du fait qu'il n'y a pas de limite, mais le fait que cette prairie corresponde à un lieu réel d'enfance le gêne car c'est très personnel.

« L'univers interne » pourrait aller, mais ce n'est pas vraiment ça. P.A. signifie peu après que la métaphore « l'univers dans lequel j'habite » serait mieux (205). L'expression lui est habituelle, il l'utilise pour parler de la phénoménologie à ses étudiants : « on habite des univers, la façon dont tu habites un univers ».

Il préfère « univers » au mot « monde », du fait d'un titre de livre de Koyré : *du monde clos à l'univers infini*. Un univers ouvert et infini est indissociable pour lui de l'idée encyclopédique. On peut y circuler, il n'y a pas de frontière entre les différents savoirs, mais des porosités, des circulations (210).

Il revient alors sur ce qu'il a dit à propos de la prairie parce qu'il fait le rapport avec le sol. Un pays disait-il où il peut poser les pieds dessus. Mais là, où il marche, ne signifie pas pour lui s'enraciner. Il y voit donc une limite et ce n'est pas très clair avec le besoin que cela circule dans tous les sens, comme « quand on voit des courants, des nuages ». Mais les termes de ciel et d'horizon ne vont pas non plus, « l'un fait une clôture, l'autre est trop bas » (236).

Après ces évolutions P.A. revient lors d'une discussion, sur le modèle sous-jacent (le rejet du modèle binaire) et fait la jonction entre deux métaphores, celle du franchissement du col qui lui allait et celle de la ligne de démarcation qu'il rejetait. Maintenant, dans les deux cas, il peut circuler sans se perdre. Il peut se balader d'un côté et de l'autre, il n'y a pas de frontière. Lui apparaît l'image symbolique du Caducée que l'on voit sur les enseignes de pharmacie : « une ligne où tu peux basculer, osciller, onduler d'un côté et de l'autre (244)... Ça l'enveloppe, mais ne le borde pas (251) et c'est stable dans la fluctuation ».

Commentaires

Une remarque sur les moments d'entretiens d'explicitation qui peuvent interroger. Il est sûr que P.A. y est vraiment en position de parole incarnée. Dans nos échanges, P.A. qui est le centre du travail ou émetteur d'informations (expression pas très élégante !...), P.A. a une activité interne aperceptive très importante. Les mots laissent vite place à des images et des métaphores imagées. Le visuel m'apparaît comme prédominant. D'où la nécessité d'aller chercher ses aperceptions, c'est-à-dire d'accéder à son activité aperceptive, légèrement en décalé dans le temps. Nous ne travaillons pas comme nous le faisons habituellement sur un moment de vécu choisi par l'interviewé dans son passé... Nous rebondissons souvent sur ce qui vient juste de se passer, là dans nos échanges.

Des mots, des images, des métaphores émergent de proche en proche en fonction du degré de satisfaction ou d'insatisfaction qu'ils ressentent. En arrière plan, se profile un modèle de pensée non binaire, il faut que cela soit ouvert et circule dans tous les sens. S'y accroche du vécu, des expériences personnelles : souvenir d'enfance, expérience professionnelle avec ses étudiants. Son ressenti intuitif est très actif. On sent bien les valences qui sont sous-jacentes.

Il est important de souligner que les données telles qu'elles sont proposées sont sorties de leur contexte d'entretien ou de discussion donc du déroulement temporel dans lequel elles ont émergé, pour être regroupées à l'intérieur de ce niveau.

Pour chaque mot ou image nous obtenons :

- des informations décrivant le contenu par exemple « prairie, espace plutôt printanier et verdoyant »,
- des informations sur les effets affectivo-cognitifs sur P.A. : ce qu'il n'accepte pas du tout comme « ligne de démarcation », ce qui lui convient comme « intériorité », ce qui le gêne.... Ces jugements restent très globaux, traduisent un ressenti très intuitif,

- des explications ou raisons de ces jugements d'évaluation. Exemple : « parce que ce n'est pas un endroit à tous vents, mais abrité », etc.

Les explications ou rationalisations sont évidemment plus conséquentes dans les phases de discussion du collectif.

En travaillant sur mon brouillon j'avais tenté de faire un tableau récapitulatif, avec au départ deux colonnes (modèle binaire), l'une avec ce qui ne lui convient pas, l'autre avec ce qui lui convient. Je me suis aperçue que je fonctionnais de façon trop simpliste. En fait, il ne dit jamais que cela lui convient vraiment, mais toujours que cela lui « convient mieux ». Et donc dans ce qu'il avance comme plus positif, il exprime aussi que quelque chose le gêne, ne va pas vraiment :

- le mot zone convient mieux, mais n'est pas génial,
- la prairie constitue une ouverture mais l'endroit est trop réel...
- un pays où l'on peut poser les pieds. Le sol pose problème car il met une limite, on ne peut pas circuler dans tous les sens comme les nuages, les courants...

Ce que P.A. formule comme « oui-mais » ou « mieux-mais pas vraiment ça ! » m'apparaît constituer⁴⁵ le moteur du mouvement qui le pousse à chercher plus loin et qui l'a conduit du point de départ « changement d'état interne » au point d'arrivée « l'univers dans lequel j'habite ». Ce qui m'a surprise, c'est de retrouver là, son modèle de penser : « le Mascaret. Quand il y a un mouvement dans un sens, il y en a aussi un, en sens inverse, comme un fleuve qui va vers la mer et le reflux de la mer qui crée le mouvement contraire ». Ça va dans un sens positif mais en même temps, il y a quelque chose qui va dans le sens opposé ou négatif !...

J'ai donc annulé mon tableau à deux colonnes opposées. De toute façon, il ne pouvait avoir place dans ce travail !... Un terme négatif fait venir un autre plus positif mais celui-ci contient quelque chose de négatif, bien que le tout soit mieux que le point de départ.

Un deuxième niveau d'émergence

Pour poursuivre le travail d'investigation de notre groupe vers les valences, nous proposons à P.A. un nouvel entretien pour approfondir, compléter les données apparues au premier niveau (dans l'entretien et les discussions de la veille). Il est nécessaire de repartir des mots et des images de la veille pour essayer d'explorer d'autres facettes de son vécu, en particulier les états internes correspondants (où comme dirait P.A. « le pays, l'univers où il habite »). Cela fonctionne un peu comme une spirale au niveau du contenu (noème) auquel s'ajoute plus d'informations sur son activité interne.

A ce deuxième niveau, nous proposons délibérément à P.A. un entretien sur l'entretien de la veille et au cours de ce deuxième entretien (sur le V2 de P.A.), l'interviewer procède à de mini-entretiens sur l'activité interne de P.A. qui se déroule pendant certains moments de ce V3. A la fois P.A. est mis en évocation de moments de la veille pour compléter les données de ce vécu là, mais il est mis aussi en évocation du moment qui vient juste de survenir et où l'interviewer, veut faire expliciter ce qui vient d'être vécu par P.A. bien sûr sous les regards attentifs des autres participants du sous-groupe.

Les valences relèvent à la fois de la sphère affective et de la sphère cognitive. Elles donnent lieu à des manifestations non-verbales, mais si la recherche des mots et images constituent le thème, centrent l'attention de P.A. il faut donc des relances particulières pour lui permettre d'explicitier ce qui est présent mais plus en marge (à discuter) qui se traduit certes, par du non-verbal, mais qui nécessite d'être explicitée en première personne. L'interviewer essaie donc d'orienter l'attention de P.A. sur d'autres aspects de son vécu, de lui faire quitter la centration sur les seuls contenus. Quelques données ont émergé au premier niveau sur la dimension affective, mais pas de façon suffisante pour ce que nous souhaitons.

⁴⁵ Cette analyse est faite en 3^{ème} personne. C'est le co-chercheur qui fait cette hypothèse à partir de ce qu'il observe des données recueillies en première personne.

Au niveau du contenu

- Le contenu s'enrichit un peu, s'affine et surtout apparaît plus nettement comment il passe d'un élément à un autre. Nous trouvons dans l'ordre chronologique :
- Le mot zone apparu pour dépasser celui de « ligne » entre état interne et externe, se dissocie du mot-image pneu qui lui, est « épais, opaque, gris, moche ». La zone est plus claire (niveau 1), là elle devient plutôt gris-blanc et plus creuse comme une pirogue. C'est une image repoussoir, venue de façon défensive. Elle a quelque chose de pénible.
- Il est « intellectuellement content d'avoir trouvé un terme, cet intermédiaire pour dire ce qu'il veut ... ». « ...Ce contentement est comme un creux où se loge « zone transitionnelle », pas à l'intérieur, juste un peu au-dessus ». Il voit cela avant que Winnicott, le nom de l'auteur qu'il aime bien, ne lui vienne. Ce creux est comme un hamac, quelque chose de reposant.
- Avec l'image plus satisfaisante de la prairie, il parle là aussi, d'une zone un peu en creux.
- C'est alors que lui viennent deux images aperceptives. D'abord une auditive, il s'entend parler avec ses étudiants avec une voix assez paisible. Utiliser l'expression « zone transitionnelle » est pour lui reposant. Puis c'est l'image visuelle, il voit l'image du pays de son enfance : la rivière qui coule en bordure de cette zone, du côté le plus bas. Il voit aussi et surtout la montée et « en poussant, il voit à l'horizon de façon un peu estompé, le village ».
- Et là « quelque chose de fugitif émerge », présent déjà hier, mais qui se développe à ce moment. Ce bout de rivière est le lieu où son père lui a appris à nager. Il fait successivement état de deux sensations contradictoires. Une sensation plutôt désagréable, la rivière un peu froide, pas du tout aménagée pour la baignade, l'autre plus agréable, la rivière familière avec le fait qu'il sait que c'est le lieu où son père lui a appris à nager.
- A ces sensations contradictoires liées à cet endroit et qui appartiennent à son vécu de référence, s'ajoute présentement un bien-être (« j'étais bien »), du fait que cet endroit a les propriétés qu'il faut pour le sortir de la situation-problème (ne pas avoir de mots pour nommer ce qu'il veut). Ces propriétés lui permettent de distinguer « ce qui est ici et ce qui est là-bas ». (Je souligne que cette satisfaction appartient à la dimension temporelle de ce V3). Ça lui convient, ça le protège contre une intrusion éventuelle. C'est un endroit fonctionnel.
- Il sait de suite que cet endroit lui convient. Son critère, c'est la montée qui va à la route, qui passe plus haut avec les gens qui y sont, ce n'est ni une frontière, ni un pneu, mais quelque chose qui permet « de distinguer ce qui passe ici et ce qui passe là-bas ».
- Mais ce pays, ce paysage n'est pas complètement positif. Pour l'instant P.A. formule le fait qu'il est trop rural, trop rétro. Nous retrouvons ce « oui-mais... ». Aurons-nous d'autres avancées ?

Commentaires

A ce deuxième niveau, P.A. décolle un peu des contenus (des mots, images et métaphores) pour décrire davantage son ressenti. Il sort des jugements de valeurs plutôt globaux : de « ça me va ou ça ne me va pas... ça me gêne... », pour donner plus d'informations « une image repoussoir venue de façon défensive... quelque chose de pénible ... intellectuellement content... reposant...assez paisible... », la description des sensations contradictoires de la rivière : désagréable (froide, pas aménagée) plus agréable (familière, il sait que c'est là que...).

Les justifications ou explications (domaine conceptuel) de ses ressentis affectifs deviennent plus précises. Exemple : quand il sait que ça lui va (prairie), il peut dire pourquoi (l'élucidation du critère de « la montée »)

Au niveau du contenu, P.A. marque plus la différence entre l'image négative du pneu avec une série d'adjectifs (épais, opaque, gris, moche) et celle plus satisfaisante de la zone qui survient ensuite avec une couleur plus plaisante (plus claire, gris-blanc). Nous apprenons de façon fine comment le mot zone lui vient, « ce creux... reposant ». Il y a d'abord le sentiment de contentement (de sortir du problème initial). Il devient une image (un creux) que l'on retrouve ensuite dans plusieurs

métaphores : pirogue, hamac. Puis il entend le son de sa voix. Ces deux images aperceptives ont le même effet pour lui : « reposant ».

Un troisième niveau d'émergence

A ce troisième niveau, l'activité de réflexion de P.A. devient vraiment plus conséquente. Il faut dire qu'elle s'inscrit après le deuxième entretien (V3) dans le cadre du travail de conceptualisation de notre petit collectif, juste avant d'en arriver à la phase de synthèse (Cf. l'article suivant). Nous assistons à l'émergence de l'explicitation du sens.

Du contenu (noème) vers ses actes (noèses)

Nous apprenons un certain nombre de faits quant à l'activité interne de P.A. très adhérente⁴⁶ dans un premier temps au contenu :

« Du pneu, bande grise, épaisse, moche », il doit s'en éloigner. En se reculant, il est quelque part plus loin vers la gauche et l'image de ce petit endroit apparaît alors. Il voit l'herbe et se dit « zone ». Alors quelque chose se rapproche, comme une silhouette de mots, la silhouette du mot « zone », qui ne se pose pas vraiment sur l'herbe, mais s'en rapproche.

Nous voyons là comment le contenu qui se précise, s'affine, est lié à son activité intérieure propre. Il a besoin de s'éloigner de ce qui ne lui convient pas pour accéder à quelque chose de plus positif⁴⁷. Il est dans un registre plus kinesthésique de mouvement. Soit c'est lui qui bouge, soit ce sont les éléments de l'image qui lui apparaît. Il y a donc d'abord un mouvement personnel intérieur (aperceptif), puis alternent une image aperceptive visuelle -il voit- et une image aperceptive auditive ou kinesthésique (?) - il dit ensuite le visuel s'associe au mouvement des éléments de son image visuelle – il voit bouger-.

Vers l'identité, les valeurs

L'interviewer cherche en fin d'entretien (V3) à orienter l'attention de P.A sur la dimension égoïque de ce qui est en train de se faire.

« Qui est-il dans ce moment là ? Qui l'habite et qui fait qu'il sait ? » (586)

Explicitation de P.A. : « Celui qui habite là est quelqu'un qui a deux côtés. Il ne bouge pas trop, il n'est pas non plus immobile, statique. Il a un côté, le devant, qui est l'adulte, celui d'aujourd'hui et même l'adulte d'hier qui a à résoudre, à se tirer de cette affaire interne/externe, qui est assez content d'avoir trouvé une solution. Et en même temps un peu par derrière, il y a une silhouette plus petite. Elle est derrière comme la silhouette de l'adulte, mais en réduction, vue de dos, dos à la rivière. Je me vois comme avec deux dimensions différentes ».

Commentaires de P.A. : « Je ne suis pas dans ce personnage, je me vois par derrière, un peu de dos, une sorte de contour tourné vers la route et puis plus près de moi, une silhouette dont le contour est plus petit, mais exactement homologue à la silhouette plus grande. Ce n'est pas la silhouette d'un enfant, mais de quelqu'un de plus petit vu de dos. C'est donc quelqu'un qui a comme deux dimensions, mais ce n'est pas difforme, pas dysharmonieux, comme deux perspectives un peu prises à des distances différentes, qui regardent ... »

Puis, P.A. poursuit son activité conceptuelle :

- Il compare ce qui était présent, mais non formulé au niveau 1 : « une forme avec une certaine épaisseur et une intuition négative » et le fait que cela ne lui convenait pas complètement (trop réductrice, trop limitée) avec ce qui lui apparaît au niveau 3 : « la distinction des deux silhouettes qui est compatible avec cette forme initiale ».

⁴⁶ Dans le sens de Piaget quand il parle « des prises de connaissance sur l'objet ». La prise de conscience, PUF 1974.

⁴⁷ Nous pouvons faire cette affirmation car un autre entretien au tout début du travail de notre petit groupe a fait émerger cette sous-modalité critique de P.A.

- Puis émerge plus de sens. Ces images (niv.1 et niv. 3) n'expriment pas ce qu'il cherche à vivre, « à la fois c'est un univers habitable, trop lié à l'enfance et en même temps un canton précis, un pays archaïque, donc trop limité ».
- La position des personnages est « trop en arrière, trop de côté » par rapport à ce qu'il aime. Il faudrait que cela soit « plus centré pour que cela puisse aller tous azimuts, sans distorsions, sans contorsions particulières ».
- P.A. résume que « la prairie lui convenait parce qu'elle le détachait de la zone épaisse du pneu, mais aujourd'hui cette forme l'embête un peu (le oui-mais). Les deux silhouettes qui sont venues après la forme, sont discordantes, pas complètement unifiées. Elles déshumanisent ».

Les mots et les images-métaphores de P.A. se sont progressivement affinés et ont toujours été associés à l'évaluation des effets ressentis. En fait l'explicitation des éléments du contenu est allée vers des rationalisations, une compréhension de ces effets d'abord intuitifs et formulés en termes de jugements de valeur.

Ensuite, le fait de lui faire expliciter la dimension égoïque est venu si l'on peut dire compléter le tableau (la prairie avec la rivière et la montée vers la route où...) et là, avec ces aspects identitaires, P.A. en arrive au niveau de ses valeurs.

Je veux terminer en reprenant son modèle du Mascaret. Il avait explicité ce modèle lors de l'une des premières discussions dans le grand groupe au tout début du séminaire, pour discuter le modèle binaire (bien/mal... oui/non) avancé par d'autres et qui ne lui convient pas du tout. Son fonctionnement, qui est exposé dans ce travail, est vraiment celui de son modèle et en ce sens contient du mouvement, mouvement pour que les choses bougent, avancent. Chaque proposition qui vient pour remplacer une précédente qui ne lui convient pas du tout ou pas tout à fait, le fait avancer d'un pas, mais elle n'est jamais satisfaisante complètement. Elle contient toujours quelque chose qui le gêne ou ne va pas tout à fait. Si on s'intéresse à cet aspect qui ne lui va pas, émerge alors quelque chose de nouveau et le cycle recommence. Je trouve que sa cohérence est une validation de son modèle qu'il avait avancé de façon signitive.

Je ne peux terminer ce premier article sans dire le travail collectif de notre petit groupe de co-chercheurs qui est derrière. Cela a débuté en Août 2003. En attendant la suite, je souhaite qu'il alimente une bonne discussion du prochain Grex.

Je dois aussi préciser que l'interviewé n'a pas le temps de relire cet article avant sa parution dans Expliciter n°59. J'espère ne pas avoir été au-delà de ses pensées et ne pas l'avoir trahi.

*Éveil des ressouvenirs
et rôle de
l'intersubjectivité*

Paru dans Expliciter 56, octobre 2004

Éveil des ressouvenirs et rôle de l'intersubjectivité

Éléments de compte-rendu de l'université d'été du GREX, Saint Eble 2004

Pierre Vermersch⁴⁸

L'université d'été 2004 s'est déroulée du mercredi 25 août à dix heures au vendredi 27 à seize heures. Le tout précédé le mardi soir d'un accueil convivial de tous les participants et d'un apéritif dînatoire. Comme chaque année un thème de travail avait été préparé, que j'ai intitulé "Éveil des ressouvenirs et rôle modulateur de l'intersubjectivité dans cet éveil".

Le thème

Ce thème est inspiré par deux fils conducteurs. Le premier est celui du travail d'approfondissement théorique de l'hiver 2003/2004 sur "La théorie de la mémoire chez Husserl". En particulier la mémoire comme ressouvenir, c'est-à-dire comme mode d'accès au passé sur le mode d'un remplissement intuitif au sens husserlien du terme, mode d'accès qui recoupe beaucoup le sens de la mémoire d'évocation. Cette mémoire est la base du travail en entretien d'explicitation. Elle est auto biographique, donc tissée de tous les événements et contextes du moment vécu qui sert de référence à l'entretien, et ces vécus se redonnent avec leur sensorialité, avec leur sens d'avoir été vécus et d'être à nouveau éveillés dans leur teneur de vie, d'appartenance à ma subjectivité dans toutes les dimensions possibles de cette dernière. Perfectionner la prise en compte de ce premier aspect est un enjeu important du recueil de données de verbalisation relatives à la description de vécu passé comme nous le faisons dans l'entretien d'explicitation. Le second fil que nous suivons est plus déterminé par les universités d'été précédentes. Celles-ci se sont essayées à répondre à des questions autour de l'adressage : en quoi consiste la différence d'adressages mobilisés par l'entretien d'explicitation, par exemple dans le compte rendu, la narration auto biographique etc. Puis l'an dernier, la tentative de répondre à la question : "A quoi est-ce que je reconnais que je suis bien accompagné par l'intervieweur ?" ou la question symétrique "Comment sais-je que j'accompagne bien la personne que j'interviewe ?". A chaque fois, nous avons rencontré la nécessité de mieux appréhender les différentes facettes de l'intersubjectivité, nous nous sommes confrontés à la difficulté à inventer des catégories descriptives pour saisir les nuances de la relation telles que l'interviewé les perçoit, les sent. Comme on le verra dans la suite du compte rendu, cet été nous avons encore avancé dans nos réponses aux questions que nous nous étions posées sur l'intersubjectivité il y a deux ans ou plus.

De plus, pendant l'année 2003-2004 j'avais pu constater en conduisant de nombreux entretiens de recherche, à quel point l'accompagnement vers l'éveil du ressouvenir, la mise en évocation, était et restait fragile dans certains cas. Des témoignages et des questions de plusieurs chercheurs et thésards allaient dans le même sens. Ils rencontraient quelquefois des difficultés à solliciter l'acte d'évocation, avec l'impression que le type de relation sociale attendu par l'interviewé conditionnait la réception des

⁴⁸ Avec l'aide de plusieurs relectrices et commentatrices. Merci.

propositions de guidage dans un sens non congruent. Par exemple, le fait d'aller questionner un collègue pour un enseignant d'EPS, induisait pour l'interviewé un style de relation, de conversation, qui ne se laissait pas déplacer vers la position de parole incarnée, position en partie contradictoire avec le maintien d'une relation collégiale classique. Il m'a donc semblé intéressant de chercher à mieux cerner les dimensions relationnelles, intersubjectives, susceptibles d'avoir un effet modulateur (facilitateur, inhibiteur) sur le consentement au geste de "visée à vide"⁴⁹ propre à ce type de mémoire, sur le cheminement dans le remplissement de cette visée vers l'éveil de plus en plus plein du ressouvenir, sur la confiance, la certitude, que me procure ce remplissement quant au fait qu'il relève bien de mon vécu (et non de mon imagination) et qu'il est bien indexé sur une situation vécue singulière sans "bigarrage" des souvenirs, sans confusion des sources qui pourraient me conduire à superposer des souvenirs analogues sans m'en apercevoir (Husserl 1998) et (Vermersch, P. 2004 ; Vermersch, P. 2004).

La difficulté de méthode que l'on pouvait prévoir et que nous avons rencontrée, tient au fait que lorsqu'on cherche à croiser deux thèmes, on a toujours tendance à privilégier les thèmes séparés ou à ne s'occuper que de leur relation au détriment de l'analyse des constituants de la relation. C'est bien ce que nous avons rencontré et les témoignages du travail des sous groupes le manifesteront dans la mesure où l'analyse de l'intersubjectivité sera le plus souvent dominante avec des rattachements a posteriori au ressouvenir.

La méthode de travail

La méthode de travail a été modifiée cette année par rapport à ce que nous faisons précédemment de manière assez constante. Rappelez-vous que nous procédions en plusieurs étapes : tout d'abord une phase en grand groupe que l'on pouvait nommer "remplissement conceptuel". C'est-à-dire une phase où nous échangeons à partir du thème sur notre compréhension intellectuelle, théorique, où nous faisons le tour de nos connaissances sur le sujet, des références bibliographiques qui nous semblaient pertinentes. Tout cela dans le but de clarifier le thème et de mobiliser toutes les ressources théoriques du groupe. Puis une seconde phase individuelle où chacun cherchait dans son propre vécu des exemples où il avait rencontré ce thème dans sa propre expérience. Phase que l'on peut nommer remplissement "expérientiel", dans le sens d'une mise en relation délibérée entre l'expression conceptuelle du thème et le vécu de chacun. Les résultats de cette seconde phase individuelle étaient partagés en grand groupe dans une troisième phase de délimitation d'un programme de recherche psycho phénoménologique cherchant à cerner le thème en tant qu'il pouvait être l'objet d'une expérience vécue provoquée ou invoquée. Généralement après cette phase, nous nous séparions en petits groupes de quatre ou cinq co-chercheurs, avec la plus grande liberté d'organisation du travail. Généralement le travail s'organisait en entretiens visant à approfondir le vécu étudié à l'aide de l'entretien d'explicitation. Souvent les entretiens étaient enregistrés pour être exploités plus tard. Cette phase de travail en petits groupe était entrecoupée de restitutions de l'état des travaux en grand groupe. Finalement dans les limites des trois jours, nous avions une première phase de synthèse en grand groupe où chaque sous groupe faisait état de son travail. Cette dernière phase était généralement la plus riche en invention catégorielle pour décrire les types de vécus que nous avions pris pour thème. Quand les matériaux étaient particulièrement riches et que l'un ou l'autre d'entre nous était disponible, les entretiens et les matériaux catégoriels étaient élaborés plus avant, quelquefois à l'échelle de plusieurs années de travail. Le plus souvent les résultats élaborés lors des trois jours de l'université d'été étaient simplement intégrés dans notre vision de l'entretien d'explicitation, et modifiaient nos pratiques et nos points de vue en faisant évoluer l'aide à l'explicitation.

J'ai ressenti le besoin de rappeler la méthode que nous avons beaucoup utilisée et lentement mise au point au fil des années pour aider à la perception du contraste que suscite la méthode de cette année.

⁴⁹ Je rappelle que ce terme de "visée à vide" vient de la phénoménologie de Husserl, et convient particulièrement bien à la mémoire auto biographique, puisque je puis me donner le but de me rappeler ce que j'ai fait dimanche matin à dix heures, sans pour autant qu'il ne me revienne aucun souvenir de ce moment, et avec la croyance que j'ai tout oublié d'un tel moment, pourtant j'ai la certitude d'avoir vécu dimanche matin. Je peux donc le viser comme ressouvenir possible, alors qu'il est encore vide de tout vécu ressouvenu, sinon qu'il a existé. S'il a existé, je peux donc le viser comme ressouvenir possible, alors qu'il est encore vide de remplissement.

La méthode décrite précédemment avait de nombreux avantages, mais elle était peut-être trop orientée par une pratique de chercheur. Par exemple, en procédant suivant ces étapes les temps consacrés à la pratique de l'entretien d'explicitation étaient limités. En conséquence, la plupart d'entre nous n'avaient l'occasion de faire qu'un seul entretien et encore soit dans la position d'interviewé soit dans celle d'intervieweur, ce qui était peu et assez frustrant pour tout ceux qui avaient peu l'occasion de conduire des entretiens pendant l'année et encore moins de se livrer aux délices de l'évocation en étant interviewé. Aussi, en même temps que je préparais la formulation du thème de cet été, j'ai pensé qu'il fallait se donner les moyens de faire beaucoup plus d'expérientiel, qu'il fallait que chacun soit beaucoup plus acteur comme interviewé et intervieweur que les années précédentes. Ainsi, dans tous les cas aurions-nous l'occasion de nous exercer et de revisiter l'évocation comme geste intime.

La proposition de méthode a donc été la suivante :

D'abord, une fois le thème présenté et un peu discuté (1h 30 de remplissement conceptuel), se diviser en deux groupes (en l'occurrence deux fois huit), et dans un premier temps chaque groupe n'occupe qu'un seul rôle, par exemple le groupe I est exclusivement composé d'interviewés, le groupe II d'intervieweurs. Chaque membre du groupe I est interviewé trois fois par des intervieweurs différents à chaque fois, et de manière symétrique -mais je le souligne- chaque membre du groupe II va s'exercer à conduire un entretien d'explicitation trois fois de suite avec un interviewé différent à chaque fois. Au total, rien que dans cette phase chaque participant aura vécu de manière active six entretiens, trois comme interviewé, trois comme intervieweurs. Ce qui est beaucoup plus que tout ce que nous avons fait les années précédentes et pouvait satisfaire même ceux qui n'ont pas beaucoup d'intérêt pour l'aspect recherche et qui souhaitaient prioritairement s'exercer.

Chaque entretien se termine sans qu'il y ait d'échanges ni de commentaires entre interviewé et intervieweur sur ce qui vient de se dérouler (mais de nombreux messages, en réaction à la diffusion du brouillon de ce compte rendu, me signalent que cette consigne n'a pas été suivie de façon stricte). L'intention étant de garder chaque expérience la plus pure possible pour que chacun puisse s'y rapporter plus tard avec le minimum d'interférences issues de commentaires, de justifications ou d'appréciations. Quand l'entretien est déclaré fini, les protagonistes se séparent (c'est-à-dire qu'ils ne restent pas du tout côte à côte, mais changent de lieux) et prennent une dizaine de minutes pour noter le déroulement de l'entretien selon leur point de vue, et les points qui semblent pertinents au thème étudié. L'écriture avait pour but de noter à chaud les impressions les plus saillantes, mais aussi de se confronter au passage difficile du vécu à sa conceptualisation sous le point de vue du thème étudié. Conceptualisation voulant dire essentiellement élaboration des catégories descriptives que chacun pouvait mobiliser pour analyser son expérience en relation avec le thème visé, et ses différentes composantes (ressouvenir, intersubjectivité, relation éventuelle entre les deux). Voici par exemple, notées par Armelle Balas les questions recensées pendant le « remplissement conceptuel » :

Trois axes :

- Ce que je fais avec moi-même : De quoi j'ai besoin pour me ressouvenir ? Qu'est-ce que je me fais pour accéder à l'évocation (ressouvenir) ? Qu'est-ce qui se passe de moi à moi dans la relation à l'autre ? Comment je m'installe en tant qu'interviewé ? Que devient mon attention dans la visée à vide ? D'où je fais attention ? Ai-je besoin de temps pour apprivoiser le contact à l'expérience à soi ? Pour apprivoiser le contenu qui me vient ? Qu'est-ce qui a favorisé le « lâcher prise » ?

- L'autre selon moi : Ce que je projette, ce que j'attends de B (l'intervieweur), ce que je fais avec ce qu'il me fait, comment ça m'affecte : Qu'est-ce qui m'aide pour aller en évocation ? qu'est-ce que j'accepte de B ? qu'est-ce que j'attends de B ? Quand je suis d'accord, avec quoi et avec qui je suis d'accord ? je suis d'accord pour quoi ? je suis d'accord sur quel comment ? Quand je suis prêt (près ? !) je suis prêt à quoi, je suis près de quoi ? Quelle proximité physique m'est nécessaire pour accéder au ressouvenir ? A quoi j'ai renoncé dans la relation à l'autre pour pouvoir « m'absorber » ? Comment y a-t-il éveil de ce moment là ? Comment y a-t-il « visée à vide » ? Comment y a-t-il choix de cette visée à vide ?

- Comment le contexte m'affecte : ...)

Il n'y a pas d'échange de rôle au sein de chaque binôme, avec l'idée de minimiser les effets de transfert et contre transfert. Dans la séquence expérientielle, chaque interviewé rencontrera à chaque fois un

nouvel intervieweur, et quand il sera lui-même intervieweur, il ne prendra pas un de ses trois intervieweurs précédents comme interviewé. Cela permet donc de faire six rencontres différentes, six relations différentes, six climats intersubjectifs variés.

Afin de faciliter la visée de trois situations différentes à évoquer successivement lors de trois interviews se succédant dans la même demi journée, il a été proposé de viser des situations récentes portant sur un "moment" vécu "intéressant" pour l'interviewé (moment de rencontre remarquable pendant l'été par exemple, ou bien arrivée à une étape nouvelle lors d'un voyage, événement inhabituel ou marquant lors d'un stage etc.) En plus de la verbalisation classique de l'aspect chronologique séquentiel de la description du vécu, la proposition était d'explorer les différentes couches de vécu simultanées : les activités intellectuelles, (pensée, verbalisation interne, souvenir, raisonnement) ; les activités sensorielles correspondant à chaque canaux ; les aspects corporels, (mimique, posture, geste, mouvement); les aspects relatifs à l'état interne, (valence, émotions, tension/détente, qualité de l'énergie).

Le dispositif a globalement bien fonctionné, à quelques exceptions près : soit qu'un entretien ait dépassé l'horaire prévu (30 minute maximum) ou que le binôme ne se soit pas séparé et qu'il ait entrepris une activité de commentaire, dont on sait qu'elle ne s'interrompt pas facilement une fois commencée. De ce fait deux interviewés sur huit n'ont fait que deux entretiens au lieu des trois prévus.

Témoignage.

Avoir vécu trois entretiens successivement comme interviewé a été pour moi un délice, en particulier parce qu'à chaque fois j'ai choisi d'évoquer un moment (différent) sur lequel je souhaitais revenir en détail pour mieux le goûter, l'apprécier, le chérir, et ainsi me l'approprier avec plus d'intensité et en dégager des couches de sens qui ne m'étaient pas apparues de manière réflexivement consciente au moment où je vivais ces situations. De plus, j'ai été à chaque fois bien accompagné de telle manière que j'ai été vraiment en évocation et que j'ai découvert des aspects de mes vécus qui m'ont été précieux. Je n'ai pas noté de fatigue particulière, ni de lassitude. A vrai dire j'aurais bien continué... dans la mesure où l'été a été riche en événements marquants !

Comme intervieweur, il m'a semblé que cela me coûtait un peu plus, surtout pour le dernier entretien. J'en aurais fait volontiers d'autres, mais le lendemain. En fait j'aurais aimé être interviewé par chacun et interviewer chaque membre du groupe, comme manière privilégiée de se rencontrer sans pour autant avoir une discussion ou une conversation.

Comme intervieweur, j'ai été très soigneux dans la manière de mettre en place l'amorçage de la "visée à vide" chez l'interviewé, le suivi du remplissement, qui ne s'est pas toujours opéré facilement. Du coup, j'ai donné beaucoup d'attention au renouvellement du contrat de communication, de telle manière que sans cesse je donnais à l'interviewé la responsabilité du choix qu'il opérerait ou non vers la sélection d'un vécu de référence plutôt qu'un autre, d'un approfondissement d'un point particulier, de sa reprise ou de la poursuite vers l'instant suivant. C'est une des premières contribution du thème que de m'avoir sollicité vers la multiplication du contrat de communication. En effet, un des rôles essentiels du contrat de communication, tel que l'entretien d'explicitation l'a défini, est de solliciter et de rechercher le consentement de l'autre. Consentement à viser un passé spécifié qui n'est pas immédiatement disponible et demande un effort particulier pour être présentifié sur un mode évocatif.

Cette phase intensive d'interview nous a occupés un peu moins de deux demi-journées.

Entre les deux, à la fin des séries de trois entretiens, chaque sous-groupe a pris environ une heure trente (beaucoup plus pour les I, me semble-t-il) pour partager les expériences vécues. De ce fait, dans un premier temps, à la fin de la première série de trois entretiens, un groupe a échangé sur le vécu d'avoir été interviewé, l'autre sur le vécu d'avoir intervieweur. A la fin du second tour, c'est l'inverse qui s'est produit.

Plusieurs points nouveaux sont à souligner. D'une part nous nous sommes aperçus que les vécus en tant qu'interviewés étaient beaucoup plus intéressants (si l'on contraste les deux temps de mise en commun) que les vécus d'intervieweur. C'est compréhensible, dans la mesure où l'interviewé est au centre du dispositif, tout est fait pour qu'il puisse se ressouvenir d'un moment spécifié et verbaliser de manière descriptive ce vécu de référence, de plus à travers le vécu de l'interviewé on a accès aux actes de langage de l'intervieweur et de la manière dont l'interviewé les vit, alors que l'inverse n'est pas vrai.

Le ressouvenir « appartient » à l'expérience des I et non à celle des II qui ne peuvent donc rien témoigner en termes de ressouvenir proprement dit. D'autre part, lorsque dans le feedback nous nous exprimions en tant qu'intervieweurs nous avions sans cesse besoin, de l'expérience de l'interviewé (alors que l'inverse n'est pas systématiquement vrai). Enfin, il y avait un confort extraordinaire à parler entre soi (I ou II) sans la présence des protagonistes, sans avoir à les protéger, à les défendre, à les accuser (ou à veiller aux formulations pour ne pas avoir l'air de les juger). Il est important de souligner que le contenu des échanges portait sur la conduite de l'entretien (V2) en structure et non sur le contenu de l'entretien (à propos du V1). Non seulement la dynamique interpersonnelle habituelle des feedbacks entre intervieweurs et interviewés n'était pas présente⁵⁰, mais de plus, chacun ayant eu trois

⁵⁰ Quelques jours après avoir écrit ce texte, je reçois par mail un long témoignage d'une des personnes que j'avais interviewée et qui avait rencontré avec surprise une immense émotion en réévoquant une situation d'arrivée au terme d'un voyage. Elle partage avec moi l'importance du contenu retrouvé et le sens que cela a de manière très forte pour elle. En lisant ce mail de partage entre interviewé vers l'intervieweur, je me rends compte qu'il y a un besoin qui est en suspend chez moi, celui de partager plus loin le sens du contenu de ce qui a été évoqué avec celui qui en a été témoin, qui a opéré la médiation d'accompagnement. Nous frustrer de l'humanité de ce partage dans le temps si limité du séminaire de Saint Eble était un bon choix et je le referais. Mais en être définitivement frustré est douloureux. Par méthode, nous avons opéré la réduction du contenu des entretiens, par humanité, il faudrait pour ceux qui le souhaitent avoir une possibilité d'échange pour laisser se faire cela même que nous avons cherché à éviter dans un premier temps. Pourtant, nous n'avons pas cherché à évoquer délibérément des situations particulièrement fortes ...

Voici la réponse à cette note : Voici Pierre comment je sens ce besoin.

D'abord en tant que A, j'ai senti ce besoin différemment dans les trois entretiens, moins à cause des personnes en B, je crois, que par ce qui a été l'objet de l'évocation. Dans un des ces entretiens, il y a eu en effet un besoin clair pour moi de partager au-delà de l'entretien lui-même. Je crois que ce qui fait que je ne l'ai pas fait sur place, est d'une part la nature du dispositif, où les six entretiens se déroulaient successivement. Ceci permettait de bien faire jouer le cadre de contraste, sans trop de mots, en vivant d'abord au premier niveau ces contrastes, en sacrifiant peut-être un peu d'humanité, mais sans plus. J'ai vécu cela avec sérénité.

Il y a d'autre part la question du temps, et de deux manières. Je ne crois d'abord pas qu'il me manquait de temps pour cela. Il y a, me semble-t-il, à St Eble plein de « petits et moyens moments » informels où il est possible de se glisser dans un échange humain post-entretien, Ceci est même davantage présent depuis que nous prenons les repas du soir sur place. L'autre volet en rapport avec le temps est le fait que c'était peut-être trop tôt pour partager avec mon interlocuteur en B sur le contenu intense de l'entretien. Avec la distance, le détachement de la saisie première de l'évocation, je me sens davantage prêt à le faire. En somme, ce besoin de partager au-delà des entretiens vécus en tant que A à St-Eble, entretiens dont la fonction première est le soutien à la recherche, je l'éprouve vraiment dans certains cas, et je sais qu'il y a des possibilités pour y donner suite. Je crois aussi que l'écriture à distance, dans le mode épistolaire, est aussi une belle manière de redonner vie aux fruits récoltés durant un entretien en tant que A. Le fruit est ce qui contient la semence, et l'écriture est aussi une belle manière d'accompagner son déploiement. Je veux aussi dire que mon besoin de revenir auprès de B, au sujet du contenu de l'entretien, est aussi un besoin de partager avec cette personne en particulier, au sujet de ma vie, et de nourrir la relation, avec cette personne.

En tant que B maintenant, je n'ai pas éprouvé ce besoin cette année. Peut-être ai-je manqué un peu de sensibilité à l'égard des deux personnes que j'ai accompagnées en tant que B. Je sais que j'étais plutôt centré sur moi le premier jour à St-Eble, étant habité par un vécu intense précédent St-Eble. Une « partie de moi » n'est arrivée à St-Eble que le deuxième jour du séminaire. Je sais cependant que si la personne en position A m'approchait durant St-Eble ou qu'elle m'écrivait suite à notre entretien, je serais plus que disponible pour écouter, rétroagir, partager etc. J'en serais ravi je crois.

L'ambiance de St-Eble, comme je l'ai dit, me semble bien se prêter à des moments deux à deux en retrait, côté jardin. Dans la mise en place du dispositif de recherche, en début de session, on peut se rappeler que les entretiens ont la fonction première importante d'alimenter un travail de recherche, mais que ce sont aussi des entretiens bien réels, au sujet de situations de vie bien réelles, et qu'il est possible et tout à fait légitime d'avoir besoin d'un temps « informel » de partage post-entretien, et de ne pas s'en priver, au besoin.

Ta note Pierre m'a aussi interpellé sur un aspect de la méthode auquel je réfléchis depuis quelque temps. Dans ta note, tu écris : « Par méthode, nous avons opéré la réduction du contenu des entretiens, par humanité, il faudrait pour ceux qui le souhaitent avoir une possibilité d'échange pour laisser se faire cela même que nous avons cherché à éviter dans un premier temps ». Je pense qu'il est juste d'opérer cette mise entre parenthèses du contenu du vécu évoqué pour viser plus directement le thème et les sous-thèmes à l'étude. Mais pour moi la

entretiens, les intervieweurs étaient anonymés, chacun ayant été suffisamment absorbé par son propre processus pour ne pas avoir observé qui était avec qui. Cette anonymisation, a offert une très grande liberté d'échanges, puisqu'il n'y avait aucune précaution à prendre pour décrire ce que nous avions vécu. C'est un dispositif de travail en groupe à retenir et à réutiliser en formation.

Une fois l'ensemble des entretiens réalisés, nous sommes restés séparés en deux sous-groupes, en conservant la répartition groupes I et II. La consigne était de travailler sur les expériences en tant qu'interviewés et essentiellement sous l'angle du thème de cette année, mais sans plus de consigne. Chaque sous-groupe a eu une démarche sensiblement différente, faite à la fois de témoignages de chacun des participants et de questionnements explicites réalisés librement par l'un ou l'autre au sein du groupe (la technique de l'entretien d'explicitation est encore mobilisée, mais sans entretien en tant que tel, de manière plus souple et plus limitée qu'un entretien proprement dit : passage d'échanges conceptuels à des mises en évocation de l'entretien et questionnement par plusieurs intervieweurs, par exemple).

Ce travail en deux groupes a fait l'objet d'une première session d'environ deux heures, suivie d'une mise en commun informative en grand groupe d'une heure, puis d'une seconde session de deux heures le lendemain, suivie d'une présentation synthétique (1h 30) des travaux de chaque groupe. Le premier groupe (I) organisant ses remarques autour de différents thèmes que je présenterai plus loin, le second groupe (II) présentant plutôt des tentatives de modélisation de l'articulation ressouvenir/intersubjectivité, qui seront présentées par ailleurs.

Les trois jours de travail se sont achevés la dernière après-midi par une séance de régulation d'une heure portant sur l'appréciation du dispositif mis en œuvre, l'intérêt que chacun avait trouvé à le vivre et les apports et difficultés rencontrés dans la visée du thème "ressouvenir et intersubjectivité". Le bilan global étant très positif de l'avis de tous, tout en étant réservé sur le degré d'approfondissement du thème auquel nous étions parvenu.

Si je résume : ce dispositif avait l'intention de privilégier l'expérientiel en multipliant les entretiens pour que chacun puisse beaucoup s'exercer, de limiter les effets transférentiels et contre transférentiels occasionnant des commentaires et justification souvent inefficaces -quoique très plaisants- en séparant chaque expérience par le cloisonnement des binômes temporaires, et ce faisant chercher à favoriser les conditions éthiques permettant une libre parole en anonymant les protagonistes de façon à qu'ils ne soient pas impliqués directement par les feedbacks ; enfin cette multiplicité d'expériences à la fois dans le changement de rôle, mais surtout par le fait d'être interviewé trois fois par des personnes différentes a permis de créer un cadre de contraste permettant de mieux saisir les points étudiés par la différence des vécus d'un entretien à l'autre.

Voici maintenant quelques éléments issus des travaux du sous-groupe I et organisés par thèmes.

Repères thématiques (issus principalement du sous-groupe I)

1- S'absorber, comme repère intime évaluant la gradualité de l'évocation.

Lors du tout début de nos échanges, dans la première demi-journée il y a eu un témoignage en tant qu'interviewé, d'une expérience ancienne où l'évocation avait été goûtée comme profonde, et

réduction est une étape d'une démarche qui comporte ultérieurement l'étape du retour à ce qui a été mis entre parenthèses. Cette remobilisation du vécu n'a pas alors simplement une fonction d'exemplification des thèmes, sous-thèmes. La référence explicite au vécu singulier est souvent ce qui donne du sens aux thèmes, sous-thèmes et catégories issues de l'étape de leur élaboration. On leur prête vie en quelque sorte et ils nous rejoignent dans nos vies.

On peut ainsi penser que la méthode de recherche dans les approches en première personne, comme celle de l'explicitation, celle mise en place à St Eble, fasse en sorte que le contenu soit pris en compte, côté jardin par humanité, mais peut-être aussi côté salle de travail. Si j'avais fait cela ici par exemple, ça aurait voulu dire dans le présent message de faire référence de manière explicite au vécu de cet entretien important vécu à St Eble cette année. Je ne l'ai pas fait, mais je crois que si je le faisais, ce que je viens d'écrire aurait encore plus de sens, pour moi et peut-être aussi pour vous.

Au plaisir de partager sur cette question de méthode. Si tu le veux Pierre tu peux inclure ce texte dans ton compte-rendu ou à la suite de celui-ci, comme un autre témoignage de St-Eble.

s'accompagnant, en plus de l'évocation, d'au moins deux phénomènes. D'une part, la personne s'est rendu compte dans sa description d'après coup que la présence de l'ensemble du volume de la grande salle s'était assez rapidement estompé du focus de l'attention pour se limiter à la présence de l'autre et aux objets justes entourant (table, fauteuils). Puis se rétrécir à un tunnel prolongeant la direction de regard vers le sol, jusqu'à éliminer toute perception visuelle et tout intérêt pour l'environnement. Ce premier phénomène est donc un rétrécissement progressif de la fenêtre attentionnelle, passant de la fenêtre "salle" à une fenêtre "page" (Vermersch 2001; Vermersch 2002), et renvoyant au co-remarqué, puis à la marge, tout ce qui était présent au focus au début. D'autre part, un deuxième phénomène, concerne l'abolition progressive des préoccupations autres que celle de se rapporter au vécu passé. Les soucis, les interrogations, disparaissent dans la marge, on pourrait encore dire que leur mode d'actualité se modifie, devient moins prégnant, moins manifestement actif (mais bien sûr ils ne disparaissent pas dans leur puissance affectante globale, pas plus que l'environnement de la salle et des autres participants, mais il y a un changement de leur mode d'actualité cf. (Husserl 1950) le § 92). Il m'a alors semblé qu'il était intéressant d'introduire un concept qui vient plutôt de la description phénoménale des changements d'état dans la pratique de la méditation : absorption, le fait de s'absorber. Ce terme peut désigner plus largement les effets subjectifs de toute focalisation attentionnelle intense et soutenue, que ce soit en direction du monde intérieur ou sur un outil, une matière, un spectacle. S'absorber comme expérience de la réduction de la perception de l'espace péri corporel, comme désengagement dans les préoccupations autres que le revécu. Donc, pour ce qui concerne l'entretien d'explicitation, s'absorber, comme effet de l'engagement dans l'acte de revécu, excluant ou faisant reculer à la marge les co-visées, et visées attentionnelles secondaires.

Il est possible d'être absorbé dans une activité ou une direction d'attention de manière spontanée. Il est possible de solliciter ce mode d'activité focalisée, mais dans tous les cas cela suppose en contre partie un lâcher prise de l'intérêt au reste. Dans la relation d'entretien, cela suppose de se "désintéresser" de l'intervieweur ! A la fois, ce dernier est bien présent (dans la présence à l'autre), il est vécu comme utile, comme contenant, et surtout, quoi qu'il dise, il ne me dérange pas, je n'ai pas besoin de m'occuper de ses besoins, je peux rester centré –avec son aide, ses paroles- sur la présentification du passé. Quel paradoxe ! J'ai besoin de l'aide de l'autre pour m'absorber, et l'évocation approfondie du vécu passé, conduit à l'absorption dans l'activité d'évoquer, et ce faisant le mode d'adressage de ma verbalisation ne le vise pas, ne le prend pas directement en compte comme c'est le cas dans toutes les interactions verbales en face à face. Comment "expliquer" ce phénomène à ceux qui n'en n'ont pas l'expérience ? Il ne s'agit pas de nier l'interaction, la co-construction de l'échange, mais, parmi tous les modes de co-construction, il en est de plus ou moins orientés vers le contrôle du destinataire et les effets que l'on peut chercher à produire sur lui. Les narrations, les récits, les comptes rendus, les exposés, les conversations, ... ont un mode d'adressage qui vise souvent à obtenir des réactions de l'autre, son rire, son intérêt, son approbation (sauf quand spontanément dans la mise en récit, le locuteur s'absorbe dans ce qu'il décrit et qu'il ne prête plus directement attention aux autres). Dans la conduite de l'entretien d'explicitation, le fait que l'interviewé soit engagé dans une direction d'activité tournée vers l'évocation du passé, non seulement l'absorbe dans cette activité, mais collatéralement le détourne de son environnement comme objet d'attention directe ou de préoccupation. Affirmer, qu'il soit en partie détourné de cet environnement n'implique pas de nier l'interaction avec l'autre, la sensibilité à l'autre, le sentiment de la présence de l'autre, l'effet de ses relances et l'effet de ce que l'interviewé dit sur l'intervieweur. Mais cette interaction, du fait de l'absorption dans l'évocation du passé, se fait sur un mode particulier, inhabituel, en partie "désocialisé". L'interviewé en vient à se parler à lui-même en présence de l'autre. Et quand tout se passe bien, la présence de l'intervieweur est dans les co-remarqués du champ attentionnel ou à la marge. Il semble essentiel que l'interviewé n'ait pas besoin de tourner explicitement son attention (de prendre pour objet attentionnel) vers l'intervieweur, pas plus que vers quoi ou qui que ce soit de son environnement, dans la mesure où l'activité perceptive est antagoniste de l'activité évocative. S'occuper de l'autre, s'est arrêter de s'occuper de soi, s'arrêter de viser son monde intérieur sur le mode du ressouvenir du vécu passé. On peut alors dire qu'une des compétences de l'intervieweur est de ne pas déranger son interviewé tout en le guidant par sa voix, ses relances, son accompagnement.

On peut renverser la description, et dire qu'une des conditions de l'accès à la mémoire évocative est de se prêter au lâcher prise dont un des symptômes est le fait de s'absorber dans ce vécu passé pour le mettre en mots.

2- Repères sur les dimensions du sentiment d'être bien/mal accompagné.

Témoignage en référence : *Un interviewé a noté que dans l'entretien, il lui avait manqué de sentir la présence physique de l'autre, qu'il s'était senti insuffisamment accompagné, ou avec un accompagnement manquant de fermeté. En particulier, dans le tout début de l'entretien alors que d'une part de nombreuses situations concurrentes et appartenant à la même "famille" d'événements se présentaient en foule, et que choisissant une de ces situations, il restait un trouble quant au lieu où cela s'était déroulé.*

Un entretien improvisé s'est alors mis en place lors du feedback entre interviewés. Entretien qui a cherché à faire préciser ce que "présence physique" signifiait pour l'interviewé, à quoi il reconnaissait la présence ou le manque de présence physique de l'autre. Le développement du questionnement a conduit à distinguer plusieurs critères observés par l'interviewé, ou plutôt identifiés dans l'après coup lors de l'évocation de moments de l'entretien initial.

- le sentiment de la présence corporelle de l'autre de son adéquation, de son insuffisance ou absence. Il a semblé difficile de préciser à quels repères correspondait l'impression que le corps de l'autre était proche, vivant, présent mais pas trop, ou qu'au contraire il n'était pas ressenti comme présent, ou bien trop distant. Le critère de la distance spatiale tel que Hall l'a étudié (Hall 1959) ne semble pas pertinent dans ce cas là, dans la mesure où les distances étaient assez serrées (fauteuil tête-bêche et côte à côte) et que cependant l'interviewé vivait la situation avec le sentiment d'une faible présence corporelle de l'autre, comme si la voix qu'il entendait provenait d'une "source désincarnée".

- le sentiment que la voix de l'intervieweur accompagne, qu'elle me vise, qu'elle me touche, qu'elle s'intègre à mon monde intérieur.

- le sentiment que le rythme des interventions de l'autre n'est ni trop lâche, ni trop serré. C'est-à-dire que l'intervieweur ne me laisse pas parler tout seul, associer d'une idée à une autre, si c'est le cas alors l'accompagnement est vécu comme insuffisant. Mais il y a une idée de rythme qui est difficile à rendre sinon par métaphore : ainsi quand on danse l'accord entre guidé/guidant est non seulement une question de distance, mais de tempo ou de respiration. Dans le cas du vécu de l'entretien il me semble qu'il y a une analogie très forte.

- le fait que l'autre émette des petits bruits en écho à ce que je dis (fonction phatique du langage cf. par exemple (<http://wiki.artlibre.org/index.php/FonctionPhatique>) ou "hummologie" (de hum, hum)), qui m'indique qu'il est bien en phase avec ce que je décris, qu'il est présent, qu'il y réagit empathiquement. Son absence, dans l'entretien l'a fait vivre comme un accompagnement un peu froid, un peu distant, avec un sentiment de manque pour l'interviewé. Mais probablement, ce sentiment d'être accompagné, produit par ces onomatopées, hochements de tête, sourire, etc. ne correspond pas à un besoin également partagé par tous. Il faudrait donc explorer les différences individuelles.

3 - Motivation de l'explicitation comme facteur modulateur sensible de la qualité de l'entretien.

Plusieurs intervieweurs ont signalés l'importance de la motivation attachée à la situation passée de référence pour la qualité du ressouvenir, importance pour l'engagement dans la visée vers le passé et l'attrait pour son revécu, mais aussi dans la facilité à accompagner celui qui évoque quelque chose qui l'intéresse. Mais je n'ai pas noté si des interviewés avaient témoigné de la même appréciation, s'ils avaient ressentis des difficultés ou des facilités à évoquer en fonction de leur propre intérêt à parler du vécu qu'ils avaient choisis d'évoquer. Il est possible que l'absence éventuelle de motivation et ses effets soit difficile à interpréter dans la mesure où nous étions en exercice, sans consigne, ni cadrage social qui ferait que nous répondions à un vrai besoin d'élucidation, comme ce peut être le cas par exemple dans un groupe d'analyse de pratique.

4 - Déplacement du "centre attentionnel" comme condition du geste évocatif.

Expérience en référence : *Lors de son premier entretien, alors que l'interviewé se sent tout à fait disponible et consentant à entrer en évocation d'un moment vécu passé qu'il a choisi, il est gêné par*

une quasi impossibilité d'effectuer le geste d'évocation. Il se vit comme "indisponible" non pas dans sa bonne volonté, mais dans le fait qu'il ne peut pas "physiquement" accomplir ce geste intérieur. Il décrit phénoménalement son état interne comme "speed", empli de préoccupations théoriques et organisationnelles, il vit le fait qu'il est dans sa tête, qu'elle lui semble opaque, non mobile ou mobilisable pour d'autres activités que de poursuivre des pensées rapides. Que toutes les sollicitations verbales qui lui sont adressées passent par la tête d'une manière inefficace, quoique tout à fait intelligible. Par analogie, s'il s'agissait de la sollicitation du corps et que le locuteur demanderait à l'autre "lève-toi", celui-ci pourrait vivre l'expérience d'être consentant, de vouloir ce lever, et de ne pas pouvoir le faire parce qu'il a des fourmis dans les jambes. Ici il s'agit de la sollicitation d'un acte cognitif, mais l'engagement de réalisation ne s'accomplit pas. Cet état présente une inertie, l'interviewé vit l'impossibilité, dans un premier temps, de le modifier pour passer à autre chose. Il exprime son besoin d'avoir été plus fermement accompagné.

Plus tard, par contraste avec un moment où le geste d'évocation est en place et où le remplissement s'opère, il décrira phénoménalement⁵¹ sa tête comme ouverte, mobile, tranquille, ne faisant plus obstacle à l'accomplissement du geste d'évocation, et libre des préoccupations qui auparavant la remplissaient. Ce changement est encore vécu comme un changement du centre attentionnel, qui n'est plus situé dans la tête, mais est descendu plus bas au milieu de la poitrine plutôt au centre du torse (pas en avant ou en arrière du corps, mais dans le corps).

Ce témoignage de déplacement du centre attentionnel a déjà été abondamment décrit par les sujets du travail de recherche de Claire Petitmengin sur l'expérience intuitive (Petitmengin 2001). Si je me réfère à mes expériences personnelles, il est aussi familier à tous les acteurs du travail corporel, qu'il soit sportif, théâtral, de danse, d'expression corporelle ou de psychothérapie émotionnelle. Le présupposé d'une telle description est qu'il existe quelque chose que l'on puisse identifier dans l'expérience subjective comme "centre attentionnel". Le terme semble utilisé comme étant un lieu corporel d'où émane le rayon attentionnel dirigé vers un objet attentionnel et non pas dans le sens d'une unité physiologique comme dans l'expression "centre nerveux" par exemple. La terminologie utilisée, reprise de Husserl (centre, rayon, visée, objet) est pétrie de métaphore spatiale. Ce qui n'est pas trop gênant quand l'acte principalement mobilisé est visuel, puisque cet acte s'accomplit dans l'espace, mais elle est déjà plus troublante pour le sens du goût et encore plus pour la proprioception ou le kinesthésique en général. Mais quand cela concerne un acte mental la métaphore spatiale semble rendre peu de services. Cependant, l'autorité de l'expérience phénoménale (j'ai vécu, ce que j'ai vécu, tel que je décris ce qui m'apparaît, nul ne peut me contredire sur ce point, même si l'interprétation de ce qui est décrit dans le langage de la physiologie, de la neuro physiologie ou de la psychologie pose problème. Principe général de l'incorrigibilité de l'expérience en première personne. Je rappelle cependant que ce principe n'exclut pas le perfectionnement, la fragmentation, la réduction des interprétations de toute description). Toujours est-il que le témoignage semble indiquer, de façon corroborée par plusieurs personnes, que l'acte de ressouvenir ne part pas d'un centre attentionnel qui serait vécu comme étant situé dans la tête, certains le situe dans la poitrine, voire plus précisément vers le cœur, vers le plexus solaire, plus ou moins au centre, ou en arrière, d'autres encore dans le ventre. Nous n'avons pas eu l'opportunité d'explorer le degré de généralité de cette observation auprès de l'ensemble des participants quoiqu'elle semble avoir reçu un écho positif. Nous n'avons pas non plus vérifié que chacun savait répondre à la question : "de quel point ou zone du corps émane ton attention ?", ou bien "saurais-tu dire si ton attention te semble émaner d'un point particulier ?". Il s'agit là de questions à étudier si cela s'avère être éclairant à la levée d'obstacles pour l'accès évocatif.

5 - Confiance et tolérance de l'interviewé vis-à-vis de l'intervieweur,

Négociation avec soi-même, autonomisation des interviewés experts,

Un thème qui a émergé des expériences des deux groupes est celui de la confiance accordée à

⁵¹ J'utilise le mot "phénoménalement" pour caractériser la description de gestes mentaux, d'états internes, de modifications kinesthésiques, telle que la personne l'a vécu, selon elle. Ceci, pour bien signaler que toutes les métaphores utilisées dans la description, toutes les images et "comme si" ne prétendent pas inventer une nouvelle physiologie ou psychologie, mais sont la manière même dont cela apparaît à la personne, avec ses mots.

l'intervieweur par l'interviewé et de son rôle dans le fait de se laisser guider ou pas. Beaucoup semblent avoir témoigné, d'un préjugé positif ou négatif vis-à-vis de leur intervieweur, et d'une négociation interne sur le fait qu'il y avait ou non consentement à se laisser guider. Dans la même perspective chacun a exprimé des critères sur la marge de tolérance qu'il accordait aux "imperfections" des relances ou de l'accompagnement de l'intervieweur. Ces négociations intérieures peuvent aboutir à un abandon du but (je suis mal accompagné, et je renonce à atteindre l'évocation et la verbalisation de ce qui m'intéresse) ou à une prise d'autonomie (je me prends en charge et me dirige, à condition que l'autre ne me dérange pas trop). Cette dernière solution ne peut être le fait que d'interviewés eux-mêmes experts dans l'évocation et la description de leur vécu.

Le travail sur l'entretien mené avec Claudine (Vermersch 2003), nous avait montré que l'interviewée négociait avec elle-même les degrés et les zones de son consentement à être guidée, et les témoignages de cette année corrobore l'importance de ce thème. L'interviewé garde toujours une distance à son implication dans la situation d'entretien et c'est bien normal, comme le prenons-nous en compte dans notre accompagnement ? Pour le moment, ma meilleure réponse est l'attention que nous portons au contrat de communication.

6 - En suivant la notion du "holding de base",

Dans la pratique de l'entretien d'explicitation, nous avons souvent décrit le rôle de l'intervieweur comme celui d'un "contenant", et les interviewés s'expriment quelquefois comme n'ayant pas été assez contenu, assez accompagné. Un concept existe en psychologie clinique qui va dans ce sens celui de "holding" (issu, je crois, des travaux de Winnicott, et dont l'utilisation par F. Lesourd dans sa thèse a réactivé pour moi). Un témoignage qui pourrait alimenter encore le thème précédent, fait état du fait que se sentant peu ou mal accompagné par les relances de l'autre, qui lui semblait ne pas l'aider et ne pas prendre en compte ses besoins d'élucidations, il décide de s'autonomiser et de procéder à son propre guidage. Ce faisant, il témoigne de ce que la présence attentive de l'autre continue à l'aider, même s'il ne dit plus rien. D'où l'idée importante, que l'accompagnement par des relances appropriées, ou le soutien par une communication purement phatique et empathique, ne sont que des facettes du holding opéré par l'intervieweur vis-à-vis de l'interviewé, plus fondamentalement il y aurait un "holding de base" qui aurait sa propre efficience et qui ne peut être supprimé sans que l'entretien s'interrompe, qui serait celui produit par le fait que l'intervieweur continue à faire attention à son interviewé, à l'écouter, à le suivre. Comment percevons nous ce holding de base en tant qu'interviewé, qu'est-ce que cela nous fait, qu'est-ce qui fait que cela nous apparaît nécessaire ? Qu'est-ce que c'est que recevoir l'attention de l'autre, de la sentir, de s'y prêter ou de s'y refuser ? En quoi nous soutient-il dans notre visée du passé, dans la verbalisation du contenu du ressouvenir ? Comment créer des conditions qui nous permettrait de mieux saisir et décrire ce phénomène ?

7 - La verbalisation des expériences "non loquaces",

Plusieurs d'entre nous ont évoqués le fait que le ressouvenir les mettait en contact avec des expériences "muettes" ou "silencieuses", au sens où aucun mot, aucun discours n'accompagne ce moment. En reprenant le vocabulaire de Piguet (Piguet 1975; Vermersch 1996) on peut nommer ces expériences, des expériences "non-loquaces". Que nous puissions témoigner d'avoir vécu ce type d'expérience ne semble pas poser de problèmes, même si certains théoriciens seraient prêt à nous dire que c'est impossible et que le langage est toujours déjà là. Mais le point qui nous a fait question est celui de la description de ces expériences, de leur verbalisation. D'une part, elles ne se présentent pas comme facile à verbaliser, elles ont de l'ineffable, elles nous interpellent sur la possibilité même de trouver des mots qui s'ajustent à l'expérience vécue de manière non loquace. D'autre part, se pose la question de l'effet produit sur l'expérience (sur notre rapport à l'expérience), par le fait d'en changer la nature. Quelle est la modification apportée ? Comment est-ce que je sais que les mots utilisés sont adéquats à la saisie de l'expérience passée ? Comment puis-je m'assurer que de verbaliser ne dénature pas mon rapport à cette expérience ?

Un débat s'est engagé sur les différentes approches existant quant à la validation subjective de la description d'une expérience à l'origine non loquace. En particulier, j'ai cité les techniques du focusing développées par Gendlin (Gendlin 1984; Gendlin 1996; Gendlin 1997), qui recherche délibérément le "renversement sémantique" de Piguet (c'est moi qui le dit ainsi, dans la mesure où Gendlin ne connaît

pas Piguet), en orientant l'attention vers la dimension non-loquace de l'expérience, c'est-à-dire pour lui "le sens corporel". Et il propose seulement après cette appréhension non loquace de rechercher le mot, l'expression qui est en résonance avec ce sens corporel. L'adéquation de cette résonance étant elle-même appréciée de façon non loquace, par le fait que le sens corporel éveillé par la formulation du mot soit perçu comme juste.

8 - Orientation descriptive versus orientation de constitution du sens,

L'entretien d'explicitation est conçue pour produire la verbalisation du déroulement d'un vécu, et particulièrement des actes qui s'y déroulent. Cependant, dans la verbalisation descriptive des vécus d'une rencontre particulière, dans le choix de se rapporter à telle situation plutôt que telle autre nous avons ressenti de la perplexité. Nous avons eu besoin de comprendre en quoi ce moment se redonnait à moi, pourquoi il me faisait signe (au moment même où je le qualifie "d'anodin"), pourquoi il fait écho à des événements passés, de quels sens est-il porteur, que je crois deviner mais qui n'accède pas encore à ma conscience réfléchie.

Bref, à certains moments, l'interviewé a plus envie de verbaliser, d'élaborer, le sens de ce qu'il a vécu, de faire des connexions, des associations avec d'autres moments en résonance, que de décrire plus longuement le vécu lui-même. Dans les cas dont on a entendu le témoignage, il faut dire aussi qu'il n'y avait pas de demande d'élucidation de la manière dont s'était accompli le vécu (comme c'est le cas par exemple quand on a fait un exercice et que l'on s'est trompé, ou que l'on a animé un stage et que l'on cherche à mieux cerner comment on a procédé). Le but se décalait, il ne s'agissait plus de décrire finement le vécu passé, mais dans le contact présentifiant du passé (sollicité et encouragé par la description, il est vrai) accéder au sens de ce moment, au sens pour mon identité, pour ressentir ce qui me touche et qui est important pour moi, pour me l'approprier comme étant mien.

Nous avons là une jolie bifurcation d'objectifs, entre rechercher l'intelligibilité du faire comme nous en avons l'habitude de façon basique en entretien d'explicitation et rechercher l'intelligibilité du vécu, le (les) sens de l'événement ou du moment auquel nous nous rapportons. Ce second objectif est plus fréquemment rencontré en psychothérapie dont il est un moment fort qui fait jouer un rôle important à la verbalisation dégageant, élaborant le sens (ce que ne font pas par exemple les thérapies provocatives émotionnelles). Ce que nous voyons ici, c'est que ce besoin d'élaboration du sens d'un vécu n'appartient pas nécessairement à la psychothérapie, par contre il appartient bien une direction de travail au-delà de l'entretien d'explicitation, plus tourné vers l'intervention et l'aide au changement.

A quel moment est-il pertinent de poursuivre la description du déroulement du vécu⁵² ? A quel moment bifurquer vers l'élaboration du sens ? Quelles compétences pour aider à l'élaboration du sens ? Quelle déontologie pour se permettre d'ouvrir et d'aider cette direction de travail ?

9- Paradoxes de l'adressage en entretien d'explicitation

En rédigeant ces éléments de compte-rendu, je me rends compte que j'abouti à une contradiction ou à un paradoxe entre l'effet d'absorption et la sensibilité relationnelle. C'est-à-dire entre le point 1 du c-r, qui souligne le fait que l'interviewé se détache de son environnement et le point 2 et 3 qui analysent finement le sentiment d'être bien accompagné ainsi que les mouvements de confiance, de tolérance ou d'autonomie vis-à-vis de l'intervieweur qui eux amplifient la sensibilité relationnelle. Essayons de clarifier.

D'un côté, l'adressage propre à l'absorption se présente comme une modification forte de la relation à l'autre : je ne le vise plus pour produire des effets en retour qui sont une partie de mes intentions de communication dans les récits, comptes rendus, et autres déclamations (approbation, reconnaissance, signes d'intérêt). Le point important est que l'absorption dans l'évocation du passé supprime ou diminue pour une bonne part le rôle de la perception visuelle (décrochage du regard), et de ce fait,

⁵² Nadine Faingold me rappelle au sujet de ce thème qu'elle-même a beaucoup écrit pour préciser l'élaboration du sens dans des situations d'analyse de pratique et d'interventions cf. Faingold, N. (1998). "De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle." *Explicititer* 26: 17-20., Faingold, N. (2002). "De moments en moments, le décryptage du sens." *Explicititer* 48: 40-48., Faingold, N. (2002). "Situations problèmes, situations ressources en analyse de pratique." *Explicititer* 45., Faingold, N. (2004). "Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires." *Éducation Permanente à paraître*.

l'attention portée au regard, aux gestes et aux mimiques de l'autre. D'un autre côté, cette absorption, ne supprime pas la sensibilité relationnelle, comme la qualité de sa présence, la manifestation discrète de son intérêt (la fameuse hummologie), le holding de base que constitue le maintien de son attention vers l'interviewé, la qualité de son rythme d'accompagnement et l'ajustement de sa voix. La sensibilité relationnelle est basée sur d'autres perceptions que visuelles, par exemple tout ce qui est auditif, le ton de la voix, les retours phatiques, tout ce qui est du domaine des actes du "holding", rythme des relances, présence de l'attention de l'autre, ajustement au vocabulaire dans les reprises, contrat de communication, ainsi que l'ajustement des intentions de la visée de l'objectif de la verbalisation qui est poursuivi par l'entretien. Je serais tenté de dire que l'adressage qui s'accompagne d'absorption est basé sur un ajustement plus dans "l'intimité", plus dans la proximité que celui impliquant le contrôle visuel. Dans la situation de double tâche que vit un interviewé (vivre dans la présentification du passé, et suivre l'accompagnement et le guidage actuel), il me semble que la voix de l'autre peut plus facilement être intégrée à l'acte de présentification. Ce que la voix de l'intervieweur fait à l'autre est d'une part lié à son caractère empathique, phatique, et d'autre part au fait qu'elle oriente l'attention de l'interviewé vers le vécu passé. Cette orientation donne une focalisation qui exclut de la visée la voix elle-même, car elle est perçue dans sa fonction indexicale (ce à quoi elle renvoie) et non vers elle-même.

Je proposerais bien à la discussion la synthèse suivante : Il me semble que je veux distinguer un contraste fait de deux cas de figures :

- le premier, le plus courant, dans la conversation, le récit, le compte-rendu, où en même temps que je parle je vérifie visuellement les effets obtenus sur les interlocuteurs, si cela les intéresse ou pas, s'ils m'approuvent ou pas, s'ils aiment ce que je dis ou pas (rires, sourires, hochement de tête). Une bonne partie de mon activité de communication est sous-tendue par le désir (l'intention) de faire effet sur les autres. Réciproquement ma communication s'appuie sur le fait que j'ai des signes en retour des autres, si nous sommes en interactions comme dans la conversation ou la discussion, que l'autre me laisse parler, qu'il me renvoie des questions ou des témoignages qui sont en relation avec ce dont je parle etc. Dans ma communication, je suis dépendant de l'autre, de son soutien.

- le second, plus rare, ou qui n'apparaît que dans des circonstances plus restrictives que le premier, dans lequel je parle de moi, en relation à ce que j'ai vécu, de ce que j'ai vécu, sur un mode qui tend à m'absorber en direction de mon monde intérieur (à la fois par l'évocation du passé et par le caractère intime, personnel -mon propre vécu, mon action, mes perceptions- de ce dont je parle). Dans ce cas, graduellement, ma communication ne vise plus à agir sur l'autre. Quoiqu'une partie de moi soit toujours soucieuse de plaire ou de faire effet sur l'autre. (Ainsi, quelqu'un me témoignait du fait que dans toute sa psychanalyse, dos tourné au praticien, il n'avait cessé de parler pour lui faire effet, mais était-il absorbé en lui-même ? Je ne crois pas). Dans ce second cas les moyens de la régulation de l'interaction se limitent du fait de la diminution ou de la disparition du canal visuel. Cependant, si je cherche moins à contrôler les effets de mon discours sur l'autre, je reste dépendant de son accompagnement. Dans la mesure où le canal de prise d'information distant (visuel) n'est pas ou peu disponible les canaux plus intimes (écoute, sentiment de présence, rythme, congruence, prévenance) prennent la place et jouent un rôle déterminant.

Au final, ce n'est pas à une contradiction que nous aboutissons, mais à la reconnaissance que dans tous les cas de figures d'interaction verbale le locuteur est dépendant de ce qu'il perçoit de la réception par l'autre de ce qu'il a dit. Mais au moment où il se détache de la visée directe des effets de sa communication pour s'absorber en lui-même, il est encore plus dépendant de l'autre pour pouvoir continuer à s'absorber ainsi. En particulier, il ne peut rester absorbé, qu'à condition que l'autre ne le dérange pas par ce qu'il exprime en retour, par ce qu'il manifeste dans son écoute, même silencieuse. Une bonne partie des compétences qu'un intervieweur a développée repose sur le fait d'avoir supprimé, gommé, des comportements, des formulations, des formes de guidage qui au lieu d'aider l'interviewé le gênait, voire le dérangeait, dans la mesure où ils éveillaient des visées attentionnelles qui portaient sur l'intervieweur et non plus sur le vécu passé en cours d'évocation. Dans la mesure où l'acte d'évocation est conditionné par une absorption dans son propre vécu, la dépendance à l'autre est d'autant plus forte que cette absorption repose sur un lâcher prise du contrôle habituel de la relation par le canal visuel. Quand la qualité de l'accompagnement n'assure plus le holding nécessaire à la poursuite de l'évocation, alors, soit l'interviewé revient au mode de verbalisation conversationnel

habituel (à moins qu'il ne fasse un cours à l'autre !) et la position de parole incarnée est perdue en même temps que l'évocation disparaît, soit l'interviewé est lui-même un expert de l'évocation par sa pratique de l'entretien d'explicitation et se prend lui-même en charge en s'autonomisant.

Paradoxalement, quand je vise l'autre délibérément dans ma communication, je suis moins dépendant de lui pour conserver mon activité de communication, que lorsque je ne le vise pas directement. Une activité à dominante externe se poursuit plus facilement par le contrôle externe, une activité à dominante interne est plus fragile aux perturbations externes et plus sensible à la qualité congruente de cette activité externe qui l'accompagne.

J'ai conscience que cette analyse n'est qu'ébauchée. Elle me paraît intéressante à poursuivre à travers une co-construction avec vous. Qu'en pensez-vous ?

10 - Conclusions

Non, ce ne sont pas des conclusions, tout au plus des commentaires de ce compte rendu partiel probablement partiel.

Tout d'abord ce compte rendu manifeste assez clairement que la mise en relation entre l'intersubjectivité et le ressouvenir n'est qu'à peine esquissée. Il me semble que nous avons plus avancé cette année sur le premier point, quoique les tentatives de modélisation du groupe II aillent plus vers cette connexion. J'espère bien que nous disposerons de textes sur ces modélisations dans les numéros d'*Explicititer* à venir.

Pour ceux qui n'étaient pas présents à Saint Eble, ou pour ceux qui découvrent ce texte sans participer au GREX, il est clair qu'un compte-rendu est toujours partiel et fera probablement plus signe aux présents. Mais il me semble que c'est la vocation de ce journal que de faire état d'échanges encore inaboutis, imparfaitement formulés, ouverts à la discussion.

Bibliographie

Husserl, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris, Gallimard.

Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon.

Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. Paris, L'Harmattan.

Vermersch, P. (2001). "Dynamique attentionnelle et lecture-partition." *Explicititer*(41): 18-27.

Vermersch, P. (2002). "La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques." *Explicititer*(43): 27-39.

Faingold, N. (1998). "De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle." *Explicititer* **26**: 17-20.

Faingold, N. (2002). "De moments en moments, le décryptage du sens." *Explicititer* **48**: 40-48.

Faingold, N. (2002). "Situations problèmes, situations ressources en analyse de pratique." *Explicititer* **45**.

Faingold, N. (2004). "Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires." *Éducation Permanente à paraître*.

Gendlin, E. (1997). *Experiencing and the Creation of Meaning*, Northwestern University Press.

Gendlin, E. T. (1984). *Focusing au centre de soi*. Québec, Le Jour éditeur.

Gendlin, E. T. (1996). *Focusing-Oriented Psychotherapy. A Manual of the Experiential Method*. New York, The Guilford Press.

Hall, T. (1959). *Le langage silencieux*. Paris, Éditions du seuil.

Husserl, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris, Gallimard.

Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon.

Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. Paris, L'Harmattan. Piguët, J.-C. (1975). *La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme*. Neuchâtel, A la Baconnière.

Vermersch, P. (1996). "Avez-vous lu Piguët?" *Explicititer* **13(12-16)**.

Vermersch, P. (2001). "Dynamique attentionnelle et lecture-partition." *Explicititer*(41): 18-27.

Vermersch, P. (2002). "La prise en compte de la dynamique attentionnelle : éléments théoriques." *Expliciter*(43): 27-39.

Vermersch, P. (2004). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 1/ Pourquoi Husserl s'intéresse-t-il tant au ressouvenir." *Expliciter* **53**: 1-14.

Vermersch, P. (2004). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 2/ La rétention." *Expliciter*(54): 22-28.

Vermersch, P., N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, (2003). "Étude de l'effet des relances en situation d'entretien." *Expliciter*(49): 1-30.

Paru dans Expliciter 56, octobre 2004

Un travail de co-chercheur sur le thème du ressouvenir et intersubjectivité.

Point de vue en première personne.

Armelle Balas Chanel

Pratiquons l'explicitation !

Cette envie d'être A ou B a été pleinement satisfaite cette année, puisque nous l'avons été tour à tour trois fois de suite.

Mais commençons par le début.

Cette année, comme chaque été, je me réjouis de venir à Saint Eble où se rejoignent la *recherche* (même si un sentiment de frustration s'impose quelquefois à moi, faute d'avoir formalisé par écrit ce que j'ai pu en retirer), la *pratique* (être A ou être B, c'est toujours pratiquer l'explicitation, avec tout ce que cela demande de réduction) et *l'humain* (à vivre ainsi d'année en année la fin de l'été dans ce beau pays, nous avons construit des liens chaleureux et – est-ce l'explicitation ou la psycho phénoménologie ? - une qualité d'écoute et de respect rare et appréciable).

Le thème de l'année? Le ressouvenir et l'intersubjectivité.

Il ne s'agit plus de décrire à proprement dit le ressouvenir, mais il s'agit de cerner *le rôle de l'intersubjectivité dans le ressouvenir*.

Au fil des échanges de la première heure, je note quelques questions formulées⁵³ : En tant que A, qu'est-ce qui m'aide à aller vers l'évocation ? Qu'est-ce que j'attends de B, qu'est-ce que j'accepte de B ? De quoi ai-je besoin dans l'interrelation pour accéder au ressouvenir ? Qu'est-ce que je me fais pour y accéder ? Qu'est-ce que je fais de ce que me dit B ? Quand je dis être d'accord pour accéder au ressouvenir, à quoi suis-je prête, avec qui suis-je d'accord, ... ? Comment je m'installe en tant que A ? Que devient mon attention dans la visée à vide? (cf. l'article de Pierre dans cet « Expliciter »)...

Lors des universités d'été précédentes, nous avons déjà abordé les thèmes de la clinique de l'évocation, les effets des relances de B, le geste d'attention, l'adressage... « Le ressouvenir et l'intersubjectivité » englobe tout cela et pourtant me semble plus pointu... C'est « juste » ce qui se

⁵³ Pour ceux qui n'utilisent pas quotidiennement notre vocabulaire : A = interviewé, B = intervieweur, V1 = situation de référence décrite dans l'entretien, V2 = vécu de l'entretien, V3 = entretien sur l'entretien.

passer entre A et B (et entre A et A ; et entre B et B) pour que A se place en position de ressouvenir, accède au ressouvenir. Si je me pose (au moment où j'écris) la question de l'intersubjectivité et du ressouvenir, au regard de mes activités de formatrice aux techniques d'explicitation et dans le cadre d'analyse de pratiques, la question de la subjectivité, caractéristique de la phénoménologie, me paraît fondamentale pour l'explicitation et l'accompagnement dans la prise de conscience. Dans ces contextes, la subjectivité de A est repérée, mise en avant, visée, même si ce n'est pas une mince affaire pour les B novices de l'accueillir et a fortiori de guider l'entretien vers cet « espace privé » de l'autre. Peut-être parce que les praticiens sont peu formés à cette vigilance, pas plus qu'ils ne sont formés à préciser un objectif à un entretien ni à clarifier la nature de l'information recherchée (cf. article dans *Expliciter* n° 54).

Mais en ce qui concerne la subjectivité de B ? Les B en formation prennent rapidement conscience de la place (trop envahissante) que prend leur propre subjectivité dans les entretiens qu'ils mènent. Ils perçoivent très vite combien ce qu'ils ont imaginé, anticipé, projeté, dans le vécu de A n'est pas toujours pertinent. On voit donc quel impact peut avoir la subjectivité de B dans l'accompagnement vers la subjectivité de A et combien il est important qu'il en prenne conscience. Alors, comment aider B à « mettre en sourdine » sa propre subjectivité ? Quelle conscience un B novice a-t-il de sa subjectivité ? Comment un B, qui « accompagne bien », la règle-t-il ?

Je ne me suis pas posé toutes ces questions au début des travaux de Saint Eble. Je me suis laissée intéresser par ce thème qui avait du sens pour moi, même si c'était de manière encore implicite.

Lorsque Pierre demande qui veut commencer à être A, je ne lève pas la main : j'ai vécu en avril de beaux entretiens lors de la formation de Nadine, qui m'ont apporté du grain à moudre pour encore quelques mois, et puis... ils sont tellement nombreux à avoir envie d'être interviewés !

J'interviewe ainsi A1, A2 et A3 (pour reprendre la formule de quelqu'un de mon groupe) et selon la procédure proposée par Pierre. À chaque fin d'entretien, nous nous séparons pour écrire à propos de ce que nous venons de vivre. Quand je regarde mes notes, je constate qu'elles analysent le « comment j'accompagne vers le ressouvenir, comment je constate ou j'estime qu'il y a ressouvenir », mais également ce à quoi je suis attentive pour que A soit « bien » avec ce qu'il apporte. Je constate aussi que ma subjectivité joue. J'agis en fonction de ce que je « connais » du A que j'interviewe : par exemple, je sais combien A1 a besoin d'être ralenti (c'est ma représentation, mais c'est aussi ma perception du moment qui m'en informe).

Je constate également que j'oriente beaucoup vers l'activité cognitive ; j'accueille les mouvements affectifs mais en les questionnant peu et j'oriente peu vers les dimensions de corporalité. Aujourd'hui, ce constat ne me surprend pas outre mesure du fait du travail que j'ai réalisé à propos de la prise de conscience de sa manière d'apprendre en 1998. L'objectif qui était le mien dans cette expérimentation était principalement celui de « faire exister le ressouvenir ». Ceci se confirme par le fait que, dans ces notes, j'analyse mes entretiens en terme de « conduite d'entretien » et peu en termes « d'intersubjectivité ». Aujourd'hui, avec cette nouvelle grille de lecture, je constate que je prends en compte, lors de l'entretien, des « projections » que je me fais de la subjectivité de l'autre : « Attention, ce qui est évoqué est chargé d'émotion pour ce A ! Comment guider A vers la description de son vécu tout en le maintenant dans un confort affectif ? » Je me rends compte également que la manière dont j'ai reçu et compris la consigne m'a préparée à mener un entretien « anodin », qui va « juste » permettre de faire exister un temps de ressouvenir. Et pour deux de « mes A », ce n'est pas « anodin », ce n'est pas juste un exercice. C'est pourquoi je cherche, à ce moment-là, à mettre en place un accompagnement mais dont l'objectif (justement) n'est pas clairement partagé entre eux et moi. Je ne sais pas ce qu'attendent les A de cet entretien !

Les échanges de mail depuis la fin août concernant la part d'humanité à Saint Eble et la nécessité ou la possibilité d'aller vers le sens de ce que la personne met en mots lors de l'entretien, m'incite rajouter le paragraphe qui suit.

Personnellement, j'ai été un peu "gênée" de ne pas prolonger cet échange avec deux des A que j'ai accompagnés. Mais je l'ai aussi été par la limitation du temps attribué à l'entretien. En effet, deux entretiens ont abordé des moments chargés affectivement pour les A. Pourtant, j'ai visé essentiellement la description du moment choisi parce qu'il s'agissait (pour moi) "seulement" d'accéder au ressouvenir pour avoir un V2 source d'analyse et de catégories descriptives. Je n'ai donc pas cherché à élargir

vers le sens que la personne donnait à ce ressouvenir. C'est là où je constate combien le "contexte m'a affectée, en tant que B". Quel objectif avait tel ou tel A en choisissant telle ou telle situation forte affectivement ? Je me suis dépatouillée de la gestion du temps, de l'accueil de la dimension affective, de "bien terminer l'entretien", de "bien suivre la consigne", sans toujours bien clarifier ce que A attendait de cet entretien. Oui, je peux, à la suite de ces échanges de mails percevoir en quoi le contexte "m'a affectée". La confrontation des deux subjectivités serait maintenant intéressante entre les A que j'ai accompagnés et le B "appliqué" que j'ai cherché à être tout en accompagnant vers le ressouvenir.

Quant à moi comme A, c'est clair, je visais le "ressouvenir" ; n'importe quelle situation "anodine" pouvait faire l'affaire.

Le regroupement des premiers B a réuni Claudine, Francis, Mireille, Pierre-André, Alain, Sylvie, Maurice (Legault) et moi.

La démarche adoptée a consisté à dire, de manière informelle, ce que nous avons perçu, dans ces entretiens et noté ensuite notamment en termes de contrastes. Mes notes retracent quelques thèmes abordés lors de cet échange de fin d'après-midi : la dimension affective (Comment j'accompagne ce qui vient ? Comment aller vers les autres axes ?) ; l'orientation de l'entretien et la responsabilité de l'entretien (être interpellé par les attentes du A, qui est « responsable » de l'orientation de l'entretien ?) ; la complémentarité (qu'est-ce qui peut venir de A pour que B trouve sa complémentarité ? Qu'est-ce qui guide B, quand c'est A qui va là où il veut ?) ; l'autorisation d'intimité (la question de la confiance entre A et B) ; la visée à vide (vers une évocation qualitativement autre que celle du déploiement), la puissance de la formule « autre chose ? », « autre chose de plus englobant ? » ; le rythme personnel de chaque A à entrer en évocation (par plongées successives ou de manière linéaire ou enfin par aller-retours rapides) ; l'importance de « l'installation » en A. Notre travail me semble plutôt descriptif et général. Le lendemain, les rôles sont inversés. Je deviens un A qui vit trois entretiens successifs, séparés de temps d'écriture. Mes choix de situations évoquées sont guidés par l'intention de vivre le ressouvenir en V2 pour pouvoir l'analyser dans mes écrits et lors du travail de conceptualisation (le V1 étant ici le moment que j'évoque pendant l'entretien).

La question du **choix** des situations va être un des éléments de réflexion pour moi par la suite :

/ Anodin : j'estime mes choix anodins et volontairement anodins. La question sera abordée dans le groupe : un choix peut-il être anodin ? N'est-il pas toujours porteur de sens ? (cette question me paraît très liée à celle que posent certains stagiaires ou des personnes en analyse de pratique : « j'ai appris ceci ou cela de moi, mais si j'avais choisi un autre moment de la situation, est-ce que j'aurais découvert la même chose ? »).

/ Intérêt : même s'il n'y a comme objectif que le ressouvenir... il me faut un but minimum d'auto information. Mais pour moi, dans ce contexte, il s'agit de décrire plus finement un geste ou un acte mental, au point d'arriver à de l'explicitation.

/ Accès au ressouvenir : j'accède très facilement à l'évocation visuelle d'un élément « appartenant » aux moments qui défilent dans ma tête. Et c'est avec cette évocation très « réduite » et très rapide que j'ai le « sentiment » d'intérêt ou de non-intérêt.

Je constate, en relisant mes notes, qu'il m'a été beaucoup plus facile d'écrire ensuite sur le ressouvenir que lorsque j'étais B. Ce constat avait déjà été fait par le premier groupe des A. Cela ne me surprend qu'à moitié, dans la mesure où le ressouvenir appartient à l'activité du A et non du B.

Pour le premier entretien, ce sont certains éléments contextuels de la situation choisie qui s'installent visuellement. Je peux alors décrire ce que j'ai fait et comment je l'ai fait physiquement et mentalement, à ce moment-là. Ce sont les informations visuelles qui me permettent de le décrire. B1 semble « souffrir » du fait que je commente ce qui me vient, ce que je fais mentalement pendant l'entretien, comme s'il doutait que je sois en évocation (mes indicateurs de ce doute : des répliques qui me demandent de « prendre le temps de laisser revenir », alors que pour moi, le ressouvenir est déjà installé). Pourtant, je suis certaine d'être dans le ressouvenir, mais je peux en sortir et y revenir avec une grande facilité, une fois « la madeleine » trouvée (madeleine qui se diversifie, s'amplifie, au fur et à mesure de ma description).

À un moment, B me demande : « autre chose ? » J'accède alors à une autre dimension de mon vécu qui est plus de nature « émotionnelle » (satisfaction d'un résultat, sympathie à l'égard d'une personne évoquée).

Pendant ce temps que fais-je de B1 ? Au début, je me sens dans une certaine complicité de moments vécus la veille. En même temps j'attends son accompagnement. Ensuite, certaines questions font appel à un canal sensoriel qui n'est pas celui par lequel je suis en contact avec mon ressouvenir. J'essaye, mais je ne trouve pas de réponse sensorielle à cette question. Je pense, à ce moment-là, que ce doit être son canal privilégié (!)

Le deuxième entretien commence par le choix du moment évoqué. Certaines images qui ont défilé et ont été « rejetées » lors du premier entretien reviennent, mais pas toutes. Une autre image s'impose. Elle m'amuse. Je la choisis. B me demande de vérifier si je suis « sûre » (je ne suis pas certaine du terme, mais je le reçois ainsi). Un doute s'installe accompagné de la perte de l'image visuelle que j'évoquais. Je vérifie avec moi-même si je suis d'accord. Cet accord, je l'ai confirmé en mettant en relation les éléments « prévisibles » de la situation : le thème de l'évocation, le B (qui il est, quel degré d'intimité je lui accorde, la confiance que j'ai dans sa capacité à accueillir et respecter ce qui va être mis en mots). En toile de fond, se trouve la pratique de l'explicitation avec tout ce que je sais d'elle. Je confirme mon accord. L'image revient et je peux commencer à décrire ce que je perçois en V1, ce que je fais, ce que je pense en simultanée, etc. C'est l'élargissement de l'évocation visuelle qui me permet de « retrouver » ce que j'ai fait en V1. Dans cet entretien, je suis encore une fois en évocation du moment choisi *et* en « méta position », dans la mesure où je remarque, par exemple, un terme particulier que j'utilise et que je trouve (sur le moment) désuet et un peu ridicule. A un moment, B oriente mon attention vers mon corps en V1. A ce moment-là, ce qui me revient, c'est l'image de mon corps, mais je n'ai pas de sensations kinesthésiques. Je vois ce que mon corps pouvait ressentir, mais je ne retrouve pas de sensations revécues pour mes pieds, par exemple. Je le retrouve dans mes mains, par le geste que je fais. Comme avec le B précédent, j'essaye de retrouver des évocations sensorielles kinesthésiques, mais pas ou peu me reviennent. B me propose ensuite un exercice qui fait complètement partir mon évocation : il s'agit de regarder attentivement quelque chose dans la pièce dans laquelle nous sommes. Comme je suis complètement dans l'idée qu'on travaille sur le ressouvenir, cela me convient. Cette « diversion » me permet de retrouver ensuite d'autres informations concernant particulièrement une représentation visuelle anticipative V1.

Pour trouver le moment évoqué du troisième entretien, je mets plus de temps que dans les deux premiers. Rien de ce qui me vient à l'esprit ne me semble intéressant à être décrit (intéressant, à ce moment-là) que je vais pouvoir déplier, où je vais m'informer de quelque chose, dans la dimension procédurale. Je laisse défiler les moments de vacances qui me viennent à l'esprit (images ou impressions). L'un me paraît suffisamment « complexe » pour être digne d'intérêt, même s'il dure peu de temps. Il s'agit d'un moment de prise de décision, de choix. Quand je commence à décrire, ce n'est pas l'image qui s'est présentée lorsque je cherchais quelle situation décrire, qui me vient. Il y a une sorte de recherche d'un *début* de l'épisode (un peu comme un film à l'envers). Un début « acceptable » se présente. Je l'évoque visuellement et je le perçois de l'emplacement où je me trouvais à la première évocation. B m'accompagne dans le ressouvenir : reviennent alors les sensations (certaines sont kinesthésiques, mais il n'y en a pas d'auditives), les pensées, les impressions de « projet » et de « contraintes » de V1... Encore une fois, c'est le visuel qui me permet de construire le « ce qui se passe juste avant », « ce qui se passe juste après ». Ici aussi, je suis quelquefois en méta position (je remarque la reprise des gestes de B, par exemple ; je remarque comment évolue mon évocation, ...).

Fin des entretiens en tant que A et mise en commun des A.

Notre démarche est différente de celle la veille : nous continuons à décrire notre vécu, mais en utilisant plus souvent l'explicitation que lors de nos témoignages de B. Le fait que nous puissions maintenant parler du ressouvenir de manière expérientielle, nous permet aussi de chercher à répondre aux questions dessinées lors de la séance de conceptualisation : ce que me fait le B, ce que je fais avec ce que me fait le B, ce que je fais avec moi-même, ...

Les thèmes abordés dans cette mise en commun et dont je garde le souvenir (sans traces écrites que je ne retrouve plus) sont les suivants : *La puissance de la volonté du A à tendre vers ce qui l'intéresse.*

Le A se laisse guider par le B si celui-ci le guide dans la « bonne direction ». Sinon, il peut le « débrancher » pour continuer son travail de mise en mots en autonomie. Il peut aussi négocier, avec lui-même ou avec le B. L'accompagnement qui permet le *déploiement de ce qui est déjà présent* en A mais qui a juste besoin de se déplier ou qui permet la « *visée à vide* » (projet et progest – gestation, protention). La *complémentarité* de A et B, l'*harmonie* entre les deux en lien avec la *confiance* du A pour la « compétence » du B. Le rôle du B qui va de l'interlocuteur (« mauvais B ») au contenant du ressouvenir (« bon B »). La *bascule* lors du passage du corporel au sensoriel et vice-versa. L'impact dans la mise en mots quand le *B est impliqué dans le VI* évoqué par A. Ce que A se fait à soi-même, avant même l'entretien. Anodin = qui n'est pas sur le chemin (odos, le chemin) : « s'il y a un chemin qui s'ouvre pour moi, ce n'est plus anodin ».

« Les A » se retrouvent le lendemain matin pour faire une synthèse pendant que « les B » en font autant au soleil !

Nous nous accordons un quart d'heure d'écriture personnelle pour « ramasser », formaliser notre récolte. Les questions que nous avons pu noter lors de la séance de remplissage conceptuel nous servent de guide (ce que l'autre me fait, ce que je me fais à moi-même, ce que le contexte me fait).

Ensuite, certains d'entre nous présentent leur « modèle » et nous les questionnons ou nous illustrons ses propos avec des témoignages issus de notre expérience de A et de B⁵⁴.

Un temps de mise en commun entre les deux groupes permet de glaner ce qui s'est construit au fil des travaux (voir l'article de Pierre). Au moment où Pierre présente le cinquième point de la synthèse de son groupe (« passage du descriptif au sens ») et qu'il énumère deux ou trois questions qui « sollicitent la connexion » (comment ça fait écho pour toi ? qu'est-ce que tu sais de toi ? en quoi ça t'informe de toi ?), je me retourne ces questions à propos d'une des « situations anodines » que j'avais choisie et tout en restant anodine, cette situation devient tout à coup très porteuse de sens pour moi. Ainsi, même « l'anodin » pourrait être porteur de sens ! ?

Pour conclure :

Ce qui s'est construit pour moi à propos du thème « intersubjectivité et ressouvenir » avec ces expériences de A et de B et au travers de l'écriture de ce texte (mais sans s'enrichir encore de l'apport de l'autre groupe) peut se résumer ainsi.

Le choix des situations évoquées :

/ La manière dont j'ai choisi les situations décrites quand j'étais A consistait à faire « défiler » des images fugaces de moments vécus dans les semaines passées. Je n'avais pas d'enjeu à vouloir décrire quelque chose de particulier, parce que j'avais entendu lors de la description de la démarche de travail qu'il fallait choisir « un moment dont on a envie de parler (moment temporel assez court) ponctuel, particulier ». J'ai donc choisi des moments « anodins ». Ils l'étaient par le fait que je ne cherchais pas à comprendre quelque chose, j'étais juste dans le projet de me « ressouvenir », de laisser ce moment s'installer, de le déplier et d'aller jusqu'à l'explicitation d'actions vécues mais pas conscientisées. Cette question du caractère « anodin » d'un choix de situation a été posée. L'expérience que j'ai vécue, lors de la restitution de l'autre groupe m'a montré qu'une situation pouvait toujours être porteuse de sens, tout en restant anodine !

« Etre d'accord » :

Lorsque « j'étais d'accord » pour évoquer une situation, j'étais d'abord d'accord avec moi-même. C'est en tout cas ainsi que je perçois ce mouvement que j'ai bien ressenti quand B2 m'a demandé si j'étais « sûre » de vouloir évoquer la situation que j'avais proposée.

Accompagner vers le ressouvenir :

/ L'accès au ressouvenir est le fruit d'un dialogue harmonieux et complémentaire entre A et B. Il est

⁵⁴ Ces modèles seront probablement présentés par leurs concepteurs dans un texte futur, je n'en dirai rien ici sauf qu'il est question dans le premier de passer du « ra- conter » au ressouvenir selon que B et A s'harmonisent, que le second dessine comment la manière dont A est accompagné, ce qu'il se fait à lui-même et le contexte se conjuguent pour que l'accès au ressouvenir se produise (ou non) et que le sens se déploie (ou non). Le troisième aborde la question en termes de rythmes et de synchronisation.

porté par l'intention, la tension de A vers un intérêt qui lui appartient et qu'il est nécessaire de définir au préalable pour donner un sens à l'entretien. Par l'explicitation de ce « projet », B sait vers quoi accompagner la mise en mots de A. Cela peut lui permettre de « mettre en sourdine » sa propre subjectivité, sa propre vision du monde (ce qui nécessite sans doute un apprentissage). Il favorise ainsi, soit le déploiement de ce qui est « déjà-là » pour A, soit il provoque la visée à vide qui fait exister quelque chose de nouveau pour A. Mais ce nouveau n'est jamais qu'une manière consciente de « se regarder au monde ».

/ Pour accéder au ressouvenir, la confiance de A dans les compétences de B joue un rôle important. Il a besoin d'être confiant dans l'accompagnement qui va lui être proposé, de se sentir en harmonie, d'être « enveloppé » « contenu » par B. Il a besoin de sentir que B respecte son rythme d'accès à l'évocation. Ce qui signifie qu'il attend de B la prise en compte de son rythme, de ses modalités d'évocation, de ce qu'il « est » de « là où il en est ». Plus il a confiance dans la compétence de B plus il se laisse guider. (Mais comment le A imagine-t-il la compétence d'un B?) Si le contexte « l'exige » et si la compétence du B est reconnue, A peut mettre en œuvre des activités mentales qui ne lui sont pas coutumières, même s'il ne sait pas exactement ce qui est visé. Plus la reconnaissance de la compétence est faible, plus ce « laisser guider » semble difficile, au point que A peut faire abstraction de l'accompagnement de B pour faire son propre chemin, à son propre rythme. Il a surtout besoin que B ne le perturbe pas dans son cheminement vers l'objectif qu'il s'est fixé. Ce n'est pas nouveau, mais l'accompagnement de B est au service de A : il est celui qui facilite la visée à vide de A ou qui aide à déployer « les voiles » apportées par A, à condition de « coller » aux mots, aux modalités d'évocation, au rythme de l'interviewé tout en gardant le cap vers le projet d'élucidation de A. Cette relation de « pouvoir » entre A et B a été abordée dans notre groupe. C'est A qui « apporte » ou qui « laisse venir » une situation, un moment particulier de la situation. C'est lui qui connaît (en acte) son expérience, c'est lui qui a le pouvoir de la mettre en mots. Le pouvoir de B se situe dans sa « compétence » à accompagner vers ce ressouvenir, à poser ou non les « bonnes » questions. Et c'est là que la subjectivité de B entre en ligne de compte : selon qu'il inhibe ou non ses propres représentations, qu'il est en mesure ou non de questionner certaines dimensions noétiques, noématiques ou égoïques de l'expérience de l'autre, qu'il « accepte » ou non la direction de la visée à vide de A, B joue harmonieusement sa partition dans l'entretien, il canalise A vers son projet et ainsi l'accompagne. C'est en faisant abstraction de sa propre subjectivité que B peut totalement accueillir et prendre en compte celle de A. Ce point-là est souvent abordé dans les formations des maîtres formateurs de l'IUFM qui mènent des entretiens à l'issue de visite de professeurs stagiaires.

Le contexte :

La découverte tardive de ce qu'a provoqué pour moi l'organisation expérimentale de l'université d'été de Saint Eble 2004, dans mes choix de situations évoquées comme dans la manière dont j'ai accompagné les A, fait écho à la question que je posais dernièrement: « Recueillir de l'information, oui mais laquelle ? » En tendant vers le ressouvenir, dans quelle intention je le fais ? Je veux revivre ce moment pour décrire ce « revivre » (ce que je m'étais fixé comme objectif à Saint-Eble) ? Je veux le revivre parce qu'il était plaisant ? Pour retrouver une information qui me manque ? Pour savoir « comment j'en suis arrivée là » ? Pour mieux me connaître ? (résultat qu'a provoqué la question « en quoi ça t'informe sur toi ? »)

Cela me fait également réfléchir à ce que je propose comme exercices durant les formations aux techniques d'explicitation. Les stagiaires ne donnent pas toujours de sens au fait de décrire une activité « anodine » (du genre une activité quotidienne sans coloration affective : faire le café, éplucher une pomme, aller de chez soi à son lieu de travail, ...). Sans doute est-il plus pertinent de proposer des exercices en lien avec leur projet d'utilisation des techniques d'explicitation : par exemple, une activité professionnelle révélatrice de compétences (pour les accompagnateurs de VAE), une situation d'apprentissage (pour les formateurs). Quitte à organiser la progression pédagogique sur ce même thème attentionnel, mais avec des actes cognitifs et de verbalisation progressifs.

Je pars également enrichie de ces trois jours par : L'envie de (re)définir la subjectivité et ainsi mieux comprendre ce que peut recouvrir la notion d'intersubjectivité,

L'envie d'utiliser la méthode de travail : ces entretiens « par rafales » et les contrastes qu'ils provoquent me paraissent intéressants pour des modules de perfectionnement.

L'envie de revenir à Saint-Eble.

Merci à Léa et à Nodin, ... et aux autres !

Paru dans Expliciter 61, septembre 2005

Pour certains d'entre nous, nous sortons de l'université d'été de St Eble 2005, mais voici, après le compte-rendu de Pierre pour le groupe I du séminaire précédent de 2004 (Expliciter n°56, octobre 2004), celui du groupe dit II.

St. Eble 2004 : mais que faisait le groupe 2 ?

Introduction

Mireille Snoeckx

La démarche nouvelle proposée par Pierre impliquait que chaque participant expérimente trois fois de suite le même rôle, A (interviewé) ou B (interviewer) ; puis une distance s'instaurait entre les A et les B par la constitution de groupes d'appartenance permanents pendant toute la durée de la recherche. Les A forment un groupe qui dialogue à propos de leur expérience de A. Les B forment un groupe qui dialogue à propos de leur expérience de B. Puis, lorsque les B expérimentent la position A, ils continuent de partager ensemble ce nouveau vécu et cette nouvelle posture. C'est ce groupe qui a d'abord effectué la position de B qui sera nommé en toute fin le groupe II.

Sans aucun doute, cette première affectation a eu une incidence sur la manière de travailler du groupe. En effet, au retour de l'expérience de B, chacun des membres du groupe se trouve dans l'impossibilité de se focaliser sur le contenu ou sur une quelconque certitude sur l'adéquation de son accompagnement, A n'étant pas présent pour confirmer ou infirmer ses dires et ses constats. Il lui est possible uniquement de mettre en évidence ses intentions, ce qu'il a fait pour accompagner A, les difficultés ou les facilités qu'il a éprouvées lors de l'exercice. Chaque témoignage est écouté avec attention et dans une certaine distanciation. Lorsqu'une personne du groupe constate, selon elle, "qu'elle en fait de moins en moins pour accompagner", son témoignage est reçu comme une façon de faire dont nous ne pouvons pas valider la pertinence pour A, mais que nous pouvons explorer pour tenter d'en comprendre la pertinence pour B. Qu'est-ce qui fait que, dans cet entretien-là, elle considère qu'elle "en fait de moins en moins" ? À quoi reconnaît-elle que c'est ainsi qu'il fallait procéder pour accompagner ce B-là ?

Le groupe fonctionne comme un "B collectif" qui utilise la technique d'explicitation pour comprendre ce qui s'est passé. Un membre du groupe expose et à tout moment l'un, de ceux qui l'écoute, prend l'initiative de le mettre en évocation, avec contrat bien sûr ! La position de parole incarnée est sollicitée par B sur le moment exposé. La démarche d'explicitation est plus ou moins relayée par un autre membre du groupe ou même par plusieurs, dans une continuité très harmonieuse. Cette démarche de "B collectif" sera conservée lorsque les participants auront expérimenté la posture de A.

De même, le cadre de contraste provoqué par trois entretiens successifs avec trois A différents permet de pointer des nuances dans l'accompagnement, voire des différences notables. La notion d'ajustement à l'autre apparaît nettement, notion qui est déclinée dans ses composantes de rythme, de complémentarité et de négociation. Il peut y avoir intimité, accord, congruence, a-synchronie, mais en tant que B, il est difficile objectivement de circonscrire ce qui se passe pour A subjectivement. L'accès

à "comment A accède et vit son rapport au vécu" n'est atteignable qu'à travers un certain nombre de signes extérieurs (débit du discours, centration sur soi, par exemple) et par l'intermédiaire du discours de A.

Pour le groupe, le pouvoir de A, son autonomie, semble un point nodal essentiel de la relation d'entretien. De ce fait, le contrat de soi à soi qu'effectue A au cours de l'entretien (de façon plus ou moins consciente) se présente comme une composante déterminante de l'accès ou non au vécu dans toutes ses dimensions. Cette hypothèse d'un pouvoir de A sur le déroulement de l'entretien, d'une négociation de soi à soi en même temps qu'une prise en compte des demandes de l'autre est relevée comme une donnée à re questionner, ainsi que la notion de rythme (Cf. plus loin la partie de Francis Lesourd).

Lorsque le groupe expérimente la posture de A et en rend compte, la démarche de "B collectif" se fait plus insistante. L'exploration du vécu de A, dans son cadre de contraste, est explorée et approfondie le plus finement possible avec la technique de l'explicitation. Le temps imparti ne permet pas alors de recueillir les témoignages de tous les membres du groupe, mais les constats qui émergent prolongent nos premières questions. Trois axes se dégagent comme des conditions d'influence sur les modalités d'accès au ressouvenir (éveil, maintien, développement) : selon l'accompagnement, selon ce qu'on se fait à soi, selon le contexte.

Lorsque le groupe se retrouve pour le troisième moment de travail, l'une d'entre nous demande un temps de réflexion préalable à une mise en commun et à un débat. Cette demande, qui rencontre l'adhésion de chacun, est travaillée et aboutit à une consigne d'écriture : *"En quoi et comment les modalités d'accès au ressouvenir sont différentes selon la manière dont on est accompagné, selon ce qu'on se fait à soi-même, selon le contexte."* Ce temps d'écriture représente un saut qualitatif dans notre démarche de recherche du groupe. En effet, lors de la mise en commun, nous prenons conscience que chacun d'entre nous a tenté de formaliser ce qu'il a vécu à la lumière de nos réflexions et de nos premiers constats. Chaque "construction" est présentée mais aussi explorée, à la fois à partir de l'expérience de chacun et des concepts émergents, mais aussi enrichie par les connaissances théoriques de l'un ou l'autre des membres du groupe. Le travail est dense, son intensité s'exprime en lenteur et trois personnes seulement peuvent proposer leur « modélisation »⁵⁵ dans l'espace temps de cette dernière étape en groupe. Ce qui domine, c'est la vigilance du collectif qui veille à ce que l'expérience de chacun ait pu être au centre et à l'origine de la réflexion, au moins une fois au cours des trois moments de ce travail de notre groupe.

Ce sont ces "constructions individuelles" que nous proposons à la discussion. Il s'agit d'un moment de notre analyse et ces esquisses de modélisation ont pour finalité l'intention de comprendre ce qui se joue dans l'espace intersubjectif⁵⁶ de l'entretien d'explicitation en ce qui concerne l'accès au ressouvenir.

⁵⁵ Nous avons utilisé le mot "modélisation" ou encore le terme de "modèle" pour désigner les réponses qui ont été élaborées pendant le temps d'écriture et de confrontation/analyse. En effet, chacun d'entre nous a tenté de présenter ce qui se passe dans la situation d'entretien d'explicitation, en le considérant comme un monde complexe dont les variables configurent la dynamique de relations.

⁵⁶ La remarque de Mireille lors de nos échanges de régulation par mails sur ce travail que je livre donc à la réflexion collective : « nous ne donnons pas de définition de l'intersubjectivité ou du moins, il me semble que nous considérons cette dimension comme un allant de soi partagé par tous. C'est la phrase d'Armelle qui m'a fait signe : « L'intersubjectivité dans l'entretien va jouer ou ne pas jouer pour permettre l'accès au ressouvenir, le maintien du ressouvenir de A ». Est-il nécessaire d'en dire deux ou trois mots ? Mais peut-être est-ce prématuré ? Husserl a posé plusieurs figures de l'intersubjectivité, mais je ne sais pas si cela nous aide pour comprendre ce que nous faisons. Actuellement, je ne saurai quoi en faire et comment poser la question de l'intersubjectivité dans le cadre de la psychophénoménologie, mais j'ai l'idée que nous devrions y réfléchir ».

Intersubjectivité et ressouvenir

Armelle Balas Chanel

Cette participation au texte du groupe 2 fait suite à celui, paru en octobre 2004 dans *Expliciter* n° 56. Il ne reprend pas le descriptif en première personne de cette période mais cherche à formaliser ce qui apparaît pour moi après 10 mois de maturation silencieuse. En octobre, je me situais plutôt comme praticienne en formulant ce que m'apportait ce travail dans ma pratique. Aujourd'hui, je me situe plus comme chercheur en me demandant comment questionner l'intersubjectivité et quel rôle joue l'intersubjectivité dans le ressouvenir de A. J'ai repris les questions initiales, recueillies pendant l'étape de conceptualisation du début de l'université d'été (Cf. N° 56). J'y ai répondu, et je me suis appuyée sur ces réponses pour prolonger l'ébauche de ma réflexion. Le ressouvenir dont il est question ici n'est pas seulement « l'accès » au ressouvenir, la visée à vide, elle concerne également le maintien du ressouvenir et « l'élargissement » du ressouvenir. De quelle subjectivité parle-t-on ? Celle de A, celle de B ? En quoi les deux subjectivités « jouent », se « rencontrent », « interagissent » dans le ressouvenir et le maintien ou « l'élargissement » du ressouvenir ? En quoi la subjectivité de l'autre agit-elle sur la mienne dans l'acte du ressouvenir ?

La subjectivité.

De quelle(s) subjectivité(s) parle-t-on dans la question des liens entre intersubjectivité et ressouvenir ? Dans nos expériences, on a pu voir qu'il peut être question de celle de l'interviewé (A) et de celle de l'intervieweur (B).

La subjectivité de A : pour A, il semble qu'on puisse distinguer plusieurs moments de subjectivité (en V1, en V2) et plusieurs facteurs de subjectivité. Ces facteurs peuvent être :

- Dans le vécu de référence (V1) la subjectivité de A s'impose par : ce qu'il a perçu, les canaux sensoriels qu'il mobilise dans cette perception, son activité mentale et physique, ce qu'il a compris de ce qu'il a perçu, ce qu'il a « fait » de ce qu'il a compris, le sens qu'il a donné à ce qui arrivait, la dimension affective qu'il a donnée. Cette subjectivité existe même si l'interviewé et l'intervieweur ont vécu ensemble le moment évoqué. Dans ce dernier cas, l'intersubjectivité en V1 peut préexister au V2.
- Pendant l'entretien (V2) sont facteurs de subjectivité : l'intention, la « tension » de A dans le choix de cette situation, ses modalités d'accès au ressouvenir, l'expérience qu'il a de ce type de posture réflexive, son « lâcher prise » et le « maintien en prise », sa relation au B (confiance dans B en tant que personne, confiance en B, en tant qu'intervieweur), la relation avec le contexte.

Lors des expérimentations de Saint Eble, la pratique du retour réflexif et de l'explicitation ainsi que la compétence des intervieweurs ont contribué à me faciliter l'accès au ressouvenir. Le contexte a joué un rôle dans le choix des situations évoquées : quand j'ai choisi les situations décrites, je n'avais pas d'enjeu à vouloir décrire quelque chose de particulier. Pour moi, il nous était demandé de choisir « un moment dont on a envie de parler (moment temporel assez court) ponctuel, particulier ». J'ai donc choisi des moments « anodins ». J'étais « uniquement » dans le projet de créer un moment de référence de « ressouvenir », de laisser ce moment s'installer, de le déplier et d'aller jusqu'à l'explicitation d'actions vécues mais pas conscientisées.

La subjectivité de B : elle intervient lors de l'entretien, mais elle s'enracine dans son histoire (qu'il ait vécu ou non la situation évoquée par A) : ce qui est décrit fait « écho » à ses propres vécus qui lui permettent de « comprendre » ce que décrit A ; mais en même temps ses vécus peuvent faire « écran » au vécu de A. Ses propres émotions, valeurs, croyances peuvent être sollicitées par la description de A. Quand j'étais B, ce qui me « constitue » a été « sollicité ». Mais, pour permettre au A de se ressouvenir, je n'ai pas nommé ce qui émergeait et je l'ai « laissé de côté » pour ne pas fausser le ressouvenir de A. Ai-je quand même « laissé passer » une part de ma subjectivité, dans mon accompagnement ? A cette question, vient aussitôt l'idée que j'ai questionné l'activité, notamment l'activité mentale, du fait de mon histoire de chercheur. Me revient également le fait que, en ayant compris que les situations choisies seraient « anodines » j'ai été déstabilisée dans mon rôle de B, à

« devoir » accompagner la description de situations chargées affectivement dans un temps limité et que cela a eu un impact sur mon accompagnement. La formation de B, ses expériences d'intervieweur, ses connaissances (implicites ou explicites) jouent dans ce qu'il est et ce qu'il fait en tant que B. Il choisit ses questions, et même quand il se place dans une « attitude de neutralité bienveillante », sa subjectivité joue sur les choix et l'orientation de ses questions. C'est la subjectivité de B (au sens de ce qu'il est, du fait de son histoire, son savoir, ses pratiques, ses expériences, ses craintes, ...) qui le guide dans le choix de ses questions. Quand B3 reprend mes gestes pour les questionner, il s'agit bien de la « singularité » de B3. Est-ce lié à sa subjectivité ?

L'intersubjectivité et le ressouvenir

L'intersubjectivité dans l'entretien va « jouer » ou « ne pas jouer » pour permettre l'accès au ressouvenir, le maintien du ressouvenir de A. Ce qui fait qu'elle « joue » ou non :

- Le sens (plus ou moins explicite) que A donne à cette situation de décrire son expérience et ce vers quoi il tend. Mais aussi le sens que donne B à cette même situation et ce vers quoi il « ouvre » par son questionnement, du fait de son histoire d'intervieweur mais aussi de tout ce qui le « constitue » (connaissances, histoire, croyances, ...). La question formulée par Pierre dans le retour d'expérience du groupe 1 que je me suis « retournée » est un exemple de ce que B « ouvre » en formulant une question (cf. n° 56).

- Le contrat de A à A, avant d'être de A à B : Lorsque « j'étais d'accord » pour évoquer une situation, j'étais d'abord d'accord avec moi-même. C'est en tout cas ainsi que je perçois ce mouvement que j'ai bien ressenti quand B2 m'a demandé si j'étais « sûre » de vouloir évoquer la situation que j'avais proposée. Cet accord, je me le donne en fonction de ce que je sais (ou j'imagine) implicitement de B (sa capacité à m'écouter, à m'accompagner, à accepter ce que je vais dire, à garder le caractère confidentiel de ce que je lui dis) et de ce que j'imagine fugacement de ma prochaine verbalisation. Quand B3 me demande de choisir une situation, il me faut trouver une situation qui soit suffisamment complexe pour que je pense qu'une partie de mon activité passée m'est restée opaque. J'ai besoin de ma propre « approbation » pour m'arrêter sur telle ou telle situation. Mais cette approbation s'inscrit dans la relation que j'entretiens avec mon intervieweur. C'est encore parce que « je suis d'accord » pour me « retourner » spontanément la question que Pierre a formulée lors de la restitution du travail du groupe 1, que je découvre une autre dimension à la situation décrite dans un entretien où j'étais A (« Comment ça fait écho pour toi ? Qu'est-ce que tu sais de toi ? En quoi ça t'informe de toi ? ») C'est le questionnement de Pierre qui m'« a ouvert » une nouvelle fenêtre attentionnelle. Mais il a fallu que je sois d'accord pour me retourner cette question et, en y répondant et donne ainsi du sens à ce que j'avais vécu.

- La « poursuite » de « l'objectif » de A (plus ou moins explicite) : c'est A qui « sait » (implicitement) où il va, où son vécu est à expliciter, où son vécu peut trouver du sens. Si B le « tire » (et non « ouvre ») selon ses propres hypothèses, selon ses propres modalités d'évocation, il peut y avoir rupture de contrat, voire perte du ressouvenir. Il semblerait, dans mon expérience, à Saint Eble et ailleurs, que seul « l'élargissement » de mon champ attentionnel m'ait permis d'aller « ailleurs » que là où je croyais aller. Pourtant, la focalisation est liée à la « visée » de A. Autrement dit, il me semble que le moment à « déplier » est choisi par A, mais le questionnement de ce moment et la manière de le « déplier » dépend du questionnement de B et donc de sa propre « compréhension » de la situation décrite.

- Le questionnement de B « part » de A, mais le guide vers des chemins inexplorés : B questionne à partir de ce qui est « produit » par la description de A et il s'appuie sur les modalités d'évocation de A. Mais chaque question oriente vers une dimension spécifique. Que fais-tu ? Comment fais-tu ? Qu'est-ce qui est important pour toi ? Qui es-tu ? Que crois-tu ? Quel sens donnes-tu ? Les réponses s'inscrivent dans une dimension qui peut n'avoir jamais été explorée par A.

- La « mise en sourdine » de la subjectivité de B : Que met B en sourdine ? Il laisse de côté ce que « lui fait » la description de A, en écho à sa propre expérience, son interprétation spontanée de la situation vécue par A, le sens qu'il donne à la situation et ce qu'il projette sur A ? Sa subjectivité, sollicitée par des situations qui font écho à celle évoquée par A, est mise en sourdine ; en revanche, sa subjectivité d'intervieweur est « éveillée », certaines situations l'incitent à poser telle ou telle question,

de manière intuitive ou réfléchie.

- La confiance de A dans B (en tant que personne et en tant qu'intervieweur) : Cette confiance dépend de ce que A projette sur B (capacité, fiabilité) mais aussi de ce qu'il perçoit pendant l'entretien ; car si le B, perçu comme capable, ne joue plus son rôle, le ressouvenir peut ne pas être maintenu par A. La confiance est d'autant plus difficile à rompre que la confiance est a priori solide.

A Saint Eble, les habitudes du groupe de respect, de confidentialité, la connaissance des intervieweurs et de certaines de leurs caractéristiques ont contribué à permettre au A que j'étais, d'accéder et de revenir rapidement au ressouvenir.

- L'harmonie entre A et B : Elle existe si B prend en compte A dans toutes ses dimensions (évocatrices, verbales, non verbales, ...) et si A lâche prise, sans s'occuper de B (sans avoir besoin de « faire le travail » à sa place, sans avoir besoin de le rassurer autrement que par la description attendue). A est porteur de sens, B est facilitateur de formulation de sens. Ceci ne veut pas dire que A « s'abstrait » complètement de la présence du B. Pour ma part, je le « garde » en conscience, je le sens, je le perçois. Je suis avec lui.

En synthèse :

Sens, contrat, objectif : Un accord à deux se tend vers quelque chose qui est « connu » de A, que B écoute et questionne et vers lequel il accompagne et ouvre l'attention et la conscience de A.

Harmonie, confiance : l'interviewé est accompagné par un questionnement qui le respecte, qui s'origine dans ce qu'il décrit, pour le guider vers ce qu'il ne sait qu'implicitement, pour l'avoir vécu et qu'il peut ainsi se révéler, s'il le veut, à son rythme.

Présence et absence du B : Etre là, à l'écoute, s'appuyer sur ses intuitions, sur ses connaissances et sur ses compétences pour entendre l'autre, en mettant en sourdine sa propre expérience.

Relation entre intersubjectivité et ressouvenir

Sylvie Bonnelle

Quelles connexions sommes-nous parvenus à faire entre intersubjectivité et ressouvenir ? C'est à partir des points de vue échangés en tant que A dans le groupe que dans un premier temps je pose sur ma feuille trois grands pôles d'interactions qui finalement se révèlent étroitement enchâssés : celui qui prend en compte « ce que je perçois de ce que fait B quand il m'accompagne », celui de « ce que je m'autorise et qui me fait signe » et celui de « qui est B qui fait ? ». Il m'apparaît alors que pour chacun des pôles, des critères d'intelligibilité s'imposent davantage que d'autres ; ils reviennent avec force dans nos échanges. Ces critères semblent pouvoir varier en puissance ou en qualité dans l'étroite collaboration qu'ils entretiennent entre eux à l'intérieur d'un pôle mais aussi entre eux d'un pôle à l'autre.

Concernant le premier pôle : « ce que je perçois de l'accompagnement de B ». Deux critères semblent pertinents pour plusieurs d'entre nous :

1. la qualité de prise en compte du rythme de A par B.

Une prise en compte approximative du rythme de A par B peut l'amener à établir un « faux rythme » ou au contraire si cette prise en compte du rythme de A est plus fine elle conduit à une « congruence asynchrone » que nous avons aussi nommée intimité (« l'autre dans son rythme (A) te donne la possibilité de te loger (B) dans le sien. »).

2. le degré d'expertise de B dans la technique de l'EDE. Il peut osciller d'une maîtrise moindre provoquant chez B une focalisation sur le souci de « bien faire » que perçoit A à un degré élevé de

maîtrise dont les conséquences seraient pour B de pouvoir être plus « contenant » et moins préoccupé par l'adressage.

Concernant le second pôle : « ce que je m'autorise ou ce qui me fait signe ». A nouveau deux critères se dégagent de nos échanges :

1. D'un choix « léger » à un choix fondé par un besoin d'élucidation. Le niveau du choix serait essentiel dans l'accès à la signification du moment choisi encore que nous ayons mis en évidence que le choix du moment résulterait d'une triangulation entre l'enjeu avéré du moment, le fait anodin et « quelque chose qui me fait signe ». La cause du choix se distribue entre une origine (ce qui se cristallise en moi) et une condition (le contexte).

2. la perception du rythme de l'autre. Il peut paraître redondant mais en fait sur ce pôle, c'est l'activité de A qui prédomine : ce que A reçoit du rythme de B par rapport à son propre rythme.

Nous avons mis en évidence une très forte dépendance de ces deux pôles pendant l'entretien et que nous avons plutôt décrite comme un équilibre dynamique. En effet, il semble que la relation qui s'installe entre A et B peut aller de la dépendance consentie, mesurée, acceptée par A à une autonomie relative de A par rapport à B. Cette moindre dépendance de A par rapport à B laisserait alors s'installer une relation plus harmonieuse, plus esthétique et « d'un jeu juste ».

Donc selon le positionnement de chacun de ces critères sur une échelle graduée, un type d'équilibre s'installe entre A et B. L'équilibre est précaire : il se produit des sorties d'évocation, A perçoit B et ce qu'il fait par intermittence, l'activité de A reste cachée pour B ou privée. Au contraire, si l'équilibre est ancré, la qualité d'accès au ressouvenir est meilleure et est dévoilée. D'un extrême à l'autre de cet équilibre se trouve posée la question du sens : il peut faire l'objet d'une rétion quand les conditions se rapprochent du déséquilibre ou au contraire faire l'objet d'un déploiement, accompagné d'une grande qualité d'élucidation quand les conditions sont de l'ordre d'un équilibre harmonieux.

Le troisième pôle : « Qui est le B qui fait ? ». A cet équilibre dynamique vient se raccorder le troisième pôle qui fait référence à la position sociale de B. B peut être une personne inconnue de A mais peut aussi être connue, une complicité peut préexister entre A et B ou encore B peut bénéficier d'une reconnaissance avérée dans le domaine qui nous occupe, voire plusieurs propositions peuvent se conjuguer... Dans quelle mesure l'effet « pôle contexte » pèse-t-il sur les deux pôles précédents et sur quel (s) aspect(s) de l'interaction ? Quelles variables sont actionnées par ce pôle ? Une seule variable a été évoquée lors de notre travail : la variable du temps. D'autres certainement seraient à explorer. La variable du temps : un équilibre dynamique positif s'installe d'autant plus vite que B est connu et complice de A, favorisant une autonomie interne de A et un accès plus rapide au ressouvenir. La proposition inverse peut être faite.

Rythmes et questionnement des conditions intersubjectives du ressouvenir

Francis Lesourd

Le propos central est que le questionnement des rythmes peut contribuer à la construction « des catégories descriptives pour saisir les nuances de la relation telles que l'interviewé les perçoit⁵⁷ ».

⁵⁷ Vermersch P., version préparatoire au dernier numéro d'Expliciter, envoyée par mail aux membres du GREX Est-ce le n° 56 ?

A propos des modalités de l'accompagnement et de leurs incidences sur l'entrée en évocation, différentes pistes ont été lancées par notre groupe. Parmi celles-ci, je soulignerai les expressions « danser avec l'autre » (Maurice Legault) et « congruence asynchrone » (Pierre-André). Dans ces deux cas, c'est le rythme qui apparaît au premier plan. Peut-on alors parler de rythmes relationnels, à chaque fois singuliers, qui seraient favorables à l'entrée en évocation ? Cette question rejoint ce que dit Pierre de la dépendance de A vis-à-vis de B. A « ne peut rester absorbé qu'à condition que l'autre ne le dérange pas par ce qu'il exprime en retour, par ce qu'il manifeste dans son écoute, même silencieuse »⁵⁸. Ainsi, qu'est-ce que, au plan rythmique, B fait pour aider A à entrer en évocation ? Comment, dans l'interaction, A s'approprie-t-il, ou réagit-il aux rythmes de B ?

Témoignages personnels

Avec les trois A que j'ai interviewés, j'ai eu la sensation de trois rythmes différents d'entrée en évocation.

- A1 est entré graduellement en évocation, par paliers successifs de profondeur croissante. J'ai le sentiment qu'il m'a été facile de l'accompagner.
- A2 est entré en évocation sans que je puisse repérer des paliers, suivant un approfondissement continu. Je me suis senti un peu perdu dans mon accompagnement.
- A3 est passé très vite et à plusieurs reprises de l'évocation au commentaire. Après m'être demandé si A était vraiment en évocation, j'ai senti que ce questionnement m'empêchait de l'accompagner, je l'ai mis entre parenthèses, et je crois être parvenu à un accompagnement satisfaisant.

En somme, j'ai tenté de me synchroniser aux A, de leur fournir pour l'entrée en évocation ce qu'on pourrait appeler un « rythme de sécurité ». En tant que A, j'ai été interviewé par un B dont l'accompagnement ne me convenait pas, qui - par exemple - arrêta mon évocation par des reformulations qui ne reprenaient pas mes mots. Cependant, quelques unes des propositions de B m'étaient utiles et, de plus, je sentais sa bonne volonté. J'avais envie d'entrer en évocation mais, après quelques essais infructueux, je ne suis pas parvenu à négocier avec B un contrat de communication satisfaisant pour moi. J'ai alors improvisé la solution suivante : prendre en charge mon entrée en évocation en écoutant B beaucoup moins mais en laissant une part de mon attention disponible à ce qu'il disait.

A mon sens, deux rythmes (au moins) se dégagent de cette expérience :

- Un rythme d'auto-guidage de mon entrée en évocation. Ce rythme suppose, pour moi, une sorte de « contrat de communication avec soi-même » (l'expression a été proposée par Maurice Legault).
- Un « rythme attentionnel ». Ce que je prenais le plus pour thème était ma propre entrée en évocation et les questions que je me posais à moi-même pour la favoriser (ce que disais B étant maintenu à la marge). Mais réciproquement, de temps en temps, je prenais ce que disais B pour thème (et renvoyais alors mon auto-guidage à la marge). Évidemment, ce rythme n'était pas régulier.

Rythmes, pouvoir et puissance

Ce second rythme, « attentionnel », me semble poser la question des relations de pouvoir entre A et B. Ce lien entre rythme ou temps, d'une part, et pouvoir, d'autre part, est classique : faire attendre l'autre ou le brusquer, c'est le contraindre, exercer un pouvoir sur lui ; par exemple, observer « qui fait attendre qui » permet de se faire une idée des pouvoirs et dépendances des protagonistes. Dans le contexte de l'entretien mentionné, j'ai, pour ma part, refusé le rythme (et le pouvoir) de B. Je lui ai, pour ainsi dire, enlevé la plus grande partie de son pouvoir en cessant la plupart du temps (bien que pas totalement) de l'écouter, ceci afin de me donner de meilleures chances d'entrer en évocation en suivant mon propre rythme. Mais le mot « pouvoir » convient-il ? Lors de la discussion collective de ce point, les termes d'autonomie (de A), de complémentarité, d'intimité (dans la relation) ont été avancés ; Pierre parle également de dépendance (de A)⁵⁹. Interrogeant directement la dimension temporelle, rythmique de l'intersubjectivité dans l'EdE, Pierre-André a souligné que le rôle de B ne se bornait pas à se synchroniser au rythme de A ; B est aussi, pour A, un « donneur de temps », ce qui

⁵⁸ Vermersch P., version préparatoire Cette version préparatoire, ne serait pas dans l'article d'Expliciter ?...

⁵⁹ Vermersch P., version préparatoire Cette version préparatoire, ne serait pas dans l'article d'Expliciter ?...

peut passer par le fait d'interrompre A, de produire un contretemps. En somme, exercer du pouvoir sur l'autre peut se manifester comme une incitation à explorer, incitation tout à fait compatible avec un holding respectueux. Dans la même perspective, Pierre-André a également proposé une réflexion autour du terme de « puissance », comme accord intime avec soi-même, qu'il considère plus heuristique que le terme de « pouvoir ».

De l'émergence d'une idée théorique à sa pertinence

Claudine Martinez

Ma participation est à la fois un compte-rendu et en même temps la poursuite de la réflexion amorcée à ce moment du séminaire de St Eble 2004. La reprise des données de ma réflexion à St Eble m'a fait ressentir un décalage que j'ai cherché à comprendre. C'est à la fois avec mon vécu de B

- pour lequel le cadre de contraste a fonctionné aussi très fort, du fait que je manquais d'entraînement. Je n'ai eu qu'un entretien où je me suis sentie à l'aise en tant que B

- et celui de A, (comme tous ceux du groupe II) que j'ai abordé la réflexion, la discussion de la dernière séance de ce sous-groupe, ce vendredi matin.

Le temps de travail personnel

Je suis d'emblée partie sur un tableau à deux colonnes pour traiter mes trois vécus de A avec en arrière plan ceux de l'avant veille comme B. En chapeau deux couples de concepts se sont imposés à moi, sans que je m'y arrête vraiment, Autonomie-dépendance et Pouvoir-Puissance. En fait, ils étaient sortis lors des discussions du groupe. Dans une colonne je range ce qui correspond à « bien accompagnée » de l'autre « peu/pas suffisamment accompagnée ». Je distribue horizontalement les différentes rubriques de notre question énoncée dans l'introduction : ce que je me fais à moi-même (AA) ; ce que l'autre me fait (BA) ; les effets du contexte. Et comment tout cela conditionne-t-il l'accès au ressouvenir ? Je range donc les différents thèmes qui avaient émergé dans les deux discussions du groupe et qui s'incarnaient dans mes expériences personnelles. A la fin des 10 mn de ce travail personnel, préalable au travail de groupe de cette nouvelle matinée, les éléments de mon chapeau, à savoir les couples autonomie-dépendance et puissance-pouvoir ne me conviennent plus vraiment. Ils ne sonnent pas complètement juste pour moi. Nous ne pouvons pas dire que A subirait passivement le fonctionnement de B, puisqu'un contrat de communication sans cesse re-négocié les lie. A est donc consentant à ce que B met en œuvre, sinon les règles du jeu lui permettent d'intervenir. Le niveau de compétence de B, certes ne peut se négocier. Toutefois il est vrai qu'A et B ont, à tout moment, une autonomie totale pour une activité intérieure personnelle, pour peu que celle-ci soit possible (à discuter). Le terme de dépendance ne me satisfait donc pas.

Le retour dans le sous-groupe

Si le chapeau ainsi posé, avec ses deux couples de concepts, m'a permis de démarrer vite et de remplir le tableau, je m'aperçois au moment d'exposer l'ensemble au groupe, que je suis d'accord avec quelque chose que ces mots véhiculent mais pas en totalité et donc ils ne conviennent pas pour ce que je voulais développer (surtout après la rédaction du texte sur les « mots » de Pierre-André (St Eble 2003,

Expliciter n° 59)⁶⁰. Je livre ma modélisation des deux colonnes au groupe ainsi que mon insatisfaction quant aux deux couples du chapeau. A ce moment une nouvelle idée émerge, celle de « couple ago-antagonistes ». Elle m'est venue comme ça, subitement suite à l'insatisfaction du modèle binaire « autonomie-dépendance ». Clarifier cette émergence de l'idée de « couple ago-antagoniste ».

Ce concept est issu des approches systémiques. Je le dois à un médecin-chercheur Elie Bernard-Elie Weil⁶¹. Il m'avait permis d'opérer une petite révolution dans mon travail de thèse pour ne plus penser les choses en termes d'opposition systématique, avec qui est (+) et ce qui est (-) ou ce qui est bon et ce qui est mauvais, selon le modèle binaire, mais de les concevoir comme un couple dans lequel chaque pôle est nécessaire à l'autre, en même temps qu'il lui est contradictoire : le jour et la nuit, la vie et la mort, Diriger le groupe classe et Faire Apprendre les élèves, intéresser-contraindre⁶² etc... Ce que nous cherchons à caractériser, par exemple pour nous le comportement du A ou une valence ou... oscillent entre les pôles d'un couple, qu'il faut bien sûr identifier. De ce fait, ce comportement ou cette valence ou... peuvent présenter les caractéristiques de l'un des pôles et évoluer, se transformer pour présenter certaines autres de l'autre pôle. Un seuil est à franchir pour qu'ils passent de l'un à l'autre. Ils entretiennent donc des relations ambivalentes, ago-antagonistes dit Bernard Weil (1988). C'est donc la gestion des rapports avec les deux pôles qu'il faut considérer.

Je crois que l'émergence de cette idée a été déclenchée par le fait de formuler des couples de concepts autonomie-dépendance, pouvoir-puissance et également par le rejet du simple modèle binaire. Cela a été fulgurant et je ne me suis pas posée de questions, prise dans la dynamique des échanges. J'ai commencé par expliquer ce modèle aux amis du groupe qui ne le connaissaient pas, puis les tours de paroles se sont enchaînés très vite, nous ont entraînés vers autre chose et j'en suis restée là sur les rapports de ce modèle avec les données de mon tableau des caractéristiques du A et du B. J'ai donc aujourd'hui, besoin de reconsidérer cette formalisation. Ce concept de couple ago-antagoniste peut-il avoir une place dans la formalisation de notre réflexion sur l'accompagnement du A et le ressouvenir ? Une analogie m'a fait venir ce modèle théorique à la pensée. De quelle analogie s'agit-il ? Ce modèle reste-t-il pertinent ?

Ce qui me vient, c'est que ce qui se joue entre A et B. Cela se situe quelque part entre deux pôles théoriques extrêmes qui sont : d'une part, quand « A ne se sent pas bien accompagné »; d'autre part, quand « A se sent extrêmement bien accompagné ».

Le pôle où « A n'est pas bien accompagné »

B lance l'entretien, écoute A, le suit mais ne fait rien de particulier pour l'aider, il laisse du temps, il questionne directement le contenu des actions, de l'expérience du A comme s'il était évident que ce contenu soit là. En conséquence il est difficile à A d'accéder à sa mémoire concrète. Il reste dans ce qui lui est déjà connu. Si A est expert en Ede, il sait les conditions qui lui sont nécessaires pour que sa visée à vide commence à avoir un début de remplissement. Il se donne alors de façon quasi automatique, une activité parallèle pour compenser ce que B ne fait pas. De ce fait A et B restent pour une part juxtaposés, avec pour A, deux activités différentes, l'une interne personnelle, qui échappe à B, parce que A la lui dissimule, se substituant à lui pour une part et une autre activité, celle de l'interviewé installé par B. En conséquence, A reste dans une verbalisation proche de celle du récit, la fonction d'adressage redevient plus importante de A vers B et vice-versa. A a conscience de tout cela, voire se sent frustré de ne pouvoir accéder à la position de parole incarnée. Son attention se distribue de façon plus ou moins importante entre son activité interne personnelle et son écoute de B. B peut n'avoir aucune conscience de ce qui se passe pour A, son degré d'expertise concernant son écoute et son observation du non-verbal du A ne le lui permettant pas. Ou bien, B perçoit la non-pertinence de son fonctionnement et questionne alors A sur ce qui se passe pour lui ou sollicite ce dont il a besoin.

Le 2ème pôle où « A est bien accompagné »

A est totalement en position de parole incarnée. Il ne voit plus B, ses paroles sont efficaces, mais il

⁶⁰ Je dois ajouter aussi, que le travail que Pierre Vermersch a déjà fait sur les travaux de Richir accentue cette intuition (Cf. Expliciter n° 60) : « le sens se faisant... »

⁶¹ Elie Bernard-Weil, Précis de systémique ago-antagoniste, 1988, Lyon: éditions l'interdisciplinaire.

⁶² Cf. Ma thèse: Microgénèse de la compétence pédagogique, 1993 Montpellier 1.

ne les enregistre quasiment pas, voire pas du tout, totalement absorbé par le moment de son vécu qu'il est en train de revivre en pensée. Il a complètement lâché, se laisse guider, accompagner par B. Il est tout à ce qui vient ou va venir (quand la visée est encore à vide), dans cette espèce d'attention ouverte, flottante dans laquelle, des données de son expérience se redonnent à lui. B est lui aussi complètement absorbé, avec une fenêtre attentionnelle réduite à l'observation et l'écoute de A. Il n'y a pas de place pour autre chose. Comme s'il était sorti de lui-même, tous sens dehors... Son accompagnement postural, gestuel fonctionne de façon quasi automatique, le rythme des relances, de la voix sont dictés par les émissions de A (verbales et non-verbales). Le contenu de ses relances se font toutes seules comme appelées par les réponses et manifestations non-verbales de A⁶³. Bien sûr, il conserve son activité intérieure pour prendre ses décisions d'orientation de l'entretien, mais c'est comme une petite voix intérieure, très discrète, à l'arrière plan de son champ d'attention, son thème étant tout ce qui émane de A. Sur le pôle où A n'est « pas bien accompagné » les deux protagonistes restent comme deux entités en relation certes, mais deux entités séparées. Sur le pôle où A est « complètement bien guidé et accompagné », les deux protagonistes sont comme deux pièces d'un engrenage parfaitement ajustées et bien huilées. Ils constituent une totalité qui se défait et se refait en fonction des moments où A est ou bien sort de la position de parole incarnée, pour diverses raisons. Mais quand A est en position de parole incarnée, qu'il vit le remplissement avec un degré de présentification très grand, que B se sent capté par le fonctionnement et l'activité de A (autant par ses manifestations externes non-verbales ou de verbalisations, qu'internes avec la recherche d'informations, l'attente de ce qui n'est pas encore là, etc...), qu'il se sent trop bien accompagné (par exemple : A évoque en fermant les yeux, B lui dit : « reste avec ce geste là ! »).

Dans ce tout que constituent A et B, les deux sont totalement absorbés, l'un par son expérience interne, l'autre par l'écoute et l'observation du B et tout a l'air de couler tout seul. Ils sont comme les deux visages du dessin de Escher où le dessin de « nuit et jour » 1938 ou encore celui des deux mains (laquelle dessine l'autre, fait agir l'autre ?)⁶⁴. A et B sortent toujours de ce type de situation avec un grand bonheur. C'est toujours un moment très fort créant une grande intimité entre les deux. Après cet approfondissement des rapports de A et B dans un entretien qui se veut d'explicitation, la notion de couple ago-antagoniste ne me semble plus pertinente. Car ce qui est contradictoire entre A et B ne leur est pas pour autant nécessaire. Donc les deux pôles extrêmes ne constituent pas un couple ago-antagoniste. En fait, ce que je sentais et n'avais pas pris le temps de laisser venir ou mûrir ou bien la discussion ne l'a pas fait émerger, c'est que A et B ne constituent un système que lorsque A et B sont vraiment O.K. chacun dans leur fonction.

Car ce qu'il y a derrière l'expression « couple ago-antagoniste », c'est l'approche systémique et c'est certainement cet aspect qui a entraîné l'analogie ! Ensuite, ce qui se passe entre A et B les situe quelque part sur un axe entre : un pôle où A et B sont dans une interaction totale, tout ce qui se passe chez l'un se traduit dans l'activité de l'autre, et c'est comme l'œuf et la poule, on ne sait plus qui a commencé à influencer l'autre, à l'opposé à l'autre pôle où A et B sont moins en prise l'un avec l'autre, avec chacun une activité plus personnelle qui échappe à l'autre et un sentiment d'insatisfaction pour ceux qui ont déjà vécu l'expérience d'Ede réussis. Chaque pôle n'est qu'une définition théorique et ce qui se passe entre les deux protagonistes de l'entretien peut naviguer sur cet axe au cours d'un même entretien. Certes, il ne faut parfois pas grand chose pour que cela bascule plus vers un pôle ou plus vers l'autre et ce, à l'intérieur même d'un entretien.

⁶³ J'ai eu la chance de vivre cette position de B avec Catherine Lehir, comme A, un A très expert, mais qui m'a obligée en tant que B à lâcher tout pour la suivre et être totalement avec elle, dans son fonctionnement, tel qu'il était à ce moment là !

⁶⁴ Ce dernier dessin est-il de Escher ? (Cf. Grex-info n°13)

L'éveil du ressouvenir et le rôle de l'intersubjectivité

Maurice Legault

Préambule

En guise de préambule, je veux souligner que j'ai été dès le début quelque peu inconfortable face à ce projet de production de notre modèle personnel. Que nous prenions un temps d'écriture individuel avant nos échanges est un mode de travail que j'apprécie beaucoup. C'est l'idée de la modélisation qui me causait quelques difficultés. Cela me semblait, sur place à St-Eble, trop tôt pour faire ce qui me semble un saut qualitatif important entre ce que nous venions de vivre, d'abord dans les entretiens en tant que B et ensuite en tant que A, et cela même si nous avons eu les moments de retours réflexifs dans notre sous-groupe. Le travail de conceptualisation du groupe I fait en élaborant des catégories descriptives m'aurait plus rejoint à ce moment-là (c.f. le texte de Pierre dans Expliciter #56). Un texte comme celui qu'a produit Armelle « en première personne » (#56) me semblait aussi un préalable juste à mes incursions vers le « niveau » de sens de la conceptualisation, et éventuellement vers celui de la modélisation.

Je crois par ailleurs que cette difficulté que j'ai éprouvée vient en partie du fait que cela m'a pris un certain temps pour « arriver » à St-Eble le premier jour, à passer en mode « séminaire de recherche », en ce matin de retour de vacances, en particulier en ce qui a trait à l'écriture de type conceptualisation. Je vois mieux maintenant comment faire pour gérer cette transition, mais aussi comment ce travail discipliné d'écriture, sur place, est un vecteur important contribuant à faire en sorte que le travail magnifique qui se fait à St-Eble puisse se traduire par la suite dans une production écrite tout aussi riche.

Introduction

Comme Pierre l'a écrit dans le début du texte du sous-groupe I où il présente l'objet de notre travail de St-Eble 2004, le croisement des deux thèmes, ici le ressouvenir et l'intersubjectivité, comporte une difficulté. « La difficulté de méthode que l'on pouvait prévoir et que nous avons rencontrée, tient au fait que lorsqu'on cherche à croiser deux thèmes, on a toujours tendance à privilégier les thèmes séparés ou à ne s'occuper de leur relation au détriment de l'analyse des constituants de la relation. C'est bien ce que nous avons rencontré et les témoignages du travail en sous-groupes le manifesteront dans la mesure où l'analyse de l'intersubjectivité sera le plus souvent dominante avec des rattachements a posteriori au ressouvenir ». C'est à ce « rattachement a posteriori au ressouvenir » que j'ai été sensible et à partir duquel j'ai effectué le travail suivant de modélisation. Je ne crois pas y être arrivé, du moins certainement pas complètement, mais voici le résultat actuel de la piste que j'ai suivie. J'ai travaillé, à tort ou à raison, à partir de schémas et cela a donné quatre versions, à travers lesquelles se placent progressivement les éléments de ma compréhension au sujet de l'éveil des ressouvenirs et du rôle de l'intersubjectivité.

Première version

Le schéma d'abord : A (l'interviewé) et B (l'intervieweur) sont reliés par une trait linéaire, avec des pointes de flèches à chaque extrémité pour montrer la réciprocité entre A et B. Un cercle entoure le tout et symbolise le contexte⁶⁵.

Note réflexive : Ici l'accent au sujet du ressouvenir est sur l'intersubjectivité. Le contexte est en toile de fond. Dans cette représentation schématique simplifiée, le contenu de l'entretien, ce que A choisit

⁶⁵ Je n'inclus pas de schéma graphique dans ce texte, principalement pour des raisons techniques, mais aussi parce que cela oblige à une mise en mots de la représentation graphique absente.

comme thème, est absent de la représentation et relégué implicitement dans le contexte. On rejoint l'idée qu'on puisse travailler, par exemple en recherche, sur le ressouvenir à partir de situations anodines qui n'auraient que le statut de prétexte et de soutien à l'étude.

Ancrage dans mon vécu : En me référant aux deux situations vécues en tant que A, malgré ma bonne volonté face à la consigne de travailler sur quelque chose de plutôt léger, je me suis retrouvé dans un cas avec un bon paquet d'émotions intenses. Je me suis laissé accompagner dans cela, jusqu'à la construction du sens au plan personnel et existentiel. Dans l'autre cas, alors que je sortais à peine du premier entretien, j'ai choisi un moment « clairement » plus léger. Je suis resté malgré tout sur mes gardes, en tant que A, en état de vigilance pour demeurer « le pilote à bord », ce que j'ai le sentiment d'avoir réussi. J'ai malgré tout, entrevu à nouveau, en cours d'entretien, un aspect clairement moins léger, plus chargé en termes de possibilités de sens au plan personnel. J'ai toutefois choisi dans ce passage de l'entretien, et mon B y contribuait par un accompagnement bien contenu au premier niveau, de me restreindre à une récolte plus limitée au plan personnel, mais non moins pertinente pour l'étude du ressouvenir et de l'intersubjectivité.

Deuxième version

Le schéma : Dans le cercle précédent qui représente le contexte, au lieu d'un segment de droite qui relie A et B, c'est plutôt un triangle qui apparaît cette fois, avec ses trois sommets: A, B et T. T désigne le thème, soit le contenu en question dans l'entretien. Les trois côtés du triangle ont des pointes de flèches à chaque extrémité pour montrer la réciprocité entre A et B, A et T et B et T.

Ici on montre comment le thème, ce dont il est question dans l'entretien, est une donnée qui a son importance au sujet du ressouvenir. Cela rejoint davantage mon expérience, comme je l'ai décrit précédemment.

Note réflexive. Tel que représenté ici, le rapport de B à T est posé équivalent, en termes d'importance, au rapport de A à (son) T.

Ancrage dans mon vécu: Ça ne rejoint pas mon vécu en tant que B, ni à St-Eble, ni ailleurs. J'ai presque toujours ce sentiment en effet qu'à un moment donné dans un entretien, malgré ma sensibilité et mon empathie face au vécu des gens que j'accompagne, par exemple en analyse de pratique, le rapport de A au contenu de l'évocation, j'allais dire son quasi attachement, se démarque nettement du mien en tant que B. Donc, troisième version...

Troisième version

Le schéma : A et T sont reliés par un trait linéaire, avec les flèches habituelles de réciprocité. Deux cercles concentriques englobent le tout. Le cercle immédiat est celui de B. Le cercle extérieur est le contexte.

Note réflexive. Ce schéma fait valoir le fait que lorsqu'il est question de ressouvenir, c'est bien de A qu'il s'agit au premier chef, et dans son rapport à ce qui est évoqué (le thème) et à la manière dont il vit l'éveil du ressouvenir. B entoure, on pourrait dire englobe A alors investi dans l'acte d'évocation et la prise de conscience du contenu qui en résulte. C'est l'idée de « contenant » qui apparaît ici, le contenant que B crée par ses relances, son adressage et tout ce qu'il fait pour façonner ce contenant. À un moment, B devient donc pour A du quasi-contexte, dans le sens que A est « seul » face à lui-même.

Ancrage dans mon vécu. Cette schématisation se rapproche de mon vécu en tant que A et en tant que B.

Quatrième version

Cette quatrième version comporte un saut qualitatif important dans la modélisation.

Le schéma. : dans un seul grand cercle, celui du contexte, je place cette fois l'image « classique » du vase et des deux visages : deux visages colorés en noir sont présentés de profil, face à face, et sont dessinés de telle manière qu'un vase apparaît au centre. Vous connaissez probablement cette image utilisée parfois pour présenter des aspects du phénomène de la perception visuelle, par exemple, la notion d'illusion optique. L'observateur voit, à première vue, soit le vase, soit les visages.

Note réflexive : Il s'agit d'une image importante dans mon travail de recherche et à laquelle je me réfère depuis plusieurs années pour représenter une structure fondamentale, une essence, celle-ci : deux constituants d'un tout, les visages d'une part et le vase d'autre part, se présentent dans un tel

rapport de réciprocité qu'on peut les penser comme étant deux choses distinctes, bien qu'elles soient fondamentalement indissociables. Enlever les visages, le vase disparaît, et réciproquement enlever le vase et les visages n'existent plus. Dans mon travail d'éducateur en milieu naturel, c'est le développement de ce sentiment d'appartenance et réciprocité que je vise au sujet de la relation personne-nature.

Le contenant : dans ce schéma, A et B représentent chacun des deux visages face à face. Le vase représente l'idée de contenant, un aspect auquel on a référé quelques fois dans notre sous-groupe. Le visage côté B représente ce qu'il est et ce qu'il fait pour contribuer à faire exister ce contenant, par exemple, ses relances et son adressage. Le visage côté A représente ce qu'il est et ce qu'il fait pour contribuer à faire exister ce contenant, par exemple, la visée à vide comme un des actes mentaux associés au ressouvenir.

Le contenu : le contenu, le thème du ressouvenir, est ce qui est dans le contenant. Au moment de l'éveil du ressouvenir, le contenu est « non visible », d'ailleurs autant pour A que pour B. Pour B, cela va de soi car quand A est dans l'éveil du ressouvenir, celui-ci peut certainement tourner son attention vers un contenu, d'abord sans verbalisation. Pour A, au moment de l'éveil du ressouvenir, il est seul à savoir ce qu'il y a dans le vase. Ou peut-être même pas encore, puisque c'est vers le pré réfléchi qu'est orientée à ce moment-là l'attention de A. La visée à vide se passerait au moment où le contenant est en place, mais vide de contenu pour le moment.

Le rapport entre contenant et contenu : au sujet du lien entre le contenant et le contenu, je me suis demandé s'il était juste d'étudier un thème comme celui du ressouvenir, dans la perspective en première personne et au cœur de la subjectivité, sans tenir compte du contenu. En quoi et comment le contenu d'une évocation, au sens de ce que A prend comme thème dans un entretien, influence-t-il l'éveil du ressouvenir, son maintien en prise, et toute la suite de ce qui se passe dans un entretien, par exemple, la verbalisation en présence d'un B ?

Le schéma vase et visages suppose que le contenant (le ressouvenir) puisse exister dans le réel indépendamment du contenu. J'ai le sentiment que le contenu façonne tout autant le contenant. Quand A, dans le moment de l'éveil du ressouvenir, commence à « recevoir » le contenu jusqu'alors non-conscient, ce dont il prend conscience va l'amener à modifier comment il se place, par exemple, dans son rapport à B. Dans l'image, c'est le visage de A qui change, et donc le contenant qui se transforme. Une image où les visages seraient en mouvement représenterait mieux d'ailleurs le caractère dynamique, interactif et évolutif du rôle de l'intersubjectivité dans l'éveil du ressouvenir, en particulier au fur et à mesure que le contenu se présente à A.

Le rapprochement entre A et B : une condition essentielle pour qu'existe le contenant est le rapprochement de A et de B, pas un contact direct, mais à une certaine distance, distance critique, laquelle si elle est trop grande, le vase est flou, voire inexistant, laquelle si elle est trop petite, le vase ne peut recevoir un contenu. C'est le rapport à l'espace réel et virtuel : la distance physique et la distance relationnelle. Le rapport au temps a souvent été abordé dans notre sous-groupe par l'idée de rythme : l'établissement mutuel, plus ou moins rapide par exemple, du contenant intersubjectif (le vase). La co-responsabilité de A et B : dans ce schéma, en contraste à celui de la version précédente, où c'est B qui a la responsabilité principale de créer le contenant, ici cette responsabilité de l'éveil du ressouvenir est attribuée autant à A qu'à B. B peut être expert en tant que B, et dans un rapport humain plus que positif face à A, si ce A se retire (éloignement d'un visage dans le figure) le contenant n'existe plus. Et réciproquement, dans son rapprochement, son engagement dans l'entretien, A devient partenaire de B, lequel peut avoir ses limites techniques ou existentielles face à ce que A est sur le point de laisser revenir. On peut aussi pousser cette idée au point où A aide autant B que B aide A. On entend souvent l'éducateur dire qu'il reçoit autant qu'il donne. À ce niveau de sens, qu'on identifie parfois comme le niveau existentiel, un entretien d'explicitation peut-être vue comme la rencontre de deux personnes en développement, bien qu'une d'entre elle soit en position A et l'autre en position B.

Ancrage dans mon vécu : cette schématisation me semble représenter moins mon vécu actuel en tant que B, que celui que je souhaite explorer dans mes prochains entretiens. Cette façon de me positionner en rapport avec A, comme partenaire dans la co-constitution de cet espace d'éveil du ressouvenir (le vase), m'interpelle alors que je me voyais plus « accessoire », plus extérieur face au vécu de A. Et puis, cette idée de l'importance du contenu de l'évocation dans cette dynamique intersubjective me

semble une piste intéressante à étudier.

Voilà juxtaposées les réflexions des membres du groupes II. Peut-être la discussion du prochain séminaire permettra-t-elle d'avancer vers plus de synthèse ?...

Paru dans Expliciter 62, novembre 2005

Autoportrait d'une co-chercheuse à St Eble

2004

Mireille Snoeckx

Je n'ai pas écrit tout de suite après St Eble. Le tourbillon de la vie sans doute qui nous reprend dès notre retour et que j'ai souvent signalé. Mais aussi comme un sentiment d'une nécessité d'un regard sur moi-même avant de tenter l'aventure d'un compte-rendu de groupe. En même temps, la conviction qu'un travail sur soi, sur ce qui s'était passé à St Eble pour moi, pouvait permettre de comprendre un peu plus l'activité de co-chercheurs, mais aussi le thème qui nous réunissait. J'ai donc laissé traîner cette nécessité, ne trouvant jamais un moment pour laisser venir quelques mots sur l'écran, juste l'idée d'un Autoportrait⁶⁶ comme musique de fond dans ma vie quotidienne.

Ce que je sais : le temps chronologique n'est pas l'élément structurant du portrait, c'est plutôt par touches qu'il s'agit de procéder. À la manière d'un peintre impressionniste. Il me semble qu'à travers un Autoportrait, il me sera possible d'approcher des concepts fondateurs de la recherche et de re-vivre au plus près l'essence même de la démarche. Ce que je ne sais pas en encore, c'est comment peindre l'Autoportrait, à partir de quoi commencer, mais, à ce moment de l'écriture, je me chuchote cette phrase de M. Duras (1993) comme elle me vient : « Si je savais d'avance ce que je vais écrire, pourquoi l'écrirais-je ? »⁶⁷.

Écriture

Après chaque entretien, A et B étaient invités à un temps d'écriture. En effet, dans le dispositif proposé cette année, chaque entretien se terminait sans qu'il y ait d'échanges et de commentaires entre interviewé et intervieweur sur ce qui venait de se dérouler. A et B se séparaient et prenaient une dizaine de minutes pour noter le déroulement de l'entretien selon leur point de vue, de façon à relever les éléments qui leur semblaient pertinents au thème étudié. L'intention étant de garder chaque expérience la plus pure possible pour que chacun puisse s'y rapporter plus tard avec le minimum d'interférence issue de commentaires, de justifications ou d'appréciations.

Je ne me suis pas posée la question de l'écriture au cours de la recherche. Ni demandé si j'allais

⁶⁶ Selon Ph. Lejeune (1998), l'autoportrait diffère de l'autobiographie car « l'autobiographie est avant tout un *récit*, qui suit dans le temps l'*histoire* d'un individu, alors que l'essai ou l'autoportrait (par exemple *La difficulté d'être*. 1947, de Jean Cocteau) sont avant tout des tentatives de synthèses, dans lesquelles le texte s'ordonne logiquement, selon une série de points de vue, ou selon les étapes d'une analyse, et non pas chronologiquement. » (p.23.)

⁶⁷ « Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrit jamais. Ce ne serait pas la peine. Écrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrit si on écrit - on ne le sait qu'après - avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante aussi. » (Duras, 1993, p.53)

pouvoir écrire, si j'allais savoir écrire, comme si, dans les tâches qui étaient proposées, les choses allaient de soi, que l'écriture et moi, nous étions suffisamment compagnes, nous cheminions suffisamment ensemble pour que nous n'ayons pas à nous questionner. Pour tout dire, je me suis glissée dans l'ensemble du dispositif proposé, préoccupée de le comprendre au moins pour débiter, étant entendu que la recherche, c'est, justement, dans notre démarche, l'émergence d'inconnues.

Lorsque je reprends mon cahier de notes, je constate que le mouvement d'écriture a commencé bien avant la consigne enchâssée dans le dispositif. J'ai d'abord écrit ce que j'entendais, ce que je comprenais du projet, et, d'emblée dans le mouvement d'écriture, j'ai souligné ou entouré certains mots ou groupes de mots. Ainsi, déjà, à l'écoute du discours de Pierre, il y a une mise en ordre des idées exposées, par une mise en page, des flèches, des retraits, comme si la trace écrite reconfigurait le discours pour en faire un objet sur lequel je pouvais revenir, une matérialité que je pouvais reprendre, si nécessaire. Ce qui attire ainsi mon attention lorsque je reprends le cahier, c'est combien l'écriture a belle allure, comme elle paraît structurée, structurante, comment elle met en évidence le thème entremêlé qui nous fera sans cesse osciller entre *le geste même de l'évocation*, son amorce, la mise au travail, comment ça mène, comment je me défends, comment je réagis aux mots *et sa dimension de relation à l'autre et à moi-même*, c'est-à-dire **le rôle de l'intersubjectivité dans l'évocation**. Pour approcher le geste d'évocation, la dimension de relation est à considérer, non pas seulement en tant que telle, mais parce qu'elle permet de décliner les variations du geste, et par-là même de le décrire et le désigner.

Si je tourne les pages, je vais retrouver cette écriture structurante, mais qui se dessine autrement, selon qu'elle rapporte nos échanges en sous-groupe, selon qu'elle archive les « modèles » que nous avons construits. Cependant, à chaque fois, l'écriture n'est pas éclairante d'emblée, mais c'est la forme qu'elle a prise dans l'espace de la page, ses marques particulières, dessins, nuages, flèches, c'est la forme qui configure ma lecture, mes re-lectures, c'est la forme qui me permet de prendre pied dans le texte et dans l'usage des mots.

Il y aussi une *autre* écriture dans le cahier, une écriture qui s'étale, ou plutôt qui hache l'horizon de certaines pages, l'écriture de l'après-coup, celle d'après les entretiens. Elle court, elle court, mais elle n'a pas la même allure selon les différents entretiens, selon aussi que j'ai été B ou A. Lorsque je suis B, elle souligne la fatigue d'un entretien à l'autre, mais aussi les vibrations émotives, mon sentiment de maladresse, mes inquiétudes, ma fragilité. Elle tremble. La ligne d'écriture est plus haute, moins retenue, plus nerveuse. Lorsque je suis A, l'écriture danse comme si elle voulait capter et « rapter » ce qui s'est passé. Elle a l'air de s'échapper et de courir sur le papier, ou encore, elle se fait aussi absente. J'ai laissé un espace vide après un des entretiens. Jeter mon vécu de A dans le vagabondage de mon écriture, là, tout de suite ne m'est pas possible pour cet entretien. Je n'ai pas osé abandonner les mots, les laisser s'étaler, de peur de les relire ou qu'ils soient lus. Je me dis que j'y reviendrais. L'espace est toujours vide aujourd'hui. L'espace vide correspond à un vécu de référence, lié à l'écriture, un papier plié dans ma boîte aux lettres à l'université, un papier rose que je n'avais pas lu tout de suite lorsque mes doigts l'avaient attrapé. Un papier de petit bonheur mais dont j'avais peur qu'il soit une étincelle de souffrance, et dont je retardais la prise de connaissance au moment où je le vivais la première fois, et que je diffère encore aujourd'hui, un vécu dont la trace est inscrite par l'absence de mots et de figures. Il y a ainsi comme une répétition, une analogie dans la signification du vécu, du ressouvenir et du mouvement d'écriture.

L'écriture n'est donc pas seulement une trace de pensée, elle est aussi, dans la manière dont je la vis, un autre moi-même, une forme vivante de moi. Elle est à considérer dans ses différentes variations pour comprendre *qui* cherchait, *qui* était sujet, *qui* était là à St Eble, et comment cela pouvait nuancer la constitution des données de notre recherche.

À l'aube de la seconde journée, je prends d'abord la question de Pierre, « Comment vous avez écrit », comme une question technique. Elle me renvoie, à ce moment-là, à mon oubli de l'autre face aux éventuels problèmes d'écriture, donc à une certaine incompétence de ma part en tant que co-chercheur. Elle me plonge aujourd'hui dans la question de la place de l'écriture dans la recherche, sa

signification, sa « signifiante »⁶⁸, dans l'instant, dans l'après-coup, dans l'analyse. Je comprends mieux mon obsession Journal, mes désirs correspondance, mon attention à faire pratiquer de l'écriture, sous n'importe quelle forme, pour les étudiants. L'idée première me semblait : de l'écrit à tout prix, comme bagage, comme mémoire, comme pensée. J'entrevois, aujourd'hui, que la forme de l'écrit est une dimension de la recherche dans sa forme même, dans sa modalité d'expression, pas uniquement dans sa modalité de contenu. L'écriture est un indice, une partie constituante de la recherche et la comprendre et l'analyser, pas seulement dans son contenu, le produit, mais dans sa production, le mouvement de pensée subjective, me paraît une dimension nodale pour une démarche de recherche en première personne.

Être B d'abord.

Le dispositif proposé par Pierre cassait le lien A et B habituel pour mieux s'en distancer, pour mieux l'approcher, pour le considérer d'un point de vue plus analytique. Encore un coup de la réduction.

Dans une approche en première personne, c'est A qui est important. C'est sur la position de A, les actes de A que se centre l'analyse. Lui seul détient le savoir de ce qu'il a vécu, que ce soit la tessiture de la situation de référence ou la perception de l'accompagnement de B. Ainsi, avec ce dispositif, Pierre inscrivait notre démarche dans la psycho phénoménologie certes, mais il imprimait aussi des effets méthodologiques sur le déroulement de la recherche. D'emblée, la coupure entre A et B a été relevée comme un clivage : nous sommes restés les B, même quand nous sommes devenus A, comme si la première attribution déterminait quelque chose dans la forme de la recherche ou dans son déroulement ou encore dans la production des données du groupe. Lorsque, au cours de la première journée de travail, le groupe travaillait à pointer ce qui s'était passé pour nous, les B, les membres de l'autre groupe nous ont demandé ce que nous pouvions bien avoir à dire, puisque nous n'étions pas A. Des remarques ont fusé : « Voilà les B ». Si je prends au sérieux le pari des ethno-méthodologues qui soulignent que tout est signe et que tout groupe fonctionne dans une mise en scène de son action sociale, le dispositif de Pierre peut être considéré comme un *breaching* : c'est un type d'expérience qui consiste à se comporter de manière différente de celle pratiquée habituellement. « C'est un procédé remarquable pour faire dérailler les interactions, rendre inapplicables les routines, forcer à les mettre en question, à en chercher l'origine, le but, la valeur, la nécessité. C'est une méthode cognitive très fructueuse, qui, en bousculant la logique habituelle des idées et des comportements, permet de faire apparaître des perspectives, des horizons nouveaux, c'est-à-dire, en fin de compte de produire du sens. » (H. de Luze, 1997, p.29). Après chaque entretien d'explicitation, il y a toujours un moment de partage entre A et B. Cette année, le dispositif ne le prévoit pas et même l'interdit. : « Chaque entretien se termine sans qu'il y ait d'échanges et de commentaires entre interviewé et intervieweur sur ce qui vient de se dérouler. Quand l'entretien est déclaré fini, les protagonistes se séparent (c'est-à-dire qu'ils ne restent pas du tout côte à côte, mais changent de lieux) et prennent une dizaine de minutes pour noter le déroulement de l'entretien selon leur point de vue, et les points qui semblent pertinents au thème étudié ». (Vermersch, 2004). Cette rupture dans notre pratique habituelle est un élément important dans la production des données. Elle aura des répercussions sur la conduite des personnes (tous ne pourront s'y conformer et beaucoup auront besoin d'un « après partage »), ce qui souligne la nécessité des retours en recherche, mais surligne la relation intersubjective spécifique à l'œuvre dans l'entretien d'explicitation. De même, mais étais-je en mesure de bien le comprendre à ce moment-là, cette rupture s'est révélée un élément méthodologique déterminant, pour mieux approcher la description du geste d'évocation, en apprécier les difficultés et les composantes, dans une focalisation de la présence à soi, de soi dans son rapport avec l'acte même d'évocation.

Une des grandes difficultés sera, pour nous, de ne pas «être piégés» par la relation intersubjective et de tenter d'approcher le geste de l'évocation dans le cadre de la dimension intersubjective. En effet, notre premier mouvement, c'est de repérer ce que l'autre, ce que les paroles de l'autre ont provoqué en

⁶⁸ Signifiante ... Je la distingue de signification dans le sens que la signification d'un mot est largement partagée par une communauté, avec son histoire certes, ses nuances, ses différentes déclinaisons. Quant à « signifiante », c'est ce qu'un individu comprend, non pas seulement du mot en lui-même, mais de l'activité, du vécu de ce mot dans son existence subjective même. C'est aussi le message que le mot propose à l'individu...

nous. C'est sans aucun doute nécessaire, mais pas suffisant pour comprendre le geste d'évocation. C'est la première couche de vécu, celle qui a déterminé notre confort, notre inconfort, notre possibilité de ressouvenir, sa qualité, etc. Elle prend donc une place importante dans nos échanges et nos échanges peuvent n'explorer que cet aspect-là de la relation. La manière dont nous restituons ces effets peut nous entraîner à mettre en forme des catégories de B suffisamment bons, performants, experts, c'est-à-dire à étudier les effets de la relation à l'autre, à oublier les conditions autres que B qui facilitent ou perturbent l'évocation et à même ignorer la manière dont le geste s'effectue.

Je ne me suis pas précipitée pour être A. La plupart d'entre nous rêve et désire être A, ce que je partage. Cette possibilité d'être en contact intime avec soi dans ce qui se désigne encore comme la position de parole incarnée est une expérience si puissante, si jubilatoire, qu'elle agit, il me semble, par moments, comme une sorte de drogue. Cette connexion avec soi qui a la particularité de nous faire revivre un moment de notre passé, dans des aspects dont nous n'avons pas été nécessairement conscients au moment où nous l'avons vécu, est un trésor d'Ali Baba, et ceux qui y ont goûté souhaitent y revenir. Peut-être devrais-je taire cette ivresse des sens et de la conscience. Mais être A, c'est se connaître un peu plus, un peu mieux, cela ne veut pas dire que c'est se reconnaître beau, brillant, idéal. C'est toucher à l'essence de soi dans ses nuances, ses émotions, ses vertiges, ses connaissances. C'est aller au-delà du vécu immédiat, c'est accéder à des morceaux de soi dans sa signification d'existence profonde. Je pense en effet que chaque incursion dans le vécu nous donne des indications sur nous-mêmes, nous fait signe. À nous d'y souscrire ou non, de le reconnaître ou pas.

J'ai donc choisi d'être d'abord B. Comme le dispositif prévoyait l'obligation des deux rôles, autant commencer par celui qui me semblait le moins jouissif, celui qui teintait d'inquiétude mon esprit. Je n'ai pas l'occasion de m'exercer régulièrement à des entretiens. J'utilise des gestes d'évocation dans mon quotidien professionnel, mais pour de brefs moments. Je mets en scène le geste d'attention pour des groupes d'étudiants, fais expérimenter le rapport à soi, je dirais de manière fugace, presque en contrebande. Je ne me sens pas experte et encore moins experte dans un groupe tel que le nôtre. Reconnaître une fragilité, admettre que je me charge d'attentes qui ne sont peut-être pas réelles, ou qui sont peut-être vraies, c'est aussi mettre en évidence que le contexte de la recherche a une influence sur la production des données, qu'il n'y a pas de neutralité de la recherche, et que, même si nous sommes à l'intérieur d'un groupe de proximité, se jouent aussi des images de soi et de l'autre qui peuvent affecter l'espace intersubjectif de la rencontre : « Quelles sont les images de moi que l'autre a de moi et que je ne sais pas ? Qu'est-ce que je projette, attends de l'autre ? » Deux phrases cueillies et recueillies dans mon cahier de notes... Dans ce moment où je perçois ma fragilité, mon inévitable incompétence (que sais-je de ce qui convient à l'autre ? Qui suis-je pour savoir ce qui convient à l'autre ?), dans ce moment où surgit une certaine angoisse, je me rassure de la contrainte du dispositif, avec l'idée de l'exercice et, avec le fait que ce qui compte, c'est d'être un B. Un B suffisamment bon serait tellement confortable et sécurisant ; un B, même maladroit, permettra de faire saillir certaines composantes qui pourraient passer inaperçues. Je lâche donc le sentiment de performance et prends note de la consigne : un moment court dont on a envie de parler, des choses récentes, faire explorer toutes les facettes du vécu, les actes cognitifs, les mouvements affectifs, la corporéité, la sensorialité.

Ce dont je me rends compte, c'est que, toute la partie *Remplissement conceptuel*, la première étape de notre travail de recherche, cette partie qui a précédé le moment de la consigne, semble s'évanouir pour moi. Est-ce à dire qu'elle ne va pas teinter la démarche ? En tout cas, la page si bien structurée disparaît. J'ai l'attention mobilisée par mon devoir d'être B.

Je me retrouve avec le projet de trois entretiens. Qui prendre comme A ? Je me dis que je vais jouer le jeu, prendre le A qui viendra, celui qui sera libre au moment du changement. C'est important de relever que ce n'est pas aussi simple que cela. Comme, pour le déroulement des entretiens, j'ai choisi la véranda, j'aurai l'occasion de percevoir quelques conduites autour du point café qui peuvent laisser accroire des recherches de personnes particulières, des stratégies d'évitement, peut-être. D'ailleurs, lorsqu'il s'agira d'aller à la recherche d'un B, je pourrai constater qu'il n'y avait que des A à la pause café... Où étaient les B ? Plusieurs membres de notre groupe, le deuxième jour, au moins trois, n'auront que deux entretiens.

N'empêche, je suis heureuse de commencer avec un A que je connais pour mon premier entretien. Sa disponibilité me permet de suspendre l'angoisse en toile de fond. Ma peur surgit dans un rire, au

moment de mon premier essai de contrat et de consigne. C'est tellement inhabituel. Je remarque que j'ai à me défaire de ce qui de A m'est familier et tendre pour formuler le contrat de recherche. En même temps, je ne sais pas bien m'y prendre à faire cette chose-là. Reprendre ensemble ce pourquoi nous sommes là, me rassure, me glisse dans la tâche et dans l'entretien. Il m'apparaît que nous avons à installer une position et une posture de B, c'est sans doute une évidence, mais que, pour moi, elle se décline différemment selon que je connais peu, moins ou pas la personne de A, et surtout, que cette déclinaison est aussi à nuancer selon le contexte et les intentions de l'entretien. Là aussi, cela peut sembler une évidence, mais, au moment du FAIRE, ce qui est venu, c'est une certaine peur, une maladresse et en même temps une confiance en l'autre. Pas une analyse des conditions des possibles de l'entretien. Si j'ai un conseil à me donner, c'est de ne pas me précipiter pour commencer, de prendre le temps d'installer un Moi expliciteur.

Qu'est-ce que je cherche à faire comme B ? Je me suis donnée comme obligation de faire effectuer au moins « une visée à vide » au cours de l'entretien, d'accompagner A du mieux que je peux, de laisser un moment pour terminer. Ce qui va me surprendre, c'est de repérer que les A ont des attentes par rapport à moi, notamment sur le choix du passage à approfondir, voire sur la situation elle-même. Un de mes A me demande l'autorisation d'explorer une situation connue car « Il ne veut pas m'embêter avec l'histoire de... » ; un autre de mes A m'invite à donner mon avis sur le moment à explorer. Je le renvoie d'abord à son choix puis lâche prise et lui propose une séquence spécifique, ce qui lui convient. Si j'ai accepté de donner mon avis, c'est parce que j'ai eu l'impression que A me considérait comme partenaire dans la recherche.

Ce que je remarque aussi, c'est que je regarde peu mes A, que je les écoute plutôt « de manière kinesthésique » ; c'est sans doute ennuyeux pour la reprise des gestes ; pourtant je peux tout de même les reprendre avec l'une d'entre elles et l'accompagner sur un moment particulier. Lorsque je m'arrête un peu plus longuement sur cette manière de faire, elle me renvoie à mon expressivité habituelle. Tout dans mon corps, mon visage surtout, « appelle » l'autre à la parole, à *me* parler. Je considère que cette mobilité invitante qui facilite l'adressage est un handicap pour l'entretien d'explicitation, car elle peut perturber le rapport à soi. En quelque sorte, je me mets en veille de moi et je laisse venir une autre forme de percevoir l'autre. J'ai développé dans mon quotidien d'enseignante primaire ce qui s'apparenterait à un système de radar tridimensionnel. J'ai constaté que, dans une classe, je me sens très en sécurité, en confiance : je sais que je peux percevoir toute modification du climat, toute émotion négative ou positive, toute perturbation, tout bruit, même si je suis concentrée sur une tâche avec un groupe ou avec un enfant. Lors d'une de mes dernières interventions en classe, avec des élèves de cinq ans que je voyais pour la première fois, dans un lieu que je ne connaissais pas, j'ai pu mettre en évidence que j'installe un système de radar au niveau du dos qui balaie l'espace entre le sol et ma hauteur et qui me permet de traiter tous les événements sans avoir besoin de me retourner, de me déplacer. Là, à St Eble, la démarche d'un A est plus difficile à contenir pour moi, la fatigue émergera à la fin de l'entretien. Pour accompagner, je ne trouve rien d'autre que de répéter juste des morceaux de phrases. Cela semble faire écho, mais je me sens misérable. Lorsque mes difficultés à contenir continuent, j'essaie de mettre en place quelque chose qui ressemble au pilotage automatique que j'effectue lorsque je roule en voiture sur de longs trajets que je connais. Je fais alors corps avec la voiture, je n'ai pas à me préoccuper de la route en tant que distance. Je sais lorsqu'il s'agira de virer, de prendre une autre direction. Ce pilotage s'effectue avec le bas de mon dos. Cela allait beaucoup mieux ainsi pour moi pour la guider et l'accompagner.

Je suis sensible aux premiers contacts. Quand un de mes A s'est installé, j'ai été émue. « Une espèce d'abandon, de confiance, dans la manière de s'asseoir, de laisser son corps épouser la chaise. C'est doux. Elle me guide en annonçant comment elle va procéder. » J'ai l'impression de ne faire presque rien, de procéder par touches. Là aussi je m'inquiète. Je n'ai pas de points de repères. Je me rends compte que je ne la connais pas, comme A. Néanmoins, A chemine et prend conscience de constats que la situation choisie lui donne. L'ai-je vraiment accompagnée ?

Pendant que j'accompagne, même si je me trouve maladroite, je me sens sensible aux contenus, certes, mais surtout à la musique des mots, leur tonalité. Avec A que j'ai ressentie en abandon, je me sens à la fois dans un accompagnement léger, je suis la courbe de son cheminement, et, en même temps, je n'arrive pas à lui faire effectuer « une visée à vide ». Chaque fois que je lui propose de s'arrêter sur un

des moments qu'elle me décrit, elle refuse tranquillement et continue. Elle sait où elle veut aller. Et je n'ose y toucher. J'ai le sentiment de rester à la surface. Pourtant, en toute fin, elle constate quelque chose d'elle qui lui est familier. Elle a l'air étonnée. Parce qu'elle n'a pas été en évocation profonde et que des choses ont tout de même surgi ? Si je mets en lien le constat qu'elle formule à ce moment-là et la manière dont l'entretien s'est déroulé, j'y retrouve comme une certaine analogie, une familiarité entre le rythme et la forme de l'entretien et le message pour A. N'empêche, ça bouge à l'intérieur de moi, un maelström de douceur, d'incertitudes, d'incompétences et de satisfaction d'être arrivée au bout de trois entretiens, comme le dispositif le prévoyait.

Hyperadaptabilité.

Peut-être commencer par dire en quoi ce concept est signifiant pour moi. Je l'ai rencontré au début de l'été dans un travail d'étudiant. Il m'a percuté de plein fouet en mettant un mot sur certains aspects de moi que je ne comprenais pas vraiment. Dans un de leurs travaux de synthèse pour la certification, les étudiantes relatent une situation qu'elles vont analyser : À propos d'une enfant au vécu traumatique et qui vient d'intégrer une nouvelle école, le psychiatre qui accompagne l'équipe conclut la séance par une phrase choc : « Julie est une enfant hyperadaptée. ». Il explique à l'assemblée en quoi Julie utilise l'adaptation comme mécanisme de survie. « Elle fait une dissociation totale entre son passé traumatique et son quotidien. On a tendance à sous estimer le pouvoir dissociatif des enfants. »

En quoi le concept d'hyperadaptation est-il à évoquer ? À mon sens, parce qu'il imprime une tonalité à certaines conduites, qu'il se décline aussi dans son versant ordinaire. Chaque individu s'adapte au milieu dans lequel il évolue, s'adapte à la situation. Dans quelle mesure l'adaptation, voire l'hyperadaptation, a-t-elle une influence dans le cadre d'une recherche ?

Pour moi, ici, sans nul doute, j'ai été, en tant que B, dans un respect extrême des consignes. Trois entretiens, alors je fais trois entretiens. Pourtant, j'ai hésité à faire un troisième entretien. La fatigue était là, mais il me semblait que l'intérêt du dispositif, c'était justement les entretiens successifs dans une même posture. Il y a, de ma part, une « facilité » à expérimenter les consignes comme elles sont proposées. Du moins, comme je les ai comprises. Je remarque aussi que le temps a été une dimension qui a retenu mon attention. J'ai été préoccupée par le temps. Je voulais avoir un moment, à chaque fin d'entretien, pour signifier que nous allions terminer. Alors, j'avais toujours une vigilance sur le temps qui passait. Sans doute, dans ces instants-là, suis-je peut-être plus attentive au dispositif qu'à la personne. Ce qui affecte mon rôle de B et la perception que l'interviewé va en avoir. Le rapport au temps dans le dispositif expérimental m'a effleuré aussi en tant que A : Lorsqu'un des B, après un long moment à explorer une situation me demande de choisir un moment particulier, j'ai d'abord un mouvement de surprise (Nous allons dépasser le temps), puis je me rappelle que c'est le problème de B, pas le mien et je me laisse aller à sa demande. De même, je me suis séparée des B successifs après les entretiens sans difficultés, sans même me poser la question d'un plaisir ou d'une nécessité d'un partage. Cela faisait partie des contraintes du dispositif et, pour moi, ces contraintes étaient productrices de données potentielles qui peuvent échapper dans d'autres conditions de réalisation. Qu'est-ce que cette focalisation sur le respect du temps et plus largement du dispositif, provoque, pas seulement sur la manière dont j'expérimente mais sur le déroulement de nos travaux ?

Je souhaitais expérimenter trois entretiens pour que le dispositif de recherche soit respecté et efficient, qu'il s'effectue au plus près du cadre, une recherche ayant à *contrôler* certaines variables... Cela met ainsi en lumière certaines dimensions idéologiques de la recherche certes, mais aussi la nécessité de tracer le cadre et le contexte pour mieux comprendre données et résultats produits. Il me semblait qu'il était important que les participants, les co-chercheurs, aient une certaine rigueur dans leur expérimentation ou du moins, qu'ils y soient vigilants et qu'ils gardent traces des éventuelles distorsions, non pas pour être dans le respect d'une normalisation, mais pour questionner ce qui apparaît. Pendant le temps de St Eble, je n'aurais pu formuler clairement ce qui animait ce souci du respect du dispositif. Seule l'intention de m'y astreindre était présente et puissante.

Être A.

Être interviewé en techniques d'explicitation est un vrai bonheur, une occasion de rapport à soi d'une telle densité qu'il n'est pas possible de laisser s'échapper cette expérience. Je pratique l'auto explicitation. J'en mesure la qualité et la richesse. Pourtant, quel confort d'être dans un lien de

dépendance, selon Winnicott (1969). En effet, celui-ci considère que la santé mentale d'un individu dépend de la qualité des soins dont il a été entouré dans sa prime enfance. Cette qualité des soins est notamment déterminante dans la constitution du Moi. Elle se construit dans une combinaison de facteurs que Winnicott nomme *Préoccupation maternelle primaire*, *fonction de miroir* et *holding*. Le premier facteur consiste en une capacité d'empathie qui permet à la mère d'atteindre un degré de sensibilité non seulement pour savoir de quoi le nourrisson a besoin, mais aussi la capacité de se détacher ou de renoncer à certains de ses intérêts personnels afin de les diriger vers l'enfant. Cette *Préoccupation maternelle primaire* permet à l'enfant de se sentir dans « *un sentiment continu d'exister suffisant* », ce qui conditionne le début de la structuration du Moi. De même, la mère joue un rôle de *miroir* pour l'enfant, que Winnicott désigne par « *relation au moi* » (*ego-relatedness*), relation que le Moi entretient avec lui-même. Ainsi l'enfant se voit en quelque sorte en reflet dans le visage maternel, pour autant que la mère réponde au regard de l'enfant et qu'elle ne soit pas enfermée dans ses propres états émotionnels ou ses propres défenses. L'enfant peut ainsi se détacher progressivement de l'état de fusion symbiotique, de différencier le non-Moi du Moi et se constituer comme personne. Le troisième facteur environnemental que Winnicott aborde pour faciliter la maturation du Moi, c'est *le holding*, c'est-à-dire la façon dont l'enfant est porté. Le *holding* joue une fonction de protection contre toutes les expériences angoissantes qui sont ressenties dès la naissance, qu'elles soient physiologiques, sensorielles ou qu'elles concernent le vécu psychique du corps (angoisse de morcellement). Le *holding* comporte également toute la routine des soins quotidiens, la manière dont il est traité, manipulé, soigné, le *handling* qui fonde le Moi corporel. Ainsi, Winnicott met en évidence trois processus qui contribuent à la constitution du Moi et qui permettent à l'enfant d'accéder à « la capacité d'être seul » : « le processus d'« *intégration* » qui conduit l'enfant à un état d'unité. C'est la constitution du Moi et du self⁶⁹, conséquence du « *holding* » ; le deuxième processus est la « *personnalisation* » ou « *interrelation psychosomatique* », c'est-à-dire l'installation de la psyché dans le soma et le développement du fonctionnement mental. Ce sont les effets du « *handling* » ; le troisième processus concerne l'édification des *premières relations objectales* qui aboutit à la capacité d'utiliser l'objet. Il est déterminé par la façon dont l'environnement présente la réalité extérieure à l'enfant. » (Goise B. p.82)

Si je m'arrête un moment sur ce concept de dépendance, c'est que nous avons eu l'occasion de pointer une dimension de l'entretien d'explicitation qui relèverait des observations et théorisations de Winnicott. Nous avons pu observer que se tisse entre A et B quelque chose d'analogue au « *holding* ». En effet, lorsque la relation est installée, il semble que B, dans sa fonction de contenant, joue un rôle de protection contre les perturbations de l'environnement qui pourraient faire obstacle à la relation de B à lui-même : la bulle (St Eble 2002). Avec certains duos, c'était manifeste. L'irritation qui apparaissait sur A apparaissait sur B qui, alors, visiblement protégeait A des perturbations des observateurs dans cet exemple. De même, j'ai pu constater, pour de nombreux A et de B, une nécessité de relation de type fusionnel dans l'entretien et, à la fin de l'entretien, un besoin vital d'échanges de l'ordre de l'intimité, avant toute mise en commun que ce soit avec les sous-groupes ou le collectif (notamment St Eble 2002, premières émergences du concept de *holding*). Est-ce seulement de l'ordre du passage d'un temps à un autre, c'est-à-dire la nécessité de délier la relation pour reprendre contact avec le monde ? Sans doute, mais il me semble qu'il y a une dimension plus archaïque qui est en jeu et qui prend sa source dans les premières relations à la mère. Si cette hypothèse est plausible, sans pour autant qu'elle clôtüre l'ensemble des dimensions mises en œuvre et/ou réactivées par l'entretien d'explicitation, une des difficultés à entrer en contact avec soi-même, donc avec le ressouvenir présentifié, pourrait trouver naissance dans des distorsions liées soit à l'effet miroir de la mère, soit au *holding*. En effet, cette fonction de protection et d'apaisement de la mère, comme elle est une des conditions environnementales de la constitution de soi de l'enfant, est sans doute un élément facilitant ou non l'accès au ressouvenir. Ce concept de *holding* me revient lorsque je suis A, non pas en tant que concept, mais comme quelque chose de l'ordre de l'ineffable qui, difficile de trouver des mots qui conviennent, qui m'assure d'emblée une position confortable, il me semble, quel que soit B, au départ.

⁶⁹ Lorsque le Moi devient une unité différenciée de l'extérieur, Winnicott lui donne le nom de « *self* ». C'est une représentation qui n'existe pas en tant que telle au début de la vie. C'est le Moi en tant que personne constituée de ses parties. C'est donc le Moi maturé.

On dirait, et c'est ce qui correspond le mieux, que je plonge dans le vide avec la certitude d'être tenue, rattrapée. C'est très fugitif. Cette certitude vient au moment de la plongée vers le ressouvenir. Avant, avant, il y a le choix de la situation.

Très vite, dès la première session de la formation de base, l'hypothèse que l'action **est** significative de la personne s'est progressivement imposée à ma conscience. En effet, lors de l'exercice de fragmentation, j'ai obstinément voulu obliger A à entreprendre cette opération à chaque verbe. L'action choisie qui répondait à la consigne « décrire quelque chose que vous faites régulièrement » me paraissait d'une banalité évidente dans sa quotidienneté. Mais A résistait farouchement à mes entreprises d'exercice et si je percevais quelque jouissance chez A, je n'en avais cure, toute à mes questions de fragmentation ! Pierre, appelé à la rescousse, me dit tranquillement : « Écoute ce qu'elle te dit. » De même, lorsqu'il s'agissait de choisir une situation, comme A, j'étais quelquefois stressée, quoi prendre, que dire ? Cela me mettait dans un tel état de confusion que rien ne venait..., ce qui fait que, lorsque quelque chose apparaissait, je le prenais pour pouvoir au moins faire l'exercice ! À chaque fois, ce choix de la dernière chance laissait des traces de satisfaction ou de compréhension... Je me suis ainsi préoccupée de moins en moins de préparer la situation que j'aurais à décrire. Je laissais venir. Le St Eble 2001 sur les récits fut un choc profond pour moi, un événement dans ma compréhension du *laisser venir*. Bernard Honoré (2005), lorsqu'il présente la philosophie de la résonance et parle de son itinéraire de vie, insiste sur l'importance de la phénoménologie pour lui, et indique que celle-ci lui a permis « de mettre entre parenthèses tout ce que je sais pour laisser venir ce qu'il y a à venir ».

En effet, à chaque entretien sur le récit produit, nous avons pu dégager quelques principes fondamentaux sur ce qui se passe lorsque *Je* raconte et mettre en évidence les différences avec expliciter un vécu (Snoeckx M., 2001). De même la production de connaissance dans le récit est à approfondir. Connaissance sur soi. Connaissance sur quelque chose. En effet, nous avons constaté que le sujet se trouve dans une situation dans laquelle il maîtrise le discours, qu'il effectue un contrôle social plus ou moins vigilant sur ses auditeurs, sur leur intérêt, leur capacité d'écoute, ce qui le distancie, en quelque sorte, de son vécu. Il connaît son histoire. Il la met en scène, notamment en ce qui concerne le déroulement, pour mieux capter le public. Le narrateur semble ne rien apprendre de nouveau sur la situation. Cependant, après un entretien d'explicitation sur comment A s'y prend pour raconter son histoire, les A ont approché, à des degrés divers, la signification profonde de leur récit. Chaque récit avait une importance pour le narrateur. Peut-être y a-t-il aussi à différencier les récits provoqués pour la recherche, pour une analyse de pratiques et les récits produits au cours des conversations ordinaires. Le statut de la connaissance n'est sans doute pas équivalent, mais je fais l'hypothèse que, dans toutes ces catégories, les personnes disent quelque chose d'elles-mêmes. Que ce quelque chose soit déjà formulé, voulu ou pas, ou que ce quelque chose soit encore non conscient. L'autre volet concerne la prise de conscience. Il n'est pas sûr que le récit soit suffisant pour mettre le processus à jour pour le sujet lui-même. Bref, le récit permet de dire, mais il n'est pas sûr qu'il soit nécessairement entendu, du fait de son usage courant. Tant mieux, car si, à chaque histoire que nous racontons, nous mesurons à chaque fois les enjeux possibles, sans doute serions-nous bien silencieux... » Ainsi, pour moi, chaque situation qui vient à la conscience a une signification, est un message pour moi, participe de ma compréhension de moi-même.

Je me laisse donc choisir par ce qui vient. Par rapport à la consigne, « un moment court dont on a envie de parler, des choses récentes », je me sens riche de cet été en Ardèche, de tant d'événements que je me sens disponible et sereine. Je ne rencontre pas de difficultés d'accès au ressouvenir. Plusieurs B peuvent m'accompagner sans que cela perturbe mon maintien en présentification. Je pratique l'auto explicitation et je suis très rapidement en évocation. J'accède facilement aux demandes des B, même si elles m'étonnent, et, à chaque fois je découvre quelque chose d'autre, que ce soit des co-remarqués ou des remarqués secondaires. J'ai donc confiance en la catégorie B. Pourtant, je vais rencontrer des difficultés au cours d'un entretien.

Du côté du choix des situations, si je prends le temps de les regarder, je note des ressemblances, des nuances, des différences. Pour le premier entretien, deux moments apparaissent, l'un dans la forêt, l'autre à l'intérieur de la maison. Ils clignotent pareil ; j'hésite ; B prend une position plus confortable pour lui, ce qui me laisse le temps de vérifier pour moi que je suis bien et je prends alors le premier.

Pour le troisième entretien, je suis très émue, je sens trop de choses, mon expérience serrée « comme un nœud très fort ». B me demande de dire comment c'est serré et deux images du même objet, ma table de travail, apparaissent. Les deux sont belles, apaisantes. B me demande s'il y a quelque chose en moi de différent entre les deux images et je note une sensation plus lumineuse pour l'une d'entre elles et je la prends. Tout autre chose pour un autre des entretiens. Ce qui m'apparaît ne concerne pas la vie en Ardèche, mais ma boîte aux lettres à l'université. Cela me trouble. B me demande de prendre mon temps. J'attends encore qu'autre chose vienne, mais c'est le vide, du blanc ou une sorte de vent qui tourbillonne, et « Rien à faire. L'image obsédante du papier plié me revient, s'impose. » Je me dis que ce n'est pas une bonne idée. Mais il n'y en pas d'autre. Alors je la laisse venir. Pas seulement parce qu'il n'y en pas d'autre, mais parce que je pense, à ce moment-là, qu'il ne sert à rien de résister, que c'est l'occasion d'apprendre ce qui fait que je n'ai pas lu immédiatement ce papier, et je laisse venir la situation. En sourdine, du trouble toujours, une peur de réveiller des douleurs, de buter sur je ne sais quoi (Valence de fond, St Eble 2003). Je le fais quand même. J'accepte le risque. Une des ressemblances, c'est que pour les trois situations, j'accepte ce qui se présente, que j'ai un choix possible, ou que la situation s'impose. Pour deux des situations, j'ai vérifié qu'elle me convenait dans la tonalité de la consigne, pour l'une accompagnée explicitement par B qui me demande de vérifier, d'estimer pour moi-même. Pour l'autre, la tonalité renvoyée était trouble, potentiellement douloureuse, mais je l'ai néanmoins acceptée. Ma croyance que toute situation est un signe, un message, et qu'il est dommageable de ne pas tenter au moins de l'approcher.

Les deux situations avec un choix possible vont aboutir, avec des guidages différents certes, sur le sens profond de ces situations pour moi. Ce que je remarque, c'est que je *réponds* aux sollicitations de mes B, même si elles m'étonnent. Par exemple, lorsque j'ai terminé mon cheminement, B qui m'accompagne pour le premier entretien, me demande sur quoi je veux revenir. Le premier moment de surprise passé (Je me dis que le temps passe), j'accepte sa demande, et le sens profond de cette situation émerge, en final d'un geste effectué. Aucune de ses demandes, de ses questions ne me gêne, même si je ne peux pas y répondre tout de suite. Pour l'autre de mes entretiens, le guidage est différent. J'ai la sensation que B ne me laisse pas aller dans ma tendance à tout décrire. Je n'ai pas pour autant « l'impression d'être bousculée », plutôt de ressentir son accompagnement comme une caresse apaisante qui me ralentit, me fait rester. Je remarque d'autant mieux les ruptures, celles qui me conduisent dans des dimensions que je n'envisageais pas, et le mouvement régulier d'apprécier pour moi ce qui se passe. Pour la situation qui s'est « imposée », je constate que je réponds aussi aux sollicitations de B, mais qu'il s'effectue une sorte de dissociation. Je ne dis pas tout de ce qui se passe pour moi, plus particulièrement tout ce qui pourrait relever des émotions, des idées qui me traversent, liées au sentiment paradoxal joie/inquiétude à la vue et à la possession du petit papier plié. Je suis en évocation, je décris bien toutes les étapes, mais pas les différentes couches qui la constituent. C'est comme une activité souterraine, une explicitation de l'ordre du clandestin qui me permet de ne pas être séparée de moi-même et qui, en même temps, ne me met pas complètement en contact avec tout le feuilletage du vécu. Une sorte de contrôle. Lorsque je projette aujourd'hui, ce moment dans l'espace, il me semble que se joue quelque chose que nous avons identifié en 2002 comme un *isomorphisme*. Il y a comme une congruence avec le scénario initial (le V1). De la boîte aux lettres à mon bureau, je diffère l'ouverture du papier en même temps que je suis dans une espérance entremêlée d'inquiétude de le perdre, qu'il disparaisse parmi tous les autres envois. Dans la situation d'entretien, je diffère la venue des strates et non le déroulement. Cette répétition fonctionne comme une stratégie contenant qui facilite mon approche de la situation. Je ne suis, sans doute, pas en mesure d'aller à la rencontre du sens. Si je qualifie ce qui se passe dans les modalités d'accès, si l'éveil et le maintien sont présents, c'est le *développement* qui ne peut se déployer, dont je ne m'autorise pas le déploiement.

Partages

Travailler avec un groupe permanent m'a tout de suite convenu. Avancer ensemble au cours des différentes étapes. Prendre du temps pour écouter en ayant pour horizon l'idée séduisante et émouvante que nous pourrions reprendre s'il y a lieu, une parole, une situation, une idée parce que nous allons nous retrouver. Je suis une fille de la durée, de la reprise, du cheminement, de la confrontation obstinée et le dispositif m'est apparu en harmonie avec la démarche de co-recherche.

Lors de notre premier regroupement, le retour comme B, des règles de partage et de fonctionnement se

sont installées, à la fois de manière tacite, notamment dans l'attention portée à ce que chacun ait une place, et aussi de manière plus formalisée. J'ai demandé à ne pas être porte-parole du groupe, rôle que je prends très volontiers et qui m'est souvent dévolu. Mon expérience de préposée à la synthèse collective m'a montré qu'il n'est ni facile, ni judicieux de cumuler des rôles. Ce premier moment, en tant que B, nous a permis de dégager quelques idées-forces : celle d'une sorte d'autonomie de A dans le degré d'intimité qu'il autorise ou non, d'une sorte de pouvoir sur la situation d'entretien ; celle de rythme synchrone ou a-synchrone entre B et A ; celle aussi d'un sentiment de responsabilité dans la façon de recevoir ce que dit A et de limites à notre compréhension à ce qui a convenu ou non à A. Je considère ce premier partage comme déterminant dans notre réflexion. En effet, les idées-forces vont être retravaillées à la lumière de notre expérience de A et approfondies par un temps d'écriture et d'analyse.

Ce qui m'étonne en premier lieu, pour quelques-uns d'entre nous, lors du partage en tant que A, c'est une sorte de filiation entre les préoccupations et les incertitudes de B et ce que nous présentons de notre expérience de A. Mais aussi ce que nous allons qualifier de « robustesse de l'évocation ». Elle perdure malgré les dissonances ou les dysharmonies : « On avait pas réussi à faire ensemble ». Ce constat met en évidence l'importance du *contrat avec soi-même* qui piloterait en quelque sorte le contrat avec l'autre. Il réaffirme aussi le *pouvoir puissance* dans la posture de A qui consent plus ou moins à la dépendance. À chaque présentation d'expérience, le groupe fonctionne comme un A collectif. Nous explorons avec lenteur, déclinant et manipulant les phases de remplissement, d'absorption, d'amorce, de visée à vide. Ce qui me revient de ce temps-là, c'est la densité du partage.

Le troisième moment nous cueille au matin du dernier jour. Comment restituer au collectif ce que nous avons fait, là où nous en sommes ? L'une d'entre nous demande un temps d'écriture pour faire le point. À partir de la consigne, « En quoi et comment les modalités d'accès au ressouvenir sont différentes selon la manière dont on est accompagné, selon ce qu'on se fait à soi-même, selon ce qu'on fait à l'autre, selon le contexte », nous revenons, dans cet écrit personnel, pas seulement sur notre expérience individuelle de A et de B, mais aussi sur ce que nous avons questionné, confronté au cours des partages précédents. La mise en commun de ce que nous allons nommer « modélisation » est pour moi, une avancée dans notre posture de co-chercheurs car, chacun d'entre nous, même si nous ne pourrions pas faire le tour de nos écrits dans le temps imparti, participe à l'élaboration d'une compréhension des modalités d'accès au ressouvenir. Chacun intervient en écho, en complémentarité, en questionnement, en objection, du point de vue expérientiel, comme du point de vue conceptuel. C'est un temps magnifique pour moi. Il me semble toucher là la richesse même de la co-recherche. Le choix des situations retient notre attention : du léger, de l'anodin ou du signifiant ? Les propositions de curseur du plus au moins. Les idées qui fusent, les questions qui rebondissent, tout me met dans un état de tension productrice. Nous questionnons l'intentionnalité de la conscience : tout ressouvenir me fait signe, toute référence à mon passé peut être porteur d'univers. Cette idée « d'une dynamique de moi-même qui s'ouvre vers quoi je vais » me semble pertinente pour comprendre le laisser venir. J'ai listé, pour chacune des rubriques, un certain nombre d'items qui m'apparaissent influencer les modalités d'accès au ressouvenir : A et B dans la question de la rencontre avec l'autre, des attentes de l'un et de l'autre, de l'acceptation d'affecter l'autre, d'entrer dans l'intimité de la formulation ; la position de B et de A dans l'échange, statut, imaginaire, enjeux, histoire, confusion des sentiments ; pour A, le contrat avec soi-même, liberté, autonomie, puissance, dépendance, moi-même avec l'autre, négociation, complémentarité, rythme, contrôle, présence à soi, acte, contenu, déploiement ; le contexte dans ses aspects de recherche ou d'exercices ou de pratiques, de choix de situations, le laisser venir, le délibéré, le préparé. Pour moi, ils sont tous articulés dans une dynamique et dans un mouvement. Ils sont en écho avec les présentations qui sont discutées. Il y aurait à prendre en compte les mouvements et les nuances... Mais, le collectif nous appelle et St Eble se clôture. Nous nous promettons d'écrire. Et nous écrirons.

Retouche

Peindre un autoportrait peut être une entreprise interminable. À chaque reprise du tableau, une touche peut encore être posée... Une touche, à partir de ce qui était en 2004, à partir de ce que je deviens aujourd'hui dans l'écriture. Peindre cet autoportrait est une tentative pour mieux comprendre l'aventure de la co-recherche, ses caractéristiques, ses richesses, ses limites éventuelles. Pour

questionner la place de l'écriture, de la production des données, de la théorisation. Peindre un autoportrait pour continuer.

Mireille Snoeckx, novembre 2005

Bibliographie

Duras M., (1993), *Ecrire*, Paris, Folio Gallimard.

Goise B, (2001), 3ème édition, Sous la direction de, *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*, Paris, Masson.

Lejeune Ph. (1998) *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin.

Luze(de) H., (1997), *L'ethno-méthodologie*, Paris, Anthropos.

Snoeckx M., (2001) *Des récits et des hommes* in *Expliciter* n°38, 16-22

Vermersch P.,(2004), *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF

Winnicott D.W., (1969), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduit de l'anglais par Kalmanovitch J., Paris, Payot.

Winnicott D.W., (1970), *Processus de maturation chez l'enfant*, traduit de l'anglais par Kalmanovitch J., Paris, Payot.



Paru dans Expliciter 61, septembre 2005

C'est comment un moment spécifié ?

Petit écho dans la suite immédiate

de St. Eble 2005.

Maurice Legault

Un des thèmes apparus dans le cadre du travail fait à St-Eble cette année a porté sur le moment spécifié. Lors d'un retour en grand groupe, on a relevé, par exemple, la question : « C'est grand comment un moment spécifié ? ». De mon côté, la problématique en lien avec ce thème est apparue dans le tout premier entretien dans lequel j'étais en position A (interviewé). Le but des premiers entretiens effectués lors de cette mise en marche du travail était double. D'une part, il s'agissait de profiter de l'occasion qui nous est donnée à St-Eble de s'exercer à la pratique de l'entretien d'explicitation, aussi bien en position A qu'en position B (intervieweur). D'autre part, il s'agissait aussi, à partir de ces premiers entretiens, de porter attention à ce qui pouvait devenir sur place à St-Eble, mais aussi dans sa suite, tout au long de l'année, un ou des thèmes de recherche.

La proposition pour ce premier travail d'entretien en binôme était de se référer à un moment vécu au cours l'été, un moment plutôt agréable, du moins c'est la consigne que j'ai retenue. En position A, j'ai choisi de m'intéresser à la formation à l'entretien d'explicitation que je venais de donner durant quatre jours en juin et deux jours en août à des étudiants à la maîtrise et au doctorat à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Dès le début de l'entretien, il était clair pour moi que je devais d'abord choisir entre la session de travail du mois d'août et celle de juin pour en arriver éventuellement à un moment spécifié. Après avoir fait le choix de juin, ce qui est venu d'abord a été, non pas un ou des moments possibles à explorer, mais plutôt une impression et un sentiment d'aisance et d'expertise en lien avec le travail de formation à l'entretien d'explicitation. Et avec cela, une remise en contexte très claire où les participants sont devant moi en demi cercle, en particulier, en situation de retour d'exercice. Malgré l'accompagnement expert et bienveillant de mon B, il n'y a toujours pas de moment spécifié à ma portée, c'est à dire pour moi, tel retour de tel exercice, le jour 2 de la formation par exemple, en après-midi. Et mon étonnement alors d'être dans un quasi revivre du type de ce que j'éprouve habituellement dans un moment spécifié, par exemple ici, les paroles que je dis, la position sur ma chaise, l'expérience corporelle aussi, celle d'être bien assis avec une posture où je suis à la fois engagé face à eux et simultanément adossé en mode détaché. Il y a un sentiment net d'un quasi revivre, d'une présentification d'un vécu. Ce qui m'habite alors et m'étonne est le fait de m'éprouver ainsi pour la première fois en position A, en mode revécu, mais sans la référence à un moment spécifié, soit le fait de pouvoir identifier un lieu physique donné et un temps donné d'une journée donnée. Je reste donc avec cela, et mon B, fait ce qu'elle a à faire, soit de susciter par ces questions le retrouvé de cet espace-temps singulier, mais comme je n'y arrive pas, le passage à l'accueil de ce qui se passe pour moi à ce moment-là dans l'entretien. Je me laisse aller dans le contenu premier de ce vécu, mais simultanément dans de cette contradiction éprouvée, soit d'être bien là à l'UQAM, avec ces étudiants, à revivre « ce moment » de retour d'exercice et en même temps sans pouvoir le positionner à un moment donné de l'un ou l'autre de ces quatre jours de juin.

En retour d'exercice, en grand groupe, je soulève ce point sachant que cela touche un aspect fondamental de l'explicitation, à savoir que « le vécu ne peut être du vécu que dans du singulier ». Je crois que c'est à ce moment que je parle de l'idée du « revécu d'un classe de situations », soit dans

l'exemple ci-haut tous les retours d'exercices dans ce stage de formation. On fait écho à mon témoignage en disant que cet entretien avait alors peut-être été réalisé sur le registre de l'identité personnelle et professionnelle étant donné le fait qu'il était question du sentiment d'expertise dans la conduite d'une formation.

Ces deux idées, celle de classe de situations et celle du niveau identitaire m'ont intéressé, mais laissé aussi quelque peu perplexe face à ce sentiment net d'un quasi revivre du type de celui éprouvé dans l'évocation d'un moment spécifié bien indexé à un espace temps donné, mais sans pour autant pouvoir l'identifier.

Lors d'un retour subséquent en grand groupe, à la suite d'un autre travail en situation d'entretien, alors que nous revenions à nouveau sur cette question du moment spécifié, Pierre a fait une proposition au sujet de ce qui s'était peut-être produit dans mon expérience d'un quasi-revivre non spécifié. Cette proposition était tout à fait en résonance avec mon vécu. Je ne sais pas si je le dis avec justesse, mais ce que j'en ai compris c'est qu'il serait possible d'évoquer un vécu avec sa teneur de singularité, mais sans nécessairement avoir la conscience réflexive qu'il s'agit d'un moment spécifié. Je suis en évocation d'un vécu, je peux décrire, par exemple, des actes que je sais que j'ai posés, je retrouve du vécu corporel, etc. donc je suis bien là à revivre quelque chose, mais sans que je puisse dire à B que c'est tel moment de telle journée dans tel lieu. Une autre façon de penser cette problématique serait de considérer le moment donné et le lieu physique donné comme un pré supposé au sujet de ce que c'est un moment spécifié. Il s'agit ici d'une invitation à mettre parfois entre parenthèse, de suspendre ce pré supposé au sujet de la nature du moment spécifié pour se tourner vers son expérience du quasi revivre et de chercher plutôt dans ce revécu des indicateurs de la validité. « A » serait alors en quelque sorte, à son insu (à l'insu de sa pensée réflexive devrais-je dire) relié à un moment spécifié, en mode de conscience directe, mais sans pouvoir y attribuer un lieu et un temps précis. Tout se passerait alors comme si les catégories d'espace et de temps définissant habituellement un moment spécifié pouvaient dans certains cas prendre moins d'importance, au profit d'autres catégories descriptives davantage associées au présent même de l'entretien.

Il y a eu bien d'autres thèmes soulevés à St-Eble cette année, et j'aurai l'occasion de revenir sur l'un d'eux (le thème du passé-présent-futur en ede) dans un prochain article, mais ce passage de l'entretien vécu en tant que A, le premier jour à St-Eble, m'aura éveillé à cette question des pré supposés que je porte au sujet du moment spécifié, mais aussi plus largement sur tous les autres pré supposés que j'ai pu construire au fil des années, au sujet de l'explicitation, ou d'autres domaines, et qui m'ont peut-être amené, à mon insu, à me fermer à des réalités humaines complexes prêtes à apparaître là devant moi.



Paru dans Expliciter 62, novembre 2005

Un après Saint Eble 2005

Catherine Hatier

Le texte qui suit présente un moment vécu auprès d'un enfant dans mon cadre professionnel d'enseignante spécialisée, pendant lequel j'ai porté une attention particulière à être disponible à l'autre, à rester dans un « laisser venir », pour permettre au-delà des mots qui ne viennent pas, l'émergence de « quelque chose » dont cet enfant a pu se saisir.

De cet écrit, des mots résonnent comme la confiance envers ce que l'autre peut venir déposer, envers des certitudes construites à partir d'expériences en première personne. Je pense ici à ce qui m'est apparu à Saint Eble que je découvrais pour la première fois, en termes de « graines » à faire émerger, d'attention à se rendre sensible à des « saillances » pas encore développées, à contenir, à maintenir une ouverture... C'est sans doute le sens que je donne à cela qui devient porteur et permet que soit possible ce qui se passe ici. Pour cela, je tiens ici à remercier Pierre et ceux qui m'ont permis de vivre à Saint Eble de précieuses expériences, qui me permettent aujourd'hui de m'en ressaisir pour en faire « quelque chose » et continuer à avancer. Merci.



Jean a huit ans. En complète rupture avec les apprentissages, il vient d'être orienté en Classe d'Intégration Scolaire.

Lorsque je le rencontre pour la première fois dans le cadre de mon travail d'enseignante spécialisée dans un Centre Médico-Psycho-Pédagogique, Jean est dit, sur le plan de sa scolarité, en échec. Je suis alors sensible à un frêle « émerveillement » que je perçois lors d'une tâche réussie, et qui vient ébranler le discours extérieur à lui, discours rempli de certitudes négatives le concernant.

C'est sur cette idée de chercher à élaborer un accès « autorisable » et possible pour lui à son propre apprentissage, qu'un « accompagnement » lui est proposé.

Ce mardi là, comme tous les mardis à 16H30, j'attends Jean. Je sais qu'il va arriver avec son papa, qu'il montera les deux étages, dès que la secrétaire lui aura proposé de le faire.

La porte de mon bureau est entrouverte. Ses pas qui résonnent dans le couloir me font l'imaginer appuyé sur la rampe d'escalier comme il aime à le faire, regardant vers le bas. Petit à petit, le bruit qui se rapproche se fait plus discret. Jean a-t-il franchi la porte du couloir, est-il là juste derrière la porte? Je ne sais pas.

Jean vient d'arriver, je l'accueille, l'invite à rentrer et ferme la porte.

Jean s'assoit en face de moi, une table nous sépare. Il n'ôte pas son manteau, son regard se fige

rapidement sur un meuble (l'étagère), pas un geste, pas une intention de quelque chose, rien ne se passe en apparence. Du moins, il n'y a rien que je ne perçoive qui vienne dire que quelque chose se passe. Rien n'est accessible pour moi, rien ne se donne à voir, tout semble être ailleurs.

Ce rien de ce qui ne se donne à voir, ce tout qui semble se situer ailleurs va durer les 45 minutes de la séance. Un temps où rien ne vient transparaître d'une demande à l'autre, mais qui laisse seulement venir s'installer une impression étrange de ne pas exister pour l'autre.

J'aurais pu ignorer voire rejeter « cette place » embarrassante qui me renvoie à une non maîtrise.

Le caractère « inconfortable » voire insupportable de ce qui se passe à cet instant pour moi, aurait pu alors faire rapidement dévier la situation, si je ne m'étais autorisée à mettre de côté mon propre « embarras » pour laisser advenir quelque chose d'autre, un quelque chose d'imprévisible mais d'éventuellement saisissable par et pour Jean. Pour une fois peut-être, c'est sa propre inexistence pour l'autre qu'il me renvoie et que je prends en pleine face assez violemment. Et si je n'existais pas !

Ce temps, où l'impression envahissante de ne pas exister :

- va pouvoir être entendu parce que du côté de celui qui écoute, il y a une vigilance à se rendre disponible pour l'autre en acceptant de « lâcher » ses propres attentes qui ne sont pas si évidemment partageables (!),

- va pouvoir être saisi par celui qui en est le détenteur et rendre un possible à venir par le sens qui lui revient.

Ce moment où je me trouve dans cette situation « vertigineuse », m'amène à me glisser dans une attitude de « mise entre parenthèses », portée par la confiance que j'adresse alors à l'autre, avec la croyance que ce moment peut devenir propice à l'émergence d'un sens pour lui. Jean devient celui qui va pouvoir se saisir de ce qui se passe pour lui à cet instant. Un vide porteur de sens dans lequel quelque chose va peut-être émerger.

La séance suivante, j'ai ouvert la porte laissée fermée, en réponse à Jean qui fébrilement manifestait sa présence derrière, rendant par ce geste, l'accès « autorisable ».

Et puis, la fois suivante, c'est Jean lui-même qui a ouvert la porte restée fermée, lorsque je l'ai invité à le faire, rendant ainsi l'accès possible pour lui.

Aujourd'hui, pour Jean, « quelque chose » autour de l'élaboration de son propre apprentissage peut se penser.

Paru dans *Expliciter* 64, mars 2006

Compte rendu d'une expérience au séminaire de Saint Eble août 2005

Joëlle Crozier et Maurice Lamy

Au cours de la dizaine d'heures qui ont amorcé le Séminaire de Saint Eble 2005, sont apparues plusieurs pistes de travail. Suite à ce temps de définition un travail expérientiel est entrepris le vendredi après-midi.

Il s'agit de mener une série d'entretiens entre "un A" et "un B" permettant de mettre en œuvre une ou plusieurs de ces pistes. Dans le temps de cet atelier les 2 "co-chercheurs" décident de travailler sur trois de ces pistes :

Les objectifs partagés :

- travailler sur "rester"⁷⁰ ;
- vigilance sur "le contrat d'attelage"⁷¹, installé par B en début d'entretien et constamment réactivé et régulé durant tout l'entretien par les 2 parties (A et B)
- une condition est négociée : dans la mesure du possible A s'attachera à choisir une situation à propos de laquelle il est en recherche de sens et/ou d'informations. Ce que nous avons appelé, peut-être à tort, une "graine"⁷².
- également, mais cet objectif n'a pas été défini au préalable, un autre point est apparu au cours des situations d'entretiens comme intéressant à préciser : celui de la nécessité pour A comme pour B, qui s'est faite jour dans le déroulement, de travailler sur un nouveau moment qui allait permettre d'approfondir et de clarifier l'objet de recherche de A pris dans la situation principale d'entretien. Et cela dans chacune des situations respectives de Joëlle en A et de Maurice en A.

Méthodologie de présentation du compte-rendu ci-après :

Dans l'organisation proposée ci-dessous, chacun des 2 temps d'entretien (où l'un est A l'autre est B et inversement), est présenté à partir de l'analyse menée a posteriori par les deux chercheurs.

Les points mis en évidence sont illustrés par des fragments d'entretien :

- les relances de B sont en "caractères droits" ;
- les réponses de A sont "en italique".
- les commentaires, remarques et discussions sont en "Arial"

I) Premier temps : Joëlle est A, Maurice est B.

La situation choisie par A (Joëlle) est définie par elle-même comme "anodine" : "*Comprendre comment j'ai passé la porte...*"

⁷⁰ Il s'agit d'aider A à suspendre son évocation d'un moment bien précis, donc de l'aider à "rester" le plus possible sur ce moment (ou cette action) spécifié, afin de laisser venir le maximum d'informations de son expérience (remplissement).

⁷¹ ²Dans l'entretien, comme dans un attelage, chacun amène sa "force". A et B "s'attellent" à une tâche commune, il s'agit donc tout au long de l'entretien, de se mettre d'accord sur les buts, les moyens utilisés.

⁷² A cherche quelque chose mais ne sait pas ce qu'il cherche. C'est comme si le sens était là juste sous forme d'une graine. Cf. Vermersch, présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de M. Richir, *Expliciter* 60.

B met en place le "contrat d'attelage" et un nouvel objectif de travail apparaît : travailler sur les "graines".

1-B – **Maurice** - Tu es bien sur une situation où tu cherches quelque chose à élucider ?

2-A – **Joëlle** - *C'est ça qu'il faut que je voie parce que tu vois là a priori la situation est anodine mais qu'est-ce que je cherche dans cette situation, j'en sais rien.*

3-B – Bon, eh bien on verra

4-A – *C'est peut-être le moyen d'expérimenter effectivement...*

5-B – Oui, ok. Donc on travaille aussi sur les graines, en même temps.

6-A- *Oui*

B invite A à délimiter la situation et à faire un rappel chronologique des actions :

7-B – Bon. Si tu en es d'accord, Joëlle, je vais te demander d'évoquer comme ça, de revenir rapidement sur l'ensemble de la situation afin qu'on puisse peut-être choisir justement ou une graine ou un moment spécifié.

8- A – *Oui. Donc il s'agit de cet été lorsque nous sommes allés en Italie, nous avons réservé un petit gîte rural et nous sommes arrivés à ce gîte et le portail était fermé donc il y avait un interphone et je devais donc, en italien, faire en sorte que l'on ouvre le portail ; donc c'est cette situation là si tu veux. Alors il y a aussi le passage de la porte... j'arrive pas bien à la cibler la situation...*

9- B – C'est pas grave, essaie un petit peu de voir l'ensemble de la situation pour que je comprenne de quoi il s'agit.

10- A – *Je vais te dire où elle commence et où elle finit et peut-être qu'au cours de l'entretien cela va se...*

11 – B – D'accord tout à fait.

12 – A – *Donc ça commence au moment où j'ai appuyé sur l'interphone et où j'ai dit qui j'étais et je dirais j'ai passé la porte à pied et mon mari avec la voiture et après il y a eu l'introduction, ce monsieur qui nous attendait de l'autre côté. La situation, elle est cadrée par ça, voilà.*

Analyse de quelques moments particuliers de l'entretien

Quatre points ont particulièrement retenu notre attention :

1 - B propose à A de "suspendre", de s'arrêter ("rester" !) sur quelques moments spécifiés et, après avoir vérifié son accord, l'invite à re-contacter son expérience et à "déplier" (expliciter) les actions et les impressions de ces moments :

A appuie sur l'interphone, s'adresse en italien au propriétaire et s'aperçoit qu'elle a fait une erreur de vocabulaire :

85 – B – D'accord tu prends le temps de te remettre dans ce moment où tu te dis : "c'est pas ça qu'il fallait dire" ... Et tu laisses revenir tout, tout ce qui te vient...A quoi fais-tu attention à ce moment là aussi ?

86 – A – *J'ai l'impression que je ne regarde rien.*

87 – B – Tu ne regardes rien.

88 – A – *Je suis...*

89 – B – Et quand tu ne regardes rien qu'est-ce que tu vois ?

90 – A – *Quand je ne regarde rien... j'ai ce mot que j'ai dit de travers qui résonne dans ma tête...*

91 – B – D'accord. Donc ce mot résonne et en même temps qu'est-ce qui se passe pour toi ?

92 – A – *Je ne suis pas contente de moi bien sûr...*

93 – B – T'es pas contente de toi, bien...

94 – A – *Je suis pas contente de moi...*

95 – B – Le déclic là il est où ?

96 – A – *Il est après je pense.*

97 – B – Il est après.

98 – A – *Ca se passe très très vite bien sûr mais il est après.*

99 – B – Bien sûr mais il est après. Donc tu as sonné, tu as donné ta phrase, il te répond et là tu te dis "je suis pas contente de moi, j'ai pas dit ce qu'il fallait". Qu'est-ce qui te revient ? Est-ce qu'il te revient le mot que tu as dit là ?

100 – A – *Ah oui, oui...*

101 – B – Si ça t'aide tu peux me dire.

102 – A – *Alors attend... c'est pas le mot, c'est la phrase d'abord... Alors euh... En fait si je te traduis en français ce que j'ai dit en italien, j'ai dit... j'avais prévu de dire "nous sommes monsieur et madame Crozier" et j'ai dit "nous sommes madame Crozier"... Oui je crois que c'est ça.*

103 – B – D'accord. Et donc tu dis ça, ok

104 – A – *Non j'ai dit "nous sommes monsieur Crozier", c'est encore pire, c'est pour ça que j'étais pas contente.*

105 – B – Ok, ça on est à jour.

106 – A – *Voilà*

107 – B – Donc nous sommes monsieur Crozier et puis qu'est-ce qui te revient encore ? Juste après ce moment là ?

108 – A – *Juste après il m'a répondu... euh...*

109 – B – Qu'est-ce qui te revient de ce qu'il te dit là ?

110 – A – *Il m'a dit "un moment s'il vous plaît"*

111 – B – Hum - hum...

112 – A – *Donc j'en ai déduit qu'il allait ouvrir*

113 – B – Qu'il allait ouvrir.

114 – A – *Je me suis dit il va ouvrir*

115 – B – Il va ouvrir... Tu te dis ça...

116 – A – *Il ne l'a pas dit qu'il ouvrirait mais j'ai compris.*

117 – B – Et en même temps tu fais quoi toi ?

118 – A – *Alors je me dis "il va ouvrir" ...*

119 – B – Hum - hum...

120 – A – *Et je regarde comment s'ouvre le portail.*

121 – B – Ah oui tu regardes comment s'ouvre le portail.

122 – A – *Et je suis surprise parce que je m'attendais à un portail coulissant et c'est un portail qui s'ouvre par le milieu vers l'intérieur, voilà.*

123 – B – Et c'est là que tu t'en aperçois ?

124 – A – *Ben écoute c'est ce qui me vient.*

Le portail s'ouvre, A passe le portail, se retourne vers la voiture et "pense" avoir fait un signe en direction de la voiture. A et B décident de "rester" sur ce moment pour être sûrs de ce que A a réellement fait.

150 – A – *Et...euh...je pense que je lui fais un signe pour lui faire comprendre qu'on peut y aller quoi...*

151 – B – Tu veux qu'on y regarde de plus près ?

152 – A – *Oui parce que tu vois je te dis "je pense" mais...j'aimerais bien en être sûre.*

153 – B – Justement c'est pour ça que je te propose un petit moment d'arrêt là-dessus. Ok donc il y a eu le déclic... il s'ouvre... si on reprend ce moment là, tu es où toi ? Comment tu es par rapport à ce portail ?

154 – A – *Et bien je suis sur la droite du portail...*

155 – B – Sur la droite...

156 – A – *Je me suis un petit peu décollée du mur parce que l'interphone était contre le mur à droite... donc j'ai fini de parler... etc. Je me suis un petit peu décollée du mur et je suis sur la droite du portail.*

157 – B – D'accord, tu es sur la droite.

158 – A – *Voilà.*

159 – B – Alors qu'est-ce qui te revient de ce portail qui s'ouvre ?

160 – A – *Je crois que je regarde le sol pour pouvoir avancer.*

161 – B – D'accord.

162 – A – *Pour pouvoir placer mes pieds.*

163 – B – D'accord très bien...

164 – A – *Et puis je balaie tout ce qui s'ouvre à moi derrière, tout ce qui se présente à moi quoi.*

165 – B – Ok derrière le portail.

166 – A – *Voilà et je cherche le monsieur en question.*

167 – B – Tu cherches le monsieur. Alors on va aller regarder un petit peu dans cette image, tu l'as là l'image-là ?

168 – A – *Oui, oui.*

169 – B – Donc le portail s'ouvre, tu découvres la vue sur la maison le jardin enfin bon sur ce qu'il y a derrière tu me dis, et puis tu cherches le monsieur, qu'est-ce qui te revient ?

170 – A – *Je suis déçue parce qu'il est pas là.*

171 – B – D'accord.

172 – A – *Je m'attendais à quelqu'un qui soit là immédiatement et il n'est pas là.*

173 – B – Il est pas là.

174 – A – *Voilà.*

175 – B – Qu'est-ce que tu vois à cet endroit ? Tu peux me décrire ce que tu vois ?

176 – A – *Qu'est-ce que je vois... Il y a le sol qui a comme des graviers un peu gris... je vois le gris clair, le gris chiné par terre...*

177 – B – D'accord...

178 – A – *Euh... Je vois un bâtiment un petit peu sur la droite...*

179 – B – Hum-hum...

180 – A – *Un peu de la verdure sur la gauche...*

181 – B – Ok. Alors si tu veux bien Joëlle là, je reprends notre contrat d'attelage...

182 – A – *Oui...*

183 – B – Donc on est bien en suspension sur ce moment où la barrière s'ouvre...

184 – A – *Oui*

185 – B – Et là je vais faire quelque chose, je vais utiliser les sous-modalités sensorielles...

186 – A – *Oui...*

187 – B – Ok ? Si tu en es d'accord.

188 – A – *Oui je suis d'accord.*

189 – A – Donc par rapport à cette image...

190 – A – *Oui...*

191 – B – On va quitter le contenu pour qu'on vienne sur la structure

192 – A – *Oui...*

193 – B – Est-ce que c'est net ou flou ce que tu vois ?

194 – A – *C'est flou*

195 – B – C'est flou. Est-ce que les contours de l'image débordent l'image, est-ce que c'est défini ou est-ce que c'est un peu fondu ?

196 – A – *C'est défini et j'ai les deux piliers du portail de part et d'autre...*

197 – B – D'accord tu as les deux piliers là, ok. Et puis d'autre part quelles sont les dominantes de couleur pour toi ?

198 – A – *Y a ce gris ...et puis... Ah j'ai l'impression que c'est presque en noir et blanc. Je dirais que c'est en noir et blanc.*

199 – B – C'est en noir et blanc.

200 – A – *C'est en noir et blanc.*

201 – B – C'est en noir et blanc. Ok et est-ce que c'est plutôt contrasté ou pastel ?

202 – A – *J'ai du mal à dire.*

203 – B – Bon. Ça fait rien. Là est-ce que ça t'aide à re-contacter ce moment ce qu'on vient de faire ?

204 – A – *J'aurais besoin d'autre chose.*

205 – B – Bon, t'aurais besoin d'autre chose.

206 – A – *Je l'ai, mais....*

207 – B – Tu le tiens donc garde le bien...dans ce moment là, on revient sur les contenus, tu vas essayer de me dire ce qui te reste là maintenant, ce que tu peux me décrire de ces contenus de cette image.

208 – A – *J'ai des bruits.*

209 – B – Des bruits

210 – A – *J'ai le bruit des pas sur le gravier.*

211 – B – D'accord...

212 – A – *J'ai l'impression que ce sont les bruits des pas du monsieur qui arrive en face de moi.*

213 – B – Hum-hum...

214 – A – *Il est assez loin de moi.*

215 – B – T'as l'impression ...

216 – A – *Il est assez loin de moi, c'est-à-dire que je balaie tout du regard pour chercher ce monsieur ...et...y a le bruit de mes pas à moi...*

217 – B – Y a le bruit de tes pas...

218 – A – *Je lève les yeux...et je le vois qui sort de chez lui et qui arrive.*

219 – B – D'accord. Donc si je récapitule un peu...Tu as l'image des choses qui sont derrière le portail mais très vite c'est la sonorité des pas qui capte ton attention.

220 – A – *C'est ça qui me vient.*

221 – B – Ok

222 – A – *C'est ça que j'entends.*

223 – B – Ce que tu tiens là ça te satisfait là pour l'instant ?

224 – A – *Oui...*

225 – B – On va essayer si tu en es d'accord d'approfondir ce qui se passe juste après.

226 – A – *Oui...*

227 – B – Qu'est-ce que tu fais juste après ? Donc le monsieur sort de la maison tu dis, il se dirige vers toi...

228 – A – *Alors j'ai la préoccupation d'aller lui dire bonjour, d'entrer en contact avec lui...*

229 – B – Bien. Donc tu as cette préoccupation là.

230 – A – *Avec la préoccupation de parler italien, d'entrer en communication avec lui en italien.*

231 – B – C'est ça qui te revient là ?

232 – A – *C'est ça qui me revient, j'ai cette préoccupation là.*

Apparemment A ne s'est pas retournée vers la voiture, cela sera confirmé à la fin de l'entretien lors du débriefing entre A et B.

Ces mises à jour pour A, sont obtenues par la "suspension" ("rester") en particulier sur le tout début de l'apparition de la sensation, ce qui a permis à A de faire des liens et d'explorer des éléments de la situation jusque là inconnus d'elle...

2 – Une "graine" semble émerger lorsque A parle d'une "préoccupation" et indique que cela lui paraît intéressant.

233 - B – Alors, attends... Dans ce qui te revient là maintenant...

234 – A – *Oui j'aimerais bien revenir sur la préoccupation là ça me paraît intéressant.*

B amène A à rester sur ce moment ce qui va faire verbaliser plusieurs sensations :

238 – A – *Tu vois c'est en toile de fond depuis même avant que j'arrive, oui.*

239 – B – Avant que tu arrives.

240 – A – *Voilà. C'est en toile de fond d'arriver à me débrouiller...Voilà*

241 – B – D'arriver à te débrouiller en italien.

242 – A – *Voilà c'est ça. Je crois que c'est quelque chose qui m'habite.*

243 – B – Qui t'habite à ce moment là.

244 – A – *Qui m'habite à ce moment là.*

245 – B – Et qui transcende tout ce que tu viens de décrire.

246 – A – *Voilà c'est ça.*

247 – B – Donc, si tu veux bien on va revenir sur cette préoccupation.

248 – A – *Oui...*

249 – B – On essaie de voir là...donc c'est quelque chose que tu as constamment à l'esprit, hein, de parler italien, là je reformule...Quand est-ce que ça devient présent à toi plus particulièrement ? Si tu reprends le fil de l'histoire, à quel moment cette préoccupation est très présente à toi ?

250 – A – *Au moment où je lui serre la main.*

251 – B – D'accord. Donc tu l'as en toile de fond et puis c'est au moment où tu lui serres la main que la préoccupation là elle est présente à toi ? C'est ça que tu me dis ?

252 – A – *Euh...J'ai du mal à...C'est le mot "très présente à moi" tu vois qui me convient pas.*

253 – B – Qui te gêne. Donc notre attelage ne fonctionne pas sur ce moment là. D'accord là ce que j'essayais de faire, si je fais un petit moment un break, puisque c'est en filigrane tout le temps, je faisais l'hypothèse qu'il y avait des moments où peut-être cette préoccupation était moins présentement et moins présente à toi dans la mesure où elle est présente, mais... je prends un exemple quand le portail s'ouvre, il est évident que peut-être le fait de découvrir le monsieur là ou pas là, met un plus grand arrière plan à cette préoccupation. Tu vois j'essayais de faire définir "est-ce qu'il y a un gradient dans cette préoccupation qui t'habite ?"... mais c'est une hypothèse qui manifestement là ne te satisfait pas.

254 – A – *C'est pas l'hypothèse qui ne me satisfait pas c'est le mot, je suis en train de chercher le mot juste.*

255 – B – Ah c'est le mot que tu n'as pas

256 – A – *Si tu veux c'est : "cette préoccupation présente à moi" et ben je la qualifierais pas comme ça mais j'arrive pas à la qualifier.*

257 - B – D'accord, et bien tu peux la qualifier autrement ou bien est-ce que je peux t'aider moi ?

258 - A – *Tu vois c'est ça que je ...*

259 - B – Si j'ai choisi ce terme c'est parce que je sentais bien que tu ne me disais rien en terme... tu me le définissais pas quoi.

260 - A - *Oui, et j'ai besoin de le définir et je n'y arrive pas.*

261 – B – Attends ben on va reprendre la chose ...

262 – A – *J'ai besoin de toi là...*

263 – B – Donc...on va utiliser la métaphore...ou les métaphores...Si tu devais la caractériser par une image qu'est-ce qui te viendrait ?

264 – A – *C'est pas une image c'est une sensation*

265 – B – Bon, je suis moi quelque part comme moi. Sensation que tu pourrais me décrire comment ?

266 – A – *Alors... euh... j'ai quelque chose... y a quelque chose qui se situe derrière la tête.*

267 – B – Derrière la tête

268 – A – *J'ai... y a quelque chose qui me...*

269 – B – C'est derrière la tête.

270 – A – *Oui y a quelque chose derrière la tête voilà. C'est ça.*

271 – B – D'accord

272 – A – *Y a J'ai quelque chose derrière la tête, je peux pas dire que je le sens vraiment mais je sais que c'est là, c'est...*

273 – B – Tu sais que c'est là, comment tu sais que c'est là ?

274 – A – *Et j'ai aussi une sensation là (plexus)*

275 – B – Là.

276 – A – *Euh... j'ai l'impression que c'est relié.*

277 – B – C'est relié

278 – A – *Ca part de là (plexus) ça passe derrière et ça revient jusque là (derrière la tête)*

279 – B – Si tu pouvais me donner d'autres informations qui te reviennent de cette sensation non pas la décrire de façon conceptuelle maintenant mais telle que si tu te remets dans la situation essayer, même si c'est pas très agréable, de re-contacter ce que t'éprouve à ce moment là, cette sensation.

280 – A – *Alors j'ai la sensation là (plexus) qui est presque une gêne, euh... avec j'ai dit relié jusque là derrière... c'est... mais... je les différencierais toutes les deux.*

281 – B – Très bien.

282 – A – *C'est-à-dire que ce qui est là (plexus) c'est plus de l'ordre du... du... euh... "je vais y arriver je vais pas y arriver" et ce qui est là derrière la tête c'est ... euh... "l'italien" quoi, c'est ... c'est ... la réserve de... c'est la réserve d'italien quoi.*

283 – B – C'est la réserve d'italien qu'y a derrière et là devant c'est l'appréhension de ne pas y arriver ?

284 – A – *Voilà c'est ça, c'est l'appréhension, c'est ... euh... c'est le... et... plus que l'appréhension c'est ... euh... c'est le "il faut que", "il faut que je le dise en italien"*

285 – B – D'accord il faut que tu le dises en italien et donc la relation que tu fais, la mise en lien, c'est l'italien et il faut que tu le dises en italien.

286 – A – *Oui c'est cet espèce d'impératif que je me suis mis quoi ... c'est... le... "il faut" ou le "je vais le faire" ou... euh... c'est plus de l'ordre de l'envie quand même c'est ... "j'ai envie de le dire en italien"... oui... "j'ai envie"...*

287 – B – T'as envie.

288 – A – *C'est de l'ordre de l'envie quoi et ... oui de l'envie... c'est... comme un jeu... c'est comme un défi mais... voilà c'est de cet ordre c'est ça.*

289 – B – Il faut que ...

290 – A – *Il faut que...*

291 – B – Et avec de l'Italien

292 – A – *Oui, oui c'est ça.*

293 – B – Ca va là ?

294 – A – *Oui, oui ça va.*

295 – B – On s'arrête un petit moment là simplement pour faire le point ?

296 – A – *Oui*

297 – B – Est-ce que tu as mis à jour des choses ?

298 – A – *Oui. Oui, oui. C'est intéressant.*

299 – B – Ok. Alors si tu en es d'accord, maintenant tu as peut-être creusé un peu la sensation, est-ce que tu veux qu'on ailles plus loin ? Mais c'est peut-être pas utile, maintenant je pense que tu l'as caractérisée.

300 – A – *Alors simplement un tout petit peu après si tu veux ce que je dirais c'est que ...au moment où je lui serre la main et je lui dis "bonjour" en italien, euh... la sensation qui est là s'en va et il y a quelque chose qui s'ouvre.*

301 – B – Elle s'en va et y a quelque chose qui s'ouvre.

302 – A – *Voilà c'est ça que je dirais.*

303 – B – Donc en fait c'est le point d'aboutissement, c'est...

304 – A – *Oui, voilà*

305 – B – C'est le point d'aboutissement en fait

3 - A demande à B de l'aider à "trier davantage" dans les différentes formes de cette sensation, il semble qu'il y ait quelque chose à explorer. Peut-on dans ce cas parler de "graine" ?

B émet l'hypothèse que cette sensation a été éprouvée à d'autres moments que celui-là. La réponse de A va permettre la **suspension sur une situation ressource** en résonance des moments spécifiés explorés dans la situation principale :

330 – A – *Tu vois j'aurais aimé faire le tri là dans toutes les sensations que j'ai, j'ai l'impression qu'il y a plein de choses et j'aurais voulu faire le tri, je ne sais pas du tout de quel ordre c'est, ce que ça recouvre.*

331 – B – Si je te pose la question c'est parce que je sens que tout chez toi n'est pas prêt à s'arrêter.

332 – A – *Ben oui*

333 – B – Alors si tu en es d'accord ...

334 – A – *Là j'ai l'impression que j'ai un tri à faire parce que y a ...*

335 – B – Sur ce moment là ?

336 – A – *Sur toutes ces sensations que j'ai là, tu vois j'ai parlé de la préoccupation...*

337 – B – Alors ça dépasse le cadre de cette situation ? ça peut être le cas... C'est toi qui décides.

338 – A – *Ben je l'ai eue à plusieurs moments à chaque fois que j'ai eu à ... m'exprimer à ce moment là c'est sûr, cette préoccupation là je l'ai eue tout le temps parce qu'il y avait cet enjeu que je m'étais mis et cette volonté de...*

339 – B – Alors si tu veux on va faire un nouveau contrat d'attelage.

340 – A – *Oui*

341 – B – Si tu en es d'accord, tu vas... si tu es d'accord, après tu fais ce que tu veux, moi je te propose qu'on aille effectivement..., que je t'aide dans la mesure du possible à explorer cette sensation à travers cependant un ou deux autres moments spécifiés que celui-ci.

342 – A – *Oui*

343 – B – Je vais te laisser librement dans un premier temps évoquer ou revenir ou même faire part de quelques situations dans lesquelles cette sensation ou des voisines, puisque tu dis "faire du tri", sont apparues et ensuite et bien on pourrait peut-être essayer sur une situation puis une autre, si on a le temps, de voir comment ça fonctionne.

344 – A – *Alors j'ai eu la même sensation plusieurs fois en Italie, lorsque j'ai... y en a une qui me revient, je prends ce qui vient hein ?*

345 – B – Bon

346 – A – *Une situation où j'étais sur le marché et où je devais m'exprimer pour faire mes courses et... tu vois y a quelque chose de l'ordre du plaisir aussi ... du...*

358 – A – *Et ce qui me revient de cette situation, précisément, c'est que... mon but c'était d'acheter une cagette complète de fruits.*

359 – B – D'accord...

360 – A – *Je ne savais pas dire le... donc c'était ça dans un premier temps, plus d'autres, tout un tas d'autres courses mais ce qui me revient en premier c'est que j'étais devant l'étalage, y avait des clients avant moi et j'en profitais pour préparer ce que j'allais dire.*

361 – B – D'accord. Donc tu préparais ce que t'allais dire.

362 – A – *Voilà*

A se contente, à propos de cette "sensation", d'un raccourci entre ce qui vient d'être découvert par elle dans la situation initiale, et ce qu'elle conceptualise de différent pour cette sensation prise à d'autres moments :

363 – B – Et qu'est-ce qui te revient donc de ce moment si tu voulais me qualifier un peu cette sensation ? Puisque on travaille sur ce moment où tu es derrière le client, t'attends ton tour et tu prépares, qu'est-ce que tu peux me décrire de ce point de vue ?

364 – A – *Alors si je reviens à la sensation, j'ai toujours la même sensation que j'ai décrite tout à l'heure...*

365 – B – Oui...

366 – A – *J'ai toujours aussi là derrière la tête, et j'ai l'impression que je passe en revue...*

B l'invite à revenir sur ce moment spécifié où un sentiment du même ordre a été éprouvé par A et à l'explorer en le re-contactant, avant de le rapprocher du référent initial :

367 – B – On va la lâcher là

368 – A – *oui...*

369 – B – On va revenir à travers le moment spécifié sinon t'es en train de faire du collage là tu vois ce que je veux dire ; là je fais un petit moment méta : t'es en train de me décrire ce que tu ressens par rapport à ce que tu m'as dit, c'est pas le but me semble-t-il.

370 – A – *D'accord*

371 – B – Si t'es toujours d'accord on va repartir de la situation, essayer de re-contacter la situation qui était la tienne, là dans ce marché pour essayer de re-contacter la sensation et on reverra après si c'est du même ordre.

372 – A – *Si c'est la même, d'accord.*

373 – B – Sinon je crois qu'on met les choses un peu à l'envers.

Le fait de s'arrêter et inviter A à "rester" afin de décrire et d'évoquer un autre moment de ce sentiment permet à de nouvelles propriétés de ce sentiment d'apparaître. Le travail mené sur ce nouveau moment spécifié va permettre de déplier très finement l'objet de recherche et de comprendre des éléments de stratégies : comment A "engrange" des mots en les mettant derrière la tête :

374 – A – *Je suis d'accord. Donc ce qui me revient c'est la préoccupation d'avoir à m'exprimer pour demander une cagette de fruits, je ne sais pas dire le mot "cagette"...*

305 – B – Tu ne sais pas dire le mot "cagette"...

375 – A – *Donc je fouille dans mon sac pour chercher le dictionnaire*

376 – B – Ah oui, ok

377 – A – *Je cherche, et je me dépêche, j'ai la préoccupation d'aller vite parce que il y a les clients avant moi et ça va être mon tour.*

378 – B – Ca ça s'ajoute : la préoccupation d'aller vite

379 – A – *Il faut absolument que j'aie trouvé le mot "cagette" car ça va être mon tour*

380 – B – Bien, donc...

381 – A – *Donc je cherche le mot "cagette", je le trouve... donc je me dis ça va... je passe en revue ce que je veux acheter... je me dis : "zut ! je me rappelle plus comment on dit cagette"*

382 – B – Ah oui

383 – A – *Donc je retourne une deuxième fois au dictionnaire, je me dis : " quand même c'est fou que tu sois même pas capable de retenir un mot"*

384 – B – Tu te dis ça, ok.

385 – A – *Oui, oui, "c'est fou que tu sois même pas capable de retenir un seul mot"*

386 – B – Et quand tu te dis ça qu'est-ce qui se passe pour toi ?

387 – A – *Ben je suis pas contente.*

388 – B – D'accord

389 – A – *Pas contente de...*

390 – B – Tu peux préciser ?

391 – A – *Je suis pas contente parce que je me dis : "c'est pas comme ça que tu vas progresser quoi"*

392 – B – C'est ça que tu te dis

393 – A – *Je me dis: "enrange des mots, quoi, enrange du vocabulaire"*

394 – B – Ok ça c'est ce que tu te dis... Ok alors on va reprendre la succession parce que là la suspension je te sens pas trop la faire au delà du fait de ta réflexion propre à savoir "il faudrait quand même que j'enrange des mots", hein "c'est quand même pas possible..." Bon... qu'est-ce qui se passe là ? Donc tu refouilles de nouveau dans le sac ?

395 – A – *Et puis je fais un effort pour le retenir*

396 – B – Comment tu fais un effort ? Comment tu t'y prends là ? Tu veux bien qu'on regarde comment tu t'y es pris ?

397 – A – *Oui ça m'intéresse... Je me répète le mot...*

398 – B – Tu te le répètes... Et quand tu te le répètes, qu'est-ce qui te vient là maintenant ? Tu te le répètes, j'allais dire où ?

399 – A – *Je le répète.... alors y a la volonté de le retenir... j'ai l'impression que ça passe par mes oreilles*

400 – B – Par tes oreilles

401 – A – *Y a quelque chose qui passe dans mes oreilles... J'ai une sensation dans mes oreilles et quelque part derrière la tête, voilà quelque chose comme ça.*

402 – B – Et quelque part derrière la tête

403 – A – *Et... euh... je me prépare ma phrase complète : "je voudrais une cagette de..."*

404 – B – Tu te prépares ta phrase...

405 – A – *Hum...c'est ça oui*

S'effectuent alors pour A, presque spontanément, des mises en lien qui éclairent et donnent à cette sensation une signification nouvelle.

422 – B – Bien si tu récapitules, non pas la récapitulation du marché, cette fois la récapitulation de ce que tu peux faire au niveau de ce que tu mets à jour ?

423 – A – *Ce que je mets à jour pour moi ?*

424 – B – Oui

425 – A – *Euh... et bien quelque chose qui me surprend de plus en plus que je savais déjà c'est-à-dire qu'il y a beaucoup de choses qui passent par les oreilles et ça se confirme ; en revanche je fais une association avec une expression que j'emploie très souvent : je parle très souvent d'avoir une "idée derrière la tête" et je me dis que ce n'est sûrement pas un hasard et je trouve ça assez drôle et puis j'ai déjà mis à jour cette sensation évidemment là (plexus) en revanche ce que j'avais pas mis à jour c'est le fait que ça soit relié avec derrière la tête. Tu vois la liaison entre les deux je trouve ça assez incroyable.*

426 – B – C'est toi qui peux le dire, y en a pas d'autres qui peuvent le mettre en mots.

.....

429 – A – *Mais en fait ce qui devrait être dans cette situation c'est de se faire comprendre parce que c'est le but mais ce que moi j'ai découvert et que je ne mettais pas en premier c'était pas ça, l'objectif premier c'était de parler juste.*

4 – Il y a opérationnalisation, ajustements et régulation en permanence du contrat d'attelage.

29 – B – *Alors est-ce que tu veux qu'on revienne sur ce moment, dans cet empan de temps là : "préparer la phrase" éventuellement ? Là si je récapitule tes graines, hein, elles sont là...*

30 – A – *Oui...*

31 – B – *Ce dont tu t'aperçois que. Et tu te rends compte que tu fais une erreur de vocabulaire*

32 – A – *J'aimerais mieux passer la porte.*

33 – B – *D'accord et bien alors on continue.*

73 – B – *Donc justement, alors là je fais un petit aparté dans notre contrat d'attelage, indépendamment des infos qui sont peut-être pas primordiales pour toi, mais on est dans un exercice...*

74 – A – *Oui*

75 – B – *Moi ce que je perçois, ce que j'essaie de pointer avec toi... alors dans une situation normale de B je ne te le dirais pas, mais ce qui m'amène à te questionner sur ce moment là c'est parce que je fais l'hypothèse que dans cette première entrée...*

76 – A – *Oui...*

77 – B – *Ce premier franchissement de portail il y a des choses qui ne se sont pas passées dans d'autres moments où t'as franchi le portail d'autres fois.*

78 – A – *Ah oui ça c'est sûr, tout à fait.*

79 – B – *C'est pour ça que je t'invite si tu en es d'accord à rester là dessus.*

80 – A – *Oui, oui.*

133 – B – *Ok. Est-ce que tu veux qu'on s'arrête encore un petit peu sur ce moment où tu as dit cette phrase avec ce que tu te dis de ton insatisfaction et puis le déclic ou bien est-ce que tu veux qu'on franchisse la porte ?*

134 – A – *Ben j'ai l'impression que je suis prête à passer la porte.*

135 – B – *D'accord et bien ça va là toujours pour l'accompagnement que je te fais là ?*

136 – A – *Maintenant si tu veux je peux passer la porte.*

137 – B – *Alors on va faire un point si tu veux bien*

138 – A – *Oui.*

139 – B – *Dans l'accompagnement que je te fais là... ça...*

140 – A – *Et bien tu vois jusqu'à présent j'étais incapable de dire comment j'avais passé la porte et c'est depuis que j'ai dit "j'avais l'impression qu'il allait être coulissant et il s'est ouvert par le milieu" que ... et bien je me vois franchir la porte.*

141 – B – *Très bien. Mais sur le plan de notre attelage ?*

142 – A – *Sur le plan de notre attelage ça me va très bien.*

151 – B – *tu veux qu'on y regarde de plus près ?*

152 – A – *Oui parce que tu vois je te dis "je pense" mais... j'aimerais bien en être sûre*

Toujours au niveau des contrats de communication, il y a une importante interaction entre A et B. B laisse "ouverte" la possibilité pour A d'intervenir. Dans les deux extraits suivants les interventions de A vont permettre à B d'orienter autrement son questionnement.

200 – A – *C'est en noir et blanc.*

201 – B – *C'est en noir et blanc. Ok et est-ce que c'est plutôt contrasté ou pastel ?*

202 – A – *J'ai du mal à dire.*

203 – B – Bon. Ça fait rien. Là est-ce que ça t'aide à re-contacter ce moment ce qu'on vient de faire ?

204 – A – *J'aurais besoin d'autre chose.*

205 – B – Bon, t'aurais besoin d'autre chose

215 – B – Alors, attends... Dans ce qui te revient là maintenant...

216 – A – *Oui j'aimerais bien revenir sur la préoccupation là ça me paraît intéressant.*

Très souvent, B indique à A ce qu'il va faire et les outils et techniques d'explicitation qu'il va utiliser, toujours en lui demandant son accord. Ceci représente aux dires de A, un gain incontestable d'efficacité. En effet le questionnement est clair et son attention est immédiatement et directement orientée vers l'objet du travail

185 – B - Et là je vais faire quelque chose, je vais utiliser les sous-modalités sensorielles...

186 – A – *Oui...*

187 – B – Ok ? Si tu en es d'accord.

188 – A – *Oui je suis d'accord*

263 – B – Donc...on va utiliser la métaphore...ou les métaphores...Si tu devais la caractériser ("*cette préoccupation présente à moi*", voir réplique 256) par une image qu'est-ce qui te viendrait ?

264 – A – *C'est pas une image c'est une sensation.*

Conclusion :

Aider l'autre à suspendre un moment n'est pas chose facile surtout lorsqu'il s'agit d'un moment d'une action répétitive comme "passer une porte" ou "parler italien". La négociation très fréquente du contrat d'attelage et l'annonce par B des outils de questionnement utilisés ont été des aides efficaces. Le fait de permettre à A de se prononcer sur la suite de l'entretien rend celui-ci plus confortable. Cela évite les moments où A sort de l'évocation car il ne comprend pas le sens des questions.

Le deuxième objectif d'explorer la "graine" qui semble émerger n'était pas facile à atteindre car A n'était capable que d'indiquer qu'il y avait "quelque chose d'intéressant" ou qu'il y avait un besoin de "faire le tri parmi plusieurs sensations". Un ajustement a été sans cesse nécessaire afin de coller au plus près des besoins de A.

Enfin peut-on parler de "futur" pour cette "graine" lorsque, la stratégie de mémorisation étant mise à jour, A prend la décision dans les minutes qui suivent d'expérimenter et effectuer consciemment ces gestes mentaux ? Il nous a paru intéressant que Joëlle relate en quelques lignes en quoi consiste son expérimentation :

Point de vue de Joëlle CROZIER : ce que l'expérience de St Eble m'a permis d'expérimenter.

Découvrir comment j'avais procédé pour "engranger" des mots italiens fut immédiatement pour moi l'occasion de me dire : "et si j'avais là un moyen de développer mes capacités de mémorisation ?". Je crois que j'ai décidé tout de suite d'utiliser ce moyen à l'avenir pour mémoriser. Je me vois quelques instants après sous la véranda en train de demander à Pierre des indications pour la route du retour et déjà j'essaie de placer les informations qu'il me donne "derrière la tête". Puis je renouvelle dans les jours qui suivent cette expérience une ou deux fois, juste quand j'y pense. Puis vient l'écriture de cet article et je me dis que ce serait bien de systématiser un peu plus et d'essayer d'observer ce qui se passe en particulier de contrôler si je deviens plus performante pour mémoriser. A chaque occasion où j'ai besoin de mémoriser, j'essaie donc de placer mentalement les informations "derrière la tête" et là je me rends compte que cela me fait le même effet que de "me regarder faire en même temps que je fais" c'est-à-dire que j'ai l'impression que le processus se bloque, que, trop occupée à effectuer ce nouveau geste mental, je mémorise moins bien...

Bien sûr je n'ai pas fini d'expérimenter, mais pour l'instant je me demande si le procédé mis à jour grâce à l'entretien mené à St Eble n'est pas uniquement efficace pour que je puisse mémoriser du vocabulaire en italien ; vouloir l'employer dans un autre contexte est peut-être une erreur ?

II) Deuxième temps : Maurice en A et Joëlle en B.

A choisit une situation sur laquelle il est vraiment en recherche de comprendre comment il a pris une décision :

1 – B - **Joëlle** – Si tu es d'accord pour revenir sur une situation où tu recherches quelque chose à comprendre....

2 – A- **Maurice** - *Ce que je te propose Joëlle, c'est de revenir sur un moment très particulier et important pour moi. C'est le moment où j'ai choisi une voiture et je me suis certainement un peu trompé, c'est ce que j'ai su par la suite...*

... je suis entré chez Volkswagen... Et là, ils me reprenaient ma 307, 1000 € de plus que chez Peugeot et puis dans le hall d'exposition, il y avait la voiture du directeur de la concession, avec 9 000 km ; il me faisait, avec 2 ans de garantie comme une neuve, une remise de 5 000 € par rapport au prix neuf.

Je suis allé chercher ma femme... Et je lui ai dit : "Ecoute, il y a une occasion, il va falloir que l'on se décide très vite..."

Bref, alors ce qui m'intéresserait de détailler, c'est le moment où je prends la décision en fait...

Analyse de quelques moments particuliers de l'entretien :

1°) B propose à A, avec son accord, de suspendre sur quelques moments particuliers

11 – B- ... Alors je te propose de laisser revenir le moment qui correspond au plus près à cette prise de décision.

A entre dans le hall, passe une dizaine de minutes avec un commercial qui lui montre plusieurs modèles, ressort sans rien avoir conclu.

12 – A -... *en sortant je passe près de cette voiture qui est dans le hall d'exposition... je m'arrête... Je regarde... Bon... Je dis : "elle est belle, pas mal...". Et puis je sors en me disant : "faut quand même que je demande le prix", parce que je voyais : "véhicule neuf, très faible kilométrage"... Je suis sorti et je suis revenu... Et donc... (temps : 2 sec.) C'est ce moment là qui m'intéresse...*

13 – B – Comment tu es revenu ?

14 – A – *Alors quand je reviens...*

15 – B – C'est le moment où tu es revenu qui m'intéresse...

16 – A – *Oui... C'est dans ce moment là...*

17 – B - Oui, oui...

18 – A – *Parce que je crois... (1 sec.) Si je vais un tout petit peu plus loin que ce moment, je suis revenu regarder la voiture encore... Peut-être quelques minutes... Puis quand je suis revenu vers le vendeur, je crois que ma décision était prise, je crois... Donc ce n'est pas le palabre avec le vendeur après... c'est dans cet intervalle où je re-rentre, je regarde la voiture de nouveau, j'ouvre les portes... je me mets au volant ... Et... C'était une décision informelle hein, parce que on n'avait pas signé les papiers, qu'aussi ma femme était pas au courant et qu'on l'avait pas essayée... Mais je crois que c'est là que j'ai décidé...*

19 – B – Alors si tu veux bien, si tu es d'accord, on pourrait retourner à ce moment là ? ... Où tu... tu ouvres la porte de la voiture ...

20 – A - *Alors... c'est peut-être même au moment où je fais demi tour avant ...*

21- B – Alors, tu préfères qu'on retourne au moment où tu fais demi tour ?

22 - A – *Je repars de là et puis on va voir ce qui s'est passé quoi...*

23 – B – D'accord ! Donc tu...

24 – A – *Alors, je sors du hall...*

25 – B – Tu sors du hall...

26 – A – *En ayant un dernier regard sur la voiture... Et je dis... (1 sec.) : "Elle est pas mal quoi... elle n'a pas une vilaine ligne..." Mais la ligne... Je me rappelle à l'ordre en me disant : "Bof... La ligne tu t'en fous, ... Parce que quand tu es assis dedans, ça ne compte plus tellement ... y a d'autres critères pour acheter une voiture ! ". Et puis, j'fais deux pas ...*

27 – B – Hum... Hum

28 – A – *Et puis... (2 sec.)... ce qui me revient là...*

29 – B – Et ce qui te revient là de précis ?...

30 – A – *C'est : "faible kilométrage"... que je venais de voir sur le panneau... juste avant...*

31 – B – Juste avant ...

32 – A – *Ben juste avant de sortir quoi...*

33 – B – Hum, hum... Donc tu revois là : "faible kilométrage" sur ce panneau là...

34 – A – *Dans ma tête, oui j'me dis ben.... Et là ce qui me revient, là en ce moment... Qui m'est revenu aux yeux... L'image qui me revient c'est le panneau qui est posé sur le capot de la voiture : faible kilométrage... voiture neuve, faible kilométrage... Là, je crois que ce qui m'interpelle c'est, en premier lieu, c'est bien quel kilométrage... Et puis deuxièmement comment une voiture neuve peut-elle être sous un faible kilométrage ? (3 sec.)... C'est ça en fait...*

35 – B – C'est ça...

36 – A – *C'est l'association des deux trucs qui à la fois me pose question.... Et à la fois... m'incite à... à m'arrêter, quoi...*

37 – B – Hum, hum... Est-ce tu voudrais que l'on s'arrête un petit peu là sur ce moment ?... Ça t'intéresse qu'on s'y arrête ?

38 – A – *Oui... Là ce que je viens de trouver... je viens de découvrir qu'en fait c'est cet espèce de paradoxe : voiture neuve, véhicule neuf, c'était marqué : véhicule neuf...*

39 – B – Véhicule neuf, oui....

40 – A – *"Faible kilométrage"... (1 sec.) "Véhicule neuf" en rouge au-dessus... sur une petite affiche en rouge comme ça (geste des mains délimitant la taille de l'affiche)...*

41 – B – Hum, hum...

42 – A – *... Posée sur le capot de la voiture... (2 sec.) "Véhicule neuf" ... en grosses lettres comme ça, rouge...*

43 – B – Oui...

44 – A – *Et en dessous en noir, "faible kilométrage" en un petit peu plus petit... (2 sec.)*

45 – B – Si tu es d'accord pour prendre le temps de regarder là, ce panneau oui... Si tu veux bien ?

46 – A – *Donc ce panneau là oui, je l'ai bien re-contacté...*

47 – B – Oui...

48 – A – *Donc si je me mets en situation de sortir... Je jette un coup d'œil là, à la voiture comme ça... Je fais 2 pas, 3 pas peut-être... j'étais pas arrivé au bout ... je dirais au bout du sol quoi... J'étais pas arrivé sur le parking, que... Je m'arrête là... je me vois parfaitement en train de m'arrêter et de me dire... Là je revois bien... Ce que j'ai revu à ce moment là c'est "véhicule neuf faible kilométrage"... ce qui m'interpelle.*

49 – B – Et alors à ce moment là, est-ce que tu es d'accord pour t'arrêter juste là ? Et qu'est-ce qui te revient ?

50 – A – *C'est d'abord : "faible kilométrage..."*

51 – B – Voilà...

52 – A – *Je me dis : "attends, faible kilométrage, c'est combien ?".*

53 – B – D'accord...

54 – A – *Et puis en même temps,... C'est en même temps ou juste après, mais je crois que c'est de cet ordre là, me vient l'idée de... "Ben si il y a un faible kilométrage, comment est-ce que cela peut être un véhicule neuf ?" (2 sec.) Ca c'est un point important... Donc, c'est un premier élément de la*

décision, peut-être ?... Enfin qui a pesé un moment dans la décision : je fais demi-tour et je reviens dans le hall.

55 – B – Si tu... Je m'arrêteraï bien là. Tu vois là, il y a quelque chose qui m'intéresse et je ne sais pas si ça t'intéresse... Tu vois tu fais demi-tour et je ne sais pas ce qui fait que tu as fait demi-tour... Ca t'intéresse ?

56 – A – *Oui...pour moi cela me paraît clair, hein... peut-être que j'ai pas été clair...*

57 – B – C'est-à-dire que ... Heu... Quand est-ce que tu as pris vraiment la décision de faire demi-tour en fait ?

58 – A – *Quand j'ai vu cette association...*

59 – B – Donc quand tu as vu cette association de mots...

60 – A – *Quand je me suis interrogé sur ce paradoxe on va l'appeler comme ça... Ce paradoxe du véhicule neuf et du kilométrage... Ce qui me vient d'abord : faible kilométrage. Je me dis mais attends quel kilométrage... Et d'autre part, tout de suite mais alors, dans l'instant je me dis comment peut-il être un véhicule neuf ? Donc là je me vois parfaitement... J'étais arrêté...*

61 – B – T'étais arrêté ...

62 – A – *Je ne continuais pas de marcher...*

63 – B – Voilà...

64 – A – *j'étais arrêté, donc quelque part, c'est un moment... Je l'interprète maintenant, sans doute comme un moment fort dans cette sortie, puisque je m'arrête...*

65 – B – Un moment fort là, c'est comment pour toi ? ...

66 – A – *Ben ça m'arrête !*

65 – B – Ca t'arrête...

68 – A – *En soi, c'est une suspension par rapport à ce que je suis en train de faire, c'est-à-dire sortir du hall pour regagner ma voiture... Et donc là ...*

69 – B – Oui...

70 – A – *Le fait qu'il y ait paradoxe, je fais demi-tour... et quand je fais demi-tour, c'est avec l'idée... C'est clair... Mais là je ne te l'ai peut-être pas dit, c'est avec l'idée d'aller demander plus amples informations sur : 1) le faible kilométrage et 2) comment cela peut-il être un véhicule neuf si il a un kilométrage...*

71 – B – hum, hum...

72 – A – *Donc je suis revenu à la voiture... à la voiture d'abord. Là j'ai re... de nouveau, comme je l'ai dit tout à l'heure... J'ai de nouveau... Ce qui me revient, c'est que quand je suis revenu à la voiture, j'ai regardé le panneau d'affichage...*

B passe en revue les éléments du panneau

76 – B – *Je m'arrête devant le panneau... La voiture est dans le hall comme ça... avec le petit panneau sur le capot... Et juste à côté il y a un grand panneau qui décrit les caractéristiques de la voiture, la puissance fiscale, la puissance réelle...*

82 – A – *Mais ce qui pèse dans ma décision c'est que c'est bien un moteur équivalent d'un HDI...*

86 – A – *Et ensuite je vais voir le kilométrage : neuf mille km, je m'en souviens très bien...*

87 – B – Tu vas le voir où ce kilométrage ?...

88 – A – *Ben j'ouvre la porte de la voiture...*

89 – B – Tu ouvres la porte de la voiture... D'accord.

90 – A – *J'ai mis le contact...*

91 – B – Oui...

92 – A – *Et là, le kilométrage s'affiche...*

93 – B – Hum...

94 – A – *Là je le revois bien... Et je vois le commercial qui me voit m'asseoir dans la voiture, qui marque un temps d'arrêt, parce qu'il m'avait vu sortir après notre discussion... Je le vois et mon regard se porte sur le compteur : 9 700 km... Je me dis tiens, c'est vrai que cela ne fait pas beaucoup de km... Et puis, me revient autre chose... (1 sec.) sur le... toit... sur le pavillon de la voiture est marqué : excellente occasion à saisir...*

95 – B – Et ça tu le vois après voir lu les informations...

96 – A – *Non, je l'ai vu avant, mais là ça me revient en verbalisant le reste...*

97 – B – D'accord...

98 – A – *C'est-à-dire que revient en même temps que je vois le kilométrage, je reprends dans ma mémoire ce que j'avais vu au moment où je suis passé près de la voiture le premier coup, avant de sortir...*

99 – B – D'accord donc à ce moment là te revient en mémoire...

100 – A – *"Excellente occasion à saisir"... et là je fais l'association : neuf mille kilomètres... neuf mille sept cents km, c'est vrai que cela ne fait pas beaucoup de km... Ça me fait moi, un mois ou un mois et demi de kilométrage habituel sur ma voiture... C'est vrai que c'est pas énorme... Normalement il reste à savoir ce qu'ils entendent par véhicule neuf et quel prix ils la font...*

101 – B – Hum, hum ... Donc ça c'est quelque chose que tu te dis...

102 – A – *Ouais... Je me dis ça... et le type... Le temps que je sorte de la voiture, que je regarde aussi le levier de vitesse... j'ai regardé encore peut-être aussi deux ou trois bricoles... Qu'est-ce qui me revient encore : je tourne le contact, le kilométrage, j'ai refermé le contact, j'ai regardé la boîte à gants... j'ai regardé... Et sur le moment je n'ai pas vu que la voiture avait un inconvénient, c'est qu'il n'y a pas... n'a pas beaucoup de possibilités de rangement, d'accessoires, de dégagement quoi... C'est-à-dire que c'est sommaire au niveau de la convivialité de l'habitacle. Donc là je me dis il faut quand même que je lui demande deux choses : comment ça se fait que c'est un véhicule neuf, d'une part, puis deuxièmement combien il la fait... compte tenu de la reprise qu'il m'a dit tout à l'heure...*

103 – B – Hum, hum... Alors, là ?

104 – A – *Et là, il me dit : "Ben c'est un véhicule neuf parce que c'est la voiture du directeur.... Elle a neuf mois, mais... Elle a neuf mois, mais si vous l'achetez, on vous refait la garantie de deux ans à zéro.... Donc elle est considérée comme un véhicule neuf..." C'est-à-dire que moi je repars avec une garantie comme si je l'achetais neuve... C'est pour ça qu'elle est marquée : "véhicule neuf"...*

105 – B – Et alors quand il te dit cela, qu'est-ce qui se passe pour toi ?

106 – A – *Ah ben je dis oui... Si vous me reportez la garantie de deux ans, alors qu'elle a neuf mois... Le problème si t'achète un véhicule à neuf mois sur deux de garantie, il ne t'en reste plus qu'un quoi... Alors...*

107 – B – Tu lui réponds ça...

108 – A – Oui je lui dis c'est pas mal oui effectivement... Si vous me remettez la garantie à zéro, voilà ce que je lui dis, c'est un argument, voilà ce que je lui dis...

109 – B – Et alors là qu'est-ce qui se passe ?

110 – A – *L'argum... Ben là il se passe le fait que je demande le prix... Je crois que ça a été décidé dans la seconde... Il me dit : "Elle coûte 24 000 neuve... On vous casse 5 000, on vous la fait à 19 000 et on vous donne la même garantie qu'une neuve... c'est -à-dire 2 ans"*

Donc je crois que c'est un suite critères qui m'a...

Ce travail de fragmentation, en évocation, permet à A de mettre à jour tous les critères de sa prise de décision et notamment de comprendre que c'est l'ordre de l'organisation de ces critères qui est prépondérant dans la prise de décision

111 – B – Oui... Est-ce qu'il y aurait un moment particulier parmi tous... Tu me dis qu'il y a une suite de critères là...

112 – A – *Ben Oui, je te les ai donnés il me semble... moi je ne les avais jamais approfondis...*

113 – B – Et que tu souhaiterais approfondir plus...

114 – A – *Non pour moi c'est clair, je pense que la décision elle se prend en trois étapes... Le premier... Je les récapitule là...*

115 – B – *Oui...*

116 – A – *Le premier c'est de m'apercevoir que... bon ça m'interroge, hein... Je sors, je reste interpellé par les slogans qui étaient sur le machin... Et puis, le premier critère, c'est que c'est une HDI, avec une cylindrée suffisante ; le deuxième effectivement c'est un faible kilométrage ; et... Il y en avait quatre successifs... Le troisième c'est qu'ils me mettent la garantie à zéro, et puis ben le quatrième c'est que ben quand même ils me cassent 5 000 € par rapport à une neuve... Je crois que là, j'ai....*

117 – B – *Est-ce que par rapport au contrat que tu t'étais fixé tu as trouvé...*

118 – A – *Ah oui ça me permet de mettre à jour des trucs...*

2°) En fin d'entretien B s'empare d'un mot ("*intuition*") et propose à A de déplier ce qui est derrière.

120 – A – *... Et là maintenant je me dis, si on était dans la projection... je me dis que si je n'avais pas pris ces critères dans l'ordre, peut-être que ça n'aurait pas fonctionné... (2 sec.)*

121 – B – *Qu'est-ce qui te fait dire ça ?*

122 – A – (2 sec.) J'sais pas... (1 sec.) C'est une **intuition** de me dire que... s'il m'avait d'abord dit : "Tiens... Euh"... Voilà. Je crois que ça c'est important... le démarqueur que j'ai vu, s'il m'avait dit : "moi j'ai peut-être quelque chose qui pourrait vous aller... gna-gna..." et qu'il, m'ait emmené à cette voiture, qu'il m'ait fait l'article... Je crois qu'il ne me l'aurait pas vendu...

123 – B – *Ah oui... Ca t'intéresse de... Ca t'intéresserait d'aller voir de plus près ?...*

124 – A – *Ben, faut qu'on s'arrête...*

125 – B – *Alors moi en tant que B, tu viens de parler d'une intuition, ça serait intéressant qu'on y regarde de plus près...*

126 – A – *Oui, je veux bien repartir là-dessus...*

127 – B – *Il faut que l'on se mette bien d'accord... Est-ce que c'est sur l'intuition, l'intuition elle-même que tu veux travailler ou bien tu veux valider le fait que c'est bien cet ordre là qui t'a permis de décider ?*

128 – A – *Ben c'est-à-dire qu'il me semble qu'il faut les deux. Il faut bien que je regarde ce qu'est l'intuition avant de valider le fait*

129 – B – *D'accord...*

130 – A – *... Enfin je dirais le contre exemple par rapport à l'intuition... C'était peut-être une autre intuition. C'était peut être aussi de l'ordre d'une autre intuition, mais quand je te dis j'ai eu, j'ai l'intuition, parce que c'est au moment où je te l'ai dit ça que l'intuition m'est venue, j'ai l'intuition que si il s'y était pris autrement ou si ça c'était passé autrement, je n'aurais peut-être pas acheté la voiture.*

131 – B – *D'accord. Donc est-ce qu'on peut être d'accord sur le fait de revenir sur le moment où tu m'as dit : "j'ai l'intuition" ?*

132 – A – *Oui, c'est-à-dire en fait on est dans le V2⁷³*

133 – B – *On est dans le V 2*

... ..

139 – B – *Oui, tout à l'heure, tu m'as dit, tu étais assis là...*

140 – A – *Donc si je reviens sur ce moment là, j'ai le mur en face de moi, je revois très bien une pierre plus particulière, je la revois là maintenant au moment où j'accroche ce mot d'intuition qui me vient,... qui me vient sur le moment où je suis en train de te dire, je pense que,... non je t'ai dit j'ai l'intuition...*

⁷³ V2 (de la réplique 132, Maurice en A) renvoie au fait que ce mot donné par A "intuition" est tiré du vécu du moment de l'entretien (V2) et non du vécu de référence, l'achat de la voiture, qui constitue le V1.

141 – B – Tu m'as dit : "c'est une intuition"...

142 – A – *J'ai l'intuition que si il s'y était pris autrement, en fait je m'aperçois quand je disais à ce moment là c'est centré sur le vendeur en réalité, si on réécoute la bande on verra bien, mais je crois que je l'avais centré sur le vendeur, en réalité je m'aperçois en fait mon intuition, le vendeur a peu de chose à faire dedans... si ce n'est que... (1 sec.) Alors là... Attends je crois que je mélange les deux moments....*

143 – B – Voilà. Si on revenait.... Si tu es d'accord de revenir au moment où tu m'as dit "j'ai l'intuition que"...

144 – A – Oui...

145 – B – Tu m'as dit je revois, il y a une pierre là...

146 – A – *Oui il y a une pierre, je vois une pierre dans le mur très significative sur laquelle mon regard s'accroche, je revois bien, je peux te la décrire : c'est une pierre qu'est un silex gris dans lequel il y a une espèce de lumachelle, c'est-à-dire d'huître, à l'intérieur de... dans le haut de la pierre c'est du silex, et grise aussi... et en même temps que je te dis ce mot : "intuition", mon regard s'accroche, je la voyais depuis un moment, mais là... Beep, je l'accroche*

147 – B – Tu l'accroches, tu l'accroches comment ?

148 – A – *J'ai l'intuition,... et quand je te dis "intuition", j'ai l'intuition, j'ai "l'intuition que"... , c'est peut-être pas fondé...*

... ..

151 – A – Mais là précisément, si on retourne, si tu es d'accord pour retourner dans le moment particulier où tu as eu cette intuition, est-ce que ça te convient qu'on y retourne ?

152 – A – *Ce qui me revient, mon regard s'est posé sur la pierre...*

153 – B – Est-ce que ça te convient, déjà dans un premier temps ?

154 – A – *Ce qui me revient... C'est ... C'est un autre scénario... qui ne s'est pas déroulé, mais qui me vient à l'esprit...*

155 – B – Qu'est-ce qui te vient à l'esprit ?

156 – A – *Si le vendeur, le vendeur, et là j'en ai la certitude maintenant...*

157 – B – Et si on s'arrêtait sur cette certitude, là... ? C'est quoi pour toi là ici à ce moment là ?

Un autre moment spécifié vient à l'esprit de A. B lui propose de s'y intéresser.

158 – A – *... mais en même temps que je te dis : "j'ai l'intuition que...", vient à mon esprit un autre scénario, c'est-à-dire le scénario habituel où tu as un vendeur qui t'accroche et il a essayé de te vendre un truc, et moi plus les gens sont comme ça et plus je fuis...*

159 – B – Alors... Tu vois là je t'arrête, parce que finalement tu me cites des situations qui sont générales et peut-être que ce serait intéressant d'aller en explorer une particulière où tu as eu affaire à un vendeur qui a procédé comme ça, pour voir plus précisément ce qui se passe pour toi à ce moment là et qui fait que tu ne veux pas quoi... Est-ce que tu es d'accord sur ce point si ça t'intéresse ?

160 – A – *Oui... Il me vient une situation à l'esprit où je me suis trouvé dans cette situation quand j'ai voulu acheter un ordinateur, où le type... D'ailleurs je n'ai pas acheté l'ordinateur chez lui... c'est le résultat...*

Ce qui se passe là pour A, serait-ce cela "une graine" qui arriverait parmi d'autres (les situations générales évoquées en 158) ? A sent confusément que cette nouvelle situation a un lien ou illustre ce qu'il vient de mettre à jour sur sa prise de décision pour la voiture et entrevoit la possibilité d'y revenir. Il appartient alors à B de lui proposer d'approfondir ce moment, ce qu'il fait à la relance suivante :

161 – B – Alors ce qui serait peut-être intéressant de voir, c'est ce qui se passe... ce qui s'est passé pour toi dans ce moment là qui fait que... tu n'as pas voulu... Est-ce que cela te paraît intéressant ?

162 – A – *Oui, si tu veux... Tout à fait...*

163 – B – Alors oui, ce vendeur là ?...

164 – A – *C'était un jeune type... Dans un magasin... Un grand magasin... Il est payé à la com. Il a un petit salaire et il est payé à la com... C'est vrai que plus il va vendre plus cela va lui être profitable... Et... je viens pour acheter un ordinateur... (2 sec.) Et sur les caractéristiques que je lui demande, il ne me répond pas là-dessus... Il me fait l'article sur des trucs qui pour moi sont moins importants... Des gadgets...*

165 – B – Hum, hum...

166 – A – *Il me dit : "Bon, c'est un truc qui a tant de gigas..."... Mais il ne va pas dans le sens des questions que je lui demande, déjà... Et puis je vois bien qu'il débite la notice ou la leçon qu'il a apprise pour l'ordinateur... Ca ne me plaît pas trop... Et quelque part je suis tout de suite très critique quoi par rapport à ça... (1 sec.). Critique au sens où ça me met dans une position interne, intérieure, qui n'est absolument pas avenante et qui n'est pas conciliante par rapport à celui qui se comporte comme ça... Et là (2 sec.). J'ai dit : "Bon ben écoutez, je vais réfléchir", mais déjà, à ce moment là je savais qu'il me vendrait pas le truc quoi... Je l'ai acheté ailleurs...*

169 – B – En fait, ce que tu m'as dit, c'est qu'au moment où tu as prononcé le mot intuition est venu à toi le scénario...

170 – A – *Oui de ce qui se serait passé, ce qui peut se passer on peut dire, très habituellement.*

171 – B – Donc immédiatement la référence pour comparer qui fait que... tu sais que... c'est bon

Et cette nouvelle exploration met en place un lien avec quelque chose qui a priori était lointain pour lui : son rapport aux autres dans sa conception de la formation.

172 – A – *Oui, parce que je t'ai dit aussi même si je ne l'ai pas aussi bien analysé que d'habitude c'est aussi un mode de fonctionnement ; j'aime pas trop qu'on se substitue à mon jugement ou à mes questions quand c'est moi qui suis le destinataire des objets, et qui fais une démarche pour obtenir quelque chose, ça paraît évident quoi... mais sachant aussi peut-être derrière, comme tu dis, derrière plutôt... des modèles de formation quoi. C'est-à-dire l'essentiel pour le formateur c'est de rentrer dans le projet de l'autre et non pas de faire que l'autre rentre dans son projet... au moins d'abord !...*

173 – B – Et toi ce que tu aurais... Ce que tu aurais bien aimé là, au moment où tu as cherché à acheter cet ordinateur, c'est qu'il rentre dans ton projet ?

174 – A – Oui voilà, c'est ça, quel qu'il soit, en fait ça pourrait se traduire comme : à mon écoute d'abord. Je ne dis pas qu'il faut pas qu'il me fasse l'article, parce que c'est son boulot, sur des choses que je sais pas, mais que d'abord, en fait c'est ça que je défends tout le temps dans les formations, c'est pouvoir d'abord..., le formateur doit d'abord faire l'effort de rentrer dans le projet de l'autre de façon à mieux ramener l'autre dans son projet ; c'est ça quoi, parce que forcément que le formateur il a un projet, y a pas de doute !

175 – B – Et là toi tu avais un projet en allant acheter cet ordinateur et tu as eu l'impression que le vendeur ne rentrait pas dans ton projet ?

174 – A – Oui. J'ai eu l'impression aussi qu'il m'aurait vendu n'importe quel article de la même façon quoi ; j'aurais dit cet ordinateur là plutôt que celui là il aurait fait pareil !

175 – B – Et qu'est-ce qui t'a donné cette impression là ?

176 – A – Et bien c'est le fait qu'il débite son truc, qu'il ne tienne pas compte de mes questions encore une fois, encore une fois pas de mon projet...

177 – B – D'accord...

178 – A – Et ça, là ce que tu me fais toucher du doigt, j'avais pas fait l'association, c'est qu'en fait... Et là je vais le verbaliser, je crois que ce comportement on peut dire de ma part, **l'intuition** dont je faisais état tout à l'heure et qui fait que si on cherche à m'imposer des trucs de l'extérieur, surtout quand il s'agit de choses que j'achète et, qui me sont destinées, ça me met à distance, quoi... et parce que en formation les gens sont aussi comme ça ... Si le formateur impose immédiatement le projet, je dis pas qu'il faut pas un moment que ce soit dans l'attelage, mais là je viens de prendre conscience qu'en fait j'ai derrière... un modèle, entre guillemets, des éléments de stratégie de formation qui rejoignent complètement ce que je te dis sur ce mode de fonctionnement...

179 – B – Oui, oui

180 – A – *Du moins j'espère être en congruence avec ce que je dis et je m'aperçois en fait être en congruence avec ça...*

181 – B – *Oui, c'est ça...*

182 – A – *Il ne me viendrait jamais à l'idée de proposer des objectifs aux gens avant d'avoir recensé leurs attentes, d'une façon ou d'une autre, parfois rapidement au cours d'un tour de table quand on a pas pu le faire avant, mais souvent j'envoie des feuilles avant mes formations... Justement si des formations de deux jours ou plus de sorte que ce soit une sorte d'échange justement en possibilité de se positionner par rapport à ce que je leur propose, se positionner au sens où je ne leur donne pas le déroulement de la formation, ni tous les objectifs, je leur indique généralement, ce que font les boîtes de formation, c'est qu'elles mettent un intitulé avec deux ou trois choses très vagues dessous... donc ça permet aux gens de se positionner par rapport au thème on va dire, voilà... et donc moi ça m'aide beaucoup à savoir où en est chacun, ce qu'il cherche, ce qu'il veut, ce qu'il attend et... Et c'est vrai que de toute façon moi aussi je vais apporter mon projet sur la table, mais pas d'abord !*

183 – B – *Et donc quand tu vas acheter quelque chose, tu attends la même chose...*

184 – A – *Sans doute, je m'aperçois que quelque part il y a une congruence, une cohérence...*

185 – B – *Tu as besoin de ça... Tu as besoin qu'on te prenne en compte...*

186 – A – *Ah ça tu vois, je viens de mettre la main dessus là, je viens de faire une association sur le plan professionnel.*

3°) Il y a négociation par B et A, en permanence, du contrat d'attelage :

6 – A – *Tu peux me repasser le contrat d'attelage si tu veux ?*

7 – B – *On est bien d'accord tous les deux, éventuellement, enfin, on va essayer d'aller voir d'un peu plus près comment tu as pris ta décision.*

8 – A – *Oui, c'est ça, ce qui me décide...*

9 – B – *Et donc tu es d'accord pour "rester" sur ce moment là...*

10 – A – *D'accord, c'est de faire ce qu'il faudra pour essayer de mettre cela à jour... C'est quelque chose que je n'ai jamais encore verbalisé, si ce n'est que j'en ai un peu parlé avec ma femme... Mais je n'ai jamais fait un travail à partir de ça...*

127 – B – *Il faut que l'on se mette bien d'accord... Est-ce que c'est sur l'intuition, l'intuition elle-même que tu veux travailler ou bien tu veux valider le fait que c'est bien cet ordre là qui t'a permis de décider ?*

128 – A – *Ben c'est-à-dire qu'il me semble qu'il faut les deux. Il faut bien que je regarde ce qu'est l'intuition avant de valider le fait*

129 – B – *D'accord...*

130 – A – *... Enfin je dirais le contre exemple par rapport à l'intuition... C'était peut-être une autre intuition. C'était peut être aussi de l'ordre d'une autre intuition, mais quand je te dis j'ai eu, j'ai l'intuition, parce que c'est au moment où je te l'ai dit ça que l'intuition m'est venue, j'ai l'intuition que si il s'y était pris autrement ou si ça c'était passé autrement, je n'aurais peut-être pas acheté la voiture.*

131 – B – *D'accord. Donc est-ce qu'on peut être d'accord sur le fait de revenir sur le moment où tu m'as dit : "j'ai l'intuition" ?*

132 – A – *Oui, c'est-à-dire en fait on est dans le V 2*

133 – B – *On est dans le V 2.*

159 – B – *Alors... Tu vois là je t'arrête, parce que finalement tu me cites des situations qui sont générales et peut-être que ce serait intéressant d'aller en explorer une particulière où tu as eu affaire à un vendeur qui a procédé comme ça, pour voir plus précisément ce qui se passe pour toi à ce moment là et qui fait que tu ne veux pas quoi... Est-ce que tu es d'accord sur ce point si ça t'intéresse ?*

160 – A - *Oui... Il me vient une situation à l'esprit où je me suis trouvé dans cette situation quand j'ai voulu acheté un ordinateur, où le type... D'ailleurs je n'ai pas acheté l'ordinateur chez lui... c'est le résultat...*

Point de vue de Maurice LAMY : ce que ce moment d'entretien m'a apporté.

Ce travail, à partir de ce moment d'expérience et de la transcription qui permet de reprendre et de revenir bien à fond sur les informations, m'a beaucoup apporté et éclairé.

- *D'une part à propos des objectifs de travail que nous nous étions fixés,*

*sur l'importance de resserrer constamment entre A et B "le contrat d'attelage" et de bien vérifier que l'on est en train de chercher est bien un objet partagé par A et B (cf. les exemples cités plus haut) ;

* l'intérêt pour le A lui-même de "s'arrêter" sur un moment où spontanément il passe très vite. L'importance de la médiation du B, indispensable par son extériorité pour réorienter A justement sur le dépliement de ces moments clés (relances et répliques de 55 à 60 ; puis plus loin de 121 à 126) où Joëlle, m'invitant à m'arrêter m'amène à explorer, dire, révéler ce qu'il y a derrière ces moments dont l'opacité normale et naturelle ne me permet pas d'aller y voir, seul...

* ce travail d'élucidation de ce moment particulier m'a amené indirectement, j'allais dire même subrepticement, presque naturellement, à évoquer une autre situation décalée, mais dans laquelle j'ai été confronté à un même sentiment. Alors qu'auparavant je n'avais jamais fait aucunement le lien entre ces 2 situations. Et justement l'exploration de cette nouvelle situation au vu de ce qui est venu de la première, a été éclairante pour moi de fondements sur le plan professionnel.

- *D'autre part des prises de conscience à propos :*

* de comment je fonctionne intuitivement et notamment ce que j'attends implicitement des autres quand je vais chercher des choses qui me concernent, en particulier dans des situations d'échanges ou de commerce où je suis destinataire de, c'est à dire la prise en compte de que je suis d'où j'en suis et de ce que je veux faire...

* de la connaissance de mon fonctionnement qui me permet de mieux comprendre les valeurs qui m'animent et qui se retrouvent dans mes situations professionnelles de formateur. Je le dis en 182 ? je ne conçois pas de commencer une formation sans laisser, autant que faire se peut, chacun se situer, dire ce qu'il souhaite, vient chercher et en quoi je pourrais lui-être utile...

Il me reste donc à étayer, à vérifier pour moi la validité de ce que j'avance, notamment en ce qui concerne les prises de conscience.

*Joëlle CROZIER & Maurice LAMY,
décembre 2005*

Paru dans Expliciter 71, septembre 2007

Université d'été du GREX

« Croire » à Saint Eble 2007, un bon cru !

Maryse Maurel

Alors, à Saint Eble, que s'est-il passé ? Quel était le thème de travail de notre Université d'Été 2007 ? Comment ça s'est passé ? C'était bien ? Comment avez-vous travaillé ? Et que nous ramenez-vous ? Ça fera du grain à moudre ? Il a fait beau ? Vous avez eu froid ? Vous étiez nombreux ? Voici quelques unes des questions, parmi tant d'autres, que se posent les malheureux et les malheureuses qui n'ont pas eu la chance de pouvoir venir à Saint Eble cette année. Voici quelques impressions et quelques informations. pour répondre un peu à leur curiosité en attendant les articles bien solides et bien construits qui viendront par la suite, je n'en doute pas. Je ne serai pas exhaustive. J'écris ce compte-rendu de mon point de vue, je parle de ce qui a été important pour moi, je privilégie le travail de mon petit groupe⁷⁴ en espérant que les autres petits groupes écriront, eux aussi. Les échanges électroniques que j'ai eus, depuis mon retour de Saint Eble avec Claudine, Mireille, Nadine et Pierre m'ont aidée à clarifier certains points pendant le travail d'écriture.

Ça pourrait commencer par « Il était une fois, par une belle journée de la fin du mois d'août 2007, à Saint Eble..., Saint Eble, vous savez ce joli petit village où, chaque fin d'été de drôles de gens débarquent chez Vermersch et s'enferment pendant quatre jours dans la bergerie. Que peuvent-ils bien y faire ?

Écoutez, ça commence... Nous sommes arrivés à Saint Eble en milieu de journée, ce lundi 27 août 2007, il faisait chaud, très chaud. Nos tenues étaient encore estivales, débardeurs, chemisettes, sandales. Rassurez-vous, dès le lendemain, tout est revenu à la normale avec un bel orage qui a ramené la fraîcheur. Nous avons sorti des sacs les chaussettes, les pulls et les polaires et nous avons fermé les portes et les fenêtres de la bergerie. Au petit village GREX du camping de Langeac, sur les bords de l'Allier, il manquait Maurice et Jacques.

A Saint Eble, nous n'étions que seize participants, pour cause de rentrée précoce et autres raisons. Les dates de la prochaine Université d'été sont déjà fixées (du 25 au 28 août 2008), mais nous en discuterons peut-être à Paris, lors du prochain séminaire, en présence de ceux et celles qui n'ont pas pu venir à Saint Eble.

Lundi 27 août, 15 heures, nous sommes dans le plaisir de nous retrouver. Embrassades et premiers échanges à bâtons rompus dans la véranda, premiers cafés, nous parlons de ceux qui ne sont pas avec nous. Vers 15h30, nous sommes donc quinze participants autour de Pierre, dans la bergerie. Nous attendons avec impatience que Pierre dévoile le thème de travail de ces quatre journées. Le silence se fait. Attente. Silence. Confiance.

1. L'organisation du travail de co-recherche

1.1. Temps de présentation du thème et de l'objet d'étude

Pierre rappelle son intérêt pour les effets perlocutoires. Deux articles sont parus récemment dans Expliciter :

Expliciter n° 64, *Analyse des effets perlocutoires*.

⁷⁴ J'ai eu le plaisir de partager ces journées avec Nadine Faingold, Claudine Martinez et Mireille Snoeckx. Les parties concernant la méthodologie de co-recherche et les questions de recherche issues de l'université d'été veulent faire une synthèse provisoire des retours en grand groupe. J'espère être suffisamment fidèle aux propos qui ont été échangés dans le grand groupe et ne pas déformer ceux que j'ai choisi de rapporter ici..

Expliciter n° 65, *Les fonctions des questions*.

Cela fait un certain temps que nous travaillons, directement ou indirectement, sur l'effet des questions dans l'entretien d'explicitation. Quel est l'effet des relances ? Et plus généralement, qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots ?

En l'état actuel, nous pouvons distinguer trois types d'effets perlocutoires :

l'ordre, le commandement (demander)

la persuasion (convaincre)

l'induction ou commande enrobée (induire)

Les linguistes s'occupent bien de l'étude et du classement des actes de langage, mais que se passe-t-il après l'énonciation ? Convaincre, c'est chercher à avoir un effet sur le « croire » de l'autre. Pour comprendre ce qui est modifié chez le destinataire du discours ; il faut comprendre et savoir décrire le fait de croire. Comment pouvons-nous décrire un « croire » ? De quoi est fait ce « croire » ?

Voilà notre travail à Saint Eble cette année, nous devons chercher à décrire le « croire ». Attention, nous n'allons pas viser les croyances, qui sont les contenus du « croire », c'est-à-dire ce qui est cru (j'arrête de mettre des guillemets, disons que l'objet de notre travail est la description de croire). Les praticiens (de la PNL par exemple) s'occupent bien de nos croyances, ils savent nous accompagner pour les mettre à jour, ils savent nous les faire modifier quand elles sont limitantes, ils savent les prendre comme point d'appui quand elles sont positives. Il y a beaucoup de littérature sur ce sujet, il y a des typologies de croyances, il y a des techniques spécifiques pour travailler sur les croyances. Mais ce n'est pas notre objet ici. Ce qui nous intéresse c'est le croire. Nous avons pour but la description psycho phénoménologique du croire. Comment l'approcher, le viser ? La littérature oppose croyance et savoir. Cette opposition est-elle pertinente dans le cadre de la psycho phénoménologie ? Le fait de croire est-il plutôt un acte, un état ou autre chose ? Comment en donner les propriétés ? Quelles sont les catégories qui permettront d'en rendre compte ? A nous de trouver les stratégies de travail, les bonnes situations, les bonnes relances et les bonnes catégories. A nous d'organiser notre approche du croire.

Résumons donc, nous n'allons pas travailler et questionner les croyances, nous allons prendre pour objet *le rapport subjectif que j'entretiens à ce « croire », à ce « je crois »*, nous allons viser la description psycho phénoménologique de la nature de la relation à ce « je crois ». Autrement dit, nous allons chercher à obtenir la description de la subjectivité du fait de croire, le « je crois » tel qu'il est présent dans une situation spécifiée où ce mot prend tout son sens pour moi.

1.2. Temps de remplissement conceptuel

Comme d'habitude, nous prenons un temps pour échanger sur ce que nous savons sur le sujet et pour commencer à nous approprier le thème de travail. Pierre nous dit peu de choses, si ce n'est qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait dans la littérature existante. Mais il nous en dira peut-être plus dans son prochain article. Nous, les autres, nous ne parlons pas beaucoup car il me semble que nous ne connaissions pas grand chose. Le temps de quelques échanges (une petite heure) et nous passons à la phase suivante.

Je retiens l'information que nous donne Pierre. Chaque croyance a un critère, c'est-à-dire quelque chose qui fait qu'on l'adopte (vrai parce c'est prouvé, argumenté ; juste en référence à un corpus politique, moral, religieux ou encore sensoriel comme un son juste ; bon pour moi parce que cohérent avec l'ensemble de mes autres croyances, beau selon mon sens esthétique personnel, etc.). Le critère de la croyance est ce qui fonde mon croire, « croire à », « croire en », « croire que », « croire X ». Nous adoptons une croyance quand un critère personnel est satisfait. A toutes nos ressources personnelles sont attachées des croyances.

1.3. Temps de remplissement intuitif

Pierre nous propose de prendre le temps de laisser venir et de noter par écrit trois exemples de situations spécifiées qui sont reliées à « croire » (pour moi), où « je crois » prend tout son sens (pour moi).

Je me mets au travail, les exemples viennent facilement.

Le premier exemple qui arrive est celui que je présenterai au grand groupe après le temps de travail personnel, je le désignerai par *Gabriel et la lune*. Je donne cet exemple parce que la discussion qui a suivi sa présentation a été lumineuse pour moi par rapport aux dérapages possibles. Elle m'a permis de bien cerner l'objet de la recherche.

Gabriel et la lune

Gabriel est un petit garçon de cinq ans. L'un de mes petits enfants. Il est chez moi pendant la deuxième quinzaine de juillet. Un soir, vers 20h, son frère Antoine, trois ans, attire notre attention sur la lune qu'on voit déjà, basse sur l'horizon et blanche sur le ciel bleu. C'est le premier quartier. Nous parlons de la lune. Quelques jours plus tard, nous rentrons d'un spectacle, il est presque minuit, je couche les petits garçons et je monte dans ma chambre. De la terrasse, je vois la lune, elle est pleine, elle est superbe. Je redescends et je propose aux enfants, qui ne sont pas encore endormis, de venir sur la terrasse voir la lune avec moi. Gabriel dit « Au début de la nuit, la lune est petite ; au milieu de la nuit, elle est grande ; avant le matin, elle est encore petite. ». Je dis que non, que la lune reste grande ou petite de la même façon toute la nuit. Gabriel conteste. Je dis qu'on peut l'expliquer et je commence à expliquer les phases de la lune. Gabriel dit « Ah oui, maman me l'a déjà raconté et expliqué avec des oranges ».

Le croire que je vise dans cette situation est mon croire, c'est-à-dire le fait que je crois que *la lune est dans la même phase toute la nuit*. Dans ma subjectivité, je ne distingue pas le croire ou le savoir dans cette situation spécifiée (en tout cas, c'est ma première impression). Si je le crois, c'est que d'une part je peux en apporter la preuve conceptuelle par les positions relatives de la lune, de la terre et du soleil et que, d'autre part, j'en ai fait maintes fois l'expérience : j'aime la nuit et j'adore regarder la lune. Et je suis dans une certitude absolue. (Pour information, mes deux autres croire étaient: *je crois que les élèves peuvent apprendre*, et *je crois que, en cours de mathématiques, il est bon de remplacer l'autorité externe du maître par l'autorité interne des mathématiques*). L'évocation des situations spécifiées associées à ces trois croire a induit chez moi des états internes différents dont je ne sais pas, à ce moment-là, dire la différence avec des mots. Je peux seulement dire que les trois situations ont un goût différent. Quelles sont les propriétés de chacun de ces croire ? Aucun remplissement à ce stade. La seule chose certaine pour le moment est que leurs critères sont différents : la conjugaison de la preuve et de l'expérience pour la première, l'efficacité pour la deuxième (comme un pari pascalien), l'aboutissement d'un long travail d'élaboration théorique et de recherche pour la troisième. A ce moment-là, je ne sais pas travailler sur mon croire - en auto explicitation - pour le décrire et en donner les propriétés, je ne vois même pas et je n'imagine même pas ce que pourraient être les propriétés d'un croire.

1.4. Premier retour en grand groupe

Je me propose pour présenter l'histoire de *Gabriel et la lune*. Il me semble que les échanges qu'elle a suscités ont été intéressants et éclairants. Surtout parce qu'ils nous ont montré les chemins dont le parcours n'apporteraient rien de pertinent à la visée de notre objet de recherche (un peu comme la théologie négative !).

Deux croyances sont présentes au premier plan, plus présentes que mes autres croyances, la croyance sur la lune et la croyance sur ma relation avec l'enfant (je ne prends pas en compte la croyance de Gabriel qui ne relève pas de ma subjectivité). J'ai verbalisé la (les) croyance(s) sur la relation avec l'enfant, dans le grand groupe, en réponse à des questions qui m'ont été posées⁷⁵. Il est vrai que cet épisode et d'autres ont contribué à restaurer avec Gabriel une relation difficile. Il y a d'une part à l'œuvre ma co-identité de celle qui aime transmettre de la connaissance, mais aussi ma co-identité de grand-mère. La barque de l'émotion est donc bien chargée, mais ce n'était pas ce que je visais dans mon évocation où j'avais écarté le registre de l'émotion. Si je veux décrire ce croire, il faut donc suspendre tout ce qui touche à ma relation avec Gabriel pour regarder mon rapport subjectif à « je crois » quand je crois que la lune est dans la même phase toute la nuit.

Dans la discussion qui a suivi, il y a eu des questions sur la genèse de la croyance de Gabriel ? Et de la

⁷⁵ Les croyances relatives à ma relation avec Gabriel étaient restées en arrière plan pendant la phase de travail précédente, celle du remplissement intuitif.

mienne ? Les réponses à ces questions ne contribuent pas à la description de l'objet d'étude. Pour questionner l'objet, il faut donc maintenir en prise la relation au fait de croire (que la lune est dans la même phase toute la nuit) dans la situation spécifiée, au moment où ce croire est présent (au moment où il émerge ? au moment où il est actualisé ?). Pierre m'a proposé une petite explicitation et a écarté les autres croyances en me focalisant sur le croire de la lune : « Je te propose de rester sur la relation que tu entretiens avec ce savoir sur la lune, même si c'est moins important pour toi... ». Je n'ai pas eu de mal à donner mon accord car cette visée est celle qui intéresse mon identité de co-chercheuse à Saint Eble (c'est celle que j'avais initialisée toute seule un moment avant).

Qu'est-ce qui est à décrire ? Les traits descriptifs d'un « croire » sont les traits habituels d'un vécu c'est-à-dire ego, noème, noèse, état interne, co-identités, modes d'activité, degrés d'intensité, localisation(s) corporelle(s), tonalité émotionnelle. On peut se demander quel est le degré de doute ou de certitude, quelle est la nature du critère. Et il y a peut-être d'autres espaces catégoriels à ouvrir en fonction des descriptions produites. On peut aussi décliner des catégories descriptives pour l'état interne, par exemple mouvement, densité, continuité, tonalité, valence, localisation, modalités sensorielles, consistance, intensité, rythmicité.

Je retiens quelques relances possibles :

Quand tu te remets en contact avec le moment où tu crois que..., quelle est la manière dont tu crois à ce que tu crois ?

Comment tu es quand tu crois que... ? Est-ce que d'autres choses t'apparaissent pour décrire ce qui est à décrire ?

Qu'est-ce qui fait que tu crois ça ? Qu'est-ce qui fait que tu en es certaine ? D'où te vient la certitude ? (Recherche du critère) ?

Pierre me propose ensuite de me remettre dans cette situation passée : « S'il y a une Maryse à côté de toi..., si une partie de toi surplombe la situation..., qu'est-ce qu'elle dirait par rapport à ce que toi, tu crois ? » (Utilisation du témoin).

1.5. Mode de travail pour la suite de l'Université d'Été

Nous alternons les phases de travail en groupe de quatre et les phases de travail en grand groupe. Chaque petit groupe choisit sa façon de travailler, Pierre nous invite à y inventer, à y essayer, bref à y chercher ensemble. Le travail est sérieux, souvent passionné, la récolte et les confrontations sont riches quand nous revenons au grand groupe. Pierre apporte des informations complémentaires, les petits groupes présentent leurs travaux et leurs questions de façon très synthétiques (ce qui n'a pas toujours été le cas les années précédentes), nous retournons au travail en petits groupes avec des réponses, de nouvelles idées apportées par les autres et des nouvelles relances à tester ou à éviter.

1.6. Dans mon groupe de quatre

Nous commençons par échanger sur nos exemples en les commentant. Très vite nous décidons de faire un premier entretien exploratoire, juste pour voir, et pour ajuster ensuite selon les informations obtenues. Nous sommes quatre, nous décidons d'en profiter pour mener des entretiens d'explicitation et quitter provisoirement l'auto explicitation. Celles qui seront dans le rôle de B auront pour tâche de garder la visée de l'objet d'étude. Les deux observatrices pourront demander une suspension de l'entretien pour évaluer, suggérer, proposer de changer de B. A pourra interrompre si elle se sent malmenée ou mal accompagnée. Nous pourrions toujours compléter en auto-explicitation si nécessaire quand nous serons rentrées chez nous. Nous sommes d'accord pour aller tout de suite vers l'expérientiel et discuter ou modifier après selon les réponses obtenues.

1.6.1. Premier entretien (mardi matin)

Le premier entretien se fait entre Claudine (A) et Nadine (B). Claudine choisit une situation spécifiée où un « je crois » est à l'œuvre et c'est parti. Je n'entre pas ici dans les détails de notre travail ni dans le contenu des « je crois », je note seulement quelques points importants. Les questions méthodologiques et théoriques issues de ce travail de petit groupe feront (je l'espère) l'objet d'un travail d'analyse détaillée après le décryptage des protocoles enregistrés.

A un moment repéré comme moment où le « je crois » de Claudine est là, présent et actif, Claudine dit que « il y a une détermination terrible », que « ça la guide ». Nadine questionne ce guidage et Claudine

fait un geste, les bras et les mains tendues vers le bas, paumes tournées vers le haut. Nadine l'arrête et la maintient très fermement sur ce moment et sur ce geste. Il faudra regarder de près les relances de Nadine. Il faudra qu'elle nous explique ce qu'elle a fait qu'elle sait si bien faire. Elle conduit l'entretien avec une main de velours dans un gant de fer. Elle ne lâche pas Claudine, elle la maintient avec des « Reste là », « Ne bouge pas » tout en reprenant son geste de façon insistante. L'effet produit sur Claudine l'amène à dire « C'est là... un socle, ça déclenche les déterminations, ... le socle est là, il ne se questionne pas, ... comme une grosse pierre pas régulière, posée là », (par son geste, elle montre un endroit devant elle, vers le bas). Nadine continue à la maintenir dans ce moment, toujours avec des relances verbales et la reprise du geste. Plus tard, Claudine évoque « la force entre le socle et tout le reste, tout ce qui se passe, passe par là... Je suis au service de ça », elle parle aussi de « soumission ». Dans la discussion qui suit l'entretien Claudine retrouve une situation spécifiée où ce « je crois » était en train de s'installer et remarque que son croire n'avait pas la même force ni la même intensité. « Je n'avais pas la perception d'un socle ; il n'était pas là ».

Dans le bilan de fin de phase de travail en petit groupe, nous notons que nous avons le contenu du croire de Claudine, le déclencheur de ce croire, une bonne description à travers le geste et son déploiement, des informations sur l'état interne de Claudine et la co-identité de la Claudine qui croit à ce moment-là. Claudine ajoute « Je suis en contact avec moi, mais pas en évocation de mon croire, pourtant le spécifié est présent parce que je peux y aller à tout moment (voir la clarification qui s'est faite sur ce point dans l'article de Claudine⁷⁶).

1.6.2. Deuxième entretien (mardi, 15 heures)

Après un moment de travail en grand groupe, nous revenons en petit groupe. Toujours dans la dynamique de privilégier l'expérientiel, nous décidons de faire un deuxième entretien entre Mireille (A) et Claudine (B). Mireille choisit une situation spécifiée où son « je crois » est présent et actif. Au cours du questionnement de Claudine relayée par Nadine à la fin, il apparaît deux gestes associés à deux localisations corporelles et à deux co-identités de Mireille, l'une qui est *passion* (avec les signifiants internes suivants : assurance, certitude, chaud, fort, puissant, coloré, plutôt rouge, pas bordé), l'autre qui est *sourdine* et qui retient. Apparaît aussi une troisième co-identité, qui n'a pas de nom et qui est *celle qui est traversée* (par tout ce qui bouge, par ce qui se passe autour d'elle, par la vie). Suit un moment un peu chaotique de discussions entre Nadine, Claudine et moi, où nous oublions complètement notre Mireille, coincée dans sa situation spécifiée. Elle nous dit gentiment qu'elle n'en a pas souffert, que c'est le jeu de la co-recherche. N'empêche ! Quand même ! Mais nous devons nous arrêter pour prendre le temps du petit bilan pour le grand groupe.

Ce bilan fait apparaître que nous n'avons pas pu saisir le moment précis où la croyance s'actualise et qu'il faudra donc y revenir. Il y a bien une croyance, le croire est à l'œuvre (mais à partir de quand ? nous ne le savons pas), nous relevons les informations obtenues pour décrire (au moins partiellement) le croire de A. C'est alors que Mireille dit : « J'étais reliée à ces moments, je pouvais y retourner, je n'étais plus dans la situation spécifiée ». Tilt ! C'est presque la même chose que ce qu'a dit Claudine. Elles se mettent d'accord sur la formulation, nous notons pour le rapporter au grand groupe (voir le détail dans l'article de Claudine).

Nous listons aussi quelques moyens à notre disposition pour que A décrive son évocation, installation d'un témoin, relances en « elle » ou en « Mireille », passage par le symbolique.

Comme le raconte Claudine dans son article, nous intervenons dans le grand groupe pour demander de l'aide au sujet de cet état bizarre où se sont trouvées Claudine et Mireille. Quand elles sont là, où sont-elles ? Et nous n'avons pas perdu notre temps, car nous avons eu une belle réponse qui ouvre de nouvelles questions (Voir l'article de Claudine et le paragraphe 2.3).

1.6.3. Troisième entretien (mercredi après-midi)

Mercredi matin, nous avons eu un long moment de travail en grand groupe, moment de travail de grande qualité, avec beaucoup d'apports et d'échanges. Nous en sortons fatiguées mais dynamisées

⁷⁶ J'assume le risque de doublons avec l'article de Claudine. Ce point est suffisamment important et intéressant pour que nous le racontions chacune dans notre registre, celui du témoignage pour Claudine, celui du compte-rendu pour moi.

pour retourner au travail expérientiel. Claudine reprend l'entretien avec Mireille, avec la ressource ramenée du grand groupe. Elle accompagne Mireille dans la situation spécifiée, réinstalle les gestes et les co-identités qui correspondent chacune, pour Mireille, à un ton de voix, à un rythme de parole ; et le « je crois » s'actualise au moment précis où les trois co-identités se réunissent. A ce moment-là, Mireille dit « Je ». « Je n'ai plus besoin de garder la sourdine, l'autre je sais qu'elle ne va pas exploser, elle va faire son boulot. Je lâche, maintenant, on est d'accord, en harmonie, ça va se passer. Maintenant la formatrice est au clair. Il peut arriver n'importe quoi, ce sera accueilli. Je vais pouvoir avoir l'idée, le mot qui conviendra », « Qui le dit ? », « Les trois ».

2. Méthodologie d'accès à l'objet d'étude et état actuel des questions

(à la fin de l'université d'été... et avec la distance prise par l'effet du compte-rendu).

2. 1. Questions générales

Les questions générales présentes dans tous nos travaux de Saint Eble se résument en trois questions principales :

Comment accède-t-on à la description d'un croire ?

Quelles sont les catégories de cette description ?

Comment accompagner l'interviewé ?

2. 2. Déploiement des questions générales

Comment entrer dans le questionnement ? En partant d'une situation spécifiée d'un croire, ou à partir de la formulation d'une croyance dans une situation spécifiée ?

Peut-on faire varier les propriétés dans les relations que la croyance entretient avec l'état interne ? (Un peu comme la variation des sous modalités en PNL, mais attention, ici il n'y a pas que des modalités sensorielles).

Comment attraper le moment précis où le « je crois » apparaît et comment rester sur ce moment, comment le déployer de façon synchronique?⁷⁷ Ces questions concernent l'émergence de la croyance : s'agit-il de l'apparition de quelque chose de nouveau ou de l'actualisation d'une croyance établie ? Comment délimiter le moment de l'apparition ou de l'actualisation (juste avant que le croire soit là, agissant, adapté à la situation).

Quel sont les liens entre les co-identités et le croire ?

On peut questionner les formes de pensée associées : est-ce que c'est plutôt du raisonnement, ou plutôt des impératifs qui surgissent, ou encore autre chose ?

On peut chercher à décrire le processus du croire, on peut chercher si ce processus est du côté de l'efficience.

Les témoignages des petits groupes ont montré qu'il y a une multiplicité de croyances à l'œuvre en même temps et que certaines croyances sont emboîtées. Un « je crois » à l'œuvre dans une situation spécifiée peut-il être l'actualisation d'une croyance plus générale, plus englobante ?

Beaucoup de littérature concerne la différence, l'opposition même, entre croyance et savoir. D'un point de vue psycho phénoménologique, est-ce que « Je crois » versus « Je sais » se confondent dans ma subjectivité ? Y a-t-il des différences ? Si oui, lesquelles ?

Il y a des relances qui produisent l'effet souhaité, il y en a qui ratent complètement la cible. Signalons par exemple des relances comme « Est-ce que ta croyance est là ? », « Peux-tu décrire ton croire ? » ou même « Quelles sont les catégories, ou les propriétés, de ton croire ? ». Ces relances utilisent un langage catégoriel et proposent à A de diriger son attention vers les catégories de l'objet évoqué (le doigt qui montre la lune, voir l'article de Claudine). Si A est en évocation, il ne peut pas répondre sur son vécu (puisqu'il est dedans !), s'il sort de l'évocation, il ne peut plus répondre. Quel moyen avons-nous d'accompagner une prise de distance dans la situation spécifiée pour en conserver l'accès ? Nous avons à notre disposition l'installation d'un témoin, un questionnement utilisant il/elle ou le prénom de

⁷⁷ Nous avons trouvé des réponses dans le premier entretien (entretien de Claudine) et dans le troisième entretien (deuxième entretien de Mireille).

A (à tester et à vérifier), le passage par le symbolique (la technique du chapeau chinois, par exemple, qui consiste à demander « Et si c'était une fleur, ce serait quoi ? Et si c'était un animal, ce serait quoi ? etc. »⁷⁸.

Pour savoir quelles sont les relances ou, plus généralement, quel est l'accompagnement qui permet le maintien en prise de l'objet visé et l'installation dans une micro temporalité permettant d'interroger l'état interne de A, il faudra dépouiller les protocoles enregistrés. Ce point me semble particulièrement important. Je propose à tous ceux qui étaient à Saint Eble de documenter cette question à partir des matériaux recueillis (quelle relance ? quels effets produits). Une telle compilation pourrait être une suite féconde du travail de Saint Eble. Je vous renvoie aussi aux deux articles de Nadine, dans Expliciter n° 26, *De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle : décrypter les messages structurants*, et dans Expliciter n° 58, *Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires*. On y retrouve des relances pour faire l'arrêt sur image et le maintien en prise visant l'émergence du sens. Que pouvons-nous conserver, que faut-il modifier pour obtenir la description de l'état interne de A dans une situation spécifiée de croire ?

2.3. La question de mon petit groupe

Je rappelle la question et je vous renvoie à l'article de Claudine pour illustrer ces propos : Mireille et Claudine ont décrit la même chose au moment où elles étaient absorbées dans la description de leur état interne ; elles n'étaient plus dans la situation spécifiée, mais elles étaient reliées à ce moment car elles pouvaient y retourner facilement aussi souvent qu'il le fallait pour aller y chercher de l'information. Où étaient-elles ?⁷⁹

Dans tout vécu singulier, il y a des couches multiples : conceptuelle abstraite, émotionnelle, imaginaire, agie par exemple. L'une de ces couches est l'état interne du sujet, état interne associé au vécu visé. Cet état interne apparaît dans l'évocation et dans la verbalisation à travers des signifiants internes. On peut dire que l'état interne est dominant dans le domaine de l'émotion. En est-il de même dans le domaine du croire ? La focalisation sur la description de l'état interne provoque de l'absorption chez l'interviewé et, dans ce cas, le retour à la situation spécifiée exige des formes spécifiques de questionnement. Pour illustrer ce point, je vous renvoie encore une fois à l'article de Claudine et je donne ici les explications que Pierre nous a envoyées par courriel en complément à nos échanges (dans mon petit groupe de quatre).

Il y a d'une part la structure temporelle du vécu, et la possibilité de fragmenter cette temporalité, nous sommes dans la dimension diachronique ; je peux aussi m'arrêter sur un fragment et déployer un questionnement qui, au regard de la petitesse du fragment, peut s'appeler une "expansion" ; nous sommes alors dans la dimension synchronique. Cette expansion peut porter sur « en quoi ça consiste de faire cela ? », plan de l'action, ou « quel est mon état interne dans ce moment là (le fragment retenu) ? », ou « qu'est ce que je crois à ce moment là ? », ou « à quoi suis-je attentif ? », ou « que puis-je décrire de mon corps à ce moment là ? » ou bien en dépassant ce qui est donné : quel en est le sens, quel sens est contenu dans ce moment là ? Je peux décrire le présentifié, ce qui se dégage du présentifié, et cela pour toutes les couches descriptives que je peux imaginer du vécu ; l'entretien d'explicitation s'est spécialisé dans la description du vécu de l'action et la psycho phénoménologie dans la description de toutes les dimensions du vécu. Quant à la PNL, qui propose des techniques d'intervention, elle a pour but la mise à jour et le changement de certains aspects de ce vécu ; c'est le cas typiquement du rapport à la croyance et des techniques de recadrage par exemple, alors que le lying (Desjardins 1978) s'est spécialisé dans le vécu émotionnel, et la reconnaissance de ce revécu dans le présent.

⁷⁸ A la question « Et si c'était une fleur, ce serait quoi ? », Mireille a répondu « Ça ne peut pas être une fleur, ce n'est pas bordé ». et cette réponse nous a donné une information.

⁷⁹ Claudine a répondu à cette question dans son article, je maintiens pourtant le paragraphe qui suit, compte tenu de l'importance de la question et... de la réponse !

2.4. Et enfin, la question du Jack Pot !

A terme (à long terme !), nos recherches devraient pouvoir documenter une réponse à la question suivante : Croire est-il un acte ou un état ? ou autre chose (comme pulsion, tendance, motivation, potentialité, quelque chose qui fait agir, autant de mots et d'expressions apparus dans les comptes rendus des petits groupes) ? Y aurait-il un terme générique pour désigner ce croire ?

3. Alors, Saint Eble 2007, un bon cru ?

Ces journées ont été magnifiques ! Passionnantes ! La question proposée par Pierre a été très vite adoptée et a déclenché une grande curiosité. C'est peut-être la raison de la rapidité de notre mise en route.

Pour moi, la question de départ est entrée en résonance avec des préoccupations professionnelles. D'abord, j'ai toujours essayé de mesurer le degré de certitude des réponses mathématiques de mes élèves par la question « Vous en êtes vraiment sûr ? Vous mettez votre doigt à couper ? Votre main ? Votre tête ? » J'ai toujours demandé aussi sur quoi s'appuyait leur certitude : « Qu'est-ce qui vous fait penser que... ? Qu'est-ce qui vous fait croire que... ? »⁸⁰ sans savoir nommer ce que je cherchais à faire décrire de leur « Je crois que c'est juste ». Ensuite, j'avais le sentiment que le « je crois très fort » et le « je sais » d'un élève sont difficiles à distinguer, d'où des interrogations et des recherches sur les fondements du savoir scientifique qui présuppose de croire à la méthode scientifique et à la preuve, ou de connaître (et d'accepter) - comme c'est le cas en mathématiques - les règles du jeu mathématique. Dans mon groupe de recherche en didactique des mathématiques à Nice, nous distinguons depuis longtemps, chez les élèves le « Je le crois parce que le professeur le dit » (soumission à l'autorité du maître) du « Je le crois parce que je l'ai démontré, ou parce que j'ai compris la démonstration proposée » (soumission à l'autorité interne des mathématiques). Maintenant je pourrai sans doute aller plus loin dans la distinction et la description de ces deux façons de croire. J'ajouterai enfin qu'à Nice nous avons souvent questionné les croyances qui sont derrière les présupposés des théories didactiques que nous avons développées. Et je me suis aperçue récemment, en écrivant sur ce sujet, que ces croyances semblaient accrochées au plus haut niveau de l'échelle des niveaux logiques de DILTS. Pour toutes ces raisons et bien d'autres, j'avais très envie d'aller voir un croire de près, en entrant le plus vite possible dans le travail expérientiel. Avec l'espoir de trouver quelques nouvelles poignées conceptuelles pour attraper les phénomènes.

Mais revenons à Saint Eble où nous étions dans le lâcher prise, la créativité, la confiance avec, parfois, une pincée de non orthodoxie, pour voir... Cette liberté de travailler selon notre gré n'a pas de prix et... ça paye ! Il me semble que, collectivement, nous avons beaucoup produit et il faudrait qu'il y ait retour de toutes ces découvertes, de toutes ces petites pépites.

Je trouve que notre groupe⁸¹ entre dans une phase de maturité par rapport au travail de co-recherche. Les acquis théoriques et méthodologiques se stabilisent, deviennent efficaces. Ce ne sont pas quelques individus qui progressent mais tout le groupe. J'en veux pour preuve la qualité du travail de chacun(e), l'inventivité et la pertinence des stratégies de recherche, l'autonomie des petits groupes qui ouvre à la variation, la richesse des échanges. Et nous y gagnons en efficacité dans le grand groupe. Nous sommes en train de nous approprier collectivement la psycho phénoménologie, tout simplement !

Pour conclure provisoirement :

Il y a eu un bon équilibre entre le travail en groupe de quatre et les feed-back, nous avons pu nous approprier des stratégies de recherche, des questions, des façons de faire apportées en grand groupe. Il y a eu beaucoup d'échanges dans la densité d'écoute propre au GREX en général et à Saint Eble en particulier. Mais, au risque de pratiquer l'oxymore, je dirai que cette densité était fluide, porteuse, stimulante. Les témoignages et les questions étaient précis, synthétiques, pointus. Comme s'il y avait une accélération et un approfondissement des processus de travail de la co-recherche à Saint Eble. Si l'université d'été était une fusée, cette fusée serait en pleine accélération, elle s'enfoncerait très

⁸⁰ Et évidemment, ces questions que je pose aux élèves, je me les pose aussi !

⁸¹ Je parle du groupe de co-recherche de Saint Eble qui n'est pas toujours formé des mêmes individus, mais qui, en tant que groupe capitalise les acquis de l'expérientiel, du méthodologie et du théorique.

profondément dans l'univers à explorer, elle serait belle et brillante et elle ramènerait sur terre une grande quantité d'informations à dépouiller.

Nota bene

Notre quête de la description de la subjectivité nous amène à travailler sur des sujets très privés en entretiens ou en auto explicitation. Il est facile d'en parler à Saint Eble, ou au séminaire, là où la confiance réciproque est acquise. Serons-nous tous d'accord pour publier dans Expliciter ? Il y a sûrement une forme à trouver là aussi.

Paru dans Expliciter 71, octobre 2007

Saint Eble 2007. Une difficulté, éclairée ... dépassée.

D'une couche de vécu ... à une expansion

Claudine Martinez

Un moment fort pour moi à St Eble 2007 ? Question que je me suis posée dans ma marche matinale que j'ai eu le plaisir de reprendre ce matin dans ma campagne avec un super beau ciel bleu⁸² ... En fait, je me suis d'abord demandée comment je pourrais apporter une contribution au prochain n° d'Expliciter dans le court délai qui me reste, sachant que je dispose aussi de peu de temps. Je sais qu'il y aura un compte-rendu de notre séminaire 2007, puisque à St Eble, j'ai bénéficié d'une post-fin avec Maryse et que nous en avons un peu discuté ensemble. L'idée dominante pour moi est de donner un peu l'ambiance et donc voilà, quelle petite chose pourrais-je donner à chaud ?

Un point particulier m'est venu et je me suis dit : pourquoi ne pas tenter de m'y arrêter ? Pour une fois, je pourrais en rester au premier degré du texte c'est-à-dire à son contenu et non au niveau du méta de cet événement, comme c'est en quelque sorte la règle depuis que nous sommes tombés dans la psychophénoménologie !...

De quoi s'agit-il ?

J'ai rencontré une difficulté, en tant que B, interviewer, dans un entretien. J'en ai rendu compte en grand groupe. La discussion s'est ouverte et a abouti à une clarification méthodologique de Pierre. L'après-midi, alors que je reprenais l'entretien avec la même personne sur le même sujet, la difficulté était envolée ... J'étais à l'aise et tranquille pour faire ce qui ne me venait pas du tout le matin même.

1. L'entretien

Il se passe dans le travail de notre petit groupe de quatre (Nadine, Maryse, Mireille et moi). Mireille est le sujet A (interviewée) en évocation d'un moment bien spécifié où la croyance qu'elle a formulée est active. L'ambiance du groupe est très propice. Nous nous connaissons bien, nous savons que nous pouvons nous essayer à ce que nous ne savons pas (encore) faire. La confiance est totale et chacune se sent très libre d'inventer, d'essayer, d'arrêter pour demander de l'aide, etc.

Quelle est ma difficulté ? Je mène l'entretien avec Mireille avec les règles et les savoir faire qui sont les nôtres. Mireille est un sujet A très facile et très complice puisque partie prenante de la recherche en cours. Vient un moment où je sens que j'ai suffisamment avancé dans la mise en évocation de Mireille sur ce moment de formation spécifié. Nous disposons des informations nécessaires sur le contexte et sur ce qu'elle a entrepris. Donc, je me dis que ce serait le moment de lâcher cette couche de vécu dans laquelle je maintiens Mireille depuis le début. Mireille est bien en évocation. Toutefois, je ne vois pas comment m'y prendre. Mais ce que je savais très bien faire l'an dernier, à savoir arrêter mon A, avec le geste présent à ce moment là ainsi que les mots l'accompagnant, négocier un arrêt sur ce moment là avec A, lui laisser le temps qu'il faut...Voilà, que je me sens incapable de le faire là présentement ! Je ne peux sortir de là où je suis avec Mireille, je continue à fragmenter, mais je sais que ce n'est plus la peine d'aller plus loin. Je jette un coup d'œil sur ma gauche et rencontre le regard de Nadine, puis en face de moi de l'autre côté de la table où Maryse observe aussi avec toute son attention et je lance une

⁸² Ah!... Les retraités!....

question, avec le fort sentiment que cette relance ne peut pas faire !...La question est à peu près celle-là : "et là, Mireille... à ce moment là où tu décris tout ce que tu fais...comme tu le fais, est-ce que ta croyance est là ?"... Il me faudra ré-écouter l'enregistrement, mais je sais que Mireille ne répond pas à cette question et poursuit là, où elle est dans son évocation.⁸³ Elle continue à dérouler le film. Je reprends en la suivant pour ne pas la déranger et je me demande bien comment je vais m'y prendre pour me dégager de là et aller sur l'objet pour lequel nous voulons recueillir des informations. Je me sens comme embourbée, les deux pieds attachés, ne pouvant que poursuivre ce qui est en route... Je n'arrive pas à entrevoir l'aiguillage et la voie à prendre. Je me sens complètement coincée dans la voie en cours. Pourtant le matin même, je me suis trouvée à la place de Mireille et je n'étais pas dérangée de passer du niveau de l'action, dans le déroulement du moment spécifié à l'arrêt sur image du "croire"... Je restais totalement en évocation et pouvais passer de l'un à l'autre sans problème, mais il y avait quelque chose de qualitativement différent entre ces deux types de verbalisation et d'évocation. Dans les deux cas, j'étais bien en contact avec moi même et ce que je disais était bien incarné dans ce moment là ! Impression de deux choses totalement en liaison et pourtant différentes ! Bon, je continue encore un peu l'entretien avec Mireille sur ce qui se fait à ce moment là, avec la conscience que ce n'est plus la peine de poursuivre pour ce que nous cherchons ...

Je lâche Mireille des yeux et de la posture et me tourne vers Maryse qui s'apprêtait juste à nous interrompre ... Nous stoppons l'entretien avec l'accord de Mireille et nous commençons à échanger sur ce qui vient de se passer. Je m'arrête là de ce moment de travail pour ce dont je veux rendre compte.

2. Dans le grand groupe.

Nous avons collectivement limité notre temps de travail en petits groupes pour faire le point ensemble de ce qui se serait passé, sachant que chaque groupe avait toute latitude sur sa façon de travailler. A un moment de l'intervention de notre petit groupe dans le grand groupe, je fais état de ma difficulté : le fait que je reste embourbée dans la description d'une couche de vécu, que je n'arrive pas à m'en dégager, alors que c'est quelque chose que je savais assez bien faire l'année précédente. Je décris la chose comme si le questionnement sur le moment spécifié et le questionnement sur le "qu'est-ce que croire" de Mireille dans ce moment étaient deux choses séparées et que je ne parvenais pas à basculer de l'un vers l'autre ce qui inquiète fortement Claude et Pierre. Les échanges qui suivent alors, semblent évacuer mon problème mais Maryse revient à la charge en appuyant très fort sur un point longuement discuté dans le groupe : celui du passage entre les verbalisations relatives au déroulement du moment spécifié et celles relatives à la croyance. Mireille et moi avons vécu la même chose. Quand nous étions en train de verbaliser à propos du "croire", nous étions à la fois en contact très fort avec ce que nous disions et pourtant il y avait comme une distance avec le déroulement du moment spécifié. Cette intervention de Maryse me fait subitement comprendre quelque chose de fondamental que je livre alors au groupe. Quand je suis en évocation du déroulement du moment spécifié et que je suis dans la couche de l'action, mon attention est mobilisée vers l'extérieur : je m'habite dans ce moment, perçois, en pensée, les éléments du contexte (monde sensoriel), je me sens faire et dérouler mon activité...Par contre quand mon B m'arrête, opère un maintien en prise sur ce qui s'est manifesté là, qu'il me questionne sur ce qui est présent, pas directement conscient, mais qui sous-tend mon action, alors mon attention lâche totalement le monde extérieur et se tourne vers mon intériorité, où là, il n'y a plus de temporalité.

Suite à cela, Pierre fait alors une intervention qui m'éclaire de façon sublime. Il nous dit les choses suivantes : la première c'est que dans nos outils repères, nous avons les différentes couches de vécu. L'une d'elle, celle à laquelle nous sommes le plus habitués, est celle de l'action avec ses satellites. Dans une autre couche nous avons l'état interne du sujet avec sa tonalité (valences positives et négatives⁸⁴), sa densité, son rythme etc.⁸⁵, une autre couche est celle de l'attention, puis celle du corps, celle du

⁸³ Nous avons bien discuter de ce type de relance qui ne peut être opérationnelle. La question se situe au niveau d'une catégorie (ici le niveau du "croire") et obligerait le sujet A à sortir de son évocation, passer en position méta pour réfléchir de façon rationnelle à ce qu'elle pourrait répondre!

⁸⁴ Cf. le thème du séminaire de St Eble 2003 (Expliciter n° 51 p: 19/19; 52 p: 14/21)

⁸⁵ Voir sur ce point l'article de Maryse Maurel dans ce n°

"croire"...etc. Donc il y a les différentes couches et sous-couches du vécu. Ensuite deuxième chose : ce vécu avec ses couches a une structure temporelle. Soit nous fragmentons⁸⁶ cette temporalité et nous sommes alors dans la dimension diachronique, soit nous arrêtons la personne sur un fragment pour déployer le questionnement qui au regard de la petitesse de ce fragment peut s'appeler une "expansion". Oui, vous savez c'est comme un coussin que l'on sort de son enveloppe. Son volume augmente brutalement à l'ouverture de l'enveloppe. C'est-à-dire que là, le temps est arrêté. Nous sommes dans la synchronie, nous dilatons ce qui s'y trouve et c'est dans une telle expansion que nous pouvons questionner notre objet d'étude, "ce croire"⁸⁷. Mais nous pouvons faire une expansion à propos de chacune des couches et de chaque moment de celles-ci.

Eurêka !.... C'est super clair... Ces deux interventions m'amènent un soulagement. Me voilà tranquillisée ! Ouf...Je ne suis plus perdue.

Je dois m'arrêter un peu pour permettre au lecteur de comprendre mon "Eurêka !"

a) Ce que vient de dire Pierre se combine avec une autre idée qu'il avait développée auparavant. Elle concerne le type de question posée. (N'oublions pas que nous sommes dans une recherche plus vaste sur les effets perlocutoires !) ... "La question doit être transparente, cela signifie que la personne n'y fait pas attention, ne se focalise pas sur l'énoncé de la question, mais qu'elle va directement à ce que la question demande... C'est comme le doigt qui montre la lune", dit Pierre. "La personne ne regarde pas le doigt, mais la lune, que le doigt pointe".... Donc nous ne pouvons questionner directement une catégorie comme la croyance !

b) Je ne peux pas ne pas faire état ici de tout le travail que j'ai eu la chance de faire avec Nadine Faingold depuis quatre ans. Si Pierre a mis en lumière les différentes couches de vécu avec son travail sur la psycho-phénoménologie et les possibilités de questionner des micro-temporalités... Nadine nous a ouverts⁸⁸ à un travail sur croyances, valeurs, identité, changement. (Il est vrai qu'ici le terme croyance n'est pas pris au sens retenu par Pierre dans ce numéro).

De ce fait quand Pierre a positionné les deux axes diachronie et synchronie avec cette notion d'expansion, j'ai de suite connecté un certain nombre de savoir-faire appris avec Nadine et que nous avons déjà utilisés à St Eble. Ici par exemple pour moi, pour l'instant, faire une expansion, c'est faire opérer un arrêt à mon sujet A : l'arrêter avec ses mots et son geste présent de ce moment, tout en négociant cet arrêt avec A.

- le maintenir en prise sur ce qui est là, pour pouvoir le faire développer et faire émerger des éléments qui sont plus en marge de son champ d'attention de ce moment là ou à une plus grande profondeur dans son monde intérieur: je m'appuie sur ses mots et son geste que je répète et qui me servent de point de départ de mon questionnement, avec une grande attention à son non-verbal pour lui laisser au fur et à mesure, tout le temps dont il a besoin⁸⁹.
- Lui faire venir ce qui est sous-jacent au plan de l'effection par un questionnement qui n'appelle plus la description mais qui renvoie à ce que Nadine nomme le décryptage du sens⁹⁰ et qui constitue une autre forme d'aide à la prise de conscience. Même si à St Eble nous cherchons à

⁸⁶ Cf. le terme "fragmenter" dans le glossaire de la deuxième édition, du livre sur l'entretien d'explicitation de Pierre Vermersch, ESF 2003.

⁸⁷ En fait dans ces idées développées par Pierre, je mélange pour la commodité du récit, le contenu de son intervention à ce moment là, à St Eble et des précisions qu'ils nous a données dans une discussion qui s'est faite par mail depuis. En fait cela ne change rien pour moi, car l'éclair qui s'est fait dans ma tête à ce moment là comprenait l'essentiel de ce qui est précisé ici.

⁸⁸ Nadine anime des stages depuis quatre ans sur le changement en formation avec un travail sur les croyances, les valeurs l'identité. Elle a, au départ, constitué un petit groupe de recherche de membres du Grex maîtrisant déjà bien les techniques d'explicitation. Nous avons posé en juin dernier à notre dernier stage la nécessité de faire le point et d'informer les membres du Grex de nos avancées et de nos questions. C'est donc un travail mis en perspective.

⁸⁹ Le "maintien en prise" mérite une confrontation de nos diverses expériences et façons de faire. Si vous pouvez prendre le temps, je veux bien recevoir vos mails sur ce point.

⁹⁰ Cf. les articles de Nadine dans les n° 26 et 58 d'Expliciter.

recueillir des données sur un objet d'étude, faire venir du pré-réfléchi entraîne forcément une ou des prises de conscience.

Je crois que toutes ces choses se sont associées, agglomérées entre elles au moment de la clarification de Pierre entre faire fragmenter et faire faire une expansion. Et ce qui va se passer ensuite dans le petit groupe le confirme.

3. De retour dans le petit groupe.

Je vous passe le début de nos échanges. Il se trouve qu'en cette fin d'après-midi, je me sens bien avec une certaine envie d'entreprendre alors que mes partenaires accusent un peu de fatigue. Je reprends alors un entretien avec Mireille, avec l'idée d'explorer, comme nous l'a suggéré Pierre, le court instant entre le moment où le "croire" n'est pas encore présent, actif et le moment où il est là, activé.

Je remets bien sûr, Mireille en évocation d'un moment de la séquence spécifiée explorée le matin. Et là, je ne sais pas trop ce qui se passe, mais je fais, je suis tranquille, complètement captivée par Mireille, autant par son non verbal très conséquent et important, que par son discours. Nous nous installons dans une micro-temporalité, qui se déroule tout doucement avec des arrêts dans l'instant où les choses continuent de se déplier. C'est tranquille, ça se fait... Le maintien en prise aux moments d'arrêt se fait avec sa gestuelle, ses mots, du temps comme suspendu. Des allers et retours se font entre les différentes couches de ce vécu (ce qui se passe dans la salle de classe, ce qu'elle fait ou dit, ce qu'elle ressent, ce qu'elle perçoit ou prend comme information des étudiants qui sont face à elle etc.). Et nous récupérons effectivement comment la croyance se manifeste, avec trois formulations différentes dans le déroulement de cette micro-temporalité, apparemment fonction de trois co-identités de Mireille qui assurent des fonctions différentes dans l'intervention que Mireille est en train de faire. Les trois formulations s'accompagnent aussi d'une localisation corporelle différente. Et ce à quoi elle croit et qui conditionne à la fois ce qu'elle fait et sa façon d'être avec les étudiants, n'apparaît complètement dans sa formulation définitive qu'au moment où les trois co-identités entrent en harmonie les unes avec les autres et où son "je" est unifié.

Je m'arrête là car je veux juste rester dans la dynamique de cet écrit qui veut seulement faire état du comment s'est révélée cette difficulté pour moi, ce qui l'a éclairée et comment ensuite ce qu'il m'était impossible de faire le matin est devenu aisé, tranquille. Cela ne veut pas dire que toutes les relances, visant notre objet d'étude, étaient pertinentes. Mais je n'étais plus engluée dans la boue, complètement coincée dans quelque chose dont je n'arrivais pas à m'extraire. Les aiguillages se sont faits quasiment tout seuls.

Reste à faire maintenant le travail de fond qui commence par le décryptage des entretiens, puis l'analyse méta de ce qui s'y est passé, donc une partie de nos échanges dans le petit groupe de quatre et certainement de l'auto-explicitation sur le V2 de ce V1 là (le V1 étant le moment de l'entretien avec Mireille).... Bref, ce petit papier se veut seulement une première participation pour prolonger la vie de ce très beau séminaire et en donner un peu le goût à ceux de nos amis du Grex qui n'ont pu y être présents. J'espère donc à suivre...

Paru dans Expliciter 76, septembre 2008

Saint Eble 2008

Exploration psycho-phénoménologique des actes du Focusing

Maryse Maurel

Pourquoi me suis-je engagée à rédiger ce compte-rendu ? J'ai trois buts, au même niveau de priorité :

- a) Pour informer tous ceux et celles qui, pour des raisons diverses, n'ont pas pu participer à Saint Eble 2008.
- b) Pour donner un document de travail à ceux qui étaient là, document pense-bête et point d'appui pour le travail à venir sur les protocoles.
- c) Pour laisser une trace dans Expliciter. Pendant que je travaillais cette année pour présenter quelques éléments de notre histoire collective du GREX, j'ai regretté que certains de nos séminaires, si denses et si riches quand nous les vivons, n'apparaissent pas dans Expliciter autrement que par l'annonce de leurs dates. Pas de compte-rendu, pas de thème, pas d'articles émergents.

Je ne suis pas sûre que mes trois buts soient compatibles dans le travail d'écriture. Le compte-rendu que vous allez lire est très hétérogène. Il n'y a pas de synthèse, seulement des éléments pour aller vers l'un ou l'autre des trois buts précédents.

J'espère que ceux et celles qui n'étaient pas à Saint Eble pourront se faire une idée de notre travail, j'espère que ceux et celles qui étaient à Saint Eble retrouveront un peu ce qui s'y est passé. J'espère que ce texte lancera une discussion au séminaire du 20 octobre à Paris.

Plan

- 1. Premières impressions
- 2. Début du travail
- 3. Première soirée en commun
- 4. Les différentes phases de travail de Saint Eble 2008
 - 4.1. Synthèse des propositions de la veille.
 - 4.2. Emploi du temps réalisé
- 5. Description sommaire du Focusing
- 6. Bilan du séjour Saint Eblien
- 7. Bilan du travail du séminaire
 - 7.1. Méthodologie
 - 7.2. Influence du choix de l'objet de travail
 - 7.3. Questions travaillées
 - 7.4. Questions et remarques sur le Focusing
- 8. Lien avec les articles de Expliciter et les nouveautés de cette année
- 9. A noter
 - 9.1. Focusing
 - 9.2. Wikipedia
 - 9.3. Facilitation de l'exploitation des données de Saint Eble
 - 9.4. Espace privé sur le site
 - 9.5. Lectures grexiennes
- 10. Conclusion

1. Premières impressions

Nous arrivons à la Bergerie samedi 23 août. Il fait beau. Il fait doux. La terre est détrempée. Le paysage est très très vert. Le rendez-vous est prévu à 15 heures. Les arrivées sont échelonnées. Il y a

un peu de retard : beaucoup de circulation pour ceux et celles qui sont venus du Sud en voiture. Vers 16h, nous voilà installés sur les chaises blanches, dans le soleil de fin d'après-midi. Nous (ne) sommes (que) douze : Pierre, Sylvie, Nadine, Claudine, Mireille, Jean-Pierre, Luc, Renée, Claude, Maurice (Lamy), Frédéric, Maryse. Beaucoup n'ont pas pu venir comme Armelle, Maurice (Legault, salut Maurice et à bientôt puisqu'il se dit que tu vas être en sabbatique), Vittoria, Anne, Christiane, Claudine, Pierre-André, Karine, Brigitte. Alain n'avait pas les bons jours suite à l'erreur de dates dans le dernier Expliciter (salut Alain, j'espère que nous te verrons bientôt). Pardon pour ceux et celles que j'ai peut-être oubliés.

2. Début du travail

Pierre nous propose de choisir ensemble le thème de travail 2008. Il n'a pas préparé le thème, mais il a préparé la méthode de choix du thème. Intéressant, non ?

Pour cela, il nous demande de laisser revenir trois situations relatives à l'explicitation et de regarder quel est le thème ou le concept associé qui pourrait faire l'objet de notre travail expérientiel à Saint Eble cette année.

En fait, cette mise en route ressemble à celle de l'année dernière sur "croire", sauf que le remplissement intuitif attendu prépare un remplissement conceptuel de nos préoccupations actuelles.

La récolte est fructueuse. Je choisis d'en donner un aperçu pour présenter un éventail de nos préoccupations et pour montrer aussi l'influence des thèmes de travail issus d'Expliciter et des articles de Pierre. En vrac, non exhaustivement, en regroupant quelques questions voisines :

Les différentes façons d'accompagner et de s'accompagner, l'influence des différentes consignes, l'influence du cadre sur l'accompagnement.

Est-ce que l'ede peut aider à faire la différence entre la cohérence de la personne construite et les contenus évoqués ?

Y a-t-il continuité ou rupture entre les processus mis en œuvre dans l'ede et les transes hypnotiques ?

Comment je m'insère dans un groupe ? Le problème du leadership.

Décrire et expliciter le travail d'anticipation, de prévision. Comment apprendre à mieux prévoir ? Comment utiliser les outils de l'ede vers le futur pour construire des processus d'auto-réalisation ?

A propos des bigarrages de mémoire, comment éviter la confusion des sources ?

Questionner l'apprentissage du chant harmonique où on devrait produire un double son en faisant des choses à l'intérieur de sa bouche. Qu'est-ce qui se passe quand ça marche, quand ça ne marche pas ? Comment je sais dans un chœur, un trio, un duo, que ce que je chante est juste ou faux, que ça y est ? Comment apprendre à chanter juste à quelqu'un qui chante faux ?

Où est la frontière entre ede et intervention ?

Auto-confrontation : qu'est ce que ça produit de se revoir sur la bande-vidéo ?

Introspection actuelle et introspection rétrospective, quel est le lien entre le V1 et les évocations ?

Laisser venir et maintien en prise.

Dans la visée à vide, rupture dans la synchronisation : comment questionner les différents temps de remplissement, comment se fait le passage du remplissement intuitif au remplissement signitif ?

Dans la visée à vide, comment je m'approprie les termes de l'explicitation à partir de ce que j'y mets ?

Le consentement, le contrat, la relation de moi à moi. A quoi je m'engage quand je consens ? Comment décliner "consentir" ? Qu'est-ce que je fais quand je consens ?

Les effets perlocutoires. Comment on modifie l'attention avec des mots, pouvons-nous faire une analyse plus fine des effets perlocutoires par rapport aux modifications des directions attentionnelles ?

Explicitation et sens se faisant, lien avec l'intuition, décryptage de ce qu'amène le sens corporel (ou sens ressenti).

Passage entre la description du vécu et le travail d'émergence du sens dans un entretien.

Prise de conscience par l'effet de la fragmentation versus prise de conscience à partir d'un ressenti corporel.

Le sens corporel par rapport à l'explicitation.

Moment, moment-graine : quel est le lien entre le geste et le sens corporel ?

Quel est le lien entre explicitation et changement, si on considère que certaines techniques comme le Focusing n'utilisent pas les mots ?

Quel est le lien entre le témoin et la consigne ?

3. Première soirée en commun

Fin de la première demi-journée de travail. Nous allons sacrifier à la coutume Saint Eblienne et nous retrouver pour le premier repas commun organisé avec tout ce que nous avons apporté, et, entre autres, les traditionnels plateaux d'huîtres, de fromage suisse et provençaux, de melons et de pêches. Mais crime de lèse-gosier, dans cette auto-organisation toujours réussie, il n'y avait que très peu de vin ! Le manque a été comblé, d'aucuns ont su trouver des marchands de vin à Langeac.

4. Les différentes phases de travail de Saint Eble 2008

Dimanche matin, nous commençons un peu plus tard pour cause de départ en courses (c'est magnifique l'auto-organisation, mais il reste quand même un peu de travail à faire !)

4.1. Synthèse des propositions de la veille.

L'accord se fait sur la proposition suivante :

Nous allons, avec l'accompagnement de Pierre, faire une expérience de Focusing, ce sera notre VI, et nous prendrons ce VI comme objet de visée comme travail 2008.

Nous allons donc explorer la psycho-phénoménologie des actes du Focusing.

Nous allons pêcher au chalut, comme d'habitude, sur une zone de pêche identifiée mais pas encore décrite. Nous partons vers le travail expérientiel pourvus d'un guidage conceptuel qui vient du travail préalable de choix du thème. Tiens, mais c'est bien sûr, il est là le remplissement conceptuel.

Nous prévoyons de travailler plus particulièrement les thèmes et les points suivants (tout ce qui suit n'est pas venu à ce moment précis, mais est apparu progressivement dans les observations et les questions des feed-back) :

L'émergence du sens se faisant, La création de sens, le rôle de la corporéité par rapport à la production de sens, l'attention portée au sens corporel,

le consentement,

la visée à vide, l'attente (du remplissement), le rôle des actes par rapport à la passivité, les phases de transition et leurs différentes couches de vécu,

penser à tout ce qui est synchrone, penser à déplacer le rayon attentionnel (défi de repousser les limites : y a-t-il autre chose ? Et quoi d'autre ? Et quoi d'autre encore ? Et encore ?) pour aller décrire ce qui n'est pas au focus,

penser au changement d'état créés par l'apparition du sens,

penser aux croyances, aux co-identités,

questionner comment tu sais que le(s) mot(s) choisis convien(nen)t, que c'est juste (ou pas juste),

utiliser l'expertise de A et sa co-identité de co-chercheur.

4.2. Emploi du temps réalisé

Cet emploi du temps n'a pas été établi sous cette forme précise en début de séminaire, il s'est imposé pour laisser toute sa place à l'expérientiel.

Quand ?	Quoi ?
<i>Samedi après-midi</i>	<i>Arrivée Choix du thème</i>
<i>Dimanche matin</i>	<i>VI de Focusing Feed-back</i>
<i>Dimanche après-midi</i>	<i>Premier tour Feed back</i>
<i>Lundi matin</i>	<i>Grand groupe Deuxième tour</i>
<i>Lundi après-midi</i>	<i>Troisième tour Feed back</i>
<i>Mardi matin</i>	<i>Fin du feed back Synthèse</i>
<i>Mardi après-midi</i>	<i>Régulation jusqu'à 16h Départ</i>

5. Description sommaire du Focusing

Pour ceux et celles qui n'ont pas encore fait l'expérience d'une séance de Focusing (voir la journée du 10 juin à Paris avec Bernadette Lamboy), je présente le Focusing très rapidement en citant un extrait de son livre ("Devenir qui je suis" - Editions. Desclée de Brouwer, 2003) que vous trouverez sur Internet (mots clés Bernadette Lamboy Focusing) :

" La démarche du Focusing consiste à favoriser l'accès à une connaissance implicite, qui se présente comme un ressenti corporel et se manifeste dans le processus même d'explicitation. Il ne s'agit pas uniquement de ressentir mais aussi de trouver (en les laissant émerger) les énoncés adéquats et les réponses à ses questions - réponses souvent surprenantes, car elles ne sont pas là où on les attendait.

Cette manière de procéder demande d'abord de se tourner vers une impression interne globale, relativement floue et imprécise au départ, en arrière-fond du discours et des répercussions émotionnelles qui l'accompagnent. Comme l'appareil photo qui rend nette une image floue (autofocus), pratiquer le Focusing revient à s'arrêter sur cette impression vague pour qu'elle se précise et apparaisse distinctement. [...]

L'analogie avec l'appareil photo renvoie au réglage à faire à partir du flou, en le "testant" jusqu'à trouver la netteté - la netteté va de pair avec la possibilité de conceptualiser de façon appropriée. A partir de là un sens nouveau émerge, qui apporte un éclairage sur la situation examinée.

Balisage en six étapes

Dans une perspective pédagogique, Gendlin a fait ressortir six étapes dans la démarche du Focusing. Ce repérage étape par étape n'est pas à prendre de manière systématique. Il balise l'avancée du processus et donne des précisions sur ce qui est en jeu à différents moments du processus. Dans une démarche d'apprentissage, afin de s'approprier la procédure, hors cadre thérapeutique, il peut être utile de s'y attarder. Cependant c'est à une démarche coulée, dans un fondu enchaîné que nous devons tendre.

Le processus se résume ainsi :

1. après s'être mis dans de bonnes conditions pour avancer sur un problème ("dégager son espace"),
2. prendre en compte l'écho corporel de la question examinée ("laisser venir un sens corporel"),
3. le percevoir distinctement en le définissant ("trouver une prise"),
4. prendre le temps d'en discerner les caractéristiques ("laisser résonner la prise"),
5. en apprendre quelque chose ("interroger le sens corporel")
6. et intégrer ces nouvelles informations ("accueillir")."

Nous faisons donc tous une première ou une deuxième expérience de Focusing avec l'accompagnement de Pierre.

Puis nous partons en quatre groupes de trois (le classique ABC) en prévoyant de faire trois tours pour que chacun soit A, B et C. Nous avons le groupe de l'atelier, le groupe de la bergerie, le groupe des roses et le groupe de la véranda du nom des lieux éponymes.

Ce travail nous occupe pendant la première partie de l'après-midi de dimanche, nous terminons la séance de travail par un retour en grand groupe que nous interrompons pour aller dîner à Langeac chez Pinocchio. Le temps est si clément que nous prenons l'apéritif en terrasse !

Nous nous retrouvons tous lundi matin pour un petit tour de parole de remise en forme matinale et nous repartons pour les deux autres entretiens, lundi matin de 11h à 12h30 et lundi après-midi de 14h30 à 16h. En fin d'après-midi, c'est le début du grand feed-back. Nous reprenons ce feed-back mardi matin et, comme d'habitude, il nous reste trop peu de temps pour la synthèse qui doit être bouclée à 13 heures afin de laisser du temps pour une régulation, entre la fin du repas et le départ prévu à 16h.

6. Bilan du séjour Saint Eblen

Le temps était doux, il faisait bon dans la bergerie, il y avait juste ce petit courant d'air familial et tonifiant sans lequel nous risquerions de nous endormir après les bons repas pris en commun. Le village GREX au camping se réduisait à un petit hameau de trois tentes. Le petit nombre de présents a eu des effets, le groupe était ramassé, l'organisation s'est mise en place facilement, les mises au travail étaient rapides et fluides, les feed-back d'une longueur raisonnable, on peut même dire qu'ils étaient légers. Nous avons pris nos repas confortablement installés autour d'une grande table carrée ; les distances inter-individuelles étaient réduites, les conversations en ont été facilitées, chacun pouvait parler à chacun. Il y a eu très souvent une seule conversation à douze, dans un volume sonore très agréable.

7. Bilan du travail du séminaire

Que retenir de ces quatre journées de travail, d'exploration et d'échanges ?

7.1. Méthodologie

Notre méthodologie de co-recherche s'installe tranquillement, se développe, s'améliore (et il faudra bien la raconter un jour). Comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, c'est tout le groupe qui avance et qui emmène avec lui ceux et celles qui ont éventuellement "sauté" une année. Le grand groupe apprend, s'approprie cette méthodologie de co-recherche, la met en œuvre tranquillement. Les sous-groupes travaillent de façon autonome, remettent en chantier des questions laissées en suspens, l'année précédente, par l'un ou l'autre dans le sous-groupe.

Il faut noter et garder en mémoire que le temps de travail expérientiel pour un tour semble se stabiliser autour de 2h, 2h30. En considérant que le fondement de ce que nous faisons à Saint Eble est l'expérientiel, il nous faut des temps d'entretien confortables pour aller au bout de nos explorations.

A ce sujet, il a été relevé l'importance de la co-identité de co-chercheur dans la posture de A⁹¹ et la facilitation dans l'exploration que donne cette co-identité.

Il apparaît aussi que ce serait sans doute mieux de faire un feed-back après chaque tour. Les remarques des uns et des autres, leurs questions, leurs observations facilitent le travail de tous.

7.2. Influence du choix de l'objet de travail

Notre thème de travail était donc la psycho-phénoménologie des actes du Focusing.

Nous avons découvert le Focusing en juin, à Paris, ou en août à Saint Eble. Il s'en est suivie une différence importante avec le travail des autres années : comme le Focusing était le support du V1, comme c'est une situation introspective que nous découvrons, il y a eu des questions spécifiques à ce thème.

7.3. Questions travaillées

⁹¹ "J'aime la possibilité de A qui joue déjà avec le modèle [de la passivité]" (Frédéric)

Est-ce que le travail fait et l'analyse des protocoles pourront documenter les thèmes et les questions énoncés au §2 ?

Je ne sais pas démêler dans mes notes les questions qui ont été posées parce qu'il y avait des réponses et celles qui l'ont été parce qu'il n'y en avait pas. Peu importe finalement, seul compte l'intérêt de ces questions. Le travail ultérieur tranchera.

Visée à vide :

Pouvons-nous décrire différentes manières de viser à vide ? Pouvons-nous lister les moments d'attente ?

Est-ce qu'une visée à vide est vraiment vide ? Que se passe-t-il quand il y a remplissement "nul", partiel, multiple ? Comment se fait le choix dans ce cas ?

Que se passe-t-il quand ça ne vient pas, quand il en vient plusieurs ? Comment je me dispose pour ce type d'acte ? D'une manière éduquée, connue, ou de façon improvisée ?

Comment je m'y prends pour lancer une recherche de problème, de situation ?

La passivité

Les questions précédentes nous ont amenés naturellement sur le terrain de la passivité. Nous en avons beaucoup parlé. Frédéric nous a rappelé que l'essentiel est dans son article *La passivité en un minimum de lignes*, Frédéric Borde, dans Expliciter n°65, juin 2006. Il est absolument indispensable de relire cet article qui permet de se faire une représentation fonctionnelle de la conscience, de comprendre le lien entre le passé, le présent et le futur, de comprendre ce qui se joue dans la visée à vide, le laisser venir, le "prends le temps de laisser venir ... et de choisir ..."

Et je rapporte la métaphore que Pierre a utilisée pour l'intention éveillante : faire une intention éveillante, c'est envoyer une torpille dans le champ de la passivité. Par exemple, quand B utilise la relance "Qu'est-ce qui a été le plus important pour toi dans la formation que tu viens de faire ?", la torpille est guidée par "le plus important".

Nous avons fait fonctionner ce modèle de la passivité (d'une façon que j'ai trouvée très éclairante) dans mon groupe de travail, celui de la véranda, et dans les retours en grand groupe.

Co-identité :

Dans notre groupe nous avons vu apparaître une co-identité comme ensemble d'actes "Ce n'est pas une image, ce n'est pas un personnage, c'est ce qu'elle fait", "C'est presque plus pour me rassurer que je pose une question que pour avoir une réponse ... ça me rassure ... ça me permet d'attendre, je suis tranquille, j'ai posé la question", cette identité apparaît en réponse à de l'inconnu, ses actes lui permettent de vivre sereinement l'attente de ce qui va peut-être venir et n'est pas encore connu.

Croyances :

Des croyances limitantes peuvent nous empêcher de nous interroger, ou de laisser advenir, certaines choses.

Le rôle de la croyance : la croyance "Je crois que ce dispositif de Focusing peut produire une réponse", crée l'espoir d'un remplissement, modifie l'état interne de l'attente, permet de vivre tranquillement le non-remplissement immédiat.

Expertise de A :

Le cadre de Saint Eble, l'installation en co-recherche, l'expertise de A, sont autant d'éléments qui peuvent induire chez A le "consentement du cobaye".

L'expertise de A le rend particulièrement attentif aux changements d'états internes et peut induire un auto-guidage.

Installation du témoin :

Un seul groupe a vraiment travaillé l'installation du témoin, le groupe de la bergerie.

Jugements, évaluation, justesse :

Quels sont les actes que je pose pour apprécier la justesse de la réponse corporelle ?

Quels sont les actes que je pose pour apprécier la justesse de la la mise en mots de la réponse corporelle (la prise) ?

Quels sont les actes que je pose pour apprécier le sens qui en émerge (réponse neuve, fraîche, émouvante pour moi, en quoi elle est (ou pas) du sens pour moi ?).

Recherche du moment charnière entre le moment du sens corporel et la mise en mot, comment se font les vérifications ?

La question centrale est le processus de reflètement :

Nous en avons un peu parlé mais nous n'avons pas vraiment fait travailler le concept de reflètement. Ce concept est sans doute trop jeune, il n'est apparu qu'en juin dans l'article de Pierre *Activité réfléchissante et création de sens*, Expliciter n°75, et nous savons qu'il se passe toujours un certain temps entre l'apparition d'un concept dans Expliciter et son appropriation au sein du GREX.

Et aussi :

Comme nous étions dans la stratégie de la pêche au chalut plutôt que de la pêche au lancé, nous avons peut-être documenté des choses non visées. A nous de les reconnaître dans les protocoles.

7.4. Questions et remarques sur le Focusing

Qu'est-ce qui fait que j'ai le certitude que le sens corporel est bien lié à mon problème ?

Passage d'un état à un autre : émergence de quelque chose qui me surprend (voire qui bouleverse ma vie)

Il peut falloir beaucoup de temps pour décrire le sens corporel avec des mots.

Est-ce qu'une représentation, une image peut être suffisante. la mise en mots est-elle indispensable ? Les mots jouent le rôle d'une prise, l'image peut-elle jouer le même rôle ? (Dans l'étape 3).

Le statut de la réponse aux questions de l'étape 5 (Qu'est-ce que ça me dit cette chose-là ? Qu'est-ce que ça m'apprend ?) : la réponse peut-elle être de nature oraculaire⁹² ?

Phase d'attente dans l'étape 5 : on attend une réponse. Justesse de la réponse, vérification ?

Est-ce que l'émergence d'un sens frais, qui me surprend, est un critère de justesse ?

8. Lien avec les articles de Expliciter et les “nouveautés” de cette année

Comment les nouveautés de l'année s'articulent-elles avec les thèmes travaillés. Si nous regardons les textes écrits par Pierre dans Expliciter cette année (n° 71 à 75), nous trouvons :

Expliciter n°71 octobre 2007, *Approche des effets perlocutoires : 1/ Différentes causalités perlocutoires : demander convaincre, induire*. Pierre Vermersch

Notes (2) sur "le sens se faisant" : la pensée sans langage. Pierre Vermersch, bibliographie pour aller plus loin sur le thème de la pensée sans langage.

Expliciter n°73, février 2008, *Introspection et auto explicitation. Bases de l'auto explicitation 2/*. Pierre Vermersch.

Expliciter n°75, mai 2008, *Activité réfléchissante et création de sens*. Pierre Vermersch.

Les effets perlocutoires nous sont familiers depuis longtemps, depuis le début de l'ede. Avant même d'utiliser le mot perlocutoire, nous étions déjà vigilants à la formulation de nos relances, au temps, aux mots utilisés et à l'effet produit sur le A. Nous avons tous et toutes passé beaucoup de temps à travailler nos relances. L'effet des relances a été étudié à Saint Eble en 1999. C'est une préoccupation toujours présente dans notre travail. Ce qui ne veut pas dire bien sûr que tout est fait et dit sur le sujet.

L'article sur l'introspection et l'auto-explicitation cherche à spécifier les différentes formes d'introspection (fluante, fixante, actuelle, rétrospective) et les différentes variantes de l'introspection. Les mots sont apparus à Saint Eble, c'est tout.

L'article du n°75 se situe dans la continuité de ce qui a commencé en décembre 2002 avec la parution dans Expliciter n°47 de la longue citation de Marc Richir que Pierre introduisait ainsi :

“Un des thèmes qui m'a toujours paru essentiel à l'explicitation, est celui de la mise en mots, du moment où m'apparaît à travers le réfléchissement de mon vécu passé, tel ou tel événement, telle ou telle propriété, tel ou

⁹² Selon Héraclite, l'Oracle qui est à Delphes ne cache ni ne dévoile : *il signifie*.

tel état-de-chose, que je vais chercher à nommer, à catégoriser. Ce moment de la mise en mot est mystérieux, pourtant il fonde la possibilité même de la verbalisation descriptive, de l'invention de nouvelles catégories, de nouvelles dénominations. Les livres récents de Richir (ici il s'agit d'un extrait de "L'expérience du penser", 1996, Millon, mais il y a aussi entre autre *Phénoménologie et institution symbolique*, 1988, ou *Phénoménologie en esquisse*, 2000, L'idéalisation de la réalité, 2002) travaillent ce moment de différentes manières ces passages. L'accès n'est pas facile, mais je ne résiste pas au plaisir de vous faire goûter cet extrait aventureux. ”

Ce texte est repris pour une Présentation commentée dans le n°60.

La question “du sens se faisant” préoccupe Pierre depuis, au moins, décembre 2002, comme le montre la liste des articles qui en parlent.

Expliciter n° 47, décembre 2002, *Phénoménologie de l'expression du sens à partir des travaux de Marc Richir*.

Expliciter n°49, mars 2003, *Il faut lire Tamas Ullmann ! La genèse du sens. Signification et expérience dans la phénoménologie génétique de Husserl, Paris, L'Harmattan, 2002, en particulier sur le thème : Recognition et distanciation*.

Expliciter n°60, mai 2005, *Présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir*. Pierre Vermersch.

Tentative d'approche expérientielle du "sens se faisant". Pierre Vermersch.

Expliciter n°61, septembre 2005, *Approche psycho-phénoménologique d'un « sens se faisant »*. *II Analyse du processus en référence à Marc Richir*. Pierre Vermersch.

Expliciter n°62, novembre 2005, *Eléments pour une méthode de "dessin de vécu" en psycho phénoménologie*. Pierre Vermersch ; *De la "Nébuleuse" à "l'idée-graine"*. En suivant Paul Valéry.

Expliciter n°63, janvier 2006, *Signification du "sens expérientiel", en lisant Laszlo Tengelyi*. Pierre Vermersch.

Expliciter n°70, mai 2007, *Note autour du sens se faisant. Essai de typologie des différentes formes de rapport au futur*. Pierre Vermersch.

Je signale aussi les articles où le mot “sens” apparaît dans le titre :

les différents épisodes *Du sens des sensations dans les apprentissages corporels* de Jacques Gaillard (Expliciter n°34, 35) et *Les paradoxes du contenir et du rester dans leur relation au déploiement et à l'explicitation d'éléments de sens* (Expliciter n°64),

les articles de Nadine Faingold, en particulier *De moment en moment, le décryptage du sens* dans Expliciter n°42 et *Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires* dans Expliciter n°58,

ainsi que l'article de Francis Lesourd *Contribution à l'étude des actes mentaux menant à l'émergence du sens* (Expliciter n°63).

La relecture de *Activité réfléchissante et création de sens* dans le n°75 m'amène à relever les passages suivants de nature à éclairer notre travail de Saint Eble (je les relève ici parce que nous ne nous ne les avons pas utilisés et qu'il me paraît intéressant de les avoir en tête pour repenser à Saint Eble 2008) :

34) Si l'on suit les propositions de Tengelyi (*donc retour à la belle citation de Tengelyi dans le n°63*), ..., avoir du sens relève de la structure du "en tant que", du "comme", "une chose en tant qu'une autre". ...

35) Une chose en tant qu'une autre : le sens expérientiel (*par opposition au sens linguistique*, NDLR) apparaît comme une traduction, une transposition d'un statut à un autre, et ce faisant, cette expérience acquiert quelque chose de plus que ce qu'elle était auparavant, telle qu'elle se donnait jadis. Mais bien entendu, cette différence, qui fait le sens expérientiel, ne peut m'apparaître que par comparaison rétrospective. C'est que dans un même moment m'apparaît (réflexivement) l'appréhension ancienne et la nouvelle, que le sens expérientiel nouveau m'apparaît. Sinon, il reste dans l'implicite de la conscience en acte.

36) ... "Une chose en tant qu'une autre", insiste simplement sur le fait que le sens expérientiel apparaît toujours sur une base différentielle (Tengelyi, Vermersch Expliciter 63), c'est-à-dire sur le fond de quelque chose qui m'est déjà donné, que je connais et reconnais, qui maintenant se donne en tant qu'autre chose, que je découvre, qui se crée. On a toujours une structure d'indexation, une chose pointant vers une autre chose, comme dans le signe, mais on n'a pas un découpage en signifiants. ...

37) Au moment même où il apparaît (conscience préréfléchie), et qu'il fait l'objet d'une saisie intentionnelle, le sens expérientiel n'est que vécu, pour qu'il m'apparaisse en tant que sens expérientiel, il me faut le découvrir de manière rétrospective par contraste avec les vécus où il était encore réflexivement absent. Sa présence vécue, son influence sur mon orientation dans le monde et en moi-même, ne se confondent pas nécessairement avec la conscience réfléchie qui, elle, est conscience d'elle-même, mais peut se situer seulement au niveau de la conscience pré réfléchie, vécue, en acte et passer inaperçue en tant que fait nouveau de ma conscience au moment même où je le vis.

...

38) Le "sens expérientiel" est encore plus évident dans son détachement de toute approche purement linguistique, dans son inscription biographique vivante.

...

40) Le concept de "sens expérientiel" me paraît le concept basique dont nous avons besoin pour comprendre la recherche de sens à partir de l'expérience vécue, par opposition à la recherche de sens comme nous avons tous appris à le faire dans l'explication de texte, l'assimilation de nouveaux concepts, l'interprétation d'un discours. Il désigne la couche première de sens engendrée par le seul fait que nous sommes vivant, que nous avons un corps, une pensée, des émotions, des croyances et que nous sommes en interaction avec le monde, avec les autres et avec les parties différenciées de nous-mêmes (je peux agir sur mon propre corps, sur ma voix, sur ma pensée, etc. je peux m'écouter, je peux prendre en compte ou pas des choses qui viennent de moi de façon différenciée).

...

60) Le second type d'incitations délibérées, proposées à partir d'un réfléchissement, sera plutôt de l'ordre de l'ouverture, de l'accueil, de la position qui consiste à être activement tourné vers l'advenir, sans chercher à le produire volontairement, ni le contrôler. Position paradoxale, qui peut être pratiquée de manières très diverses, mais qui consiste à créer délibérément les conditions pour qu'advienne un sens qui ne se donnera que de manière spontanée, imprévue, involontaire. Dans ce cas, si cela réussit, peut apparaître un sens nouveau, non construit, mais émergent, imprévu donc : un sens émergent si on le qualifie par le processus qui l'engendre, un sens reflétant si l'on se réfère au type d'activité de la conscience qui le sous-tend, un sens élucidant ou existentiel, si on le nomme par rapport à la fonction qu'il assure. (*C'est moi qui souligne*)

Là aussi, le modèle de la passivité nous permet d'aller plus loin dans l'appréhension de ces phénomènes.

9. A noter

9.1. Focusing

Pour ceux et celles qui étaient présents, si ce n'est pas encore fait, en lisant ce compte-rendu, notez les questions pour Bernadette, nous les lui soumettrons avant notre week-end Focusing de janvier 2009.

9.2. Wikipedia

Il a été décidé que Mireille et Maryse feraient un texte sur l'entretien d'explicitation selon ce que nous avons décidé à Saint Eble à la réunion du lundi soir. Nous le soumettrons à Pierre qui le mettra sur Wikipedia. Vous ferez, le cas échéant, les modifications directement sur Internet selon la procédure Wikipedia.

9.3. Facilitation de l'exploitation des données de Saint Eble

Comment créer un cadre qui facilite le travail post Saint Eble ? Nadine a parlé de l'opportunité d'ouvrir un espace spécifique pour travailler les données expérientielles. Nous pourrions en discuter au séminaire d'octobre.

9.4. Espace privé sur le site

Pierre a évoqué la possibilité de créer sur le site un espace "privé", accessible avec un code, pour donner à lire à un groupe restreint les productions intermédiaires ou les productions que nous ne voulons pas livrées publiquement. Nous pourrions également en discuter au séminaire d'octobre.

9.5. Lectures grexiennes

Relisez absolument *La passivité en un minimum de lignes* de Frédéric Borde dans le n°65 et *Activité réfléchissante et création de sens* de Pierre Vermersch dans le n°75.

10. Conclusion

Les enseignants connaissent bien les remises en question, les réorganisations de connaissances, les apparitions de "sens nouveau" qu'implique la préparation d'un cours et son exposition devant un

public. Ce que nous rencontrons à Saint Eble est de même nature tout en étant différent. Nous contactons une expérience, nous mettons des mots sur ce vécu (acte réfléchissant), nous y travaillons en commun (réflexion), c'est l'occasion de faire fonctionner des concepts, de leur donner de la chair, de les faire nôtres, de tester leur pertinence, de mieux les comprendre.

Voyons ce qu'en dit Frédéric dans "La passivité en un minimum de lignes"

- 1 - un X est constitué dans l'impression originale
- 2 - il est décomposé en différents traits noématiques dans l'écoulement de la rétention
- 3 - ces différents traits se sédimentent, en s'associant aux différents noyaux noématiques déjà sédimentés dans la mémoire, conformément aux lois associatives
- 4 - en s'associant à ces noyaux, ces traits peuvent soit être modifiés, soit modifier le noyau lui-même
- 5 - ce champ de noyaux noématiques est aussi le champ de pré-donation, en ce qu'il détermine le contenu des attentes, des protentions
- 6 - les protentions déterminées dans la pré-donation sont soit confirmées, soit déçues dans le nouveau présent.
- 7 - un nouvel X est constitué dans l'impression originale
- etc.

A Saint Eble, il y a les plages de travail, le travail en grand groupe, le travail expérientiel, les feed-back, les temps de synthèse. Il y a aussi tous ces moments d'échanges informels, pauses, repas, soirées, petits déjeuner. Autant d'occasions de regarder les concepts sous un autre angle, d'en découvrir de nouvelles facettes, de les faire travailler autrement, de laisser jouer la passivité.

Fin du Tome 1